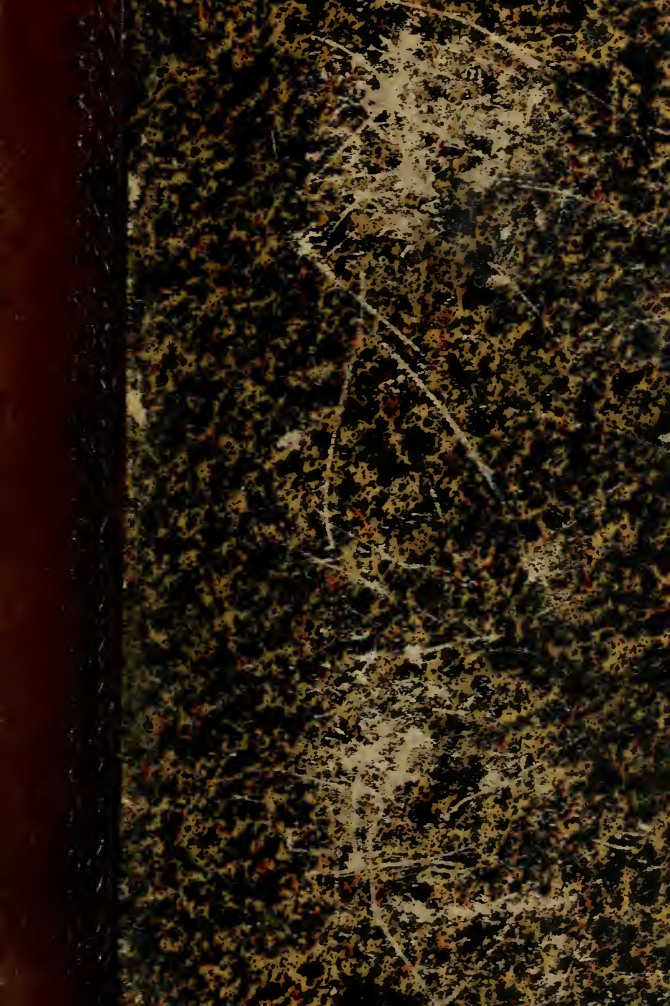

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/catchismeprati01mehl

252

CATÉCHISME PRATIQUE

OU

DOCTRINE CHRÉTIENNE EN EXEMPLES.

—

TOME I.

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stæ. Annæ,
MARIANOPOLI.

Approbation

DE L'ARCHEVÊCHÉ DE MALINES.

Imprimatur.

Mechliniæ, 11 Septembris 1861.

J. B. VAN HEMEL, Vic. Gen.

Bruxelles, imprimerie de H. Goemaere.

CATÉCHISME PRATIQUE

OU

DOCTRINE CHRÉTIENNE EN EXEMPLES,

COURTES EXPLICATIONS, TEXTES, PARABOLES
ET COMPARAISONS,

D'APRÈS LE CATÉCHISME DU R. P. J. DEHARBE,
De la Compagnie de Jésus,

A L'USAGE

DES PRÊTRES, DES INSTITUTEURS ET DES FAMILLES CHRÉTIENNES,

Par Louis Mehler,
Chanoine et ancien Professeur royal au Collége de Ratisbonne.

TRADUIT DE LA QUATRIÈME ÉDITION ALLEMANDE

Par Louis Schoofs,
Ancien Professeur au Petit-Séminaire de Saint-Trond et Curé
du diocèse de Liége.

Tome I.

BRUXELLES
H. GOEMAERE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR.
RUE DE LA MONTAGNE, 52.

1861

PROPRIÉTÉ.

Préface de l'Auteur.

« La plupart des hommes, dit saint Grégoire le Grand, sont attirés au désir des choses célestes plutôt par des *exemples* que par des raisonnements. » Et qui n'en saisit tout d'abord les motifs? Au moyen des raisonnements, nous connaissons la vérité, mais seulement en abstraction, tandis que, au moyen des faits, nous la voyons pour ainsi dire dans sa réalité; les raisonnements prouvent bien que la vertu doit être pratiquée, mais ce sont les exemples qui montrent comment on la pratique. De là vient aussi que les faits empruntés à l'histoire civile et ecclésiastique, les exemples puisés à l'Ecriture sainte rendent l'enseignement des vérités exposées dans la doctrine chrétienne, beaucoup plus agréable et plus efficace; les comparaisons, les paraboles coopèrent au même effet. On n'a qu'à se demander quel intérêt offrirait l'instruction religieuse, surtout aux enfants, si l'on se bornait à exposer la vérité uniment et sèchement, comme le botaniste qui, dans son herbier, vous montre des plantes desséchées, pleines de vertu et de beauté, si l'on veut, mais ne pouvant plaire qu'aux vrais connaisseurs. Au contraire, ne doit-on pas espérer de produire beaucoup plus d'effet sur l'âme des enfants et même des personnes plus âgées, quand on leur offre des plantes ornées de feuilles à la

fraîche verdure et de fleurs aux doux parfums, c'est-à-dire quand on donne aux préceptes de la vie, de l'éclat au moyen d'images et de comparaisons? Aussi le plus grand des catéchistes et des prédicateurs, notre maître à tous, Jésus-Christ, quand il parcourait la Judée pour évangéliser les pauvres, ne cessait de parler en images et en paraboles.

Convaincu de cette vérité par une longue expérience, je publiai, il y a quelque temps, un vaste recueil d'exemples historiques et bibliques, de comparaisons et de textes des SS. Pères, recueil qui fut accueilli avec le plus grand empressement et qui reçut la haute approbation de plusieurs prélats distingués.

Cependant cette première publication étant d'une trop grande étendue et d'un prix trop élevé pour être acquise par le grand nombre, j'ai essayé de la réduire, et c'est l'ouvrage que j'offre aujourd'hui aux instituteurs de la jeunesse comme à ceux qui sont chargés d'exposer aux peuples les vérités de notre sainte religion. Quant aux explications dogmatiques et morales, j'ai adopté le texte du catéchisme publié par le R. P. J. Deharbe, actuellement répandu dans presque toute l'Allemagne catholique, et qui se distingue par un ordre, un enchaînement, une exactitude et une clarté admirables. J'ai suivi simplement l'ordre des questions, m'y bornant aux paroles du texte et autant que possible aux explications du P. Deharbe lui-même. Sous ce rapport, j'ai cru ne pas devoir entrer dans de plus amples développements, puisque le savant religieux a lui-même entrepris de le faire dans son *traité populaire de la religion* où la doctrine chrétienne, d'après le spécimen que nous avons sous les yeux, est exposé d'une manière aussi solide que complète, et qui laissera loin derrière lui tout autre traité de ce genre. Ce que j'avais plutôt et principale-

ment en vue, c'était de donner à ce catéchisme un manuel complémentaire d'exemples et de comparaisons, vu que le Rév. Père remarque lui-même dans la seconde livraison de son *traité,* qu'il n'y citera que rarement des faits historiques. Pour que mon ouvrage puisse être employé plus facilement dans l'enseignement religieux, j'ai indiqué en tête de chaque citation du catéchisme, le numéro de la demande.

Puisse ce nouveau travail trouver un accueil aussi favorable que le premier et être béni de Dieu, afin qu'il produise dans la jeunesse et les familles chrétiennes des fruits abondants de salut! ce sera ma plus grande consolation.

Ratisbonne, fête de S. Séverin, 1858.

Louis Mehler.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Il n'est personne dans le clergé catholique qui n'ait entendu parler du célèbre catéchisme que le vénérable P. Canisius composa au milieu du seizième siècle pour combattre le protestantisme en Allemagne. Quatre cents éditions publiées en moins d'un siècle, outre une foule d'abrégés du même ouvrage, montrent assez quelle devait en être la valeur, et l'usage qu'on en a fait jusque dans ces derniers temps en Autriche, en Bavière, en Suisse, dans les provinces du Bas-Rhin, prouve qu'on croyait ne jamais rencontrer quelque chose de plus parfait en ce genre. Cependant, depuis quelques années, il est un autre catéchisme, composé par un père de la même Compagnie, qui vient de prendre dans presque toute l'Allemagne catholique, la place de celui du vénérable Canisius, c'est le catéchisme du P. J. Deharbe. Certes, pour remplacer un ouvrage que trois siècles semblaient avoir scellé du titre de chef-d'œuvre, il fallait une œuvre plus admirable encore par l'ordre et l'enchaînement, la clarté et l'exactitude; c'est cependant ce que les plus savants prélats de l'Allemagne ont cru rencontrer dans le nouveau catéchisme du P. Deharbe.

Voici comment nous avons appris à connaître cette œuvre hors ligne. Dans nos relations avec un prêtre des provinces Rhénanes, nous lui avions demandé un petit manuel de la doctrine chrétienne destiné à nous servir de guide dans les interrogations à faire aux Allemands qui se préparaient à recevoir le sacrement de mariage. Nous reçûmes le petit catéchisme du diocèse de Cologne, composé par le P. Deharbe, et, en l'étudiant à fond, nous fûmes bien étonnés de voir, combien il surpassait en clarté, en ordre, en précision, tout ce que nous avions eu jusqu'alors entre les mains. Au lieu d'y trouver,

comme dans d'autres manuels, des réponses et des leçons qui effraient les enfants par leur longueur, nous y voyions des réponses et des leçons courtes où tout était clairement exprimé; dès la première page on y découvrait tout l'ensemble de la religion, et la première question était comme une source d'où découlaient sans peine toutes les autres. Après cela, les expressions étaient si simples, si transparentes que, sans la moindre difficulté, on y entrevoyait de suite l'idée qu'elles renfermaient.

Aussi n'avions-nous rien de plus empressé que de nous procurer également le *catéchisme moyen* et le *grand catéchisme* où les mêmes qualités se faisaient remarquer, outre une connaissance profonde de l'Ecriture-Sainte, puisque chaque réponse portait avec elle des preuves claires et concluantes empruntées à ce livre divin.

Notre plus grand désir était de faire connaître cette œuvre remarquable à notre pays au moyen d'une traduction, mais ce désir, nous croyions qu'il devait rester toujours à l'état de rêve creux, car quel imprimeur eût été tenté d'imprimer un catéchisme étranger, un pauvre petit livre qui n'aurait eu pour recommandation que celle qu'il portait avec lui-même? et qui aurait eu le goût de l'acheter, hormis peut-être quelques collectionneurs de catéchismes, si toutefois il s'en trouve? Cependant il n'en a pas été ainsi, et la Providence semble avoir voulu favoriser notre dessein d'abord réputé inexécutable. Il y a quelque temps, l'éditeur du présent livre nous priait de traduire en français un recueil d'exemples de Louis Mehler, dans le genre de celui de J. Ev. Schmidt, qui a obtenu tant de vogue; dès ce moment notre vœu était rempli, car cet ouvrage intéressant, outre une riche collection de traits historiques, de paraboles, de comparaisons, renfermait en même temps le texte du grand catéchisme de Deharbe. Nous tenions plus que nous n'avions désiré, puisque nous avions en main le moyen de faire passer plus aisément dans le public, et de lui faire connaître d'une manière plus agréable, un texte catéchistique, qui en lui-même n'offre guère d'attrait aux lecteurs et qui, malgré toute la supériorité qu'il peut avoir, rebute par sa sécheresse. Grâce donc au travail de Louis Mehler, nous pouvions présenter un catéchisme plein de vie, de couleur, d'action et de variété; ce n'était plus un squelette, mais un corps animé et frais; ce n'était plus un édifice austère et nu, mais un palais richement orné et meublé où nous pouvions introduire le lecteur; au lieu d'une plante aride, nous offrions un arbuste plein de fraîcheur et de fleurs embaumées, et de cette façon nous espérions qu'on ne refuserait

pas de faire connaissance avec une œuvre qui, pour l'enseignement de la foi catholique en Allemagne, a remplacé celle du vénérable Canisius. Le seul inconvénient qu'il y avait peut-être, c'était, qu'en scindant sans cesse le texte par des traits d'histoires ou des exemples de la Bible, on ne put saisir tout le catéchisme dans son bel ensemble, dans son vigoureux enchaînement; mais nous avons cru y avoir remédié en partie, en plaçant à la fin de chaque volume un questionnaire complet tiré de l'ouvrage de J. Deharbe lui-même, et qui en forme comme l'analyse et le sommaire.

Nul doute, croyons-nous, que ce livre ne soit d'une grande utilité, aux prêtres, aux instituteurs, aux parents, en un mot, à tous ceux qui sont chargés de l'instruction religieuse. Les prêtres, et nous le savons par notre propre expérience, y trouveront un double avantage. Ils n'ignorent pas d'abord que pour bien connaître la doctrine catholique, il ne suffit pas que les enfants possèdent la lettre du catéchisme, il faut encore et surtout qu'ils en comprennent le sens. Or, pour être à même de juger si les connaissances d'un enfant vont aussi loin, il est nécessaire qu'en l'interrogeant, on donne parfois une autre tournure aux questions; mais habitué que l'on est à n'avoir depuis de longues années que les mêmes demandes sous les yeux, on est naturellement porté à y revenir sans cesse, parce qu'elles sont comme stéréotypées dans la mémoire. Le questionnaire si complet du P. Deharbe pourra donc servir à varier les interrogations du catéchiste. Ensuite, pour rendre ses instructions intéressantes et pratiques, il a besoin de faits historiques, de traits de la vie des saints; mais ce serait une besogne aussi ardue que délicate de feuilleter une foule d'ouvrages afin d'y rencontrer précisément ce qui s'adapte au texte du catéchisme et à l'intelligence des enfants. Ici il trouvera la besogne toute faite, puisque, après chaque explication d'un point de la doctrine chrétienne, suivent des exemples choisis avec autant de goût que de prudence.

S'agit-il pour le prêtre de parler au peuple, l'ouvrage de Mehler lui fournira encore de précieuses ressources. « Le meilleur moyen de faire comprendre la vérité aux peuples, dit l'abbé Mullois dans son excellent *Cours d'éloquence sacrée populaire*, c'est l'image, la comparaison; il parle, il comprend ce langage, surtout quand les comparaisons sont tirées des choses visibles, présentes, actuelles, et quand elles sont grandes, nobles ou populaires. L'Ecriture-Sainte est toute remplie de ce genre de démonstrations et les œuvres des SS. Pères contiennent, dans le même genre, une riche mine à exploiter. »

« Un moyen de rendre encore les vérités claires, c'est la narration; le peuple aime tant cette manière. Il arrange tout, même les choses spirituelles, en histoires, en légendes, en faits qu'il raconte. En cela, il faut l'imiter; il faut mettre en action une vérité dogmatique ou morale, l'attacher à un fait et puis la *raconter*, en faire un petit drame, en quelque sorte. Ce moyen est puissant sur le peuple et aussi sur les lettrés, et il produit toujours un grand effet, quand il est bien employé... Il faut au peuple des faits et souvent rien que des faits, aussi l'Evangile raconte et ne discute que très-peu. »

Quant aux instituteurs, outre l'avantage qu'il y aura pour eux de pouvoir lire aux élèves quelques-uns de ces traits édifiants, ils y trouveront, nous ne disons pas des modèles, mais des sujets de narrations très-variées qui seront en même temps des leçons de vertu et de morale.

Mais ce que nous voudrions de tout notre cœur, c'est que dans chaque famille chrétienne, on y fît chaque soir une lecture quand tous les membres sont réunis autour du foyer, comme cela se pratique en grande partie dans les Provinces Rhénanes, où la foi a conservé tant d'empire, sans doute à cause de cette pieuse habitude. Aussi il n'est pas de si petit, de si pauvre ménage qui ne possède la vie de Jésus-Christ, ou la vie des saints, ou le pédagogue chrétien, tous ouvrages qu'on y conserve comme un héritage précieux transmis par ses ancêtres.

Nous terminons, comme les artistes du moyen-âge, en priant le pieux lecteur de se souvenir dans ses prières de celui qui a fait ce travail.

L. H. SCHOOFS, prêtre.

DOCTRINE CHRÉTIENNE.

INTRODUCTION.

De la destinée et de la fin de l'homme.

(*Grand Catéchisme* 1-2e *question.*)

Nous sommes au monde pour connaître Dieu, l'aimer, le servir et ainsi parvenir au ciel, le séjour de l'éternelle et suprême félicité.

Quel est le meilleur chemin qui mène au ciel?

L'empereur Sigismond demanda un jour à Théodoric, évêque de Cologne, quel était le meilleur chemin pour arriver au ciel. Il répondit: « Ne le cherchez point dans les choses de ce monde! » — « Mais quel est donc le chemin que j'ai à suivre pour parvenir au céleste bonheur? » répliqua le prince en insistant. « Il faut que vous suiviez le chemin le plus sûr, » dit Théodoric. « Et ce chemin le plus sûr, quand est-ce que je le suis? » — « Vous le suivez, prince, quand vous connaissez Dieu, quand vous l'aimez et le servez. »

Mais hélas! combien peu connaissent leur sublime destinée!

L'inscription tumulaire.

Un courtisan qui, comme tant d'autres, avait vécu sans nul souci de l'avenir, ordonna, quand il fut au lit de la mort,

de mettre l'inscription suivante sur son tombeau, afin qu'elle servît d'avertissement aux vivants: « Ci-git quelqu'un qui vécut dans le monde et le quitta, sans savoir pourquoi il y était venu. » (*Schuster, T. I.* — 1re *partie, p.* 255.)

Daniel à Babylone.

Puisque le ciel est le séjour de l'éternelle et parfaite félicité, nous devons faire les plus grands efforts pour y parvenir, et de même que dans un pays étranger nous soupirons après la patrie, ainsi dans cette vallée de larmes nous devons soupirer après notre véritable et éternelle patrie, qui est le ciel. Lorsque Daniel était prisonnier à Babylone, il entrait dans sa demeure, ouvrait la fenêtre du côté de Jérusalem, tombait à genoux et adorait son Dieu, pendant qu'il gémissait de se voir si éloigné de sa véritable patrie. Faisons comme ce saint prophète; allons au fond de notre cœur, ouvrons les trois fenêtres de notre âme, qui sont la mémoire, l'intelligence et la volonté, et jetons des regards pleins d'ardents désirs vers notre patrie, tournons nos yeux vers le ciel.

Le désir du ciel.

C'était ce désir du ciel que le saint évêque et martyr Cyprien s'efforçait d'inspirer à son cher troupeau, par les paroles suivantes: « Nous avons renoncé solennellement au monde, par conséquent nous devons vivre ici-bas comme des pèlerins. Qui donc, quand il se trouve en pays étranger, ne s'empresse de retourner dans sa patrie? Quel est le voyageur sur mer, qui ne désire vivement des vents favorables pour aborder promptement au sol natal et y embrasser les siens? Or le ciel, à nos yeux, c'est notre patrie, c'est notre lieu d'origine; là aussi nous avons une foule d'amis, de parents, de frères, d'enfants qui nous attendent et soupirent après notre arrivée. Assurés de la jouissance d'une bienheureuse immortalité, ils s'intéressent encore à notre salut.

Quelle joie ne sera-ce point et pour eux et pour nous quand nous nous reverrons dans le royaume du ciel, quand nous pourrons nous y embrasser! Quel bonheur y règne avec une vie sans fin, à l'abri de toute crainte de mourir! Quelle infinie et suprême félicité on y goûte! Nous y serons unis au chœur glorieux des apôtres, à la troupe inspirée des prophètes, à la foule innombrable des martyrs. Quel fortuné moment ne sera-ce point pour nous, quand nous nous trouverons mêlés à tant de vierges triomphantes qui domptèrent les concupiscences de la chair, à tant de bienheureux que Dieu récompensera pour leurs œuvres de miséricorde, eux qui pour soutenir les pauvres et les malheureux, échangèrent leurs biens terrestres contre des trésors célestes. O mes très-chers frères, désirons de tout notre cœur de nous élancer vers eux; que le plus brûlant de nos souhaits soit de les rejoindre bientôt et d'être avec Jésus-Christ. » Puissent ces paroles exciter également dans le cœur de chacun de mes lecteurs un véritable et sérieux désir du ciel.

Le ciel est tellement beau qu'il n'est pas de sacrifice que nous ne devions faire pour le gagner.

La ville d'Athènes avait envoyé Demades en députation à Philippe, roi de Macédoine. Celui-ci l'invita à sa table et durant le repas, il lui fit maintes questions sur la situation d'Athènes, sur sa grandeur, sa beauté et ses richesses. Demades lui esquissa en quelques traits le plan de la ville et de ses environs, en y ajoutant les explications nécessaires. Si incomplète et grossière que fût la description de sa beauté et de sa grandeur, elle excita dans le cœur du roi Philippe une si brûlante ambition, qu'il s'écria: « Cette ville, il faut qu'elle m'appartienne, coûte que coûte, quand même il me faudrait recourir au feu, au fer ou à l'or! » Il est une ville infiniment plus belle, oui d'une beauté indescriptible, c'est la céleste Jérusalem. Puisse la description incomplète et grossière de cette sainte cité, allumer dans votre cœur les mêmes désirs: « Cette cité, il faut qu'elle m'appartienne,

coûte que coûte! » Qu'avec la grâce et l'assistance divine, ce désir se réalise pour nous, mes chers lecteurs.

Citations et comparaisons.

« Il est plus aisé de parvenir à la vie éternelle que de décrire cette vie dont le cours est sans fin, la jouissance sans amertume, la nourriture sans aliments, et dont les joies anciennes et permanentes contiennent des plaisirs toujours nouveaux, une félicité constante, sans crainte de jamais la perdre. » (*S. Anselme.*)

« Ceux qui entrent au service des princes ou acceptent des fonctions publiques, ne demandent pas quels sont les inconvénients et les misères attachés à ces fonctions; ce qu'ils ont uniquement en vue, ce sont les avantages, les émoluments que ces charges leur procurent. C'est ainsi que nous autres, chrétiens, qui sommes au service de Dieu, nous ne devons pas nous soucier de ce que nous y avons à souffrir, ni nous en plaindre ou nous en chagriner; mais uniquement attentifs aux avantages qui nous seront accordés dans le ciel, nous devons supporter avec joie les inconvénients de cette vie, et persévérer, jusqu'à ce que nous obtenions la récompense éternelle due à nos labeurs. » (*S. J. Chrysostôme.*)

(*Gr. Cat.* 3-4e *q.*)

C'est donc une grande erreur, c'est exposer notre âme à se perdre pour tout jamais, de croire que nous sommes uniquement en ce monde pour nous y rendre heureux par la jouissance des biens terrestres, parce qu'il est impossible que ceux-ci nous rendent heureux; car:

1. Toutes les choses de ce monde sont vaines et passagères.

Tout passe dans le monde.

Vous n'avez qu'à vous rappeler le roi Salomon. Parce

qu'il devait être la figure du Sauveur dans sa gloire, comme David l'avait été dans ses humiliations, Dieu lui accorda des richesses, de la félicité et des honneurs, plus qu'il n'en accorda jamais à aucun roi de la terre. Quarante années de paix signalèrent son règne, et son autorité s'étendait sur tous les rois depuis l'Euphrate jusqu'aux frontières de l'Egypte. Chacun lui apportait annuellement des présents, des vases d'or et d'argent, des vêtements et des armes, des épées, des chevaux et des mulets. Toute la vaisselle qui servait à table, tous les meubles qui ornaient son palais, étaient de l'or le plus fin. Rien n'était fait d'argent, car l'argent n'avait guère de valeur à l'époque où il vivait. Salomon croyait d'abord qu'il pourrait jouir de tous ces biens au gré de son cœur. « Je bâtissais des palais, dit-il lui-même, et je plantais des vignes, je faisais des jardins et des vergers, j'entassais l'argent et l'or, le revenu des rois et des provinces; j'avais des musiciens et des musiciennes, et tout ce que désiraient mes yeux, je le leur donnais et je ne défendais pas à mon cœur de goûter les voluptés et de se complaire dans tout ce que j'avais préparé. Qui donc, s'écrie-t-il, pourra jamais jouir, comme moi, d'autant de délices, et sentir son cœur déborder d'autant de joie? » Et néanmoins Salomon ne trouva point le vrai bonheur dans tout ce qu'il possédait et goûtait. « Oui, je me suis lassé de la vie, continue-t-il, car j'ai vu que tout est imparfait sous le soleil, que tout est vanité et affliction d'esprit. » (*Eccles. II.* 4-17.)

Tout est vanité sur la terre.

Une jeune dame aussi distinguée par sa beauté que par ses talents se vit proche de sa fin, avant qu'elle ne le soupçonnât, comme il arrive souvent. Au début de sa maladie, on eut soin de lui cacher le danger qu'elle courait, ainsi qu'on a l'habitude de le faire dans un certain monde. Mais comme le mal empirait sans cesse, on dut se résoudre enfin à lui faire connaître sa situation et à lui conseiller de mettre sa conscience en ordre. Ce fut avec une vive émotion que la dame apprit

cette nouvelle et reçut cet avis; néanmoins la grâce ranima bientôt sa foi, elle offrit à Dieu le sacrifice de sa vie et exprima le désir de recevoir les derniers sacrements. Elle pria ensuite ses amies de venir la voir, et lorsqu'elles furent en sa présence, elle leur dit d'une voix mourante: « Mes amies! je vous ai priées de venir me voir, afin que vous reconnaissiez en moi la *vanité de toutes les choses de ce monde.* Il y a quelques jours, je brillais pleine de santé, j'étais couronnée de fleurs; demain peut-être je serais enveloppée dans un linceul. O mes amies! que ne vous est-il donné de voir les choses de ce monde avec les mêmes yeux que je les vois! Combien alors vous seriez détrompées sur les frivolités et l'aveuglement de cette vie terrestre, combien vous verriez clairement *qu'il n'y a rien de solide, hormis servir Dieu!* Mon heure est venue, la vôtre ne tardera guère; ne différez pas votre conversion ou votre préparation à la mort jusqu'à ce moment! C'est pour la dernière fois que je vous vois et vous parle en cette vie! Priez pour moi! Si Dieu, comme je l'espère, me fait miséricorde, je me souviendrai de vous devant lui. »

Quelque temps après, elle expira; ses paroles demeurèrent profondément gravées dans le cœur de ses amies et ne restèrent pas sans produire des fruits. Puissent-elles nous exciter également à rentrer en nous-mêmes, il en est temps encore; si nous attendions davantage, qui sait s'il ne sera pas trop tard. (*Philotée*, 9e *année*, *p.* 167.)

Le monde passe avec ses plaisirs.

Que cette vérité devient sensible, quand on pense à ce prince de l'Orient, le calife Hescham, qui mourut à Raspha, l'année 742. Celui-ci laissa, après sa mort, sept cents coffres remplis de monnaie d'or. Dans ses écuries bâties avec la plus merveilleuse magnificence se trouvaient quatre mille chevaux. Ses garde-robes étaient tellement fournies de vêtements de luxe, d'étoffes de soie de la plus grande finesse, que pour les transporter, il fallut recourir à plus de six

cents chameaux. Et ces richesses inouïes que lui ont-elles rapporté? Pendant toute sa vie il n'épargna ni peines ni soucis pour les accumuler, il ne les posséda qu'avec de continuelles inquiétudes, et néanmoins avant sa mort il eut encore la douleur de voir que Valid, son neveu et successeur sur le trône, s'en empara, sans même lui laisser un aspre de cuivre. « Hélas, » soupirait-il en mourant, « c'est donc en vain que je me suis tourmenté pendant de si longues années; durant toute ma vie je n'ai donc été que le trésorier de Valid! » A peine eut-il fermé les yeux, que son palais fut pillé, et il ne resta pas même un bassin pour laver le corps inanimé, ni un linceul pour l'ensevelir. (*Histoire de la religion par Stolberg, tom.* 24 *p.* 130.)

Le sage conseil.

Ce fut un conseil d'une haute sagesse que l'empereur Basile donna à son fils Léon, quand il lui dit: « Le palais que vous allez habiter, a été occupé par bien d'autres encore; mais malheureusement peu d'entre eux ont fait des efforts pour arriver à leur véritable demeure, au royaume du ciel. Quant à vous, mon bien-aimé fils! ne cherchez pas seulement à gouverner ce royaume terrestre en toute justice, et à donner à votre peuple l'exemple des bonnes mœurs, mais efforcez-vous aussi par la pratique de toutes les autres vertus, à obtenir le royaume céleste comme un héritage! Aujourd'hui encore ce palais si vaste et si riche est votre propriété, demain peut-être il ne vous appartiendra plus, et après-demain un autre peut en prendre possession, et ainsi successivement. Chaque habitation change si souvent de maître, que nul, en réalité, ne peut en être appelé le propriétaire ou le possesseur. C'est pourquoi cherchez par la pratique de toutes les vertus, à parvenir dans ce royaume, où il n'y a plus de changements, et où la mort n'a plus d'empire; car en ce monde tout passe. » (*Livre d'homélies de Brunner,* 2 *vol.*)

L'empereur Sévère.

L'empereur Sévère, reconnaissant à l'heure de la mort, la vanité des grandeurs humaines, s'écria: « J'ai été tout ce qu'un homme peut être; mais à quoi me servent en ce jour les plaisirs et les honneurs dont j'ai joui? » Tout occupé de ces idées, il ordonna d'apporter sous ses yeux l'urne qui devait renfermer ses cendres; et quand il la vit, il la prit entre ses mains en disant: « Urne chétive, tu vas donc renfermer celui pour qui le monde était trop petit! » (*Hist. Rom. de Laurent Echard, tom. VI.*)

Charles-Quint.

Quand Charles-Quint, dégoûté des grandeurs mondaines, eut abdiqué le gouvernement de ses vastes Etats, pour se retirer au fond d'un cloître, il dit à Philippe II, en présence des grands de sa cour: « Mon fils! je te charge d'un fardeau bien pesant; je pose sur ta tête une couronne dont les fleurons sont entrelacés d'épines bien piquantes; l'éclat qu'elle produit est bien trompeur; en régnant, je n'ai pas goûté un seul moment de repos, et je n'ai eu aucun plaisir qui ne fut empoisonné. »

Le roi mourant.

Philippe II, roi d'Espagne, qui pouvait se vanter de ne pas voir le soleil se coucher sur ses Etats, lorsqu'il fut au lit de la mort, fit venir son fils, puis entr'ouvrant ses habits royaux, il lui montra sa poitrine dévoré par les vers, en lui disant: « Prince, voilà comment on meurt, et comment finissent les grandeurs de ce monde. »

Comparaisons.

« Ne mettez pas votre joie dans les richesses et les autres présents de la terre; car vous en serez dépouillé, pareil au

comédien qui, une fois descendu de la scène, dépose sa brillante parure. » (*S. J. Chrysostôme.*)

« Ne voyez-vous pas combien tout est puéril et ridicule, quand les jeunes garçons figurent dans leurs jeux une armée et se choisissent des généraux? Telles et plus ridicules encore sont les choses de ce monde qui existent aujourd'hui et demain ne sont plus. » (*Ibidem.*)

2. L'homme est créé pour Dieu et pour une éternité de bonheur.

Aveu de S. Augustin.

Certes, chaque homme doit sentir et sentira qu'il n'a pas été créé pour ce monde, ni pour les biens et les plaisirs passagers du monde, mais pour Dieu et pour une éternité de bonheur. C'est pourquoi S. Augustin fait ce magnifique aveu: « J'ai plongé mon esprit et mon cœur dans toutes les jouissances et les voluptés du monde, mais sans pouvoir m'y rassasier; je fus donc obligé de me tourner vers Dieu et quand je le possédai, je me suis écrié: Vous seul, Seigneur, êtes mon repos. » Une autre fois, il laissa échapper cette parole si connue et si saisissante: « C'est pour vous, ô mon Dieu! que vous nous avez faits, et c'est pourquoi notre cœur est agité, jusqu'à ce qu'il repose en vous. » (*Confess. de S. Augustin.*)

En Dieu seul se trouve le véritable repos et la vraie félicité.

Henri de Suzo se trouva un jour abandonné de tous les hommes, méprisé, dépouillé de tout ce que le monde estime. Malgré cela, il éprouvait une joie indicible au fond de son âme. Il se dit alors à lui-même: « Cœur bien-aimé! qu'est-ce donc qui vous remplit et vous pénètre d'une joie si sainte? » Et une voix intérieure lui répondit: « Le monde entier n'a rien qui puisse me réjouir. Non, ce ne sont pas des amis, ni des richesses, ni des honneurs, ni des plaisirs du monde qui me réjouissent; mais l'unique cause de ma

joie, c'est que mon Dieu est si bon, c'est qu'il est mon seul ami, ma seule félicité. C'est en lui que je veux me réjouir avec humilité et crainte; à sa gloire je veux chanter des cantiques d'allégresse, quand même je serais rejeté du monde entier. » (*Sermons au peuple tyrolien par Bède Weber, p.* 241.)

S. Bernard.

S. Bernard disait fréquemment de lui-même: « Tout ce que le monde aime, tels que les plaisirs, les honneurs, les louanges et les richesses, sont des croix pour moi; et tout ce que le monde envisage comme des croix, me plaît et me sourit. C'est avec des élans d'amour que j'embrasse ces croix. »

(*Gr. Cat.* 5e *q.*)

Les biens de ce monde nous ont été accordés surtout pour les employer à la connaissance et au service de Dieu.

De quelle manière nous devons user des biens et des richesses de ce monde.

S. Clément d'Alexandrie s'exprime en différents endroits d'une façon remarquable sur les richesses et les biens de la terre, comme aussi sur l'usage qu'on doit en faire: « Les richesses, dit-il, sont des choses indifférentes en soi, ni bonnes ni mauvaises, comme la force et la beauté du corps. Cependant les biens temporels dont le superflu est proprement appelé richesse, sont un puissant moyen de faire une foule de bonnes œuvres recommandées par le divin Sauveur; tandis que la pauvreté, cet état où l'on est privé de tout bien, oppose souvent de grands obstacles à la vertu, occasionne de graves tentations et porte facilement à l'injustice, aux désordres, au découragement et même au désespoir; c'est pourquoi l'Ecriture sainte dit: « Ne me donnez ni les

richesses ni la pauvreté. » — Le Sauveur veut que nous renoncions aux biens de la terre *en tant qu'ils s'opposent au service de Dieu.*

Un homme riche qui fait un bon usage de sa fortune, et qui en outre ne montre ni orgueil, ni sensualité, ni ambition, qui, à l'exemple de Job, est disposé à perdre ses richesses sans murmurer, est par là même pauvre en esprit. — Souffrir la persécution, gémir et pleurer, cela seul ne nous rend pas saints, sinon quand c'est par amour de la justice. De même ils ne seront pas saints ceux qui s'appellent pauvres tout simplement, mais ceux qui le sont pour être justes.

Les richesses ressemblent à un serpent dont on peut s'emparer sans qu'on en souffre le moindre mal. Mais quand une main inexpérimentée veut le saisir, celui-ci l'entortille et la blesse; de même la richesse blesse celui qui ne connaît pas la véritable manière d'en user. Celui-là, au contraire, qui s'en empare et s'en sert dans une intention chrétienne, n'en souffrira aucun tort et restera intact. — Quel est donc celui qui doit être regardé comme un vrai riche? Certes, ce n'est pas celui qui est en possession des plus précieux trésors; car ce ne sont ni les diamants, ni l'or, ni les vêtements de luxe, ni la beauté du corps qui ont le plus de valeur, mais c'est uniquement la vertu. C'est pourquoi il est dit : « Préférez mes enseignements à l'argent, et la sagesse à l'or le plus pur; car la sagesse est meilleure que les perles, et toutes les pierres précieuses ne l'égalent pas. » (*Prov.* 8. 10-11.) Ou bien, faudrait-il appeler *riche* celui qui a de l'argent en masse? En ce cas, il faudrait plutôt appeler *riche*, sa bourse sordide, puisqu'elle est la source de sa richesse. Non, le juste est riche, quand avec le peu qu'il a, il fait des aumônes; on peut dire de lui avec l'Esprit-Saint : « Il a distribué ses biens, il les a donnés aux pauvres; sa justice subsistera dans tous les siècles. » (*Ps. CXI.* 8.) — Par conséquent il ne s'appelle pas riche, celui qui possède beaucoup et garde tout pour lui, mais celui qui donne beaucoup. C'est l'aumône et non la possession des richesses qui rend saint. La demeure de la véri-

table richesse n'est donc pas dans les coffres-forts, mais dans l'âme de l'homme. Cette espèce de richesse ne s'acquiert pas par l'accumulation des trésors, mais c'est un don de Dieu. Celui auquel Dieu ne refuse rien, possède véritablement tout. Or Dieu ne refuse rien à l'âme juste et bienfaisante qui donne volontiers. » (*S. Clément d'Alex.*)

N'attachez pas votre cœur aux biens de ce monde.

Les écrivains de l'antiquité païenne, pour montrer combien on devait avoir de mépris pour les biens de la terre, racontent dans l'histoire d'Ulysse qui avait reçu de son amante Calypso, un vêtement du plus haut prix, qu'il s'empressa de le jeter loin de lui, quand il s'aperçut que ses mouvements pour nager en étaient embarrassés, et que le conserver s'était s'exposer à périr.

Un jour, nous raconte Théophraste, des philosophes se disputèrent pour savoir ce qu'il y avait au monde de plus grand, de plus désirable. L'un nommait le mont Olympe, un autre l'immense Océan, mais un troisième et qui était le plus sage, dit: « Ce qu'il y a de plus grand en cette vie, c'est une âme qui s'élève au-dessus des richesses et les méprise. » — Puisque Salomon, dans toute sa gloire et sa magnificence, dans ses ornements d'or et d'argent, ne pouvait se comparer en beauté à la fleur des champs, combien plus le cœur humain est-il incapable de pouvoir se rassasier aux plaisirs que donnent les biens éphémères de ce monde.

Lorsque S. Bernard apprit qu'on avait volé deux cents marcs d'argent destinés à rebâtir un de ses couvents, il se contenta de dire: « Dieu m'a débarrassé là d'un grand souci. » (*Livre d'homélies de Brunner, II, p.* 119.)

Un acte insensé.

Qu'il est donc insensé de sacrifier le ciel pour quelques biens terrestres. — Le roi Lysimaque, dévoré par la soif, se laissa faire prisonnier avec toute son armée, afin d'obtenir

un peu d'eau. A peine eut-il bu et sa soif fut-elle apaisée, qu'il se repentit de son acte inconsidéré et s'écria : « Qu'ai-je fait, pour une gorgée d'eau, j'ai vendu ma liberté et mon honneur, je suis devenu un misérable esclave ! » Voilà ce que diront un jour, au milieu d'affreux grincements de dents ceux qui, pour quelques vaines satisfactions terrestres, auront perdu le royaume de Dieu. (*Ibidem.*)

Comparaisons.

« Les biens de ce monde ressemblent à un couteau dont on peut se servir pour se suicider ou pour tuer les autres, mais qu'on peut employer aussi pour couper le pain qui doit nous sustenter. Le couteau en lui-même est bon ; tout dépend de la manière dont on s'en sert. » (*Hunolt.*)

« Les véritables serviteurs de Dieu doivent se conduire comme les oiseaux qui abaissent leur vol jusqu'à terre pour y prendre leur chétive nourriture, mais qui aussitôt après, s'élancent de nouveau dans les cieux. Ainsi les âmes saintes ne tournent leurs regards vers la terre que pour autant que les besoins de la vie matérielle l'exigent, mais aussitôt après, elles s'élèvent de nouveau en esprit vers le ciel, pour louer et bénir celui qui seul est grand et digne d'être aimé. » (*S. Joseph de Cupertin.*)

« Il est des hommes d'une taille élevée, d'autres d'une taille très-petite. Or, parmi ceux-ci il s'en trouve qui veulent se faire plus grands en s'élevant à l'aide de leurs chaussures. Eh bien ! de ces deux espèces d'hommes, quels sont ceux que nous appelons grands? Sont-ce les premiers qui ont une grandeur naturelle ou les seconds qui n'ont qu'une grandeur artificielle et empruntée? Il est évident que ce sont ceux à qui la nature a donné une taille élevée. Voilà cependant ce qui se passe fréquemment dans le monde; on y rencontre des personnes fières de leur argent et qui s'en font un piédestal pour paraître grandes ; mais ce n'est point là une véritable grandeur, puisqu'elle ne se trouve pas en eux. Celui-là seul est grand qui n'a pas besoin de richesses, qui

sait les mépriser; car il porte sa grandeur en lui-même. » (*S. J. Chrysostôme.*)

« Les voyageurs qui passent la mer, n'y vont pas puiser l'eau pour boire, ils ne lui demandent pas leur nourriture ou leurs vêtements, mais ils portent tout avec eux dans le navire; de même les chrétiens ne demandent pas leur nourriture et leurs vêtements spirituels à ce monde, mais au ciel. C'est de là qu'ils reçoivent la vie, et emportés sur le vaisseau de l'esprit de justice et de grâce, ils se rient des efforts conjurés de l'iniquité et de l'esprit de ténèbres. » (*Philotée.*)

« Quand quelqu'un s'arrête pendant quelques jours dans une ville étrangère, il n'y achètera ni maison, ni jardin, ni autres propriétés, mais, s'il arrive dans une cité où il a droit de bourgeoisie, où il peut s'établir, il fera l'acquisition de ces biens. Voilà de quelle manière doit agir le chrétien relativement aux biens de ce monde; non, il n'a point ici-bas de cité permanente, mais elle est dans l'éternité. Celle-là demande toute sa sollicitude; vers celle-là doivent tendre toutes ses pensées et tous ses efforts; car c'est là qu'il trouvera et pourra seulement trouver le bonheur. » (*M. Faber.*)

(*Gr. Cat.* 6-7^e *q.*)

Ce n'est pas sans motif que Dieu nous prescrit de le connaître, de l'aimer et de le servir; il veut que nous *le connaissions* parce qu'il est *l'éternelle vérité*, que nous *l'aimions* parce qu'il est le *souverain bien*, le *plus digne d'être aimé*, et que nous *le servions* parce qu'il est le *maître suprême*. C'est pourquoi il rejettera loin de lui, pour toute l'éternité, ceux qui auront refusé de le connaître, de l'aimer et de le servir.

La montagne près de Naples.

L'histoire suivante nous fera comprendre le sort réservé à ceux qui servent le monde et refusent de servir Dieu. En

Italie, non loin de Naples, se trouve une montagne renommée par sa fertilité ; mais quand on questionne les habitants à son sujet, ils répondent aussitôt: « Ne vous y risquez pas, car vous pourriez y périr sans le soupçonner ! » Le pied de la montagne est entouré de charmantes collines où règne un printemps continuel, où ne soufflent que des vents tièdes, de manière qu'à l'époque de Noël, lorsqu'ici nous sommes enfoncés dans la neige, là les vignes bourgeonnent et les amandiers fleurissent. Au-dessus de ces fertiles collines s'étalent de verdoyantes prairies où de nombreux troupeaux trouvent de riches pâturages, sans avoir à redouter les rigueurs de l'hiver. Mais si l'on interroge quelque pâtre sur ce phénomène, il se hâte de répondre: « Ne vous y risquez pas, car vous pourriez y périr sans le soupçonner ! » Des personnes imprudentes, attirées par l'aspect fertile de cette délicieuse montagne, séduites par les vins exquis qui y croissent, bâtissent d'abord avec une certaine assurance, puis avec une hardiesse toujours croissante, leurs cabanes sur ses flancs. Ils commencent par labourer la terre, y jettent la semence dans les sillons et arrosent le germe des jeunes plantes. Fertilisée par la rosée du ciel, cultivée par la main industrielle de l'homme et favorisée par un printemps continuel, cette montagne se transforme en admirable jardin, où, durant toute l'année, on peut trouver en même temps et des arbres qui fleurissent et d'autres qui portent des fruits. Les personnes qui y demeurent, s'habituent peu à peu au danger et y vivent sans crainte ; ils se nourrissent paisiblement des productions de leur sol et s'endorment sans le moindre souci à l'ombre de leur prospérité. Mais tout-à-coup, pendant que tous les habitants sont ensevelis dans un profond sommeil, la montagne entr'ouvre son cratère frémissant, vomit une pluie de feu, de souffre et de lave incandescente qui retombent avec un bruit formidable sur toute la contrée qu'ils couvrent et où se perd en quelques moments le fruit de dix années de travaux et de peines. — Cette montagne est l'image du monde perfide qui ne cesse de nous flatter, et nous abandonne honteusement à l'heure où nous

le soupçonnons le moins. Il nous tend la coupe du plaisir et nous chante d'une voix pleine de séduction : « Bâtissez vos demeures sur mes flancs, et je vous rafraîchirai par les douceurs d'une vie heureuse ; à mon ombre, plantez la tente de vos espérances, et je verserai l'abondance dans vos greniers et je remplirai vos vases de lait ; laissez vos membres se rafraîchir au souffle de mon zéphyr, et nulle maladie ne vous touchera, et l'âge de la décrépitude ne vous atteindra pas, et nul éclair livide ne s'approchera de votre toit. » Et vous prêtez l'oreille à la voix de cette syrène et vous avalez ce breuvage empoisonné et assoupissant qu'elle vous présente : vous vous endormez doucement, et pendant que vous dormez, vous échappe la couronne de l'immortalité ! (*Sermons de Bède Weber, p.* 260.)

Le jeune homme revèche. (Parabole.)

Un homme riche possédait un jardin aussi vaste que beau. Partout s'élançaient des arbres au feuillage ombreux et serpentaient des ruisseaux limpides. Çà et là on voyait des coteaux plantés de vignes, partout s'offraient des fruits et des fleurs en abondance. Le père permit à son fils de demeurer dans ce charmant séjour, véritable paradis terrestre, jusqu'à la fin du printemps. Celui-ci passa bientôt, les fleurs disparurent, le soleil darda ses rayons brûlants, en un mot, l'été commença. « Viens, » dit le père, « viens, mon fils, dans la maison il fait plus frais, ici on étouffe au milieu d'une chaleur accablante. » « Mon père ! répondit le fils, n'est-ce pas ici qu'il convient de passer la plus belle partie de l'année ? Voyez, les grappes de raisins commencent à se colorer et à mûrir ; je vous en prie laissez-moi ici jusqu'à ce que j'en ai fait la récolte, puis je retournerai joyeux à la maison paternelle. » Le père revient pour la troisième fois, et ne retourne chez lui que lorsque la neige et la glace de l'hiver ont couvert les campagnes. « Viens, mon fils ! dit-il avant de partir, viens, il en est plus que temps, sans cela tu seras la victime du froid. » Mais celui-ci répond : « Je ne

redoute pas les inconvénients de l'hiver et si quelque danger me menace, je trouverai bien seul le chemin de la maison. » Le père s'en retourne tristement et s'attend à voir revenir son fils, mais c'est en vain. Le froid l'avait tué, il était mort victime de son entêtement.

O hommes inconsidérés! ce fils c'est votre propre image, ce père c'est Dieu, ce jardin c'est votre vie, c'est le monde. Vous n'êtes que pour un peu de temps sur la terre afin d'y servir Dieu. Et cependant que faites-vous? Vous vous attachez à cette croûte terrestre, et vous refusez de la quitter quand Dieu vous appelle dans sa demeure paternelle pour l'y servir. Au temps de l'enfance, vous voulez vous amuser avec des fleurs; devenus jeunes hommes vous vous livrez aux rêves trompeurs de l'imagination; arrivés à l'âge viril vous vous abandonnez aux désirs violents de l'ambition; oui, devenus vieux, quand l'âge a glacé votre sang, vous ne voulez pas encore quitter la terre, vous vous nourrissez encore des souvenirs du passé et vous préférez mourir dans la froideur, dans l'éloignement de Dieu, plutôt que de servir ce grand Maître et de mourir heureux dans la paix du Seigneur. Hélas! combien d'entre nous éprouvent le sort du jeune homme dont il est parlé dans cette parabole, parce qu'ils méprisent la voix de leur Père céleste et préfèrent se damner éternellement en servant le monde, que se sauver en servant Dieu. (*Eggert. La sainte Messe, p.* 49-50.)

Comparaisons.

« Le poisson qui dévore la proie attachée à l'hameçon, y ronge avec joie, aussi longtemps qu'il n'a pas remarqué le fer acéré. Mais dès que le pêcheur tire l'hameçon à lui, le poisson se sent pris et montre par ses mouvements désespérés que toute la joie qu'il ressentait naguères, a disparu. Il en est de même de l'homme par rapport à ce monde où nous vivons; il jouit des biens qu'il y rencontre et se sent heureux en les goûtant; mais ce bonheur est de bien courte durée; bientôt il n'éprouve plus que déchirements et dou-

leurs au sujet des choses dont il avait joui et auxquelles il est resté attaché. » (*S. Augustin.*)

« Ceux qui chérissent les biens de la terre, s'attachent au monde et abandonnent Dieu; ils ressemblent au corbeau qui ayant trouvé des cadavres pour s'y rassasier, ne pensa plus à l'arche. » (*Le card. Hugo. Explic. du Ps.* 40.)

« Durant la tempête, le nautonnier jette par-dessus bord les marchandises les plus pesantes : et croyez-vous pouvoir entrer au port de la céleste patrie, tout chargé d'or et de biens? » (*Angelus Silesius.*)

« Le monde vit dans les scandales et sa gloire n'est pas de la gloire, mais un feu dévorant : Gardez-vous donc bien de vous élancer vers ce feu sinistre comme le phalène imprudent. Car si le monde vous attire tout d'abord par l'éclat de sa flamme, il vous dévorera aussitôt après, par l'ardeur de son feu. » (*S. Anselme de Cantorbery.*)

« Comme le navire dépourvu de son gouvernail, est jeté de côté et d'autre par le vent et les vagues, sans pouvoir se diriger, ainsi l'homme, une fois qu'il a perdu son Dieu, est entraîné quoi qu'il fasse, par le péché à sa perte. » (*S. J. Chrysostôme.*)

«L'âme qui a été enchaînée par un amour terrestre, a de la glu dans les ailes, ce qui l'empêche de voler; elle peut bien tomber dans l'abîme, mais ne peut s'élever au ciel. » (*Hunolt.*)

« Quiconque n'aime et ne sert que le monde, ne peut trouver de joie en Dieu, et comment alors arriver jusqu'à lui et parvenir au ciel! « Quand vous montrez à un lion des herbes verdoyantes ou des fleurs aux vives couleurs, vous ne réveillerez pas en lui le désir de manger, car de sa nature, il n'est pas porté à se nourrir d'herbes ou de fleurs. D'un autre côté si vous présentez à un bœuf un morceau de chair, il n'y touchera pas, car il n'est pas dans la nature du bœuf de manger de la chair. Il en est de même chez les hommes qui ne vivent que pour le monde; car parlez-leur des choses du ciel, non-seulement ils n'éprouveront aucun désir de les posséder, mais ils voudraient encore que vous n'en disiez mot. » (*S. J. Chrysostôme.*)

(*Gr. Cat.* 8e *q.*)

Par conséquent, la chose la plus nécessaire pour nous ici-bas, c'est de connaître Dieu, de l'aimer, de le servir et de sauver par là notre âme.

Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, ou bien : Que Dieu soit le but de toutes vos actions.

Cette importante vérité fut reconnue par tous les saints; ils cherchèrent avant tout le royaume de Dieu et sa justice. Quand on chargeait S. Louis de Gonzague de quelque fonction, il se demandait aussitôt : quel rapport cette chose a-t-elle avec ma destinée sur la terre qui est de connaître, d'aimer, de servir Dieu et de sauver ainsi mon âme? Si elle n'en a pas, je n'ai point à m'occuper de cette affaire. Est-elle utile à mon salut, en ce cas je m'y dévouerai de tout cœur quand même elle serait pour moi une source de fatigues, de peines et d'humiliations; si elle est au contraire facile, agréable, attrayante, mais pleine de périls pour mon avancement spirituel, en ce cas je l'abhorre et la méprise. (*Dans sa vie.*)

De quelle utilité sera pour vous ce qui est sans utilité pour le ciel!

S. Térèse avait appris à connaître le prix de son âme et l'importance de son salut; sans cesse elle soupirait après la béatitude céleste; plusieurs fois dans le jour, elle se rappelait la gloire de son immortelle patrie; aussi dans toutes ses démarches et ses entreprises elle se posait cette question : *De quelle utilité sera-ce pour le ciel!* Afin de se rappeler encore plus vivement cette pensée, elle avait un petit tableau qui répresentait la Samaritaine conjurant le Sauveur de lui donner de cette eau qui jaillit jusque dans la vie éternelle; elle y avait fait tracer ces mots : « Seigneur, donnez-moi de cette eau! » (*S. Jean.* 4. 13.) Dans tout ce qu'elle faisait, elle réfléchissait au sens renfermé dans ces quelques paroles et di-

sait : « Oui, Seigneur! donnez-moi un grand désir de cette eau, de cette grâce que vous ne refusez à personne! » Cette pensée adoucissait toutes ses peines et la portait à considérer tout d'un point de vue surnaturel; elle envisageait la croix comme une récompense, et avait pris pour règle de vie cette devise : « Ou souffrir ou mourir! » (*Dans sa vie.*)

(*Gr. Cat.* 9-10ᵉ *q.*)

Or, si nous voulons connaître Dieu, l'aimer, le servir et parvenir au ciel, nous devons 1° *croire* tout ce que Dieu a révélé, car c'est seulement par la foi que nous apprenons a bien connaître Dieu, 2° *observer tous les commandements* que Dieu nous a prescrit d'observer, et 3° *employer les moyens de salut* que Dieu a établis pour notre sanctification, puisque c'est par eux que nous obtenons *les secours de la grâce nécessaires à notre salut.*

Quel est le moyen le plus assuré de plaire à Dieu.

Nous lisons dans les instructions des Frères Prêcheurs de quelle manière un religieux, renommé pour son esprit et son éloquence, nourrissait chaque jour en lui le désir de bien servir Dieu; il conjurait donc avec larmes la Majesté divine de lui révéler comment et de quelle manière il pourrait le mieux lui plaire, et voulait y parvenir, disait-il, dût-il lui en coûter la vie. Ce désir fut agréable à Dieu et il exauça la prière de son serviteur, car, un jour que celui-ci était absorbé dans la prière, il reçut cette réponse : « *Crois, accomplis, emploie!* » En entendant ces mots, le religieux resta interdit parce que, nonobstant tous les efforts de son esprit, il se trouva incapable d'en saisir le sens et de savoir ce qu'il avait à faire pour mettre en exécution ces ordres. La voix du ciel se fit donc encore une fois entendre et lui expliqua le sens mystérieux des trois mots de la manière suivante : « *Crois* tout ce que Dieu a révélé; *accomplis* tous les commandements

que Dieu t'a prescrit d'observer, et *emploie* les moyens de sanctification que Dieu a établis pour ton salut. » Cette explication, il la comprit si bien, et la mit si bien à profit qu'il ne cessa de croître en grâce devant Dieu, d'attirer sur lui les complaisances célestes, jusqu'à ce qu'il reçut la récompense due à ses mérites et à ses vertus. Allez de même à cette école où Dieu donna des leçons si belles et si faciles à son fidèle serviteur; réglez sur elle votre conduite, c'est ainsi qu'à votre tour vous plairez à la Majesté divine et que vous parviendrez au ciel.

Il faut que l'homme ait de la religion.

Le célèbre écossais Buchanan avait passé toute sa jeunesse dans une complète indifférence pour son salut. Les premières impressions salutaires qu'il éprouva, il les dut à sa conversation avec un montagnard de l'Ecosse. Celui-ci lui avait demandé: « Mon ami! quelles sont vos convictions religieuses? » — « Je n'en ai pas, » répondit Buchanan avec la légèreté naturelle à la jeunesse, « je suis sous ce rapport comme une feuille de papier blanc. » Le paysan le regarda d'un air sérieux et lui dit: « En ce cas, mon ami! prenez-y bien garde, car le diable pourrait y inscrire son nom. » Ces quelques paroles firent réfléchir Buchanan, qui dès ce moment n'eut plus de repos jusqu'à ce qu'il eût trouvé la vérité et fut devenu par la grâce de Dieu un véritable chrétien, un dévoué serviteur de Dieu. (*Philotée.*) — Cela prouve que nous devons avoir de la religion si nous voulons nous sauver; car la religion qu'est-ce? sinon le lien vivant qui unit l'homme à Dieu, qui a son origine dans la foi, la charité et la grâce, et qui se conserve par la fidèle observation des commandements divins.

(*Gr. Cat.* 11-13ᵉ *q.*)

Les *vérités* que nous devons *croire,* les *commandements* que nous devons observer et les *moyens de salut* que nous devons employer, nous apprenons à les connaître

convenablement au moyen de la doctrine chrétienne et surtout par le *catéchisme* qui contient en abrégé la doctrine chrétienne par demandes et par réponses et qui se divise en trois parties, dont

la première traite *de la foi,*

la deuxième *des commandements,*

et la troisième des *moyens de salut,* c'est-à-dire des sacrements et de la prière.

Le catéchisme doit être pour vous un livre de la plus grande valeur.

Un célèbre professeur de l'Université de Paris, connu par ses doctrines rationalistes, écrivait, il y a quelques années, les mots suivants: « Il y a un petit livre que les enfants apprennent par cœur et sur lequel on les interroge à l'église; lisez-le, c'est le catéchisme. Vous y trouverez la solution complète de toutes les grandes questions vitales que j'ai posées. » (*Voyez le dernier ouvrage de Th. Jouffroy.*)

Le paysan breton ou le respect pour le catéchisme.

Pendant la première révolution, dit Trevaux dans son histoire de la Bretagne, des hordes de républicains pourchassaient les prêtres non assermentés et exerçaient contre eux dans toutes les parties de cette province les plus affreuses cruautés; mais cette persécution ne fit que raffermir les esprits et fournit à toutes les classes de la société l'occasion de montrer la fermeté dans la foi de leurs pères. On avait trouvé au village *du Chêne,* chez un fermier appelé Chantebel, un petit catéchisme qui contenait des doctrines de controverse à l'usage des fidèles et montrait en même temps comment il fallait se préserver du schisme et de l'apostasie. Le possesseur du petit livre fut donc conduit en prison et une sorte de comité décida que Chantebel devait brûler lui-même son catéchisme en public. « Mon catéchisme est bon, » répondit-il, « si l'on veut qu'on commence par me brûler moi-

même, car jamais je ne consentirai à brûler un livre qui contient les principes de la vraie foi. » Il fut conduit au milieu des huées par les rues de Martigné, mais rien n'ébranla son courage, et au milieu de la populace qui le poursuivait de ses brocards, son épouse lui criait: « Tiens bon, c'est pour le bon Dieu, il t'en récompensera. »

Socrate et le jeune homme franc.

Ce sage illustre que les Grecs regardaient comme le plus grand de leurs philosophes et qu'ils vouèrent néanmoins à la mort parce qu'il condamnait leurs superstitions, Socrate vit un jour arriver dans la portique d'Athènes un jeune homme dont la physionomie spirituelle et pleine de franchise attira son attention. En même temps il l'arrêta avec son bâton, afin d'engager avec lui un de ces dialogues dont la forme et la méthode portent encore aujourd'hui son nom. Il le questionna d'abord sur des choses banales, sur les contrées où l'on pouvait se procurer du pain et d'autres denrées alimentaires, sur les ateliers et les magasins où l'on avait fabriqué tels objets d'art et de commerce. Le jeune homme répondit convenablement à toutes ces questions, et quand il eut fini, Socrate changeant de ton, lui demanda alors où l'on trouvait des braves gens, où l'on achetait la sagesse et les mœurs pures, où l'on formait les hommes prudents et vertueux? Le jeune homme lui assura qu'il n'en savait rien. « En ce cas, mon ami, suis-moi, dit Socrate, et tu le sauras. » Dès ce moment, le jeune homme devint un des disciples du grand philosophe et pour montrer combien il fût digne du maître qui, le premier parmi les sages de la Grèce, apprécia l'homme à sa valeur morale, il suffit de citer le nom du célèbre Xénophon. (*Veith.*)

Parmi ceux qui sont chrétiens de nom, il s'en trouve beaucoup qui ressemblent à ce jeune homme. Ils possèdent une foule de connaissances dans les sciences humaines, les fabrications, les arts, etc., mais quand il s'agit de la science religieuse, ils sont complétement ignorants; à peine s'ils sa-

vent encore répondre à l'une ou l'autre demande du Catéchisme. Puissent-ils, à l'exemple de ce jeune homme, montrer les mêmes dispositions et le même zèle pour chercher la véritable sagesse, l'apprendre et la pratiquer.

Rien de plus fâcheux que l'ignorance en fait de religion ; de là vient qu'on se permet si souvent de la mépriser et de la ridiculiser.

Ignorance en matière de religion.

Un religieux se trouvait un jour en voiture avec deux jeunes officiers. Ceux-ci commencèrent aussitôt à parler de la religion d'une façon injurieuse. Ils semblaient s'en amuser beaucoup, y mêlaient des railleries piquantes et avançaient tout ce qu'ils savaient et ne savaient pas. Le religieux qui avait tout écouté, sans dire mot, rompit le silence et amena peu à peu la conversation sur le terrain de l'art militaire, mais il en parla d'une manière si saugrenue, que les officiers ne purent s'empêcher d'en rire. « Messieurs, leur dit-il, voilà ce que valent vos raisonnements sur la religion. Je prétendais seulement vous montrer qu'on ne se rend jamais plus ridicule que lorsqu'on parle de choses dont on n'a aucune connaissance ou que des connaissances superficielles. » Les officiers tout confus ne surent que dire pour s'excuser et furent un peu plus réservés dans leurs paroles pendant le reste du voyage. C'est ainsi que nous entendons journalièrement une foule de gens se moquer de la religion et d'autres objets sérieux, sans qu'ils en connaissent goutte ou y comprennent quelque chose.

Comparaisons.

« Il ne mérite pas le nom de docteur celui qui n'est pas instruit dans les sciences ; il est incapable de conduire une armée celui qui n'entend rien au maniement des armes ; il ne doit pas être appelé artiste celui qui ignore son art ; à plus forte raison ne peut-on nommer chrétien celui qui ne

connaît rien de Jésus-Christ ni du christianisme. » (*Le card. Bona.*)

Pratique. a) Pensez souvent à votre fin dernière. *b*) Servez Dieu en tout temps, conséquemment aussi pendant les années de votre jeunesse. *c*) Ecoutez avec zèle et attention les instructions chrétiennes et apprenez avec autant de plaisir que d'amour votre catéchisme!

Pensez souvent à votre destinée et à votre fin.

Rien ne nous est plus salutaire que de penser souvent à notre destinée. La sœur Marie Bonaventure, religieuse dans le célèbre monastère de Torre de Specchi, avait reçu de Dieu toutes les qualités qui peuvent illustrer une personne, je dirais une grande dame qu'elle était, plutôt qu'une excellente religieuse telle qu'on l'a connue. Car à la noblesse de son origine, à sa grande beauté, à la vivacité de son esprit, à l'affabilité de ses manières et à la sublimité de son génie, elle unissait la science qu'elle avait acquise en se livrant à l'étude des belles-lettres. Mais en ne joignant pas à des dons si précieux ce qui appartient plus proprement à une religieuse cloîtrée, la retraite, la dévotion, l'amour de la prière, l'exactitude des observances monastiques, tous les autres avantages dont nous avons parlé n'avaient aucun prix, comme des joyaux qui ne seraient pas accompagnés de l'émail qu'on y ajuste. Cependant ses compagnes du monastère ayant voulu se mettre en retraite pendant quelques jours pour méditer sur les vérités de la foi, en suivant les exercices spirituels de S. Ignace, la sœur Bonaventure qui ne goûtait pas du tout de tels exercices spirituels, se mit à les railler en leur tenant ces propos frivoles : « Retirez-vous dans la solitude, partez pour le désert. Quant à moi, je me contente d'être religieuse, et ne suis pas d'avis de me faire anachorète. Faites-vous toutes des saintes ; allez-vous mettre en extase, vous qui êtes toutes d'une nature spirituelle ; pour moi qui suis d'une nature corporelle, je veux rester sur la

terre exclusivement livrée à mes occupations habituelles. » Malgré toutes ces plaisanteries, elle alla pourtant, par une inspiration de Dieu, à la première méditation de cette retraite. On y méditait sur la fin pour laquelle l'homme a été créé de Dieu. La sœur Marie Bonaventure appliquait toute l'attention de son esprit pénétrant à la considération de de cette grande maxime. L'impression qu'elle en reçut fut si profonde qu'aussitôt, allant se prosterner aux pieds de son directeur, elle lui adressa ces quelques paroles pleines d'un grand sens qui compense leur brièveté : « Mon père, il ne m'appartient plus de traiter familièrement avec Dieu, je viens de découvrir ce que Dieu déteste en moi et ce qu'il veut de moi. Je veux me rendre sainte. Je n'ai pas dit assez ; je veux devenir une grande sainte et je veux que cela se fasse promptement. » Elle allait ajouter d'autres paroles, mais elle fut obligée de donner un libre cours à ses larmes. Sa langue cessa donc de parler, mais ses actions furent désormais toute son éloquence, et s'étant retirée dans sa cellule, elle écrivit et déposa au pied de son crucifix une dotation totale de son être sans exception. Puis elle se dépouilla de tout ce dont elle s'était parée pour satisfaire sa vanité, elle enleva de sa cellule tout ce qui lui semblait superflu, et elle se livra à un genre de vie toute retirée, pieuse et mortifiée : elle y persévéra jusqu'à sa dernière heure. — Vous voyez par là combien il est utile et nécessaire de penser sérieusement à votre destinée, à votre fin. (*Scaramelli.*)

Servez Dieu durant votre jeunesse.

Les anciens racontent d'un voyageur qu'il avait promis d'offrir à Mercure la moitié de tout ce qu'il trouverait, comme à l'auteur de ces profits inattendus. Un jour il trouva sur sa route un sac rempli de magnifiques noix. Il les croqua, les mangea et s'en alla déposer les écailles sur l'autel du dieu Mercure. Ne font-ils pas de même, ces chrétiens qui sacrifient le temps de leur jeunesse au service du monde, à la volupté, aux plaisirs et réservent les jours si tristes et si incertains de la vieillesse, au service de Dieu?

Ainsi n'agit pas S. François Regis. Ce vertueux jeune homme s'était habitué dès sa jeunesse à se lever pendant la nuit et à se rendre, à la dérobée, à la chapelle domestique pour y prier. Un de ses compagnons l'ayant remarqué, le dénonça au directeur. Mais celui-ci répondit : « Je vous en prie, ne troublez pas les entretiens de cet ange avec son Dieu ! Ce jeune homme est un saint et je me trompe fort si un jour on ne célèbre pas sa fête dans toute l'Eglise. »

Le supérieur ne se trompa point ; ce qu'il avait prédit, arriva; car, en règle générale, les hommes montrent dans leur jeunesse ce qu'ils seront dans un âge plus avancé, selon ce proverbe: « L'arbuste montre de bonne heure quel arbre il sera plus tard. » Qu'avons-nous à attendre d'une jeunesse qui aime mieux s'occuper du monde que de Dieu, et qui, grâce à des maximes perverses, est généralement détournée du service de Dieu? Puissent les parents et les enfants, les vieillards et les jeunes gens se prononcer pour Dieu et ne plus s'attacher avec autant d'acharnement à la terre, à ses biens, à ses plaisirs ! Après tout, le choix et le sacrifice que Dieu vous demande, sont-ils si difficiles? Ecoutez les paroles énergiques de S. Bernard : « Le monde nous crie : « *je marche à la destruction;* » la chair nous crie: « *je vous souille;* » le démon nous crie: « *je vous trompe;* » et Dieu nous crie : « *je vous rends heureux;* »—le choix est-il difficile??!

Apprenez et écoutez avec autant de zèle que d'attention les instructions chrétiennes.

Convaincues qu'elles étaient de l'importance, de l'utilité du catéchisme comme de son enseignement, les âmes pieuses, animées du désir de leur salut, ont toujours assisté avec joie, oui je dirai avec un saint empressement à l'enseignement de la doctrine du salut. Nicodème, un disciple secret de Jésus, et qui s'était adressé à mainte doctrine des sages du monde, rencontra dans celle du Sauveur, une telle satisfaction intérieure, qu'il alla le trouver pendant la nuit pour se faire instruire des vérités éternelles. — S. Martin, lorsqu'il n'avait encore que dix ans, se glissa, malgré la défense de son père idolâtre, chaque fois qu'il le pouvait, dans les lieux où

se donnait l'instruction chrétienne. Quel grand et saint évêque ne devint-il pas dans l'Eglise de Dieu? — S. Ignace de Loyola était le fils d'une famille distinguée et occupait un poste d'honneur dans l'armée espagnole; cependant il ne rougissait pas, quoiqu'il eût déjà trente ans, d'assister à Barcelone au catéchisme. Il trouvait que la doctrine chrétienne était belle et utile.

Première partie.

DE LA FOI.

§ I. NOTION, OBJET ET SOURCES DE LA FOI.

(*Gr. Cat.* 1-3e *q.*)

La *foi* d'un chrétien catholique est *a*) *un don de Dieu et une opération de la grâce divine*, qui *b*) *éclaire notre esprit* et *c*) *porte notre volonté* à tenir indubitablement pour vrai tout ce que Dieu a révélé.

a) *La foi d'un chrétien catholique est un don de Dieu et une opération de la grâce divine;* « En effet, c'est la grâce qui vous a sauvés par la foi; et cela ne vient pas de vous, car c'est un don de Dieu. » (*Epît. aux Eph.* 2-8.) C'est ce que nous voyons dans S. Paul et dans l'exemple de bien d'autres.

La foi est un don de Dieu.

Dans la guerre des Romains contre les Juifs et les Daces, se distingua entre autres un capitaine appelé Placide, que ses qualités militaires élevèrent non-seulement aux premiers rangs dans l'armée, mais firent jouir encore des plus grandes faveurs auprès des empereurs Titus et Trajan. Durant la paix il aimait à se livrer au plaisir de la chasse. Un jour il lança un trait sur un cerf d'une taille extraordinaire et, dans l'ardeur de sa poursuite, Placide s'écarta de sa troupe, sans pouvoir atteindre néanmoins l'animal. Fatigué de sa course, il s'assit sur un éclat de rocher et donna un libre cours à ses pensées. Là, plus que tout autre part, dans le silence majes-

tueux de la forêt, il éprouva le désir de connaître le vrai Dieu, car il n'avait cessé de comprendre tout ce qu'il y avait d'indigne et d'immoral dans le culte des idoles, tandis que d'un autre côté il avait ressenti une profonde admiration pour la vie si paisible, si humble et si pure des chrétiens, pour leur héroïque patience dans les tourments en face de la mort. Pendant que ces pensées étranges traversaient son esprit et s'y croisaient sans cesse, il entendit tout à coup au-dessus d'un rocher, un bruissement dans le feuillage; il regarda et vit le cerf qu'il avait poursuivi, se tenir majestueusement debout; entre ses bois brillait une croix lumineuse avec l'image du divin Crucifié. Mais son étonnement ne fit que s'accroître quand il entendit ces paroles: « Placide, Placide, pourquoi me persécutes-tu? » Revenu un peu de son effroi, il murmura en tremblant: « Seigneur, qui êtes-vous? » Et le Seigneur lui répondit: « Je suis Jésus, celui qui pour votre salut et le salut de tous les hommes se laissa mettre en croix et souffrit la mort sur ce bois pour vous procurer le bonheur éternel. » Placide tout changé retourna à la maison et alla trouver son épouse qui dans la nuit, avait eu la même apparition, à pareil endroit. Tous deux se rendirent chez un prêtre chrétien pour se faire instruire; ils furent baptisés peu après et Placide changea son nom contre celui d'Eustache, sous lequel l'Eglise l'honore comme martyr de la foi. (*Marchant, Jardin des Pasteurs.*)

Les deux missionnaires et l'Indien.

Deux missionnaires allaient dans les Indes. L'un d'eux se sentait vivement inspiré de s'écarter de la grande route et de s'enfoncer dans un bois. Quoique son compagnon de voyage lui eut fait remarquer à différentes reprises qu'ils s'égareraient, le premier n'en suivit pas moins son impulsion intérieure et persuada à l'autre de l'accompagner. A peine eurent-ils marché quelque temps comme à l'aventure qu'ils arrivèrent près d'une espèce de cabane faite de branches d'arbre. Entrés en ce lieu ils y trouvèrent un vieillard dont la mort semblait attendre le dernier soupir. Le missionnaire

lui demanda s'il avait quelque connaissance de Dieu? « Je sais, répondit le moribond, qu'il y a un Etre souverain qui m'a donné l'existence, mais je ne le connais pas et je voudrais bien qu'il se fît connaître à moi. » « C'est lui-même qui nous envoie ici, dit le missionnaire, afin que vous le connaissiez. Mais dites-moi, mon bon ami, n'avez-vous tué personne, comme font si souvent vos compatriotes? » « Non, je ne voudrais pas qu'on m'ôtât la vie, et c'est pourquoi je ne dois pas l'ôter aux autres. » — « N'avez-vous point volé? » — « Non, je possède fort peu; ma hache, mon arc et mes flèches; je n'aimerais pas qu'on me volât ce peu que j'ai; pourquoi prendrais-je ce qui ne m'appartient pas? » — « N'avez-vous point menti? » — « Qu'est-ce donc que mentir? » — « C'est parler contre sa pensée, contre la vérité. » — « Non... quand j'interroge quelqu'un, j'aime bien qu'il me parle juste. Je dois faire aux autres ce que je désire qu'ils me fassent à moi-même. » — Enfin, après que l'homme apostolique eut passé sommairement en revue les différents points de la loi naturelle, il trouva que ce bon vieillard n'avait jamais offensé Dieu par un péché, au moins mortel. Il l'instruit de nos saints mystères, lui fait faire un acte foi et lui demande s'il veut être baptisé. Le malade y consent, mais il ne se trouve pas d'eau. Un des missionnaires sort aussitôt de la hutte pour voir s'il ne découvrirait pas quelque ruisseau ou quelque source. Après bien des recherches, il trouve de l'eau dans l'endroit où il l'attendait le moins. C'était sur une feuille d'arbre large, épaisse et concave ; cela suffisait pour conférer le baptême. Notre vieillard le reçut avec de vifs sentiments de foi et mourut bientôt après, comblé de la plus sainte allégresse. (*Lettres édifiantes.*)

b) La foi est une lumière intérieure; car elle éclaire l'esprit par la grâce divine.

La foi est une lumière.

Le jour même où l'évêque Hugues de Glocester devait être brûlé vif en Angleterre, à cause de sa foi, sous le règne de la

catholique Marie, un jeune garçon aveugle descendit dans la prison où il se trouvait. L'évêque, en franchissant la porte du cachot où il ne devait plus rentrer, lui dit ces mots en le quittant: « Pauvre enfant! Dieu vous a privé de la lumière du jour, et pourquoi? Il le sait trop bien lui, mais il vous a donné une autre lumière beaucoup plus précieuse, *celle de la vraie foi.* » Et le jeune garçon mourut comme son évêque, joyeux et content pour la foi.

Comparaisons.

« Notre foi est un candélabre qui éclaire et qui échauffe spirituellement. » (*S. Thomas C.* 2. *q.* 102.)

« La foi est l'œil qui éclaire toutes les connaissances et qui donne l'intelligence. Car le prophète dit: Si vous ne croyez pas, vous ne connaîtrez pas. » (*S. Cyrill. Hist. Cat.*)

« La foi est semblable à une lampe. Comme la lampe éclaire la maison où elle se trouve, ainsi la lumière éclaire l'âme afin qu'elle puisse connaître. » (*S. J. Chrys.*)

« La foi de l'Eglise catholique est la lumière de l'âme, la porte de la vie, le fondement du salut éternel. » (*Idem.*)

c) Mais en outre, la grâce divine *excite notre volonté* à croire, car pour croire il faut également une *bonne volonté;* personne en effet ne peut croire que lorsqu'il le veut, et c'est pourquoi Dieu récompense la foi et punit l'incrédulité.

Dieu récompense la foi.

S. Vit était un vertueux adolescent qui aimait Dieu et portait Jésus-Christ dans son cœur. L'empereur le fit comparaître devant lui et dit: « Mon enfant, voyez, je vous donnerai de l'or, des perles, des habits précieux et tout ce que votre cœur peut désirer, pourvu que vous renonciez à votre foi et que vous blasphémiez Jésus-Christ! » Et S. Vit répondit: « Jésus-Christ, mon maître et mon Sauveur, est mort pour moi sur la croix, jamais ma bouche ne proférera un

blasphème contre lui, je ne cesserai de l'adorer du fond de mon cœur. » — « Eh bien! s'écria l'empereur, en changeant tout à coup de ton, si tu n'obéis pas à mes ordres, je te ferai jeter dans une chaudière d'huile bouillante. Choisis entre les plaisirs et les tortures, entre la vie et la mort! » Mais l'enfant, avec un courage au-dessus de son âge, répondit plein d'un calme sublime: « Je souffrirai volontiers pour Jésus-Christ les tortures, les douleurs et la mort la plus cruelle. » Le persécuteur donna à l'instant l'ordre de remplir une chaudière d'huile, de la chauffer par un feu violent, et quand l'huile bouillonna, il dit aux bourreaux: « Dépouillez ce jeune entêté de ses habits et jetez-le dans la chaudière. » Ils obéirent et S. Vit souffrit avec patience ce cruel traitement; or, pendant qu'il se tenait debout dans l'huile bouillante, il leva les yeux et les mains au ciel et fit cette prière: « Seigneur Jésus, recevez mon esprit! » Et les anges descendirent du ciel, et ils lui mirent sur la tête une belle couronne, et placèrent dans sa main la palme de la victoire et le transportèrent devant le trône de Jésus-Christ. Le divin Sauveur regarda l'enfant avec un doux sourire et dit: « Mon enfant bien-aimé, vous avez enduré par amour pour moi de cruelles souffrances, c'est pourquoi la félicité du ciel vous appartient. » — Voilà comment nous devons confesser Jésus-Christ et, à l'exemple de S. Vit, souffrir et mourir pour lui, afin que nous puissions aussi parvenir au ciel par la foi en Jésus-Christ. « Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé. (*S. Marc*, 16, 16.) (*Voyez les légendes d'Albert Werfer p.* 116-117.)

Dieu punit l'incrédulité.

Un annuaire suisse rapporte l'histoire suivante, arrivée il n'y a guère longtemps: « C'était le samedi avant le troisième dimanche de l'Avent, 1850; des buveurs étaient attablés avec les gens de la maison et s'amusèrent jusques bien avant dans la nuit à jouer, à tenir des propos orduriers et blasphématoires. Enfin le cabaretier dit à un jeune homme très-connu dans le pays: « Que celui d'entre nous qui ne

croit pas qu'il y a un Dieu, lève la main ! » Sur ce, et au milieu d'un rire universel, il força sa femme à lever les doigts au ciel, et quelques autres chenapans levèrent également la main avec elle. Il se faisait tard quand ces gens allèrent au lit. Ils dormaient dans une chambre qu'on avait chauffée par un réchaud de charbons allumés de bonne heure, mais qu'on n'avait été retirer que fort tard. Le dimanche matin, le cabaretier et sa femme ne voulurent pas s'éveiller. Leur petite fille, âgée de six ans, eut beau frapper et crier à la porte, elle ne reçut pas de réponse. Les autres habitants de la maison dirent à l'enfant de se tenir tranquille, vu que ses parents, s'étant rendus fort tard au lit, voulaient se reposer comme il faut. Mais lorsque, après la messe, on vit que personne n'était encore debout, on ordonna à un serrurier de crocheter la porte. Les deux époux étaient étendus pour morts; vite on appela le médecin qui sentit encore l'odeur et la fumée du charbon qui les avait asphyxiés. Tous les moyens pour rappeler la femme à la vie furent inutiles, elle était et resta bien morte; quant au mari, plusieurs médecins essayèrent de le sauver par leurs remèdes, parce qu'il n'était pas complétement mort. Ce qu'il eut surtout de remarquable, c'est qu'il enfonçait sans cesse les trois doigts de sa main droite dans la bouche et les mordait avec une sorte de frénésie. Les médecins avaient toutes les peines du monde à l'empêcher qu'il ne les mordit entièrement dans ses crises nerveuses. Il ne revint plus à lui et après huit jours, il était aussi un cadavre. Son enterrement fut la première fonction que remplit un curé nouvellement installé. Peu de jours après, un autre habitant de l'endroit, un paysan aisé tomba malade à son tour; c'en était encore un qui avait levé la main. Il mourut inopinément et comme emporté par un coup subit. Un quatrième, ouvrier très-habile dans son état, qui lui aussi avait pris part à cette horrible apostasie, fut atteint à son tour d'une maladie mortelle. Pendant plusieurs jours on désespéra de sa guérison, mais cependant il se rétablit. Un cinquième complice, effrayé de ces punitions palpables, visite, depuis cette époque, régulièrement l'église et souvent on le

voit pleurer. Le peuple raconte tout haut cette histoire et dit: « C'est le jugement de Dieu. » — En vérité, Dieu punit l'incrédulité : « Qui ne croit pas, sera condamné. » (*S. Marc*, 16-16.)

(*Gr. Cat.* 4e *q.*)

Nous devons tenir pour vrai tout ce que Dieu a révélé, *parce que Dieu est l'éternelle et infaillible vérité.* « Si vous me demandez, dit S. Ambroise, quelle est la personne qui révèle, je vous réponds : *c'est Dieu l'éternelle vérité.* Si nous ne croyons pas en Dieu, en qui croirons-nous donc? Dieu doit être cru sur parole. »

Un paysan irlandais.

Un paysan irlandais qui servait Dieu dans toute la simplicité du cœur fut tourmenté pendant assez longtemps par différents scrupules. Parfois il éprouvait des doutes au milieu desquels il lui semblait qu'il ne pouvait se fier à la parole de Dieu ni opérer son salut. Un fidèle serviteur de Dieu à qui le bon campagnard avait confié ses peines intérieures, s'efforça de le guérir de ses scrupules et chercha à lui prouver *qu'on devait croire Dieu sur parole.* Pour y parvenir, il lui raconta l'aventure suivante: « L'empereur Napoléon inspectait un jour un régiment devant son palais à Paris. Pendant qu'il donnait ses ordres, il laissa échapper la bride de son cheval qui prit aussitôt son élan et se précipita de côté et d'autre. Un simple soldat de la troupe de ligne, homme résolu et adroit, s'élança aussitôt des rangs, saisit habilement le cheval par la bride et le ramena à l'empereur qui lui dit: « Merci, capitaine! » — « Dans quel régiment, Sire? » — « Dans mes gardes, » dit l'empereur qui continua sa course. Le soldat avait la parole de son monarque et s'y fia; aussitôt il dépose son fusil à terre et se rend, dans son uniforme de fusilier, au milieu de l'état-major. « Que vient faire ici cet homme? » dit l'un des généraux. « Cet homme, répondit le soldat d'un ton décidé, cet homme est capitaine dans les gardes. » — « Comment vous? » cria-t-on autour de lui. « Oui

moi ! car celui qui est là-bas, l'a dit, » répondit-il, en montrant de loin l'empereur. « En ce cas, pardonnez-nous, Monsieur, dit-on respectueusement, nous ne le savions pas. » Entretemps le soldat n'avait du capitaine que la tenue fière et martiale, mais les épaulettes et l'épée lui manquaient. La parole du souverain, à laquelle il se fiait, valait mieux qu'un uniforme brillant. Il croyait fort et ferme à cette parole d'un roi mortel. Et vous, vous ne voudriez pas croire, sur parole, le souverain Roi du ciel et de la terre? — Le campagnard ayant compris ce que signifient ces mots *croire Dieu sur parole*, ses doutes disparurent. Depuis ce temps, il vécut uniquement pour Dieu et le salut de son âme. (*Exemples de vertus, p.* 243.)

Comparaisons.

L'Apôtre assure que: « Dieu est véritable et que tout homme est menteur. » (*Epît. aux Rom. III*, 4.) Si donc on ne peut, sans arrogance et sans témérité, non-seulement repousser ce qu'un homme sage et prudent affirme être vrai, mais encore lui demander de prouver par des raisons ou par des témoins les choses qu'il avance, quelle ne sera pas la témérité ou plutôt la folie de celui qui, entendant la voix de Dieu même, cherchera encore des raisons pour croire la céleste doctrine du salut? (*Catéchisme romain, chap. I*, § *I.*)

(*Gr. Cat.* 5-6^{e} *q.*)

Par révélation divine, on entend tout ce que Dieu nous a fait connaître pour notre salut, par la voix des patriarches et des prophètes et en dernier lieu par son fils Jésus-Christ et les apôtres; sans elle nous n'eussions pu connaître que difficilement ou d'une manière insuffisante plusieurs vérités du salut et même nous eussions ignoré complétement la plupart d'entre elles.

Plainte fondée d'un savant chrétien.

Un chrétien qui se distinguait autant par sa vertu que par

sa sagesse, dans le sentiment de l'impuissance et de l'ignorance où nous serions tous plongés sans la révélation divine, se plaignait souvent en disant: « J'erre dans l'école de la vie, comme un pélerin dans les déserts de la Syrie, et dans cette vaste plaine de sable je ne trouve, ni halte ni rafraîchissement pour mon cœur ! La parole consolante de Dieu, *sa révélation* est le seul ange dans le désert qui reconforte l'âme épuisée, au moyen de son pain céleste. »

Comme la pâle lune, au milieu de la nuit,
La raison nous conduit par sa demi lumière.
Toute la vérité seulement nous éclaire,
Quand le soleil divin dans nos ténèbres luit.
(Le royaume de Dieu de Munck.)

Comparaison.

« La vie humaine est une navigation sans boussole. Le meilleur navire conduit par le capitaine le plus expérimenté n'arriverait pas au but de son voyage s'il n'avait au ciel une étoile pour se retrouver sur l'immensité de la mer et cette étoile est *la révélation divine.* » (Ibidem).

Nécessité de la révélation.

Un savant français fut envoyé par son gouvernement dans la Laponie, contrée où règne un hiver presque continuel, afin d'y faire des observations astronomiques. A son arrivée, il trouva les hommes de très-petite taille qui habitent ce pays inhospitalier, enfoncés dans leurs sombres quartiers d'hiver, huttes souterraines, remplies de suie et de fumée, où ils se tenaient près du feu. Bientôt tous les habitants de la contrée se réunirent avec une vive curiosité autour de l'étranger, considérèrent ses dessins et ses instruments astronomiques et regardèrent, en branlant la tête, tantôt ceci, tantôt cela. Ils se firent tout expliquer, mais ne comprenant rien à toutes les explications, ils finirent par éclater de rire. « Vraiment, s'écria le principal d'entre eux, toi, ton roi, et ton peuple doivent avoir perdu le bon sens, pour s'occuper de pareilles billevesées. » Ces moqueries fâchèrent l'astronome qui s'écria à son tour: « Je ne suis

pas étonné que vous ne compreniez rien à tout ceci, vous qui vivez dans vos trous souterrains comme des taupes, et ne voyez que neiges, glaces et brouillards; comment pourriez-vous avoir des notions sur des choses si élevées au-dessus de votre intelligence? Mais au moins devriez-vous croire ceux qui ont plus d'esprit et de connaissances que vous. » — Aussitôt que les Lapons entendirent ces paroles, ils poussèrent des cris sauvages et se précipitèrent sur l'astronome qui eut toutes les peines du monde à s'échapper de leurs mains. — Or sous le rapport des choses divines et célestes, nous habitants de la terre, nous ne sommes guères au-dessus de ces Lapons ignorants. Car cette terre, comme s'exprime un Père de l'Eglise, est semblable à une maison où la fumée et le brouillard nous empêchent de distinguer clairement les objets.

Si la lumière de la révélation n'éclaire pas les yeux de notre esprit, nous sommes aveugles en bien de choses, ou nous ne les voyons qu'avec grande peine et de grands efforts, et toujours exposés à nous tromper. Si Dieu dans sa miséricorde ne s'était révélé à nous, dans quelle affreuse nuit le monde ne serait-il pas plongé! Combien seraient incomplètes et incertaines nos connaissances, touchant Dieu et son existence éternelle, la manière convenable de l'honorer, d'obtenir de lui grâce et pardon! Qui pourrait nous donner des assurances positives sur nos éternelles destinées et sur l'avenir qui nous attend au-delà du tombeau? Et quand il s'agit de l'accomplissement de nos devoirs les plus sacrés, combien plus facilement prendrions-nous conseil de nos passions que de notre raison?

Mais de ce qu'au moyen de la raison nous connaissions et prouvions certaines vérités, il ne s'ensuit aucunement que nous eussions pu les connaître et les prouver sans l'aide de la révélation. Aussi un théologien très-savant fait la remarque suivante: « La révélation a fait connaître à l'homme maintes vérités qu'il portait en lui, mais qu'il ne pouvait y trouver seul. C'est ainsi que dans l'obscurité de la nuit on ne voit pas les trésors renfermés dans une chambre. Y porte-

t-on la lumière, les objets sans doute ne s'y forment ou n'y entrent pas, mais on commence alors à les voir. » *(Jos. Deharbe. Traité populaire de la religion, p. 179.)*

Où l'homme va sans révélation; égarements du paganisme.

Pour comprendre jusqu'à quels déplorables égarements l'esprit humain peut se porter sans la révélation divine, on n'a qu'à jeter les regards sur le paganisme. Quelques exemples suffiront pour le prouver. Un grand nombre de sectes Indo-bouddhistes cherchent la nature divine dans tout ce qui possède la vie organique ; elles en savent tout au long sur le compte de Bouddha ou de Fo ; son amour céleste pour tous les êtres est si grand qu'un jour il se laissa dévorer par un chat-tigre afin de le sauver quand il allait mourir de faim. Ces idolâtres sont tellement conséquents avec leur doctrine absurde, qu'ils ne veuillent boire qu'à travers un tissu de soie, afin que les êtres qui pourraient se trouver dans l'eau, soient protégés par cette machine à filtrer ; plusieurs d'entre eux même portent toujours devant la bouche un morceau de mousseline ou de gaze pour n'avoir pas le malheur d'avaler une mouche, en respirant, et de la priver ainsi de la vie; or, comme leur divinité est présente en toute chair, comment adoreraient-ils Dieu en esprit? — D'un autre côté, les sauvages et fanatiques adorateurs de Rudra Kali, la déesse de la mort et de la destruction, célèbrent son culte en tuant et en détruisant. *(Voyez Emm. Veith. La Samaritaine, p. 261.)* Les habitants de l'Indoustan adorent les animaux les plus repoussants et s'en laissent dévorer croyant que c'est le chemin le plus sûr d'arriver au ciel. A certaines solennités l'un d'eux est tenu de s'offrir en sacrifice aux dieux. Après l'avoir déchiré de coups, ils lui enfoncent des crochets entre les côtes, le suspendent à un poteau et ne cessent de le faire pirouetter tout autour, au milieu de grands cris de joie. La veuve doit s'y laisser brûler vive sur le cadavre de son mari, et quelquefois le nombre de ces victimes monte jusqu'à sept cents en une année.

Comparaisons.

« La raison est l'œil de l'âme ; mais, comme l'œil du corps, elle a besoin de lumière pour voir, et comment voudrait-on qu'elle vît clair dans les choses divines si elle était privée *de la lumière de la révélation divine»? (S. Augustin.)*

(*Gr. Cat.* 7-13^{e} *q.*)

Cette révélation divine est parvenue jusqu'à nous, en partie *par écrit* (par l'Ecriture sainte ou la Bible) en partie *oralement* (par la Tradition); *L'Ecriture sainte* est l'ensemble des livres qui ont été écrits par l'inspiration de l'Esprit-Saint et que l'Eglise regarde comme la parole de Dieu. Elle se compose de *l'Ancien Testament* qui contient les révélations divines faites aux hommes avant la venue de Jésus-Christ, et du *Nouveau Testament* qui contient les révélations que nous avons reçues de Jésus-Christ et des Apôtres.

Une parabole.

Un père avait un fils qu'il avait envoyé en pays étranger avec les meilleurs intentions, pour qu'il s'y perfectionnât dans les sciences. Mais le malheureux eut bientôt oublié les recommandations de son père parce que, dans la maison paternelle, il s'était habitué à la désobéissance. Le père lui envoya messagers sur messagers, chargés de l'avertir de vive voix qu'il eut à se corriger promptement. Les envoyés furent reçus d'un air bourru et à peine avaient-ils dépassé le seuil de la porte que les avis paternels étaient de nouveau oubliés. Le père résolut alors de recourir à un autre moyen. Il fit écrire à son fils ; et voyez! le moyen réussit. La volonté de son père exprimée par écrit était toujours devant ses yeux. Souvent il relisait la lettre et chaque fois qu'il la prenait en mains, il se rappelait la bonté et la sagesse de son père, s'en pénétrait et reconnaissait la nécessité d'écouter ses avis. C'est ainsi qu'il finit par devenir un brave et honnête homme,

qu'il parvint heureusement à l'honorable emploi auquel son père l'avait destiné.

Mais ce père aussi bien que ce fils et cette lettre et toute cette histoire ne sont qu'une simple allégorie que j'ai inventée pour votre instruction. Je vous en expliquerai le sens. Le père c'est Dieu; le fils est l'image de l'humanité; les messagers représentent les prophètes, Jésus-Christ et les apôtres; et la lettre n'est autre chose que l'Ecriture-Sainte; une fois ceci compris, vous saisirez facilement le sens de la parabole.

Dieu avait mis les hommes sur la terre dans les desseins de son adorable bonté, afin qu'ils s'y préparassent au ciel. Mais bientôt ils eurent oublié la loi naturelle qu'il avait gravée dans leur cœur et donnée pour les accompagner dans leur route. Déjà dans le Paradis terrestre ils avaient pris l'habitude de désobéir. Voyant que leur conduite devenait trop criminelle, Dieu leur parla par les patriarches et les menaça des plus terribles châtiments. Ce fut en vain. Alors il envoya parmi eux ses prophètes pour leur prêcher la pénitence et la conversion, pour les instruire dans le bien. Mais rien n'y fit. Les prophètes furent mal reçus, et à peine avaient-ils disparu aux yeux du peuple, que leurs recommandations, leurs menaces, et leurs avis étaient oubliés. Enfin, il envoya son propre fils et après lui de nombreux apôtres. Ceux-ci parurent plus heureux dans leurs efforts, mais il y avait à craindre qu'avec le temps, on n'oubliât également leurs salutaires enseignements. Dieu avait donc résolu, à une époque plus reculée, de faire transmettre non-seulement de vive voix, mais encore de faire mettre en partie par écrit, au moyen de saints personnages, ce qu'il avait fait connaître aux hommes depuis la création, afin qu'ils pussent se rappeler d'autant plus souvent ses ordres et réfléchir plus mûrement à leurs destinées. Les hommes reçurent donc en mains un livre auquel ils pussent se tenir, se fier, et qui les instruisît dans le bien. C'est ce livre que nous appelons ordinairement l'*Ecriture-Sainte*. Une partie de ce livre a été écrite avant Jésus-Christ, et nous l'appelons l'*Ancien-Testa-*

ment. L'autre ne fut écrite qu'après Jésus-Christ et elle est nommée le *Nouveau-Testament.*

(*Gr. Cat.* 14-15e *q.*)

Mais il ne suffit pas de croire ce qui se trouve dans l'Ecriture sainte, nous devons également croire la *Tradition*, c'est-à-dire les vérités révélées que les Apôtres ont prêchées, mais n'ont pas mises par écrit; car puisque Jésus-Christ n'avait pas donné l'ordre à ses Apôtres *d'écrire* sa doctrine mais de la *prêcher* (*S. Marc.* 16, 15 *et S. Matth.* 28, 19.), ceux-ci n'ont pas écrit tout ce que Jésus-Christ a fait, et encore moins, tout ce qu'il a dit. C'est pourquoi nous lisons en S. Jean (Ev., 30.): « Jésus a fait, en présence de ses disciples, plusieurs autres miracles qui ne sont pas écrits dans ce livre. » En général le christianisme existait déjà longtemps par la seule prédication des Apôtres, avant que ces derniers eussent écrit la moindre chose et conséquemment avant que l'Ecriture sainte elle-même existât.

S. Irénée.

Voici ce que S. Irénée écrivait déjà de son temps: « Eh quoi! Si les Apôtres n'eussent pas laissé d'écrits, n'aurions-nous pas dû suivre alors la suite de la Tradition telle qu'elle passa de ces disciples du Sauveur à ceux auxquels l'Eglise l'a confiée? Ainsi le font plusieurs peuples parmi les barbares; ils croient en Jésus-Christ et à la doctrine du salut, sans avoir ni papiers ni lettres, mais le Saint-Esprit l'a écrit dans leurs cœurs et ils gardent fidèlement l'antique Tradition.

Comparaison.

« L'Ecriture sainte et la Tradition apostolique se rencontrent, comme les deux moitiés d'un arcade dont les parties supérieures forment une voûte sur laquelle s'appuie fermement et s'appuiera jusqu'à la fin des temps le temple de la vérité. » (*Munch.*)

Nécessité de la Tradition.

Ecoutez, mes chers lecteurs, une petite histoire que raconte notre spirituel et profond Lessing: « Au commencement du siècle passé, un ministre luthérien démissionné voulait se rendre du Palatinat dans une des colonies de l'Amérique Anglaise, avec sa famille qui consistait en enfants des deux sexes. Le vaisseau sur lequel il s'était embarqué, se brisa contre une petite île inhabitée, au milieu de l'Océan, et tout l'équipage se noya excepté la famille du ministre. Celui-ci trouva l'île si agréable, si saine, si riche en productions pour les besoins de la vie, qu'il se résigna très-volontiers à y passer le reste de son pélerinage ici-bas. La tempête avait poussé sur la côte entre autres choses un petit coffre dans lequel se trouvait parmi des joujoux d'enfants, un catéchisme de Luther. On comprend aisément que ce catéchisme, à défaut de tout autre livre, devint pour lui un précieux trésor. Il continua de s'en servir pour instruire ses enfants et mourut. Les enfants s'en servirent à leur tour pour donner l'instruction religieuse aux leurs et moururent. Cependant un aumônier de la Hesse fit également naufrage dans cette île, il y a deux ans, et accompagné de quelques matelots qui cherchaient de l'eau fraîche, il pénétra à l'intérieur, mais quel fut son étonnement de se trouver tout à coup dans une paisible et riante vallée, au milieu d'une petite population bien gaie qui parlait l'allemand, mais un allemand dans lequel il croyait retrouver toutes les expressions et les tournures de phrase du catéchisme de Luther. Ceci excita vivement sa curiosité, et voyez! il découvrit que cette peuplade ne parlait pas seulement comme Luther, mais croyait aussi comme lui. Employé pendant un siècle et demi, naturellement le catéchisme devait être usé, aussi ne conservait-on plus que les planchettes de la reliure. « C'est dans ces planchettes, disaient-ils, que se trouve tout ce que nous savons. » — « Que c'est jadis trouvé, mes amis, tout ce que vous savez, » répondit le ministre. — « Cela s'y trouve encore, oui, oui! encore! » s'écrièrent-ils. « Il est

vrai, nous ne savons pas lire, nous savons à peine ce que c'est que lire, mais nos pères l'y ont entendu lire par leurs parents et ceux-ci ont connu l'homme qui a coupé ces planchettes. Cet homme s'appelait Luther, etc. »

Par cet exemple, mon cher lecteur, vous voyez comment il est possible que la doctrine de Jésus-Christ ait pu se transmettre aux générations suivantes sans le secours de l'Ecriture. Je ne sais vraiment si cette histoire est réelle ou fictive, mais cela n'y fait rien, parce qu'il est évident qu'elle peut être vraie, et, ce qu'elle essaie de mettre sous les yeux, s'est réalisé en tout point. Le christianisme existait avant que les Evangélistes et les Apôtres eussent écrit la moindre chose. Il se passa encore un temps assez considérable avant que le premier d'entre eux écrivît, et même un espace très-long avant que les différentes parties de l'Ecriture sainte eussent été réunies et transmises à chaque communauté chrétienne. Pour le comprendre, on n'a qu'à se rappeler que l'art de l'imprimerie a été inventée seulement depuis environ quatre siècles. Or, s'il y a eu une période durant laquelle la religion chrétienne a été répandue au loin et au large, où elle s'est emparée de tant d'âmes, et où néanmoins aucun de ces écrits parvenus jusqu'à nous, ne se trouvait entre les mains des fidèles ou des prêtres, il s'en suit qu'il n'y aurait aucune impossibilité, si la religion enseignée par les Apôtres, existât encore aujourd'hui sans l'Ecriture. Et comment en serait-il autrement? Si le Sauveur avait voulu qu'à certaine époque, si éloignée même qu'elle fut de la sienne, sa doctrine ne serait connue et propagée que par l'Ecriture, il aurait dû aviser à ce que tous les hommes fussent capables de lire et de comprendre l'Ecriture, il aurait dû même en faire une loi fondamentale. Mais abstraction faite de ce que beaucoup d'hommes et même le plus grand nombre ne sachent pas lire l'Ecriture sainte, et doivent recourir conséquemment à l'enseignement d'un tiers, il faut avouer encore que parmi ceux qui savent lire, il y en a très-peu en état de la comprendre.

Les protestants et surtout ceux qui s'en tiennent au caté-

chisme de Duisbourg, prétendent néanmoins que tout homme qui lit l'Ecriture-Sainte, après avoir invoqué les lumières de l'Esprit-Saint, la comprend dans tout ce qui a rapport à la vie éternelle. Mais cette prétention est dépourvue de tout fondement solide, car il s'en suivrait nécessairement que tous devraient être d'accord dans l'explication et le sens de la Bible. Or, tel n'est pas le cas. Pour le seul texte: « *ceci est mon corps*, » il y eut chez les protestants aussitôt après Luther, jusqu'à deux cents explications différentes. Certes, c'est une preuve que l'Ecriture sainte n'est pas claire pour tout le monde, qu'à côté d'elle il faut encore la tradition et l'explication de l'Eglise. (*Entretiens sur l'année ecclésiastique catholique, pag.* 204.)

(*Gr. Cat.* 16-18^e *q.*)

L'enseignement non-écrit des Apôtres s'appelle en conséquence *Tradition*, parce que, depuis le temps des Apôtres, elle a été transmise sans interruption dans l'Eglise catholique par l'une génération à l'autre, soit au moyen de l'enseignement oral, soit au moyen de certaines cérémonies et coutumes de l'Eglise ou des écrits des SS. Pères, dont la doctrine unanime est la doctrine de Jésus-Christ; car ils l'ont reçue des Apôtres et de leurs successeurs et conséquemment nous ne pouvons jamais nous en écarter.

Combien la lecture des SS. Pères est utile.

Voici ce que raconte Hugues de Saint Victor, dans un de ses ouvrages, relativement à un saint homme plein d'un amour ardent pour les saintes Ecritures et dévoré d'un insatiable désir de la sagesse. Il avait donc commencé tout d'abord par faire très-peu de cas des explications simples de l'Ecriture; il tâchait de comprendre surtout ses profondeurs et ses ténèbres, s'occupait sans discontinuer de résoudre ses difficultés et de trouver le sens caché de ses saints mystères. Mais c'était une besogne trop rude pour la faiblesse de l'esprit humain. Qu'arriva-t-il? C'est que non-seulement il né-

gligea ses affaires les plus importantes, mais il s'égara dans le chemin de l'erreur, et l'Ecriture devint pour lui une occasion d'hérésies, parce qu'il n'avait pas voulu se servir de ce livre divin dans un esprit de modération et de sagesse. Cependant, grâce à la miséricorde divine, cet infortuné fut averti par une révélation à ne plus s'appliquer seul à l'étude de l'Ecriture sainte, mais à bien méditer la vie et la doctrine des SS. Pères (le meilleur commentaire de l'Ecriture) et c'est ainsi qu'il fut ramené bientôt à ses premiers sentiments de foi et de piété. *(Hugues de S. Victor. — Didascalion Lib. 5. cap. 7.)*

(*Gr. Cat.* 19e *q.*)

Puisque la *Tradition catholique*, aussi bien que l'Ecriture, est la parole de Dieu, nous devons y croire comme à tout ce qui se trouve dans l'Ecriture sainte. S. Basile dit à ce sujet: « Parmi les doctrines et les cérémonies de l'Eglise, quelques-unes s'appuient sur l'Ecriture sainte, quelques autres sur la Tradition; et toutes deux ont une égale force pour exciter à la vertu, vérité que ne peut nier quiconque a quelque notion de la constitution de l'Eglise. (*S. Basilius de Spiritu*, 27. — *Contra Isabell.*)

(*Gr. Cat.* 20-24e *q.*)

De tout ce qui vient d'être dit, il suit que le chrétien catholique doit croire toutes les vérités que Dieu a révélées et que l'Eglise nous propose à croire, qu'elles se trouvent exprimées ou non dans l'Ecriture sainte.

L'Eglise, par conséquent, doit proposer ces vérités à notre croyance, parce que par elle seule, nous pouvons savoir infailliblement ce que Dieu a révélé; car c'est de l'Eglise catholique que nous avons reçu l'Ecriture sainte et la Tradition et c'est elle seule qui peut nous en donner le vrai sens, *puisqu'elle est la colonne et le fonde-*

ment de la vérité. (1 *Epît. à Tim.* 3, 15.) et qu'ainsi elle ne peut se tromper dans l'explication de la parole de Dieu.

Le catholique est sûr de recevoir de son Eglise seule, les livres de l'Ecriture-Sainte.

L'Eglise catholique a toujours vénéré l'Ecriture-Sainte comme la parole de Dieu et l'a préservée comme telle, de toute falsification. — Chez les Juifs mêmes nous trouvons les soins les plus scrupuleux pour conserver intacts les saints livres. Pour rendre impossible tout essai de falsification, ils avaient compté toutes les lettres des livres de Moïse. L'Eglise catholique les reçut des Juifs. Celle-ci veilla à leur intégrité avec une égale, ou plutôt, avec une plus grande sollicitude. Elle ne les mit jamais entre les mains des païens et ne les confia pas même aux catéchumènes. Sous l'empereur Dioclétien, il s'éleva une persécution spéciale contre ceux qui les possédaient afin de pouvoir anéantir par la violence ces livres précieux avec leurs possesseurs. Il est vrai, l'orage fit tomber quelques feuilles desséchées de l'arbre, mais la plus grande partie des chrétiens resta fidèle à sa vocation. S. Félix, évêque de Thibara, disait qu'il préférait laisser brûler son corps, que de voir brûler les livres saints, quand il fut sommé par le gouverneur Magnilien de lui remettre ce dépôt sacré. Celui-ci l'envoya après ce refus au proconsul de Carthage qui l'expédia à son tour au préfet Prétorius alors en Afrique. Ce dernier le fit charger de chaînes pesantes, jeter dans un étroit et obscur cachot, et après quelques jours, embarquer pour l'Italie, afin d'être mis en présence de l'empereur. Pendant quatre jours il demeura sans boire ni manger au fond de cale d'un navire jusqu'au moment où l'on aborda à Agrigente en Sicile. Les fidèles y reçurent le saint évêque avec les plus grandes marques de respect. A Venose, en Apulie, on le déchargea de ses chaînes, pour l'obliger par la voie des tortures à déclarer s'il possédait les saints-livres. Il l'avoua sans détour, mais en même temps il déclara aussi qu'il ne les livrerait à aucun prix. On le condamna aussitôt à mourir par

le glaive du bourreau. Arrivé au lieu du supplice il remercia le Seigneur en élevant les mains au ciel, de la grâce qu'il lui accordait et reçut le coup de mort. *(Marchant. Jardin des pasteurs.)*

Comparaisons.

A l'Eglise seule appartient le droit et le pouvoir d'expliquer l'Ecriture sainte. « Où se trouve un code de lois, doit se trouver aussi un tribunal compétent pour l'expliquer dans les cas douteux et difficiles; car le code lui-même n'est pas en état de parler ou de raisonner; ce serait une folie de dire: « Nous n'avons pas besoin de tribunal ni de juges; nous avons en main le code des lois. Dans tous les procès possibles, nous n'avons qu'à l'ouvrir pour savoir qui a raison ou tort.» Il faut donc également que Dieu ait établi quelque part un tribunal infaillible qui enseigne et qui décide, parce qu'un tel tribunal est nécessaire; sans cela, l'Ecriture ne servirait qu'à multiplier les divisions et les discordes. — Or, pour savoir où se trouve ce tribunal, il n'est guère besoin de chercher longtemps. Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux, il se trouve au milieu de nous sur la terre. Seule l'Eglise catholique s'attribue ce droit ici-bas; et seule, elle l'a toujours mis en pratique. Elle seule peut se lever et dire: « Je suis cette maîtresse infaillible dans son enseignement ; voici mes titres de créance, donnés par Jésus-Christ et signés par les Apôtres. Moi seule, j'ai existé depuis le temps de Jésus-Christ et des Apôtres; c'est moi, oui moi seule qui ai bu la vérité au cœur de l'éternelle vérité et qui ai reçu de Jésus-Christ l'obligation d'enseigner la vérité. » L'Ecriture, les Conciles, les Pères, et l'histoire, tout se réunit pour rendre témoignage à la plus haute autorité qu'il y ait sur la terre. (*Traité populaire de la Religion par Joseph Deharbe,* 1. *p.* 212.)

« L'Ecriture sainte ressemble à une pharmacie. Là se trouvent toutes espèces de remèdes salutaires, de moyens pour rétablir la santé délabrée ou perdue, pour fortifier les faibles et conserver les forces de ceux qui se portent bien. Mais il s'y trouve aussi des remèdes qui, pris sans précau-

tion ou en trop grande quantité, peuvent par là même devenir nuisibles. Il faut donc qu'on recoure à un médecin qui connaisse les effets de chaque remède, comprenne les mélanges convenables, indique les quantités suffisantes et sache quelle est la nature et le caractère du patient. Or, l'Eglise remplit les mêmes fonctions que le médecin, quand il s'agit de l'usage de l'Ecriture sainte. » (*Marchant.*)

L'arbitre suprême de la Bible.

Toutes les sectes séparées de l'Eglise catholique, reconnaissent, quoiqu'elles le nient et ne le veuillent pas, un juge de la Bible. C'est ce qui ressortira clairement du dialogue suivant:

Le protestant: « Nous ne reconnaissons que la Bible pour notre unique règle de foi; car, lorsque le chrétien rejette la Bible, que possède-t-il encore? »

Le catholique: « A cette demande, j'en oppose une autre: Comment un chrétien raisonnable peut-il regarder comme l'unique règle de sa foi, ce qu'il a précisément de commun avec toutes les autres sectes qu'il réprouve et condamne lui-même? »

Le protestant: « Il est vrai que la Bible nous est commune avec tous les autres chrétiens. Mais je ne comprends pas du tout votre question. »

Le catholique: « En ce cas, permettez-moi de m'expliquer plus clairement. Les Sociniens en appellent à l'Ecriture; les Anabaptistes, les Réformés, les Luthériens en appellent également à l'Ecriture, tous croient y découvrir leurs doctrines. Mais, lorsqu'ils sont tous de cet avis, comment puis-je discerner qui d'entre eux a trouvé le vrai sens dans la Bible, à laquelle tous en appellent? Qui décidera si tel parti a raison ou non? sera-ce la Bible? — Mais chacune de ces quatre sectes y appelle! Dans ce cas, je dois m'adresser à un autre arbitre. Mais s'adresser à un autre arbitre pour juger le différend, c'est déjà condamner par là même le principe du protestantisme qui prétend que la Bible est le seul juge capable de décider. J'en appelle donc de ce livre à un juge

plus élevé, supposons à un principe qui soit au-dessus de la Bible. Ma demande est donc celle-ci : « Comment peut-on déclarer la Bible l'unique règle de foi, lorsque, en cas qu'il faille décider sur les doctrines des sectes protestantes se disputant entre elles et en appelant d'un commun accord à l'Ecriture, on doit recourir à quelque chose d'autre, n'importe à quoi, en un mot, à un juge qui se trouve au-dessus de la Bible? »

Le protestant: « Un tel juge, nous ne le connaissons pas et nous le récusons complétement. »

Le catholique: « Alors la dispute en reste au même point et rien n'est décidé. Mais si vous ne voulez pas reconnaître un tel arbitre maintenant, il faut cependant avouer qu'il y en eut un lors de la séparation et de la division de ces protestants en tant de sectes. Voici comment je l'entends : Les Anabaptistes comme les Luthériens citèrent la Bible. Il a cependant fallu quelque chose qui ait décidé chacune de ces sectes à déclarer l'opinion qu'elle avait trouvée dans la Bible, vraie et celle de ses adversaires fausse. Or, qu'était-ce que cette chose? N'était-ce pas un juge, un arbitre entre les Anabaptistes et les Luthériens?

Le protestant: « Les seules confessions protestantes ont suivi et suivent encore en entier les doctrines de leurs fondateurs. »

Le catholique: « Or, c'était précisément l'aveu que je voulais vous arracher. Ainsi voilà les Anabaptistes et les Luthériens qui en appellent à un texte de l'Ecriture pour prouver un dogme. La dispute s'échauffe ; qui prononcera? Vous venez de répondre « les fondateurs des sectes ; » ainsi, dans ce cas, ce seront Menno et Luther. Mais alors les chefs de parti se prononcent et décident sur le sens des textes sacrés, se placent bien au-dessus de la Bible. Or, qu'est-ce donc pour une règle de foi unique, que celle où la décision en dernière instance est confiée à l'autorité humaine, à la raison humaine individuelle, aux fondateurs des sectes? Le catholique ne fait-il pas infiniment mieux de confier la décision des différends religieux, l'explication de l'Ecriture sainte, non à

un seul homme qui peut se tromper si facilement, mais à son Eglise? (Consultez l'excellent opuscule: *Le Christ et l'antéchrist* par Minutius Felix, junior.)

(*Gr. Cat.* 25-26e *q.*)

Il suit de là qu'il n'est permis à personne d'expliquer l'Ecriture sainte ou la Tradition dans un sens contraire à celui de l'Eglise; car ce serait vouloir mieux comprendre l'Ecriture et la Tradition que le Saint-Esprit qui en inspire à l'Eglise le vrai sens. L'expérience n'apprend que trop quelles suites funestes entraîne avec elle la libre explication de la Bible.

L'Ecriture sainte est un livre divin et plein de mystères; « Il s'y trouve, comme dit S. Pierre (*Epît. II.* 3, 16,) beaucoup d'endroits difficiles à entendre, que des hommes ignorants et légers détournent à de mauvais sens, pour leur propre ruine. »

Comparaisons.

« L'Ecriture sainte ressemble à un champ cultivé où l'on a semé et planté en abondance, et le trésor caché qui s'y trouve, ce sont les passages difficiles, obscurs et mystérieux.» (*Origène.*)

« Les textes obscurs et d'un sens profond qu'on rencontre dans l'Ecriture ressemblent à une fontaine profonde où il est difficile de puiser. Plusieurs ont voulu y descendre trop avant et s'y sont noyés. « (*S. Jean Damasc. Orth. Fid.*)

La libre explication de la Bible et ses suites.

Tous les hérétiques et les sectaires en ont appelé à la Bible, prétendant y avoir trouvé la confirmation de leurs erreurs et l'avoir prouvé par des textes sacrés. Les traits suivants montreront suffisamment jusqu'à quel degré de folie en sont venues plusieurs personnes par la libre explication de la Bible.

En 1843, une secte de lecteurs de la Bible, s'éleva dans la province de la Hesse-Supérieure et s'imagina que durant les

années 1847, 1848 et 1849 tous les infidèles, c'est-à-dire ceux qui n'appartenaient point à leur secte, périraient. Cette destruction du monde, ils l'expliquèrent par les cinq pierres polies, dont s'empara David lorsqu'il alla combattre le géant Goliath. Chaque pierre, disaient-ils, signifiait mille ans. Or, le monde avait déjà existé quatre mille neuf cent et quatre-vingt-seize ans et demi, par conséquent il devait périr après quatre ans, à l'exception de leur secte. Pendant les mois les plus rigoureux de l'hiver, ces sectaires donnèrent au milieu des brouillards et de la nuit un nouveau baptême à leurs novices dans les eaux de la Lahne. L'épouse du bourgeois H. à W... mère de quatre petits enfants, s'étant laissée entraîner dans cette tourbe fanatique par un certain M... se coupa de propos délibéré la main droite, le jour de la Saint-Jean, 1846, et cela à cause de la mauvaise interprétation du texte si connu : « Si votre main vous scandalise, coupez-la. » (*S. Marc.* 9, 42.) Lorsque plusieurs habitants de la contrée eussent fait des reproches amers au nommé M... et l'eussent désigné comme l'auteur de cet événement affreux, il s'écria au milieu de la rue: « Ce sont des miracles du Sauveur; vous en verrez encore bien d'autres plus tard. » (*Les voix catholiques*, 9 *livr.* 1846.)

Un lecteur fanatique de la Bible, d'après ce que rapporte Gerassus, avait dérobé un manteau à un de ses amis, lorsqu'on lui demanda la raison de cette rapine, il répondit: « Cela s'est fait par un mouvement intérieur, car il est écrit: Vous porterez les uns les fardeaux des autres. » — Un autre, appelé Gérard Entens, avait tué à coups de hâche sa femme qui était stérile; quand on le cita devant les tribunaux pour y répondre de son crime, il se justifia en disant: « Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé. » — Un blasphémateur même qui niait l'immortalité de l'âme, prétendit en trouver la preuve dans l'Ecriture: « Une même mort attend l'homme et l'animal et leur condition est égale. » (*Eccl.* 3, 19.) — Un autre fou encore démontra par les mêmes sources, que les animaux seront admis au ciel. « Seigneur, vous sauverez les hommes et les animaux. »

(*Ps.* 35.) De tous ceux qui arrachent un verset à son contexte, ou le mutilent, ou l'expliquent de travers et d'après leur propre sens, il faut dire ce que disait déjà en se plaignant le prince des Apôtres : « Ils détournent l'Ecriture pour leur propre ruine. » (*S. Pierre, Ep. II.* 3, 16.) ; « ils abusent, dit S. Thomas d'Aquin, du témoignage de l'Ecriture, non pour instruire, mais pour tromper. » Et voilà pourquoi elle est si vraie cette remarque de S. Augustin : « D'où viennent tant d'erreurs, sinon de ce que l'Ecriture qui est excellente en elle-même, est mal comprise? » (*Emm. Veith, les ennemis du Christ, p.* 308.)

(*Gr. Cat.* 27^e *q.*)

Une nouvelle conséquence de ce qui précède, c'est que la Bible ne peut pas être l'unique source de la Foi, mais que *la Bible et la Tradition, déclarées toutes deux infaillibles par l'Eglise,* sont les véritables sources de la Foi.

Aveu d'un évêque protestant.

Butler écrit dans son remarquable ouvrage : *Vies des pères et des martyrs:* « Quand il s'agit de l'explication de l'Ecriture, on doit s'en tenir fidèlement à la tradition de l'Eglise. Celui dont les pas ne sont pas éclairés par cette lumière, s'égarera infailliblement, comme l'expérience ne le démontre que trop. Les hommes mêmes, d'ailleurs les plus distingués, quand ils méprisent ce secours, au lieu de servir à l'édification des fidèles, ne deviennent qu'une pierre de scandale pour l'Eglise. D'après la remarque de l'évêque protestant Hare de Chicester : « La vraie foi ne dépend pas de l'Ecriture seule et étudiée en elle-même, mais bien de l'Ecriture expliquée d'après la tradition générale (1). »

(*Gr. Cat.* 28^e *q.*)

Or, comme l'Ecriture sainte est obscure en beaucoup

(1) Butler, *vies des Pères Martyrs*, 7 beaux vol. gr. in-8° imprimés chez H. Goemaere à Bruxelles.

d'endroits et qu'en outre on présente souvent aux personnes ignorantes des bibles falsifiées, l'Eglise catholique, dès le commencement, a averti ses enfants de se garder d'une vaine curiosité qui ne pouvait être que nuisible à des hommes non instruits, et conséquemment elle a établi les règles suivantes pour *la lecture de la Bible:* 1°) qu'on possède les connaissances et la piété convenables pour profiter de cette lecture. 2°) Que la traduction soit munie de l'approbation ecclésiastique et accompagnée de notes ou d'explications orthodoxes. Et qui donc pourrait blâmer ces sages prescriptions de l'Eglise?

S. Basile le Grand et le cuisinier impérial.

S. Basile le Grand dit un jour au cuisinier impérial qui avait toujours en main la Bible sans avoir les capacités nécessaires pour la comprendre: « Mon ami, il vous siérait mieux de bien préparer votre soupe que de feuilleter sans cesse la Bible qui est au-dessus de votre portée. » En général, les extraits de l'Ecriture accompagnés d'explications simples et de développements, sont le plus utile aux gens peu instruits et inexpérimentés.

L'ouvrier et le ministre protestant.

« La Bible, rien que la Bible, disait un ministre à un ouvrier catholique; inclinons-nous devant la parole de Dieu, et non devant d'autres hommes, fussent-ils Papes. Pourquoi ne liriez-vous pas aussi bien dans la Bible que votre curé? Pourquoi la Bible ne vous suffit-elle pas? »—« Ah! répondit l'ouvrier, pourquoi la Bible ne suffit pas, pourquoi l'Eglise catholique n'en recommande la lecture que dans de certaines bornes, je vais vous le dire: Parce que Luther lui-même a dit: Il faut avoir une témérité effrontée pour prétendre que l'on puisse comprendre un seul texte biblique dans toute son étendue; — parce que les passions ont de tout temps trouvé dans la Bible des prétextes à leurs hérésies, des excuses à leurs crimes?—Parce que Arius y a trouvé que Jésus-Christ n'était pas le Fils de Dieu;—parce que les Ma-

cédoniens y ont trouvé que le Saint-Esprit n'était pas une personne de la Sainte-Trinité; — parce que Vigilance y a trouvé qu'on ne devait aucun culte aux saints, à leurs images et à leurs restes précieux; — parce que Bérenger y a trouvé que le dogme de l'Eucharistie était un vain mot; — parce que Socin et Servet y ont trouvé que Jésus-Christ n'était pas Dieu; — parce que tous les hérétiques y ont trouvé successivement la négation de tous les dogmes, de toutes les vérités que nous admettons, et dont *quelques-uns,* je dis *quelques-uns* d'entre vous, retiennent encore une partie; — parce que les Albigeois, les Cathares y ont trouvé la justification de tous leurs brigandages, de tous leurs assassinats; — parce que les Wiclefistes y ont trouvé l'abolition de la propriété; — parce que Henri VIII y a trouvé le droit d'avoir plusieurs femmes à la fois et d'exterminer celles qu'il répudiait; parce que Luther et Calvin, persuadés qu'ils la comprenaient bien, s'envoyaient réciproquement les belles épithètes de cuistre, de porc, de taupe, de fils de satan, etc; — parce que Luther nia successivement d'année en année ce qu'il avait cru et affirmé, si bien, que Mélanchton acceptait un nouveau symbole tous les mois; — parce que Carlostadt, qui croyait aussi bien entendre la Bible que Luther, fut exilé en Silésie pour avoir osé dire: Admirez le Dieu impané de Luther, il est fait avec la pâte d'un boulanger; — parce que le célèbre Landgrave de Hesse, ce même à qui Luther avait permis d'épouser deux femmes, ayant voulu, dans la conférence de Warbourg, l'an 1529, mettre d'accord Luther, Mélanchton, OElampade et Zwingle, ces quatre prétendus apôtres se trouvèrent si différemment inspirés par leurs Bibles, qu'ils ne purent convenir de rien; — parce que, vous dis-je, au XVI^e^ siècle, c'était la Bible à la main que, poussées par Luther, mille sectes se ruaient les unes contre les autres dans le champ-clos d'une controverse sans fin, commentant la parole de Dieu le fer et le feu à la main, cimentant leur doctrine du sang de leurs frères, couvrant de ruines l'Allemagne; — parce que, forts de leur Bible, les Anabaptistes allaient nus, anathématisaient leurs adversaires à coup de pierres ou de sabres; les Piétistes cru-

cifiaient leurs adversaires ; les Quakers pourchassaient leurs magistrats et leur coupaient la tête, attendu que toute condamnation répugne à la charité chrétienne ; les Méthodistes-Sauteurs dansaient dans le meetings jusqu'à en perdre l'esprit ; les chercheurs et les illuminés se soulaient, pour être mieux influencés par l'esprit d'en haut ; — parce que l'Angleterre a trouvé dans la Bible qu'il fallait traiter les pauvres Irlandais comme les Juifs traitaient les Amorrhéens et les Amalécites ; que Dieu lui imposait le devoir de tenir l'Irlande dans la misère et l'oppression la plus cruelle ; — parce qu'à l'heure qu'il est, de riches manufacturiers anglais frappent de verges les pauvres enfants qu'ils voient dormir sur le métier. N'ont-ils pas lu dans les Proverbes : « *il est ennemi de l'enfance celui qui craint de se servir du bâton?* » Ils imposent quinze à dix-huit heures de travail à des femmes ! N'ont-ils pas lu : « *l'oisiveté engendre tous les vices?* » ils repoussent sans pitié le mendiant infirme sans lui donner le pain que sa faim réclame. N'est-il pas écrit : « *que celui qui ne travaille point, ne mange point?* »

« Mais je dois m'arrêter, parce qu'enfin et surtout si la Bible devait suffire, Jésus-Christ et les Apôtres l'auraient positivement, expressément, clairement dit et répété. »

« Avez-vous compris pourquoi l'Eglise catholique, tout en regardant la Bible comme quelque chose de sacré, de divin, met cependant des conditions à la lecture qui en est faite, et plus les erreurs enfantées par ces lectures imprudentes se multiplient chez les hérétiques, plus l'expérience lui montre qu'elle doit être réservée dans les lectures qu'elle ordonne ou qu'elle permet à ses enfants ? »

« Mais, du reste, que les protestants, qui nous reprochent d'interdire la Bible, se rappellent qu'en 1543, le roi et le parlement d'Angleterre en firent autant, car dit Hume (*Hist. de la maison de Tudor. II.* 426.) « plusieurs personnes ignorantes et séditieuses ayant abusé de la permission qu'on leur avait accordée de la lire, des animosités, des désordres, des schismes s'en sont suivis. »

— « La même défense fut faite aux Puritains, qui puisaient

dans cette lecture, l'esprit de sédition et de brigandage. — L'évêque protestant Branhall déclare « que cette liberté, laissée à tous, est plus préjudiciable et plus dangereuse que la rigueur avec laquelle on défend cette lecture dans l'Eglise romaine. » Enfin si la Bible est si claire, à quoi bon cette multitude de commentaires faits par les protestants? »

« On peut donc lire la Bible, mais à une seule condition, celle d'accepter d'avance la seule explication qu'en donne l'Eglise, de déposer tout doute devant son témoignage infaillible. L'Eglise seule empêche ces divagations monstreuses dont, à votre grande douleur, vous êtes témoins parmi toutes les sectes qui divisent sans fin le protestantisme. » (*Nouvelle Encyclopédie Théologique*, publiée par *Migne*, T. 10, pag. 322.)

Pratique. 1) Ne vous fiez jamais dans les choses qui touchent la foi, à votre propre jugement, mais tenez-vous en à la décision de la sainte Eglise; car lorsque vous croyez ce qu'enseigne l'Eglise, vous croyez la parole de Dieu.

Comparaisons.

Jésus-Christ gouverne à son gré et à sa volonté, par sa présence, les chefs et l'Eglise elle-même avec les chefs. Or comment pouvez-vous être avec Jésus-Christ, quand vous n'êtes pas avec son épouse, c'est-à-dire, si vous ne tenez pas avec son Eglise. (*S. Cyprien. Lettre* 49. 65.)

Ceux mêmes qui ont la vue la plus perçante, quand ils veulent fixer leurs regards sur le soleil ou sur d'autres corps brillants, s'affaiblissent les yeux, et s'ils continuent à vouloir les fixer, ils finissent par perdre complétement la vue. Il en est de même des savants, quand ils suivent leur propre jugement et non celui de l'Eglise, quand ils veulent scruter les mystères de la Révélation et se prononcer sur des vérités qui sont au-dessus de la nature; ils en sont aveuglés, et s'ils ne cessent ce travail téméraire, ils perdent la lumière de la foi. (*S. Augustin.*) « Celui qui veut sonder la majesté de Dieu, sera accablé par sa gloire. » (*Prov.* 25, 27.)

2) Si vous voulez lire l'Ecriture sainte ne vous servez que d'une bible revêtue de l'approbation ecclésiastique; (1) lisez-la a) avec amour et zèle, b) avec une préparation convenable, un pieux sentiment de soumission catholique et un saint respect, et c) mettez en pratique ce que vous avez lu.

Lisez avec amour et zèle l'Ecriture sainte.

Lorsqu'on conseilla à S. Charles Borromée, archevêque de Milan, d'acquérir un jardin contigu à son palais, afin que, fatigué de ses nombreuses occupations, il pût s'y promener un peu et se récréer, il répondit: « Mon jardin, c'est l'Ecriture sainte qui est riche en fleurs et en fruits. » (*Dans la vie de S. Charles Borromée.*)

Lisez l'Ecriture sainte avec une préparation convenable, dans un sentiment de piété catholique et avec un saint respect.

Lorsque saint Lucien s'appliqua à la lecture et à la méditation de l'Ecriture sainte, son principal objet était de connaître la volonté de Dieu, de découvrir toute l'étendue de ses devoirs, d'acquérir cette délicatesse de conscience qui pèse les motifs de toutes les actions, qui éloigne non-seulement du péché, mais de l'apparence même du péché, et qui rend un homme inébranlable dans la pratique de la vertu. Et en effet, au moyen de cette lecture pieuse et de la méditation de l'Ecriture sainte, il parvint à un haut degré de perfection, et d'intelligence des choses célestes. Aussi la parole de Dieu, enseignée dans les livres saints, est-elle appelée *lumière*, un autre nom ne pouvant mieux désigner les effets salutaires qu'elle produit dans les âmes bien disposées. Toutes les fois donc que nous lisons l'Ecriture, entrons dans les mêmes dispositions que saint Lucien. Concevons pour elle tout le respect et l'amour qui sont dus à la parole de Dieu: alors nous la lirons avec fruit, et nous mériterons qu'elle soit pour nous

(1) Les meilleures bibles en français sont celles de Carrière et d'Allioli, accompagnées de notes et de paraphrases.

une source de lumière et de vie. (*Vies des Saints de Butler. T.* 1. 7 *Janvier.*)

Mettez en pratique ce que vous avez lu dans l'Ecriture sainte.

Un solitaire d'Egypte, S. Bessarion, avait vendu son héritage, pour en distribuer le prix aux pauvres. Il n'avait plus rien à donner. Arrive un malheureux et Bessarion de le couvrir aussitôt de son manteau. Après celui-là en vient un autre et il lui donne sa robe. Enfin il en était venu à n'avoir plus de trésor que son évangile, le livre où il avait puisé les préceptes de sa sublime charité. Il finit par le vendre encore, et il disait, avec cette simplicité, compagne aimable des plus grandes vertus: « C'est ce livre, qui m'a fait tout vendre; eh bien! je l'ai vendu lui-même. »

Comparaisons relatives à l'importance de l'Ecriture sainte et de sa lecture.

Les épices de leur nature donnent déjà un bon parfum, mais si on les jette dans le feu, elles exhalent tout leur arome et leur force intérieure; de même l'Ecriture est pleine d'agréments; mais lorsqu'une âme en est imprégnée, qu'elle la dévore comme un feu, tout l'homme est rempli d'un agréable odeur. » (*S. Jean Chrysostôme.*)

« L'Ecriture sainte est un rayon du divin soleil, qui éclaire le chemin de la vertu pour conduire au Père de la vertu et de la félicité. »

« De même que le soleil brille tous les jours et éclaire toutes les nations, ainsi la lumière de la Révélation divine éclaire le monde spirituel. C'est la parole écrite pour tous les hommes et pour tous les temps. »

L'Ecriture, cette parole de Dieu, est la nourrice qui nous présente les premiers aliments et nous rend assez forts pour marcher en quelque sorte sur nos deux pieds. C'est elle qui ôte de nos sens et de notre esprit le bandeau trompeur de Satan et qui change le tumulte des passions sauvages qui nous étourdissait, en calme, en allégresse, en céleste et éternelle paix.»

« L'Ecriture s'offre aux âmes égarées comme une étoile con-

ductrice aux faibles, comme un appui aux affligés, comme un baume consolateur aux cœurs éprouvés, comme un calice de salut aux malades, comme un remède à tous, comme un guide dans le sentier étroit et dangereux qui conduit à la demeure de la bienheureuse éternité. » (*Munch.*)

« Comme un jardin réjouit nos sens par la variété des formes, des couleurs et des parfums de ses fleurs, ainsi l'Ecriture sainte nous réjouit par la variété du langage et du style de ses écrivains sacrés. » (*S. Jean Chrysostôme.*)

« L'Ecriture sainte est un jardin où je me promène et où j'herborise de préférence. » (*S. Augustin.*)

« L'Ecriture sainte est semblable à une prairie aux gras pâturages ; la lecture journalière que nous en faisons, nous nourrit, nous réjouit et nous fortifie, lorsque nous absorbons et que nous ruminons souvent ce que nous avons lu. C'est dans cette prairie que s'engraisse le troupeau du Seigneur. » (*S. Ambroise.*)

§ II. NÉCESSITÉ DE LA FOI.

(*Gr. Cat.* 29e *q.*)

La foi est absolument nécessaire au salut ; c'est pourquoi l'apôtre S. Paul a dit : « sans la foi il est impossible de plaire à Dieu. » (*Epît. aux Hébreux* 11, 6.) Ou, comme s'exprime S. Thomas d'Aquin, sous forme de comparaison : « La foi est un autel ; rien n'est agréable à Dieu, si on ne le lui offre en esprit de foi. » (*in Apoc.* 8.) Et S. Jean écrit à son tour : « Celui qui ne croit pas, est déjà condamné. » (3, 18.)

La foi nous est aussi nécessaire qu'aux aveugles la lumière des yeux.

Nul ne peut voir le soleil sans la lumière du soleil. De même personne ne peut concevoir Dieu et les choses divines sans la lumière divine. Comme les yeux du corps ont besoin de lumière pour voir, puisque l'aveugle quand

il en est privé, ne voit plus, lors même qu'il est environné au-dehors d'un océan de lumière, ainsi l'homme a besoin de la lumière intérieure de la foi, sans laquelle il demeurerait aveugle. Ce ne fut pas sans dessein, nous raconte Albinus Flaccus, que S. Vaast rendit la vue à un aveugle en présence du roi Clovis. « C'était afin de fortifier, dit-il, dans le cœur du prince la Foi qui lui avait été annoncée par les prédications et de lui faire comprendre en même temps, que la lumière intérieure de la Foi lui était aussi nécessaire que la lumière des yeux à l'aveugle; que l'une était l'effet de la prière, comme l'autre de la grâce. » (*Marchant. p.* 27.)

Que serait le monde sans la foi?

Sans la foi il n'y a pas de salut à espérer dans l'autre vie, sans la foi il n'y a pas de bonheur possible sur la terre ; oui, sans la foi la terre serait une caverne de voleurs sans consolation et sans sécurité. Un jour que d'Alembert et Condorcet dînaient chez Voltaire, ils voulurent parler athéisme, mais Voltaire les en empêcha, en disant: « Attendez, que mes domestiques se soient éloignés; car je ne veux pas être étranglé cette nuit. » (*Anecdotes chrétiennes.*)

Comparaisons.

« L'arbre ne peut croître sans racines; un édifice ne peut s'élever sans avoir de fondements; le ruisseau ne peut couler sans source; ainsi la vie chrétienne et toute autre vertu ne peuvent ni exister, ni s'élever, ni devenir une source de vie, si elles ne procèdent de la Foi. » (*S. Augustin.*)

« Votre cœur est comme un navire; avoir Jésus dans le navire, c'est avoir la foi dans le cœur. Si votre foi s'endort, Jésus-Christ dort aussi et en ce cas vous êtes en danger de faire naufrage. » (*Le même.* 221 *sermon.*)

« La racine et le fondement de toutes les vertus, c'est la foi: or la racine d'un arbre est-elle bien formée et profondément enfoncée en terre, bientôt l'on voit se multiplier les branches; il en est de même de la racine de toutes les vertus, qui est la foi; celle-ci est-elle bien fixée et enracinée

dans l'âme humaine, bientôt aussi toutes les autres vertus apparaîtront dans l'homme comme autant de rameaux d'un arbre, elles y croîtront et s'y multiplieront. » (*S. Augustin.*)

« Comme un navire dépourvu d'ancre est ballotté sans cesse par le vent, ainsi notre esprit, quand il n'est pas ancré à la foi, est agité continuellement par le vent des opinions et des doctrines humaines. (*S. Grégoire le Grand.*)

(*Gr. Cat.* 30-32e *q.*)

Mais chaque foi ne rend pas saint, celle qui seule nous rend saints, c'est *la vraie foi* que *Jésus-Christ* nous a enseignée; car selon les expressions de saint Jean: « Qui croit au Fils a la vie éternelle; qui ne croit pas au Fils ne verra point la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui.» (3, 36.) C'est donc avec raison que S. Ignace a dit: « Ne vous y trompez pas, mes frères! si quelqu'un marche dans une autre foi, il n'héritera pas le royaume de Dieu. » (*Epist.* 3 *ad Phil.*) En effet, sans cette foi nous ne pouvons pas participer à Jésus-Christ, et sans Jésus-Christ il n'y a pas de salut à espérer; « Sous le ciel il n'y a pas d'autre nom donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés. » (*Actes des Apôtres* 4, 12.) Quelle criminelle erreur n'est-ce donc pas de dire ou même de penser seulement, que la foi importe fort peu, qu'il est indifférent d'avoir telle ou telle foi; car par là on méprise Dieu qui nous a donné une vraie foi et qui dans ce dessein a envoyé son fils unique dans le monde!

Peu importe la foi que l'on a! ou croire et ne pas croire revient au même. (Parabole.)

Pendant les beaux jours du mois de mai, un jeune homme au cœur impressionable se sentit attiré dans les campagnes où tout annonce le Seigneur. En voyant comment tout y bourgeonnait et fleurissait, le cœur du jeune homme qui s'éveillait à la vie, s'ouvrit par le spectacle de cette magnifique nature, aux

plus saintes émotions. Un volume de Zschokke à la main, il se promenait à travers les champs ensemencés en se dirigeant vers un bocage dont l'ombre hospitalière invitait à de douces rêveries. « Oui, oui ! s'écriait-il, en plongeant du haut de la colline ses regards dans la délicieuse vallée; oui, noble écrivain, votre doctrine est vraie. Dieu est le Dieu de tous les hommes, un Dieu d'amour qui ne repousse personne, et qui n'est pas enchaîné dans les lisières étroites de la foi. En arrière avec vos mines sérieuses, vos tristes simagrées, vous pour qui le dogme est au-dessus de tout ! l'une foi vaut l'autre ! »

Telles étaient les pensées qui occupaient le cœur et l'esprit du sensible jeune homme. En même temps il s'approcha du bocage où l'invitait à se reposer un banc de gazon que la piété avait formé vis-à-vis d'un crucifix pour la facilité des pèlerins et des passants.

Il s'y assit.

La croix avec son Christ doré, brillait d'une manière ravissante au-dessous d'un châtaignier aux fleurs rosées, qui répandait autour de lui son ombrage et ses parfums. Le jeune homme contemplait avec une profonde attention le signe sacré, tandis qu'au fond de son âme, résonnait comme un écho, cette parole : « *l'une foi vaut l'autre.* Il se prit à réfléchir plus attentivement encore à cette maxime des libres penseurs.

En ce moment un protestant vint à passer par le chemin. Arrivé devant le crucifix, il s'arrêta ; et, le chapeau sur la tête il considéra pendant quelques courts instants la croix, puis branlant la tête, il dit à demi-voix : « C'est bien dommage qu'on dépense ainsi l'argent à nourrir la superstition et l'idolâtrie, » puis il passa outre.

Les pensées du jeune homme devenaient toujours plus sérieuses. Peu de temps après il aperçut un homme qu'il savait être un prosélyte du néo-catholicisme allemand. Pour ne pas être aperçu, il se cacha derrière un large tronc de tilleul qui se trouvait à côté du banc de gazon.

L'autre arriva, circula autour de la croix, examina le travail de la maçonnerie, éprouva au moyen d'un vigoureux coup

de bâton lancé sur la croix, si la fonte était solide et gratta avec la pointe en fer de son bâton, sur la partie dorée du crucifix, ces mots : « Amorce ultramontaine pour attirer les catholiques superstitieux et abrutis ! » Puis il s'en alla, en faisant claquer ses doigts d'un air railleur.

Le jeune homme soupira tristement. Il laissa pencher sa tête et sa physionomie devint encore plus sérieuse.

Survint un juif tout haletant et courbé sous un paquet de marchandises dont ses épaules étaient chargées. Lorsqu'il découvrit la croix, sa figure grimaça d'une manière hideuse. Il parut vouloir chercher une pierre, mais quand il eut vu qu'il y avait quelqu'un dans le voisinage, il s'empressa de passer outre.

Un poignard semblait avoir percé le cœur du jeune homme, car sa tristesse devint plus poignante. Cependant un catholique se montra, et, de bien loin déjà, il se découvrit la tête, regarda avec émotion le signe sacré de la Rédemption, se mit à genoux, pria un instant, se releva les larmes aux yeux, baisa avec respect le crucifix, lui jeta encore un dernier regard d'amour, s'inclina et partit.

Alors il sembla au jeune homme qu'une voix lui criait : « Que penses-tu ? l'une foi vaut-elle l'autre ? » Et comme si quelqu'un l'eut entraîné, il s'approcha à son tour du signe sacré. Il y lut ces paroles gravées sur la pierre : « Il n'y a de salut en nul autre, qu'en Jésus-Christ le crucifié ! »

Et le cœur rempli de pieux et nobles sentiments, il s'écria : « Non, non, l'une foi n'est pas l'autre ! C'est à la pierre de touche, à la croix, que j'ai reconnu le salut. Il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi ! Seigneur, je crois ! Seigneur, pardonnez à un pécheur ! » (*Le préd. et le cat.* 1. *p.* 229-31.)

Objection : Mais n'est-il pas écrit : « Celui qui craint Dieu et pratique la justice, est agréable au Seigneur ? » (Act. des Apôt. 10. 25.) Sans doute : mais celui qui craint Dieu croit aussi tout ce que Dieu lui a révélé.

Corneille.

L'Écriture sainte nous fournit un bel exemple à ce sujet,

dans les *Actes des Apôtres*. (ch 10.) Voici ce que nous y trouvons écrit: « Il y avait à Césarée un homme nommé Corneille, centurion d'une cohorte de la légion appelée italique; *religieux, et craignant Dieu*, ainsi que toute sa famille, faisant beaucoup d'aumônes au peuple, et priant Dieu sans cesse. Et il vit manifestement dans une vision environ vers la neuvième heure du jour, un ange de Dieu qui vint à lui, lui disant: Corneille! »

Et Corneille le regardant, saisi de frayeur, lui dit: « Que voulez-vous, Seigneur? » Or, l'ange reprit: « Tes prières et tes aumônes sont montées en présence de Dieu, et il s'est souvenu de toi. Et maintenant envoie quelques-uns de tes serviteurs à Joppé et fais venir un homme appelé Simon, dont la maison est près de la mer. Il te dira ce qu'il faut que tu fasses. » Et lorsque l'ange qui lui parlait se fut retiré, il appela deux de ses serviteurs, et un soldat qui craignait Dieu, parmi ceux qui servaient sous lui, et après leur avoir tout raconté, il les envoya à Joppé. » (*Ch.* 10. 1. 8.) Vous voyez avec quel empressement ce centurion vertueux croit et obéit à la divine révélation qui lui fut faite par un ange. Que s'en suivit-il? C'est que S. Pierre arriva, lui prêcha Jésus crucifié et que Corneille fut baptisé avec toute sa maison.

(*Gr. Cat.* 34-35^{e} *q.*)

Maintenant il s'agit nécessairement de se demander quelle Eglise possède la vraie foi enseignée par Jésus-Christ? La réponse à cette question est celle-ci: Cette foi, la *seule Eglise catholique* la possède, parce que seule elle l'a reçue comme un dépôt céleste qui lui a été confié par Jésus-Christ lui-même et par les Apôtres, et qu'elle l'a toujours conservé intact. (1 *Epît. ad Tim.* 6, 20.) Voilà pourquoi S. Jérôme s'écrie en s'adressant aux fidèles: « Ne sortez point de chez vous et ne croyez pas que le fils de l'homme soit dans le désert des gentils ou dans les conventicules des hérétiques, mais croyez que dès le

commencement jusqu'à la fin des temps, sa foi brille dans l'Eglise catholique. » (*Sur S. Matth. ch.* 24. 26.)

La vérité de la foi catholique constatée par un miracle.

L'empereur Valens qui favorisait les Ariens, voulait donner à ces hérétiques une église appartenant aux catholiques. L'évêque Eusèbe protesta contre ce dessein impie et menaça l'empereur des vengeances divines, s'il osait exécuter son projet. Le puissant monarque, ébranlé par ces paroles, répondit: qu'il voulait une épreuve pour savoir quelle foi, quelle religion était la véritable, si c'était celle des Ariens ou celle d'Eusèbe. Il ordonne donc de fermer l'église en question et déclare en même temps qu'elle serait et demeurerait la propriété de ceux dont la prière pourrait faire ouvrir les portes d'elles-mêmes.

Ce furent les Ariens qui commencèrent leurs prières dans ce but. Mais ils eurent beau prier, conjurer et crier, les portes du temple ne s'ouvrirent pas; la vraie foi manquait à leurs prières. Alors vint l'épreuve des catholiques. L'évêque Eusèbe tombe à genoux, joint les mains et récite avec une foi ferme et confiante les paroles du 23e psaume: « Ouvrez-vous, ô portes; ouvrez-vous, et le Roi de gloire entrera! » A peine a-t-il achevé le verset, que la porte s'ébranle soudain, les deux battants roulent avec fracas et laissent entrer dans la nef les flots des catholiques enthousiasmés. Ainsi fut confondue l'hérésie arienne, et constatée la vérité de la foi catholique. (*Le prédicateur et le catéch. 4 année p.* 37.)

Byron et Thomas Moore.

L'Eglise catholique possède la vraie foi; c'est ce que reconnurent dans leurs moments de calme et de réflexion des hommes de talents qui n'avaient aucun souci de la religion et qui étaient même complétement séparés de l'église catholiques. — Le grand Byron, ce génie prodigieux qui se laissa si malheureusement entraîner à diviniser, un jour le vice et l'autre la vertu, un jour la vérité et l'autre l'erreur,

mais qui, après tout, était tourmenté par une soif ardente de la vertu et de la vérité, a témoigné de la vénération que lui inspirait malgré lui la doctrine catholique. Il voulut que sa fille fût élevée dans la religion catholique, et on connaît la lettre où, parlant de cette résolution, il dit qu'il l'a voulu ainsi, parce qu'en aucune Eglise, il n'avait trouvé une si grande lumière de vérité que dans la catholique.

L'ami de Byron, Thomas Moore, le plus grand poète que possède encore l'Angleterre depuis sa mort, après avoir vécu de longues années incertain de la religion qu'il devait suivre, fit une étude approfondie du Christianisme, s'aperçut qu'on ne pouvait être chrétien et bon logicien qu'à la condition d'être catholique; il a écrit l'histoire de ses recherches et de l'irrésistible conclusion à laquelle il est forcément arrivé.

« Salut, s'écrie-t-il, salut, Eglise une et véritable; tu es l'unique chemin de la vie et la seule dont les tabernacles ne connaissent pas la confusion des langues! Que mon âme repose à l'ombre de tes saints mystères! Loin de moi également et l'impiété qui insulte à leur obscurité sainte et l'audace présomptueuse qui voudrait en sonder l'abîme! Libre à vous de scruter, moi j'admire; libre à vous de disputer, moi je crois; j'en vois la hauteur et la profondeur, quoiqu'il ne me soit pas donné d'atteindre à ses dernières limites. »

Voilà aussi comment s'expliquent tant de glorieux retours au catholicisme.

Pourquoi donc un si grand nombre de protestants distingués deviennent-ils catholiques?

Voici la remarque frappante d'un écrivain français: « Je ne connais pas, dit-il, de catholique tant soit peu instruit, d'une vie, d'un caractère et d'un nom tant soit peu remarquables, qui ait embrassé le protestantisme; mais au contraire, nous connaissons des protestants distingués sous tous les rapports, qui se sont jetés avec joie dans les bras du catholicisme, des protestants tels qu'un comte de Stolberg,

un Frédéric de Schlégel, un Werner, un Overbeck, un Phillips, un Hurter.

Et pourquoi ces grands hommes et beaucoup d'autres illustres personnages eut-ils abjuré leurs erreurs?

C'est que, comme le comte de Stolberg, ayant le cœur aimant, l'âme sensible, ils n'ont trouvé dans le protestantisme, aussi nu et aussi glacé que les murailles de ses temples, rien qui leur parlât, qui leur fît même pressentir cette consolation intime qu'on doit goûter abondamment au service d'un Dieu qui se nomme amour et charité.

C'est que, comme Frédéric de Schlégel, quand ils ont pris la plume pour donner au monde le fruit de leurs méditations, ils ont senti que leur parole, si belle et magnifique qu'elle fût, ne s'appuyant que sur la faible raison de l'homme, n'était qu'une parole vide, incertaine, sans portée, surtout sans conséquences pratiques.

C'est que, comme Werner, le célèbre poète, lorsqu'ils ont pris leur lyre pour chanter, ils n'ont rencontré dans leurs inspirations que le doute et l'incertitude, tombeau de toute véritable poésie.

C'est que, comme Overbeck, ils ont compris que dans la peinture, dans la sculpture, il n'y avait quelque chose de vraiment beau, de vraiment digne du génie de l'homme, que dans cette religion qui avait fait saint Pierre de Rome, saint Paul de Londres, toutes ces superbes cathédrales, tous ces magnifiques tableaux qui font et qui feront à jamais l'admiration du monde.

C'est que, comme Hurter, en étudiant à fond l'histoire, en faisant le triage de tous les mensonges, de toutes les calomnies que l'impiété et l'hérésie ont amoncelés, ils ont vu clairement que la vérité, la vertu, la grandeur était dans le catholicisme et là seulement.

C'est que, comme Phillips, en examinant ce qui fait le bonheur des peuples, et en publiant dans les journaux le fruit de leurs réflexions, ils ont vu que, ce qui constitue le bonheur des peuples, c'est l'unité; et qu'au lieu d'unir les esprits et les cœurs, le protestantisme les éloigne et les di-

vise à l'infini. — Que rien ne remplace auprès des pauvres, la sœur de charité, la fille hospitalière, le frère de l'école chrétienne ; — que rien ne prêche aussi éloquemment la vertu que l'exemple de tant de vierges et de tant de religieux offrant dans les cloîtres les plus admirables modèles de renoncement, de mortification. *(Trésor du peuple.)*

Le soldat Gelzer.

En mai 1845, un soldat nommé Gelzer, compatriote de l'illustre Hurter, engagé pour la seconde fois dans la légion étrangère de France, se rendait en Afrique. Une indisposition subite le força de s'arrêter à l'hôpital de Bourg-Saint-Andéol diocèse de Viviers. Né dans les erreurs de Calvin, il refusa d'abord de suivre les exercices de piété pratiqués dans l'hôpital; mais cédant enfin aux instances de la zélée et digne supérieure de cette maison, il se mit à genoux pendant la prière que l'on fait en commun. Cette participation extérieure à un acte de la religion catholique vint troubler son sommeil; elle éveilla dans sa mémoire le souvenir de M. Hurter abjurant la foi protestante aux pieds du Chef de l'Eglise. « Cet homme devait connaître notre religion, pensait-il en lui-même, s'il l'a abjurée, ce n'a pas été sans de bonnes raisons. » Un jour entier se passa dans ces réflexions. A sont front triste et pensif il était facile de s'apercevoir du trouble qui le tourmentait. Mêmes pensées, mêmes insomnies la nuit suivante. Le matin venu, il demanda un prêtre, et on s'empressa de lui amener le curé de la paroisse, Mr Martin, qui, après plusieurs conférences, eut la douce consolation de recevoir l'abjuration de ses erreurs. La pensée de renoncer pour toujours à sa famille lui fit verser des larmes; mais l'exemple de Mr Hurter, toujours présent à son esprit, vint le consoler. « Non, répétait-il souvent, la religion protestante n'est pas la bonne, puisque un homme si savant l'a abandonnée. » Il fut baptisé le jour même de son abjuration et trouva dans le catholicisme des consolations pour son cœur et du calme pour son esprit.

(*Gr. Cat.* 36e *q.*)

Conséquemment les sectes non-catholiques ne peuvent 1) avoir reçu leurs doctrines de Jésus-Christ lui-même, puisque ce fut longtemps après lui que ces sectes apparurent.

S. Irénée.

Sous ce rapport, les paroles suivantes de S. Irénée sont d'une justesse frappante: « Avant Valentin, il n'y eut pas de Valentiniens, avant Marcion pas de Marcionites, (et nous pouvons y ajouter: avant Luther et Calvin, pas de Luthériens ni de Calvinistes); mais il y eut depuis le temps de Jésus-Christ et des apôtres, des chrétiens fidèles et sincères. Celui-là n'est pas un vrai chrétien qui est incapable de prouver que ce qu'il enseigne, a été enseigné autrefois par Jésus-Christ et ses apôtres. » (*Lib. III adv. Hær. cap.* 4.)

2) Elles ne peuvent également avoir conservé intacts les points de la doctrine de Jésus-Christ et des Apôtres parvenue jusqu'à elles, puisqu'elles varient sans cesse dans leur enseignement, tandis que l'enseignement de Jésus-Christ et des Apôtres ne variait pas.

Quel est l'état des sectes non-catholiques sous le rapport de la foi religieuse?

Ecoutez les récentes douleurs de Mr Vinet, célèbre protestant, dans son *Essai sur la manifest. des conf. relig.* (pag. 434.) « Le christianisme protestant est inorganisé; les poutres de la charpente se disjoignent; l'édifice craque de toutes parts. *Il y a des protestants, mais il n'y a plus de protestantisme.* C'est un fait: ce royaume est d'une manière flagrante divisé contre lui-même. »

Comparaison.

S. Augustin dit, en parlant des erreurs de son temps: « Toutes les sectes sont sorties de l'Eglise catholique, comme du sarment inutile qui a été retranché du cep de la vigne.

Quant à elle, toujours elle demeure pleine de vie et de force dans sa tige, et les portes de l'enfer ne peuvent prévaloir contre elle. »

(*Gr. Cat.* 37ᵉ *q.*)

Puisque la vraie foi est absolument nécessaire au salut, et que celle-ci n'est autre que la foi catholique, il s'en suit que c'est une grande grâce d'être chrétien catholique, ce dont nous ne pouvons assez remercier Dieu ni profiter avec assez de soin.

Sentiments de reconnaissance du comte de Stolberg pour la grâce de sa conversion.

Le noble comte de Stolberg était revenu du protestantisme au catholicisme. Qu'il se sentit heureux, quelle joie inonda son âme, malgré les persécutions et les amertumes qu'on lui fit sentir à cause de cet acte courageux! Pendant toute sa vie, il remercia Dieu de cette grâce insigne et demeura toujours fidèle à sa nouvelle foi. Ces sentiments de joie et de reconnance, il les exprima de différentes manières dans cette lettre admirable qu'il écrivit de Munster le 16 Mai 1800, et dont voici quelques extraits: « Mon cœur et ma chair ont tressailli de joie dans le Dieu vivant; le passereau trouve sa demeure, et la tourterelle se fait un nid pour y déposer ses petits; vos autels, Dieu des vertus, vos autels, ô mon roi et mon Dieu, sont l'asile où maintenant je repose en paix et dans l'allégresse! »

« Voilà, Madame, voilà les sentiments dont mon âme devrait être pénétrée. Inondé d'un torrent de sainte joie, mon cœur devrait être un temple où la louange du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la louange du Dieu et du Père de Notre Seigneur Jésus-Christ se fit entendre sans cesse: car il m'a fait miséricorde à moi et à Sophie, et il la fera à mes enfants. Il a regardé avec une complaisance indulgente le désir de connaître la vérité, désir que lui-même avait fait naître. Il a exaucé les prières ferventes que plusieurs saintes personnes lui adressaient pour moi, prosternées au pied des autels. Il

est tombé de mes yeux comme des écailles. » Un peu plus loin il écrit encore: « Je ne saurais vous exprimer combien je suis pénétré de la grande idée que Dieu a bien voulu nous faire la grâce de nous admettre dans son Eglise; c'est un bonheur toujours nouveau pour nous. Que notre louange de son nom ne tarisse pas, jusqu'à ce que nous entonnions le nouveau cantique... Quelle grâce Dieu nous a faite! que son saint Nom en soit béni éternellement. » *(Tiré de sa correspondance.)*

Pratique. 1) Réjouissez-vous et remerciez souvent Dieu de ce qu'il vous a fait enfant de l'Eglise catholique.

Alphonse roi de Castille.

Alphonse surnommé le Sage, roi de Castille, pleurait souvent de joie quand il pensait au grand bonheur que Dieu lui avait accordé en l'appelant à la vraie foi. « Je remercie continuellement Dieu, avait-il coutume de dire, non de ce que je suis roi, mais de ce que je suis catholique. »

2) Défendez avec zèle et courage votre sainte foi!

Aphraate.

L'empereur Valens regardant d'une galerie de son palais sur le grand chemin, le long de l'Oronte, aperçut un vieillard couvert d'un manteau, et marchant avec une précipitation étonnante pour son grand âge; il voulut savoir son nom et le motif de sa précipitation. On lui dit que c'était le solitaire Aphraate, pour qui toute la ville était pénétrée de la plus profonde vénération, et qu'il se rendait à la place où les catholiques s'assemblaient. « Que prétends-tu, lui cria aussitôt le prince, et pourquoi abandonnes-tu la retraite où tu devrais te tenir enfermé selon la règle ascétique? » — « Vous avez raison, seigneur, reprit Aphraate, je devrais garder la solitude ; mais la vierge la plus timide demeurerait-elle assise et tranquille dans la maison paternelle quand elle y voit l'incendie? Elle court, au contraire, de tous côtés pour donner et procurer du secours. Les Ariens, que vous proté-

gez, mettent le feu à l'Eglise, je vole pour l'éteindre. » L'empereur fut piqué de cette réponse; mais le peuple, édifié, apprit par l'exemple du saint solitaire que, lorsque la religion est attaquée il n'est aucun chrétien qui ne doive se faire un devoir de la défendre. *(Anecdotes chrétiennes.)*

3) Mais ceux qui n'ont pas le bonheur de posséder la foi catholique, ne doivent pas laisser passer le temps de la grâce sans en profiter, ni se tenir éloignés de la foi par des préjugés, des railleries ou le respect humain.

Abus de la grâce dans un roi des Frisons.

Le roi des Frisons, nommé Ratbot, ayant été instruit des vérités de la religion par saint Wulfran, évêque, était prêt à recevoir le baptême; il entrait déjà dans les fonts sacrés, quand il demanda à l'évêque où était le plus grand nombre des rois et des princes de la nation des Frisons, ses prédécesseurs; s'ils étaient dans le paradis qu'il lui promettait, ou dans l'enfer dont il le menaçait? — « Prince! lui dit Wulfran, contentez-vous de plaindre leur sort, et ne pensez qu'à profiter des lumières et des grâces que Dieu vous accorde. » Alors le roi retire le pied des fonts baptismaux, et dit: « Je ne puis me résoudre à quitter la compagnie des princes, mes prédécesseurs, pour demeurer avec un petit nombre de pauvres dans le royaume céleste; je ne puis croire ces nouveautés, et j'aime mieux suivre les anciens usages de ma nation. » Quoi que pût lui dire S. Wulfran, il demeura dans son obstination et dans son opiniâtreté, mais plusieurs Frisons se convertirent.

Il avait cependant des remords dans le cœur et quelque temps après il fit prier S. Willebrord, autre saint évêque, de venir chez lui, parce qu'il voulait le consulter. S. Willebrord répondit à ses envoyés: « Après que votre maître a méprisé les avis de notre frère, le saint évêque Wulfran, comment recevra-t-il les miens? Je l'ai vu, cette nuit, attaché d'une chaîne ardente, et je crois qu'il est déjà dans la

damnation éternelle. » Ayant ainsi parlé, saint Willebrord ne laissa point de se mettre en devoir d'aller trouver le roi Ratbot; mais il apprit en chemin qu'il était mort sans baptême, et il s'en retourna sur ses pas.

Le poète Werner.

Ce célèbre poète allemand, qui se fit catholique, prêtre et religieux, qui prêcha souvent à Vienne, lors du congrès en 1814, fut présenté à un des souverains qui se trouvaient au congrès, et ce prince ne lui dissimula point qu'il blâmait ceux qui changeaient de religion. « Et moi aussi, Sire, reprit le P. Werner, je trouve que Luther a eu très-grand tort de changer; et c'est parce que je suis de cet avis que je suis revenu à la foi qu'il avait quittée. » Le souverain, qui était protestant, ne répondit rien, et on ne voit pas trop en effet, ce qu'il avait à répondre.

§ III. QUALITÉS DE LA FOI.

(*Gr. Cat.* 38e *q.*)

Notre foi doit avoir les qualités suivantes; elle doit être 1° universelle, 2° ferme, 3° agissante et 4° constante.

(*Gr. Cat.* 39e *q.*)

1. *Notre foi doit être universelle*, cela veut dire que nous devons croire, *non une vérité*, mais *toutes les vérités* que l'Eglise propose à notre croyance; car Jésus-Christ a dit expressément: « Apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai dit. » (S. *Matth.* 28, 20.) Et dans S. Jean, il est écrit: « Quiconque ne demeure pas dans la doctrine de Jésus-Christ, mais s'en éloigne, ne possède point Dieu. » (2 *Epît. de S. Jean*, 9.) Au surplus, celui qui ne croit de la doctrine de Jésus-Christ que ce qui lui plaît, n'a, pour ainsi dire, pas de foi, car un tel ne croit pas en Dieu, mais à ses propres opinions. « Si vous ne

croyez de l'Evangile, dit S. Augustin, que ce que vous voulez, c'est vous-même alors que vous croyez, plutôt que l'Evangile; car si votre esprit privé peut adopter ou rejeter dans l'Ecriture, ce qu'il veut, en ce cas, il ne se soumet pas à l'autorité de l'Ecriture, mais c'est l'Ecriture qu'il soumet à sa volonté.

Grands hommes constants dans la foi.

Les fidèles gardiens et confesseurs de la foi dont s'honore l'Eglise catholique, ont défendu cette foi au prix des plus grands sacrifices et quand il le fallait, au prix de leur vie; ils ne souffrirent jamais qu'on en supprimât ou qu'on y ajoutât un seul mot. — S. Ambroise fut un de ces gardiens fidèles et vigilants, et c'est pourquoi il adressa à tous ceux qui ne voulaient croire de la doctrine catholique que ce qui leur plaisait, ces paroles sévères : « Si vous faites disparaître un seul point de la foi, vous faites disparaître pour vous toute espérance de salut. » (*Sup. Cap.* 9 *Lucæ.*)

— La même fermeté éclata dans S. Basile, quand il s'agissait de conserver pure la foi catholique. Il ne laissa effacer aucun mot, aucune syllabe de la doctrine catholique. Lorsque l'empereur Valens, qui favorisait l'hérésie des Ariens, voulut l'engager, par l'organe de son gouverneur Modestus, à accorder du moins quelque chose aux circonstances du temps, et de faire cause commune avec l'Arianisme, puisque, après tout, il ne s'agissait que d'une simple expression, Basile, avec une intrépidité et une force toutes chrétiennes, lui répondit : « Ce que l'Eglise enseigne, elle l'a reçu de Dieu ; et cette doctrine je dois la défendre au prix de mon sang et de ma vie. Non, je ne souffrirai pas qu'on supprime un mot, une syllabe de cet enseignement divin ; comme un gardien établi par Dieu, je serai fidèle à mon poste; dût-il m'en coûter la vie, je saurai défendre le précieux dépôt de la foi contre toutes les attaques de l'hérésie. »

Comparaisons.

«La moindre fêlure dans une cloche gâte son harmonieuse

résonnance et la met hors d'usage ; une fente dans un navire suffit pour le faire couler; une petite quantité de levain pénètre dans toute la masse et corrompt la pâte. Ainsi une seule erreur renverse et corrompt toute la foi. De même encore; dans la musique il suffit d'un seul faux ton pour troubler toute l'harmonie, quand même tous les autres tons seraient parfaitement d'accord. Or l'harmonie de la foi dans les différents articles, est une musique spirituelle. Il ne faut qu'un faux ton, — une seule erreur, ne fût-ce que dans un article, pour produire un désaccord complet. (*Marchant.*)

(*Gr. Cat.* 41e *q.*)

II. *Notre foi doit être ferme*, c'est-à-dire que nous devons croire d'une foi qui exclut tout doute.

Exemples tirés de la Bible.

Telle fut la foi qui distingua Abraham et lui attira les bénédictions de Dieu. Voici comment l'Ecriture sainte nous en parle: « Ayant espéré contre toute espérance, Abraham crut qu'il deviendrait le père de toutes les nations, selon qu'il lui avait été prédit: Ainsi sera votre postérité. Sa foi ne s'affaiblit point, et il n'eut pas la moindre défiance de la promesse de Dieu; mais il se fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu; et pleinement persuadé qu'il est tout-puissant pour faire tout ce qu'il a promis. C'est pour cette raison que sa foi lui a été imputée à justice. » (*Epît. aux Rom.* 4. 18-22.)

Moïse et Aaron furent au contraire punis à cause d'un doute qu'ils avaient eu. Lorsque le peuple manqua d'eau dans le désert, Moïse et Aaron eurent recours à Dieu par la prière. Et le Seigneur parla à Moïse, en disant: « Prends la verge, assemble le peuple, toi et Aaron ton frère, et parle à la pierre devant eux, et elle donnera de l'eau. » Mais Moïse et Aaron se prirent à douter si Dieu, à cause des murmures et de l'incrédulité du peuple d'Israël, voudrait bien opérer ce prodige, et ce doute, Moïse l'exprima au peuple en disant: « Ecou-

tez, incrédules et rebelles: Pourrons-nous faire sortir de l'eau de cette pierre? »

Cependant Moïse éleva la main et frappa le rocher de sa verge, mais à cause de ses doutes, ce ne fut qu'au second coup que l'eau sortit en grande quantité. Alors Dieu dit à Moïse et à Aaron: « Parce que vous n'avez pas cru en moi et que vous ne m'avez pas sanctifié en la présence des enfants d'Israël, vous ne conduirez pas ces peuples en la terre que je leur donnerai. » (*Liv. des Nombres.* XX.)

La fermeté de foi dans S^t Louis.

Dans la Sainte-Chapelle de Paris, où l'on conserve entre autres reliques remarquables, la couronne d'épines de notre Sauveur, un prêtre célébrait la messe; à peine eut-il fini la consécration, qu'au lieu de l'hostie, les personnes voisines virent un enfant de la plus ravissante beauté.

Le peuple accourut en foule pour être témoin de ce prodige, et le saint Roi fut invité à son tour à venir contempler le miracle, mais il refusa en disant: « Non! Que celui qui ne croit pas, y aille, afin qu'il voie son Sauveur; quant à moi, je le vois tous les jours avec les yeux de la foi. » Ainsi l'autorité de Dieu était pour lui une preuve plus convaincante que celle fournie par les sens. Un miracle était superflu pour lui. Il croyait fermement sur la parole de Dieu, sans admettre le moindre doute. (*Marchant, Jardin des Pasteurs, p.* 136.)

Dans tout ce qui regarde la foi, ne doutez et ne subtilisez pas.

On a conservé la réponse que fit un jour un brave bourgeois catholique de Liége, lors des troubles religieux qui désolaient la Belgique au 16^e^ siècle, réponse très-courte, mais très-significative. Un jour, un homme dont le bavardage égalait la présomption, lui demanda compte de plusieurs articles de la foi et à chaque moment il répétait la question: comment on pourrait expliquer tel et tel mystère; comment il se faisait que sous un simple signe sensible et extérieur il pouvait y avoir une force surnatu-

relle, une substance agissante? — L'autre lui répondit par ces mots incisifs qui mirent vite fin aux questions de l'importun hableur : « J'espère avec l'aide de la grâce divine entrer un jour dans le royaume des cieux, et par une porte qui aura pour inscription, non ces questions de: *comment ci et comment ça*, mais le *Credo* (je crois). » — Tout homme de bons sens ne peut qu'approuver cette réponse, car partout où il s'agit de la révélation divine, des relations entre Dieu et ses créatures raisonnables, il ne peut être question que du *pourquoi*, (c'est-à-dire, des moyens et de la fin) et non du *comment* qui restera toujours ici-bas un mystère pour l'homme. Si dans la nature, il y a tant d'objets qui sont des énigmes à nos yeux, si l'union de notre corps avec notre âme est une question si mystérieuse pour nous, comment voudrions-nous qu'il n'y eût pas de mystères en Dieu? et, puisqu'il y en a, pourquoi vouloir nous perdre dans ses sublimes profondeurs? (*Veith ; la guérison de l'aveugle-né.)*

Comparaison.

De même que des membres tremblants et dépourvus de force ne bronchent et ne tombent pas, quand ils s'appuient sur un bâton, ainsi notre âme qui parfois est ébranlée par les arguties et les sophismes de la raison se soutient par la foi ; pareille à un bâton solide, la foi, la fortifie par sa propre force, la consolide et ne lui permet pas de tomber. (*S. J. Chrysostôme.)*

(*Gr. Cat.* 42-43^{e} *q.*)

III. *Notre foi doit être agissante,* c'est-à-dire que nous devons vivre conformément à la foi, en pratiquant le bien et y évitant le mal, comme la foi le prescrit ; car la foi qui ne se montre pas agissante par des œuvres de vie, est une foi morte et ne suffit pas pour parvenir au salut. C'est pourquoi l'apôtre S. Jacques dit: « De même qu'un corps sans âme est mort, ainsi la foi sans les œuvres est morte. » (*Epît.* II. 26.) Dans S. Paul il est également écrit: « En Jésus-Christ rien ne sert que la foi qui agit

par la charité. » (*Epît. aux Gal.* 5, 6.) Aussi S. Augustin nous avertit de la manière la plus pressante à joindre *à la vraie foi une sainte vie,* afin que nous confessions Jésus-Christ *par nos paroles,* en croyant la vérité, et *par nos œuvres,* en vivant saintement. (*Serm.* 31 *de Verb. Apost.*)

Croyez, mais vivez d'après votre croyance.

Quelqu'un ayant demandé à S. Egide, ce qu'était la vraie foi, reçut cette réponse : « C'est le palais d'un roi, où non-seulement il faut entrer, mais où il s'agit avant tout de bien se conduire vis-à-vis du roi. »

Comparaisons.

« La vie vertueuse est à la foi, ce que la nourriture est au corps; car de même que notre corps ne pourrait subsister sans elle, ainsi la foi ne pourrait subsister sans bonnes œuvres. » (*S. Chrysostôme.*)

« Si vous parlez de la foi, ayez soin également de la mettre en pratique; car vous devez savoir que la foi sans les œuvres est morte. » (*S. Jacq.* 2. 26.) En effet, ils sont réellement morts ceux qui prétendent connaître Dieu, mais le renient par leurs œuvres, comme s'exprime l'Apôtre : « Ils sont infidèles à la foi, impropres aux bonnes œuvres, et à cause de cela dignes de réprobation. » (*S. Ephrem.*)

« Tenez dans la main une *lanterne*, qui est *la foi;* que dans celle-ci brûle la *charité* qui vous montrera ce que vous avez à pratiquer et à éviter. » (*S. Augustin.*)

« La vertu sans la foi, c'est une semence stérile; mais la foi sans la vertu, c'est un arbre sans fruit. » — « Les garanties de la foi, ce sont les œuvres de charité, comme les bons fruits sont les garanties d'un bon arbre. » — « Sans fleurs, il n'y a pas de fruits, comme sans foi, il n'y a pas de bonnes œuvres. La foi sans les œuvres est morte, comme la fleur de l'arbre quand le fruit n'y succède pas. » — « A quoi sert la lampe la plus belle, si elle manque d'huile? Ainsi la foi chrétienne ne vous sert de rien, si

la vie chrétienne vous manque. » (*Munch. Le royaume de Dieu.*)

La foi seule ! elle est morte et n'a de vie réelle
Que quand la charité, son âme, vit en elle ;
La foi sans charité, quelqu'un l'a si bien dit,
C'est un beau vase creux, qui ne fait que du bruit.
(*Angelus Silesius.*)

(*Gr. Cat. 44e q.*)

IV. *Notre foi doit être constante*, c'est-à-dire que nous devons être prêts à perdre plutôt tout, même la vie, que de renoncer à la foi. « Tous les catholiques, écrit saint Vincent de Lerins, s'ils veulent se montrer les véritables enfants de l'Eglise leur mère, doivent tenir fermement à la foi des saints Pères et y mourir; d'un autre côté, mépriser et rejeter les nouveautés des hommes pervers. » Déjà longtemps avant lui, S. Paul écrivait: « Prenez garde, mes frères, qu'il ne se trouve parmi vous quelqu'un dont le cœur soit perverti par l'incrédulité, jusqu'à se séparer du Dieu vivant. » *(Epît. aux Hebr.* 3, 12.) Les saints Martyrs et d'autres fidèles catholiques nous fournissent sous ce rapport de beaux exemples à imiter.

Constance dans la foi.

L'histoire de l'Afrique chrétienne rapporte de Saturus premier gouverneur de Huneric, roi des Vandales, que ce prince chercha vainement par la persuasion et par la force brutale à lui faire abandonner la foi catholique pour l'hérésie Arienne. Toutes les tentatives ayant été inutiles, son épouse éplorée qu'il aimait tendrement, vint, accompagnée de ses enfants, tomber à ses genoux et lui dire avec larmes : « Ayez pitié de votre épouse, de ce nourrisson que je porte au sein et de ces pauvres enfants ! Non, non, croyez le bien, Dieu n'est pas si cruel; il vous pardonnera puisque vous n'aurez cédé qu'à la violence ; vous n'étiez pas libre ! »

Mais Saturus répondit par ces paroles de Job :

« Vous parlez comme une femme insensée. Si vous aimiez réellement votre époux, vous ne chercheriez pas, au moyen de ces caresses et de ces paroles séduisantes, à le précipiter dans le vrai péril de la mort, celui de la mort éternelle. Qu'ils m'arrachent à mon épouse, à mes enfants, à tout ce que j'ai ici-bas; je conserve dans mon cœur les paroles saintes du Seigneur! » Telle fut sa réponse; son épouse s'en alla en sanglotant; on le dépouilla de tous ses biens, on le tortura si affreusement qu'il faillit en mourir, puis on le chassa comme un misérable mendiant. (*Veith. Le sacrifice de paix, p.* 66.)

Une veuve persane.

Le tome XX^e^ des annales de la Propagation de la Foi citait un fait, bien capable de faire rougir tant de chrétiens qu'arrête le respect humain.

« Il y a un an, une mère avec ses cinq enfants avait embrassé la religion catholique. Son mari, se voyant près de mourir dans les Indes, avait chargé ses parents d'envoyer à sa famille, à Djoulfa, une somme qu'il avait laissée, et qui s'élevait à près de deux mille tomans. Lorsque la veuve vint réclamer cette somme qui lui appartenait, on lui répondit : que si ses enfants allaient avec elle baiser la main de l'évêque schismatique arménien, en se repentant d'avoir embrassé la foi catholique, on lui livrerait les deux mille tomans, qu'autrement elle ne pouvait espérer de les recevoir. Mais la généreuse veuve en fit volontiers l'abandon et répondit que la vraie foi lui était plus chère que de vains trésors. Depuis cette femme est morte dans de grands sentiments de piété, et a laissé à notre sollicitude quatre enfants en bas âge.

Les catéchistes et les catéchumènes confesseurs de la Foi.

Le dominicain *Giordano Ansaloni* de Santo Angelo en Sicile, pénétra avec un frère convers dans le Japon en 1632, pour convertir les habitants de ce pays à la foi de Jésus-Christ. Les violentes persécutions que ces saints religieux

eurent à endurer, furent loin d'arrêter le cours de leurs prédications, et la vue des plus grands dangers n'ébranla en rien leur attachement à la sainte religion. Un jour qu'ils avaient réuni soixante catéchumènes dans leur maison, se présenta une troupe de soldats pour les saisir. Les nouveaux chrétiens voulurent opposer la force à la force, mais Ansaloni leur cria : « Arrêtez, mes frères, soumettez-vous sans murmurer; notre mort sera plus utile au progrès de l'Evangile que notre existence. » Et les fidèles le suivirent aussitôt dans la prison, sans crainte des tortures cruelles qui les y attendaient.

Les deux missionnaires furent enterrés vivants et debouts, et après qu'on leur eut enduit le visage de miel, on les laissa exposés aux piqûres des insectes, aux morsures des animaux, et aux horreurs de la faim. Ils supportèrent avec un héroïque courage cet affreux martyre et prièrent sans discontinuer jusqu'à leurs derniers instants pour la conversion de leurs persécuteurs; à leur tour les catéchumènes confessèrent constamment la foi de Jésus-Christ. *(Fleurs de la morale.)*

La jeune fille de Strasbourg.

De nos jours, une jeune fille de dix-sept ans, Caroline Nessler de Strasbourg, nous a donné un bel exemple de constance et de fermeté dans la profession publique de sa foi. Je rapporte à dessein cette histoire, parce que les journaux anti-religieux ne l'ont fait connaître au public que par leurs attaques calomnieuses contre l'Eglise catholique et le clergé. Caroline Nessler était venue trouver M. l'abbé Caseux, vicaire de la cathédrale et lui déclarer que, depuis qu'elle avait lu plusieurs ouvrages catholiques, elle avait été convaincue intimement qu'on ne pouvait trouver la véritable paix du cœur que dans l'Eglise romaine. Le vicaire lui met sous les yeux les difficultés et les dangers qu'entraînerait une telle résolution, mais la jeune fille ne cessa de faire les plus vives instances pour qu'il l'instruisît dans la religion catholique. Le prêtre fit alors ce que son devoir exigeait,

il fit ce que Philippe avait fait quand l'esclave de la reine de Candace l'eut prié de l'instruire. Les parents de Caroline, remarquant que leur fille voulait embrasser le catholicisme, la surveillèrent activement, firent observer toutes ses démarches et lui parlèrent fréquemment de la superstition papiste, de la stupidité catholique et d'autres belles choses de ce genre, en même temps qu'ils engagèrent d'autres personnes à lui tenir le même langage. Mais Caroline était fermement résolue à embrasser la foi catholique, et voyant qu'il serait impossible de mettre ce projet à exécution, aussi longtemps qu'elle vivrait dans la maison paternelle, elle prit le parti de la quitter, quoique pût lui dire le prudent vicaire. Elle le fit, et, ce qui l'y décida, ce furent les paroles du Sauveur : « Celui qui aime son père et sa mère, ses frères et ses sœurs plus que moi, ne peut être mon disciple. » Sur ses vives instances de la recevoir dans la confession catholique, le vicaire y consentit, mais après avoir obtenu préalablement la permission de l'autorité ecclésiastique. Ce fut un crime aussi bien pour le prêtre que pour la jeune fille; en effet, quoique sur les injonctions de l'autorité civile Caroline fut retournée dans la maison paternelle, son père intenta au vicaire un procès, sur l'accusation de rapt, alors qu'il était cependant prouvé que la jeune fille avait quitté la maison de son propre mouvement et même contre la volonté du prêtre. Il ne nous appartient pas de montrer ici comment la chambre du conseil de Strasbourg se conduisit à l'égard du vicaire, au mépris des lois du pays, puis au mépris même de toutes les lois, à l'égard de ceux qui s'étaient mêlés de la conversion de Caroline; on lança contre eux un mandat d'arrêt (imitation de ce que fit le grand conseil de Jérusalem contre les apôtres pour avoir prêché la foi de Jésus-Christ) ; mais ce que nous ne pouvons nous abstenir de dire, c'est que, le lendemain, un vendredi, lorsqu'on mit devant Caroline des aliments gras, elle ne laissa pas échapper une seule plainte contre ses parents, et se contenta d'une tranche de pain sec, au lieu de toucher aux mets dont l'usage était prohibé

par sa foi. Loin de se réjouir de cette fidélité et de cette constance de leur enfant, la mère éclata contre elle en grossières injures et lui fit subir mille avanies. Lorsque le lendemain la pauvre fille se disposait à se rendre à l'église, ses parents la séquestrèrent de nouveau dans la maison. Elle prépara ses paquets, et le jour suivant, elle demanda à son père et à sa mère un témoignage par écrit, comme quoi elle quittait la maison paternelle de leur plein consentement. Un refus formel fut la réponse à sa demande, toutefois elle en reçut encore une autre, à savoir une bonne quantité de soufflets et de coups que lui administra sa mère au lieu du déjeûner que son père voulait lui donner. L'histoire s'arrête ici. Ce que la malheureuse jeune fille endura encore depuis ce temps pour sa foi, n'est pas venu à la connaissance du public, mais ce que nous avons rapporté, suffit pour payer à cette enfant un tribut d'admiration. Qui ne voit en effet, combien est édifiante cette profession publique de la foi, chez une fille de cet âge? Hélas combien d'autres par la seule peur d'être ridiculisées par quelques jeunes écervelés, se laissent détourner des pratiques de la vertu, de la crainte de Dieu et de la foi? Mes frères bien-aimés, prenons exemple à cette jeune sœur dans la foi, édifions-nous par le souvenir de son courage à professer publiquement la religion, malgré les persécutions, les mauvais traitements, les injures que lui firent subir ses parents, surtout que pour nous, il n'y a ni peines, ni souffrances ni persécutions à redouter, quand nous professons publiquement notre foi. *(Instructions de Massl.)*

La fidélité à la Foi.

A l'époque ou le tyran Xogunsama désolait la florissante Eglise du Japon, un homme distingué ayant un office de fiscalité ou de surveillance du trésor public, fut invité à abjurer la foi de Jésus-Christ et à adorer de nouveau les idoles. Le vertueux fonctionnaire déclara qu'il était prêt à obéir à cet ordre, mais seulement à la condition que les savants les plus renommés du pays vinssent le trouver pour le

convaincre d'erreur et réfuter ses objections; mais s'ils échouaient et si le contraire leur était démontré, qu'il fût rendu à la liberté et laissé en paix.

Xogunsama accepta l'offre et une foule de bonzes s'assembla aussitôt en comité savant; mais le chrétien défendit sa foi avec tant de simplicité, de clarté et de force, que les docteurs de la superstition idolâtrique demeurèrent muets, et que les juges du camp attribuèrent la victoire au chrétien. Les mystagogues païens, les polythéistes et les panthéistes, se mirent alors à crier à tue-tête : « Jusqu'ici ce n'a été qu'une dispute de mots qui ne décide rien; si tu veux prouver la vérité de ta religion, il est temps de le faire par des œuvres et des actes. Si, en présence de ces juges, tu es en état d'opérer l'un ou l'autre prodige qui surpasse la puissance de la nature, nous nous reconnaîtrons vaincus. » — « Soit! répondit le chrétien, si vous désirez des miracles, eh bien! j'en ferai briller à vos yeux, et non pas un seul, mais deux. D'abord, je vous poserai cette question. Pensez-vous que le bonheur de ma maison, de ma famille ne me soit pas aussi cher que ne l'est à Xogunsama le bonheur des siens? » Ils répondirent: « C'est juste, nous te l'accordons. » — « Or, continua le chrétien, je suis prêt à sacrifier toute ma fortune, tout le bonheur temporel des miens, et à supporter avec allégresse et plaisir une aussi grande perte pour Jésus et sa foi. Voilà le premier miracle. Si vous êtes disposés à faire la même chose pour vos dieux Xaca, Chamis et Amida, je ne veux pas proposer cet acte comme un prodige. Le second miracle est celui-ci : c'est que sans subir la moindre contrainte de qui que ce soit, je suis prêt et fermement résolu à plutôt quitter la vie que la foi. Que vous en semble? Etes-vous disposés à faire de même pour vos dieux Chamis? Il ne me le semble pas. Donc, vous avez deux miracles. » *(Veith. Les ennemis de J. C. P.* 76.)

Mort endurée pour la Foi.

Un enfant de sept ans fut traduit devant le prévôt Asclépiades, persécuteur des chrétiens: « Qui es-tu? » lui demanda

le juge. — « Je suis Chrétien catholique; » et l'enfant lui récita le Symbole et les autres choses qu'on lui avait apprises au catéchisme. Cette naïve profession de foi irrita le tyran; toutefois, modérant extérieurement sa colère, il fit venir la vertueuse mère du jeune héros, et, en sa présence, on fouetta ce petit enfant avec tant de cruauté, qu'il fut bientôt tout en sang. Un si horrible spectacle fit couler les larmes des yeux de tous les spectateurs. Pendant qu'on déchirait son corps, cet enfant de bénédiction confessait Jésus-Christ, à qui sa digne mère offrait le sacrifice de son fils avec une constance que les païens admiraient.

Le petit martyr, regardant avec tendresse sa pieuse mère, lui dit: « J'ai bien soif; » elle lui répondit: « mon cher fils, encore un peu de patience, vous arriverez bientôt à la fontaine de vie, et Jésus-Christ vous donnera à boire d'une eau vive qui vous désaltérera pour toujours. » Outré de colère en voyant la fermeté héroïque de l'enfant et de la mère, Asclépiades ordonna qu'on tranchât la tête à ce jeune athlète qu'il n'avait pu vaincre. Sa mère le prit entre ses bras et lui donna un dernier baiser qui fut aussi religieux que tendre, et en le rendant au bourreau, elle dit ces paroles du Prophète: « La mort des saints est précieuse devant le Seigneur. » (*Gaume, Cat. de Pers.* t. III.)

(*Gr. Cat.* 45e *q.*)

Si ces beaux exemples des fidèles confesseurs de la foi, qui donnèrent courageusement leur sang et leur vie pour Jésus-Christ, sont édifiants, l'apostasie ou le renoncement à la foi est d'autant plus triste; car notre Seigneur Jésus-Christ a dit : « Celui qui me renoncera devant les hommes, je le renoncerai devant mon Père, qui est dans les cieux. » (*S. Matth.* X. 33.)

Une juste douleur.

C'était en 1620. Quelques bourgeois de Fribourg, venus en pèlerinage à Jérusalem, avaient logé chez un de leurs compatriotes qui les avait reconnus et chargés, à leur départ,

de remettre à ses parents pauvres une bourse remplie d'or. Cependant ceux-ci, ayant appris de la bouche des pieux voyageurs, que leur fils avait fait fortune dans le monde, qu'il était même monté à la dignité de pacha, mais aux dépens de sa foi et aux prix d'une apostasie, préférèrent rester pauvres et jetèrent loin d'eux cet argent que les autorités employèrent à l'acquisition de lustres en bronze pour l'église. Devait-on les nommer fanatiques, parce que cet or leur brûlait dans la main comme du plomb fondu, parce qu'ils ne voulaient plus avoir de relations avec leur propre fils? On devait au contraire respecter leur trop juste douleur, puisqu'ils furent plus affligés de voir leur fils perdu pour l'honneur et la religion que de s'en voir privé par la mort. (*Veith. La guérison de l'aveugle-né*, p. 299.)

Les apostats.

Vers la fin du siècle dernier, les populations chrétiennes de la Cochinchine eurent à supporter une horrible persécution, qui avait spécialement pour but d'exterminer non-seulement les prêtres européens et indigènes, mais encore tous les instituteurs et catéchistes appartenant aux classes laïques. Çà et là on s'efforça, par des menaces et des ruses infernales d'amener ces derniers à l'apostasie : un jour trente-deux de ces chrétiens indigènes furent amenés dans une maison ayant deux portes ou deux sorties. A l'une de ces portes, les Talapoins (prêtres idolâtres du pays) avaient donné le nom de *porte de la vie*, parce que tous ceux qui se décidaient à sortir par là, auraient la vie et la liberté sauves; mais en travers du seuil on avait placé un crucifix, de manière que personne ne pouvait y passer, sans fouler aux pieds le signe du salut. L'autre porte, qui demeurait ouverte, se nommait *la porte de la mort*, parce que derrière elle se trouvaient apostés des bourreaux qui devaient massacrer à l'instant tous ceux qui choisissaient cette sortie. Au grand étonnement de la foule qui se pressait autour de la maison, trente catéchistes se dirigèrent sans crainte, les uns après les autres, du côté de la porte ouverte où la mort les atten-

dait, tandis qu'il n'y en eut que deux qui cherchèrent la première issue ; mais leur lacheté fut accueillie par le mépris et les insultes des idolâtres eux-mêmes. Qui donc n'éprouverait de l'aversion et du mépris pour une apostasie aussi honteuse? (*Veith*, *Mater Dolorosa, p.* 50.)

Comparaison. (Effets de l'apostasie funestes à l'Eglise et à l'Etat.)

« La sédition et la révolte suivent toujours l'apostasie; l'histoire en fournit des preuves frappantes. Où donc une hérésie a-t-elle prévalu sans entraîner en même temps la guerre civile et les massacres? Les Etats les plus florissants n'ont-ils pas dû leur ruine à ce crime contre Dieu? Le chameau n'a coutume de boire qu'après avoir remué l'eau, et l'hérésie ne s'introduit d'ordinaire dans nos royaumes qu'après y avoir semé le trouble et la révolte. Comme signes distinctifs, elle porte d'une main la Bible, de l'autre le glaive. Elle est une pépinière de séditions et quiconque en fait partie, appartient à la bande de Coré qui se révolta contre Moïse et Aaron, et il mérite le même châtiment. » (*Marchant*, *p.* 71.)

C'est pourquoi il est très-important d'apprendre à connaître les sources et les causes d'où provient l'apostasie. Ce sont les suivantes :

1° *L'orgueil et l'investigation indiscrète des mystères de la foi.* Souvent un grand esprit ne reconnaît pas ce que l'humble foi aperçoit très-clairement. C'était ce que demandait le divin Sauveur quand il disait: « Je vous rends gloire, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous les avez révélées aux petits. » (*S. Matth.* XI. 25.)

Le missionnaire apostat.

Vers la fin du dix-septième siècle un savant religieux, originaire de la Sicile, s'était fait missionnaire plutôt par

dépit d'avoir été humilié que par zèle pour le salut des âmes. Il se rendit en grande pompe en Orient, mais les vents contraires au lieu de le porter à Alep, le firent aborder non loin du Caire et l'on n'entendit plus parler de lui pendant assez longtemps. Plus tard cependant on apprit qu'il avait abjuré la foi, pris le nom de Maalem Moses et écrit en faveur du Judaïsme des livres en langue arabe, qui furent expédiés jusqu'à Marseille. —En 1702, un missionnaire bavarois (Théodore Krump) qui se rendait en Abyssinie, le trouva dans le pays de Sennaar, gisant au fond d'une misérable hutte, abandonné de tout le monde, et en proie à une maladie mortelle. Il chercha à adoucir autant qu'il le put, la misère du malheureux vieillard, mais toutes ses tentatives pour le ramener au giron de l'Eglise, demeurèrent vaines ; le malade, il est vrai, soupirait avec tristesse et versait des larmes amères, mais à toutes les exhortations, aux avis les plus pressants, il ne cessait d'opposer ce prétexte : « Que va-t-on dire de moi en Europe, que va penser le monde ? » C'était l'orgueil qui l'avait conduit à l'apostasie, ce furent l'orgueil et le respect humain qui empêchèrent son retour à la foi. (*Veith. La guérison de l'aveugle-né. p.* 198.)

2) Une deuxième et une troisième cause qui mène à l'apostasie, c'est l'omission de *la prière et des autres devoirs religieux*, ou le trop grand attachement *au monde et à une vie criminelle.* Voilà comment s'accomplit ce que Jésus-Christ annonce dans S. Matth. (21. 43). « Le royaume de Dieu vous sera ôté, et il sera donné à un peuple qui en portera les fruits. »

Pourquoi la Foi baisse-t-elle si fort?

Un grec très-riche avait rempli un de ses tonneaux d'un vin exquis. Afin de bien le conserver et de le mettre à l'abri de toute soustraction, il avait apposé son cachet sur l'embouchement supérieur. Mais son esclave ne s'y laissa pas prendre ; il eut assez de malice pour pratiquer une petite ouverture au fond de la pièce et de la fermer prudem-

ment quand il avait pris sa part. Cependant chaque fois que le maître de la maison brisait le cachet, qu'il avait soin de renouveler ensuite, après avoir puisé à la précieuse liqueur, il s'apercevait que le vin avait singulièrement diminué ; il n'y comprenait rien. Un jour qu'il s'en plaignit à un de ses amis, celui-ci voulut lui expliquer l'énigme. « Sans doute, dit-il, que quelqu'un s'amuse à tirer le vin par le bas? » Mais cette remarque n'eut aucun effet sur notre homme que l'esprit ne tuait pas. « Que vous êtes simple, répondit-il, et je vois bien que vous ne comprenez rien à la chose. Ce n'est pas en bas mais en haut que le vin manque. » — Cette histoire est très-vieille, car Hiérocles l'a déjà racontée de son temps; mais elle se renouvelle sans cesse quoique d'une autre manière. Le vin exquis qui renouvelle, élève et ennoblit la vie de l'homme, c'est la foi en Dieu, la foi en son amour divin, dans sa parole salutaire. Or pourquoi cette foi a-t-elle tellement baissé dans le monde chrétien qu'on n'y trouve plus qu'une demi-foi? et comment se fait-il que, aux yeux de quelques-uns, la foi n'a pas plus d'importance pour eux qu'ils n'en ont pour elle? Ce n'est point par le haut que le vin manque, car tout don parfait vient d'en haut, du Père des lumières; du côté de Dieu, ce don nous est offert généreusement et quiconque l'accepte, reçoit encore davantage: l'une grâce attire l'autre. Non ; la cause de l'abaissement ou de la diminution de la foi ne provient pas d'en haut mais d'en bas. C'est par la *région inférieure de la vie*, par la sensualité, l'esclavage des passions que le voleur s'introduit, si le cœur n'est pas fidèlement mis en garde contre le péché. « La sagesse de la chair, comme vous l'enseigne l'Apôtre, est l'ennemie de Dieu. » Elle ne se soumet pas à sa loi, elle en est incapable. (*Veith. Misericordia. p.* 138. 156.)

Le docteur Achilli.

Le trop célèbre docteur Achilli, qui avait joué un si triste rôle dans la révolution romaine de 1848, et qui, comme on sait, était dans les ordres, abjurait le catholicisme pour entrer dans le protestantisme, et épousait à Londres, en 1851,

la fille de M. William Dobson, célèbre chartiste. C'est toujours le même mot d'Erasme : « Et cela finit, comme dans les comédies, par un mariage. »

3) *Enfin une des principales causes de l'apostasie c'est la lecture des livres corrompus et impies, la fréquentation des ennemis de la foi, le mariage avec des personnes professant un autre culte, etc.* Et voilà pourquoi le divin Sauveur nous prémunit contre les faux prophètes. (*S. Matth.* 7. 51.)

Suites funestes des mauvaises lectures.

Un anglais, nommé William Bealde, s'était marié dans la ville de Londres, avec une femme aimable et d'une honnête famille; il avait quatre enfants dont il dirigeait l'éducation avec un soin et une vigilance extrêmes. Il paraissait être un excellent père et un bon mari. Les affaires de commerce déclinant depuis plusieurs années, il se livra à la lecture, et malheureusement, il préféra celle des livres qui ont été faits contre la religion. Il en adopta tous les principes, écarta toute idée de vice et de vertu, et regarda les hommes comme de simples machines. Il se crut en droit de disposer de sa vie, de celle de sa femme et de ses enfants. Un matin, il envoya son domestique porter une lettre dans le voisinage, à un ami qu'il priait de venir à sa maison avec deux autres personnes, pour voir le changement de son état et celui de sa famille. A la réception de la lettre, l'ami vola; mais il était trop tard : ce malheureux avait employé la hache et le pistolet. Il s'était servi de la première arme pour détruire sa famille, et avait tourné la dernière contre lui-même. Le juge, après une enquête, condamna sa mémoire. Son corps fut exposé à l'opprobre public et jeté à la voirie; on enterra sa femme et ses enfants avec décence. Tous les cœurs humains et sensibles versèrent des larmes sur le sort de cette famille et conçurent une nouvelle horreur pour les livres qui avaient fait un barbare d'un homme qui, avant d'avoir perdu la foi, avait mérité l'estime de tous ceux qui le connaissaient. (*L'abbé Gérard.*)

(*Gr. Cat.* 46e *q.*)

Nous devons surtout montrer que notre *foi est ferme et constante* en ne faisant pas même semblant de la renier et en la professant au contraire courageusement et partout par nos paroles comme par nos actes. Et voilà pourquoi le Sauveur a dit : « Celui qui me renoncera devant les hommes, je le renoncerai devant mon Père qui est dans les cieux » (*S. Matth.* 10. 32.). Voilà pourquoi S. Paul écrivit au Romains: « Il faut croire de cœur pour obtenir la justice, et confesser de bouche pour obtenir le salut. » (X. 10.)

L'ancien et le nouvel Eléazar.

Un des plus beaux traits de nos livres saints, c'est celui où ils représentent Eléazar, vieillard encore plus vénérable par ses vertus que par son âge, préférant généreusement la mort à l'infraction de la loi, et aimant mieux se livrer aux supplices que d'employer la feinte pour y échapper. Mais quoiqu'on ne puisse assez admirer cet exemple de droiture et de fermeté, j'ose dire qu'il n'y a rien de plus admirable que celui qu'a donné, pendant la révolution, M. Paquot, curé du diocèse de Reims, qui, par le nombre de ses années, était le doyen de la chrétienté et que la sainteté de sa vie, généralement reconnue, avait fait surnommer le *saint prêtre*. Il demandait à Dieu de terminer sa carrière par l'effusion de son sang pour la foi; son Dieu lui avait dit sans doute qu'il allait l'exaucer. Entrés subitement dans son oratoire, les brigands le trouvèrent à genoux, terminant les prières des agonisants. Il se livrait à eux comme un disciple de Jésus-Christ à ses bourreaux; il traversa sous leur escorte les rues de la ville, entouré de leurs sanguinaires acclamations et récitant paisiblement les psaumes de David. Arrivé sur le seuil de la maison commune, il allait recevoir le coup de la mort ; le maire, croyant avoir trouvé le moyen de l'y soustraire, s'avance en criant aux brigands : « Qu'allez-vous faire, ce vieillard n'est pas digne de votre colère ; c'est un homme qui est

fou, qui a perdu la tête, à qui le fanatisme renverse les idées. » — « Non, monsieur, dit le doyen vénérable, en entendant ces mots, je ne suis ni fou, ni fanatique ; je vous prie de croire que jamais je n'ai eu la tête plus libre ni l'esprit plus présent. Ces messieurs me demandent un serment décrété par l'assemblée nationale, je connais ce serment ; il est impie, subversif de la religion. Ces messieurs me proposent le choix entre le serment et la mort. Je déteste ce serment et je choisis la mort. Il me semble, monsieur, que c'est là vous avoir assez démontré que j'ai l'esprit présent et que je sais ce que je fait. » Ce magistrat anéanti, par cette réponse sublime, est forcé de l'abandonner aux assassins. M. Paquot fait signe de la main, et ils l'arrêtent. « Quel est celui d'entre vous, leur demanda-t-il, qui me donnera le coup de la mort? » — « C'est moi, » répond un des brigands. — « Ah ! reprend M. Paquot, permettez que je vous embrasse et je vous témoigne ma reconnaissance pour le bonheur que vous allez me procurer. » Il l'embrasse en effet comme le plus cher de ses bienfaiteurs, et il ajoute : « Permettez à présent que je me mette dans la posture convenable pour offrir à Dieu mon sacrifice. » L'assassin suspend sa hache. M. Paquot, à genoux, demande hautement pardon à Dieu, pour lui et pour ses bourreaux. Le scélérat qu'il avait embrassé porte le premier coup ; le saint prêtre tombe ; le reste des bourreaux à l'envi percent et hachent son cadavre avec leurs baïonnettes et leurs sabres, montrant par leur barbarie ce que peut la rage de l'impiété, comme M. Paquot avait montré, par son courage et sa douceur, ce que peut l'héroïsme de la vertu soutenu par la religion. (*Les héros chrétiens.*)

S. Gordius.

S. Gordius quitta, après quelque temps, la solitude où il s'était enfui, pour échapper à la persécution que Dioclétien avait allumée contre les chrétiens, et vint à Césarée au moment où le peuple était réuni au cirque pour célébrer les jeux de Mars. Son corps amaigri, ses cheveux

en désordre, sa longue barbe et ses habits déchirés eurent bientôt attiré l'attention du public. On soupçonna et on reconnut en lui un chrétien. Comme tel il fut condamné à l'instant à périr par le feu. Remarquant que quelques personnes versaient des larmes sur son sort, il leur dit : « Ne pleurez pas sur moi mais sur les ennemis de Dieu qui en nous préparant ce feu, attisent pour eux-mêmes le feu de l'enfer. Ce feu, qui tue le corps, je ne le crains pas, il s'éteint bientôt; mais ce que je crains, c'est ce feu éternel qui ne s'éteindra jamais, qui trouve son aliment dans les malheureux qu'il brûle. S'il le fallait, je suis prêt à subir mille fois la mort pour le nom du Seigneur et pour ma foi. » Quelques-uns s'étant rapprochés de lui en l'engageant à renoncer à Jésus-Christ *de bouche*, mais de *le confesser seulement de cœur,* afin d'échapper ainsi à la mort, il répliqua : « Cette langue que j'ai reçue comme un présent de Jésus-Christ, ne peut renier son maître. Le cœur croit pour obtenir la justice, la bouche confesse pour obtenir le salut. » *(Marchant, Jardin des pasteurs.)*

Le philosophe païen devenu chrétien.

Victorin avait été attaché jusque dans un âge très-avancé à la philosophie païenne; mais ayant fait connaissance avec les saintes Ecritures, il devint chrétien, se contentant de professer sa foi en secret, mais n'ayant pas le courage de manifester ses convictions en public. Cependant un jour il confia ce secret à son ami Simplicien, chrétien comme lui; voici la réponse qu'il reçut : « Je ne puis le croire, ni vous compter au nombre des chrétiens, aussi longtemps que je ne vous aurai pas vu dans une église chrétienne. » L'autre répliqua, toujours sur le même ton railleur. « Les murs de l'église font-ils donc le chrétien. » — Néanmoins, à mesure que sa foi devint plus vive, le besoin de la professer publiquement se fit sentir plus fortement à son cœur. Il vint à l'improviste trouver son ami et le lui déclara franchement. Lorsqu'il fut baptisé, au moment de prononcer la formule de la profession de foi, on voulut lui accorder comme un

privilége, de ne le faire qu'en présence d'un petit nombre de témoins et non devant toute la communauté chrétienne. Mais il répondit: « Je n'ai pas craint de professer publiquement ce qui ne pouvait me donner le salut et maintenant craindrais-je d'exprimer publiquement ce en quoi je puis seul trouver le salut ? »

Ne reniez pas Jésus-Christ.

Lorsque Léonide, père du célèbre Origène, se trouvait en prison à cause de sa foi, son fils encore dans la tendresse de l'âge, puisqu'il n'avait que quatorze ans, lui envoya la lettre suivante: « Ah, mon père! je vous en conjure à genoux, ne reniez pas Jésus-Christ, à cause de nous. Je vous remplacerai auprès de ma mère et de mes six frères. J'irai mendier de porte en porte pour les faire vivre, si vous mourez martyr de la foi. »

(*Gr. Cat.* 47-48e *q.*)

Le signe de la Croix. Le principal signe par lequel le chrétien catholique professe sa foi, c'est le signe de la Croix qui exprime les deux principaux mystères de notre sainte religion, à savoir : le mystère de la Très-Sainte Trinité et le mystère de la Rédemption; voilà pourquoi ce signe a été en usage chez les chrétiens depuis les temps les plus reculés, même dès le temps des apôtres, comme un signe particulier de la profession de foi catholique.

C'est au signe de la croix que l'on reconnaît un catholique.

Fr. J. Gehlen dans son ouvrage : *Aventures et recherches d'un pélerin en Terre-Sainte*, raconte: « Sur le chemin de Bethléem, nous fumes rencontrés par quelques femmes Bethléemites, dont la figure n'était pas voilée, d'après l'usage adopté en Orient par les chrétiennes; pour nous montrer qu'elles étaient catholiques, elles s'empressèrent de faire le signe de la croix.

Cette pieuse manière de se faire reconnaître comme

catholiques me rappela une parole que, peu de temps avant mon départ de Rome, j'appris de la bouche du célèbre cardinal Mezzofanti, cet homme auquel Dieu semblait avoir accordé le don des langues. « Combien de langues orientales avez-vous apprises ? me dit-il en riant, et comment saurez-vous comprendre les habitants de l'Asie ? » — Je répondis, « Je n'ai appris aucune langue orientale, Eminence, excepté quelques mots d'hébreu ; après tout, j'espère que l'italien suffira pour me tirer d'affaire. » — « Eh bien reprit le cardinal avec la naïve gaîté d'un enfant, je veux vous apprendre à l'instant une langue qui sera comprise dans tout l'univers, c'est... la *lingua Crucis, la langue de la Croix !* Allez où vous voulez, partout où il y a des catholiques, le signe de la croix est connu ; et celui qui vous le verra faire, quand même il parlerait la langue la plus inconnue, vous comprendra ; s'il est catholique, il se servira également de ce signe et vous vous reconnaîtrez, vous saurez que vous êtes des frères en Jésus-Christ ! S'il n'est pas catholique vous vous entendrez encore, et tout le monde saura avec qui il a à faire. »

Les armoiries des catholiques.

Un docteur chrétien dit en parlant du signe de la croix : « Vous êtes noble, lorsque vous portez des armoiries nobles, mais vous l'êtes bien plus, lorsque vous portez au-dedans de que vous le signe de la croix. Ceux qui ne peuvent se glorifier de leurs aïeux et non de quelques grandes actions faites par eux-mêmes, ressemblent, pour la noblesse, à ceux qui tiennent auberge et s'en vont emprunter tous les meubles de leurs voisins. Il est plus honorable d'avoir pour armes la croix qu'un blason noble. »

Comparaison.

« Toute grande société a une marque distinctive à laquelle elle reconnaît ses membres ; chaque armée bien réglée à son étendard sous lequel se rangent les soldats ; le signe distinctif et l'étendard des chrétiens catholiques, c'est la croix. » (*Marchant.*)

(*Gr. Cat.* 50-51e *q.*)

Au témoignage de Tertullien qui vivait au deuxième siècle, les premiers chrétiens se servaient fréquemment du signe de la croix: « Quoi que nous fassions, dit ce célèbre écrivain, au début du voyage et durant le voyage, en mouvement et en repos, en entrant et en sortant, en mettant nos vêtements et nos chaussures, en nous levant, en prenant nos repas, le jour, la nuit, nous traçons sur notre front le signe de la croix. » Instruits par l'exemple des premiers chrétiens, nous devons les imiter en faisant souvent le signe de la croix, surtout en nous levant et en nous couchant, avant et après nos prières, avant nos principales actions, dans les dangers et les tentations, parce que, en faisant pieusement ce signe auguste, nous nous rendons invulnérables aux attaques du démon, et nous attirons sur nous les bénédictions du ciel.

Dans toutes les tentations armez-vous du signe de la croix.

Dans l'ordre religieux de S. Benoît, cet ordre auquel les peuples de l'Europe doivent surtout leur civilisation, vivait un novice issu de famille noble, autrefois guerrier héroïque et violent, mais depuis simple frère lai dans un couvent. Un jour qu'il avait été désigné pour servir les pères au réfectoire, son ancien orgueil se réveilla. « Que sont » pensait-il en lui-même « ces gens de rien, et comment puis-je m'abaisser à les servir comme un esclave! » — Cependant S. Benoît, sous la direction duquel il vivait, et qui avait reçu du ciel le don de connaître les pensées secrètes du cœur, se retourna de son côté et lui dit: « Mon frère, signe ton cœur du signe de la croix! Que signifient ces paroles que tu murmures intérieurement? Mets un cachet sur ton cœur! » L'autre comprit à l'instant l'avertissement du saint abbé. — Où est le chrétien qui n'ait pas besoin du même conseil? Toutes les fois que les pensées d'orgueil, d'envie ou d'autres

passions dangereuses s'élèvent en nous, le même conseil nous est donné. Rappelez-vous alors le signe de la croix, le signe par lequel vous avez été sauvé; domptez votre passion, triomphez de vous-même, résistez au mal en vertu de l'obéissance. — Cette pensée et cette résolution s'éveilleront en nous toutes les fois que nous marquerons du signe de la croix, non-seulement notre front et notre bouche, mais aussi notre cœur. Ce signe est saint et sacré, mais il faut qu'il soit accompagné de pensées et de résolutions analogues. (*Veith. Charitas. p.* 299.)

Le pouvoir du signe de la croix.

Saint Grégoire de Nazianze, dans son discours contre Julien l'Apostat, rapporte le fait suivant: Julien descendait un jour dans un sanctuaire souterrain, inaccessible à la foule, et dans lequel on redoutait de pénétrer. Il était accompagné d'un magicien fameux. L'empereur fut à peine entré, qu'il fut saisi de crainte. Des cris inconnus, effrayants, se firent entendre; une fumée noire remplit le sanctuaire, et des spectres de feu se présentèrent devant lui. Frappé d'un spectacle si nouveau pour lui, car il était déjà d'un âge mûr lorsqu'il embrassa l'idolâtrie, il eut recours au signe de la croix; cette arme toute-puissante qu'il eût voulu briser, il s'en sert contre ses frayeurs. Le signe de la croix montre sa vertu, les démons fuient, les terreurs de Julien s'évanouissent. Mais voici un nouveau miracle. Il veut continuer ses superstitions sacriléges; ses terreurs reviennent, les monstres infernaux reparaissent. Il fait de nouveau le signe de la croix, et les démons, épouvantés, se hâtent de fuir une seconde fois. — Ce n'est pas seulement pour chasser les démons, c'est encore pour guérir les maladies et préserver des dangers qui menacent votre corps, que le signe adorable de notre rédemption a une vertu toute-puissante. Les Pères de l'Eglise nous en fournissent les preuves les plus authentiques. — S. Augustin rapporte qu'une femme de Carthage, nommée Innocente, avait un cancer que les médecins avaient déclaré incurable. C'est ce que m'avait dit en termes formels, continue le saint

Docteur, le médecin qui la soignait, et qui était l'ami intime de ma famille. Désespérée des hommes, cette femme avait mis toute sa confiance en Dieu. Le Seigneur daigna récompenser ses prières et sa foi. Il l'avertit en songe de se présenter à l'église, la veille de Pâques, de se rendre au baptistère des femmes, et de prier la première nouvelle baptisée qu'elle verrait, de lui faire le signe de la croix sur son mal. Elle obéit, et fut aussitôt guérie. Le médecin, étant revenu, la trouva en parfaite santé. Etonné au-delà de toute expression, il la supplia de lui dire quel remède elle avait employé. Elle lui raconta la chose avec beaucoup de naïveté. « Je croyais, lui dit le médecin, que vous alliez me dire quelque chose d'extraordinaire! » Puis il ajouta un instant après : « Qu'y a-t-il d'étonnant que le Christ ait guéri un cancer, lui qui a ressuscité un mort de quatre jours? » (*S. Augustin. Cité de Dieu.* XXIII. 8.)

Comparaisons.

« La croix est un bouclier, une arme, un trophée de victoire sur le démon; c'est un signe auquel l'ange exterminateur nous reconnaît, et qui le fait passer outre, sans qu'il nous frappe. » (*S. Jean Damascène.*)

« Personne n'est assez hardi pour s'attaquer à quelqu'un qui porte les couleurs ou les chiffres d'un roi; ces signes seuls le mettent à l'abri de la violence des ennemis. Quelle assurance bien plus grande ne devons-nous pas avoir, nous chrétiens, qui portons, non le chiffre d'un roi de la terre, mais le monogramme du roi des cieux et qui pouvons opposer à nos ennemis cette croix avec laquelle depuis longtemps il les a humiliés et vaincus. » (*S. Ephrem.*)

(*Gr. Cat.* 52^e *q.*)

Nous avons encore la coutume, lorsqu'on récite l'Evangile, de marquer notre front, notre bouche et notre poitrine du signe de la croix, afin que Dieu daigne nous accorder, par les mérites de Jésus crucifié, la grâce de comprendre l'Evangile par l'esprit, de le confesser de bouche et de l'aimer de cœur.

L'usage de faire le signe de la croix avant la lecture de l'Evangile, est très-ancien.

Anciennement le diacre, avant de prendre le livre des Evangiles, devait se laver les mains, en signe de respect pour le plus saint de tous les livres. Tous les assistants se levaient alors et se marquaient du signe de la croix, en disant cette prière: « Seigneur, fortifiez tous mes sens par le signe de la croix, afin que j'écoute attentivement les paroles du saint Evangile, que je les croie de cœur, que je les professe de bouche, et que je les accomplisse par mes œuvres. » Les femmes abaissaient aussitôt leurs voiles sur le visage, en signe d'humilité et de recueillement, les rois et les princes ôtaient leurs couronnes et déposaient leurs sceptres, et tous les hommes mettaient de côté leurs bâtons de voyage. Ensuite on tenait les bras croisés sur la poitrine pour signifier, dit saint Hildebert, qu'on garderait avec soin dans le cœur les paroles de la bonne nouvelle et qu'on s'y attacherait inviolablement.

Pratique. 1) Ne rougissez donc jamais de la foi catholique ni du signe de la croix! 2) Evitez la fréquentation des hommes impies et irréligieux, de même que la lecture des livres qui pourraient vous faire chanceler dans la vraie foi ou dans la vertu!

Ne rougissez pas de votre foi.

Saint Justin martyr fut cité devant les tribunaux à cause de sa foi. Rusticus, alors préfet de Rome, lui reprocha d'être un sectateur du Christ et lui dit: « Vous devriez rougir d'une religion aussi stupide. » — Que fit le généreux confesseur? Quelle fut sa réponse? Elle fut digne d'un chrétien: « Que Dieu me garde, dit-il, de jamais rougir de ma foi! Toute ma consolation et ma gloire, c'est de professer la religion chrétienne et de reconnaître le Dieu des chrétiens comme le seul vrai Dieu. » (*Dans sa vie.*)

Ne fréquentez pas les impies.

Comme saint Vincent de Paule était compatriote du fameux abbé de Saint-Cyran, l'un des chefs du Jansénisme, il avait eu des relations intimes avec lui, avant qu'il connût les égarements de son esprit et son attachement opiniâtre à l'erreur. Mais un jour que l'abbé osa lui dire que Dieu lui avait fait connaître que depuis cinq ou six cents ans il n'y avait plus d'Eglise : « Eh quoi ! monsieur, lui dit le saint, voulez-vous plutôt croire vos sentiments particuliers que la parole de Notre-Seigneur, qui a dit que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre son Eglise? L'Eglise est son épouse, il ne l'abandonnera jamais. » L'abbé était trop orgueilleux et trop entêté pour profiter de cette sage remontrance. Loin de reconnaître ses erreurs, il s'obstina à les défendre ; il soutint que si l'Eglise était autrefois l'épouse de Jésus-Christ, elle était maintenant une adultère et une prostituée. Il prit le parti de Calvin, dont le saint lui reprochait de suivre les sentiments ; il prétendit que cet hérésiarque n'avait pas une si mauvaise cause, mais qu'il l'avait mal défendue; il alla même jusqu'à soutenir des points condamnés par le Concile de Trente. Vincent fut tellement révolté de cet indigne langage, qu'oubliant sa douceur ordinaire, il lui dit avec vivacité : « Prétendez-vous donc, Monsieur, que je m'en rapporte à un docteur particulier sujet à faillir, plutôt qu'à l'Eglise entière qui est la colonne de la vérité? Elle m'enseigne une chose, et vous voulez m'en persuader une autre qui lui est diamétralement opposée? Ah ! Monsieur, comment osez-vous préférer votre jugement aux meilleures têtes du monde, et à tant de saints prélats qui ont décidé ces articles au Concile de Trente? » Peu content d'avoir ainsi condamné l'erreur dès qu'il la connût, le saint se fit encore un devoir de s'interdire tout commerce avec ses partisans ; et c'est pour cela qu'ils se sont attachés à déprimer ses mérites, et à ternir, autant qu'ils ont pu, l'éclat de sa gloire. Mais leur injuste haine ne sert qu'à mieux prouver la pureté de sa foi; et rien n'est plus glorieux pour lui que d'avoir eu pour ennemis les ennemis de l'Eglise même. (*Anecdotes chrétiennes du P. Reyre.*)

DU SYMBOLE DES APOTRES.

(*Gr. Cat.* 1-2e *q.*)

Le symbole des Apôtres qu'on récite comme suit: « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, etc. » renferme en abrégé tout ce que nous devons principalement savoir et croire pour être sauvés. Il se divise en douze articles et nous vient des Apôtres, comme son nom l'indique. Mais on lui a encore donné ce nom pour le distinguer des symboles de *Nicée* et de *saint Athanase* qui sont des professions de foi plus étendues.

Le symbole était dans les premiers siècles de l'Eglise un mot d'ordre ou de passe.

Le symbole des Apôtres fut tenu en grande vénération dans l'Eglise par tous les chrétiens, et considéré comme une marque distinctive des vrais fidèles. Aux premiers siècles du christianisme, on ne le récitait pas pendant la Messe. Nulle part on ne trouve qu'il ait été récité en public pendant les trois premiers siècles. « Ce symbole, » dit Tertullien, « était le mot d'ordre et le signe distinctif des vrais fidèles; voilà pourquoi il a été conservé si longtemps par tradition orale est non par écrit. Ce que le mot d'ordre ou la consigne est pour les soldats en temps de paix et de guerre, voilà ce que fut pour les chrétiens, surtout à l'époque des persécutions, le symbole des Apôtres, afin de se reconnaître entre eux. Un étranger voulait-il assister à leurs assemblées, à leurs offices divins, on l'arrêtait à la porte et la sentinelle lui disait: Donnez-moi la consigne, répétez le mot d'ordre! Si l'inconnu voulait passer et être admis, il fallait qu'il récitât les douze articles du symbole; s'il ne savait pas les réciter, il était refusé. »—Si l'on était encore aussi sévère de nos jours à l'égard des chrétiens, ce ne serait pas trop dire qu'on refuserait l'entrée de l'Eglise à plusieurs d'entre eux; car il serait bien plus aisé de leur faire rapporter le contenu d'un feuilleton ou d'un nouveau roman, que d'exiger de ces grands

esprits la récitation des douze articles du symbole qu'ils ont su au bout du doigt pendant leur enfance, mais qu'ils ont oublié, faute d'en user depuis que leur raison s'est émancipée. *(Le S. Sacrifice de la Messe par R. Eggert. p.* 254.)

1er ARTICLE DU SYMBOLE.

« *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.* »

§ I. DE DIEU.

« Je crois en Dieu. »

(*Gr. Cat.* 3-3e *q.*)

Dieu est un esprit infiniment parfait, le maître du ciel et de la terre, la source de tout bien; il est un *esprit,* parce qu'il a de l'intelligence et une volonté libre mais pas de corps; si l'Ecriture sainte parle parfois des yeux, des oreilles, des mains de Dieu, c'est uniquement pour se faire comprendre des hommes. Dieu est en outre *infiniment parfait,* parce qu'il n'est point, comme les créatures, bon dans une certaine mesure, mais parce qu'il possède sans nombre et sans mesure toutes les perfections ou les bonnes qualités. « La raison même et la conscience » dit Tertullien, « nous donnent cette notion de Dieu, et nous disent que, de tout ce qui peut exister de grand, il est le plus grand, qu'il est éternel, indépendant, sans commencement et sans fin; donc si nous découvrons quelque part un objet, un être chez qui se manifeste de la faiblesse ou de la dépendance, c'est assez pour pouvoir dire, sans crainte de nous tromper: ce n'est pas Dieu, puisque la raison nous apprend que Dieu est cet être souverain qui peut tout, qui fait tout, qui a soin de tout, et qui n'a besoin d'aucun autre, cet être qui ne dépend d'aucun autre être, tandis qu'au contraire tout ce qui existe dépend de lui. »

Dieu est invisible.

A Ste Hélène, Napoléon eut avec ses compagnons d'exil, surtout avec Bertrand, qu'il voulait persuader, des conversations sur la religion, dans lesquelles on remarque des pensées vraiment étonnantes et dignes des plus profonds théologiens. Ce général lui ayant dit un jour sur un ton fort inconvenant: « Qu'est-ce que Dieu? L'avez-vous vu? » — « Je vais vous le dire, » répondit Napoléon. « Comment jugez-vous qu'un homme a du génie? Le génie est-il une chose visible? Qu'en savez-vous pour y croire? Sur le champ de bataille, au fort de la mêlée, quand vous aviez besoin d'une prompte manœuvre, d'un trait de génie, pourquoi, vous le premier, me cherchiez-vous de la voix et du regard? Pourquoi s'écriait-on de toutes parts: Où est l'empereur? Que signifiait ce cri, si ce n'est de l'instinct de la croyance en moi, en mon génie? Mes victoires vous ont fait croire en moi, eh bien! l'univers me fait croire en Dieu... Les effets merveilleux de la toute-puissance divine sont des réalités plus éloquentes que mes victoires. Qu'est-ce que la plus belle manœuvre auprès du mouvement des astres... Quoique Dieu soit invisible, il existe néanmoins et je crois en lui. » (*M. Michaud.*)

Dieu est un esprit.

S. Ephrem écrit à ce sujet. « L'œil ne peut embrasser la mer, mais ce n'est pas à cause de son éloignement, car les navigateurs eux-mêmes, quoiqu'ils la traversent, ne sont pas en état de l'embrasser par leurs regards. Ainsi vivent et se meuvent dans la divinité les puissances, les êtres et les anges. Mais quoique tout ait son fondement et son principe dans l'Etre divin, rien n'est cependant en état de l'approfondir.— L'air est mêlé à tout; c'est de l'air que dépend notre respiration. Nous pressant et nous serrant de toutes parts, il entre en nous, il sort de nous et cependant il semble ne pas être près de nous. La main s'étend dans l'air pour le saisir, mais vains efforts! il lui échappe sans néanmoins s'envoler, puisqu'il demeure en lui-même. On le prend et on ne le tient pas. Son souffle passe devant les corps; il les enserre

et cependant ils restent libres; partout où ils se tournent, ils se meuvent dans l'air. Tout dépend de cet air qui seul porte tout sans se fatiguer. Les êtres habitent dans sa plénitude, et ils s'y trouvent, malgré cela, comme dans un espace vide. Il est trop grand pour se cacher quelque part, et, quoique non caché, il est invisible; il se cache et se dérobe en lui-même. — Prenez ces comparaisons tirées de l'air, comme autant de couleurs pour vous peindre une image de l'Eternel que nulle image ne peut représenter! Il est loin et il est près, il est en nous, mais non comme y étant renfermé, ou se trouvant dans un espace; toute la création est en lui, et il est comme s'il ne se trouvait pas en elle. Rien ne peut le cacher en soi-même; il se cache en lui-même. »

Dieu est infiniment parfait.

Qui pourrait dire ce que Dieu est? Qui peindra sa beauté, sa puissance et sa grandeur, toutes ses perfections et ses propriétés?— Le P. Jordan de l'ordre des frères prêcheurs, questionnant un jour un possédé, demanda à l'esprit impur où il aimerait le mieux de se trouver. Il reçut pour réponse: « Dans le ciel. » Lui demandant alors la raison pour laquelle il préférerait être au ciel, il lui fut répondu: « C'est afin de pouvoir contempler la face du Créateur. » L'exorciste demanda ensuite, s'il aimait beaucoup de la voir, et l'esprit répliqua: « Je l'ai vue un peu plus d'un moment, mais s'il m'était donné de la voir encore aussi longtemps, je serais content de souffrir jusqu'au jour du dernier jugement toutes les peines qu'endurent les damnés en enfer. » Ces dernières paroles prononcées avec l'accent du désespoir, jetèrent une telle terreur dans l'âme du P. Jordan qu'il perdit connaissance et sembla frappé de mort. Etant revenu à lui-même, il dit à l'esprit impur: « Vous avez raisonné juste, mais je vous en adjure, donnez-moi un point de comparaison avec la beauté de Dieu. » Et le démon répondit: « Ce que vous souhaitez-là est un souhait insensé; car comment pourrais-je y satisfaire? Cependant, puisque vous me pressez si fort, je vous donnerai une comparaison, quoiqu'elle ne sera qu'une suite de pa-

roles inutiles qui seront loin d'être l'ombre même de la réalité. Représentez-vous que toutes les beautés les plus ravissantes de la terre et du ciel, toutes les pierres précieuses, les cristaux les plus purs, l'or et l'argent, toutes les fleurs et tous les métaux et toutes les choses qui réjouissent les yeux par leur beauté, soient réunies et fondues ensemble; qu'en même temps brillent toutes les étoiles comme autant de soleils étincelants, que le soleil ait un éclat plus splendide encore que tous les astres réunis, et que ces globes et ces soleils des cieux réunissent tous leurs rayons en une seule beauté; certes, cette beauté surpasserait tout ce que l'imagination de l'homme pourrait inventer, et cependant ce ne serait rien en comparaison de cette beauté unique du Créateur, car les ténèbres de la nuit ne peuvent être comparées avec la splendeur du jour. Malheur donc à ceux qui sont privés de la vue d'une gloire et d'une beauté aussi ineffable! » *(Joannes Herold, in suo promptuario exemplorum.)*

(*Gr. Cat.* 6me *q.*)

Les principales perfections de Dieu sont les suivantes: *Dieu est éternel et immuable, — partout présent et connaissant tout,— infiniment sage et puissant,— infiniment saint et juste,— infiniment bon, miséricordieux et longanime, — infiniment vrai et fidèle.*

Prière de Néhémie.

Autrefois Néhémie proclamait tous ces attributs divins et ces perfections dans sa prière, quand il disait: « Seigneur, Dieu créateur de toutes choses, terrible et fort, juste et miséricordieux, qui êtes seul le roi clément, seul excellent, seul juste, tout-puissant, éternel, qui délivrez Israël de tout mal, qui avez choisi nos pères et qui les avez sanctifiés. » (2. *liv. des Mach.* 24, 25.)

Un saint, méditant les perfections divines.

S. Ignace de Loyola aimait à méditer souvent sur les sublimes attributs de Dieu et admirait partout et toujours dans

les choses, en apparence les plus viles, la beauté, la sagesse et la toute-puissance de Dieu. Il ne fallait qu'un insecte, une fleur, une plante ou même un simple brin d'herbe pour le jeter dans une espèce d'extase. Mais rien ne lui causait autant de ravissement que la vue du ciel et la contemplation de la majesté divine qui s'y cache.

(*Gr. Cat.* 7^e *q.*)

I. *Dieu est éternel,* c'est-à-dire, qu'il est toujours, sans commencement et sans fin.

Réponse de Dieu à Moïse.

Oui, Dieu est éternel, il n'a ni commencent ni fin, ni un passé ni un avenir, mais seulement un présent.

Lorsque Moïse lui demanda: « Que dois-je dire aux enfants d'Israël, s'ils me demandent : qui vous a envoyé? » Dieu répondit : « Je suis celui qui suis, » ou ce qui signifie la même chose : « Jehovah. » Voici la remarque que fait sur ces paroles le grand S. Augustin : « Si on vous adressait cette question, vous diriez: Je suis Caïus; un autre, je suis Lucius; un troisième, je suis Marc. En un mot, vous déclineriez votre nom. Telle fut aussi la réponse que donna le Seigneur quand Moïse lui demanda : comment vous appelez-vous? par qui, dois-je dire, avoir été envoyé, si l'on me questionne? — Je suis!—Qui êtes-vous?—Je suis!—Voilà donc votre nom.— Il s'exprime encore plus clairement quand il dit : « Allez, celui qui est, m'envoie vers vous. » Conséquemment, comme le même Père de l'Eglise l'observe plus loin, l'*éternité* est la substance de Dieu dans laquelle on ne trouve rien qui change, rien qui passe, puisque Dieu ne peut perdre la moindre chose, et où il n'y a pas de futur, puisque Dieu possède actuellement tout ce qu'il pourrait jamais posséder. » — C'est pourquoi David chante dans le Psaume 89. « Avant la formation des montagnes, avant la création de la terre et du monde, de l'éternité à l'éternité, vous êtes le Dieu fort. »

(*Gr. Cat.* 8-9e *q.*)

II. *Dieu est immuable*, c'est-à-dire qu'il demeure éternellement le même, sans jamais changer lui-même ou sans changer ses décrets. « En Dieu il n'y a ni changement, ni ombre de vicissitude. » (*Epît. de S. Jacq.* 1. 17.) « Mes secrets sont immuables et ma volonté s'accomplit. » (*Isaïe.* 46, 10.) Or, Dieu étant éternel et immuable, nous devons le servir et l'aimer éternellement, de sorte que nous puissions dire avec David : « Vous êtes la force de mon cœur et ma part éternelle, ô mon Dieu! » (*Ps.* 72. 25.)

Saint Ignace.

Dieu est éternel et immuable, et lorsque tout passe sur la terre, lorsque tout nous y est enlevé, lorsque tout change autour de nous, nous devons nous trouver heureux de pouvoir servir encore Dieu et le posséder.

Aussi saint Ignace avait-il l'habitude de dire : « Quand j'ai de l'or et de l'argent, qu'ai-je ? et pour combien de temps? Mais quand je possède Dieu, qu'ai-je alors? — Des roses sans épines, du feu sans fumée, — et une possession sans fin! » Et saint Augustin de son côté nous crie : « Voulez-vous jouir d'une joie durable, éternelle : attachez-vous à celui qui est éternel. »

(*Gr. Cat.* 10-11e *q.*)

III. *Dieu est partout présent*, c'est-à-dire qu'il est au ciel, sur la terre, en enfer et en tous lieux. « N'est-ce pas moi qui remplis le ciel et la terre? » dit le Seigneur. *(Jér.* 23, 24.*)*

IV. *Dieu sait tout,* c'est-à-dire qu'il connaît parfaitement tout de toute éternité; il connaît le passé, le présent et l'avenir, et même nos plus secrètes pensées. Voilà pourquoi il est écrit dans les livres saints : « les yeux du Seigneur sont plus lumineux que le soleil, ils pénètrent toutes les voies des mortels, et la profondeur

des abîmes et l'intime des cœurs, et les lieux les plus cachés; car toutes choses étaient connues du Seigneur avant qu'il les eût créées, et il les voit toutes, maintenant qu'il les a faites. » *(Liv. de l'Eccles.* 23, 28, 29.*)* La preuve la plus frappante qu'il nous a donnée de sa souveraine science, ce sont les *prophéties* de l'Ancien et du Nouveau Testament, où il a annoncé d'avance les événements qui se sont accomplis après plusieurs milliers d'années.

Psaume de David sur la souveraine science de Dieu.

Voici comment le prophète royal dans un sublime transport d'enthousiasme célèbre dans le psaume 138e le Dieu qui sait tout :

« Seigneur, vous me scrutez et vous me connaissez.

Vous connaissez le moment de mon sommeil et celui de mon réveil, vous découvrez de loin mes pensées.

Vous avez recherché le sentier par lequel je marche; vous avez prévu toutes mes voies et la parole qui n'était pas encore sur ma langue.

Seigneur, vous connaissez toutes choses, l'avenir comme le passé; vous m'avez formé et vous avez posé sur moi votre main.

Votre science est merveilleusement élevée au-dessus de moi, et je n'y puis atteindre.

Où irai-je devant votre esprit? Où fuir devant votre face?

Si je monte vers les cieux, vous y êtes; si je descends au fond des enfers, vous voilà.

Si je prends les ailes de l'aurore, si je vais habiter aux extrémités des mers,

C'est votre main qui m'y conduit, c'est votre droite qui m'y soutient.

Et j'ai dit: Peut-être les ténèbres me cacheront! et la nuit a éclairé mes voluptés.

Devant vous les ténèbres n'ont pas d'obscurité, et la nuit

éclaire comme le jour, les ténèbres et la lumière ne sont qu'une même chose pour vous.

Vous êtes le maître des sources de ma vie ; vous m'avez reçu au sortir du sein de ma mère.

Je vous rends grâce, Seigneur, de l'éclat imposant de votre magnificence ; vos œuvres sont admirables, et mon âme le sait.

Mon corps ne vous était point caché ; pendant que vous me formiez dans le secret, vous avez formé le tissu de mes membres, comme avec l'aiguille, dans les entrailles de la terre.

Vos yeux découvrent leur assemblage, leur nombre est inscrit dans votre livre ; nos jours étaient comptés et aucun n'était encore. » etc.

Le Seigneur voit.

Lorsque, en 1848, la populace de Philadelphie, dans un sentiment de haine contre les Irlandais qui s'y trouvaient, eut mis le feu à l'église catholique des Augustins, toutes les boiseries et les meubles de la maison de Dieu furent réduits en cendres, à l'exception d'une planche placée dans un cadre de bois au-dessus de la chaire, et sur laquelle étaient tracés en grands caractères ces trois mots : *Le Seigneur voit.* Ce tableau seul était demeuré intact et si bien, que ses bords mêmes n'offraient pas la moindre trace de fumée. Les boutefeu se rappelèrent alors, non sans terreur, ce qu'ils pouvaient et devaient savoir sans cette inscription ; en leur qualité de lecteurs de la Bible, ne connaissaient-ils donc pas cette parole si simple de l'Ecriture? « En tous lieux, l'œil du Seigneur voit les bons et les méchants. » Lors même que les flammes eussent dévoré cette inscription, le dogme d'un Dieu qui sait et voit tout, n'en serait pas moins resté debout. (*Veith. Misericordia*, p. 90.)

Le grand œil du monde.

Autrefois les Égyptiens se figuraient Dieu comme le grand œil du monde, qui pénètre et sonde tout. Aussi d'après le témoignage de saint Cyrille, avaient-ils représenté un sceptre

d'or au-dessus duquel on apercevait un grand œil ouvert. Ce *sceptre d'or* signifiait chez eux la puissance et la majesté de Dieu, cet *œil ouvert* sa souveraine science. En plaçant cet œil au-dessus du sceptre, ils avaient voulu exprimer symboliquement que Dieu, du haut de sa grandeur, étend ses regards sur tout, et que sa science repose sur sa toute-puissance.

(*Schuster.*)

(*Gr. Cat.* 12e *q.*)

Dans toutes nos actions et nos omissions, mettons-nous en la présence de Dieu ; car la fréquente pensée d'un Dieu présent partout et qui sait tout, est un moyen efficace,

1° *pour nous détourner du mal dans tous les lieux, même les plus cachés, et pour nous exciter au bien.*

Exemples tirés de la Bible.

Suzanne fut sollicitée violemment par deux hommes infâmes à commettre un crime ; mais se rappelant la présence de Dieu qui voit tout, elle résista courageusement à leurs menaces et à leurs flatteries. « Je ne vois que périls de toutes parts, » disait-elle, « car si je cède, je mérite la mort ; et si je ne cède pas, je n'échapperai pas à vos mains. Mais il vaut mieux pour moi tomber dans vos mains en résistant, que de pécher devant le Seigneur. » (*Daniel.* 13, 22-23.) Jésus-Christ lui-même a dit : « Lorsque vous faites l'aumône, que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre droite, afin que votre aumône soit dans le secret ; et votre Père qui voit dans le secret, vous le rendra. Et quand vous priez, vous ne serez point comme des hypocrites qui aiment à prier debout dans les synagogues et sur les places publiques, pour être vus des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense. Mais vous, quand vous priez, entrez dans votre chambre, et, la porte fermée, priez votre Père dans le secret, et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra. » (*S. Matth.* 6, 5-6.)

Le souvenir de la présence de Dieu nous éloigne du mal.

Un païen, le philosophe Sénèque, reconnut combien c'est un moyen efficace pour éviter le péché, que de se représenter continuellement, comme un témoin de ses actions, un homme d'une grande autorité. Mais parce qu'il était privé des lumières de la foi, et pénétré seulement du faible sentiment que la nature nous inspire, il ne put donner à son ami Lucilius, que le conseil suivant : « Il faut vous choisir un homme de bien, et vous le représenter toujours devant les yeux, afin de vivre et de tout faire en sa présence, comme s'il vous voyait; car la présence d'un témoin nous empêche de commettre un grand nombre de fautes. » (*Epist.* II.) Si la feinte représentation d'un homme qui n'est pas réellement présent, a paru suffisante à ce philosophe, pour faire éviter la plupart des crimes, qui osera revoquer en doute que la présence de Dieu, c'est-à-dire de la Grandeur infinie, de la Majesté suprême, du Juge souverain, ne soit un moyen assez puissant, non-seulement pour empêcher toute faute mortelle ou vénielle, mais encore pour conserver le cœur entièrement pur? (*Scaramelli.*)

Le souvenir de la présence de Dieu nous porte au bien.

Le premier avertissement que saint Dorothée donna à son disciple Dosithée, et qu'il lui conseilla de graver en lettres d'or dans son esprit, était celui-ci : « Que Dieu ne sorte jamais de votre cœur; pensez toujours à sa divine présence et tenez-vous devant lui. » Saint Dosithée suivit ce conseil, et en tout temps, soit qu'il marchât, soit qu'il mangeât, soit qu'il fût occupé d'ouvrages manuels, il se tenait toujours en la présence de Dieu, et ne voulut jamais abandonner ce saint exercice, même au milieu des graves maladies dont il fut affligé. C'est par ce moyen, nous dit saint Dorothée, que pendant l'espace de cinq ans, son disciple put non-seulement se dépouiller de ses vices en réformant le jeune soldat dissolu, effréné, rempli de défauts, qui soupirait après les plaisirs du siècle, mais encore se revêtir de la perfection reli-

gieuse et trouver sans doute dans le ciel une place parmi les plus illustres anachorètes. (*Scaramelli.*)

Pensez à la présence de Dieu.

Thalès, un des sages de la Grèce, fut raillé par une femme, au moment qu'il trébucha et tomba, pour avoir regardé les étoiles au lieu de regarder devant lui le chemin qu'il devait suivre. Il en est tout autrement du chemin étroit de la vie chrétienne; quiconque veut être préservé d'une chute ou d'un choc, doit regarder le ciel, afin qu'il se rappelle sans cesse la présence et la sainte volonté de Dieu qui est le témoin et la fin sublime de ses actes, et qu'il puisse dire avec saint Etienne : « Je vois le ciel ouvert et le Fils de l'homme à la droite de Dieu. « (*Veith. Sermons pour les fêtes. I. p.* 84.)

L'idolâtre et le missionnaire.

La pensée d'un Dieu partout présent et sachant tout, est incompatible avec le péché. Un missionnaire prêchait un jour que Dieu est présent en tous lieux, qu'il observe et voit tout, qu'il connaît même nos plus secrètes pensées. En entendant ces vérités, un idolâtre répondit: « Comment? un Dieu qui voit tout? Nous n'en voulons pas. Nous aimons une vie libre et nous n'avons pas besoin de quelqu'un qui entende et voie ce que nous faisons. »

L'œil de Dieu.

Une famille distinguée qui se trouvait en voyage, descendit un soir dans un village de l'Allemagne. Comme le lendemain était un jour de dimanche, on ne continua pas la route, mais le chef de la famille, accompagné de ses enfants et de ses domestiques, se rendit à l'église pour y assister aux offices. Ceux-ci terminés, on alla examiner l'école et le village, puis on s'en retourna à l'hôtel. Max, l'aîné des garçons, s'arrêtant devant la porte de l'appartement, se mit à dire avec une exclamation de surprise : « Mais voilà déjà le quatrième œil que je trouve peint ici. Au-dessus de l'autel à l'église, il y a un œil qui rayonne dans le vitrail ; au-dessus de l'entrée de l'école, il s'en trouve encore un ; dans la rue, au

sommet du pignon d'une maison, j'en ai aperçu également un, et ici, dans cet hôtel, je vois encore un œil peint sur la porte de l'appartement. Ces villageois, il faut l'avouer, ont de singulières idées ; j'aimerais bien mieux qu'on eût peint tout une tête ou un corps humain en entier. » — Afin de dissiper l'ignorance de son fils, le père appela la petite fille de l'hôtelier et lui demanda : « Ma chère enfant, pourrais-tu bien dire à ce grand garçon, ce que signifie cet œil peint? » La petite, un peu gênée, répondit: « Il signifie l'œil de Dieu. On le trouve peint dans l'église, à l'école, sur les maisons, dans les rues et partout. Quand nous le voyons, cela nous fait penser à Dieu qui voit tout. Monsieur le curé, pour que nous ne l'oubliions pas, nous a appris par cœur ces deux vers :

Il est un œil, c'est l'œil de Dieu
Qui vous voit toujours, en tout lieu.

« Eh bien, Max! » dit le père à son fils, « trouvez-vous encore à critiquer quelque chose dans ces yeux, après avoir entendu la belle signification qu'on leur donne? » — Max, tout honteux, se tut et se garda bien dans la suite de critiquer trop lestement ce qu'il voyait.

La tête transparente.

Un jeune homme se plaignait au directeur de sa conscience, de ne pouvoir se débarrasser des pensées impures qui le tourmentaient. Le prêtre lui répondit : « Imaginez-vous que votre tête soit transparente comme le cristal et que chacun puisse y découvrir vos pensées obscènes. » — « O malheureux que je serais, » soupira le jeune homme, « si mes pensées pouvaient être aperçues, je devrais me cacher de honte. » — « Cependant, » continua le directeur, « Dieu voit tout ce qui se passe en vous, plus clairement que dans le cristal; et ne rougiriez-vous pas de ces pensées devant lui ? Rappelez-vous souvent ceci, et vous serez aisément délivré de toutes ces imaginations immondes. » Le jeune homme suivit le conseil et triompha bientôt de ces hôtes importuns. (*Le miroir des âmes de Kranzel.*)

Comparaisons.

« Le bois aride et sec qui renferme déjà quelque calorique, est-il jeté au feu, aussitôt il s'allume. Ainsi un homme spirituel qui durant le jour se rappelle vivement la présence de Dieu, sent son cœur s'allumer et brûler des flammes de l'amour divin, si en même temps il se tourne vers la prière qui est le foyer de cette charité. » (*Scaramelli.*)

« Plus nous marchons dans la présence de Dieu, plus nous devenons parfaits; car plus une chose se rapproche de son origine, plus elle est parfaite dans sa substance. Ainsi l'eau la plus pure est celle qui est le plus rapprochée de la source d'où elle s'échappe ; plus près on se trouve de la flamme, plus vivement on ressent la chaleur qu'elle produit ; le rayon est d'autant plus brillant qu'il est plus près du soleil dont il émane. Au contraire plus l'eau est éloignée de sa source, plus elle est trouble; plus on est éloigné du feu, moins on ressent sa chaleur ; et le rayon, à mesure qu'il s'écarte du soleil, perd de son éclat. » (*S. Grég. de Naz.*)

« S. Basile demande, pourquoi quelques-uns se livrent si facilement à la colère, d'autres à la paresse, à la tiédeur dans le service de Dieu, aux distractions dans la prière; et il répond : parce qu'ils ne considèrent plus que Dieu est présent partout et qu'il observe toutes leurs actions ; car cette seule pensée, dit-il, si elle était vivement empreinte dans notre esprit, serait un remède suffisant contre tous les péchés et un obstacle à toutes les chutes. Ce n'est pas sans raison que le saint Docteur parle ainsi ; de même en effet qu'il n'y a pas de sujet assez imprudent pour transgresser la loi sous les yeux de son prince, ni assez téméraire pour commettre le crime en présence de son juge, de même vous ne trouverez pas un seul chrétien assez audacieux pour oser violer la loi en présence de Dieu, son prince, son roi et son juge. »

« Rester toujours en la présence de Dieu, sans se fortifier par la pratique des vertus solides et de la charité, est aussi impossible que de se tenir continuellement près du feu sans en ressentir la chaleur. L'âme qui se tient toujours ou qui se

met fréquemment en présence du soleil divin, reçoit d'abondantes lumières qui lui font reconnaître l'amabilité des vertus chrétiennes qu'il s'efforce de pratiquer. » (*Scaramelli.*)

2) Cette pensée nous encourage et nous console dans toutes nos épreuves.

Combattez, souffrez et mourez en la présence de Dieu.

Il n'est personne qui n'ait entendu parler du célèbre Bayard que toute la France appelait le chevalier sans peur et sans reproche, le chevalier de vieille roche. Etant parti avec François I pour la guerre d'Italie, il y fut mortellement blessé dans une bataille. Pendant qu'il s'appuyait mourant contre le tronc d'un arbre, tous ses anciens compagnons d'armes se rendirent auprès de lui et l'un d'eux se prit à verser des pleurs en le voyant mourir, à la fleur de l'âge, sur le champ de bataille. « Mon bon ami ! » lui dit Bayard, « ne pleurez pas! j'ai combattu et vaincu si souvent en présence de mon roi, et ma joie est de mourir en sa présence, car je n'ai aucune faute à me reprocher!» —Mes frères! que tel soit aussi notre cri de ralliement et notre consolation dans l'ardeur du combat! « J'ai combattu et vécu en présence de mon roi Jésus-Christ, et je meurs victorieux en présence de mon roi; car je veux être un combattant sans crainte et sans reproche, dont l'honneur n'a pas reçu la moindre souillure! » (*Bède Weber. Sermons.*)

Dieu est partout.

Lord Craven qui demeurait à Londres au temps de la peste, en 1665, s'effraya à la vue des ravages que ce terrible fléau de Dieu exerçait de toutes parts, et résolut de se soustraire au danger. Tous les préparatifs de voyage étaient faits; le cocher qui devait le conduire dans une de ses maisons de campagne, était prêt devant la porte, et le Lord, se promenant en long et en large dans le salon, attendait impatiemment le moment du départ. Afin de l'accélérer, il se mit près d'une fenêtre ouverte d'où il pouvait surveiller et commander

les domestiques. « Puisque notre maître quitte Londres pour échapper à la peste, je soupçonne fort que Dieu se trouve à la campagne et non en ville. » Ces paroles adressées par un jeune nègre à un de ses camarades, sans aucune mauvaise intention et dans la simplicité du cœur, produisirent une profonde impression sur l'esprit du Lord. « Mon Dieu est partout, se disait-il en lui-même, et peut me préserver de la contagion aussi bien en ville qu'à la campagne. Ce nègre m'a donné une excellente leçon. O mon Dieu! pardonnez-moi ce manque de foi et de confiance qui m'entraînait à fuir votre présence. Non, je ne partirai pas. » A l'instant il fit décharger le bagage et resta à Londres. Pendant tout le temps que dura l'épidémie, il montra le plus noble dévouement en inspirant aux malades des paroles d'espérance et de consolation, et en secourant les veuves et les orphelins. Sa confiance en Dieu ne fut pas trompée, car la maladie ne l'atteignit pas.

En Dieu, qui se confie
Ne craint pas pour la vie. (*Hohenauer.*)

Exemples tirés de la Bible.

Le souvenir d'un Dieu présent partout et sachant tout, encourageait et consolait David dans tous les dangers, dans toutes les persécutions et les adversités. Il pouvait donc dire: « Quand je marcherai au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal, parce que vous êtes avec moi, Seigneur. » (Ps. 22. 4.)— Dans son isolement et sa désolation, lorsque son visage était gonflé à force de pleurer, comme il le dit lui-même, le grand homme Job trouvait sa force et sa consolation dans cette pensée que le Seigneur connaissait ses souffrances; plein d'une sainte confiance, il s'écriait: « J'ai dans le ciel un témoin, et celui qui connaît mon cœur, habite au plus haut des cieux. » (*Job.* 19. 20.)

(*Gr. Cat.* 13ᵉ *q.*)

V. *Dieu est infiniment sage*, c'est-à-dire, qu'il sait disposer toutes choses pour le plus grand bien afin de par-

venir à ses fins. « O Seigneur, » chante le Psalmiste, « vous avez tout fait avec sagesse. » (*Ps.* 103, 24.)

Exemples tirés de l'Ecriture.

La sagesse de Dieu dispose tout pour le mieux, et c'est ce que nous voyons: 1° dans l'histoire de Moïse. Sur l'ordre de Pharaon, roi d'Egypte, tous les enfants mâles des Israélites devaient être jetés dans les eaux et noyés. Or il naquit un enfant, nommé Moïse, que Dieu avait choisi pour être le sauveur de son peuple. Comment s'y prit donc la sagesse divine pour atteindre ce but? On plaça le jeune Moïse dans une corbeille d'osier et on le mit entre les broussailles au bord du Nil. La fille du roi venant à passer vit le pauvre petit, en eut pitié, l'adopta et le prit avec elle à la cour de son père, où il fut élevé dans les arts et les sciences, de manière qu'il pût devenir le sauveur de son peuple.— Dieu montra également sa sagesse 2°, dans l'histoire de Joseph, fils de Jacob. Ce jeune homme choisi de Dieu pour être par sa vie, la figure de Jésus-Christ, ayant été vendu par ses frères, vint en Egypte, où d'abord il fut accusé faussement et jeté en prison, mais bientôt après il fut élevé par le roi à la première dignité de l'Etat, parce qu'il avait été le sauveur du peuple durant l'époque d'une affreuse disette.— L'Ecriture nous offre un troisième exemple dans l'histoire de l'orgueilleux Aman qui avait essayé de faire mourir injustement à une potence le vertueux Mardochée; mais la sagesse divine disposa les choses de telle sorte que le criminel Aman expirât lui-même à la potence qu'il avait fait dresser pour le brave Mardochée; celui-ci fut au contraire honoré du roi et élevé en dignités.

(*Gr. Cat.* 14e *q.*)

VI. Dieu est *tout-puissant,* c'est-à-dire qu'il peut tout et n'a qu'à vouloir pour faire ce qu'il veut. « Tout ce que Dieu a voulu, il l'a fait, dans le ciel, sur la terre, sur les mers et dans les abîmes. » (*Ps.* 134, 6.) « Rien n'est impossible à Dieu. » (*S. Luc.* 1, 37.)

Exemples tirés de la Bible.

1) La première page de l'Ecriture sainte nous raconte, dans l'histoire de la création, les merveilles de la toute-puissance divine. En effet par cette seule parole: « Fiat » « que cela soit! » Dieu tira du néant, dans l'espace de six jours, le ciel et la terre et tout ce qui existe. (*Genèse.* 1.)

2) Qui n'admirerait la puissance de Dieu dans les miracles que Moïse opéra en Egypte et au désert? Lorsque le peuple d'Israël gémissait sous le joug cruel de Pharaon, roi d'Egypte, Dieu eut compassion de son peuple et choisit deux hommes, Moïse et Aaron, qu'il chargea d'aller trouver le roi pour lui demander l'autorisation de conduire les Israélites hors d'Egypte et d'offrir dans le désert des sacrifices à son Dieu. Mais ce roi endurci et abandonné du Seigneur, accueillit cette demande avec indignation et en profita pour redoubler les mauvais traitements à l'égard du peuple d'Israël. Alors le Tout-Puissant fit éclater toute la puissance de son bras aux yeux de ce potentat de la terre, et toute l'Egypte dut expier par dix plaies affreuses l'obstination de son roi. 1° Toutes les eaux se changèrent en sang; 2° une multitude innombrable de grenouilles désolèrent les champs et les prairies; 3° des tourbillons inouis de moucherons qui piquaient et mordaient les hommes et les animaux, couvrirent tout le pays; 4° des nuées immenses de mouches et de pucerons apparurent partout; 5° la peste se déclara parmi les animaux domestiques; 6° les hommes et les bêtes furent rongés par des ulcères douloureux; 7° le feu du ciel et la grêle entremêlés s'abattirent sur toutes les provinces; 8° des nuées de sauterelles arrivèrent en si grande quantité, qu'elles obscurcirent, comme des nuages, la lumière du soleil; 9° des ténèbres effrayantes couvrirent le pays. — Mais tout cela ne put fléchir le prince obstiné, impie et audacieux, comme il l'était, il brava la toute-puissance du Seigneur irrité et ses miracles.

Enfin Dieu envoya 10° son ange exterminateur, chargé de faire périr tous les premiers-nés d'entre les hommes et les

animaux de l'Egypte. Or le fils aîné du roi lui-même fut trouvé mort dans son lit. Alors les yeux du prince aveuglé s'ouvrirent; il reconnut qu'il n'y avait plus moyen de résister au pouvoir et à la force du Dieu d'Israël, et il accorda à Moïse la permission de partir avec son peuple. Mais bientôt il se repentit de cet acte que la peur lui avait arraché, car à peine les Israélites partis, il se mit à leur poursuite avec toute une armée. Cependant Moïse étendit sa verge, et le Tout-Puissant entr' ouvrant aussitôt la mer, y fraya un chemin aux Israélites qui la passèrent à pied sec. Pharaon et son armée voulurent y pénétrer à leur tour, mais les flots se réunirent en un clin d'œil et devinrent le tombeau des persécuteurs. Dieu manifesta également sa toute-puissance par les prodiges extraordinaires qu'il fit dans le désert, lorsqu'il fit pleuvoir la manne, jaillir l'eau du sein des rochers, remonter le Jourdain vers sa source afin de procurer un passage aux enfants d'Israël, etc.

(*Gr. Cat.* 15e *q.*)

La foi en la toute-puissance et la sagesse de Dieu doit nous engager:

1) *A mettre toute notre confiance en Dieu;* Dieu peut en effet nous assister de la manière la plus étonnante; le ciel entier est un bouclier de protection pour le juste; Jésus-Christ n'a-t-il pas fait servir la poussière de la terre, qui pourtant est nuisible aux yeux, à guérir un aveugle en lui rendant la vue? C'est pourquoi David nous donne cet avertissement: « Ne vous confiez point aux enfants des hommes qui ne savent secourir. — Heureux l'homme qui met son espoir dans le Seigneur, son Dieu. » (*Ps.* 145. 2-4.)

La fabrique merveilleuse.

Au mois de Janvier 1836 mourut à Elberfeld, en Prusse, un simple ouvrier compositeur, mais possédant une rare connaissance des vérités de la religion et un admirable bon

sens. Un jour il se trouvait dans une fabrique de rubans où le mécanisme d'une nouvelle machine attirait par ses merveilleux effets l'attention de tout le monde. En chemin il s'était beaucoup occupé des voies admirables de la Providence, de sa conduite à l'égard des hommes, et, maintes fois, en passant en revue les événements de sa propre vie, et en examinant sa Foi, il s'était dit: Pourquoi ceci, pourquoi cela? Comment cela se peut-il? et ainsi de suite. Tout occupé encore de ces pensées, il se fit montrer par un ouvrier, le mécanisme de cette étonnante machine. De nombreuses broches tournaient plus rapides que l'éclair; des milliers de cordes montaient et descendaient en se croisant et en sifflant d'une manière effrayante; puis, tout au milieu de l'atelier, se trouvait une armoire fermée d'où partaient tous les mouvements. Sur son observation, qu'il voyait bien le mouvement et les rotations, mais qu'il ne comprenait pas l'ensemble et le but de tout ce mécanisme, l'autre ouvrier lui répondit: « Mon maître a la clef de cette armoire, je ne puis donc vous l'ouvrir. » Cette parole fut comme un éclair pour lui, comme une réponse d'en haut aux questions de son cœur. « Oui, mon divin maître a la clef, et je la lui laisserai, » se dit-il en lui-même, « lors même que je ne puis y voir clair ; il suffit que ce soit lui qui gouverne et dispose; quand même je ne comprendrais ni le pourquoi, ni le comment, il saura mener à bonne fin ce qu'il a résolu, et c'est pourquoi j'aurai toujours une confiance toute filiale dans sa sagesse et sa puissance divine. »

Dieu est tout-puissant; c'est pourquoi ayez confiance en lui.

Saint François d'Assise accompagné d'un frère, s'était rendu sur les bords du Po pour y prêcher, lorsqu'il fut surpris par l'obscurité de la nuit. — Le frère effrayé s'écria: « Père! priez Dieu de nous sauver du danger! » Mais le saint homme lui répondit avec confiance: « Dieu est tout-puissant, et s'il le trouve bon, il peut dissiper les ténèbres et nous accorder le bienfait de la lumière. » — Il eut à peine fini de parler, et voyez: aussitôt une vive lumière pro-

duite par la puissance divine commença à rayonner au-dessus d'eux et malgré l'obscurité épaisse de la nuit, elle leur permit de voir non-seulement le chemin, mais encore bien loin autour d'eux, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint une hôtellerie. (*Eggert. Le saint Sacrifice de la Messe.*)

Les Indiens sauvages.

Monseigneur Taché, vicaire-apostolique de la Baie-d'Hudson, a écrit d'Amérique une lettre à sa mère où il rapporte entre autres le trait suivant d'un indien chez qui maint esprit fort pourrait aller prendre des leçons. — « Un jour » écrit le digne évêque, « j'observais la main d'un vieillard à laquelle manquait le pouce. S'étant aperçu qu'elle attirait mon attention, il me dit d'un ton pénétrant qui me toucha beaucoup : « Vous voyez cette main ! Eh bien un jour d'hiver je m'étais éloigné de ma hutte pour chasser ; il faisait froid, très-froid ; je m'en allais à l'aise, quand tout à coup je vis devant moi une renne ; je m'en approchai doucement, je visai, et lachai le coup, mais le fusil éclata et m'emporta le pouce. Déjà j'avais perdu beaucoup de sang, et j'essayai en vain de l'étancher, il continuait toujours de couler à grosses gouttes ; en même temps je ressentis un froid intérieur qui me fit trembler de tous mes membres ; je cherchai à faire du feu, mais ce furent peines inutiles ; déjà je sentais le frisson de la mort ; me souvenant alors de celui que vous appelez Dieu et que je ne connaissais pas encore aussi bien qu'aujourd'hui, je lui fis cette prière : Père très-grand ! on assure que vous pouvez tout, abaissez vos regards sur moi, et puisque vous êtes tout-puissant, secourez-moi. Au même instant le sang cessa de couler, j'atteignis ma hutte, où en entrant je tombai de faiblesse. Je reconnus alors, ajouta-t-il avec émotion, je reconnus *où se trouve la source de la puissance*, et depuis cette époque j'ai toujours conservé dans mon cœur le désir d'apprendre à le connaître. Aussi dès que j'eus appris la nouvelle de votre arrivée, je suis venu de bien loin pour que vous m'enseigniez comment je dois servir celui

qui, autrefois, m'a sauvé la vie et par qui seul nous existons tous. » (*Le messager du peuple.* 1852.)

2) *Conséquemment nous devons nous conformer à sa sainte volonté,* selon ces paroles de David: « Placez vos voies dans le Seigneur, espérez en lui et il agira lui-même. » (*Ps.* 36, 5.)

Job dans les souffrances.

Jamais homme sur la terre ne fut éprouvé aussi fortement par le Seigneur que le vertueux Job; néanmoins, il se conformait entièrement à la volonté divine, et lorsqu'il eut perdu ses biens et sa fortune, il ne murmura point, mais il dit avec une pieuse résignation: « le Seigneur l'avait donné, le Seigneur l'a enlevé, que son saint Nom soit béni ! »

Ne critiquez jamais la sagesse de Dieu!

Un jour David se dit: Pourquoi nous fut donnée
Et la mouche importune et la triste araignée,
Qui loin de nous servir, nous nuisent maintes fois ?
« Tu le sauras bientôt, » lui répond une voix.
Or lorsque vers minuit, David vint en silence
Enlever à Saül et sa coupe et sa lance,
Entre les pieds d'Abner, dormant auprès du roi,
Son pied se trouva pris. Immobile d'effroi
Il n'osait remuer et respirait à peine,
De peur de réveiller le fougueux capitaine.
Mais une mouche arrive et pique doucement
Le pied gauche d'Abner, qu'il retire endormant.
David s'enfuit soudain, au Seigneur rendant grâces;
Mais Saül, désireux de retrouver ses traces,
Le poursuit vivement jusqu'au sein du désert.
David, pour échapper, court se mettre à couvert
Dans une grotte où Dieu fait aussitôt descendre
Un araignée agile et qui s'amuse à tendre
Ses toiles au-devant du séjour ténébreux.
« Ces fils auront barré son entrée en ces lieux ! »
Dit en raillant Saül, qui poursuivit sa route.
Et David s'écria: « Pardonnez-moi mon doute,
Seigneur! je suis instruit; toujours cette leçon
Me fera répéter: « Vous êtes sage et bon ! » (*Philotée.*)

3) A cause de son infinie puissance, nous devons aussi craindre le Dieu tout-puissant et à la vue de notre faiblesse comme de notre impuissance, nous humilier et ne pas lui résister.

Craignez la toute-puissance de Dieu !

L'intrépide conquérant et vice-roi des Indes, Vasco Nunnez, vit amener un jour devant lui un pauvre Hindostan qu'on accusait d'avoir voulu attenter à la vie du noble Espagnol. Après que Munutama (tel était le nom de l'Indien) eut essayé de tous les moyens pour prouver son innocence et échapper à la mort, voyant que tout était inutile, il finit par se jeter aux pieds du vice-roi, mit respectueusement la main sur la poignée de son épée et dit : « O puissant dominateur ! comment pouvez-vous croire ou soupçonner que j'aie jamais pensé à un crime pareil ? Mes yeux ne voient-ils pas briller à votre côté, ce fer qui d'un seul coup pourrait me percer ? Et moi qui n'ai que des armes de bois, comment pourrais-je me mesurer contre un homme puissant, bardé d'acier et armé comme vous l'êtes ? » Ainsi parla l'Indien qui avait assez d'esprit pour montrer toute la distance qu'il y avait entre sa puissance et celle des Européens. — Et quelle distance ne devons-nous pas reconnaître à notre tour, sous le rapport de la puissance, entre des hommes faibles et le Seigneur, le maître de l'univers, qui tient à ses ordres, non un seul glaive, mais des milliers de glaives ? « Si j'aiguise mon épée comme la foudre, » dit-il, « et si mon bras s'arme du jugement, je paierai à mes ennemis leur salaire. » (*Deut.* 32, 41.)

Quel est ce glaive vengeur que le Tout-Puissant a toujours à ses ordres ? Ce sont tous les éclats de la foudre, cachés au sein des nuages ; toute la fureur des animaux féroces que recèlent les forêts ; tous les poisons mortels que distillent les animaux, les plantes et les métaux : tous les gouffres et les tourbillons grondant dans les fleuves et les mers ; toutes les flammes et les feux qui s'agitent dans les entrailles des volcans. N'est-ce pas lui, qui

d'un seul signe de sa volonté, peut renverser les montagnes, dessécher les océans, éteindre le soleil ? et lui faudrait alors beaucoup d'efforts pour abréger une seule vie? Les débris d'une tuile, détachée par une colombe, n'ont-ils pas suffi pour tuer un héros romain, au moment même qu'il entrait triomphant au Capitole ? (*Veith. Paroles des ennemis de Jésus-Christ. p.* 231.)

Ne résistez pas au Tout-Puissant !

C'est en vain que les puissances du monde s'opposent à l'invincible toute-puissance de Dieu. Elle était donc juste et vraie la réponse que donna à l'empereur Valens un général catholique, après que son maître lui eut reproché la perte de la bataille contre les Goths. Le général lui dit en effet: « Ce n'est pas moi, prince, qui ai été vaincu, mais c'est vous, puisque vous ne cessez d'opposer vos armées à Dieu, et le forcez de secourir les Barbares. » (*Théodoret.*)

(*Gr. Cat.* 16e *q.*)

VII. *Dieu est saint*, c'est-à-dire qu'il aime et veut le bien et qu'il déteste tout mal, comme le dit le Psalmiste: « Vous aimez la justice et vous haïssez l'injustice. » (*Ps.* 44, 8.)

Les lois que Dieu donna sur le mont Sinaï sont une preuve évidente de la *sainteté de Dieu;* car toutes les lois qu'il y a données, approuvent le bien, et condamnent le mal. En outre, il a écrit sa loi dans le cœur de tout homme ; cette loi intérieure, c'est la *conscience* dont la voix nous détourne du mal et nous excite au bien.

Difformité du pécheur aux yeux de Dieu.

Le terrible Timur (Tamerlan) était assis dans sa tente royale, en attendant qu'on vint lui raser la barbe et les cheveux; près de lui se trouvait, comme de coutume, son bouffon favori, Nubreddin Chodschak. A cette occasion, le

redoutable conquérant se regarda au miroir, mais à peine y eut-il jeté un coup d'œil, qu'il se mit à pleurer de la façon la plus lamentable. Il ne cacha pas la cause de son affliction. « Que suis-je! » s'écriait-il en sanglotant, « un khan grand et puissant au-dessus de tous les autres, qui possède des milliers de chevaux et des femmes esclaves, un khan devant qui le monde entier tremble, et cependant mon visage est si difforme, si affreux! » Chodschak, qui, en sa qualité de bouffon, avait la permission de dire la vérité, trouva que la chose était vraie et se mit à pleurer et à se lamenter aussi fort que son royal maître. Sur ces entrefaites, plusieurs princes mongols entrèrent dans la tente et s'efforcèrent de consoler de leur mieux leur souverain désolé. On but, on mangea, toute la société devint gaie et joyeuse, mais le bouffon seul faisait diversion et ne cessait de verser des larmes. « Pourquoi ne cesses-tu de pleurer? » lui demanda Timur. « Seigneur, » répondit-il, « comment le pourrais-je? A peine avez-vous contemplé un moment vos traits dans le miroir, que leur laideur vous a tellement attristé, qu'on a eu toutes les peines du monde à arrêter vos larmes; et nous au contraire, qui sommes obligés d'avoir sans cesse votre affreuse figure sous les yeux, comment ne continuerions-nous pas de pleurer? » Si l'honnête bouffon avait dit vrai, combien de larmes n'auraient pas dû couler partout? — Chaque pécheur, grand ou petit, est à sa manière un Timur, un ravageur du monde. Il ravage en tout cas un monde, puisqu'il se précipite lui-même dans la mort éternelle. Il renverse le temple divin de son corps, il ravage les âmes de ceux qu'il a séduits, il attaque la paix, les droits, l'honneur de son prochain, il mine les bases de la société, il viole les bornes qui lui ont été opposées, il anéantit pour lui et pour les autres l'œuvre de la rédemption, il foule aux pieds les desseins de Dieu, et voilà pourquoi le pécheur est hideux aux yeux d'un Dieu de sainteté, comme la figure de Timur l'était dans le miroir. (*Veith. L'enfant prodigue, p.* 334.)

Comparaison.

« Le miel et le vin sont pour nous des choses bien agréables, nous nous plaisons à les goûter; mais si par un cas fortuit, vient à tomber dans le miel ou le vin que nous voulons prendre, un petit moucheron qui n'a rien de nuisible, cette circonstance excite en nous un tel dégoût, que nous ne voulons plus nous servir de ces aliments, ni même les regarder. Voilà ce qui se passe aussi par rapport à l'âme humaine; Dieu se plaît à la regarder aussi longtemps qu'elle est pure et sans tache; mais si elle est souillée d'un seul péché, même en apparence fort petit, aussitôt elle perd l'amour et les complaisances d'un Dieu qui est la pureté et la sainteté même. » (*S. Chrysost.*)

(*Gr. Cat.* 17-18e *q.*)

VIII. *Dieu est juste*, c'est-à-dire qu'il récompense et punit d'après les mérites. « Il rendra à chacun selon ses œuvres; — car auprès de Dieu il n'y a point acception de personnes. » (*Epît. aux Rom.* 2, 6, 11.) Et quoique la rémunération complète n'aura lieu que dans l'éternité, la justice divine se manifeste cependant déjà dès ici-bas, en ce que aucun pécheur n'est réellement heureux et aucun juste réellement malheureux.

Exemples tirés de la Bible.

La justice de Dieu punissant le mal éclate d'une manière frappante dans le déluge: « Dieu vit que la terre était corrompue et que toute chair avait corrompu ses voies sur la terre. Il dit à Noé: « La fin de toute chair est venue pour moi; car la terre est remplie d'iniquités par la présence des hommes et moi je les perdrai avec la terre..... Car voilà que j'amènerai sur la terre les eaux du ciel, pour détruire toute chair en qui est l'esprit de vie sous le ciel: tout ce qui est sur la terre mourra..... « Et le déluge se répandit durant quarante jours sur la terre; et tout ce qui avait un souffle de vie mourut. » (*Gen.* 6-7.) *La justice de Dieu récompensant le bien* se manifesta au contraire par la conduite que Dieu

tint à l'égard de Noé qui fut sauvé de ce déluge universel, parce qu'il avait été trouvé juste. « Et le Seigneur lui dit: Entre, toi et toute ta famille, dans l'arche; car je t'ai vu juste devant moi au milieu de toute cette génération. » — Dieu donna également des preuves de sa justice quand il détruisit les villes de Sodome et de Gomorrhe, qui s'étaient attirés par leurs crimes infâmes, la colère de Dieu. « Le cri de Sodome et Gomorrhe s'est multiplié et leur péché s'est aggravé devant moi. » — « Le Seigneur fit donc pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe le souffre et le feu du ciel, et il détruisit ces cités et toute la contrée qui les environne, et tous les habitants des villes et toutes les plantes de la terre. » (*Genèse*, 18-19.) Cette même justice divine récompensa en même temps Loth, en le mettant à l'abri de ce terrible châtiment, parce que Loth était juste aux yeux de Dieu.

Oui, il y a un Dieu et il est juste.

Parmi les principaux chefs de la révolution française qui, il y a soixante ans, firent monter Louis XVI sur l'échafaud, il y eut un homme qui se fit remarquer à côté des Marat, des Danton, etc. Cet homme, c'était Robespierre. Il causa le malheur d'un nombre incalculable de personnes; plusieurs furent les victimes de sa cruauté et de ses féroces vengeances. Enfin le bras du Seigneur qui devait le punir de tant de sang versé, s'appesantit aussi sur sa tête. Il fut condamné à mort par la convention nationale. — Mais Robespierre, qui craignait excessivement la mort, essaya de se suicider, et ce fut dans un affreux état de mutilation qu'il fut apporté devant les juges. Or pendant qu'il gisait sanglant sur une table, en butte aux imprécations et aux mauvais traitements du peuple, un bourgeois s'approcha du condamné, et le frappant sur l'épaule, il lui dit: « Oui, oui, Robespierre, il y a un Dieu, et il est juste! » — Si les hommes n'oubliaient pas cette vérité dans la fortune, elle les préserverait bien souvent de l'orgueil, de la haine et de la volupté.

La justice de Dieu ne s'accomplit entièrement que dans l'autre monde.

L'Ecriture sainte nous parle de deux mendiants; l'un, vous le connaissez bien, c'est Lazare, ce pauvre qui était couché devant la porte du mauvais riche; il ne demandait que les miettes de pain qui tombaient de la table, mais personne ne les lui donnait, et les chiens seuls venaient lécher ses ulcères. L'autre mendiant, vous ne le connaissez pas peut-être? Et cependant, c'est le même qui se vêtait de pourpre et de soie et faisait de grands festins. Lazare mendiait en cette vie les miettes de pain; l'autre, qu'on ne nomme pas et avec raison, mendie depuis près de deux mille ans une goutte d'eau pour sa langue brûlante. Dites-moi, qui des deux est le plus pauvre? — Patience donc, tout changera; la justice complète, due à chacun, ne sera faite que dans l'éternité.

Aucun impie n'est vraiment heureux sur la terre.

Non, aucun impie n'est vraiment heureux sur la terre, car le Dieu infiniment juste a mis dans le cœur humain la conscience dont les remords ne laissent ni trêve ni repos au coupable après son crime. Cromwell, qui, après l'exécution de Charles I, devint lieutenant du royaume en Angleterre, ne voyait autour de lui que des ennemis qui en voulaient à sa vie. Toute figure étrangère l'inquiétait. En société, il avait peur du grand bruit, et dans la solitude de ses appartements, il redoutait le silence. Non-seulement il portait sans cesse sur lui des poignards, une épée et des pistolets, mais sous ses habits il cachait encore une cuirasse et ne sortait qu'accompagné d'une garde nombreuse. Ses voyages s'accomplissaient comme s'il eût été porté sur les ailes de la tempête; jamais il ne retournait par le même chemin qu'il avait pris en venant; jamais il ne disait d'avance quand ni pour où il partait. Toutes ses chambres avaient des portes dérobées; il dormait tous les jours dans un autre appartement, et chaque fois il ne l'indiquait qu'au moment même

de s'y rendre, puis il y postait une garde de soldats éprouvés et largement payés.

Comparaisons.

« La mauvaise conscience est comme le feu grégeois qui continue de brûler sous l'eau. Essayez en effet d'éteindre ce feu intérieur; comme le mauvais riche, inondez-le d'un torrent de délices et de voluptés, ce sera en vain, il continuera de vous dévorer. Non, personne ne peut échapper aux remords de la conscience; comme l'ombre s'attache au corps, ainsi le remords s'attache au cœur coupable. » (*S. J. Chrysostôme.*)

« Le condamné à mort, jeté dans la prison, a beau vouloir se dérober à la pensée de la mort qui l'attend, et se plonger dans les orgies de l'ivresse ou de la volupté, sa vie n'en sera pas moins remplie d'angoisses et de terreurs. Il en est de même de l'homme dont la conscience est en mauvais état; lui aussi a beau se livrer à toutes les joies, à toutes les délices du monde, il ne sera jamais heureux ni content. » (*Philotée.*)

« Dans l'âme du pécheur règne un orage perpétuel dont les vagues s'élèvent, grondent et se combattent sans cesse; le sommeil lui est à charge; les terreurs et l'effroi remplissent son imagination; les aliments sont pour lui sans goût et sans saveur; les entretiens de ses amis ne peuvent le distraire ni le débarrasser de ses craintes; il en est de lui, comme du roi David, quand il s'écriait: « Il n'y a plus de paix dans mes os, à la vue de mes péchés. » (*S. Chrysostôme.*)

Aucun juste n'est réellement malheureux sur la terre.

En effet la justice de Dieu le récompense et le console par la voix de la conscience. Quand le tyran Fabien menaça S. Tiburce de le faire mourir, celui-ci lui dit: « Fais ce que tu veux, mais sache bien que les tourments sont légers quand la conscience est pure. » — Lorsque S. Hilarion fut sur le point de mourir, voici les dernières paroles qu'il prononça et qui frappèrent tous les assistants : « Allons, mon âme! pourquoi trembles-tu? Voilà près de soixante-dix ans

que tu sers le Seigneur, et tu tremblerais encore? »—Thomas Morus, chancelier d'Angleterre, condamné injustement à mort, quand il se trouva sur l'échafaud, demanda au bourreau qui allait le décapiter: « Examinez mon pouls pour voir s'il bat plus vite! » — On raconte la même chose de Louis XVI. Un jour qu'un brigand de la révolution dirigea la pointe de sa lance vers la poitrine du bon roi, un garde national s'élança et détourna l'arme du sans-culotte en disant au prince: « Ne craignez rien! » Louis XVI lui saisissant aussitôt la main et l'appliquant sur sa poitrine: « La conscience d'un honnête homme est tranquille, » dit-il, « sentez si le cœur me bat plus vite que de coutume. »

Comparaisons.

« Jouir d'une bonne conscience, c'est avoir le paradis dans l'âme. » (*S. Augustin.*)

« La bonne conscience est un jardin de délices, un champ de bénédiction, un tabernacle d'or; elle est la joie des anges, la demeure de Dieu en nous, le temple du Saint-Esprit, le lieu fermé et scellé, mais qui sera ouvert au jour du dernier jugement. » (*Hugues de Saint-Victor.*)

« Si tout le monde dépose contre vous, excepté vous seul, si tous vous accusent, tandis que votre conscience ne vous reproche rien, vous êtes heureux, je vous en félicite! Le tribunal de la conscience est plus élevé que le tribunal des hommes. » (*S. Chrysost.*)

Le pécheur n'a pas de véritable paix sur la terre.

Un riche joaillier de la Hollande se mit en voyage en prenant avec lui beaucoup de bijoux précieux et de grandes sommes d'argent. Il se fit accompagner d'un domestique, pauvre garçon, qu'il avait adopté autrefois et qui avait toute sa confiance. Cependant en voyageant ainsi seuls, le désir de devenir riche, se mit à fermenter dans le cœur du domestique et finit par le maîtriser tellement qu'il tua son maître d'un coup de pistolet, lui enleva son argent et ses bijoux et jeta son cadavre dans l'eau. Il continua son voyage en Angleterre et se fixa dans une petite ville. Pour ne pas donner

l'éveil, il commença d'abord par un léger commerce, puis sa fortune parut s'accroître très-naturellement. On le regardait comme un homme actif et réglé, favorisé par le sort, puisqu'il agrandissait sans cesse ses relations. Les familles les plus distinguées l'admirent dans leur société, l'une d'elles lui donna sa fille en mariage, il devint membre du conseil communal et enfin bourgmestre. Un jour il fut appelé à siéger au tribunal pour juger un assassinat commis par un domestique sur son maître. Les autres jurés avaient déjà prononcé un verdict de culpabilité, mais il manquait encore une voix, celle du bourgmestre, qu'on attendait impatiemment. Cependant il se tut, son visage devint pâle et livide, et un tremblement convulsif s'empara de tous ses membres. Les assistants croyaient qu'il avait été surpris par une indisposition subite. Tout à coup il se lève de son siége, va se mettre à côté de l'assassin et crie: « Jurés! Dieu est un juste juge. Il met devant vous un plus grand criminel que celui-ci ; ce criminel c'est moi, qui pendant trente ans ai caché mon forfait. Mon maître et bienfaiteur, qui m'avait tiré de la poussière, je l'ai tué. Mon heure est venue. Des terreurs infernales n'ont cessé de bourreler ma conscience depuis cet instant maudit. Je veux qu'on me fasse justice. Prononcez mon arrêt de mort! » Une indescriptible stupeur s'était emparé de l'assemblée. On le conduisit en prison, et aussitôt on prit des informations en Hollande. Toutes les dénonciations qu'il avait faites contre lui-même, se trouvèrent vérifiées ; il fut condamné à mort et exécuté. Vraiment, Dieu est juste!

Les châtiments de la justice divine sont terribles.

Une conjuration venait de renverser du trône, Zénon, empereur d'Orient, et d'y élever Basilisque, oncle de l'impératrice. Cependant Zénon réussit à réunir encore une armée à la tête de laquelle il entra triomphant à Constantinople. Basilisque, abandonné de tous, s'enfuit avec sa femme et ses enfants dans l'église de sainte Irène, où il déposa sur la table du maître-autel la couronne et les autres insignes de

la dignité impériale, puis il s'enferma avec toute sa famille dans la chapelle aux fonts baptismaux, contigue au temple. Les lieux saints étaient considérés à cette époque comme les lieux de refuge inviolables, et personne n'osait y attaquer par la violence ceux qui s'y étaient abrités. C'est pourquoi le rancuneux Zénon n'essaya pas d'enlever Basilisque de vive force, mais il eut recours aux ruses, aux négociations. Enfin il lui fit assurer sous serment qu'il ne serait pas mis à mort, qu'on ne verserait ni son sang ni celui des siens. Se fiant à ces promesses, Basilisque s'empressa de quitter son asile, mais Zénon donna aussitôt l'ordre de l'arrêter avec sa famille, de les transporter dans une forteresse de la Cappadoce et de les y laisser mourir de faim. A peine furent-ils arrivés à Lemnos qu'on les jeta tout nus dans une prison souterraine dont on mura l'entrée et qui fut gardée par des soldats isauriens. Lorsque, après quelque temps, on ouvrit le caveau, il se présenta un spectacle qui dut arracher des larmes aux yeux des plus insensibles. Les cadavres affreusement amaigris étaient à peine reconnaissables, mais sur leurs traits livides on pouvait découvrir aisément le désespoir et les tortures au milieu desquels les malheureux étaient expirés. Luttant avec une mort affreuse, ils s'étaient embrassés convulsivement, car ce fut dans cette position qu'on les trouva, de sorte qu'on eût beaucoup de peine à séparer les différentes parties de ce groupe sinistre. Cependant Zénon, au lieu de rentrer en lui-même et de faire pénitence, semblait se réjouir de son atroce barbarie, et se vantait de son adresse qui, d'un serment, avait su faire un piége pour attraper son ennemi de la manière la plus misérable et la plus cruelle. Mais la justice divine ne se fit pas longtemps attendre. Dans la nuit du 9 avril 491, lorsque Zénon se leva de table en état d'ivresse, il tomba subitement frappé d'un coup d'épilepsie, dont il était atteint depuis longtemps, et resta étendu à terre sans donner le moindre signe de vie. Tout le monde le tint pour mort, et l'impératrice Ariande, heureuse d'être débarrassée d'un époux aussi difficile, ordonna de déposer, dès le point du jour, le pré-

tendu cadavre dans le caveau des empereurs, y fit mettre une garde avec ordre de ne laisser approcher qui que ce fût; défense fut faite aux gardes eux-mêmes de l'ouvrir, quoi qu'il pût arriver. A peine vingt-quatre heures s'étaient-elles écoulées, que les gardiens entendirent tout à coup un bruit et des hurlements affreux au fond du caveau. Zénon, qu'on avait enterré vivant, s'était réveillé de sa léthargie, et criait au secours. Mais les gardes, se rappelant les ordres donnés et comptant sur une récompense, ne s'inquiétèrent pas de ces cris de détresse, et abandonnèrent le malheureux à son épouvantable sort. Lorsque, après quelque temps, on ouvrit le caveau, on découvrit que Zénon s'était rongé, de ses propres dents, le bras droit et avait dévoré un brodequin de pourpre. Voilà comment le juste juge exerça sur ce monstre couronné, les droits de sa justice vengeresse; il subit la mort horrible à laquelle il avait condamné sans pitié l'oncle de sa propre épouse. (*Schuster.* 1.)

(*Gr. Cat.* 19e *q.*)

La pensée d'un Dieu saint et juste doit nous engager 1°) à éviter avec soin tout mal et à devenir toujours plus saints.

L'horreur du péché.

La vénérable *Jeanne de la croix* comprenait tout ce que le péché avait d'horrible aux yeux de Dieu: c'est pourquoi elle lui disait souvent: « Seigneur! je préfère aller en enfer, plutôt que de vous offenser! tout me semble plus léger et plus supportable que le péché. Je cherche jour et nuit les moyens de ne pas vous causer le moindre chagrin. La mort n'a rien de redoutable pour moi; le jugement, l'enfer ne m'effraient point; mais ce que je redoute et crains, c'est le péché seul.» (*Sermon de Bède Weber.*)

Tous, nous devons et nous pouvons devenir saints.

Ce n'est pas en vain que le Seigneur notre Dieu, nous a dit: « Soyez saints, comme je suis saint. » (*Deut.* 11. 44.) —

Car avec l'aide de la grâce, nous pouvons devenir saints, si nous le voulons; que nul ne dise donc: « Il m'est impossible de devenir saint. » Un jour que saint Thomas d'Aquin fut interrogé par sa sœur, sur la manière dont elle devait opérer son salut, il lui fit cette réponse courte et énergique: « *En le voulant.* » Oui, nous pouvons devenir saints dans tous les états, pourvu que nous le voulions sérieusement. — Ainsi saint Isidore était un simple paysan espagnol. Il assistait régulièrement à la sainte Messe, priait jour et nuit, distribuait d'abondantes aumônes, et travaillait à rendre vertueux tous les membres de sa famille. — Saint Homobonus était un marchand de Crémone; le dimanche il ne faisait jamais d'affaires, mais tenait sa boutique fermée, et s'approchait souvent des sacrements. — Sainte Blandine était une pauvre servante qui fut aimée de ses maîtres à cause de sa douceur, de sa modestie et de ses rares qualités; jamais on ne la voyait le dimanche assister aux danses, se montrer dans les lieux publics, mais, tandis que d'autres jeunes filles s'occupaient de leur toilette et allaient afficher partout la légèreté de leur conduite, elle se retirait à l'écart pour y prier, pour s'y préparer à recevoir son Dieu. — Oui nous pouvons devenir saints dans tous les états, pourvu seulement que nous le voulions. Ainsi Louis IX, roi de France, est devenu saint au milieu des occupations et des embarras d'un grand royaume; il ne négligea aucun de ses devoirs de chrétien et de roi; il sut unir la fermeté à la bonté, les exercices religieux aux devoirs de la cour; tous les jours il récitait les heures de la sainte Vierge et recevait souvent la sainte communion; toujours il mettait sa conscience au-dessus de tout; jamais il n'assistait ni au théâtre, ni aux bals; il regardait ces lieux comme dangereux pour la pureté des mœurs. — De même, saint Maurice, quoiqu'il fût chef d'une légion de soldats et vécût toujours dans les camps, brilla par sa sainteté, etc.

2°) à ne pas être orgueilleux de notre sainteté supposée.

Ne vous enorgueillissez pas de votre sainteté supposée.

A ce sujet, nous trouvons un bel exemple dans la conduite de Constance, clerc d'Ancône. Quoiqu'il n'eut que la simple fonction de veiller aux lampes de l'église, le bruit de sa sainteté et de son esprit solide s'était répandu si loin que grands et petits, venaient de loin pour le voir et se recommander à ses prières, même à sa protection. Ce respect universel qu'on lui témoignait, était cependant loin de le rendre orgueilleux et il en donna la preuve dans la circonstance suivante. Un paysan qui avait fait plusieurs journées de chemin demanda d'un air important à voir le saint homme. On le conduisit donc à l'église et on montra à notre campagnard celui qu'il avait tant souhaité de contempler, debout sur une échelle et occupé à nettoyer les lampes.

Le paysan considère, en branlant la tête, ce petit homme dont la taille et le costume étaient également pitoyables, et s'imagine qu'on a voulu se jouer de lui. « Eh quoi! » s'écrie-t-il, « ce petit bout d'homme serait Constance? Mais à peine y a-t-il quelque chose en lui qui ressemble à l'homme! » Constance qui avait entendu ces paroles, descendant aussitôt de l'échelle, s'en va embrasser le campagnard, le baise et lui dit: « Grâce en Dieu! En voilà du moins un qui voit clair et qui me dit la vérité. »

Zema de Sylva.

Un espagnol de basse extraction, Zema de Sylva, qui occupait chez un négociant de Cadix la fonction de buraliste, sut si bien se distinguer par ses talents et son habilité, qu'on l'appela de son obscur bureau, aux fonctions administratives de l'Etat, d'où, montant sans cesse en grade, il finit par arriver aux charges les plus honorables. Afin de lui donner tout le prestige nécessaire à sa dignité, le roi lui accorda le titre de marquis. Comme il lui fut libre de choisir le nom qu'il voulait, il prit celui de: « Marquis de la Ensenada, » ce qui signifie autant que: « *Rien en lui-même.* »

De cette manière il échappait non-seulement aux satires des méchants qui eussent pu ridiculiser sa noblesse de

fraîche date, mais dans sa simplicité et sa modestie il se souvenait encore de cette maxime si peu mise en pratique: « Si quelqu'un croit être quelque chose quand il n'est rien, il se trompe et se séduit lui-même. » *(Veith. Misericordia. p.* 143.)

3°) à aimer toujours la justice et à l'exercer à l'égard du prochain.

Soyez juste sans faire acception de personnes !

A l'occasion d'un crime qu'un homme de qualité avait commis à Vienne, on proposa à l'Empereur Joseph II de diminuer la peine, vu la position élevée du coupable.

Joseph II porta la décision suivante: « Le crime reste toujours crime. Comment devrait-il rougir de subir sa peine, celui qui n'a point rougi de commettre une infamie ? Si un coupable veut encore avoir des priviléges sur les autres coupables, en ce cas, qu'on le punisse d'autant plus sévèrement, parce qu'il est le plus criminel et le plus dégoûtant de tous. La vertu seule a droit à des récompenses, et plus grande est la vertu, plus grande aussi doit être la récompense; si l'on accordait des priviléges à certains coupables à cause de leur position personnelle, et qu'on ne leur fît pas sentir le châtiment de leurs forfaits, que deviendrait alors la justice? Ne serait-ce pas récompenser le crime en personne ? » (*Habsbourg.* III. 161.)

Amour de la justice.

Le romain Publius Rutilius, étant à l'apogée de la puissance, avait refusé pour de justes raisons certaine faveur qu'un de ses amis intimes lui avait demandée. Celui-ci en fut vivement blessé et dit: « A quoi me sert votre amitié, lorsque vous me refusez la première faveur que je vous demande? » Rutilius répondant sur le même ton, lui dit: « Quel prix dois-je attacher à votre amitié lorsque vous exigez de moi des choses par lesquelles je devrais blesser

les lois sacrées de la justice? » (*Veith. Sermons sur les fêtes.* II. *p.* 197.)

(*Gr. Cat.* 20-21e *q.*)

IX. *Dieu est bon,* c'est-à-dire que par amour il veut du bien à toutes les créatures et nous comble réellement de nombreux bienfaits. Il est écrit au livre de la Sagesse: « Vous aimez tout ce qui existe et vous ne haïssez rien de tout ce que vous avez fait. » (11, 25.) Le prophète Isaïe nous dépeint la bonté de Dieu par cette touchante comparaison: « Voici ce que dit le Seigneur: une mère peut-elle oublier son enfant? peut-elle n'être pas émue pour le fruit de ses entrailles? mais quand elle t'oublierait, moi je ne t'oublierai jamais. » (49, 15.) La plus grande preuve de l'amour et de la bonté de Dieu, c'est que, pour nous sauver, il a voué son propre fils à la mort, comme l'écrit saint Jean: « Dieu est charité, Dieu a fait paraître son amour pour nous, en envoyant son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. » (1 *Epît. de S. Jean* 4, 8, 9.)

Image de la bonté de Dieu.

Un magnifique arbre était tellement chargé de fruits, que ses branches se courbaient jusqu'à terre et semblaient en même temps offrir leurs présents aux passants. Un jeune garçon, en entrant dans le jardin, regarda l'arbre avec une joie toute enfantine et loua Dieu qui se montrait si bon. Comme les fruits étaient mûrs, il s'empressa avec la vivacité habituelle de l'enfance de cueillir une pomme, et voilà que le mouvement imprimé aux branches flexibles, fit tomber autour de lui une pluie de fruits. « Oh! que cet arbre est généreux, » s'écria l'enfant, « il me donne plus que je ne demande; il me rappelle la bonté de Dieu qui nous comble sans cesse de bienfaits. »

(*Gr. Cat.* 22e *q.*)

X. *Dieu est miséricordieux,* c'est-à-dire qu'il est disposé à détourner les malheurs, et qu'il aime à pardonner à tous les pécheurs vraiment repentants. Ainsi Dieu lui-même dit par la bouche du prophète Ezéchiel: « Je jure par moi-même, dit le Seigneur, que je ne veux point la mort de l'impie, mais que je veux que l'impie se convertisse, qu'il quitte sa mauvaise voie et qu'il vive. » (33, 11.) Et dans l'Ecclésiastique: « La miséricorde de Dieu s'étend sur toute créature. » (18, 12.)

Exemples tirés de la Bible et comparaisons.

Les habitants de Ninives étaient devenus tellement corrompus et impies que la voix de leurs crimes était montée jusqu'au ciel. Dieu leur envoya Jonas pour leur prêcher la pénitence. Les Ninivites se convertirent, ils firent pénitence et voilà pourquoi Dieu leur pardonna. « Dieu considéra leurs œuvres » dit l'Ecriture, « et voyant qu'ils s'étaient convertis en quittant leurs voies criminelles, il eut pitié d'eux et ne leur fit point le mal qu'il avait résolu de leur faire. » (*Jonas.* III, 10.)

Tout le monde connaît la belle parabole de l'enfant prodigue qui, aveuglé par ses passions, se fit donner la part de l'héritage et déserta la maison paternelle. Mais, son argent dissipé, il fut bientôt réduit à garder les pourceaux et à se nourrir de ce qu'on jetait à ces animaux. Enfin il rentra en lui-même, se repentit de son péché, et résolut de retourner chez son père. Avec quelle joie celui-ci ne le reçut-il pas! « Lorsqu'il le vit de loin, il fut touché de compassion et courant à lui, il se jeta à son cou et l'embrassa. Et le père dit à ses serviteurs: apportez promptement la plus belle robe et l'en revêtez; mettez-lui un anneau au doigt et une chaussure aux pieds; et amenez le veau gras et tuez-le; et mangeons et livrons-nous à la joie du festin: parce que mon fils, que vous voyez, était mort, et il est ressuscité: il était perdu, et il est retrouvé. Et ils se mirent à table. » (*Saint*

Luc, 15, 20-25.) Quelle touchante image de la miséricorde divine !

Dieu est plein de miséricorde et d'amour envers le pécheur repentant.

Tout abîmé dans la contemplation de la miséricorde divine, saint Bernard s'écrie: « O Jésus ! vous ne méprisez pas le pauvre pécheur, vous ne repoussez pas le larron qui se convertit à vous, ni la pécheresse qui verse des larmes de pénitence, ni la cananéenne qui vous implore, ni la femme adultère qui se confie en vous, ni le publicain assis à son bureau, ou priant au temple, ni le disciple qui vous renie, ni le persécuteur de vos apôtres, ni même vos bourreaux. » A ces belles paroles, ajoutez celles de saint Chrysostôme que nous faisons suivre: « Avez-vous commis des injustices, contemplez le publicain; avez-vous foulé aux pieds l'honneur et la chasteté, contemplez Madelaine; avez-vous versé le sang de vos frères, contemplez le bon larron; oui ! avez-vous persécuté la vérité et ceux qui la prêchaient, contemplez Paul qui devint plus tard un apôtre de la vérité. Qu'est-ce, en effet, que le péché comparé à la miséricorde de Dieu? C'est une toile d'araignée qu'un vent déchire et emporte sans en laisser la moindre trace. Et alors, pourquoi vous désespérer? Est-ce à cause du nombre de vos péchés? Mais voyez; Madelaine était possédée de sept démons et par la grâce de Dieu, elle fut délivrée de tous ses crimes ! Ou bien, est-ce à cause des longues années que vous avez vécu dans le péché? Mais voyez le larron; aussitôt après son repentir, Jésus-Christ l'admet avec lui dans le paradis. Mais voyez le grand apôtre des nations, saint Paul ! » — Saint Augustin dans son neuvième discours sur les paroles de l'Apôtre, s'exprime comme suit: « Le médecin qui veut se faire une réputation, cherchera de préférence un malade que tout le monde croit dans un état désespéré; peu lui importe que ce malade soit pauvre; ce n'est point en vue d'un salaire, mais en vue de sa renommée qu'il veut le guérir, c'est afin que cette cure soit un titre de recommandation pour lui. Jésus-Christ a été un

médecin de ce genre ; dans la conversion de Paul, son persécuteur, il a montré quelle puissance, quelle force spirituelle possède celui qui sait guérir toutes les infirmités de l'âme chez ceux qui ont recours à lui. »

Sigismond, roi de Bourgogne.

Le fait suivant nous laisse entrevoir l'océan profond des miséricordes divines. En 526, Sigismond, roi de Bourgogne, dans un mouvement de colère avait fait étrangler son propre fils; après son forfait, il s'enfuit au couvent d'Agaune, y passa des années dans le jeûne et la prière, et conjura Dieu de le punir plutôt en cette vie que de lui faire sentir ses châtiments dans l'autre ; sa prière fut exaucée. Il fut pris par le roi Chlodomir qui le tua et jeta son cadavre dans un puits. On l'en retira bientôt après pour le transporter au couvent d'Agaune, où s'opérèrent une foule de miracles autour de son corps, de sorte qu'il finit par être mis au nombre des saints. La pénitence fut sa planche de salut. (*Livre d'homélies du Dr Brunaer.)*

(*Gr. Cat.* 23e *q.*)

XI. *Dieu est plein de longanimité,* c'est-à-dire que souvent il attend longtemps avant de punir le pécheur, pour lui laisser le temps de faire pénitence. « Vous dissimulez les péchés des hommes à cause du repentir.» (*Sag.* II, 24.)

Exemples tirés de la Bible et comparaisons.

Nous voyons une preuve de cette longanimité dans l'histoire du roi Manassès, dont l'Ecriture à dit : « Manassès avait douze ans quand il commença à régner, et il en régna cinquante-cinq à Jérusalem. Or, il fit le mal devant le Seigneur, suivant les abominations des peuples que le Seigneur avait exterminés en présence des enfants d'Israël, et, abandonnant le Seigneur; il rétablit les hauts lieux, éleva des autels à Baal, et adora toute la milice du ciel. Il s'adonnait à l'art magique, avait auprès de lui des magiciens et des enchanteurs, et plaça une idole en fonte dans la maison du Sei-

gneur... Ce fut ainsi que Manassès séduisit Juda et les habitants de Jérusalem, et ils firent plus de mal que toutes les autres nations que le Seigneur avait détruites en présence des enfants d'Israël. Et Dieu lui parla, à lui et à son peuple, et ils ne voulurent point l'écouter. C'est pourquoi Dieu amena sur eux les princes de l'armée du roi des Assyriens, qui après avoir pris Manassès lui mirent les fers aux pieds et aux mains et l'amenèrent à Babylone. Manassès dans la détresse, pria le Seigneur son Dieu, et fit pénitence en présence du Dieu de ses pères. Et Dieu, (dont l'admirable longanimité ne s'était point fatiguée malgré les crimes et les abominations de ce malheureux roi) exauça sa prière et le ramena à Jérusalem dans son royaume et lui pardonna ses péchés. » (2 *Liv. de Paralip.* 33, 1-14.)

Dieu montra également sa longanimité à l'égard de Jérusalem ; mais cette ville obstinée ne profita point du temps de la grâce et finit par fatiguer la miséricorde du Seigneur. Voilà pourquoi le divin Sauveur se plaignit avec tant de tristesse : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui sont envoyés vers toi, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes et tu ne l'as pas voulu!... Car je vous le dis, vous ne me verrez plus, jusqu'à ce que vous me disiez: Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! « (*S. Matth.* 32, 37-39.)

Le divin Sauveur nous représente encore la longanimité de Dieu dans une belle parabole. « Un homme, dit-il, avait un figuier planté dans sa vigne, et il vint y cherchant du fruit, et il n'en trouva point. Et il dit à celui qui cultivait sa vigne : Il y a trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier, et je n'en trouve point; coupe-le donc : pourquoi occupe-t-il encore la terre? Et celui-ci lui répondit: maître, laissez-le encore cette année, afin que je laboure au pied et que j'y mette de l'engrais, et peut-être donnera-t-il du fruit, sinon vous le couperez après. (*S. Luc.* 13, 6-9.)

Les chemins de la longanimité divine.

A cette époque de trouble et d'agitation qui marqua le règne de Constantin, le premier empereur chrétien, quand les païens célébraient encore leur culte superstitueux, que les Juifs se rassemblaient dans leurs synagogues et que les chrétiens bâtissaient des temples, vivait en Tibériade un jeune homme d'origine juive, appelé Joseph, qui jouissait d'une grande considération auprès du patriarche juif résidant au milieu de sa nation. Lorsque celui-ci fut sur le point de rendre l'âme, il fit appeler près de lui l'évêque de Tibériade et ordonna à tous ceux qui l'entouraient de sortir de la chambre. Joseph, curieux de connaître ce qui allait se passer, regarda par la fente d'une porte et vit avec surprise que l'évêque, après les préparatifs nécessaires, administra le baptême au moribond.

Dès ce moment le jeune homme sentit sa conscience bouleversée, il croyait y entendre une voix qui ne lui laissait plus de repos, mais à laquelle il demeura sourd et insensible. Les Evangiles et les Actes des Apôtres lui tombèrent comme par hasard entre les mains, et il les lut avidemment; il lui sembla même, d'après son propre aveu, que le Seigneur lui apparut en songe et lui dit ces mots : « Je suis Jésus, que vos pères ont crucifié, » mais il continua de résister. Bientôt après, il tomba dangereusement malade et l'on perdit tout espoir de le sauver. Un docteur juif ou rabbin qui assistait le malade, lui murmura doucement ces paroles : « Jésus-Christ, le fils de Dieu, qui a été crucifié est le juge qui prononcera sur votre sort. » La vision qu'il avait eue lui apparut une seconde fois, mais son obstination continua. Joseph se rétablit, et ne se convertit point. Quelque temps après, il rencontra au milieu de la rue un homme atteint de la rage, et Joseph qui avait appris par les Evangiles, combien est puissant le nom de Jésus, marqua du signe de la croix le front de l'infortuné, tout en prononçant le nom sacré par forme d'essai. L'hydrophobe fut guéri, et sa guérison fit beaucoup de bruit en ville, mais Joseph n'en continua pas moins

de professer le judaïsme. Enfin les épreuves et les persécutions devaient s'abattre sur lui pour opérer ce que n'avaient pu tant de merveilles. Le dernier événement avait excité en effet des soupçons et des arrières-pensées chez ses coréligionnaires; ils l'épièrent et le surprirent pendant qu'il lisait les Evangiles. A l'instant il fut traîné à la synagogue où ils se disposaient à la flageller, quand l'évêque de Tibériade apparut tout à coup avec une suite nombreuse et le délivra des mains de ses bourreaux. Sans tarder, il s'embarqua pour la Sicile, mais des émissaires l'y suivirent et le jetèrent dans les eaux du Cydnus. Lorsqu'il eut été arraché encore à ce danger d'une manière qui lui parut toute miraculeuse, il fut enfin vaincu par tant de témoignages de la bonté divine, et déclara hautement qu'il voulait recevoir le baptême. La considération dont il avait été entouré autrefois, aussi bien que sa conduite franchement chrétienne unie à des talents précieux, lui gagnèrent dans la suite les faveurs de l'empereur Constantin, qui l'éleva à la dignité de comte de l'empire et lui confia des fonctions importantes. (*Veith. Le sacrifice de paix, p.* 196.)

Comparaisons.

« Quand un homme découvre que, dans la maison qu'il habite, il y a une lézarde ou une partie endommagée, il ne la démolit pas de suite, mais il la laisse debout et tâche de la réparer plutôt que de l'abattre; voilà comment Dieu en agit à l'égard des hommes; il ne les punit pas, il ne les condamne pas à l'enfer dès qu'il a remarqué une faute en eux, mais il patiente, il supporte leurs défauts, afin qu'ils se corrigent et fassent pénitence. » (*S. Bernard.*)

(*Gr. Cat.* 24^e^ *q.*)

Puisque Dieu est si *bon,* si *miséricordieux,* et si *plein de longanimité,* il s'en suit que :

1°) *Nous devons nous montrer reconnaissants* envers lui et l'aimer de tout notre cœur, et c'est à quoi nous engage David : « Remerciez le Seigneur, s'écrie-t-il,

parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. » (*Ps.* 106, 1.)

Ingratitude des Israélites dans le désert.

Nonobstant les témoignages éclatants de bonté et d'amour que Dieu avait donnés dans le désert à son peuple choisi, celui-ci se montra très-ingrat à l'égard de son divin bienfaiteur, et murmura contre Moïse et Aaron que Dieu leur avait donnés pour les conduire. « Que ne sommes-nous morts par la main du Seigneur en la terre d'Egypte, disaient-ils, quand nous étions assis près d'un amas de viandes et que nous mangions du pain en satiété! Pourquoi nous avez-vous amenés en ce désert pour faire mourir de faim toute cette multitude? » (*Exode.* 16, 3.) Puis ils s'irritèrent de nouveau contre Moïse et exigèrent à grands cris qu'il leur procurât de l'eau: « Donne-nous de l'eau afin que nous buvions... Pourquoi nous as-tu fait sortir de l'Egypte pour faire mourir de soif nous, nos enfants et nos troupeaux? » (17, 2-3.) — Enfin leur oubli de Dieu alla si loin qu'ils se fabriquèrent un veau d'or et l'adorèrent.

Le disciple du séraphique S. François et le riche.

Un disciple de saint François d'Assise rencontra un jour un riche généralement détesté à cause de son avarice et de son ingratitude envers Dieu, dont il oubliait les nombreux bienfaits. Pour lui faire toucher au doigt son indigne conduite, il lui donna la leçon suivante: « Je vis un aveugle, dit le pieux franciscain, tomber tout à coup d'une hauteur effrayante et dans sa chute se briser bras et jambes. Mon cœur se sentit ému à la vue de cet affreux spectacle, et je lui demandai ce qu'il donnerait à celui qui lui rendrait non-seulement l'usage des bras et des jambes, mais encore la vue? » — « Ah! reprit l'infortuné, je voudrais être jusqu'à la fin de ma vie, l'esclave de mon sauveur. » — « Et toi, riche! fit le religieux, tu as reçu de Dieu des yeux, des pieds, des mains, et les autres membres; il t'a comblé en outre des biens de la fortune, et où est ta reconnaissance? »

Comparaison.

« Jamais nous ne sentons mieux le bien que nous fait un verre d'eau fraîche que lorsque nous sommes dévorés par la soif, et que nous eussions dû attendre longtemps quelque rafraîchissement; de même nous n'éprouvons tout le bien que procure l'ombre, qu'après avoir été exposés longtemps aux ardeurs du soleil; il en est ainsi des bienfaits de la bonté divine. L'homme ne les apprécie à leur juste valeur, que lorsqu'il a dû gémir longtemps dans la misère; il se montre alors réellement reconnaissant envers Dieu, tandis que, aux jours de la prospérité, il oublie aisément la bonté divine. » (*S. Clément.*)

2°) *Lorsque nous avons péché, nous devons demander pardon avec une grande confiance,* et ne pas nous désespérer ou différer de jour en jour notre conversion, jusqu'à ce que le temps de la grâce soit passé, ou la longanimité de Dieu fatiguée.

Le retour de l'enfant prodigue chez son père.

L'enfant prodigue, comme nous l'avons dit plus haut, avait quitté la maison paternelle et dissipé tout son avoir. Ce fut ainsi qu'il se plongea dans la plus profonde misère. Cependant il ne désespéra pas dans cette triste position, mais se rappelant l'amour de son père qu'il avait quitté si indignement, il prit courage et se dit en lui-même avec une généreuse confiance: « Je me lèverai et j'irai vers mon père; et je lui dirai : mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils: traitez-moi comme un de vos mercenaires. » (*S. Luc.* 15, 18-19.) Et se levant, il vint vers son père, qui, nous le savons, le reçut avec tendresse. Voilà comment le Père céleste en agira avec nous, si, après avoir commis le péché, nous nous tournons avec confiance vers lui, et que nous lui demandons pardon.

Ne désespérez pas de la miséricorde divine.

Un grand prince, dans la dernière maladie qui termina sa carrière, fut attaqué d'une tentation terrible de défiance en la miséricorde divine. Exhorté d'espérer en Dieu, « non, disait-il, il n'y a plus de salut pour moi, je suis damné. » Le ministre de Jésus-Christ qui l'assistait dans ces derniers moments, mit tout en œuvre pour le rassurer: exhortations, larmes, prières, tout fut inutile sur l'esprit de ce prince alarmé. Enfin, Dieu, qui voulait sauver cette âme, mit dans la bouche de son ministre ces consolantes paroles de David: « Domine, propitiaberis peccato meo, multum est enim. » (*Ps.* 24.) « Prince, dit-il au mourant, écoutez le prophète pénitent; vous êtes pécheur comme lui, dites sincèrement avec lui: Seigneur, vous aurez pitié de moi, parce que mes péchés sont grands, et la grandeur même de mes péchés sera le motif qui vous engagera à m'en accorder le pardon; Propitiaberis, etc. » A ces paroles, le prince, comme revenu d'une léthargie, s'arrête un moment tout transporté, et bientôt après, poussant un profond soupir: « Ah! mon Père, s'écrie-t-il, c'est pour moi que ces paroles ont été prononcées. Oui, mon Dieu, vous aurez pitié de moi, parce que mes péchés sont grands: voilà un motif bien digne de vous, parce que plus mes péchés sont grands, plus ils feront éclater votre miséricorde, plus ils feront admirer votre puissance, plus ils feront triompher votre grâce. » Alors plein de confiance en la bonté de son Dieu, et pénétré d'une vive douleur de ses péchés, il met ordre à sa conscience: il reçoit les derniers sacrements avec de grands sentiments de piété, il offre le sacrifice de sa vie avec joie; et sentant enfin approcher sa dernière heure, il prend son crucifix entre ses mains, il fixe sur lui ses regards mourants, il rend les derniers soupirs entre ses bras, et meurt en saint, comme il avait vécu en héros. *(Le nouveau pensez-y bien.)*

Ne pas croire à ta grâce, Seigneur!
C'est du soleil nier la splendeur.
C'est dire, avec les fils de Voltaire:
Dieu n'est pas! — il n'est pas un bon père!

Mais tu l'es, Seigneur! mille cœurs
L'éprouvent même au sein des douleurs,
Et disent avec reconnaissance :
« Tes bontés égalent ta puissance ? »

Ne fatiguez pas la miséricorde divine.

Dans les îles Philippines vivait au commencement du dix-septième siècle un homme excessivement riche. Livré à un luxe effréné et à la débauche, ne se refusant aucune volupté quand même il fallait fouler aux pieds les lois de la morale et étouffer le cri de la conscience, il fut souvent averti par ses meilleurs amis de mettre un frein à ses passions déréglées, et, s'il ne voulait pas se rappeler les bontés de Dieu à son égard, de redouter du moins la sévérité des châtiments célestes qui se précipitèrent autrefois comme un immense torrent sur l'humanité coupable. A ces sages conseils, notre homme opposait d'ordinaire une réponse badine sinon stupide: « Quand même toute la terre » avait-il coutume de dire, « serait inondée par un déluge, j'ai assez d'argent et de valeurs pour en faire une échelle qui monte jusqu'au ciel. » Cependant un jour que l'insensé s'était raillé avec le même ton de bravade des bons conseils qu'on lui donnait, il arriva qu'immédiament après, il dût passer à cheval un torrent très-large; tout à coup son cheval se cabre, le cavalier tombe dans l'eau et s'y noie malgré les secours qu'on essaie de lui donner. — La même chose peut arriver à bien d'autres qui croient pouvoir se sauver au moyen de quelques aumônes et d'autres bonnes œuvres, tout en se livrant sans frein aux déréglements des plus mauvaises passions. Etrange espérance qui s'imagine qu'au dernier moment, quand tout va disparaître autour de nous, on pourra, au moyen de quelques legs et distributions faits aux pauvres, se construire un pont d'or qui conduise au ciel! *(Veith. Cycle d'homélies.)*

La mesure de la miséricorde divine.

Compadelli nous fait le récit suivant: Un jeune homme d'une famille distinguée s'était plongé dans toutes les voluptés de la chair et refusait d'écouter les avis que le ciel

et la terre lui donnaient. Sur ces entrefaites, il tomba malade, se confessa et promit de se corriger; mais à peine guéri, voilà qu'il se jette de nouveau dans la fange dont il s'était retiré naguères. Le ciel le punit de la manière suivante: un jour qu'il se trouvait à la campagne, il fut surpris par la fièvre. De suite il retourne à la maison et fait appeler un prêtre; le prêtre arrive, mais ne trouve plus qu'un cadavre. Voilà, mon cher frère, un terrible exemple de la justice divine! Si nous persistons dans l'impénitence, si notre conversion n'est pas sincère, un jour viendra où nous désirerons peut-être nous convertir et renoncer à nos mauvaises habitudes; mais qui sait si alors nous le pourrons encore, parce que Dieu ne nous en donnera plus la grâce, cette grâce que nous avons méprisée et repoussée si souvent, en continuant de vivre dans le crime. (*Philotée.*)

Comparaison.

Quand un poisson a été pris dans un filet, il lui reste toujours la chance de pouvoir y passer et de s'échapper, aussi longtemps qu'il se trouve dans l'eau. Mais une fois qu'il a été attiré à terre, il ne lui reste plus moyen de fuir. Il en est de même de nous; aussi longtemps que nous sommes encore en ce monde, nous recevons de Dieu la force nécessaire pour déchirer les liens du péché, au moyen desquels le démon nous a pris, pour nous débarrasser du fardeau de nos crimes par la pénitence, et nous jeter dans le séjour de la lumière divine. Mais si une fois Dieu a porté contre nous le redoutable arrêt en vertu duquel notre âme doit sortir du corps, et que le corps doit descendre dans le sépulchre, alors, il nous est aussi impossible de nous aider, qu'au poisson qu'on a retiré de l'eau et renfermé dans un vase de s'échapper. *(Hunolt.)*

3) *Nous devons être bons et miséricordieux à l'égard de nos frères;* c'est ce que Dieu demande de nous quand il dit: « Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux. » (*S. Luc.* 6, 36.)

Le serviteur inhumain.

Puisque Dieu est si bon et si miséricordieux envers nous, il faut que nous le soyons aussi envers notre prochain. Cette vérité, Jésus-Christ nous l'a rendue sensible dans la parabole suivante: « Le royaume des cieux, dit-il, est semblable à un roi qui voulut entrer en compte avec ses serviteurs. Et lorsqu'il eut commencé à le faire, on lui présenta l'un d'eux qui lui devait dix mille talents. Et comme il n'avait pas de quoi les lui rendre, son maître commanda qu'il fût vendu, lui, sa femme, et ses enfants, et tout ce qu'il avait, pour acquitter sa dette. Or, ce serviteur, tombant à ses pieds, le priait, disant: Seigneur, ayez patience pour moi, et je vous rendrai tout. Le maître, ayant eu pitié de ce serviteur, le renvoya et lui remit sa dette. Ce serviteur, étant sorti, rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers, et le saisissant, il l'étouffait et disait: Rends-moi ce que tu me dois. Son compagnon, tombant à ses pieds, le priait, disant: Ayez patience pour moi, et je vous rendrai tout. Or, il ne le voulut point; mais il s'en alla et l'envoya en prison jusqu'à ce qu'il payât sa dette. Ses compagnons, voyant ce qui se passait, s'affligèrent profondément, et ils vinrent et ils racontèrent à son maître tout ce qui s'était passé. Alors son maître l'appela, et lui dit: Serviteur méchant, je t'ai remis toute ta dette, parce que tu m'en as prié; ne fallait-il pas que toi aussi tu eusses pitié de ton compagnon, comme j'ai eu pitié de toi? Et son maître irrité le livra au bourreau jusqu'à ce qu'il payât toute sa dette. Ainsi, ajoute Jésus-Christ, mon Père céleste fera envers vous, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur. » (*S. Matth.* 18, 23-35.)

Frère Egide et l'homme rancuneux.

Un jour, le vénérable frère Egide rencontra un homme qui se montrait sans pitié à l'égard de quelqu'un qui l'avait offensé. Il se dirigea droit vers lui et lui dit avec autant de force que de franchise: « Vous désirez obtenir miséricorde de Dieu, et vous êtes néanmoins si impitoyable et si dur à

l'égard de vos frères ; vous êtes sans compassion aucune pour leurs fautes ! Voulez-vous être un vrai chrétien, ne vous irritez pas contre celui qui est tombé, mais rappelez-vous vos propres faiblesses et dites : Hélas ! mon Seigneur et mon Dieu ! si votre main ne me soutenait, je commettrais des crimes encore plus grands que cet infortuné. »

Comparaison.

« Les enfants des riches et des nobles portent des chaînes d'or et des bijoux ; ils les portent à découvert et cela dans le but de se faire reconnaître comme fils de bonne famille ; voilà comment les chrétiens doivent aimer à exercer publiquement la miséricorde, à secourir les malheureux, afin qu'on puisse reconnaître en eux les enfants du Père de miséricorde qui demeure dans les cieux. » *(S. Chrysostôme.)*

(*Gr. Cat.* 25-27e *q.*)

XII. *Dieu est vrai,* c'est-à-dire qu'il ne révèle que la vérité, parce qu'il ne peut ni se tromper ni mentir. « Il est impossible que Dieu mente. » (*Epît. aux Hébreux,* 6, 18.)

XIII. *Dieu est fidèle,* c'est-à-dire, qu'il tient ce qu'il promet, et accomplit les menaces qu'il fait. C'est pourquoi Moïse disait au peuple d'Israël : « Sachez que le Seigneur votre Dieu est un Dieu fort et fidèle, gardant alliance et miséricorde à ceux qui l'aiment et à ceux qui gardent ses préceptes, et punissant soudain ceux qui le haïssent. » (*Deut.* VII, 9-10.)

La véracité et la fidélité de Dieu nous obligent :

1°) *De croire fermement à la parole de Dieu et de nous fier constamment à ses promesses.* « Bienheureux ceux qui ne voient pas et qui croient. » (*S. Jean*, 20, 29.)

Confiance d'Abraham dans la fidélité et la véracité de Dieu.

Abraham avait déjà atteint la quatre-vingt-dix-neuvième année de son âge, et Sara son épouse la quatre-vingt-dixième

lorsque Dieu promit à son fidèle serviteur de lui donner un fils et de le rendre ainsi le père de peuples nombreux. Quoique d'après les lois et le cours ordinaire de la nature, ceci parût impossible, « néanmoins Abraham, comme le dit saint Paul, ne douta point et n'eut pas la moindre défiance de la promesse de Dieu; mais il se fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu, et pleinement persuadé qu'il est tout-puissant pour faire tout ce qu'il a promis. C'est pour cette raison que sa foi lui a été imputée à justice. » (*Epît. aux Rom.* 4, 20-21.)

Dieu n'est point comme les hommes qui souvent trompent.

Saint Hugues, évêque de Langres, était devenu vivement inquiet pendant une nuit, et s'effrayait à cause d'un événement qui semblait le menacer. Mais il ne resta pas longtemps sans rentrer en lui-même et sans se frapper la poitrine en disant: « Malheureux que je suis! Dieu n'a-t-il pas promis de nous assister dans les adversités? et je tremblerais! Dieu, qui est vrai et fidèle dans tout ce qu'il promet, n'a-t-il pas dit que le ciel et la terre passeront, mais que ses paroles ne passeront pas? Et après cela, j'oserais encore trembler? » (*Dans sa vie.*)

2°) *De dire toujours la vérité et de garder nos promesses.*

Punition d'Ananie et de Saphire.

Que Dieu désire en nous l'amour de la vérité, qu'il déteste au contraire le mensonge, la fausseté et l'hypocrisie, c'est ce qu'il nous a montré d'une manière saisissante dans la punition d'Ananie et de Saphire. L'Ecriture sainte nous rapporte ce triste épisode de la manière suivante: « Un homme nommé Ananie avec sa femme Saphire vendirent un champ; or il retint, au su de sa femme, une partie du prix, il apporta l'autre et la mit aux pieds des apôtres. Mais Pierre dit: Ananie, comment Satan a-t-il tenté votre cœur jusqu'à vous faire mentir au Saint-Esprit et tromper sur le prix du champ? Si vous l'aviez voulu garder, n'était-il pas toujours à vous?

Et vendu, le prix n'était-il pas encore à vous? Pourquoi donc avez-vous formé ce dessein dans votre cœur! Vous n'avez pas menti aux hommes, mais à Dieu. Or, Ananie, ayant ouï ces paroles, tomba et expira; et une grande crainte se répandit sur tous ceux qui apprirent cette mort. Et des jeunes gens, se levant, l'emportèrent et l'ensevelirent. Or, il arriva, trois heures après, que sa femme ne sachant ce qui s'était passé, entra. Et Pierre lui dit: Femme, dites-moi, n'avez-vous vendu le champ que ce prix-là? Et elle dit: Oui. Or, Pierre lui dit: pourquoi vous-êtes vous accordés ensemble pour tenter l'Esprit du Seigneur? Voici à la porte les pieds de ceux qui ont enseveli votre mari, et ils vous emporteront. Et aussitôt elle tomba à ses pieds, et elle expira. Et quand les jeunes gens furent entrés, ils la trouvèrent morte et l'emportèrent, et l'ensevelirent auprès de son mari. Et une grande crainte se répandit sur toute l'Eglise et sur tous ceux qui entendaient parler de cet événement. » (*Act. des Apôtres.* 5, 1-12.)

Le jeune homme véridique.

Le persan Abdrol Rander, avait résolu dans sa jeunesse de devenir derviche. Quand il fit ses adieux à sa mère, celle-ci lui remit quarante sequins (ducats), la part de son héritage, et lui fit promettre sous serment de ne jamais proférer de mensonge. En se séparant de lui, elle dit: « Allez, mon fils! je vous mets entre les mains de Dieu, nous ne nous reverrons plus qu'au jour du dernier jugement. » — Or dans son voyage lointain, comme nous le raconte Abdrol lui-même, il ne fit aucune rencontre extraordinaire avec ses compagnons de voyage, jusqu'à ce qu'il fut arrivé au milieu des descendants de Cham. « Là, notre caravane fut attaquée par quarante brigands à cheval. L'un d'eux me demanda ce que je portais sur moi? » — « J'ai quarante sequins cachés sous mes habits, » lui répondis-je. Le brigand se mit à rire, sans doute qu'il croyait que je me moquais de lui. — Un moment après, un autre me demande également: « Combien d'argent as-tu? » — Je lui donnai la même réponse qu'à son

camarade. Pendant que tous les voleurs se partageaient les dépouilles des autres voyageurs, leur chef, qui se trouvait sur une petite éminence, me fit appeler près de lui. — « Eh bien, mon jeune garçon, dis-moi, qu'as-tu sur toi? » Je lui répondis: « Je l'ai déjà dit à vos gens, j'ai quarante sequins cousus dans mes habits. » — Il me fit aussitôt fouiller et trouva l'argent. — « Qui vous a porté, me dit-il avec un ton de surprise, à déclarer si franchement l'argent que vous portiez caché avec tant de soin? » — « C'est le respect pour ma mère, à qui j'ai promis de ne jamais cacher la vérité. » — « Comment est-il possible! s'écria le chef, que dans un âge si tendre, vous soyez aussi fidèle aux devoirs que vous inspira votre mère? Et moi, je ne pense jamais aux devoirs que j'ai à remplir envers Dieu ! Jeune ami, donnez-moi votre main ! Sur elle je veux jurer d'expier mes crimes. » — Je fis ce qu'il demandait, et le capitaine fit le serment d'une voix énergique et solennelle. Ses compagnons aussi touchés que lui, dirent : « Tu nous guidas dans le crime, désormais tu nous guideras dans le chemin de l'honneur et de la vertu ! » — Ainsi dit, ainsi fait. Le chef donna l'ordre de nous restituer sans exception tout ce qui avait été pris. Il fut obéi; puis toute la bande fit sur ma tête le serment de changer de vie et de se corriger (*Hohenauer.*)

(*Gr. Cat.* 28-31e *q.*)

Nous sommes parvenus à cette connaissance de Dieu et des perfections dont nous venons de parler, parce que Dieu s'est fait connaître lui-même aux hommes d'une manière *naturelle* et surtout d'une manière *surnaturelle;* je dis :

1) *D'une manière naturelle* et d'abord

A) *Par le monde visible* qu'il a créé et gouverne toujours; car il est impossible qu'un homme raisonnable s'imagine que le monde se soit fait lui-même, ou que l'ordre régulier qui s'y trouve, ait existé et existe de lui-même. « L'insensé seul a dit dans son cœur : il n'y a

pas de Dieu ! » (*Ps.* 13, 1.) S. Paul a dit : « Ses perfections invisibles, surtout son éternelle puissance et sa divinité, sont devenues visibles depuis la création du monde par tout ce qui a été fait. (*Epît. aux Rom.* 1, 20.) Ensuite

B) *Par la voix de la conscience,* qui nous dit de craindre un vengeur invisible du mal, et d'espérer dans un rémunérateur du bien. (*Epît. aux Rom.* 2, 15.)

2) Dieu se fait connaître à nous d'une manière *surnaturelle* par la révélation divine qu'il nous a donnée par les prophètes et en dernier lieu par son fils Jésus-Christ. « Nul ne vit jamais Dieu : Le fils unique qui est dans le sein du Père nous l'a manifesté lui-même. » (*S. Jean* 1, 18.)

Les miroirs d'or où nous devons et nous pouvons voir la divinité.

Un pieux et savant auteur nous indique les miroirs suivants où nous devons trouver et reconnaître Dieu. « C'est dans quatre miroirs, dit-il, que nous voyons la divinité; dans le miroir de la nature, dans le miroir des événements de ce monde, dans le miroir de la conscience et dans celui de l'Evangile. Celui à qui ces quatre miroirs ne suffisent pas pour y découvrir l'Eternel, ressemble à un homme qui ferme de propos délibéré les yeux devant les rayons du soleil, et qui prétend ensuite qu'il fait nuit. »

Le missionnaire et le sauvage.

« Crois-tu qu'il est un Dieu, maître de l'univers ? »
Demandait un jésuite à l'enfant des déserts.
« Comment, dit celui-ci, puis-je ne pas y croire ? »
— « Mais tu ne l'as pas vu ? » — « Non jamais, robe noire,
Je ne l'ai vu lui-même ; et pourtant quand je vois
Une fleur effeuillée, au fond de nos grands bois,
Quand s'offrent à mes yeux quelques branches rompues,
Quelques touffes de poils aux ronces suspendues,
Je me dis : en ces lieux, un lion a passé,
Entre ces verts cactus, un chacal s'est glissé,
Un indien vigoureux leur a donné la chasse.
De même que mes yeux reconnaissent leur trace,
Je vois, en contemplant les forêts et les mers.
Qu'un Dieu marqua sa trace en ce vaste univers. (*J. N. Vogl.*)

L'impie confondu.

Il a quelques années, un jeune homme de province fut envoyé à Paris pour achever ses études ; comme tant d'autres, il eut le malheur de rencontrer de mauvaises compagnies. Ses propres passions, d'accord avec les discours impies de ses camarades, lui firent oublier les leçons de sa pieuse mère et mépriser la religion. Il en vint au point de désirer et enfin de dire comme l'insensé dont parle le Prophète : Il n'y a point de Dieu, Dieu n'est qu'un mot. Pour le dire en passant, c'est toujours ainsi que l'incrédulité commence ; c'est une plante qui ne prend racine que dans la fange. Après plusieurs années de séjour dans la capitale, ce jeune homme revint dans sa famille. Un jour il fut invité dans une maison honorable où se trouvait une nombreuse compagnie.

Pendant que tout le monde s'entretenait de nouvelles, de plaisirs et d'affaires, deux petites filles de douze à treize ans lisaient ensemble, assises dans l'embrasure d'une croisée. Ce jeune homme s'approche et leur dit : « Quel roman lisez-vous, mesdemoiselles, avec tant d'attention ? » — « Monsieur, nous ne lisons pas de romans. » — « Pas de romans ! quel livre lisez-vous donc ? » — « Nous lisons l'histoire du *peuple de Dieu.* » — « L'histoire du peuple de Dieu ! vous croyez donc, vous autres, qu'il y a un Dieu ? »

Etonnées d'une pareille question, les deux petites filles se regardent, la rougeur leur monte au visage. « Et vous, monsieur, ne le croyez-vous pas ? » lui dit vivement la plus âgée. — « Je le croyais autrefois, mais depuis que j'ai habité Paris, que j'ai étudié la philosophie, les mathématiques, la politique, je me suis convaincu que Dieu n'est qu'un mot. » — « Pour moi, monsieur, je n'ai jamais été à Paris, je n'ai jamais étudié la philosophie ni les mathématiques, ni toutes les belles choses que vous savez, je ne connais que mon catéchisme ; mais puisque vous êtes si savant et que vous dites qu'il n'y a pas de Dieu, me diriez-vous bien d'où vient un œuf ? »

La jeune enfant prononça ces paroles assez haut pour être entendue d'une partie de la société. Quelques personnes d'a-

bord s'approchèrent pour savoir de quoi il était question, d'autres les suivirent, enfin toute la compagnie se réunit autour de la croisée pour assister à la conversation. — « Oui, monsieur, reprit la jeune personne, puisque vous dites qu'il n'y a point de Dieu, me direz-vous bien d'où vient un œuf? » — « Plaisante question! un œuf vient d'une poule. » — « Et maintenant, monsieur, me diriez-vous bien d'où vient une poule? » — « Mademoiselle le sait aussi bien que moi, une poule vient d'un œuf. » — « Lequel des deux a existé le premier, de l'œuf ou de la poule? » — « Je ne sais vraiment ce que vous voulez dire avec vos œufs et vos poules; mais enfin, celle des deux choses qui a existé la première, c'est la poule. » — « Il y a donc une poule qui n'est pas venue d'un œuf? » — « Ah! pardon, mademoiselle, je ne faisais pas attention, c'est l'œuf qui a existé le premier. » — « Il y a donc un œuf qui n'est pas venu d'une poule? répondez, monsieur. — Ah! Si... pardon... c'est que... parce que... Voyez-vous... — « Ce que je vois, monsieur, c'est que vous ignorez si c'est l'œuf qui a existé avant la poule, ou si c'est la poule qui a existé avant l'œuf. » — « Eh bien, je dis que c'est la poule. — « Soit, il y a donc une poule qui n'est pas venue d'un œuf; dites-moi maintenant qui a créé cette première poule, d'où sont venues toutes les poules et tous les œufs? » — « Avec vos poules et vos œufs, vous avez l'air de me prendre pour une fille de basse-cour. » — « Pas du tout, monsieur, je vous prie seulement de me dire d'où est venue la mère de toutes les poules et de tous les œufs. » — « Mais enfin... » — « Puisque vous ne le savez pas, vous me permettrez de vous l'apprendre. Celui qui a créé la première poule ou le premier œuf, comme vous aimerez le mieux, est le même qui a créé le monde, et cet Etre, nous l'appelons Dieu. Comment, monsieur, vous ne pouvez sans Dieu expliquer l'existence d'un œuf ou d'une poule, et vous prétendriez, sans Dieu, expliquer l'existence de l'univers. »

Le jeune impie n'en demanda pas davantage, il saisit furtivement son chapeau et s'en alla honteux, dit-on, *comme un renard qu'une poule aurait pris.*

Il y a un Dieu, toute la nature le proclame.

Voltaire, le patriarche de la philosophie incrédule des temps modernes, était parvenu à l'âge de quatre-vingt un ans, sans avoir jamais vu le lever du soleil. Il voulut réparer cette négligence, et pendant une nuit de printemps, il quitta sa couche, revêtit son habit de cour richement brodé d'or, se coiffa de son énorme perruque, et se mit en route avec un jeune gentilhomme, le comte Latour qui l'avait engagé à jouir de ce spectacle. A la lueur d'une lanterne qu'il faisait porter devant lui, il gravit péniblement une hauteur d'où l'on avait vue sur le Jura. L'aurore faisait déjà briller ses franges d'or autour des lointaines montagnes ; les cîmes des Alpes Suisses se colorèrent d'une douce teinte rosée ; enfin le roi du jour apparut majestueux et grand, pareil à un géant qui sort de sa couche nuptiale, comme dit l'Ecriture. La sublime grandeur de ce spectacle saisit tellement le vieux cynique, qu'il se découvrit la tête, tomba à genoux et improvisa avec tout l'enthousiasme d'un esprit juvénil cette ode dont chaque strophe se termine par ces mots : « Dieu puissant, Je crois, Je crois! Je ne puis nier ton existence.» (*Veith. Charitas. p.* 12.)

Qui a fait tout cela?

A Sainte-Hélène, dit Michaud, ainsi que la plupart des hommes qui ont vécu dans une grande agitation et qui n'ont pas eu le temps de se recueillir, Napoléon parut penser sérieusement à une autre vie. « Je ne suis ni un incrédule ni un philosophe, disait-il ; je crois à l'existence d'un Dieu ; » puis levant les yeux vers le ciel : « Quel est celui qui a fait tout cela? »

(*Gr. Cat.* 32^{e} *q.*)

Il y a un Dieu, mais remarquez bien qu'il n'y a qu'un seul Dieu et qu'il ne peut y en avoir plusieurs. « Voyez, dit Dieu lui-même, je suis seul et il n'y a point d'autre Dieu que moi. » (*Deuter.* 32, 39.) Moïse dit à son peuple:

« Ecoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est seul Seigneur. » (*Deuter.* 6, 4.)

Il n'y a qu'un seul Dieu.

Un enfant pieux vivant dans la maison d'un idolâtre, disait souvent à celui-ci : « Il n'y a qu'un Dieu qui a créé le ciel et la terre. C'est lui qui fait luire le soleil et envoie la pluie. Il voit tout ce que nous faisons, et il entend nos prières. Il peut nous châtier ou nous récompenser, nous perdre ou nous sauver. Ces idoles des faux dieux qui sont là, ne voient et n'entendent rien, elles ne peuvent nous faire ni bien ni mal.» Mais le païen refusa de croire le jeune garçon. Or un jour qu'il était allé à la campagne, l'enfant saisit un bâton et abattit toutes les idoles, excepté la plus grande qu'il laissa intacte et dans les mains de laquelle il planta son bâton. Le maître revient chez lui, et, à la vue de ces dieux en pièces, il s'écrie furieux : « Qui a fait cela?» —L'enfant répondit : « C'est ce grand coquin de dieu qui a rossé et brisé tous les autres petits dieux, vous voyez bien qu'il a encore le bâton en main. » — « Tu mens, car jamais il n'a levé le bras. C'est toi qui l'as fait, mauvais garnement, et pour te punir je vais t'assommer avec le même bâton. » — « Oh! ne vous fâchez pas, dit l'enfant en souriant, si vos dieux ne sont pas même en état de lever le bras ou de se défendre contre un petit garçon, comment pourraient-ils être le Dieu qui a créé le ciel et la terre?» Le païen ne souffla mot ; il se prit à réfléchir, puis finit par exterminer tous ses autres dieux, pour n'adorer plus que le seul et vrai Dieu adoré par l'enfant.

Comparaison.

« Comme il n'y a qu'un soleil qui réchauffe et éclaire la terre, ainsi il n'y a qu'un Dieu, un univers, un créateur. Il n'y a pas deux univers, car ils seraient opposés l'un à l'autre. En vertu de la sagesse et de la volonté ordonnatrice d'un Dieu, l'univers fut créé seul et il forme en soi un tout complet. » (*Munch.*)

(*Gr. Cat.* 33e *q.*)

Nous devons encore faire attention à cette expression « Je crois en Dieu. » Cela ne signifie pas simplement : « *Je crois Dieu,* » mais encore : « *Je me confie en Dieu, j'ai foi en lui,* » puisque nous devons non-seulement croire que Dieu existe et que tout ce qu'il a dit est vrai, mais encore nous abandonner à lui avec amour et confiance.

Sainte Agnès.

S. Agnès montrait surtout à l'égard de Dieu un abandon entier et sans réserve. Sans cesse elle pensait à son ineffable amour envers nous, et, de son côté, tout ce que son cœur avait d'amour, elle le vouait à Dieu. Quand un jeune homme riche autant que distingué fut venu lui parler de mariage et demander sa main, elle répondit : « Mon ami ! vous êtes venu trop tard; un autre amant s'est présenté bien longtemps avant vous, et celui-ci, pour l'amour qu'il me porte, mérite que je l'aime de toutes mes forces. » Quand le monde ou les créatures lui demandaient son affection elle répondait : « Non, non, ô monde, ô créatures ! je ne puis vous aimer, car Dieu m'a aimée le premier; il est donc juste que je donne à Dieu tout mon cœur et toutes mes affections. »

Pratique. Que devons-nous donc faire pour Dieu, puisque, à cause de ses divines perfections, il est si aimable, si bon et si miséricordieux envers nous? Est-ce demander trop que de lui donner notre cœur, puisque l'amour éternel nous dit : « Mon fils, donnez-moi votre cœur. » (*Prov.* 23, 26.) O donnez-le à ce Dieu si beau, si riche, si bon, si fidèle, donnez-le lui sans partage, pour toujours, pour toute l'éternité ! Dieu veut l'avoir pour le rendre à jamais heureux.

Mon fils, donnez-moi votre cœur.

Le R. P. Jean Crasset met dans la bouche du divin Sauveur, ces paroles touchantes : « Mon fils ! donnez-moi votre

cœur! Donnez-le à moi votre père, votre frère, votre créateur, votre époux, votre meilleur ami, qui vous ai aimé de toute éternité! Si j'avais fait pour le démon autant que j'ai fait pour vous, il m'aimerait de tout son cœur. Si vous aviez autant de cœurs qu'il y a de grains de sable au bord de la mer, vous devriez me les donner tous, et voyez, vous n'en avez qu'un seul, et vous voulez encore me le refuser? Vous voulez m'en donner seulement la moitié! O âme ingrate, est-ce ainsi que vous agissez et que vous partagez avec votre Dieu? Vous voulez me donner la moitié de votre cœur! Qui a plus de droit à le posséder que moi? N'ai-je donc que créé la moitié de votre cœur, racheté la moitié de votre cœur, sanctifié la moitié de votre cœur? Et ne dois-je sauver que la moitié de votre cœur? Quelle injustice n'est-ce pas de retenir le bien d'autrui pour le donner à l'ennemi de celui auquel il appartient! C'est un énorme sacrilége que vous commettez, en m'enlevant une partie de ce sacrifice pour l'offrir au démon. Et que dirai-je du mépris avec lequel vous me traitez, en me donnant ma part comme à un domestique, et en m'assimilant à de misérables créatures? Vous voulez me donner la moitié de votre cœur? Vous ai-je aussi donné la moitié du mien? Que de fois ne vous ai-je pas donné tout mon corps, toute mon âme, tout mon sang, tout mon cœur, tous mes mérites, tous mes travaux, toute ma divinité, toute mon humanité, et vous ne voulez me donner que la moitié de votre cœur! Eloignez-vous de moi avec la moitié de votre cœur! Donnez-le tout entier au démon, puisque vous me le refusez! Mais soyez certain que vous n'aurez ni paix ni repos en cette vie, ni mes bénédictions dans l'autre. Au contraire, si vous renoncez à toutes les créatures, à toutes les jouissances sensuelles, et que vous me donnez votre cœur, je le remplirai de trésors éternels, je l'inonderai de consolations, je lui accorderai paix et bénédiction, et je le rassasierai de la volupté du paradis. »

Dieu est la sainteté et la beauté suprême; pourquoi ne l'aimez-vous pas?

S. Christine l'admirable entra un jour dans une église où se trouvait en même temps agenouillé sous le portail, un des chevaliers les plus nobles de la Belgique, Louis comte de Looz, entouré de nombreux guerriers. Christine qui le connaissait, voulait passer à côté du pieux comte, mais tout à coup elle s'arrêta comme si elle avait eu quelque chose à lui communiquer, et s'inclina de son côté. Le comte leva la tête; alors elle lui dit avec une grâce charmante : « O Seigneur, que vous êtes beau ! » A ces paroles, les soldats se prirent à sourire malicieusement. « Sire comte » murmuraient-ils, avez-vous entendu comment la sainte vous a loué? » Mais le comte répondit : « Ne vous en inquiétez pas, vous n'y comprenez rien ; quant à moi, je sais mieux à qui s'adressent ces louanges! Ce n'est pas moi qu'elle a eu en vue, mais le Seigneur immortel des cieux, qui est le plus beau de tous et de qui vient toute beauté. » Et Christine lui dit : « C'est cela, Seigneur, vous avez très-bien dit, mais s'il en est ainsi, pourquoi ne l'aimez-vous pas davantage? pourquoi ne lui donnez-vous pas tout votre cœur! » (*Veith.*)

§ II. DES TROIS PERSONNES DIVINES.

« Je crois en Dieu le Père. »

(*Gr. Cat.* 34-35e *q.*)

Nous donnons à Dieu le nom de « *Père,* » 1) *parce que Dieu est notre père invisible dans les cieux.* Quelle consolation pour nous : dans les cieux nous avons un père ! C'est pourquoi montrons-nous les enfants de Dieu par nos vertus et notre piété, alors Dieu se montrera toujours notre père par son amour et ses soins paternels.

Dieu est un père nourricier plein de sollicitude.

Quelques Grecs étaient venus à Astrakines, ville d'Egypte, et voulaient y distribuer des aumônes. Ils se firent accom-

pagner par le sacristain de l'église, qui devait leur indiquer les pauvres les plus nécessiteux, et celui-ci les conduisit dans une humble cabane, habitée par une pauvre veuve et ses filles. Quand ils eurent frappé à la porte, une des filles vint ouvrir, vêtue de la manière la plus misérable, ayant à peine quelques haillons pour couvrir sa nudité; la mère, blanchisseuse d'état, venait de partir pour sa besogne. Les Grecs voulurent donc donner de l'argent et des habillements, mais elle refusa en disant: «Ma mère en partant, m'a dit : Console-toi, ma fille! Le bon Dieu m'a de nouveau envoyé de l'ouvrage aujourd'hui, de sorte que nous pourrons gagner un morceau de pain. » Sur ces entrefaites la mère revint et comme on voulait également la forcer d'accepter une aumône, elle la refusa en disant : « La Providence a soin de moi, voudriez-vous me priver aujourd'hui de mon père nourricier ? » A la vue de tant de confiance chez une pauvre veuve, ils louèrent et bénirent Dieu. (*Haglsperger.* 1.)

Dieu est notre père.

De son trône sublime, où l'adorent les anges,
Dieu jette avec amour les yeux sur chaque enfant ;
Il entend jour et nuit leurs vœux et leurs louanges
Et veille sur leurs pas avec un soin touchant.
C'est lui qui les console au sein de la misère
Et fournit à leur corps le pain de tous les jours.
Dites-leur donc : Enfants, Dieu, c'est votre bon père
Pensant sans cesse à vous et vous aimant toujours.

2) Parce qu'il y a en Dieu plusieurs personnes dont la première s'appelle « *le Père.* » En Dieu il y en effet trois personnes qui sont : le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et quoique chacune de ces personnes soit réellement Dieu, il n'y a cependant qu'un seul Dieu, car ces trois personnes ont une seule et même nature indivisible, une seule essence divine. Les trois personnes sont de toute éternité, elles sont toutes trois également puissantes, bonnes et parfaites, parce qu'elles ne sont toutes trois qu'un seul Dieu. Elles sont égales et ne font qu'un quant

à la nature ou à la substance, mais elles sont distinctes quant aux personnes, et cette distinction de personnes provient de ce que le Père n'est pas engendré et ne procède de nul autre, tandis que le Fils est engendré du Père et que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Bien que le Père soit le principe et la source des deux autres personnes divines, il n'en est pas pour cela plus ancien, car le Fils est engendré de toute éternité, comme le Saint-Esprit à son tour procède de toute éternité. Le Père se nomme la première personne, le Fils la seconde, et le Saint-Esprit la troisième, non pour exprimer quelque supériorité ou antériorité, mais pour signifier l'ordre d'après lequel elles procèdent éternellement l'une de l'autre. On attribue en outre à chacune de ces trois personnes des opérations particulières, ainsi : 1) au Père on attribue plus spécialement les œuvres de la toute-puissance, et en particulier la création; 2) au Fils, les œuvres de la sagesse, et en particulier la rédemption ; 3) au Saint-Esprit les œuvres de l'amour divin, et en particulier la sanctification, quoique ces œuvres soient communes aux trois personnes. Et ce mystère *d'un seul Dieu en trois personnes*, nous l'appelons le mystère de la *Très-Sainte Trinité.*

La doctrine de la Très-Sainte Trinité prouvée par l'Ecriture sainte.

Déjà dans l'Ancien Testament, Dieu avait donné des indications sur le mystère de la Très-Sainte Trinité. Ainsi dans l'histoire de la création, il est dit : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre, et l'esprit de Dieu reposait sur les eaux. » (*Génèse.* 1, 2.)

Et Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance. » (*Gen.* I, 26.) « Quand le Seigneur apparut en la vallée de Mambré à Abraham, celui-ci leva les yeux, et trois hommes parurent debout devant lui; et, aussitôt qu'il les

eût vus, il s'inclina jusqu'à terre et dit: « Seigneur, si j'ai trouvé grâce à vos yeux, ne passez point au delà de votre serviteur. » (*Gen.* 18, 1-3.) Au livre de l'Exode, Dieu dit lui-même: « Je suis le Dieu de votre père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et de Jacob. » Le prophète royal chante dans un saint transport: « Les cieux ont été créés par le *Verbe du Seigneur*, et l'armée des cieux par le *souffle de sa bouche.* » (*Ps.* 32, 6.) Dans le prophète Isaïe il est dit: « C'est *moi*, c'est moi seul qui l'appelle....et maintenant Dieu, *le Seigneur* et *son esprit* m'ont envoyé. Voici ce que dit le *Seigneur*, *ton rédempteur* le *Saint d'Israël*: Je suis le Seigneur, ton Dieu, qui t'enseigne. » (*Is.* 48, 15-17.) Pour louer le Dieu en trois personnes, les Séraphins chantent: « Saint, saint, saint, » (*Is.* 6, 3.) etc. Mais c'est surtout dans le nouveau Testament que Dieu s'est fait connaître clairement comme existant en trois personnes. Lorsque fut annoncée l'incarnation du Sauveur, l'ange Gabriel envoyé « *de Dieu* (le Père), dit à Marie: Le *Saint-Esprit* viendra en vous, et celui qui naîtra de vous s'appellera le *Fils de Dieu.* » (*S. Luc.* I, 26.) Dès que Jésus fut baptisé, il sortit de l'eau, et les cieux s'ouvrirent et Jean vit l'Esprit de Dieu decendre en forme de colombe, et au même instant une voix se fit entendre du ciel, en disant: « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances. » (*S. Matth.* 3, 16-17.) Un peu avant sa passion le Sauveur dit à ses disciples: « *Je* prierai mon *Père*, et il vous donnera un *autre paraclet* (consolateur) l'Esprit de vérité. » (*S. Jean.* 14, 16.) Avant son ascension Jésus-Christ dit à ses apôtres: « Allez, baptisez toutes les nations au *nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.* » (*S. Matth.* 28, 19.)

Profession de foi de S. Athanase touchant le mystère de la S. Trinité.

Pour combattre les hérétiques, S. Athanase composa un symbole où l'importante et sublime doctrine de la très-sainte Trinité est exposée d'une manière aussi simple que claire. « La foi catholique est, que nous adorions un seul Dieu en trois personnes, et trois personnes en un seul Dieu, sans

confondre les personnes, ni diviser la substance. Car autre est la personne du Père, autre est celle du Fils, autre est celle du Saint-Esprit. Mais la divinité du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, est une, leur gloire égale, leur majesté coéternelle. Tel qu'est le Père, tel est le Fils, tel est le Saint-Esprit. Le Père est incréé, le Fils est incréé, le S^{t} Esprit est incréé. Le Père est immense, le Fils est immense, le S^{t} Esprit est immense. Le Père est éternel, le Fils est éternel, le S^{t} Esprit est éternel ; et cependant ce ne sont pas trois êtres éternels, mais un seul être éternel: comme aussi ce ne sont pas trois êtres incréés ni trois êtres immenses, mais un seul être incréé et un seul être immense. De même le Père est tout-puissant, le Fils est tout-puissant, le Saint-Esprit est tout-puissant; cependant ce ne sont pas trois êtres tout-puissants, mais un seul être tout-puissant. Ainsi le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le S^{t} Esprit est Dieu: et cependant ce ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu. Ainsi le Père est Seigneur, le Fils est Seigneur, le S^{t} Esprit est Seigneur; et cependant ce ne sont pas trois Seigneurs, mais un seul Seigneur. Car comme la vérité chrétienne nous oblige de confesser que chacune des trois personnes est Dieu et Seigneur, de même la religion catholique nous défend de dire trois Dieux ou trois Seigneurs. Le Père n'a été ni fait, ni créé, ni engendré d'aucun autre. Le Fils n'a été ni fait, ni créé, mais engendré du Père seul. Le Saint-Esprit n'a été ni fait, ni créé, ni engendré, mais il procède du Père et du Fils. Il y a donc un seul Père, et non trois Pères; un seul Fils, et non trois Fils; un seul Saint-Esprit, et non trois Saints-Esprits. Et dans cette Trinité, il n'y a rien de plus ancien, ni rien de moins ancien, rien de plus grand ni rien de moins grand, mais les trois personnes sont coéternelles et coégales entre elles: de sorte qu'en tout, comme il a été dit, on doit adorer *l'unité* dans la *Trinité,* et la *Trinité* dans *l'unité*. Celui donc qui veut être sauvé, doit croire ainsi de la Trinité. »

Le Père subsiste de lui-même, le Fils est engendré du Père, et le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

(Une comparaison.)

Pour rendre ceci en quelque sorte plus clair, les théologiens, tout en prenant pour guide la foi, ont recours aux considérations suivantes. « Puisque Dieu est l'être le plus parfait, il faut qu'étant seul et unique de sa nature il se connaisse et s'aime lui-même. Or cet être infiniment parfait qui se connaît lui-même, est et s'appelle *le Père* qui ne procède de nul autre et qui est le principe des autres personnes. Par cette connaissance de lui-même, il engendre, en se connaissant et en se formant une image substantielle de lui-même, le *Verbe* qui est l'image du Père, en tout égal au Père, ne faisant qu'un seul et même être avec lui, et qui est appelé le *Fils*, ou, d'après l'expression de S[t] Paul : la splendeur de sa gloire et l'image de sa substance. (*Epît. aux Hébr.* 1, 3.) Ensuite le Père aime son divin Fils, et le fils aime son Père, et cet amour qui les unit étroitement produit *la troisième personne* appelée le *Saint-Esprit*. Le Père, comme nous l'avons dit, ne procède de personne, le Fils est engendré du Père par voie d'intelligence, ce qu'on appelle *génération*, enfin le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par voie de volonté comme d'un seul principe et c'est ce qu'on appelle *procession*. — Les Saints-Pères et les théologiens ont coutume de se servir ici d'une comparaison qui, si défectueuse et imparfaite qu'elle soit, est néanmoins capable de donner en quelque sorte aux ignorants une idée de ces relations. Quand une belle personne se regarde au miroir, elle y produit une image tout à fait semblable à elle-même, et comme elle apprend à connaître ainsi sa propre beauté, elle commence à s'aimer. C'est ainsi que le Père éternel, en se contemplant dans le miroir de sa divinité, produit une image entièrement égale à lui-même, et cette image c'est Dieu le Fils. Le Père et le Fils en apercevant leur beauté mutuelle, doivent s'aimer nécessairement, et le produit de cet amour, c'est le Saint-Esprit. J'ai déjà fait remarquer que cette comparaison

est très-imparfaite; car l'image produite dans le miroir par la personne qui s'y regarde, et l'amour dont elle s'aime, ne sont que de simples relations, tandis que l'image engendrée par le Père se comprenant lui-même, et l'amour qui procède du Père et du Fils, son substantielles. En outre la personne qui se contemple au miroir, ne communique pas à l'image ou à l'amour qu'elle se porte, sa propre substance, tandis que le Père communique au Fils qu'il engendre par l'intelligence de lui-même, sa propre nature sans la moindre différence, et le Père et le Fils produisent le même effet à l'égard du Saint-Esprit, qui procède d'eux par spiration, parce qu'ils s'aiment mutuellement, d'où il suit qu'il y a trois personnes distinctes et un seul Dieu. (*Comparez Bressanvide. T.* II. *p.* 87-88.)

Il y a trois personnes divines mais il n'y a qu'un seul Dieu.

Les annales historiques de la Grèce nous rapportent que l'empereur Constance laissa trois fils dont l'aîné, Constantin Pogonat, fut son successeur au trône. Mais les Grecs exigèrent que ses deux autres frères, Tibère et Héracle fussent couronnés en même temps que lui; « Car, disaient-ils, nous qui croyons à la très-sainte Trinité nous voulons être gouvernés aussi par trois princes. » Si pieux que parut ce souhait, il n'en blessa pas moins vivement au cœur Constantin, qui, emporté par la haine, fit mutiler ses frères et les tua quelque temps après. Ce fut sans doute un forfait révoltant, mais il faut dire aussi que le souhait de ces peuples qui donna occasion à ce fratricide, était loin d'être sage. Car n'était-ce pas une bévue grossière que de vouloir chercher dans trois princes régnant à la fois, un symbole des trois personnes divines qui régissent l'univers? Là il y avait trois êtres créés, trois personnes entièrement séparées qui se disputaient la possession du pouvoir absolu, et se gênaient mutuellement; tandis que dans la sainte Trinité il y a trois personnes distinctes, mais non séparées l'une de l'autre, subsistant toutes trois en une seule nature et unies par un amour éternel. Car si le Fils est autre que le Père, et le Saint-Esprit autre que le Père et le Fils, néanmoins le Fils et le Saint-Esprit ne sont rien de

plus ni de moins que le Père, ils ne sont rien d'autre que lui, puisqu'ils ont une seule et même nature ou essence avec lui, de sorte que le Père est tout entier dans le Fils, le Fils dans le Père et le Saint-Esprit dans tous les deux. Et voilà, pourquoi nous autres chrétiens nous reconnaissons et croyons un seul Dieu infiniment heureux en lui-même dont la vie et les actes sont un amour mutuel. (*Veith. le Pater noster.*)

Le sceptique et le croyant.

Un sceptique qui se perdait fréquemment dans ses recherches minutieuses sur les mystères de la foi, mais surtout sur celui de la très-sainte Trinité, exprima un jour sa manière de voir à un fidèle et bon catholique de la façon suivante : « Il me semble que le mystère de la sainte Trinité est non-seulement inexplicable, mais encore incroyable et contraire à la raison ; car, après tout, *un* ne peut pas faire *trois*. » Le croyant lui répondit: « Un ne peut pas faire trois, c'est juste ; mais ceci n'est applicable qu'aux choses de ce monde, puisque Dieu l'a voulu et réglé ainsi ; il n'en est pas de même de la nature divine, par la même raison que Dieu ne l'a pas voulu. Puisque Dieu a voulu que dans *une seule nature divine* il y eut *trois* personnes et que ces trois ne fussent qu'un seul Dieu, il doit en être ainsi; et puisque Dieu ne l'a pas voulu chez les êtres humains, il doit en être autrement. » — Le sceptique reprit : « Mais comment se peut-il que le Fils soit éternel comme le Père, n'est-ce pas une contradiction, n'est-ce pas déraisonnable? Le Père, me semble-t-il, doit toujours exister avant le Fils ; conséquemment le Fils ne peut pas être éternel. » — « Sans doute, cela est vrai, dit l'autre, quand il s'agit des pères et des fils de ce monde; mais quand il s'agit de Dieu, c'est toute autre chose. Nommez-moi un père ici-bas, qui soit éternel comme Dieu, et alors je vous nommerai aussi un fils éternel comme son père. Au surplus, jamais nous ne pourrons comprendre ce grand mystère; ici-bas nous devons y *croire*, mais dans l'éternité nous le verrons. »

(*Gr. Cat.* 46e *q.*)

Nous ne pouvons comprendre le mystère de la très-sainte Trinité, car il est impossible que notre faible raison, qui ne connaît même qu'imparfaitement les choses créées, comprenne un mystère qui est infiniment au-dessus d'elle.

Nous devons dire avec Jérémie : « Vous êtes grand, ô mon Dieu, et incompréhensible pour notre esprit, »(32, 19.) et avec S. Paul : « Notre science est imparfaite.... Nous ne voyons Dieu maintenant que comme dans un miroir et sous des images obscures. » (1 *Epît. aux Cor.* 13, 9-12.) Dieu est comme la mer insondable et incommensurable. Nous pouvons y puiser quelques gouttes et les connaître parfaitement; mais embrasser d'un seul regard toute la mer, ou sonder son effroyante profondeur, quoiqu'elle ne soit composée que de gouttes, c'est ce que nous ne pouvons pas. Ainsi nous pouvons bien considérer de près les attributs de Dieu isolément, mais nous ne pouvons sonder la nature divine, le mystère d'un Dieu en trois personnes.

Le hableur confondu.

Quelqu'un se vantait un jour de connaître parfaitement toutes les choses divines, de comprendre Dieu, sa nature et ses œuvres. Une personne qui avait entendu ces fanfaronnades, lui proposa vingt questions sur les fourmis, mais il ne fut pas en état de répondre à une seule d'une manière solide. «Eh quoi! dit l'autre en le faisant rougir jusque derrière les oreilles, vous n'êtes pas même en état de comprendre la nature d'un aussi chétif vermisseau, et vous oseriez-vous vanter de comprendre la nature d'un Dieu infiniment grand? »

Oui, le mystère de la très-sainte Trinité est incompréhensible.

Socrate disait à Euthydèmes : « Le soleil, chacun peut le voir, mais personne ne peut y fixer ses regards; si on veut les y arrêter trop longtemps, on est frappé de cécité. » De même, quand on veut fouiller et sonder le mystère insondable de la

Sainte-Trinité au lieu d'y croire, on ne verra pas la vérité, mais on sera frappé d'aveuglement.

On connaît la belle et instructive légende de S. Augustin. Un jour que se promenant sur les bords de la mer, il cherchait à approfondir le mystère de la Sainte-Trinité, il aperçut un petit enfant qui ne cessait d'aller prendre de l'eau à la mer, dans une coquille, et de revenir mettre cette eau dans un creux qui était dans la terre. « Que prétendez-vous faire, mon enfant, lui dit le grand évêque, en mettant dans ce creux l'eau que vous allez chercher? » — « Je prétends, répondit-il, y mettre toute l'eau de la mer. »—« Mais c'est impossible! » fit Augustin en souriant. — « Vous pensez donc que je ne réussirai pas? Je vous assure que je viendrai plutôt à bout de mettre toute l'eau de la mer dans ce creux, que vous de comprendre le mystère de la Sainte-Trinité. »—Vouloir sonder ce mystère, c'est agir comme un enfant qui veut saisir dans un miroir l'image d'un objet qui s'y reflète. Il suffit que nous sachions en parler au moyen de figures et de comparaisons.

Comparaisons.

Parmi les différentes comparaisons employées pour donner une idée plus claire de ce profond mystère, celle qui est empruntée à notre âme est la plus frappante. Notre âme a *trois principales facultés,* l'intelligence, la volonté et la mémoire, et cependant elle n'a qu'une seule nature.— « Dans la source, dans le ruisseau et dans le fleuve se trouve la même eau; ainsi, dans le Père qui est comme la source, dans le Fils qui est comme le ruisseau, et dans le Saint-Esprit qui est comme le fleuve, il n'y a qu'une seule et même nature divine. Comme le ruisseau sort de la source, ainsi le Fils sort du Père, et comme le fleuve est produit par la source et le ruisseau, ainsi le Saint-Esprit est produit par le Père et le Fils. » —« Trois flambeaux dont les mèches brûlantes se joignent, ne forment qu'une flamme; ainsi les trois personnes divines ne font qu'un Dieu. » (*Lohner. Bibliot.*)

« Dans un triangle équilatéral, les trois côtés sont égaux;

ils circonscrivent tous la même surface et néanmoins les trois côtés ne forment qu'une figure. » (*Mund. Symb.*)

(*Gr. Cat.* 47e *q.*)

Ce dogme de la très-sainte Trinité est de la plus grande importance pour nous; car il est le dogme fondamental du Christianisme de sorte que le rejeter, c'est renier la foi catholique.

Le calife Omar.

Un jour on pria le calife Omar d'expliquer certain mystère de sa religion et de dire en quoi il consistait:

« C'est une mer profonde, » répondit-il. Comme on répétait la même demande: « C'est un chemin très-obscur, » dit-il. Enfin pressé une troisième fois de répondre, il finit par répliquer: « C'est un mystère, et puisque Dieu me l'a caché, je ne puis l'éclaircir, mais je dois l'adorer en le croyant. » Voilà ce que doit se dire tout catholique quand il s'agit du plus grand de tous les mystères, qui est le dogme fondamental de la religion chrétienne. (*Exemples de vertu.*)

Sainte Ide.

La légende raconte de sainte Ide qu'un jour où elle priait seule à genoux, on la vit entourée de l'éclat éblouissant de trois soleils; car l'objet ordinaire de ses méditations et de son adoration était le mystère de la très-sainte Trinité. Qu'il soit également le principal objet des nôtres, car c'est l'Eglise elle-même qui nous y excite, puisqu'elle termine toutes ses oraisons par l'adoration de la sainte Trinité. (Per Dominum N. J.C. etc. qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritus S. etc.) Et alors, au point de vue spirituel, chaque chrétien qui connaît et aime le mystère de la Sainte-Trinité, toutes les fois qu'il élèvera son esprit jusque devant le trône du Dieu trois fois saint, sera éclairé d'un triple soleil, ou plutôt d'un soleil de vérité qui répand trois splendeurs.

Pratique. Soyons toujours pénétrés d'un saint respect pour cet éternel et adorable mystère, en l'honneur du-

quel l'Eglise a établi une fête spéciale, celle de la *Sainte Trinité*. N'oublions jamais toute la reconnaissance que nous devons aux trois adorables personnes pour les bienfaits inappréciables de la création, de la rédemption et de la sanctification, ni les promesses solennelles que nous avons faites dans le baptême.

Sainte Claire de Mont-Falcon.

Parmi les serviteurs et les servantes de Dieu, nous n'en trouvons guères qui n'aient pas fait de l'adoration de la très-sainte Trinité, le principal objet de leurs exercices de piété. Une vierge qui se distingua surtout sous ce rapport, c'est sainte Claire de Mont-Falcon. Sans cesse son cœur était occupé du mystère de la *Passion* de Jésus-Christ et de celui de la *Sainte Trinité*. Un prodige surprenant qui se manifesta après sa mort, nous apprend combien cette dévotion était agréable à Dieu. On trouva imprimée sur son cœur l'image du Sauveur crucifié et les instruments de la passion paraissant faits des tendons les plus durs. On découvrit en outre dans la vésicule de fiel trois balles recouvertes de peau, chacune de la grosseur d'une noix. Toutes trois étaient de même grosseur, de même couleur et de même poids. Une seule pesait autant que les deux autres. Voilà pourquoi on la représente tenant dans la main droite une balance où elle pèse ces balles, et dans la main gauche le cœur de Jésus avec les instruments de la passion. (*Marchant.* p. 134.)

Sainte Gertrude.

Cette illustre vierge, enfant de l'Allemagne, avait coutume de dire en priant : « *O Père éternel!* recevez-nous dans votre aimable paternité, afin que nous arrivions à vous par une obéissance volontaire. O divin Fils! recevez-nous dans votre céleste fraternité, afin que vous soyez notre ami, notre maître et notre guide. O Saint-Esprit, recevez-nous dans votre miséricordieuse douceur, afin que vous éclairiez et fortifiiez notre esprit. Recevez-nous, ô sainte Trinité, dans votre bienveillance infinie, afin que votre sainte volonté s'accomplisse en nous et par nous! Ainsi soit-il. » (*Veith.*)

§ III. DE LA CRÉATION ET DE LA CONSERVATION DU MONDE.

« Créateur du ciel et de la terre. »

(*Gr. Cat.* 48-49e *q.*)

Dieu est appelé « *Créateur du ciel et de la terre,* » parce qu'il a créé ou fait *de rien* le monde, le ciel et la terre avec tout ce qu'ils renferment; car s'il avait eu besoin de *matière* pour faire le monde, il n'en serait pas le *créateur* mais simplement le *fabricateur* ou l'*architecte.* De même il n'eut recours ni aux *instruments* ni aux *ouvriers* pour faire son œuvre; il créa le monde *par sa volonté toute-puissante,* comme il est dit dans l'Apocalypse : « Vous avez créé toutes choses, et par *votre volonté* elles étaient. » (4, 11.) Toute l'œuvre de la création fut achevée en six jours, mais le septième Dieu se reposa, pour nous apprendre que nous devons travailler six jours et le septième nous reposer et servir le Seigneur.

Histoire de la création.

L'Ecriture-Sainte nous raconte l'histoire de la création de la manière suivante : « La terre était informe et nue; les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu reposait sur les eaux. Et Dieu dit : Que la lumière soit. Et la lumière fut. Il appela la lumière, jour, et les ténèbres, nuit; et le soir et le matin formèrent un jour. Et Dieu dit : Qu'un firmament soit entre les eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux! — Et Dieu appela le firmament, ciel; et le soir et le matin furent le second jour. — Et Dieu dit : Que les eaux se rassemblent..... et que l'aride paraisse! Et il fut ainsi. Et Dieu appela l'aride, terre, et les eaux rassemblées, mer. — Et la terre produisit des plantes qui portaient leurs graines suivant leur espèce; il y eut un soir et un matin; ce fut le troisième jour. — Et Dieu dit : Qu'il y ait dans le ciel des corps lumineux qui divisent le jour d'avec la nuit et qu'ils servent de signes pour marquer les temps, les jours et les

années; qu'ils luisent dans le ciel, et qu'ils éclairent la terre! et il fut ainsi. Ainsi furent créés le soleil, la lune et les étoiles. Il y eut un soir et un matin : ce fut le quatrième jour. — Et Dieu dit : que les eaux produisent les animaux qui nagent et que les oiseaux volent sur la terre et sous le ciel! Et aussitôt apparurent les poissons de la mer et les oiseaux du ciel. Et Dieu les bénit; et il y eut encore un soir et un matin : ce fut le cinquième jour. — Et Dieu dit : Que la terre produise des animaux vivants chacun selon son espèce, les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes sauvages selon leur différentes espèces. Et il fut ainsi. Et Dieu voyant que cela était bon, dit: Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance; et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux qui se meuvent sur terre. Et Dieu forma l'homme du limon de la terre, à son image; il le créa à l'image de Dieu, il le créa mâle et femelle. »

(*Gr. Cat.* 50-52e *q.*)

Dieu n'a pas créé le monde parce qu'il en avait besoin, car étant infiniment riche et heureux, il n'a besoin de rien hors de lui, comme le dit le Psalmiste : « Vous êtes mon Dieu; vous n'avez pas besoin de mes biens. » (*Ps.* 15, 2.) Mais il l'a créé parce qu'il est infiniment bon et qu'il voulait communiquer ses biens à d'autres êtres. C'est pourquoi saint Augustin dit avec tant de justesse: « Nous sommes, parce que Dieu est bon. » Dieu créa donc le monde pour lui-même, c'est-à-dire, pour sa gloire, mais néanmoins pour l'avantage des créatures.

C'est à la bonté de Dieu que nous devons d'exister.

Le grand docteur de l'Eglise, saint Augustin, dont nous venons de rapporter les paroles, s'explique encore plus clairement à ce sujet, quand il dit : « Ce ne fut point par la force d'un besoin ou d'une nécessité que Dieu créa, car il créa ce qu'il voulut. La cause de l'existence de toutes les choses c'est sa *volonté* et sa *bonté*. Vous vous bâtissez une

maison. C'est bien ! Si vous n'en bâtissiez pas vous n'auriez pas de demeure. Donc c'est le besoin qui vous y force. Vous achetez un habit. C'est bien ! Car si vous n'en achetiez pas, vous devriez courir nu. Donc ce n'est pas avec une volonté libre, mais poussé par le besoin que vous en agissez ainsi. Vous plantez des vignes sur une montagne, vous jetez des semences en terre ; c'est que si vous ne le faisiez pas, vous manqueriez bientôt d'aliments. Dans tous ces cas, vous agissez par nécessité, mais Dieu agit par bonté. Ce qu'il a fait, il n'en a pas besoin ; il ne l'a fait que par amour pour nous. »

Nous devons louer et remercier Dieu pour le bienfait de la création.

Hugues de S^t^-Victor dit que toutes les créatures nous adressent les paroles suivantes : « Acceptez, donnez, fuyez ! » Acceptez le bienfait, en retour donnez votre obéissance et fuyez les châtiments ! La première parole exprime leur disposition à nous servir, la seconde leur avis et la troisième leur menace. C'est comme si elles nous disaient : « Si pour tous ces bienfaits et ces faveurs vous refusez encore d'obéir à Dieu, redoutez sa colère et ses punitions ; si vous ne voulez pas vous laisser conduire par l'amour, vous y serez obligé au moyen des châtiments ; car Dieu se sert des créatures pour l'accomplissement de ses menaces. Il les armera contre les insensés. (*Marchant.*)

Toutes les œuvres de la création doivent nous exciter à aimer Dieu, à le remercier et à le louer.

Lorsque S. Marie-Madeleine de Pazzis voyait une fleur, elle sentait aussitôt son cœur embrasé d'amour pour Dieu et s'écriait : « Ainsi, par amour pour moi, Dieu a pensé de toute éternité à créer ces fleurs ! » Voilà comment une simple fleur était pour elle une flèche d'amour qui pénétrait doucement dans son cœur et l'unissait pour toujours à Dieu. — S. Térèse, en contemplant un arbre, un ruisseau, une prairie ou une fontaine, se reprochait son manque d'amour pour Dieu qui

avait créé toutes ces belles choses afin d'être aimé d'elle. — Un pieux anachorète croyait entendre les mêmes reproches de la part des plantes et des fleurs qu'il rencontrait sur son chemin et leur disait, tout en voulant les atteindre avec son bâton : « Taisez-vous, taisez-vous ! Vous me nommez ingrat et vous me dites que Dieu vous a créées par amour pour moi et que cependant je ne l'aime pas ; mais je vous comprends ! Taisez-vous, je vous en prie et ne me faites plus de reproches ! » — « Mon Seigneur et mon Dieu ! » s'écriait S. Augustin, « tout ce que je vois sur la terre et au-dessus de la terre me dit et me demande de vous aimer ; car tout me dit que vous l'avez créé par amour pour moi. » — Le célèbre abbé de Rancé, fondateur de l'ordre des Trappistes, ne pouvait voir une colline, une source, un oiseau, une fleur, une étoile ou le firmament, sans qu'il se sentît enflammé d'amour pour Dieu, qui les avait créés par amour pour lui. (*Les vertus chrétiennes par S. Alphonse.*)

(*Gr. Cat.* 53-56e *q.*)

Mais Dieu, non content d'avoir créé le monde, continue encore à le *conserver et à le gouverner*, afin qu'il ne s'anéantisse pas.

1) *Il le conserve,* c'est-à-dire que par la force de sa volonté, qui créa le monde, il continue à le faire exister aussi longtemps et de la manière qu'il lui plaît, car « qu'est-ce qui pourrait subsister, s'il ne le voulait pas? » (*Sag.* 11,26.)

2) *Il gouverne le monde,* c'est-à-dire, il a soin de tout, il règle et conduit avec une sage bonté tout à la fin pour laquelle il a créé le monde. C'est pourquoi il est écrit au livre de la Sagesse : « Il a également soin de tous. » (6, 8.) Le divin Sauveur a dit lui-même : « Tous les cheveux de votre tête sont comptés. » (*S. Matth.* 10,30.) Or, ce soin que Dieu prend pour conserver et gouverner le monde, s'appelle *providence divine.*

Dieu conserve et gouverne le monde.

L'insensé seul niera l'existence de Dieu; mais quiconque croit à cette existence, doit nécessairement admettre *que Dieu gouverne le monde*, et que toutes choses se trouvent sous sa direction. Les plus instruits d'entre les philosophes païens eux-mêmes semblaient le reconnaître. Ils disaient en effet: quand on découvre de loin un navire sur mer, personne ne doute qu'il ne soit gouverné avec art et intelligence; ou lorsqu'on découvre un cadran solaire, chacun peut s'apercevoir aisément que les heures n'y ont pas été tracées au hasard, mais bien avec réflexion et connaissance de cause. Or nous n'avons qu'à considérer attentivement l'ordre si régulier et si imposant qui règne dans l'univers, pour comprendre aussitôt qu'un Créateur, un maître plein de sagesse, y préside. Qui donc ordonne au soleil de se lever et de se coucher? d'où vient cette harmonie incomparable entre tous les objets créés? D'où vient ce mouvement régulier des astres? cette variété dans les saisons? D'où vient que depuis tant de milliers d'années tout se conserve dans le même état? — C'est que Dieu règle et conduit, conserve et gouverne toujours tout. Aussi S. Augustin ne peut s'empêcher de s'écrier: « Non, ce ne sont ni mes mérites, ni mes sentiments de gratitude qui vous ont porté à me créer, mais c'est votre bienveillance, c'est votre bonté. Et cet amour, ô mon Dieu, qui vous engageait à créer, vous engage à conserver et à gouverner cette création. A quoi me servirait le témoignage de votre amour, si j'avais le malheur de me perdre, et si votre droite ne me soutenait? Mais ce même amour qui vous porta à me créer, vous oblige à me conserver, car maintenant vous n'êtes pas moindre qu'autrefois, vous êtes toujours le même amour, vous ne changez pas. »

C'est la divine Providence qui préside à notre sort.

Un vieux serviteur de la cour de l'empereur Sigismond, était toujours mécontent de sa position et ne cessait de murmurer contre son sort, en disant : « Voilà comment cela va quand il s'agit de vieux et fidèles serviteurs; à peine leur

accorde-t-on un léger souvenir, une pension insignifiante, tandis qu'à d'autres qui ont déjà tout en abondance, on distribue chaque jour de nouvelles faveurs. » Ces plaintes étant parvenues aux oreilles de l'empereur, il résolut de fermer la bouche au vieux grogneur. Il fit donc confectionner deux bourses de même forme et de même grandeur qu'il remplit, l'une d'or et l'autre de plomb, mais en ayant soin de donner à chacune un poids égal. Le vieux mécontent fut appelé en présence du prince, qui lui dit avec une aimable condescendance : « Pour que tu saches bien, mon ami, qu'il n'a pas dépendu de ma volonté de te faire du bien autant que tu le désirais, j'ai abandonné la chose à ton propre choix et à ta disposition. Ces bourses que tu vois y sont destinées; l'une est remplie d'or, l'autre de plomb; maintenant examine, compare, réfléchis, pèse tout comme tu veux et choisis sans crainte; celle que tu choisiras, sera tienne, celle que tu laisseras, appartiendra à un autre. » Rempli en même temps de joie et de crainte, le vieux grogneur devint pâle, puis écarlate, puis la pâleur revint encore subitement; il changeait de couleur comme ses mains changeaient de bourse; il pesait, il soulevait et tâtonnait les sacs de la main gauche et de la main droite, mais sans pouvoir en venir à un choix définitif. Après tout, il fallait bien se résigner à choisir, car faire attendre aussi longtemps l'empereur, eût été d'une grossière inconvenance. Enfin, comme s'il eût été éclairé par une lumière subite : « Très-noble et très-illustre Seigneur, dit-il tout à coup, voilà celle que je garde! » — « Fort bien, fit l'empereur en souriant, tu la garderas, et, si tu t'es trompé, c'est à toi-même que tu dois t'en prendre! » Notre homme ouvrit la bourse..... il n'y trouva que du plomb! — « Eh bien! comprends-tu maintenant, lui dit l'empereur, ce n'est pas à moi, mais à la divine Providence que tu dois attribuer la cause de ta pauvreté. Ce n'est pas à l'empereur que la volonté a manqué, mais bien à Dieu. S'il l'avait voulu autrement, ta main ne se serait pas trompée, comme elle l'a fait! — D'ailleurs la Providence divine sait très-bien pourquoi elle en agit ainsi et pas autrement envers toi; elle sait trop bien

que les richesses et l'aisance seraient une cause de perdition pour toi. Donc ne murmure plus désormais, soumets-toi avec la simplicité d'un enfant aux décrets divins, et rappelle-toi toujours ces belles paroles de l'Ecriture : « La sagesse divine atteint d'une fin à l'autre avec force, et règle tout avec amour. »

Les Juifs sauvés par Esther.

L'histoire de la pieuse Esther fournit à notre esprit un vaste champ de salutaires réflexions; mais elle contient surtout un trait frappant de la Providence divine qui confond les superbes et élève les humbles, qui conduit tout avec sagesse et bonté à la fin pour laquelle le monde a été créé. — Esther, la fille adoptive de Mardochée, avait été élevée par Assuérus, roi des Perses, à la dignité de reine, à cause des grâces de son esprit et de son corps. Cependant Aman, le principal favori du roi, portait une haine mortelle aux Juifs et résolut de les faire périr tous dans le royaume de Perse; mais ses desseins impies furent déjoués par Esther et Mardochée. Le superbe Aman mourut à la potence même qu'il avait fait dresser pour Mardochée, tandis que celui-ci fut élevé aux fonctions occupées naguères par le favori, et que les Juifs reçurent la permission de se venger de leurs ennemis. En souvenir de cet événement, on institua la fête de Phurim, afin que dans la suite le peuple d'Israël adorât et louât les *chemins de la Providence divine.* (Voyez le livre d'Esther.)

(*Gr. Cat.* 57e *q.*)

Que dans le monde il arrive encore du mal, quoique Dieu règle et conduise tout, ce n'est pas une raison pour nous d'accuser la Providence; car Dieu ne veut pas le mal, mais il le souffre, 1) parce qu'il a créé l'homme libre ; et 2) parce qu'il sait tirer le bien du mal.

Dieu sait tirer le bien du mal.

C'est ce que nous voyons dans l'histoire de Joseph qui put dire à ses frères : « Vous me vouliez du mal, mais Dieu a

hangé ce mal en bien. » (Gen. 50, 20.) Nous le voyons spécialement dans le grand œuvre de la Rédemption, où le Tout-Puissant sut faire servir le déicide des Juifs au salut du monde. Origènes fait à ce sujet les réflexions suivantes : « La Providence divine a réglé toutes choses de manière à ce que rien ne soit ou ne se fasse en vain. Certes, ce n'est pas elle qui a fait le mal; mais ce sont d'autres qui l'ont inventé, et quoique Dieu puisse l'empêcher, il ne le fait pas toujours. En effet, s'il n'y avait pas de mal, la vertu n'aurait pas d'antagoniste; elle ne serait ni éprouvée, ni défendue; or sans épreuve et sans victoire, il n'y a pas de vertu. Faites disparaître la méchanceté et l'envie des frères de Joseph, alors il ne restera plus rien de la Providence divine ni de tout ce qui se passa en Egypte pour le salut de plusieurs nations. Supposez que Joseph n'eût pas été vendu, qui aurait expliqué les songes de Pharaon? qui eut amassé des provisions en Egypte? Qui eut sauvé ce pays et les pays voisins de la famine? Jacob et ses enfants y fussent-ils venus demander du blé, et s'y établir? Ensuite, de tous ces prodiges qui firent éclater la puissance de Dieu à la voix de Moïse et d'Aaron, en serait-il arrivé un seul? Non personne n'aurait passé la mer rouge à pied sec ; la manne ne serait pas tombée, l'eau n'aurait pas jailli du rocher, la loi n'eût pas été promulguée du haut du Sinaï ; et personne ne serait entré dans la terre promise.—Faites disparaître la trahison de Judas, aussitôt vous faites disparaître aussi la croix de Jésus-Christ et ses souffrances. Si Jésus-Christ n'était pas mort, la résurrection n'aurait pas suivi et nous n'aurions pas le premier né d'entre les morts, ni l'espérance de la résurrection. Faites disparaître la malice du démon et il n'y aura plus de couronne de victoire pour les âmes intrépides. S'il n'y a personne qui oppose de la résistance, les valeureux combats cesseront et il n'y aura plus de récompenses pour les vainqueurs. Dieu ne se sert donc pas seulement du bien, mais encore du mal pour opérer le bien.

Comment toute une famille trouva son bonheur dans un malheur.

Dans une chasse-à-courre qui se donna dans les plaines du Brigittenau, l'empereur Joseph II courut le plus grand danger de perdre la vie. Il s'était écarté de son poste et voulait s'en choisir un autre quand il rencontra tout à coup un cerf. L'empereur tira, mais ne le blessa que légèrement et l'animal furieux s'élança sur lui. L'empereur avait trop de présence d'esprit pour ne pas se courber en avant, de manière que le cerf ne put que lui effleurer le dos. Entretemps le monarque recourut à un expédient, il sauta quelques pas en arrière, lâcha encore un coup au cerf sans pourtant l'atteindre suffisamment, et celui-ci de renouveler son attaque qui demeura encore inutile, à cause de la position que prenait aussitôt Joseph. Pendant cette lutte à mort quelques compagnons de chasse accoururent, et à leur vue, le cerf prit la fuite. Ce combat entre l'empereur et l'animal ne semblait pas avoir eu d'autres suites. Mais on apprit bientôt que la balle du second coup de carabine, qui avait touché légèrement le cerf, était volée au-delà du Danube où elle avait atteint malheureusement un jeune homme qui traversait avec son père les broussailles, et l'avait tué raide-mort. L'empereur n'en savait rien et ne pouvait rien en soupçonner. Mais dès qu'il eut appris le triste événement, il s'empressa d'envoyer au père tout l'argent qu'il portait sur lui, pouvant monter à cinquante ducats, et s'en retourna désolé à son palais. Le chagrin qu'éprouva l'empereur en cette circonstance fut si grand, qu'il resta enfermé durant deux jours dans ses appartements et prit dès lors la résolution de ne plus chasser. Il envoya encore deux mille ducats à l'infortuné père qui, à la vue de cette somme, ne se posséda plus et s'écria tout hors de lui : « La Providence m'a donné un grand nombre d'enfants, mais tous étaient destinés à la pauvreté et à la misère; la Providence a voulu que je perdisse un fils, mais elle a rendu heureux tous mes autres enfants; je suis parfaitement résigné et consolé; je bénis

Dieu et l'empereur, la cause involonlaire de ce malheur, mais devenu aujourd'hui la cause de mon bonheur et du bonheur de ma famille. » — Voilà comment Dieu sait tirer le bien du mal. (*Habsbourg*, t. III, p. 152.)

(*Gr. Cat.* 58e *q.*)

Cette circonstance même qu'il y a beaucoup de misères et de souffrances en ce monde, n'est pas contraire à la Providence divine; Dieu prouve au contraire par là sa sagesse et sa sollicitude paternelle pour le pécheur comme pour le juste; en effet, la Providence divine envoie les souffrances principalement pour les deux motifs suivants : 1) *Afin que le pécheur y reconnaisse la punition de Dieu, se corrige et ne périsse pas pour l'éternité.*

Exemples tirés de la Bible.

Les souffrances et les adversités portent souvent l'homme à reconnaître son crime, à faire pénitence et à se corriger. Lorsque les frères de Joseph vinrent en Egypte pour y chercher du blé, Joseph les reconnut aussitôt, mais il leur resta inconnu. Voulant alors les éprouver, il leur dit : « Vous êtes des espions venus pour observer les places de l'Egypte qui ne sont pas fortifiées. Eh bien! je vous éprouverai; par la vie de Pharaon, vous ne sortirez d'ici que quand votre frère le plus jeune viendra. Envoyez l'un d'entre vous et qu'il l'amène; mais vous serez dans les fers jusqu'à ce que vos paroles soient trouvées vraies ou fausses. » Il les garda donc en prison durant trois jours. Ce châtiment, les frères de Joseph le regardèrent comme une juste punition de Dieu pour leur conduite coupable envers Joseph, ils rentrèrent en eux-mêmes, pleurèrent leur crime et se dirent l'un à l'autre: «Nous avons mérité ce que nous souffrons, parce que nous avons péché contre notre frère, voyant l'angoisse de son esprit quand il nous priait, et nous n'avons pas voulu l'écouter; c'est pourquoi cette tribulation est venue sur nous. » (*Gen.* 42.) S. Grégoire fait à ce sujet une belle remarque : « La punition ou-

vre les yeux que le crime avait fermés. » — Le roi Manassés était tombé bien bas dans le péché. « Il fit le mal devant le Seigneur, en suivant les abominations des peuples que le Seigneur avait exterminés en présence des enfants d'Israël. Et Dieu lui parla, à lui et à son peuple, et ils ne voulurent point l'écouter. C'est pourquoi Dieu amena sur eux les princes de l'armée du roi d'Assyrie, qui après avoir pris Manassés, lui mirent les fers aux pieds et aux mains, et l'amenèrent à Babylone. *Manassés, dans la détresse, pria alors le Seigneur son Dieu, et fit pénitence en présence du Dieu de ses pères.* » (2 *liv. des Paralip.* 33.) — Jonas, fils d'Amathis, qui avait reçu l'ordre du Seigneur, de prêcher la pénitence à la ville de Ninive, refusa d'obéir, et fuyant la face du Seigneur, il voulut s'enfuir à Tharse. Mais la punition du Ciel ne tarda pas de se faire sentir. Une tempête s'éleva ; les matelots jetèrent au sort pour savoir qui était la cause de ce malheur, et le sort tomba sur Jonas. Il fut jeté à la mer et englouti par un monstre marin. Alors il rentra en lui-même, implora la miséricorde du Seigneur, lui promettant d'obéir et de se corriger. — De même l'enfant prodigue ne serait pas retourné chez son père, s'il n'avait eu tant de souffrances à endurer.

Le médecin impérial où les effets d'un tremblement de terre.

S. Grégoire de Naziance avait un frère appelé Césaire qui remplissait à la cour de l'empereur Julien, les fonctions de médecin et menait une vie très-mondaine. Un jour un effrayant tremblement de terre se fit sentir et l'ensevelit sous les ruines d'une maison qui s'écroula. Néanmoins on le retira sain et sauf du milieu des décombres et depuis cette époque il mena une vie aussi pieuse que réglée. Se serait-il converti, s'il n'eut pas éprouvé ce malheur et ces angoisses?

Comparaisons.

Ce que la verge est dans l'école, la croix l'est dans le monde. C'est l'idée de S. Jean Chrysostôme quand il dit : « Pour comprendre tout le bien que produisent les souffrances, nous

n'avons qu'à faire attention à nos enfants qui n'apprendraient jamais rien de bon et de sérieux, si parfois ils n'étaient traités sévèrement. Nous qui sommes parvenus à un âge plus avancé nous avons besoin d'être traités avec une sévérité plus grande encore; car les enfants, eux, ne commettent que des fautes légères, et nous en commettons de graves. Notre pédagogue et correcteur c'est la souffrance. »

« Vos verges, ô Seigneur, vous les avez coupées à l'arbre de la miséricorde, et là où elles frappent, leurs coups produisent de grands fruits. Quand un précepteur châtie son élève, il ne le fait point par haine, il ne cherche que son bonheur et le châtie par amour. C'est ainsi que vous ne frappez que par amour, et que vous ne châtiez point par méchanceté. »

(*S. Ephrem.*)

2) *Afin que le juste soit purifié davantage, acquière plus de mérites et reçoive ensuite une plus grande récompense dans le ciel.*

« Dieu, dit S. Chrysostôme, permet que ses fidèles serviteurs soient éprouvés pour plusieurs motifs ; et d'abord : afin que, à l'occasion de leurs vertus et de leurs mérites, ils ne deviennent pas arrogants et présomptueux; ensuite, afin que leur patience se manifeste aux yeux de tous et pour montrer qu'ils ne servent pas Dieu comme de vils mercenaires en vue d'un salaire, mais qu'ils lui restent fidèles même dans le malheur ; en troisième lieu, afin que tous ceux qui souffrent, y prennent exemple et apprennent à se consoler, à se résigner comme eux; en quatrième lieu, afin que, lorsque nous sommes dans le cas de les imiter, nous ne puissions pas alléguer pour excuse et dire : Ces saints personnages, pour faire toutes les grandes choses qu'ils ont faites, avaient une nature bien au-dessus de la nature humaine ; enfin, pour que nous puissions juger en toute justice quels sont ceux qu'il faut nommer réellement heureux et réellement malheureux, et que nous nous rappellions toujours la résurrection générale où tous les bons ouvriers et les fidèles serviteurs recevront leur récompense. « Ainsi, continue S. Jean Chry-

sostôme, lorsque nous sommes visités par les adversités, ne nous irritons pas, ne murmurons pas, ne devenons pas inquiets et chagrins, mais profitons-en pour notre âme. » — Aussi l'Ecriture-Sainte nous raconte en maints endroits et de la manière la plus consolante, pourquoi les justes doivent souffrir si souvent. « L'or et l'argent s'épurent par le feu » dit Sirach. (Eccles. 2, 5.) Et ceux que Dieu aime, passent par le feu des humiliations.» — Le divin Sauveur lui-même a dit ces paroles consolantes : « Vous êtes heureux lorsque les hommes vous maudiront et vous persécuteront et diront faussement de vous toute sorte de mal à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez remplis d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux. » (*S. Matth.* 5, 11-12.)

La verge de Cyrus.

La croix et les souffrances ressemblent à la verge de Cyrus. Ce roi avait deux fils dont l'un manifestait les dispositions les plus généreuses et l'autre les inclinations les plus ignobles. Or Cyrus se montrait toujours dur et sévère à l'égard du premier, tandis qu'il était plein de douceur pour le second. Chrysippe, un confident du roi, s'étonnait souvent de cette conduite du prince si différente à l'égard de ses fils, et même un jour que le père avait châtié le bon fils, Chrysippe osa lui dire: « Mais Seigneur! je ne comprends rien à votre manière d'agir; vous êtes sans cesse occupé à punir votre enfant qui est si bon, quant à l'autre, vous lui laissez aller son train! » — « Mon cher Chrysippe! » répliqua le roi, « vous ne connaissez rien à l'éducation des enfants: Voyez! le fils que je laisse impuni, ne me succèdera jamais sur le trône, tandis que celui auquel je fais sentir si tristement la verge, est destiné à porter un jour le sceptre ; et, par une discipline sévère, je veux le rendre capable de bien remplir cette noble fonction. » — Notre meilleur précepteur, dit S. Jean Chrysostôme, c'est la croix, ce sont les souffrances.

Comparaisons.

Ce que le marteau est à l'or, l'adversité l'est aux hommes ; les souffrances leur sont aussi utiles que le tranchant du fer

à la vigne; la balle s'élève quand on la frappe, ainsi l'homme s'élève quand il est atteint par un coup du malheur.

« Le chemin de la croix est le chemin du salut. » (*S. Bernard.*)

La foi pour triompher doit subir des combats;
Ce n'est pas sans efforts qu'on acquiert la sagesse.
De lui-même le vin, ne se donnera pas,
Il faut auparavant qu'on le foule et le presse.
(*Angelus Silesius.*)

On ne se connaît pas, lorsque luit le bonheur;
La croix seule nous fait connaître notre cœur.
(*Idem.*)

Il est une compassion qui est cruelle, et une cruauté qui est compatissante. N'est-il pas cruel le père qui excuse son enfant quand il veut jouer absolument avec des vipères? N'est-il pas compatissant lorsqu'il frappe celui qui méprise ses avis ? Eh bien ! Dieu est ce père, l'homme cet enfant, le péché cette vipère, et les souffrances cette punition. (*S. Augustin.*)

« Il n'y a pas d'art à être vertueux, quand tout nous sourit et va au gré de nos désirs ; c'est dans les tribulations qu'on reconnaît le vrai chrétien. Tout homme peut être bon navigateur quand le vent est favorable et le temps serein. C'est dans la tempête que se montre l'adresse et la présence d'esprit du navigateur. L'or pur résiste au feu. » (*Drexelius.*)

« La perle se forme, dit-on, quand l'huître est extérieurement blessée dans la mer par un animal qui veut percer ses écailles. Or l'huître, à l'endroit même que l'ennemi veut forer, oppose pour nouveau rempart, une substance visqueuse qui se durcit et se transforme en perle de prix. — L'huître qui n'est pas attaquée extérieurement, garde ses perles en elle-même. C'est ainsi que souvent les souffrances et les blessures causées au cœur humain par les hommes et le monde, donnent lieu à la formation de cette belle et précieuse perle de la vertu, dans votre âme. C'est pourquoi, chrétien, ne fuyez pas les douleurs de la vie ! »

« L'olive ne donne son huile si douce que lorsqu'on la presse ; les raisins deviennent plus tendres en mûris-

sant et donnent leur jus agréable sous le poids du pressoir. »

« La harpe ne résonne, que lorsqu'on la pince, et notre vie ne donne un son harmonieux que lorsqu'elle a été touchée par la croix. Souvent Dieu se plaît à remonter les cordes qui étaient naguères détendues; elles gémissent, il est vrai, quand on les tend, mais bientôt après elles résonnent d'autant mieux. »

« La croix est pour nous, ce que la pierre à aiguiser est pour un glaive; elle emporte la rouille, lui rend son éclat et son tranchant primitifs. » (*Philotée.*)

« Le marbre dont un sculpteur veut faire une belle statue, doit être taillé et creusé très-longtemps avant d'être achevé; il faut bien des instruments et maints coups de ciseau avant d'en avoir fait un objet d'art, un chef-d'œuvre. La même chose se passe pour le chrétien; avant que d'être une parfaite image de Dieu, il doit supporter bien de mauvais traitements, bien des coups de l'adversité, afin de perdre ce qu'il y a en lui de grossier, d'injuste et de mauvais. » (*Louis de Grenade.*)

« De même que l'encens ne répand son odeur agréable que lorsqu'il est jeté au feu, de même la vertu du chrétien ne se fait connaître que lorsqu'il est dans le feu des tribulations et des souffrances. » (*S. Justin.*)

« Les hommes se servent de vieux chiffons usés et déchirés pour fabriquer du papier blanc comme neige, sur lequel ils impriment des lettres et des images ravissantes. C'est ainsi que Dieu, au moyen de coups et de secousses violentes, transforme les hommes pauvres et éprouvés en instruments de la plus fine et de la plus pure qualité. » (*S. Joseph de Cupertin.*)

(*Gr. Cat.* 59e *q.*)

Objection. Mais pourquoi Dieu permet-il que les méchants soient souvent heureux, tandis que les justes sont malheureux? — *Réponse*: 1) Parce qu'il veut non-seulement effrayer le pécheur et le détourner du mal

par des châtiments, mais encore l'attirer à lui par des bienfaits, et c'est ce que Dieu a fait maintes fois à l'égard de son peuple choisi. C'est pourquoi il s'en plaint avec tristesse par la bouche du prophète Isaïe : « Que pouvais-je faire de plus pour ma vigne que je n'ai fait? J'attendais qu'elle me rapportât des fruits excellents et elle n'en a produit que de sauvages. » (*Isaïe.* 5, 4.) 2) Parce qu'il se propose de punir les méchants et de récompenser les justes principalement durant l'autre vie, comme il est dit au second livre des Macchabées: « Le Seigneur souffre avec patience afin de les punir dans la plénitude de leurs péchés, lorsque le jour du jugement sera venu. » (6, 14.) (Voyez l'exemple du pauvre Lazare et du mauvais riche, page 129.) — 3) Parce qu'il veut ne pas laisser sans récompense le peu de bien que les méchants font parfois, et les récompenser ici-bas, puisque, à cause de leur impénitence, il ne peut le faire durant l'éternité. Voilà pourquoi le divin Sauveur s'écrie: « Malheur à vous riches! qui avez déjà votre consolation, c'est-à-dire votre récompense ici-bas. » (*S. Luc.* 6, 24.)

Achab, roi de Samarie.

Achab, roi de Samarie qui, d'accord avec son ambitieuse épouse Jesabel, ôta au bon Naboth la vie et sa vigne, qui sacrifiait en outre aux faux dieux et commit crime sur crime, fit pénitence à la voix du prophète Elie, et c'est pourquoi Dieu l'épargna en cette vie; le Seigneur dit en effet: « Puisqu'il s'est humilié à cause de moi, je n'amènerai point sur lui, *en ses jours,* tous les maux dont je l'ai menacé. » (3 *Liv. des Rois*, 21, 29.) Achab n'échappa donc qu'aux châtiments temporels, mais il ne mérita point le pardon de ses crimes; aussi retomba-t-il bientôt dans ses anciens péchés et finit sa vie d'une manière misérable. Tel est le sort de tout pécheur après cette vie, quelque grand qu'ait été son bonheur ici-bas.

(*Gr. Cat.* 60e *q.*)

Donc si Dieu nous envoie des épreuves, acceptons-les de sa main comme autant de marques de bonté; car « Dieu aime ceux qu'il frappe, » (*Epît. aux Hébr.* 12, 6.) et « il humilie celui qu'il veut élever. » (*Prov.* 18, 12.)

Comment le chrétien doit-il recevoir de la main de Dieu les souffrances et les adversités.

Un jour, dans les rues d'une ville de la Lombardie on vit passer, durant l'hiver, un jeune gentilhomme qui se faisait distinguer par son chapeau à plumet et sa riche tenue; comme il s'avançait fier et brillant, il reçut tout à coup sur son chapeau et dans le dos un gros boulet de neige. Furieux d'un tel procédé, le jeune noble dégaîne aussitôt son épée, jette autour de lui des regards étincelants de colère pour découvrir l'audacieux qui a osé l'attaquer de la sorte; et voilà qu'il aperçoit enfin à une croisée ouverte, une jeune dame qu'il aimait à la folie et qui se préparait en riant à lui lancer un second boulet. Au même instant le gentilhomme fut non-seulement apaisé, mais ses traits s'épanouirent sous l'impression d'une aussi agréable surprise, et sa colère se changea en joyeuse hilarité. C'est que cette attaque qu'il avait considérée d'abord comme une sanglante injure, lui parut alors une faveur, une gracieuseté dont il se félicitait; car le coup qui l'avait atteint en bas, dans la rue, était parti *d'en haut, d'une main qu'il chérissait, et c'était un signe*, non de *colère*, mais *de bienveillance*. La manière galante et mondaine dont s'y prit ce jeune homme noble et fringant, fut celle qu'adoptèrent toujours toutes les âmes saintes, mais dans un sens plus élevé et plus sublime. Ainsi, pour en donner un exemple bien frappant, S. François de Borgia se tint au milieu d'une nuit obscure, plusieurs heures durant, tandis que la neige tourbillonnait à gros flocons, devant la porte de sa maison, où il frappa sans être entendu. Quand les frères ouvrirent enfin et virent avec surprise ce qui venait de se passer, le saint leur dit en riant: « Il a plu au Seigneur, mon

divin maître, de me jeter, durant quelques heures, de la neige! » Puissent de tels sentiments nous animer à notre tour, lorsque la main d'un Dieu si aimable nous envoie d'en haut les boulets de neige des souffrances et des adversités ! (*Veith. les ennemis du Christ.*)

Marianne, ou l'orpheline parvenue.

Un gentilhomme, nommé Rodolphe, étant resté veuf et sans enfants, et se voyant sur le retour de l'âge, se retira dans une de ses terres, pour s'y adonner aux bonnes œuvres et n'y penser qu'à son salut. Il avait coutume, à une certaine heure du jour, de se rendre à la porte du château, avec des domestiques qui portaient de la soupe, de la viande, du pain et de l'argent, et lui-même distribuait l'aumône aux pauvres qui se présentaient. Parmi ceux-là était une jeune fille de onze ans, nommée Marianne, qui, toutes les fois qu'elle avait reçu son aumône, baisait la main qui la lui avait donnée. Comme elle était la seule qui témoignât ainsi sa reconnaissance, cela la fit remarquer, et Rodolphe avait soin d'augmenter son aumône. L'ayant même considérée plus attentivement, il lui trouva de la beauté, malgré les haillons dont elle était couverte. Il faut, dit-il à lui-même, que cette petite ait des sentiments, puisqu'elle me témoigne ainsi sa reconnaissance ; et je veux lui faire du bien. Il convient néanmoins, ajouta-t-il, que je la mette à quelque épreuve. Le lendemain, Marianne s'étant présentée à l'ordinaire, Rodolphe donnait à tous ceux qui étaient auprès d'elle, et ne lui donnait rien. Quand il n'y eut plus qu'elle, Rodolphe dit : il n'y a plus rien ; tout est donné. La petite ne laissa pas de s'avancer et de lui baiser la main. Cela est bien, dit Rodolphe en lui-même ; mais nous verrons demain. Le lendemain il la passa encore; et, quand il n'y eut plus qu'elle, il prit un air fâché, et lui dit d'un ton brusque : il n'y en a pas davantage. La petite ne laissa pas de s'avancer encore et de lui baiser la main. Rodolphe était enchanté. Assurément, dit-il, il m'en coûte de mettre cette enfant à une troisième épreuve, mais aussi, si elle la soutient, il n'est point de bien que je ne lui fasse. Le lendemain même

cérémonie; on passa Marianne; on donna aux autres ; et, quand il n'y eut plus qu'elle: « Mon enfant, lui dit Rodolphe, il n'y a plus rien. » La petite s'avança à son ordinaire, et lui baisa la main. Alors Rodolphe lui dit : « ma fille, suivez les domestiques, allez à la cuisine, et on vous y donnera à dîner. » « Seigneur, reprit la petite, ce n'est pas tant pour moi que je demande, que pour une bonne femme chez qui je suis, et qui m'a élevée: j'aimerais bien mieux ne point dîner, et que vos domestiques me donnassent de quoi lui porter. » « Eh bien, ma chère enfant, reprit Rodolphe, allez toujours dîner : quand vous aurez dîné, je vous parlerai, et je vous ferai donner de quoi porter à votre bonne femme. » Lorsque la petite eut dîné, Rodolphe descendit lui-même à la cuisine, et s'y étant assis, il fit entrer Marianne qui se tenait à la porte. « Marianne, lui dit-il, qu'avez-vous pensé de moi ces deux derniers jours que je ne vous ai rien donné ? » « Seigneur, dit-elle, je n'ai rien pensé. » — « Non, dit Rodolphe, je veux absolument que vous me disiez quelles ont été vos pensées. » — « Seigneur, dit-elle, puisque vous me l'ordonnez, je vous le dirai. J'ai pensé que, si cela arrivait par hasard, c'était la volonté de Dieu, et qu'il faut prendre patience; que si, au contraire, c'était monsieur Rodolphe qui le fit exprès, c'était bon pour moi ; qu'il avait ses desseins, et qu'ils me seraient avantageux. » — « Mais, reprit Rodolphe, quand le second jour je parus fâché, et que je vous parlai brusquement, que pensâtes-vous? » — « Seigneur, dit-elle, cela me confirma dans l'idée que mon Seigneur le faisait exprès : j'en fus bien aise, et j'en espérais bien. » — « Est-il possible, s'écria Rodolphe en regardant ses domestiques, qui étaient attentifs à cet entretien, est-il possible que de telles pensées tombent dans l'esprit d'un enfant de cet âge? Mais, ajouta-t-il, en parlant à la petite, si j'avais continué ainsi pendant longtemps? » — « Seigneur, dit-elle, j'aurais toujours espéré. » — « Allez, ma chère fille, dit Rodolphe, portez à dîner à votre bonne femme, et dites-lui que quand elle aura dîné, je veux lui parler; qu'elle vienne ici; et vous, venez avec elle. »

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans le détail de tout ce qui arriva après. La vérité de l'histoire aurait ici un air de roman : il suffit de savoir que Rodolphe apprit par cette femme que Marianne était fille d'un gentilhomme de ses amis, qui était mort de chagrin pour la perte d'un procès que lui avaient fait les héritiers de sa femme et qui l'avait ruiné. Rodolphe retira la bonne femme chez lui, fit élever Marianne selon sa condition, l'aima comme sa fille, et, quelques années après, il la maria à son neveu et la fit son héritière.

Que cette histoire est tendre! Fixons-y un moment nos regards, et tirons-en quelque instruction. Dans la bonté de Rodolphe, voyons une légère image des bontés de Dieu et de ses desseins à notre égard ; et dans la conduite de Marianne, voyons celle que nous devons tenir à l'égard de Dieu.

Dieu nous donne à tous abondamment : remercions-le. S'il donne à quelques-uns plus qu'à vous, remerciez-le et baisez sa main. Soyez persuadé que, dans toutes les afflictions qu'il vous envoie, il a ses desseins, et qu'ils sont tous à votre avantage : baisez sa main. S. Paul nous a donné un excellent abrégé de la vie spirituelle, en nous recommandant de remercier Dieu de tout par Notre Seigneur Jésus-Christ. Ce qui tarit pour nous la source des biens et des grâces, c'est notre ingratitude. Ne savez-vous pas, dit saint Pierre, que le fruit de votre patience, c'est l'héritage céleste? Si donc vous voulez y parvenir, soyez reconnaissants. C'est par la reconnaissance que vous parviendrez à avoir Dieu pour père, Jésus-Christ pour époux et le ciel pour héritage. (*Paraboles du P. Bonaventure.*)

Pratique. Puisque la Providence divine veille sur nous, n'oubliez jamais les deux points suivants: 1) « *Déposez dans le sein de Dieu toutes vos inquiétudes, parce qu'il a lui-même soin de vous.* » (1 *Epît. de S. Pierre,* 5, 7.) « Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent, ni n'amassent dans les greniers;

et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux? etc. » (*S. Matth.* 6, 26-33.)

Les petits oiseaux.

Qui donc vous conserve la vie
Gentils oiseaux, chantres de l'air?
Quelle est votre douce patrie,
Quand la neige tombe en hiver?
Qui vous donne la nourriture
Et vous entoure de ses soins?
C'est Dieu, le Roi de la nature
Qui pourvoit à tous vos besoins.

Vous n'avez palais ni chaumine,
Ni de l'or pour en acheter;
Quelques verts buissons d'aubépine
Suffisent pour vous abriter.
Chantez toujours la Providence,
Qui toujours aime à vous pourvoir,
C'est votre seule jouissance
Depuis l'aurore jusqu'au soir.

Au Seigneur je m'abandonne,
En lui sans cesse j'aurai foi:
Que le soleil meure ou rayonne
Le Seigneur saura bien pourquoi.
Car il ne tombe pas de feuille,
De passereau, même un cheveu,
Sans que le permette ou le veuille
La sagesse de notre Dieu.

Nous sommes entre les mains de Dieu, ne craignons pas.

Il y a quelques années, un officier anglais, homme d'une solide piété, fut envoyé dans un pays lointain et s'embarqua avec sa famille. A peine furent-ils quelques jours en mer, qu'une affreuse tempête s'éleva et les menaça d'un naufrage. L'effroi et le trouble qui s'étaient emparés de tout l'équipage se communiqua bientôt à l'épouse de l'officier, et dans ce moment où la terreur avait bouleversé son esprit, elle se mit à faire des reproches à son pieux époux, à cause du calme qu'il conservait, calme qu'elle traitait d'indifférence, de manque d'amour pour elle et ses enfants. Cependant après

lui avoir répondu quelques mots, il quitta le salon et revint bientôt une épée nue à la main. Avec un regard sombre il s'avança vers son épouse, et dirigea la pointe du fer sur sa poitrine. D'abord elle s'effraya et pâlit, puis elle se prit à rire, sans laisser apercevoir davantage le moindre signe d'effroi.

« Comment pouvez-vous rire, dit son époux, quand vous sentez sur votre poitrine la pointe d'une épée? N'avez-vous donc pas peur? » — « Comment aurais-je peur, répliqua-t-elle, quand je vois l'épée dans la main de celui qui m'aime? » — « Et pourquoi donc voulez-vous que j'aie peur de cette tempête, quand je sais qu'elle est entre les mains de mon Père céleste qui m'aime? »

Le Seigneur a soin de nous; confiez-vous en lui.

L'empereur Othon I, surnommé le Grand, se persuadait toujours, quand il devait partir pour la guerre, que la victoire se trouvait, non entre les mains des hommes, mais entre celles de Dieu. Lorsque, dans son palais ou au milieu des camps, il était obligé de porter les ornements de la dignité impériale, il demandait à Dieu un cœur humble afin de ne pas être aveuglé par l'éclat des pompes mondaines et d'être préservé de l'orgueil. Quand, au siége de Breisach, il fut trahi par quelques-uns de ses alliés, et que le courage abandonna le reste de son armée, il leur dit : « Pourquoi vous troubler de la sorte? Ayez confiance en Dieu qui peut nous venir en aide et le fera. La victoire dépend d'un signe de sa main. Faites votre devoir et Dieu fera le sien. » Voilà comment il remonta le courage de ces soldats, et il fut vainqueur.

Un jour qu'un pieux ecclésiastique visita S. Colomban dans un cloître bâti au milieu des Vosges, contrée déserte et sauvage, il s'étonna que le saint pût être aussi tranquille, surtout quand il y avait si peu de blé dans les greniers. Colomban lui répondit : « Quand un peuple sert fidèlement son Créateur, il ne souffrira pas de la misère. Celui qui sut nourrir avec cinq pains cinq mille hommes, saura bien remplir aussi les greniers de blé. »

Un des employés à qui était confié le paiement des dépenses pour la construction d'un orphelinat, dit un jour au fondateur de cette maison de charité (à A. M. Franke): « Notre argent touche à sa fin. » — « Tant mieux, dit celui-ci, je m'en réjouis, c'est un signe que Dieu va de nouveau nous procurer quelque chose; depuis mon enfance, j'ai toujours obtenu une nouvelle paire de souliers, quand les vieux étaient usés. » Le lendemain arrivaient dans la matinée, deux cents thalers. (750 fr.)

2) Acceptez toutes les adversités de la main de Dieu avec soumission, à l'exemple du saint homme Job (1, 21.), et ne vous permettez pas de murmurer contre la conduite de la Providence. « Arrive ce que voudra, tout contribuera au bien de ceux qui aiment Dieu. » (Epît. aux Rom. 8, 21.)

Ne murmurez pas dans vos peines.

Un marchand revenait à cheval d'une foire et s'en retournait dans sa famille; derrière lui était attachée une valise contenant beaucoup d'argent. Cependant la pluie tombait à verse et avait mouillé notre brave homme jusqu'aux os, de sorte qu'il commença à maugréer contre le mauvais temps. Bientôt il arrive dans une épaisse forêt, mais à peine a-t-il fait quelques pas, qu'il découvre avec effroi un brigand posté le long du chemin. Le malfaiteur accourt, abaisse sa carabine et lâche la détente. Mais la pluie, par bonheur, avait mouillé la poudre et le coup ne partit point. Aussitôt le marchand donnant de l'éperon à son cheval, se sauve, et lorsqu'il fut en sûreté, il se dit : « Insensé que j'étais, de ne pas accepter ce mauvais temps avec résignation, comme venant de Dieu! S'il eut fait beau, le coup serait parti; je serais étendu mort, nageant dans mon sang, et mes enfants attendraient en vain mon retour. La pluie dont je me plaignais, a sauvé ma fortune et ma vie.

Ce que Dieu fait, il le fait toujours bien,
Quoique d'abord, il n'en paraisse rien.

§ IV. DES ANGES.

(*Gr. Cat.* 61-62e *q.*)

Outre le monde *visible,* Dieu a créé encore un monde *invisible*, à savoir une multitude d'esprits que nous appelons *anges* et dont le nombre est légionnaire, comme l'écrit Daniel. « Mille millions le servaient et dix mille millions étaient devant lui. » (Dan. 7, 10.) Ces anges se divisent en neuf classes ou chœurs, à savoir: en anges, archanges, vertus, puissances, principautés, dominations, trônes, chérubins et séraphins. Ils étaient tous bons, heureux et ornés des dons les plus précieux.

Beauté des saints anges.

Qui pourrait nous dépeindre la beauté, le bonheur et l'excellence des saints anges? Nul mortel jusqu'ici ne les a vus; d'ailleurs nul mortel ne pourrait soutenir l'éclat de leur splendeur. Quelques pieux serviteurs et servantes de Dieu nous esquissent la beauté des saints anges au moyen de comparaisons. Ainsi saint Anselme écrit : « Si un ange paraissait dans le firmament et qu'il fut entouré d'autant de soleils éclatants qu'il y a d'étoiles brillant dans un ciel serein, tous ces soleils perdraient leur éclat devant les splendeurs indescriptibles de l'ange, comme les étoiles s'effacent devant les rayons du soleil à son lever. »

Sainte Brigitte dit que la beauté d'un ange est si grande que si quelqu'un la voyait, il serait aveuglé par son éclat, et qu'il en perdrait la vue, parce que notre faiblesse est moins capable de supporter un tel poids de gloire et de majesté que nos yeux de soutenir toute la lumière du soleil.

Nous ne pouvons, en un mot, mieux décrire la beauté d'un ange, qu'en disant avec saint Denis : « Un ange est l'image la plus vivante, la plus belle de la beauté divine elle-même, le miroir le plus clair où se reflètent dans leur plus vif éclat les rayons de la lumière éternelle dont il est le plus rapproché. » (*Div. nom.* c. 4.)

(*Gr. Cat.* 63e *q.*)

Mais les anges ne demeurèrent pas tous dans la justice et le bonheur, car un grand nombre d'entre eux offensèrent Dieu, en se révoltant contre lui; c'est pourquoi ils furent chassés pour toujours du ciel et précipités en enfer. Ces anges rebelles sont appelés « *démons, diables, esprits malins.* » Saint Pierre dit à leur sujet: « Dieu n'a point épargné les anges qui ont péché; il les a précipités dans l'enfer où ils sont enchaînés pour être tourmentés. » (2 Epît. 2, 4.) Saint Jude écrit dans son épître: « Il retient dans les chaînes éternelles et dans de profondes ténèbres, pour le jugement du grand jour, les anges qui n'ont pas conservé leur première dignité et qui ont abandonné leur propre demeure. » (6.)

La chute des anges.

Voici comment l'Ecriture-Sainte nous la retrace: « Lucifer le plus parfait et le plus brillant d'entre tous les anges de Dieu, et qui ressemblait à l'astre brillant, fils de l'aurore, dit dans son cœur: Je monterai au plus haut des cieux, j'établirai mon trône au-dessus des astres du Seigneur; je m'élèverai au-dessus des nues, je serai semblable au Très-Haut. » (Isaie 14, 12.) — « Il y eut un grand combat dans le ciel: Michel et ses anges combattaient contre le dragon (Lucifer) et le dragon combattait avec ses anges; mais ceux-ci furent les plus faibles, et leur place ne se trouva plus dans le ciel. Et ce grand dragon, l'ancien serpent, appelé le démon et Satan qui séduit tout l'univers, fut précipité sur la terre, et ses anges avec lui. Alors une grande voix se fit entendre dans le ciel, en disant: Maintenant le salut de notre Dieu est affermi et sa puissance et son règne, et la puissance de son Christ, parce que l'accusateur de nos pères qui les accusait jour et nuit devant Dieu, a été précipité..... C'est pourquoi, cieux, réjouissez-vous, et vous qui les habitez! Malheur à la terre et à la mer, parce que le démon est descendu vers vous, plein d'une grande colère, parce qu'il sait qu'il a peu de temps »

(et de puissance, depuis que Jésus-Christ a paru et que le règne de Satan croule chaque jour.) (Apoc. 12, 7—13.)

Comparaison.

« Le démon qui occupait la plus haute dignité et la place la plus distinguée parmi les archanges, se révolta contre Dieu, à qui il voulait devenir semblable et ce fut ainsi qu'il perdit son rang. Il éprouva le sort de ce chien de la fable qui perdit sa proie pour saisir une ombre. » (*S. Austère, Homélie sur l'avarice.*)

(*Gr. Cat.* 64-66^{e} *q.*)

Mais pour récompenser les anges demeurés fidèles, Dieu leur accorda le bonheur éternel qui consiste dans la vue et la possession de Dieu ; car « ils voient toujours la face du Père céleste. » (*S. Matth.* 18, 10.) Les bons anges sont pleins de bienveillance pour nous; ils nous aiment, ils protègent notre corps et notre âme, ils prient pour nous, ils nous portent au bien et nous détournent du mal; ils nous consolent dans nos adversités, et nous assistent pendant la vie et à l'heure de notre mort. C'est pourquoi on les appelle *Anges gardiens*, parce qu'ils ont été donnés proprement aux hommes pour les garder, comme le chante le Psalmiste: « Le Seigneur a ordonné à ses anges de vous garder dans toutes vos voies. » (Ps. 90, 11.)

Réflexions de S. Augustin et de S. Bernard sur les anges.

Ecoutons ce que S. Augustin écrit au sujet des anges gardiens : « Les anges, dit-il, aiment les hommes comme des concitoyens, parce que ceux-ci doivent remplir les vides laissés par les anges déchus ; voilà aussi pourquoi ils nous assistent avec la plus grande sollicitude et la plus constante assiduité à tous les moments et dans tous les lieux; que dans nos besoins et nos nécessités ils nous entourent de leurs soins et vont et viennent sans discontinuer ; tantôt ils s'élèvent au ciel vers le Dieu tout-puissant, pour lui présenter nos soupirs

et nos larmes, afin de nous obtenir pardon et miséricorde de la bonté divine; tantôt ils redescendent sur la terre, pour nous apporter de la part de Dieu la paix si désirée. — Ils nous accompagnent dans toutes nos voies, ils entrent et sortent avec nous, ils observent sans cesse avec quelle piété, quelle modestie, quelle réserve nous nous conduisons au milieu de ce monde pervers; avec quelle zèle, quel empressement, quel ardeur nous cherchons le royaume de Dieu et sa justice, avec quelle crainte nous servons Dieu notre souverain maître, et comment notre cœur se réjouit et se glorifie en lui. — Les anges nous aident dans le travail, nous protègent dans le repos, nous encouragent dans le combat, nous couronnent après la victoire et se réjouissent avec nous quand nous trouvons notre joie dans le Seigneur notre Dieu; ils ont, pour ainsi dire, compassion de nous, quand nous souffrons quelque chose pour Dieu. »— « Les anges portent à Dieu nos sueurs et nos larmes; d'un autre côté ils nous apportent les dons de Dieu, ses grâces et ses bénédictions. » (*S. Bernard, sermon sur les anges.*)

Exemples tirés de la Bible.

L'Ecriture-Sainte nous montre d'une manière aussi simple que claire, la dignité, la grandeur et la bonté des anges à notre égard dans la vision merveilleuse du patriarche Jacob, et connue sous le nom *d'échelle de Jacob.* Nous lisons en effet, que le patriarche dans son voyage de Bersabée à Haran, arrivé à un endroit où il voulait se reposer, prit une pierre qu'il mit sous sa tête au lieu d'un coussin et s'endormit doucement. Dieu lui fit voir alors un spectacle aussi merveilleux qu'agréable. Jacob aperçut en songe une grande échelle qui s'élevait de la terre jusqu'au ciel et sur laquelle se montraient des anges; tantôt ils montaient jusqu'au sommet où s'appuyait le Tout-Puissant, tantôt ils descendaient jusqu'à terre. — Or quelle signification Dieu voulait-il donner à cette vision céleste, sinon que les saints anges dont l'office est de traiter avec Dieu en faveur des hommes, s'élancent tantôt de la terre jusques dans les hauteurs des cieux pour

y déposer devant le trône de Dieu nos prières, nos vœux, nos bonnes œuvres, nos soupirs et nos intérêts; tantô qu'ils redescendent des demeures célestes et rapportent de la part de Dieu des grâces, des dons et des bénédictions sans nombre aux hommes. (*Gen.* 28.) Nous trouvons encore d'autres exemples de l'intervention bienveillante des anges, dans les Saintes-Ecritures. Un ange vint montrer à la triste Agar une source pour désaltérer le petit Ismaël qui se mourait de soif. (*Gen.* 21.) Des anges sauvèrent Loth, en le faisant sortir des murs de Sodome que le feu du ciel allait dévorer. — L'archange Raphaël servit de guide au jeune Tobie durant son voyage, l'arracha à plusieurs dangers et guérit la cécité de son vieux père. Ce fut encore cet ange qui porta la prière de Tobie devant le trône de Dieu, car il lui dit : « Lorsque tu priais avec larmes, que tu ensevelissais les morts et que tu laissais ton repos... Je présentai ta prière au Seigneur. » (*Tob.* 12, 12.) Quand Judas Machabée marcha contre les ennemis du peuple Juif, il implora avec tous les siens le secours de Dieu et voyez : « Au fort de la bataille, cinq hommes apparurent du ciel à leurs ennemis sur des chevaux ornés de brides dorées, et ils conduisaient les Juifs. Et deux étaient auprès de Machabée et le préservaient du danger, l'environnant de leurs armes ; et ils jetaient sur ses ennemis des traits et la foudre, ce qui les remplit de confusion et d'aveuglement et ils périssaient en foule. Ils furent tués au nombre de vingt mille cinq cents fantassins et six cents cavaliers. » (2 *Liv. de Mach.* 10, 29--32.) — Lorsque S. Pierre persécuté pour la foi, gémissait dans la prison, un ange vint le délivrer. Enfin ce fut un ange qui ordonna au centurion Corneille, d'envoyer quelqu'un à Joppé pour faire venir S. Pierre afin que celui-ci l'instruisît dans la foi et le baptisât. (*Act. des Apôt.* 10.)

Le phare de l'île de Pharos.

Autrefois, Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, éleva dans l'île de Pharos Canopicos une très-haute tour en pierres blanches, et qu'il appela phare. Pendant la nuit,

il y faisait allumer de nombreuses torches ou bien des flambeaux, afin que les navires pussent entrer en sûreté dans le port et éviter les écueils qui entouraient l'île. Cette tour munie de tous ces flambeaux projetait au loin sa lumière sur les flots, de façon que les vaisseaux pouvaient aborder facilement. Ce que le phare était pour les navigateurs ballottés par les vagues de la mer, l'ange gardien l'est pour les hommes exposés aux vagues de ce monde.

Tous nous cinglons à travers la mer dangereuse du monde; nous voyageons et nous naviguons au milieu des ténèbres de cette misérable vie où tout n'est que dangers et luttes et que S. Grégoire de Nazianze appelle pour cela un combat acharné; or dans cette navigation périlleuse, dans cette lutte au milieu des ténèbres nous avons besoin d'un guide, d'une lumière, et c'est notre saint ange gardien.

Les saints anges présentent nos prières à Dieu et prient pour nous.

C'est ce que déclara l'archange Raphaël à Tobie, comme nous l'avons montré plus haut. La pieuse servante de Dieu, S. Gertrude, l'éprouva également. Un jour surtout qu'elle avait assisté à la messe avec une ferveur toute spéciale, elle tomba en extase et vit comment l'ange gardien portait ses prières devant le trône de la majesté divine, les présentait aux trois personnes adorables de la Sainte-Trinité, et priait en même temps pour elle. Les vœux que l'ange gardien offrait pour Gertrude furent exaucés par la majesté divine et Gertrude, à la prière de son céleste gardien, fut bénite par les trois personnes. (*Révél. liv.* 3, 25.)

L'ange gardien nous fortifie et nous encourage dans le bien.

Le prophète Elie que dévorait le zèle de la gloire du vrai Dieu, avait remporté un triomphe admirable sur l'idolâtrie, en faisant disparaître tous les faux prêtres du dieu Baal au temps du roi Achab. Cependant Jésabel, l'épouse de ce prince, en voulait cruellement au prophète à cause de cette victoire et ne cessait de le persécuter, de le menacer même

de mort. Elie, ayant appris ses desseins homicides, prit la fuite et arriva, après une journée de marche, au désert, où fatigué, épuisé par la faim et abattu par la tristesse il s'assit sous un térébinthe, souhaitant de mourir. S'étant endormi dans ces pensées, il fut visité par un ange qui le toucha et lui dit : « Levez-vous, et mangez! » Elie s'éveilla et vit auprès de sa tête un pain et un vase d'eau que l'ange lui avait apportés. Elie mangea donc et but, et il s'endormit de nouveau. L'ange du Seigneur, revenant une seconde fois, le toucha encore et l'invita à manger, en lui disant : « Levez-vous et mangez; car il vous reste un grand chemin à faire! » Elie mangea et but, se leva, et, fortifié par cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'au pied d'Horeb, la montagne de Dieu. (3 *liv. des Rois.* 19.) C'est ainsi que l'ange gardien nous fortifie et nous soutient encore dans le chemin pénible de la vertu, jusqu'à ce que nous arrivions à la montagne d'Horeb, c'est-à-dire, à la bienheureuse éternité.

Les saints anges nous inspirent la résignation et la confiance, ils nous fortifient dans les peines et les adversités.

Guillaume, certain abbé danois âgé de quatre-vingt-onze ans, fut consolé dans ses souffrances et ses adversités par des anges de la manière suivante. Ce bon vieillard vit un jour en songe comment les anges s'empressaient de fabriquer une précieuse couronne d'or et de diamants; il demanda à l'un d'eux: « Pour qui est cette couronne ? » Et l'ange lui répondit : « Pour vous. » Guillaume demanda ensuite quand elle serait achevée? « Lorsque vous aurez assez souffert, » répliqua l'ange. Cette réponse consola le vieillard et l'engagea à souffrir avec d'autant plus de patience, afin que la couronne fût plus vite prête et qu'il pût la recevoir plus promptement.

Lorsque S. Eulalie, jeune vierge de douze ans, fut conduite au martyre, elle se vit accompagnée de son ange gardien et d'autres anges jusqu'au lieu du supplice. Ils lui inspirèrent un tel courage au milieu de ses souffrances, que

lorsqu'on déchirait son corps délicat et virginal avec des ongles de fer, elle s'écria avec allégresse: « O mon Dieu ! qu'il est doux de lire les caractères de votre triomphe, tracés avec mon sang, par ces ongles de fer, sur mon pauvre corps ! »

Rufin raconte de S. Théodore confesseur, qu'il lui demanda un jour s'il n'avait pas ressenti des douleurs atroces au milieu des tortures qu'on lui avait fait subir. « Au commencement, oui ; mais bientôt un ange se présenta à mes côtés pour rafraîchir mes membres brûlants. Et quand les bourreaux cessèrent de me tourmenter, je n'éprouvai pas de la joie, mais de la douleur, parce que celui qui adoucissait mes maux disparut en même temps. »

L'ange gardien nous console.

Nous en voyons un exemple dans S. François d'Assise. Il y eut un temps où il fut pris d'une si grande tristesse que rien sous le soleil ne fut en état d'égayer ou de consoler son cœur affligé ; les entretiens les plus joyeux lui étaient à charge et les récréations les plus innocentes n'avaient plus le moindre attrait pour lui ; il ne trouvait plus de goût à la prière, ni de satisfaction dans les exercices spirituels ; il voyait arriver la nuit avec terreur, et quand le soleil se levait et rendait la vie avec la gaîté à toutes les créatures, il rencontrait les yeux de François versant des larmes que son apparition ne pouvait sécher. Pendant que François gémissait et pleurait ainsi, il s'endormit un jour épuisé de fatigues et de tristesse ; or pendant son sommeil lui apparut un ange qui, pour ranimer son cœur affligé et le consoler dans son abattement, lui fit entendre une musique si harmonieuse, qu'en un instant sa mélancolie disparut, et son âme fut comblée d'une si grande consolation, de si douces joies qu'il lui fut impossible de l'exprimer.

L'ange gardien nous garantit du mal.

Nous en voyons un bel exemple dans ce qui arriva au faux prophète Balaam. Celui-ci s'était mis en chemin pour mau-

dire le peuple choisi de Dieu, et pour lui souhaiter, à l'instigation et par les ordres du roi Balac, toute espèce de maux. Or, il arriva dans un passage resserré entre deux murailles, où se trouvait un ange debout dans le chemin, avec une épée nue. Balaam ne découvrit pas l'ange, mais l'ânesse que montait le faux prophète, l'aperçut devant elle ; elle s'arrêta et refusa d'avancer davantage. Le prophète furieux eut beau la frapper et l'aiguillonner, rien n'y fit, l'animal ne voulut pas continuer sa route. Cependant l'ânesse essaya de se détourner du chemin pour échapper à l'ange, mais en se jetant contre le mur, elle froissa le pied de Balaam et lui causa une vive douleur. Plein de colère, il la frappa encore plus fort de son bâton et la maltraita si cruellement qu'elle tomba épuisée sur le sol. Balaam encore plus furieux, était hors de lui-même et eût assommé l'animal, si l'ange ne fut intervenu et ne se fut montré, en ouvrant les yeux au faux prophète pour lui faire comprendre son crime. Il lui adressa donc les paroles suivantes : « Pourquoi frappas-tu l'ânesse jusqu'à trois fois ? *Je suis venu pour m'opposer à toi, parce que ta voie est perverse et qu'elle m'est contraire ;* et si ton ânesse ne se fut détournée du chemin en me cédant le passage, je t'aurais tué, et elle vivrait. » *(Nombres*, 22.*)*

Voilà comment l'ange gardien se conduit envers les hommes, quand il voit qu'ils marchent dans le chemin de l'impiété et se laissent emporter à leur perte par le péché et le crime ; alors l'ange gardien armé du glaive de la vengeance divine les arrête, en leur mettant sous les yeux la sévérité des jugements de Dieu qui punit durant l'éternité l'iniquité du pécheur ; il les effraie par le souvenir d'une mort prochaine et inévitable, par la pensée de cet avenir redoutable qui les attend au delà du tombeau ; il leur met sous les yeux d'un côté le jugement dernier, d'un autre côté les peines de l'enfer ; c'est ainsi qu'il leur inspire une crainte salutaire qui les fait rentrer en eux-mêmes, quitter la voie du crime, revenir dans le sentier de la vertu, et regretter les peines et les travaux, auxquels ils s'étaient condamnés, en suivant les chemins ténébreux de l'impiété.

Les saints anges nous protègent contre nos ennemis.

Ainsi nous savons par le 4me livre des Rois, comment un ange protégea le pieux roi Ezéchias contre Sennacherib, son ennemi. Lorsque ce prince Assyrien eut vaincu et soumis, d'abord les Maures, ensuite les Egyptiens, il devint orgueilleux de ces victoires et résolut de s'emparer de Jérusalem. Il fit donc écrire une lettre injurieuse au roi Ezéchias, où il disait entre autres : « Que votre Dieu, en qui vous mettez votre confiance, ne vous séduise pas, et ne dites point : Jérusalem ne sera point livrée entre les mains du roi des Assyriens. » Entretemps la ville fut assiégée par les forces ennemies qui montaient à deux cents mille hommes. Après qu'Ezéchias eut reçu la lettre, il se rendit au temple, ouvrit la missive du prince ennemi en présence du Seigneur, le conjurant humblement de montrer à ce roi impie qu'il y avait une différence infinie entre les dieux des gentils et la majesté du vrai Dieu vivant. Ezéchias fut exaucé; Dieu envoya aussitôt un ange qui, la même nuit, se précipita sur l'armée des Assyriens et extermina cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Voilà comment Ezéchias fut protégé par un ange, l'ennemi confondu, l'humilité exaltée et l'orgueil abattu. — Nous savons de même par l'Ancien-Testament, qu'un ange protégea miraculeusement la chaste Judith. La ville de Béthulie était assiégée par l'armée d'Holopherne, général du roi Nabuchodonoser, qui menaçait d'y mettre tout à feu et à sang. Transportée d'un noble courage bien au-dessus de son sexe, Judith prend la résolution d'arracher la ville aux violences de l'ennemi et de mettre un terme au siége; dans ce dessein, après s'être revêtue de ses plus brillants atours, elle se rend, accompagnée d'une suivante, au camp d'Holopherne, bien résolue de trancher la tête au fier conquérant. Elle vint à bout de son projet et la ville fut sauvée. Mais comment se fit-il que Judith, malgré les attraits de sa beauté, conserva sa chasteté parmi ces soldats, sa piété au milieu des armes, son innocence au milieu de mille périls? Elle le dut à son *ange gardien*, qui la préserva de tout

déshonneur. C'est ce que Judith affirma elle-même sous serment, quand elle dit: « Le Dieu vivant m'est témoin que *son ange m'a gardée* et lorsque je suis sortie de la ville (pour aller au milieu d'une armée licencieuse) et quand je me suis trouvée là près d'Holopherne, ce général ivre et lubrique, et en revenant ici; le Seigneur n'a pas permis que moi, sa servante, j'aie été souillée; mais il m'a rappelée vers vous sans aucune tache. » (*Judith.* 13 .)

Comparaisons.

« Chacun de nous est assisté par un ange du Seigneur qui nous dirige comme un sage précepteur, qui nous avertit comme un ami et nous conduit comme un guide fort et expérimenté. » (*Origènes.*)

« Les saints anges nous instruisent comme autant de maîtres, ils veillent sur nous, comme des pasteurs sur leur troupeau, ils nous montrent le chemin de la vie éternelle, en nous excitant au bien et en nous éloignant du mal. » (*S. Basile.*)

(*Gr. Cat.* 67e *q.*)

Puisque les saints anges gardiens nous témoignent tant de sollicitude et nous font tant de bien, nous devons, de notre côté, les vénérer, les remercier et nous montrer dociles à suivre leurs avis. S. Bernard nous y engage par les paroles suivantes: « Quel ne doit pas être votre respect, votre piété, votre confiance à l'égard des saints anges! Vous devez les respecter à cause de leur présence, les invoquer à cause de leur bienveillance, avoir confiance en eux à cause de leur protection. En quelque lieu et circonstance que vous soyez, respectez votre saint ange! « Au livre de l'Exode Dieu lui-même dit: « Voilà que j'enverrai mon ange devant vous afin qu'il vous précède... *Respectez-le, écoutez sa voix et ne le méprisez pas.* » (23, 20-21.)

Respectez votre saint ange et ne l'attristez pas.

Se Lydwine était plus souvent malade que bien portante

durant sa vie. Pleine de patience et de résignation, cette pieuse servante de Dieu était dans la plus étroite intimité avec son ange gardien qui la consolait dans ses douleurs et la fortifiait dans ses peines. Elle le voyait de ses propres yeux et s'entretenait familièrement avec lui. Les visites trop longues que quelques personnes lui faisaient, lui étaient à charge, parce que pendant ce temps elle était privée de la société si agréable de son ange gardien. Quand son âme avait contracté quelque souillure par suite de ces entretiens obligés avec d'autres, elle s'empressait de la purifier par une confession humble et sincère, afin de ne pas être privée plus longtemps de la présence délicieuse de son céleste compagnon. (Dans sa vie.)

Comment pouvons-nous être le plus agréable aux saints anges?

Puisque la vraie piété, la vertu, la prière et d'autres exercices religieux sont si agréables aux anges, et que par là nous pouvons le mieux procurer notre salut, nous devons nous efforcer, d'après l'avis de S. Ephrem, (*de Virginitate*), de leur plaire en pratiquant ces œuvres. « Mais surtout quand vous priez, vous devez ressembler à l'un de ces esprits célestes et par conséquent travailler à rendre votre prière, sainte, pure, sans tache et sans souillure, afin que, lorsque les anges la voient monter, les portes du ciel s'ouvrent d'elles-mêmes avec joie au-devant elle, et que les anges et les archanges, en l'apercevant, aillent à sa rencontre et la portent devant le trône de Dieu. »

Rien ne déplaît tant aux anges que le péché! c'est pourquoi évitez-le avec le plus grand soin.

Aussi S. Basile nous donne cet avertissement: « O homme! voulez-vous que votre ange gardien ne s'éloigne pas de vous, évitez bien tout péché, tout crime, surtout celui de l'impureté; ou il faut que vous renonciez à ce vice infâme, ou il faut que vous vous résigniez à avoir tous les anges pour ennemis; car de même que la fumée chasse les abeilles, et l'air fétide les colombes, de même cet affreux et déplorable péché éloigne de nous les anges, les protecteurs de la vie. »

(*Gr. Cat.* 68e *q.*)

Mais autant les bons anges nous aiment et nous protègent, autant les *esprits malins* nous haïssent et cherchent à nous perdre. Emportés par leur haine et leur jalousie contre nous, ils s'efforcent de nuire à notre corps et à notre âme, de nous porter au péché pour nous entraîner en enfer. « Le démon votre ennemi tourne autour de vous, dit S. Pierre, comme un lion rugissant cherchant quelqu'un à dévorer. » (1 *Ep.* 5, 8.)

Exemples tirés de la Bible.

D'abord nos premiers parents ressentirent la funeste influence de l'esprit des ténèbres. Eve se laissa séduire par lui et commit le péché. (Gen.) Dieu permit que Job fut tenté par le démon. « Voilà que tout ce que cet homme a, est en ton pouvoir, dit Dieu à Satan, mais ne porte pas la main sur lui. » Et Satan sortit de la présence du Seigneur; aussi avec quelle douleur Job ressentit les effets de la haine de son ennemi infernal ? — De même Sara, la fille de Raguel, fut tourmentée et affligée par les esprits malins. (Job. 6, 14 .) — Une preuve incontestable de la malice du démon nous est fournie par ces *possédés* qui n'étaient pas seulement privés par l'esprit malin, du libre usage de leur raison et de leurs sens, mais qui étaient encore horriblement tourmentés et affligés dans leur corps, aveugles, sourds, muets. Ils erraient souvent de côté et d'autre pour l'effroi de l'humanité et pour leur propre malheur. (*S. Marc.* 1, 23; 5, 2; — *S. Matth.* 9, 32; 12, 22.) — Il est dit de Judas : « Satan avait déjà mis dans le cœur de Judas Iscariote le dessein de livrer le Seigneur. — Et après qu'il eut pris ce pain, Satan entra en lui. » (*S. Jean.* 13, 2 et 27.)

En S. Luc il est dit dans la parabole si connue de la semence: « Le diable vient et enlève la parole de Dieu du cœur de quelques-uns (en qui elle tombe comme la semence le long du chemin), de peur que croyant, ils ne soient sauvés. » (*S. Luc.* 8, 12.)

Et dans l'Apocalypse, S. Jean nous dépeint le grand combat du dragon infernal avec l'archange S. Michel. (*Chap.* 12.)

Malice des esprits infernaux.

Combien les esprits infernaux se plaisent à attaquer les hommes et surtout les personnes pieuses, à les tourmenter dans leur corps et dans leur âme, c'est ce que prouvent plusieurs ifats arrivés dans les derniers temps; nous n'en rapporterons qu'un seul emprunté à la *mystique* de G. Goerres qui, dans le troisième volume de cet ouvrage où il est question de Marie Von Moerl, stigmatisée du Tyrol et vivant encore à Kaldern, nous rapporte ce qui suit : « Des apparitions affreuses, racontait la stigmatisée, s'offraient à ses yeux dans sa chambre, pendant le jour comme pendant la nuit, et même sur le chemin de l'église. Alors elle se cachait parfois, dans sa terreur, sous le lit, ou tombait en plein jour sur le plancher de sa chambre, ou était saisie tout à coup des plus violentes commotions. Les figures effrayantes qui produisaient en elle ces impressions étranges, voici comment elle les décrit elle-même : « Ce sont des hommes horribles qui se pressent autour de moi et menacent de m'entraîner... Ils me crient, (et c'est quelque chose qui me bouleverse le cœur) : C'en est fait de toi, tu es reprouvée et damnée; tu as beau suivre tous les conseils de ton confesseur, il ne pourra jamais t'aider!... » Ces mêmes spectres affreux qui l'effrayaient ainsi, la tourmentaient également dans son corps. Souvent elle était jetée hors du lit que dans son état habituel, elle ne pouvait quitter seule sans le secours d'autrui, et, dans ces moments où elle était privée de connaissance, elle frappait de la tête contre les murs et le plancher de la chambre, de manière qu'on eût pu croire qu'elle devait être blessée et meurtrie horriblement. Mais une fois revenue à elle, elle ne ressentait plus rien, sinon quelques douleurs à la tête et dans ses membres. Plusieurs fois elle fut lancée en un clin d'œil avec ses draps et ses couvertures sous le lit, et sa tête y frappait près d'une

heure contre le sol et les planches du lit, au milieu de violentes convulsions. D'autres fois ces mêmes hommes la levaient jusqu'à la hauteur de la croisée et lui montraient en bas des jardins fleuris, des collines, des bosquets et ainsi de suite; un escalier large, facile et beau s'offrait à ses pieds pour descendre dans ce domaine, et ceux qui s'y trouvaient l'invitaient à se joindre à eux. Elle avoua qu'elle l'eut fait infailliblement, si une force invisible n'eut enchaîné ses pieds. Dans ces cas, on devait ordinairement chercher son confesseur, pour la ramener au lit et la faire revenir à elle. Ces tourments causés par l'esprit malin, et d'autres souffrances encore ne cessaient entièrement que lorsque, à ses demandes réitérées, on avait eu recours aux exorcismes de l'Eglise.

Les esprits infernaux ressemblent aux oiseaux de proie.

C'est surtout dans les prières et la pratique d'autres bonnes œuvres que ces esprits du mal cherchent à nous opposer mille obstacles et à nous en ravir les mérites. S. Pierre Damien dit très-bien à ce sujet: « Quand nous prions ou que nous psalmodions, nous offrons à Dieu un sacrifice de louanges; mais les esprits infernaux voltigent autour de ce sacrifice comme des oiseaux de proie, et cherchent à le souiller, par l'inspiration de pensées coupables, comme on souille une victime en la couvrant de boue et d'ordures. Ayez donc bien soin d'éloigner ces mouches, comme le fit Abraham dans son sacrifice. » (*Op.* 15, *c.* 22.)

(*Gr. Cat.* 69e *q.*)

Toutes ces tentations de l'esprit du mal, Dieu les permet parce qu'il sait les faire tourner à sa *gloire* et au *salut* des hommes.

Dieu fait servir à sa gloire les tentations du démon.

La guérison des possédés par Jésus-Christ et les apôtres, fut un moyen de propager la doctrine du divin Sauveur; un grand nombre d'hommes en voyant ces prodiges se convertirent, crurent en Jésus et glorifièrent Dieu. — Un jour

que l'homme-Dieu eut chassé du corps d'un possédé l'esprit impur, « la terreur se répandit sur tous, et ils se parlaient entre eux, disant : « Quelle est cette parole (qui possède tant de pouvoir) qu'il (Jésus) commande avec force et autorité aux esprits immondes et qu'ils s'en vont ? *Et sa renommée parvint dans toutes les contrées d'alentour.* » (S. Luc. 4, 33-37.)

La guérison d'un possédé, par S. Philippe, produisit le même effet, au rapport des actes des Apôtres. « *Et le peuple était attentif aux paroles de Philippe*, tous l'écoutaient, voyant ses miracles. Car les esprits impurs sortaient du corps de plusieurs possédés, jetant de grands cris. » (8, 6-7.)

Dieu fait servir les tentations du démon au salut des hommes.

Ecoutons S. Jean Chrysostôme à ce sujet : « Lorsque l'ange déchu se révolta contre Dieu, il ne l'anéantit pas et cela *uniquement par sollicitude pour notre salut.* Ne dites donc pas, que c'est contraire à la sagesse et à la bonté de Dieu. O non ! Si l'esprit du mal avait assez de pouvoir sur nous pour nous soumettre entièrement à lui, alors sans doute il eût été contraire à la sagesse et à la bonté de Dieu de ne pas anéantir de suite ce monstre redoutable ; mais puisque le démon a été décidément dépouillé de sa puissance, qu'il ne peut qu'attirer, que séduire, il dépend uniquement de nous de résister ou non à ses séductions. Par conséquent Dieu a voulu nous donner une occasion continuelle de triompher et de mériter pour chaque triomphe une couronne. Pourquoi vouloir écarter ou détruire alors ce qui sert à tresser des couronnes de victoire? Pourquoi vouloir faire disparaître une si noble occasion de montrer un courage héroïque? — Vous répondrez peut-être à ceci : Mais tous ne vaincront pas ! — Qu'est-ce que cela y fait ? Certes, il vaut bien mieux, il est plus naturel que les hommes vertueux et justes aient l'occasion de s'exercer dans la pratique de la vertu et de manifester leur bonne volonté, et que ceux qui ne sont pas animés de ces sentiments, soient punis de leur lâcheté, que de voir enlever aux justes leurs

couronnes à cause de la conduite de quelques lâches. Quand ceux-ci succombent, ce n'est point parce que leur ennemi est plus fort, mais c'est qu'ils sont sans énergie, sans courage ; il serait donc injuste d'ôter aux âmes vaillantes l'occasion d'exercer leurs forces, et de se couvrir de gloire, à cause de quelques âmes viles et ignobles. Ce serait comme si on mettait en champ-clos deux combattants dont l'un serait disposé à lutter avec son adversaire, à montrer son courage et à obtenir la palme du triomphe, tandis que l'autre, au lieu de soutenir le combat, préfèrerait le repos et les délices. Or si le juge du camp voulait les traiter tous deux de la même manière et laissait le lutteur courageux sortir de l'arène avec son lâche antagoniste sans avoir rien fait, ce serait une sanglante injure à l'adresse du premier, vu la lâcheté du second ; celui-ci serait seulement honni, non à cause de son courageux adversaire, mais à cause de sa propre lâcheté. — Bien plus ! en supposant que ces idées, relativement à l'esprit malin, fussent justes et conséquentes, il faudrait par là-même accuser sous plus d'un rapport la sagesse et la providence de Dieu, et conclure nécessairement que toute la création doit être détruite. Détruits les yeux et les langues qui servent si souvent à désirer des choses illicites, à blasphémer Dieu, à prêcher des doctrines impies. Détruits les pieds, détruites les mains qui servent, les uns à courir au mal, les autres à verser le sang innocent. Détruites les oreilles qui aiment si souvent à entendre des paroles vaines et obscènes, sources de ruine pour l'âme. S'il fallait adopter cette conclusion, nous devrions travailler à anéantir les aliments, la boisson, le ciel, la terre, la mer, le feu, l'eau, l'air, etc., parce que, malgré leur utilité, ils peuvent souvent occasionner des maux. »

(*Gr. Cat.* 70e *q.*)

Les tentations du démon serviront réellement à notre salut, si nous combattons avec foi et confiance, en recourant à l'arme de la prière et aux bénédictions de l'Eglise, en résistant courageusement à toutes ses sug-

gestions. Voilà pourquoi S. Paul nous donne cet avis: « Servez-vous surtout du bouclier de la foi, pour pouvoir éteindre tous les traits enflammés de l'esprit malin. » (*Epît. aux Eph.* 6, 16.) Et S. Jacques nous crie: « Résistez au démon et il fuira loin de vous. » (4, 7.)

Exemples tirés de la Bible.

Un bel exemple qui montre que le démon n'a aucun pouvoir sur les justes et qu'on peut le vaincre aisément par la continence et la prière, nous est offert dans le livre de Tobie. (6 et 8.) Tobie devait épouser la fille unique de Raguël, appelée Sara. Mais ayant appris qu'elle était possédée de plusieurs démons, il refusa de la prendre pour épouse. Alors l'ange Raphaël lui dit: « Ecoute-moi, et je t'apprendrai qui sont ceux sur qui le démon a quelque pouvoir. Ceux qui embrassent le mariage de manière à bannir Dieu de leur cœur et de leur esprit, et qui ne pensent qu'à satisfaire leur passion, comme les animaux sans intelligence, le démon a pouvoir sur eux: mais toi, après que tu auras épousé cette jeune fille, étant entré en sa chambre, vis avec elle dans la continence durant trois jours et songe à prier Dieu avec elle. Et, la même nuit, place dans le feu le foie du poisson, et le démon s'enfuira. » (6, 16.) Tobie fit ce que l'ange avait commandé, et voici que Raphaël saisit le démon et l'enchaîna dans le désert de la haute Egypte. (8, 3.)

Comment pouvons-nous échapper aux tentations du démon et les faire servir à notre salut.

Comparaisons.

Lorsque, à table où il y a plusieurs convives, un chien a remarqué que l'un d'eux lui jette de temps en temps un morceau, non-seulement il le mangera de suite, mais il regardera avec attention celui qui lui a donné ces restes, tandis qu'il quittera à l'instant celui qui ne lui donne rien; voilà comment le démon en agit avec nous. Sans cesse il nous observe pour voir si nous ne laissons rien tomber, soit une parole coupable, soit une mauvaise action qui lui plaise, et

il deviendra d'autant plus attentif que nous commettrons plus de mal; au contraire si nous sommes réservés dans notre langage et notre conduite, si nous ne laissons rien tomber devant lui, il nous quittera bientôt et cessera de nous épier. » (*S. Chrysost.*)

« Quand l'ennemi observe votre talon, faites attention à sa tête. Sa tête, c'est le commencement de toute mauvaise inspiration; résistez-y avant que la complaisance ne s'en mêle et que le consentement ne suive. Si vous ne pouvez écraser sa tête, fuyez! » (*S. Augustin.*)

« Le démon est semblable à un chien enchaîné qui ne saurait mordre personne sinon l'imprudent ou le téméraire qui s'en approche de trop près. Vous regardez comme un homme stupide celui qui se laisse mordre par un chien à la chaîne. — Donc ne vous approchez pas non plus du démon par la volupté et les désirs sensuels, et il n'essaiera pas de vous attaquer. — Il peut aboyer, s'élancer, mais il ne peut blesser que celui qui veut bien l'être; car il ne nous entraîne pas par la violence, mais par la séduction; notre consentement, il essaie bien de le mendier, mais il ne peut le commander ou l'arracher de vive force. » (*S. Augustin, Serm.* 197.)

« L'esprit malin déploie sans cesse ses ruses et son agilité pour nous perdre éternellement; il examine toujours s'il ne trouve pas une heure, un moment où, dans l'oubli, nous avons laissé ouverte une fenêtre de nos sens, et où nous ne sommes pas sur nos gardes; aussitôt qu'il s'en est aperçu, il y entre en glissant et nous enlève tout notre bien. C'est pourquoi gardez vos fenêtres et veillez à ce qu'il ne s'introduise pas dans votre demeure comme un voleur; veillez sans discontinuer, de toutes vos forces et avec un cœur calme; car aussitôt que l'orgueil, la vaine gloire où l'égoïsme occupent l'homme, le démon est à l'instant là et le dépouille de toutes ses bonnes œuvres. » (*Tauler.*)

Comment on peut vaincre le plus aisément le démon.

Un pieux auteur dit: « Le démon ne peut respirer l'air du

matin, entendre le chant du coq ou supporter la lumière du jour; c'est-à-dire, qu'il fuit quand on se repent et qu'on fait pénitence comme S. Pierre lorsque le coq chanta, ou qu'on prononce avec respect et dévotion le nom de Jésus; car Jésus-Christ est le soleil brillant de la justice devant qui le prince des ténèbres doit fuir: et voilà pourquoi il ne peut souffrir ce saint Nom. Vous fuirez avec non moins de facilité les embûches du démon, si vous tenez les yeux attachés au ciel. »

Pratique. 1) Gardez-vous bien de devenir par le péché, semblable au démon ou de devenir son suppôt en corrompant vos frères! 2) Imitez au contraire les bons anges, honorez-les tous les jours et recommandez-vous à votre ange gardien dans tous les périls qui menacent votre âme ou votre corps!

La dévotion aux anges gardiens.

L'Eglise catholique a institué une fête spéciale en l'honneur des saints anges gardiens, et qui se célèbre ordinairement le premier dimanche de Septembre. Par ce moyen elle veut nous exciter à les honorer avec piété, et à les imiter avec fidélité.

Les enfants de l'Eglise, obéissant à ce vœu de leur mère, se sont toujours montrés les fidèles imitateurs des saints anges et leur ont voué une tendre dévotion. Sous ce rapport se distingua surtout S. Anselme, évêque de Cantorbery, qui adressait chaque jour la prière suivante à son ange gardien: « O esprit céleste! à la garde duquel Dieu m'a confié, je vous prie de me protéger et de me défendre contre toutes les attaques du démon, quand je veille ou quand je dors, le jour et la nuit; à chaque heure de ma vie, marchez à mes côtés! Eloignez de moi toutes les tentations du démon, et ce que je ne puis obtenir par mes mérites, obtenez-le moi par votre intercession de notre miséricordieux juge et Seigneur, lui qui vous a choisi pour me garder et m'a recommandé à vos soins afin qu'aucune puissance ennemie ne puisse me nuire.

Détournez-moi du chemin du vice pour me reconduire dans le sentier de la vertu! Dans quelque péril que je puisse me trouver, accordez-moi l'assistance d'en haut, et lorsque mon âme quittera ce corps, ne souffrez pas que les esprits de ténèbres m'attaquent et me poussent au désespoir. Ne m'abandonnez pas que vous ne m'ayez conduit en présence de mon Créateur, où je pourrai le louer avec vous et tous les saints durant l'éternité. Ainsi soit-il. »

Soyez toujours pieux et chastes dans vos mœurs
Les anges saints alors seront vos protecteurs.

Un jour que S. Antoine, archevêque de Florence, traversait les rues de cette ville, il vit, en levant les yeux, des anges planer au-dessus d'une petite maison. Étonné de cette apparition, il entra dans l'humble demeure pour savoir qui l'habitait, et il y trouva une pauvre veuve avec ses trois filles, occupées activement au travail qui leur fournissait le pain de chaque jour, et les soutenait au milieu de la plus poignante misère. L'archevêque, dont le cœur était plein de charité et de bonté, en voyant cette vertu calme et tranquille au milieu d'une si grande pauvreté, résolut de les tirer de cet état précaire et fit remettre à la veuve une somme suffisante pour lui permettre, à elle comme à ses filles, de vivre convenablement. — Peu de temps après, le saint pontife passe par la même rue, mais au lieu d'apercevoir au-dessus du toit de l'humble cabane des esprits célestes, il y voit des esprits infernaux qui ont pris leur place. — Effrayé de cette apparition, il s'informe aussitôt de la conduite des femmes et il apprend avec tristesse qu'elles abusaient de l'aumône qu'il leur avait fait parvenir; qu'au lieu de se livrer comme auparavant au travail, elles s'adonnaient à la vanité, aux joies et aux plaisirs du monde. Le pieux archevêque leur donna de sévères admonitions et se vit obligé de restreindre les aumônes qu'il leur accordait de temps en temps. — Cet exemple nous apprend que sur chaque maison veillent les serviteurs de celui qu'on y reconnaît pour maître. Où règne la vertu, là aussi veilleront les anges, qui n'y laisseront en-

trer que les anges; mais dans les familles où le crime a établi sa demeure, là aussi les démons feront la garde et ne laisseront pénétrer que les démons! — Ame chrétienne, quel est celui qui tient la garde devant votre maison?

§ V. DU PREMIER HOMME ET DE SA CHUTE.

(*Gr. Cat.* 71-79e *q.*)

Les principales créatures dans le ciel sont les anges; mais la principale créature sur la terre, c'est l'homme. Dieu créa le premier homme, en formant du limon de la terre un corps auquel il unit, par un souffle, une âme immortelle. Pendant le sommeil de ce premier homme, appelé *Adam*, Dieu forma d'une de ses côtes Eve, la première femme, parce que l'homme et la femme, comme époux, doivent s'aimer mutuellement de manière à n'être qu'un seul corps et une seule âme. Dieu créa l'homme à *son image*, c'est-à-dire qu'il l'orna de dons *naturels* et *surnaturels* qui le firent ressembler à Dieu; il lui insuffla une âme, qui est un esprit immortel, doué de raison et d'une volonté libre, lui accorda la grâce sanctifiante et avec elle, le titre d'enfant de Dieu, le droit à l'héritage du ciel; en même temps il lui donna le privilége de soumettre ses sens à l'esprit, d'être exempt des fatigues, des douleurs ainsi que de la mort.

La création de l'homme.

L'Ecriture-Sainte nous rapporte l'histoire de la création de l'homme de la façon suivante: Après que le Dieu tout-puissant eut créé le ciel et la terre avec tout ce qu'ils renferment, il se dit: Faisons l'homme *à notre image et à notre ressemblance* (1), qu'il domine sur les poissons de la mer, sur

(1) D'après la doctrine des SS. Pères, il y a une *différence* remarquable entre *image* et *ressemblance*. En vertu de l'image, l'homme doit posséder la raison et

les oiseaux du ciel, sur les animaux qui demeurent sur la terre et sur tous les reptiles! — Et Dieu créa l'homme à son image, et il le créa à l'image de Dieu; il les créa mâle et femelle. Dieu les bénit, et leur dit: « Croissez et multipliez-vous; remplissez la terre et vous l'assujettissez; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui se meut sur la terre! » — Et Dieu dit encore: « Voilà que je vous ai donné toutes les plantes répandues sur la surface de la terre et qui portent leur semence et tous les arbres fruitiers qui ont leur germe en eux-mêmes pour servir à votre nourriture... » Et il en fut ainsi. Et Dieu vit toutes ses œuvres, et elles étaient parfaites, etc. (*Gen.* 1, 26-31.)

Comparaison.

Le puissant Créateur de la nature forma le corps du premier homme de terre, et lui communiqua un esprit de vie. Voilà pourquoi d'un être *éternellement vivant* sortit un *être vivant*, *d'un être intelligent* un être *raisonnable*, d'un être *immortel* une âme *immortelle*, c'est-à-dire que l'homme reçut en lui une image divine. — Voilà comment cette précieuse monnaie fut frappée au coin de l'image divine. (*Munch.*)

L'homme est un monde en petit.

D'après un mythe allégorique des anciens Indiens, les forces créées de l'univers se réunirent un jour et firent cette prière à l'esprit divin primitif ou à Atma: « Donnez-nous une forme! » Et Atma leur montra la forme de la vache (qui, comme on sait, est en grande vénération chez les Brahmines), mais elle ne leur plut pas. Il leur présenta alors la forme du cheval; mais elles n'étaient pas encore satisfaites. Alors il leur fit voir la forme humaine, et dès qu'elles l'eurent vue, elles s'écrièrent: « Admirable et magnifique est cette

d'autres facultés sublimes; en vertu de la ressemblance, la sainteté et le bonheur surnaturel. L'image ne peut pas se perdre, mais bien la ressemblance. « Cette image, » dit S. Anselme, « peut être obscurcie et souillée par négligence, mais elle ne peut être détruite dans sa nature. »

forme! » Atma ordonna alors à chacune d'elles d'en prendre possession en se mettant dans les parties qui leur conviendraient. Le feu devint aussitôt parole et entra dans la bouche; l'air devint haleine et chercha à pénétrer par les narines; le soleil devint vue et pénétra dans l'œil; l'espace se fit ouïe et prit son siége dans l'oreille; les plantes et les arbres devinrent épiderme et chevelure; la lune devint cœur et se plaça dans la poitrine; la mort devint consomption et entra par le nombril. Dans ce mythe fantastique, ou plutôt, dans ce rêve de l'imagination, peut-on méconnaître cette pensée fondamentale que le corps humain offre un travail fusionné et organique, la centralisation au suprême degré de toutes les forces, de toutes les formes de la nature physique, atteignant la perfection aussi bien que la fin de son existence créée dans le corps de l'homme? Cette vérité est exprimée d'une manière bien plus simple et plus claire dans les annales saintes qui nous racontent l'histoire de la création, puisqu'elles nous montrent l'homme comme la dernière œuvre du Créateur, et les autres objets créés avant lui, produits en vue de lui. (*Veith. L'enfant prodigue.*)

Comparaison.

« Dieu agit, lors de la création de l'homme, comme un savant qui compose un livre. Que fait celui-ci ? à la fin de tout l'ouvrage, il place, en forme d'épilogue, un chapitre qui renferme en abrégé toute la substance du livre. Voilà ce que fit Dieu; l'univers qu'il a créé, est comme un grand livre où quiconque, s'il le veut, peut lire la puissance divine dans la formation du monde, la sagesse dans l'ordre qui y règne, la bonté dans sa conservation. D'abord il créa les êtres physiques et les êtres spirituels, puis enfin l'homme qui a quelque chose de commun avec toutes les créatures; comme les pierres il a l'existence, comme les plantes la vie, comme les animaux les sensations, comme les anges l'esprit. » (*S. Vinc. Ferr. Serm.* 1. *Dom. Epiph.*)

L'homme a une âme immortelle.

Oui, l'homme a une âme immortelle et c'est la partie la

plus noble de son être. Cependant, combien n'en est-il pas qui doutent s'ils ont même une âme! Un jour un paysan vint trouver à Rome un confesseur dans le dessein de lui faire l'aveu de ses fautes. Celui-ci était de suite prêt, mais comme il remarquait chez son pénitent une inquiétude, un trouble extraordinaire, il s'imagina qu'il devait encore avoir la conscience chargée d'un péché énorme qu'il n'osait avouer. Il essaya de lui inspirer de la confiance et du courage et l'engagea à lui ouvrir son cœur comme à Dieu lui-même qu'il représentait. — « Hélas! répondit le campagnard, ce qui me trouble et m'agite tant, c'est un doute dont j'ai peine à me défaire; je ne puis en effet me persuader que nous ayons une âme. » On comprend aisément quelle dut être la surprise du bon prêtre en entendant cet étrange aveu. Il chercha donc dans son esprit le moyen de convaincre cet homme ignorant, de l'existence de l'âme, mais d'une manière courte et claire, puisque de longs raisonnements philosophiques n'auraient pu être compris ni produire le moindre effet. L'Esprit d'en haut sembla fournir un tel moyen au confesseur. Il demanda donc d'abord à son pénitent, pour quelle raison il ne croyait pas à l'existence de l'âme? « Parce que je ne puis la voir, » répondit-il. « Eh bien! dans ce moment-ci pensez à quelque chose, n'importe à quoi » lui dit le confesseur, et après quelques moments, « Avez-vous pensé?» — « Oui, comme votre révérence m'a dit de le faire. » — « Bah! je ne puis croire que vous ayez pensé à quelque chose, » continua le prêtre d'un ton moitié sérieux, moitié badin; mais le paysan de lui soutenir fort et ferme qu'il avait pensé et bien pensé. « Pourquoi en doutez-vous? » — « Parce que je ne puis voir vos pensées, » dit le confesseur, et notre pauvre homme fut guéri de ses doutes. (*Philotée. XIV année. p.* 120.)

L'homme est le chef-d'œuvre de la sagesse divine.

L'orateur païen, Cicéron, écrivit tout un traité sur la nature et les œuvres de la divinité. Il y passe en revue le règne végétal et animal et montre avec quelle sagesse, avec quelle intelligence tous ces différents êtres ont été faits. Alors il

passe à l'homme et prouve combien la sagesse divine se reflète dans la structure du corps humain. Voici comment il parle du corps humain, de sa taille droite et de ses différents sens. « Les yeux, dit-il, comme des sentinelles occupent la place la plus élevée, d'où ils voient tout. De même les oreilles devant percevoir les sons qui s'élèvent dans les airs, sont placées à la partie supérieure du corps. Le nez est voisin de la bouche, afin qu'il puisse distinguer par l'odorat ce que nous voulons manger. Le goût se trouve dans la partie de la bouche qui est comme le chemin indiqué par la nature aux aliments, pour s'introduire dans notre estomac. Le tact est en quelque sorte répandu sur tout le corps. » Voilà comment parle un païen, et nous chrétiens, nous considérons si rarement la sagesse et la bonté que Dieu a manifestées en formant notre corps. *(Confer. Gaume. Catéch. T. I.)*

Soyons reconnaissants envers le Créateur.

Pendant une belle soirée de Mai, lorsque la nature se couvrait d'un tapis vert émaillé de fleurs, Wendelin faisait paître ses brebis ; mais il se tenait triste près d'un buisson d'aubépine en fleurs et les larmes perlaient le long de ses joues. Un autre jeune homme vient et lui demande: « Pourquoi pleures-tu? » — « Hélas, dit Wendelin, j'ai vu un affreux crapaud, qui rampait dans la forêt. » « Comment, dit l'autre, peux-tu pleurer pour cela? » — Et Wendelin répliqua: « Quand je vis ce crapaud, je me dis: cet animal est si hideux, il rampe péniblement à terre, il ne connaît rien du Créateur, et il passe la plus grande partie de sa vie dans la boue et dans des trous obscurs, jusqu'à ce qu'il pourrisse. Et moi, me disais-je en moi-même, j'ai un beau corps humain, je marche la taille droite, je puis contempler le ciel et la terre, je jouis de la vue des arbres et des fleurs; je connais mon Créateur, j'ai une âme immortelle, et néanmoins je n'ai pas été reconnaissant envers lui autant que je le devais. Oh! quand je pense à mon ingratitude, je ne puis m'empêcher de pleurer. »

Bonheur de nos premiers parents dans le paradis.

L'homme parut dans le paradis terrestre, dans la plénitude de la beauté, de la justice et de la félicité. Orné de dons naturels et surnaturels, il ne connaissait ni les douleurs, ni les peines, ni la révolte des sens contre l'esprit, ni les terreurs de la mort; il était heureux en Dieu, l'enfant de Dieu et l'héritier de son royaume céleste. Un docteur de l'Eglise nous dépeint cet heureux état dans les paroles suivantes: Pareil à la source limpide et argentée dont les eaux pures reflètent la splendeur du soleil, l'amour coulait dans le cœur innocent des premiers parents, et tous les astres de la grâce divine rayonnaient en lui. A l'horizon de leur vie ne s'élevaient point encore des nuages orageux, recélant la foudre et destinés à ravager les riches campagnes. Ils ne se recherchaient pas eux-mêmes, et ne prétendaient pas faire passer leur supériorité comme venant d'eux-mêmes; l'égoïsme ne s'était pas encore glissé dans le cercle de leur vie; ils étaient saints parce qu'ils ne connaissaient pas le péché. Telle était leur vie dans le paradis, vie de paix, de joie, de bonheur en Dieu. — S. Augustin nous retrace cette félicité de la manière suivante: « L'homme vivant dans le paradis, se plaisait dans la jouissance de Dieu et, il était heureux en celui qui seul est le vrai bonheur. Il n'éprouvait aucun besoin et il ne dépendait que de lui, de toujours vivre ainsi. Il avait de la nourriture pour prévenir la faim, des boissons pour éloigner la soif; il avait à sa disposition l'arbre de vie contre l'épuisement de l'âge. Rien de nuisible dans le corps ou hors du corps ne troublait ses sens. Au dedans il n'avait pas à craindre de maladie, au dehors nul malheur qui eût pu le surprendre. Le corps jouissait d'une parfaite santé, l'âme d'un calme parfait. De même que dans le paradis il n'y avait ni chaleur ni froid, ainsi dans ceux qui l'habitaient, il n'y avait ni désirs ardents, ni froides terreurs quand il s'agissait du bien. Il n'y avait ni tristesse, ni joie excessive et frivole. La joie était durable et permanente en Dieu, puisque l'amour provenant d'un cœur pur, d'une bonne conscience

et une foi sincère régnaient en eux. Les deux époux y vivaient fidèlement ensemble dans un amour pur et honnête; il y régnait une vigilance mutuelle sur l'esprit et le corps, et l'observation des commandements était sans peine. » (*S. Aug. de civit. Dei. Lib.* 14. *Cap.* 26.)

(*Gr. Cat.* 80-82^{e} *q.*)

Nos premiers parents avaient obtenu ces dons *naturels* et *surnaturels*, non-seulement pour eux, mais ces dons, d'après les desseins de Dieu, devaient encore passer à leurs descendants, à tout le genre humain, à la condition pourtant d'observer la défense de Dieu, en ne mangeant pas du fruit de certain arbre. Dieu leur donna cette défense, afin que par la pratique de l'obéissance, ils pussent mériter le bonheur surnaturel en vue duquel ils avaient reçu la grâce sanctifiante. Mais nos premiers parents ne soutinrent pas l'épreuve, ils crurent plutôt au serpent qu'à Dieu, transgressèrent la défense divine, mangèrent du fruit défendu et péchèrent. « Les fruits de l'arbre de la science, cueillis en temps convenable, eussent été salutaires; mais cueillis avant le temps fixé, ils donnèrent la mort. » Telle est la réflexion de S. Ephrem.

La chute de nos premiers parents.

Voici comment ce triste événement est rapporté dans l'Ecriture-Sainte: « Le Seigneur fit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden, pour le cultiver et le garder. Et le Seigneur fit à l'homme un commandement et lui dit: « Tu peux manger de tous les fruits du jardin, mais ne mange pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; car au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort. » Or, dans le paradis se trouvait le serpent, le plus rusé des animaux sur la terre; il dit à la femme: « Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de tous les arbres de ce jardin? » La femme lui répondit: « Nous mangeons du fruit des arbres de ce

jardin; mais pour le fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu nous a commandé de n'en point manger et de n'y point toucher, de peur que nous ne mourrions. » Le serpent répondit à la femme: « Assurément vous ne mourrez point de mort, car Dieu sait que le jour où vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » La femme s'aperçut donc que ce fruit était bon à manger, et beau à voir, et d'un aspect désirable; et elle en prit et en mangea, et elle en donna à son mari, qui en mangea comme elle. » (*Gen. chap.* 2 *et* 3.) Voilà comment l'ordre de Dieu fut transgressé et le premier péché commis. Alors leurs yeux s'ouvrirent; mais hélas! c'était trop tard.

(*Gr. Cat.* 83e *q.*)

Cette transgression était *un péché très-grave;* car nos premiers parents, quoique remplis de *la connaissance de Dieu,* crurent plutôt *au serpent* (au démon) *qu'à Dieu,* se révoltèrent contre lui et voulurent être comme Dieu. (*Gen.* 3.) Afin de nous faire comprendre l'énormité de ce péché, S. Augustin dit: « Dieu fut méprisé, Dieu qui avait inspiré ce commandement, qui avait créé l'homme et l'avait fait à son image, Dieu qui l'avait élevé au-dessus des autres créatures, placé dans le paradis, rempli des dons de la grâce et de la justice, et qui ne l'avait pas surchargé de commandements trop nombreux ou trop difficiles à observer. » (*S. Aug. de civit. Dei, Lib.* 14, *cap.* 15.)

Remarque: Quoi qu'il en soit, personne ne doit se permettre de dire: « Si j'avais été à la place d'Adam ou d'Eve, je n'aurais pas commis ce péché. » La parabole suivante le prouvera suffisamment comme aussi l'infinie bonté de Dieu à l'égard de l'homme déchu. (On peut l'appliquer également à la 93e question.)

Le roi des Indes et les charbonniers, (parabole).

Un roi des Indes était parti pour la chasse avec ses principaux officiers. Arrivé au rendez-vous, le prince quitte ses

gens et s'enfonce seul dans l'épaisseur de la forêt. Bientôt il entend à quelque distance une conversation fort animée dont il désire comprendre le sens. Il s'approche doucement et se cache derrière un énorme chêne. C'étaient un charbonnier et sa femme qui se plaignaient amèrement des misères de la vie; la femme surtout murmurait tout haut contre Dieu et accusait nos premiers parents. « Ah, » disait-elle, « si j'avais été à la place d'Eve, jamais la gourmandise ni la curiosité ne m'auraient fait désobéir. » Le prince les laissa dire sans les interrompre. Quand ils eurent fini, il s'approcha, et faisant comme s'il n'avait rien entendu: « Vous êtes bien malheureux, » leur dit-il, « si vous voulez, je changerai votre sort; vous n'avez qu'à me suivre. »

L'air, le ton, la bonne grâce de l'inconnu, persuadèrent aisément les deux charbonniers. Il est si facile de nous persuader quand on promet le bonheur! « Venez avec moi, » leur dit le prince; et, sur-le-champ, quittant leur travail et leurs instruments, ils se mettent à sa suite.

Après une marche assez longue, on arrive au bord de la forêt. Là se trouvaient réunis les officiers et la suite du prince. Le monarque monte dans sa voiture, et, au grand étonnement de toute la cour, il y fait monter avec lui ses deux nouveaux protégés. Arrivé au palais, il leur fait donner des habits et des appartements convenables à leur nouvelle position; de nombreux officiers sont mis à leurs ordres, chacun s'empresse, parce qu'on voit dans les nouveaux hôtes les favoris du maître.

Quelques jours se passent ainsi dans l'abondance et la joie, et le charbonnier et son épouse de se féliciter et de bénir le prince. Cependant un jour, celui-ci les appelle et leur dit: « Vous savez de quel état je vous ai tirés; vous êtes heureux maintenant. Ce bonheur dont vous jouissez, il ne tient qu'à vous de le posséder toujours; si même vous êtes fidèle à mes ordres, vos enfants participeront aux mêmes avantages. Je ne mets à mes faveurs qu'une seule condition: vous mangerez de tous les aliments qui chaque jour vous seront apportés; je n'en excepte qu'un seul qui sera placé au milieu de la

table, dans un superbe vase d'or, enrichi de pierreries et parfaitement fermé. Le jour où vous y toucherez, vous mourrez. Ne l'oubliez pas, votre sort et celui de vos enfants dépend de votre fidélité. » Là-dessus, le roi se retire et nos charbonniers d'exalter la bonté d'un prince qui voulait bien attacher leur bonheur et celui de leurs enfants à une condition si facile.

L'heure du repas arrive, le vase d'or paraît. Sa forme élégante, les ciselures dont il est orné, les perles qui l'enrichissent frappent vivement les regards des deux convives, qui, du reste, mangeaient toujours seuls. La femme surtout ne put détacher ses yeux de ce brillant objet; mais par respect pour les ordres du prince, elle s'en tient là. Au repas suivant, le vase est de nouveau placé sur la table. Plus on le regarde, plus il paraît beau. Un désir naît au fond du cœur de la nouvelle Eve; cependant elle n'ose le manifester encore.

Les jours suivants, même spectacle et aussi même désir. Enfin, après deux mois, la curiosité l'emporte. La femme dit à son mari: « Depuis que ce vase est sur la table, tous les mets me sont insipides. Je serais heureuse si je pouvais seulement voir ce qu'il renferme; mon intention n'est pas d'en manger. » — « Gardez-vous bien d'une telle pensée, » lui dit son mari, « le roi s'en est expliqué: le jour où nous toucherons à ce vase, nous mourrons. » — « Mais, » reprend la femme, « nous pourrons y toucher sans qu'on s'en aperçoive. Je vais soulever tant soit peu le couvercle, je jetterai un rapide coup d'œil et je serai satisfaite. » Le mari n'a pas le courage de mécontenter son épouse. « Permettez-moi, » dit-il, « que je vous aide, le danger sera moins grand. »

La femme, empressée avance la tête, tandis que le mari soulève doucement le fatal couvercle. Mais, ô malheur! une souris s'agite au fond du vase; la femme, effrayée, pousse un cri; le mari laisse tomber le couvercle, la petite prisonnière s'échappe et disparaît.

Le roi qui se trouvait dans une pièce voisine, accourt au bruit, et prend les coupables sur le fait. C'est ainsi, leur

dit-il d'un ton sévère, que vous respectez mes ordres ! Vous allez subir le châtiment dont je vous ai menacés. A ces mots, il ordonne qu'on les fasse mourir. En ce moment, survient le fils unique du roi, qui, se jetant aux genoux de son père, s'écrie: « Grâce, grâce pour eux! s'il faut une victime à votre justice, me voici, mon père, je vous offre ma vie. » Le roi accepte la médiation de son fils, et le condamne à mourir à la place des deux coupables. Il est conduit à l'échafaud, il meurt; et, à sa considération, les deux criminels conservent la vie et reçoivent tous les moyens de recouvrer, pour eux et leurs enfants, les avantages dont ils venaient de se dépouiller par leur faute. « Seulement, leur dit le roi, vous ne rentrerez dans les biens que vous avez perdus, qu'autant que vous profiterez des moyens que la mort de mon fils bien-aimé vous a procurés. C'est l'épreuve à laquelle je vous soumets. Allez la subir loin de mon palais; reprenez vos haillons et le chemin de votre forêt. Si vous êtes fidèles et que vous aimiez mon fils, je vous rendrai tous les biens que vous avez perdus, et même de plus grands. Tous vos enfants, jusqu'à la dernière génération, en jouiront après vous; du reste, rien ne vous manquera ni pour le corps, ni pour l'âme. Si vous avez besoin de quelque chose, demandez, et sur-le-champ vous serez satisfaits. »

Y a-t-il, nous vous le demandons, une ombre d'injustice ou de cruauté, dans la conduite de ce bon prince? au contraire, tout n'y est-il pas justice et miséricorde? Et maintenant, ce que nous supposons s'être passé entre eux, a eu lieu dans le paradis terrestre. La conduite de ce roi nous représente trait pour trait la conduite de Dieu. *(Gaume. T. 1. pag.* 300.)

(*Gr. Cat.* 84^e *q.*)

Puisque cette transgression était un péché si grave, Dieu infligea aussi *une punition très-grave* à Adam et à Eve. En effet : 1) ils perdirent tous les dons surnaturels et par là les forces de leur âme furent affaiblies, 2) ils

furent chassés du Paradis, où Dieu les avait placés, 3) ils devinrent sujets à la damnation éternelle.

La punition du premier péché, d'après le récit de l'Ecriture Sainte.

A peine eurent-ils commis le péché que les yeux des deux coupables s'ouvrirent; ils reconnurent qu'ils étaient nus, et ils se firent de larges ceintures de feuilles de figuier: Voilà qu'ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui s'avançait dans le jardin, à l'heure du jour où il s'élève un vent doux, et ils se cachèrent parmi les arbres, pour éviter la présence de Dieu. Mais le Seigneur appela Adam, et lui dit: « Où es-tu? » Adam, répondit: « J'ai entendu votre voix dans le jardin; et comme j'étais nu, j'ai été saisi de crainte, et je me suis caché. » Alors Dieu lui dit: « Qui t'a appris que tu étais nu, à moins que tu n'aies mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais défendu de manger? » Adam répondit: « La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé. » Et le Seigneur dit à la femme: « Pourquoi as-tu fait cela? » Elle répondit: « Le serpent m'a trompée et j'ai mangé de ce fruit. » Dieu dit alors au serpent: « Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre; tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la poussière durant tous les jours de ta vie. Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne, elle te brisera la tête, et tu tendras des embûches à ses pieds. » Il dit à la femme: « Je multiplierai tes calamités et tes enfantements; tu enfanteras dans la douleur, tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera. » Il dit aussi à Adam: « Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé du fruit dont je t'avais ordonné de ne pas manger, la terre est maudite, et à cause de toi; tu n'en tireras chaque jour ta nourriture qu'avec un grand labeur. Elle ne produira que des ronces et des chardons, et tu te nourriras de l'herbe de la terre. Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre d'où tu as été tiré; car tu es pous-

sière et tu retourneras en poussière. » — Le Seigneur fit à Adam et à sa femme des tuniques de peaux et les en revêtit; et il les chassa du jardin de délices, pour labourer la terre d'où il avait été tiré. Et il chassa l'homme, et il plaça à l'entrée du jardin de délices un chérubin armé d'un glaive flamboyant qui s'agitait toujours, pour garder la voie de l'arbre de vie. (*Gen* 4.)

(*Gr. Cat.* 85e *q.*)

Ce péché eut en outre les suites les plus tristes pour les descendants des premiers hommes; car de même qu'Adam et Eve, en demeurant obéissants, eussent conservé les dons surnaturels, non-seulement pour eux, mais aussi pour tous leurs descendants, de même par leur désobéissance, ont-ils perdu ces dons non-seulement pour eux, mais encore pour nous tous et plongé ainsi tout le genre humain dans la plus grande misère.

Plaintes de S. Augustin.

En réfléchissant à ce triste sort, S. Augustin disait avec douleur: « O Seigneur! Vous êtes mon Dieu et mon maître, et je ne vous voyais, je ne vous reconnaissais pas. J'ai été créé pour vous connaître, et je n'ai pas encore fait ce pourquoi je fus créé. O sort déplorable de l'homme, puisqu'il a perdu la vie pour laquelle il avait été fait! que cette chute est affreuse et triste! Hélas! qu'a perdu l'homme et qu'a-t-il trouvé? qu'a-t-il quitté et qu'a-t-il rencontré? Il a perdu la félicité éternelle pour laquelle il avait été fait, et il a trouvé la misère pour laquelle il n'etait point fait. Il a quitté celui sans lequel il n'y a pas de bonheur, et il a rencontré celui chez lequel il n'y a que malheur. Auparavant il se rassasiait du pain des anges, dont il a faim, et maintenant il mange le pain de la douleur qu'il ne connaissait pas. »

(*Gr. Cat.* 86-88e *q.*)

Le malheur que nos premiers parents attirèrent sur tout le genre humain, consiste en ce que *le péché avec*

toutes ses suites funestes passa d'Adam à tous les hommes, de sorte que nous venons tous au monde *avec la tache du péché*. « Par un seul homme, dit saint Paul, le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort; et c'est ainsi que la mort est passée à tous les hommes parce que tous ont péché en lui. » (Epît. aux Rom. 5, 12.) David s'en plaint avec tristesse dans le 50e Psaume, quand il dit : « Voyez, j'ai été conçu dans l'iniquité et ma mère m'a enfanté dans le péché. » (La très-sainte Vierge Marie, comme l'Eglise nous l'ordonne de croire, a été seule exempte du péché originel, elle fut conçue sans tache.) — Ce péché de nos premiers parents, nous l'appelons *péché originel*, parce que nous ne l'avons pas commis personnellement, mais qu'il a été commis par ceux dont le genre humain tire son origine; quoique ce péché ne soit ni personnel ni actuel pour nous, néanmoins il est réellement un péché, car il donne la mort à l'âme.

Les païens eux-mêmes croyaient à un péché originel.

Du fond du sépulcre de l'antiquité païenne, du sein des solitudes où les peuples sauvages sont assis à l'ombre de la mort, s'élèvent des voix qui prouvent l'existence du péché originel et qui nous disent : « Oui, nous sommes nés dans le péché. » « Le premier homme et la première femme, disent les Perses, étaient innocents dès le principe, et soumis à leur créateur Ormuz. Ahriman les vit et devint envieux de leur bonheur. Il se glissa près d'eux sous la forme d'un serpent, leur présenta des fruits et leur persuada qu'il était le créateur des hommes et du monde magnifique qu'ils habitaient. Ils ajoutèrent foi à ses paroles et depuis ce temps, Ahriman fut leur maître. Leur nature fut corrompue et cette corruption se communiqua à tous leurs descendants. » — Parmi les traditions du Mexique, il n'en est pas de plus connue que celle qui nous rapporte qu'une femme, la mère de notre race, fut trompée par le serpent, et qu'elle déchut

de son premier état, celui du bonheur et de l'innocence. — Que signifient ensuite ces cérémonies expiatoires, destinées à purifier l'enfant en entrant dans la vie, cérémonies qu'on rencontre chez toutes les nations ? La chose est si claire, si évidente que Voltaire ne pouvait s'empêcher de l'admettre. « Nous remarquons, dit-il, que les Perses étaient dans l'usage de baptiser, usage qui était adopté par tous les peuples de l'Orient. » Dans un autre endroit il dit encore : « La chute de l'homme dégénéré est le dogme fondamental de toute religion chez les peuples de l'antiquité. » (*Eggert. le S. sacrifice de la messe.*)

S. Simon Stylite.

Lorque S. Simon Stylite fut réprimandé par son supérieur à cause des rigueurs inouïes qu'il exerçait sur son corps, il ne répondit d'abord à ces réprimandes que par des larmes, mais ensuite il conjura le père abbé de le laisser mourir dans cet état pour l'expiation de ses péchés. « Et quels sont donc les crimes énormes dont votre conscience est chargée ? » lui demanda l'abbé. « Hélas ! » répondit l'humble anachorète, « David n'a-t-il pas dit qu'il avait été conçu dans le péché, et ce malheur ne m'est-il pas commun avec tous les hommes ? »

La racine empoisonnée.

Voici ce que Bressanvide écrit : « On dit qu'il y a un procédé par lequel on peut empoisonner tous les fruits d'un arbre, en empoisonnant sa racine. J'ignore si c'est vrai. Mais ce que je sais, c'est que ce procédé fut employé par le démon quand, par ses ruses, il engagea notre premier père à commettre le péché. Il sut communiquer à Adam, lui qui fut la racine du genre humain, un poison si actif, qu'il se répandit dans toutes les branches et nous transmit ses effets délétères; ce poison, c'est le *péché originel*, avec lequel nous venons tous au monde et dont nous sommes tous atteints . » (*T.* 5, 207.)

Comparaison.

« Quand le père est esclave; les enfants le deviennent aussi. C'est dans la nature de l'esclavage, où leur père les a élevés. Pourrez-vous dire que c'est injuste ? Nullement; car l'esclavage ne se rapporte pas à la personne mais à l'état. Il en est de même du péché originel. Il s'attache, il est inhérent à toute la masse du genre humain; on l'hérite comme le sang, et en l'apporte en venant au monde. » (*S. Bonaventure.*)

Marie a été conçue sans péché.

Alexandre de Halès, célèbre docteur de l'université de Paris, éprouva par lui-même que Dieu tient à la croyance touchant l'Immaculée Conception de Marie, et qu'il punit ceux qui osent en douter. Ce savant qui possédait d'ailleurs de vastes connaissances, douta pendant quelque temps au sujet de cette glorieuse prérogative de Marie, et ne célébrait point la fête instituée le 8 décembre en l'honneur de ce mystère. Mais il arrivait que chaque année, à pareil jour, il se sentait attaqué d'une maladie douloureuse, qui semblait être un avertissement d'en haut. Ses disciples lui firent observer cette singulière coïncidence et l'engagèrent à fixer son esprit flottant, en adoptant ce dogme sans arrière-pensée. Il le fit, et s'engagea par un vœu, si à l'avenir il était délivré de cette maladie périodique, à écrire un ouvrage en l'honneur de Marie conçue sans péché. Sa prière fut exaucée, car la maladie ne se présenta plus l'année suivante, et, fidèle à son vœu, il composa un livre où il défend la doctrine de l'Immaculée Conception de Marie, et rétracta tout ce qu'il avait pu dire ou écrire dans un sens contraire. C'est lui-même qui raconte, dans cet opuscule, l'événement remarquable que nous venons de rapporter. (*Philotée*, 16e *année.*)

(*Gr. Cat.* 89-90e *q.*)

Quant aux suites funestes qui passèrent avec le péché originel à tous les hommes, ce furent les suivantes: — 1) la disgrâce de Dieu, et avec elle la perte du titre d'en-

tant de Dieu et du droit à l'héritage céleste. C'est pourquoi S. Paul dit: « Par notre nature, nous étions enfants de colère; » (*Epît. aux Ephes.* 2, 3.) — 2) l'ignorance, la concupiscence et l'inclination au mal. Aussi est-il dit dans la Genèse: « L'esprit et les pensées de l'homme sont inclinées au mal dès sa jeunesse. » (8, 21.) Et S. Paul qui ressentait les tristes suites du péché originel se plaignait en disant: « Je sens dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon esprit; » (*Epît. aux Rom.* 7, 23.) — 3) toute espèce d'incommodités, de maladies, de peines et enfin la mort. Sirach en parlait en ces termes: « De grandes misères ont été créées pour tous les hommes, et un joug pesant est sur les enfants d'Adam, depuis le jour de leur naissance jusqu'au jour de leur sépulture. » De même il est dit au livre de la Sagesse: « Dieu a créé l'homme immortel, mais par l'envie de Satan, la mort est entrée dans l'univers. » (2, 23.) — Oui, la terre elle-même qui avait été créée en faveur de l'homme, éprouva la colère de Dieu. « La terre soit maudite à cause de toi, dit le Seigneur à Adam » tu n'en tireras chaque jour ta nourriture qu'avec un grand labeur; elle ne produira pour toi que des ronces et des épines. » (*Genèse,* 3, 17-18.)

Partout nous rencontrons les suites funestes du péché originel.

Ce ne sont pas seulement l'Eglise et l'Ecriture qui nous parlent des tristes suites du péché originel, mais encore les traditions primitives des plus anciens peuples de la terre ainsi que les Sages et les plus profonds penseurs de la société païenne. *Socrates* se plaint de la corruption générale des peuples; *Platon* compare le penchant au mal, à la piqûre empoisonnée des insectes et dit: Ce penchant est inné à l'homme par suite d'une ancienne faute non expiée. *Aristote*

nomme l'inclination au mal, un crime inné; *Sophocle* et *Euripide* disent de même. — S'il en est qui ne veulent croire ni à ces grands écrivains ni à la Bible, qu'ils lisent alors dans leur propre conscience ou qu'ils fassent attention au développement moral des petits enfants, et ils pourront se convaincre que toutes les pensées, toutes les inclinations de l'homme sont, dès son enfance, tournées au mal. S. Grégoire compara donc avec raison le germe du mal à un chardon, qui, aux premiers jours du printemps, est doux et velouté, mais n'en est pas moins un chardon, et qui plus tard n'offre plus qu'un assemblage nombreux de pointes dures et piquantes. (*Veith. Misericordia.*)

Comparaison.

« Celui qui nie l'existence du péché dans l'homme, ressemble à quelqu'un qui se noyant dans une inondation, ne veut pas l'avouer, mais dit qu'il n'a entendu que le murmure des eaux. Il en est de même des hommes qui, quoique enfoncés dans les flots du péché, prétendent n'avoir aucun péché dans leur cœur ou dans leurs pensées! — Le vase précieux de l'âme est descendu à une grande profondeur; car le premier homme, en s'éloignant de Dieu et en encourant l'arrêt de mort, est tombé sous la puissance du péché qui est comme un abîme d'amertumes. » (*S. Macaire.*)

(*Gr. Cat.* 91-93e *q.*)

C'en était fait de toute l'humanité; nul homme n'aurait plus été en état de trouver grâce ou de se sauver, parce que la justice divine exigeait une satisfaction proportionnée au péché, et qu'aucune créature, moins encore l'homme tombé si bas, n'était capable de la donner. S. Bernard fait à ce sujet une belle réflexion : « On ne remonte pas aussi facilement d'un abîme qu'on y est descendu. L'homme y tomba par sa volonté; mais sa volonté ne suffisait pas pour pouvoir en sortir. » — Cependant Dieu eut pitié de l'homme déchu, car il lui promit un Sauveur qui, par une satisfaction complète, devait

effacer son crime et le réintégrer dans la grâce et le droit à l'héritage céleste. En effet quand Dieu eut maudit le serpent (le démon) il ajouta cette promesse si douce et si consolante pour tout le genre humain : « Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne; elle te brisera la tête et tu tendras des embûches à ses pieds. » (*Gen.* 3, 15.)

Et voilà comment toute l'humanité fut réconciliée avec Dieu; car de même que par le péché d'un seul (d'Adam) tous les hommes sont tombés dans la condamnation, de même par la justice d'un seul (de Jésus-Christ) tous les hommes reçoivent la justification de la vie. » (*Epît. aux Rom.* 5, 18-20.)

Dieu, comme un tendre père, eut pitié de l'homme déchu.

Alfred-le-Grand, roi d'Angleterre, se rendit un jour en nombreuse compagnie à la chasse, dans une grande forêt. Tout à coup, il entend les cris d'un petit enfant, et qui semblaient descendre d'un arbre très-élevé. De suite il ordonne à ses chasseurs d'y grimper et de chercher l'endroit d'où partent ces vagissements. Au milieu d'une branche touffue, ils découvrirent un grand nid d'aigle, et dans le nid était couché un bel enfant nouvellement né, qui leur tendait ses petites mains et semblait implorer par la voix touchante de ses larmes, leur pitié et leur assistance. Des parents sans entrailles, avaient, dans leur cruauté, exposé cette tendre créature dans le nid afin qu'elle fût tuée et dévorée par les vieux aigles, quand ils reviendraient nourrir leurs jeunes. Le roi Alfred fit descendre le pauvre petit du nid et porter dans son palais; il l'adopta avec une vive tendresse comme son enfant et l'éleva avec une sollicitude toute paternelle comme son propre fils. — Dans cette histoire nous découvrons notre propre image. Le péché de nos premiers parents nous avait jetés tous dans le nid funeste du démon, où nous n'étions pas sûrs, un moment, de n'être point saisis par l'esprit malin, cet aigle vorace de l'enfer, et traînés par lui dans la mort éter-

nelle. Mais Jésus-Christ, cet adorable roi des rois nous vit exposés à cet horrible danger, il entendit la voix plaintive de nos larmes et dans sa tendresse paternelle, il eut pitié de nous. Par sa douloureuse passion et sa mort cruelle nous redevînmes les enfants bien-aimés de Dieu, les cohéritiers de son royaume céleste, les membres de sa bienheureuse famille, et nous pûmes lever avec joie notre front; car nous nous tenons avec assurance et courage à l'ombre salutaire de la sainte Croix, devenue l'instrument précieux de notre rédemption et le rocher de notre salut. (*Bède Weber, sermons.*)

(*Gr. Cat.* 94-95e *q.*)

Objection. Si personne ne peut être sauvé sans la grâce du Sauveur, comment donc ceux qui vécurent avant sa venue ont-ils pu entrer au ciel? — *Réponse:* Ceux qui vécurent avant la venue du Sauveur du monde, ne purent pas sans doute entrer avant lui au ciel, mais au moyen de la grâce, que Dieu leur accorda en considération du futur Sauveur, ils purent mériter le royaume du ciel et ensuite y entrer avec lui. C'est ainsi que dans beaucoup d'endroits de l'ancien Testament, nous voyons Dieu accorder des grâces signalées aux Israélites, et des hommes justes briller parmi eux. Aux païens mêmes, Dieu accorda beaucoup de grâces pour le salut de leur âme ; il se fit connaître à eux de différentes manières, il les avertit de faire pénitence et de se corriger: 1) *par la voix de la conscience,* 2) *par des bienfaits dans l'ordre de la nature* (actes des Apôt. 14-16.) 3) *par les châtiments de sa justice,* par exemple, en envoyant le déluge, en détruisant les villes de Sodome et de Gomorrhe, en frappant l'Egypte de dix plaies, 4) *par des hommes extraordinaires,* tels que Job, Balaam, Jonas, Daniël et d'autres *qu'il suscita ou qu'il envoya parmi eux.* 5) *Par les Israélites* qu'il dissémina avec leurs livres saints parmi eux. En effet

Tobie remarque : « Dieu vous a dispersés (Israélites) au milieu des nations qui l'ignorent, afin que vous leur racontiez ses merveilles, et que vous leur appreniez qu'il n'y a de tout-puissant que lui. » (13, 4.) 6) *Quelquefois aussi par des anges,* tel que le centurion *Corneille* qui fut instruit par un ange (act. des Apôt. 10, 3.) ; *par des songes*, comme Nabuchodosor (Daniël. 2, 4), *par des apparitions ou des événements merveilleux,* c'est ainsi que Balaam fut averti par une ânesse, (Nombres. 22.) que Balthasar fut engagé à se convertir par une main mystérieuse, etc. Or, de même que Dieu se fit connaître aux païens dans l'ancienne loi, il se fait encore connaître à eux sous la loi nouvelle, et ils ne peuvent conséquemment se plaindre, s'ils se damnent.

L'idolâtre désirant connaître la vérité.

Dans la vie de Tauler on raconte le fait suivant: « Un idolâtre qui se distinguait par la bonté de son cœur et l'austérité de ses mœurs, invoquait souvent celui qui l'avait créé ainsi que le monde, et dans sa simplicité, il disait: « O Créateur de toutes choses! Je suis né dans ce pays; or les Juifs ont une autre croyance que moi, de même les chrétiens ; ô Seigneur! vous qui êtes au-dessus de nous et avez créé toutes choses, s'il n'y a pas de meilleure croyance que celle où je suis né, ou s'il y en a une qui est meilleure que la mienne, indiquez-la moi de la manière qu'il vous plaira, afin que je puisse l'embrasser ; car je suis prêt à obéir et à croire. Mais si vous ne me l'indiquez pas, et si je meurs dans ma foi, parce que je n'ai pas appris à en connaître de meilleure, ou, dans le cas qu'il y en ait une meilleure, parce que vous ne me l'avez pas indiquée ou manifestée, alors, vous m'auriez traité injustement! » Bientôt son pieux désir fut satisfait. Dieu envoya des missionnaires dans ce pays, et ce bon idolâtre fut un des premiers qui embrassèrent le christianisme.

Le père Anchieta et le vieux idolâtre.

Le père Anchieta (mort en odeur de sainteté en 1597), missionnaire de la compagie de Jésus, et surnommé l'apôtre merveilleux du Brésil, parcourait cette contrée les pieds-nus et cherchait partout avec un zèle infatigable les brebis égarées, pour les ramener au bercail du bon pasteur. Un jour il arriva que l'esprit du Seigneur le sépara de son escorte et l'entraîna dans une forêt sombre et sauvage; une main mystérieuse semblait le conduire vers un arbre au pied duquel un vieillard brésilien, le front couronné de quelques cheveux blancs, était étendu épuisé par l'âge et la fatigue. Dès qu'il eut entrevu le prêtre, il lui cria: « Hâtez-vous donc de venir par ici, car je vous ai attendu depuis longtemps ! » Le père s'approcha de lui et lui demanda qui il était et d'où il venait ? — Le vieillard répondit, qu'il était arrivé d'un rivage bien éloigné jusqu'à cet endroit, mais d'une manière si merveilleuse qu'il n'y comprenait rien. « Et que désirez-vous de moi ? » lui demanda le saint missionnaire. « Ce que je désire, c'est que vous me montriez le droit chemin; » ce qui, chez les Brésiliens, signifie: je désire plaire à Dieu et après ma mort être éternellement heureux. Après quelques questions, l'homme de Dieu reconnut que ce bon vieillard avait observé fidèlement, durant toute sa vie, la loi naturelle, que contrairement aux coutumes des païens, il n'avait vécu qu'avec une seule épouse, que jamais, hormis dans le cas de légitime défense, il n'avait fait la guerre et qu'il n'avait jamais adoré les idoles; en un mot, qu'il n'avait pas transgressé en matière grave, les commandements de Dieu. Le vénérable missionnaire vit dans l'exemple de ce vieillard combien il est vrai que Dieu, loin d'abandonner de telles personnes qui le cherchent sincèrement dans le paganisme et s'efforcent de vivre conformément à la loi naturelle, leur procure au contraire, fût-ce même par des miracles, le moyen d'arriver aux lumières de la vraie foi et de devenir participants du bonheur éternel. D'ailleurs le vieillard montra une assez grande connaissance de la loi naturelle et

de son auteur. Le P. Anchieta lui ayant exposé quelques mystères de la Foi chrétienne, le vieillard lui répondit qu'il avait entrevu tout cela d'une manière vague, mais qu'il n'avait jamais pu trouver des paroles pour l'exprimer. Après donc que le missionnaire l'eut instruit suffisamment pendant quelques instants, sans employer beaucoup de peines, il recueillit quelques gouttes de pluie suspendues au feuillage, n'ayant point d'autre eau à proximité, baptisa l'heureux vieillard et l'appela Adam. Ravi du bonheur qui venait de lui être accordé, il versa des larmes de joie, leva les yeux et les mains au ciel, remercia de tout son cœur d'abord son divin Créateur et Sauveur, ensuite le ministre de Dieu lui-même pour la grâce merveilleuse dont il venait d'être l'instrument providentiel. Bientôt épuisé de forces, il rendit entre les mains du Seigneur, son âme purifiée dans les eaux de la régénération, et s'élança au sein des joies célestes. *(Joseph Deharbe. Traité populaire de la religion.)*

(*Pratique.* 1). *O homme ! rappelle-toi que tu es l'image de Dieu et conserve-la soigneusement !* Fais comme le roi Boleslas !

Le portrait du père défunt.

Boleslas IV, roi de Pologne portait toujours sur sa poitrine un médaillon renfermant le portrait de feu son père, et chaque fois qu'il s'agissait d'entreprendre une affaire de quelque importance, il baisait ce portrait en disant : « O mon père ! puissé-je ne jamais entreprendre la moindre chose qui soit capable de souiller l'honneur de votre nom ! » Voilà comment nous aussi qui sommes *chrétiens* et enfants de Dieu, nous devons toujours avoir sous les yeux l'image de Jésus-Christ afin de renouveler la résolution, en la considérant, de ne rien faire qui soit indigne de l'honneur de son nom.

2) — *Rappelle-toi toujours ta faiblesse et ta peccabilité, ces tristes suites du péché originel, et humilie-toi.*

Sisoïs, abbé.

On raconta à Sisoïs, abbé, que quelques solitaires se vantaient d'avoir vu des anges : « Bien plus heureux, répondit-il, est celui qui voit sans cesse ses péchés et les a toujours devant les yeux. » (*Le messager de Jéricho.*)

3) — *Hais le péché qui a introduit tous les malheurs dans le monde ;* car « le péché rend le peuple malheureux.» (*Prov.*, 14, 34.) Il détruit en nous l'image de Dieu.

Le chef-d'œuvre détruit.

On raconte que le célèbre et saint docteur Albert-le-Grand avait travaillé pendant trente années à une œuvre d'art extrêmement remarquable. C'était une figure humaine, qui, au moyen d'un mécanisme ingénieux, devait imiter la voix, la démarche et les mouvements d'un homme vivant; le pieux savant s'occupait de cette œuvre pendant ses moments libres. Enfin elle était achevée aussi bien que possible, et comme il l'avait tenue jusqu'alors cachée, il voulut la montrer. Ayant vu arriver de loin un de ses élèves, il remonta aussi la machine, de sorte qu'en entrant, le jeune homme ne put s'empêcher de la voir, et Albert lui-même se cacha pour jouir de la surprise du nouveau-venu. Celui-ci en effet ne fut que trop surpris ; il considéra avec un sentiment d'effroi et d'étonnement comment la figure se mouvait, comment elle venait droit à lui et balbutiait quelques mots; il lui parut qu'il y avait là-dessous quelque chose de suspect, de surnaturel, et saisissant aussitôt le premier objet qui lui tomba sous la main, il en frappa à coups redoublés l'effrayante mécanique. — « Arrête, malheureux, » s'écria subitement, mais trop tard, l'artiste qui s'élança de sa cachette. Le chef-d'œuvre était en pièces, et l'étourdi jeune homme comprit tardivement les profonds regrets d'Albert quand il lui dit : « J'ai travaillé pendant trente années à ce que vous venez

de briser en un instant! » La perte était irréparable! — Et maintenant quelle est l'application de cette histoire? — Elle est facile! O homme, ô chrétien! chaque fois que tu commets un péché grave, tu brises le magnifique chef-d'œuvre de la toute-puissance et de la bonté divine, tu renverses au-dedans de toi l'image de Dieu, ton âme immortelle, cette âme que Dieu créa avec tant d'art et de soin, cette âme pour laquelle ton admirable Sauveur a travaillé, lutté et souffert pendant trente-trois ans, et a versé à la croix jusqu'à la dernière goutte de son sang. C'est pourquoi, mon cher frère! ne commets plus un seul péché! sauve l'image de Dieu au-dedans de toi, sauve ton âme!

Sauvez votre âme.

S. Alphonse de Liguori reçut pendant sa dernière maladie, la visite de son neveu Don Joseph de Liguori, qui habitait Naples. Après qu'il se fut approché à genoux du lit de son oncle mourant, celui-ci lui donna sa bénédiction et lui pressant affectueusement la main, il répéta plusieurs fois ces paroles: « Je vous remercie! » Mais quand don Joseph lui eut exprimé le désir de recevoir encore quelques pieux avis, S. Alphonse rassembla toutes ses forces pour lui donner ce dernier gage d'amitié, et termina par ces mots: « Sauvez votre âme! » Ce fut la dernière parole qu'il lui adressa, et puisque c'était un oncle qui parlait à un neveu chéri, sans doute aussi était-ce la parole la plus précieuse, la plus importante qu'il voulut et put lui dire. Rappelons-nous souvent cette sentence, afin qu'en ayant la sainteté de S. Alphonse mourant, nous ayons comme lui la consolation de n'avoir causé aucun préjudice à notre âme, mais de l'avoir *sauvée* du milieu des dangers du monde et des embûches du démon. (*Philotée V année.*)

Comparaison.

« Quand un édifice qui nous sert d'habitation et doit nous défendre contre la pluie et le vent, menace ruine, nous nous empressons de l'étayer, d'appeler des maçons et nous

n'épargnons pas de frais pour la préserver de la ruine; l'âme humaine est aussi une habitation, c'est celle de Dieu. Nous devons donc également avoir soin que Dieu puisse et veuille y demeurer, car notre bonheur éternel en dépend. » (*Saint Chrysost.*)

Remarque. Nous croyons ne pas devoir exposer l'histoire du peuple de Dieu, depuis la chute du premier homme jusqu'à la venue du Messie, parce que cette partie est traitée tout au long dans l'histoire de la Religion.

2me ARTICLE DU SYMBOLE.

« *Et en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur.* »

(*Gr. Cat.* 1-2e *q.*)

Le second article du Symbole nous enseigne que le Sauveur promis et envoyé par Dieu aux hommes, est *le Fils unique de Dieu, Jésus-Christ, notre Seigneur.* Nous allons donc expliquer ce que signifie le nom de « *Jésus* » et de « *Christ* » et montrer que Jésus-Christ est « *le Fils unique de Dieu* et *notre Seigneur.* »

« *Jésus* » signifie *Sauveur.* Voilà pourquoi l'ange dit à Joseph lorsqu'il lui apparut en songe: « Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre Marie pour ton épouse; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de *Jésus ; car c'est lui qui délivrera son peuple de ses péchés.* » Le catéchisme romain remarque relativement au nom de *Jésus :* « Il est vrai que plusieurs ont porté ce nom dans l'Ecriture. Tel fut le nom du fils de Navé, qui succéda à Moïse, pour introduire à sa place, dans la terre promise, le peuple qu'il avait tiré de la servitude d'Egypte. Tel fut encore le nom du fils de Josedech, le grand-prêtre. Mais n'est-ce pas avec infiniment plus de vérité que, notre Sauveur a reçu le nom de Jésus? lui qui a donné la lumière, la

liberté et le salut, non à un seul peuple en particulier, mais à tous les hommes de tous les siècles; qui ne les a pas seulement délivrés de la faim et de la servitude d'Egypte ou de Babylone, mais qui les a tirés des ombres de la mort où ils étaient assis; qui a brisé les durs liens du péché dans lesquels le démon les tenait enchaînés, qui leur a conquis le droit à l'héritage du royaume des cieux, et les a réconciliés avec Dieu le Père! — Ceux-là n'étaient que la figure du Christ Notre Seigneur, qui a répandu sur le genre humain tous les bienfaits dont nous venons de parler. De plus, tous les autres noms qui, d'après les prophètes, devaient être donnés au Fils de Dieu, sont renfermés dans le seul nom de Jésus; puisque chacun d'eux n'exprimait que sous un rapport particulier, le salut qu'il devait nous apporter; au lieu que celui-ci exprime lui seul toute l'étendue et tous les effets de la rédemption du genre humain. » (*Chap. III.* § 2.)

Le nom de Jésus.

Quelques vieux historiens rapportent que Charles-Quint, ce puissant empereur du saint Empire Romain, avait envoyé à François I, roi de France, une lettre où sa signature était suivie de tous les titres qui rappelaient sa puissance. Comme son autorité s'étendait en Europe, sur l'Autriche, la Bohême et d'autres contrées de l'Allemagne, sur l'Italie, la Belgique et l'Espagne, — en d'autres parties du monde, sur le Mexique, le Perou, et de nombreuses possessions dans les mers des deux Indes, tous ces titres étaient si multipliés et si fastueux qu'ils remplissaient toute une page. Son rival aux champs de bataille et de gloire, ne mit au-dessous de sa réponse pour signature que ces simples mots: François, roi de France; mais ces mots, il les écrivit bien trente fois les uns après les autres, de manière que sa signature remplissait aussi toute la page. Que voulait-il insinuer par là? Que, comme simple roi d'un grand pays, d'un peuple valeureux, il se sentait assez puis-

sant pour oser montrer au dominateur de tous ces états et de ces contrées lointaines, la pointe de son épée.

En tout cas on peut dire que la façon d'agir de l'un aussi bien que de l'autre était un trait de vanité. Or voici l'application que nous pouvons en faire. En pensant au nom de Jésus, nous pensons à un nom qui suffit par lui seul, pour exprimer tout ce qu'il y a de grand et de glorieux, sans qu'on ait besoin de le faire suivre d'une foule de titres ; nous pensons à un nom qui, selon S. Bernard, n'est pas une ombre, mais la vérité, la réalité même. En effet nous sommes habitués à parler de Dieu de différentes manières, d'après ses différentes relations avec nous. C'est ainsi que nous l'appelons tantôt le Dieu tout-puissant, tantôt le Dieu de bonté ; l'une fois, nous disons qu'il est un Dieu juste et terrible, une autre fois, qu'il est un Dieu de miséricorde et de longanimité ; nous le reconnaissons comme le créateur de la nature et du monde spirituel, le sauveur dans le danger, le roi et le maître de toutes les créatures, le juge des êtres libres et par conséquent responsables de leurs actes, le rémunérateur du bien, le vengeur du crime. Toutes ces différentes relations et opérations nous pouvons les exprimer ou les réunir en un seul mot, et ce mot c'est le saint nom de Jésus. (*Veith. sermons pour les fêtes.* 1. *p.* 130.)

(*Gr. Cat.* 3-5^{e} *q.*)

« *Christ,* » en hébreu Messie, signifie : *oint* ou *sacré.* En effet dans l'ancienne loi on oignait d'huile les *prophètes,* les *prêtres,* et les *rois;* or *Jésus* est 1) *notre prophète par excellence,* puisqu'il nous fit connaître les mystères de Dieu et nous enseigna tout ce que nous devons croire, espérer et pratiquer pour être sauvé ; il est 2) *notre prêtre,* puisqu'il s'offrit lui-même sur la croix pour nous, et s'offre encore chaque jour sur l'autel, en même temps qu'il est éternellement notre médiateur et intercesseur dans le ciel ; il est 3) *notre roi,* parce qu'il a fondé un royaume spirituel (l'Eglise,) dont il est et sera éter-

nellement le chef; voilà pourquoi il est appelé à juste titre, *Christ* ou *oint*. « Dieu a oint de son Esprit-Saint et de sa vertu, Jésus de Nazareth. » (*Actes des Apôt.* 10, 38.)

Jésus-Christ — L'oint.

Le divin Sauveur déclara un jour lui-même qu'il avait été consacré par l'onction du Saint-Esprit: « Jésus vint à Nazareth, dit l'Evangile, le lieu où il avait été nourri, et il entra dans la synagogue au jour du Sabbat, selon sa coutume, et se leva pour lire. Et le livre du prophète Isaïe lui fut donné; et quand il eut ouvert le livre, il trouva le passage où il est écrit: « L'*Esprit du Seigneur est sur moi, il m'a consacré par son onction* pour évangéliser les pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs leur délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour soulager les opprimés et prêcher l'année de grâce du Seigneur et le jour de la justice. Et quand il eut fermé le livre, il le rendit à celui qui présidait dans la synagogue et s'assit; et les yeux de tous ceux qui étaient dans la synagogue étaient fixés sur lui. Or il commença à leur dire: Aujourd'hui cette parole de l'Ecriture que vous avez entendue, est accomplie. » (*S. Luc.* 4, 16-22.)

Jésus-Christ est notre roi.

S. Brigitte avait coutume de dire: « Quatre choses font l'ornement d'un roi: La *richesse*, la *bonté*, l'*intelligence*, et la *générosité*. Or Jésus-Christ est vraiment le roi des Anges et des hommes; car il est prodigieusement *riche*, lui qui donne à tous ce qui leur est nécessaire, et qui, tout en donnant sans cesse, n'en devient pas plus pauvre; il est tout *bon*, parce qu'il est disposé à donner à tous ceux qui demandent; il est souverainement *intelligent*, puisqu'il sait ce qui convient et ce qui est utile à chacun. Il est *extrêmement généreux*, parce qu'il est plus disposé à donner qu'à recevoir.

Un poète chrétien chante la royauté de Jésus-Christ de la manière suivante:

O Jésus, splendeur de ton Père,
Rédempteur de l'humanité,
Que sont tous les rois de la terre,
Devant ta divine royauté ?
Ton trône éblouissant domine
Toute l'immensité des cieux,
Et devant ton sceptre s'incline
La foule des mondes radieux.

Que ton sceptre puissant commande
Aux penchants de mon pauvre cœur,
Et qu'à jamais sur moi s'étende
L'ombre de ton bras protecteur.
Environné de ta puissance,
Je saurai lutter et souffrir,
Et, s'il le faut, pour ta défense
Mourir de la mort d'un martyr.

En se rappelant le doux souvenir de Jésus-Christ, *l'oint du Seigneur*, notre *Roi* et notre *pontife*, S. Ephrem s'écriait: Ne suis-je pas en droit d'attendre tout de mon Seigneur et Sauveur? Puisqu'il est le *roi des rois,* il accorde à chacun un royaume; puisqu'il est le *grand-prêtre* par excellence, il accorde à tous le pardon.

J. H. S.

Il nous semble qu'il convient d'expliquer ici le monogramme du *nom de Jésus*. Ordinairement on considère ces trois lettres J. H. S. comme un symbole *du divin nom de Jésus*. Quelques-uns les expliquent par ces mots latins : *Jesus hortator sanctorum*. « D'autres l'interprètent en disant qu'il faut les rendre par ces mots: « *Jesus hominum salvator.* »

Les Jésuites, en le prenant pour emblème de leur compagnie, en ont fait: « *Jesum habemus socium.* » Cependant, si nous consultons l'histoire, nous trouverons une explication plus plausible et mieux fondée. On sait que Constantin-le-Grand en 311, lorsqu'il marcha contre l'armée des empereurs Maxence et Maxime, aperçut au coucher du soleil, au milieu des nuages une croix flamboyante accompagnée de ces mots: « *In hoc signo vinces.* » (Par ce signe tu vaincras.) Les lettres initiales de ces mots auront servi aux anciens peintres

italiens, auxquels on doit l'initiative de ce monogramme, pour nous rappeler le souvenir de cet événement prodigieux qui coopéra tant à la propagation du Christianisme. S'ils n'ont employé que les trois premières lettres, c'était sans doute parce que souvent l'espace leur manquait pour y placer la quatrième. D'autres fois, on trouve une croix placée au-dessus de la lettre H et en dessous trois clous dont les pointes se touchent. Or, si au lieu de ces trois clous on se figure un V, lettre que l'ignorance avait probablement transformée en trois clous, on retrouvera ces quatre lettres I. H. S. V., c'est-à-dire In Hoc Signo Vinces, comme ci-dessus.

(*Gr. Cat.* 6-7ᵉ *q.*)

Jésus-Christ est appelé le « *Fils unique de Dieu,* » parce que, comme deuxième personne de la Très-Sainte Trinité, il est le seul vrai et unique fils de Dieu, c'est-à-dire le fils de Dieu de toute éternité, d'une même nature et substance avec Dieu le Père. Nous sommes aussi les enfants de Dieu, mais non par nature et de toute éternité; nous sommes seulement ses enfants adoptifs par grâce. C'est dans ce sens que l'apôtre S. Paul écrit dans son épître aux Romains : « Tous ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu, sont enfants de Dieu. Aussi n'avez-vous pas reçu l'esprit de servitude, pour vous conduire encore par la crainte, mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants par lequel nous crions : Mon Père, mon Père. » (8, 14-16.) Dans son épître aux Galates, il écrit encore : « Lorsque les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils formé d'une femme, et assujéti à la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi, afin que nous devinssions ses enfants adoptifs, et parce que vous êtes ses enfants, Dieu a envoyé dans vos cœurs l'Esprit de son fils qui crie : « Abba ! mon Père ! » (4, 4-6.) (Cfr. S. Joan. 1, 12.) Jésus-Christ est donc seul le vrai et propre fils de Dieu, et voilà pourquoi les apôtres, en ensei-

gnant que Jésus-Christ est le fils de Dieu, y ont ajouté le mot: *unique*.

Jésus-Christ est le fils unique de Dieu.

Ce dogme de notre foi est exprimé clairement et à différentes reprises:

1) *Dans l'Ecriture-Sainte;* Jésus fut appelé *Fils de Dieu* par l'ange qui annonça à Marie qu'elle deviendrait sa mère. (*S. Luc.* 1, 35.) Il fut appelé *Fils de Dieu* par le Père éternel, et sur le bord du Jourdain, quand il fut baptisé par S. Jean Baptiste, (*S. Matth.* 3, 17) et sur le mont Thabor quand il se transfigura en présence de Pierre, de Jacques et de Jean (*S. Matth.* 17, 5.) « *Maître*, dit Nathanaël, *vous êtes le fils de Dieu et le roi d'Israël.* » (*S. Jean.* 1, 49.) — « Seigneur, dit Marthe, je crois que vous êtes *le Christ*, *le fils du Dieu vivant*, qui est venu en ce monde. » (*S. Jean.* 11, 27.). Pierre le reconnut comme *Fils de Dieu*, et le déclara tel au nom de tous les apôtres, quand le Sauveur lui eut demandé ce qu'ils pensaient de sa personne. (*S. Matth.* 16, 16.) En effet, dans les livres des Evangélistes et les épîtres des Apôtres, rien n'est répété et inculqué plus souvent, que cette vérité: Jésus-Christ est le fils de Dieu. D'ailleurs c'est ce que Jésus-Christ lui-même a prouvé suffisamment par ses paroles et par ses miracles; aussi disait-il aux Juifs: « Si vous ne voulez pas croire en moi, croyez du moins à mes œuvres. » (*S. Jean.* 10, 38.) Et voilà en quoi consiste la foi chrétienne, c'est que nous croyions et confessions *que Jésus-Christ est le fils de Dieu.* (*S. Jean.* 5, 5.) « Qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que *Jésus-Christ est le fils de Dieu?* » — « Celui qui croit au fils de Dieu a dans soi-même le témoignage de Dieu. » (1 *Epît. de S. Jean.* 5, 5- 10.)

2) *De même, l'Eglise et les SS. Pères s'expriment clairement sur ce point.* Lors du concile de Nicée, l'Eglise catholique exprima ce dogme fondamental du Christianisme, « *d'une seule nature et substance de Jésus-Christ avec son Père* » de la manière suivante : « Je crois en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, qui est né du Père avant tous

les siècles; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu du vrai Dieu, qui n'a pas été fait, mais engendré, consubstantiel du Père, et par qui tout a été fait. » Le catéchisme romain ajoute cette remarque: « Or, quand nous entendons dire que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, gardons-nous de nous représenter sa naissance d'une manière mortelle et terrestre. Sa génération éternelle du sein de son Père est incompréhensible et surpasse notre intelligence. Contentons-nous de la croire fermement, de l'honorer avec une piété sincère; et, ravis d'admiration à la vue d'un mystère si profond, disons avec le prophète : « Qui pourra raconter sa génération? » (*Isaïe.* 53, 3.)

Voilà donc ce qu'il faut croire : « c'est que le Fils est de même nature que le Père; et qu'il a la même puissance et la même sagesse. » — L'enseignement des SS. Pères est en tout point d'accord avec la doctrine de l'Eglise catholique. Aussi S. Fulgence écrit : « Jésus-Christ est la sagesse et la force de Dieu; Dieu engendré de Dieu, l'infini de l'infini. Il est le Fils de Dieu, engendré de la substance du Père, avant tout commencement, et réellement Dieu de Dieu, Seigneur du Seigneur; il ne provient pas de rien, mais du Père; il n'est pas un fils *supposé*, mais un fils *réel*, non *d'une autre nature*, mais de toute éternité. Le Fils n'est pas plus jeune que le Père, ni moindre que lui puisqu'il remplit l'univers de sa présence. » — « Le Fils renferme en lui-même, dit S. Irenée, toute l'immensité du Père, et son infinie substance. Il est avec le Père, le Dieu des vivants qui s'est révélé à Moïse et aux patriarches. » — Lactance s'exprime de la même manière : « Quand nous disons que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu, nous n'admettons pas pour cela différents dieux; c'est que le Père ne peut être sans Fils, de même le Fils ne peut être sans Père. Le Père et le Fils n'ont qu'un esprit, une substance. On ne peut adorer le Dieu suprême que par son Fils. Quiconque veut adorer le Père seul, et non le Fils, n'adore pas non plus le Père. »

(*Gr. Cat.* 8^e *q.*)

Jésus-Christ est appelé « *notre Seigneur :* » 1) *comme Dieu* parce que, étant un avec le Père, il est avec lui le *Seigneur* et le Créateur du ciel et de la terre ; 2) *comme homme,* parce que nous ayant *racheté* dans sa nature humaine par son précieux sang, nous sommes devenus sa propriété (1 *Epît. aux Cor.* 6, 19.) et qu'il sera un jour dans cette même nature notre juge, (*Act. des apôt.* 10, 42), notre chef et notre roi durant l'éternité. (*Epît. aux Ephes.* 1, 22.)

Jésus-Christ est notre Seigneur, nous sommes sa propriété.

S. Hildebert, évêque de Meaux, homme de prière et de méditation, rencontrant sur le grand chemin un jeune voyageur à l'air évaporé, lui demanda à qui il appartenait? « Moi, répliqua l'autre tout ébahi, je n'appartiens à personne! » — Or le saint Evêque lui montrant aussitôt du doigt un crucifix en pierre qui s'élevait sur le bord de la route, lui dit : « Allons donc, mon fils, ne parle pas ainsi ; ne sais-tu pas que ton âme est *la propriété de Jésus-Christ;* car n'a-t-il pas donné sa vie pour te racheter de la mort éternelle ; n'a-t-il pas donné son âme pour le salut de ton âme? Ton corps même lui appartient ; car il a sacrifié son corps pour le tien. N'oublie donc pas de te considérer comme sa propriété et d'apprendre de lui ce qu'il désire de toi! — Aime-le de tout ton cœur, et il sera payé de tout ce qu'il désire de ton âme. Rends-toi semblable aux membres de son corps, et tu lui auras donné tout ce qu'il exige de ton corps! ses yeux furent obscurcis par la mort, afin que tes yeux se fermassent aussi à la vanité de ce monde! — Ses oreilles furent ouvertes aux injures et aux malédictions, afin que les tiennes s'ouvrissent aux supplications des pauvres! ses mains furent étendues et tiraillées, ses pieds attachés à la croix, afin que tes mains et tes pieds se raffermissent dans la crainte du Seigneur!—Son corps a enduré les horreurs de la mort la plus cruelle au gibet de l'infamie sur le Calvaire, cette montagne de l'amour,

afin que ton corps mortel devînt un membre de son corps glorieux et vivant! Voilà ce que le Seigneur aime à trouver en toi! Voilà la fin pour laquelle il a tant souffert! Voilà la reconnaissance qu'il demande! Et ne dis plus : « Je n'appartiens à personne! » Non! non, tu appartiens à Jésus-Christ, *ton Seigneur et ton Dieu*, ton Sauveur et ton Rédempteur; tu es sa propriété, qu'il a rachetée si cher, non au poids de l'or et de l'argent qui ne sont rien, mais au prix de son sang précieux! » — Le voyageur, plein de reconnaissance pour ces bonnes paroles que le pieux évêque venait de lui adresser, lui pressa affectueusement la main et répéta en s'éloignant : « Oui, je suis la propriété de Jésus-Christ, et je veux l'être dans le temps et dans l'éternité. » — (*Trésor d'anecdotes de Hungari.*)

Avant que d'écouter la voix de ton humeur,
Dans tout ce que tu fais pour d'autres ou toi-même,
Dis : « Dieu seul est mon maître, et moi son serviteur :
Veut-il ce que je veux! aime-t-il ce que j'aime? »

Pratique. 1) Ayez le plus tendre amour, la plus profonde dévotion envers Jésus, au nom duquel tous les genoux doivent se courber dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. (*Epît. à Phil.* 2, 10.) C'est pourquoi invoquez souvent avec le plus grand respect et la plus vive confiance *ce Saint-Nom*, surtout dans les tentations; car, c'est une arme puissante contre l'ennemi de votre âme, un baume consolant dans les moments de souffrances et d'épreuves, un aliment qui fortifie et rafraîchit l'âme sur le chemin du ciel.

Le nom de Jésus est une arme puissante contre l'esprit du mal.

Pour montrer combien est puissant le divin nom de Jésus, je rapporterai la vision qu'eut un jour sainte Perpétue, vierge et martyre. Voici ce qu'elle raconte : « Je vis une échelle d'or d'une hauteur excessive, montant de la terre au ciel, mais si étroite, qu'une seule personne à la fois pouvait y

monter. Des deux côtés de cette échelle se trouvaient des glaives, des lances, des lames de couteau, des faucilles, de sorte que celui qui se montrait distrait, ou sans avoir toujours les regards fixés en haut, était infailliblement blessé par ces instruments tranchants. Mais au pied de l'échelle était couché un monstrueux dragon qui semblait vouloir s'élancer sur tous ceux qui essayaient de la gravir. Le premier qui monta, fut Satur. Quand il eut atteint le sommet de l'échelle, il se retourna vers moi et me cria : « Perpétue, je t'attends ; mais prends bien garde que le dragon ne te morde. » — Je lui répondis : *Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ*, il ne me fera aucun tort. Alors le dragon écarta lentement la tête de l'échelle, et quand j'y montais, il me servit d'échelon et d'appui. » — C'est pourquoi, dans tous vos dangers et dans toutes vos tentations, adressez-vous à Jésus et invoquez son Saint-Nom ; vous triompherez de toutes les attaques que pourra vous livrer le démon.

En invoquant le saint Nom de Jésus, toutes les souffrances nous deviennent légères et agréables.

Le comte Armogast, l'un des principaux Seigneurs de la suite de Théodoric roi des Vandales en Afrique, fut martyrisé de différentes manières, parce qu'il refusait d'obéir aux tyrans qui lui ordonnaient de renier la divinité de Jésus-Christ et de se déclarer Arien. Enfin, après maintes tentatives inutiles, on lia toutes les parties de son corps au moyen de nerfs de bœufs qui furent serrés aussi étroitement que possible. Armogast leva les yeux au ciel, prononça le nom de *Jésus* et ses liens se brisant comme des fils d'araignée, tombèrent à terre. On renouvela l'épreuve en se servant de courroies encore plus solides, mais au nom de *Jésus*, devant lequel toutes les puissances doivent plier le genoux dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, les liens se rompirent et tombèrent comme les premiers. Alors on le suspendit, la tête en bas, à un poteau, et voyez! aux yeux des spectateurs étonnés le saint confesseur, surmontant toutes les douleurs par la force du *nom de Jésus*, s'endormit d'un doux

sommeil; dans cette position si pénible, il goûta le repos comme s'il eût été étendu sur le lit le plus moelleux. *(Richter.)*

Qui donc négligerait d'invoquer et d'honorer avec un saint respect et une confiance filiale le saint nom de Jésus?

Les trois souhaits.

Le vénérable Hugues de S^t^ Victor avait une profonde vénération pour le très-saint nom de *Jésus*. Aussi les plus grands de ses souhaits pour le dernier moment de sa vie étaient les trois suivants. Le premier, que sa dernière nourriture sur la terre ne fut autre que le saint Viatique; le second que sa dernière pensée fut pour la douloureuse passion et la mort de Jésus-Christ, notre aimable Sauveur. Le troisième que la dernière parole sortie de sa bouche, fut le *doux nom de Jésus*. — Que Jésus, comme dit S. Bernard, soit notre nourriture et notre boisson, notre douceur et notre consolation, notre joie et tout notre désir; notre pensée et notre vie, qu'il soit notre mort et notre résurrection!

En Allemagne on chante et on récite souvent un ancien cantique du doux nom de Jésus et dont voici une imitation.

Il est un nom, un ravissant symbole,
Un nom gravé dans le fond de mon cœur,
Qui, lorsque vient m'attrister la douleur,
Par ses attraits, me charme et me console.
O! quand je puis nommer mon doux Jésus,
Je suis heureux et je ne souffre plus.

Je trouve en lui le plaisir de ma vie,
J'y vois briller tout le bonheur du ciel;
Il est pour moi comme un rayon de miel,
Il me guérit, ou bien me fortifie.
Rien de plus beau que le nom de Jésus,
C'est un soleil d'amour et de vertus.

2) Employez volontiers, dans les contrées où c'est l'usage, ce beau salut: « Loué soit Jésus-Christ! — Pendant l'éternité. Ainsi soit-il. »

Loué soit Jésus-Christ.

Dans quelques provinces de l'Allemagne, surtout dans les provinces catholiques qui bordent le Rhin, on est dans l'usage de se saluer par ces paroles. « Loué soit Jésus-Christ» et l'on répond: « pendant l'éternité. Ainsi soit-il. » Certes, il n'est pas de salut plus beau, plus touchant et plus propre à attirer des grâces que celui-ci. Les protestants eux-mêmes et entre autres, Charles Steiger, ne peuvent s'empêcher d'approuver hautement ce salut du chrétien. Voici ce qu'il écrit à ce sujet: «Quel dût bien être le plus beau jour pour mon Sauveur? Sans doute celui où, entrant dans Jérusalem, le peuple étendit sous ses pas des vêtements, répandit sur le chemin la verdure des arbres, et cria: « Hosanna! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! » Aussi, tout ceux qui honorent le Seigneur, doivent célébrer le souvenir de ce jour, non une fois l'année, ou une fois la semaine, mais chaque fois que nous nous rencontrons en chemin, en répandant des palmes sous les pieds du Sauveur, en répétant cet antique et expressif salut qui convient si bien à des frères: « *Loué soit Jésus-Christ.* » — Un jour j'etais bien fatigué, car le pays était si désert, le chemin si difficile, la chaleur si étouffante et mon intérieur même ressemblait à une solitude. Mais de même que le voyageur isolé se sent revivre lorsque, dans les sables de l'Asie, il rencontre une caravane de chrétiens qui se rend en pèlerinage au saint Sépulcre, de même je me sentis revivre quand une petite troupe de pélerins revenant de Notre-Dame des Hermites, un bâton blanc à la main, le dos chargé de quelques légères provisions et de livres de piété, n'ayant pour toit que le brillant azur du ciel, passa devant moi et me salua par ces mots: « Loué soit Jésus-Christ! » Ils ne purent entendre ma réponse; car je n'étais pas préparé à ce salut, et j'eus besoin de me rappeler la réponse ordinaire. Cependant un peu plus loin, je répétai cent fois du plus profond de mon cœur: « Pendant l'éternité! » Alors comme cette Samaritaine près du puits, je reconnus Jésus pour celui qui

donne une eau vivifiante qui devient en nous une source jaillissant jusqu'à la vie éternelle, de sorte que celui qui en boit n'a plus soif pendant l'éternité. »

§ 1. JÉSUS-CHRIST, LE MESSIE PROMIS.

(*Gr. Cat.* 9-19. *q.*)

Jésus-Christ est le Messie promis, parce que tout ce que les *Prophètes*, dont les livres furent écrits plusieurs siècles avant la venue de Jésus-Christ, avaient prédit, s'est accompli en lui comme le prouvent sa vie et ses souffrances. Nous nous bornons à réunir ici et à passer rapidement en revue les principales prophéties touchant le Messie.

Qu'ont prédit les prophètes touchant le Messie?

1) Le temps de sa venue.

L'ange Gabriël dit au prophète Daniël: « Tu es un homme de désirs; toi donc, médite la parole et comprends la vision. Les soixante et dix semaines (d'années, c'est-à-dire 490 années) sont abrégées sur ton peuple et sur ta sainte cité, afin que la prévarication soit consommée et que le péché prenne fin, et que l'iniquité soit effacée, et que la justice éternelle paraisse et que la vision soit accomplie et la prophétie, et que le saint des saints reçoive l'onction. Sache donc et comprends: Depuis la fin de la parole que Jérusalem sera de nouveau réédifiée, jusqu'au Christ roi, il aura sept semaines et soixante-deux semaines, et de nouveau seront édifiées la place publique et les murailles dans ce cours espace de temps. » (*Dan.* 9. 23-25.)

« Le sceptre ne sortira pas de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui est l'attente des nations. » (*Gen.* 49, 10.)

« Je mettrai en mouvement tous les peuples, et le désiré de toutes les nations viendra, et je remplirai de gloire cette maison, » dit le Seigneur des armées. « La gloire de cette nouvelle maison sera plus grande que celle de la pre-

mière; c'est dans ce lieu que je donnerai la paix. » (*Aggée.* 2, 8-10.)

2) Les circonstances de sa naissance.

a) *La naissance d'une Vierge :* « Le Seigneur lui-même vous donnera un signe : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils et il sera appelé Emmanuel. » (*Isaïe.* 7, 14.— *S. Matth.* 1, 23.)

b) *Le lieu de sa naissance:* « Et toi, Bethléem d'Ephrata, tu es petite entre les villes de Juda; mais de toi sortira le dominateur qui doit régner dans Israël, de qui la génération est dès le commencement, dès l'éternité. » (*Michée,* 5, 2. *Comparez S. Matth.* 2, 5, 6.)

c) *L'étoile des mages :* « Je le vois, mais il n'est pas encore; je le contemple, mais de loin; une étoile sortira de Jacob, et un sceptre s'élèvera dans Israël. (*Nombres.* 24, 17.)

d) *L'adoration et les présents des Mages :* « Les Ethiopiens se prosterneront devant lui; les rois de Tharsis et des îles lui apporteront des présents; les princes de l'Arabie et de Saba des offrandes; tous les rois de la terre l'adoreront et les nations lui seront assujetties. » (*Ps.* 71, 9-11.)

« Lève-toi, Jérusalem, ouvre les yeux à la lumière! car elle s'avance, ta lumière et la gloire du Seigneur a brillé sur toi; —ils viendront de Saba t'offrir l'or et l'encens, avec des cantiques de louange. »(*Isaïe.* 60, 1-6.)

e) *La fuite en Egypte :* « J'ai rappelé mon fils de l'Egypte. » (*Osée.* 11, 1. *Comp. S. Matth.* 2, 15.)

f) *Le massacre des innocents :* « Une voix a été entendue sur les hauteurs; voix de lamentation; de deuil et de larmes; c'est la voix de Rachel pleurant ses enfants, et ne voulant pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. (*Jérémie,* 31, 25. — *S. Matth.* 2, 17-18.)

3) Les circonstances de sa vie.

a) *Son enseignement public :* « L'esprit du Seigneur re-

pose sur moi; le Seigneur m'a donné l'onction divine : il m'a envoyé pour prêcher son évangile aux humbles, pour relever le courage de ceux qui sont abattus, pour annoncer aux aveugles la lumière, aux captifs la liberté; pour publier l'année de la réconciliation et le jour de la vengeance de notre Dieu, pour consoler les affligés. » (*Isaïe.* 61, 1-2.)

b) *Les guérisons miraculeuses, sa charité et sa douceur :* Dites aux cœurs pusillanimes : « Soyez consolés, et ne craignez pas: Voilà que votre Dieu amènera le repos et la récompense; Dieu lui-même vient et vous sauvera. Alors les yeux des aveugles et les oreilles des sourds seront ouverts; le boiteux sera agile comme le cerf; la langue du muet chantera des cantiques. » (*Isaïe.* 35, 4-6.)

c) *Son entrée à Jérusalem sur une ânesse :* « Réjouis-toi, fille de Sion, pousse des cris d'allégresse, ô fille de Jérusalem: Voilà que ton roi viendra vers toi, juste et Sauveur, lui-même pauvre, monté sur une ânesse et sur le fils de l'ânesse. » (*Zacharie.* 9, 9.)

4) Les circonstances de sa passion et de sa mort.

a) *Qu'il sera trahi et vendu pour trente pièces d'argent :* « L'homme de ma paix, de ma confiance, qui mangeait à ma table, s'élève insolemment contre moi. » (*Ps.* 40, 10.)

« Et je leur dis : Si cela est bon à vos yeux, donnez-moi ma récompense; et ils me donnèrent trente pièces d'argent. Le Seigneur me dit : Allez, jetez chez le potier ce prix magnifique auquel ils m'ont évalué; et je pris ces trente pièces d'argent et je les jetai dans la maison du Seigneur pour le potier. » (*Zacharie.* 11, 12-13. *Comp. S. Jean.* 13, 8, *et S. Matth.* 27, 9-10.)

b) *Qu'on le frapperait, qu'on lui arracherait les cheveux, qu'on lui cracherait au visage, qu'on l'abreuverait de fiel et de vinaigre, que ses mains et ses pieds seraient percés, ses vêtements jetés au sort, qu'il serait insulté par ceux qui le verraient.*

« J'ai abandonné mon corps à ceux qui le frappent, et mes joues à ceux qui arrachent les cheveux; je n'ai point détourné

mon visage des outrages et des crachats de l'ignominie. (*Isaïe.* 50, 6.)

« O Dieu! ô mon Dieu! jetez sur moi vos regards : Pourquoi m'avez-vous abandonné?... Je suis un ver de terre, et non un homme; je suis l'opprobre des gens, et le rebut du peuple. Tous ceux qui me voient, se moquent de moi, ils m'insultent par leurs discours et en secouant la tête. Il a mis, disent-ils, son espérance au Seigneur; que le Seigneur le délivre, qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime;... Ils ont percé mes mains et mes pieds, et ils ont compté tous mes os; et ils ont pris plaisir à me considérer en cet état. Ils ont partagé entre eux mes vêtements, et ils ont jeté ma robe au sort. Mais vous, Seigneur, ne vous éloignez pas! » (*Ps.* 21.)

« Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre. » (*Ps.* 68.)

5) Sa résurrection, son ascension et la descente du Saint-Esprit.

a) *La résurrection de Jésus-Christ.* « J'ai toujours le Seigneur présent à mes yeux; et il est à ma droite, je ne serai point ébranlé. Et mon cœur s'est rempli de joie, ma bouche a chanté vos louanges, ma chair a reposé dans l'espérance : car vous n'abandonnerez pas mon âme dans l'enfer (les limbes) et vous ne souffrirez pas que votre Saint soit sujet à la corruption. » (*Ps.* 15, 18 11. *Act. des Apôt.* 2, 25-28.)

« En ce jour, le rejeton de Jessé sera donné comme un étendard à tous les peuples. Les nations l'invoqueront, et son tombeau sera glorieux. » (*Isaïe.* 11, 10.)

b) *L'Ascension de Jésus-Christ.* « Vous montez au plus haut des cieux, traînant après vous de nombreux captifs; vous recevez des dons pour les hommes, même pour les infidèles afin qu'ils habitent un jour près du Seigneur Dieu. Ton peuple voit ton entrée, ô Dieu, il voit l'entrée de mon Dieu, et de mon roi dans son sanctuaire. Vous, rois de la terre! chantez le Seigneur; chantez en chœur l'Eternel, chantez celui qui est porté sur les cieux, les cieux de l'éternité. Peuples

rendez gloire au Dieu dont la splendeur brille sur Israël, et dont la magnificence et la force éclatent dans les nues. (*Ps.* 67, 19 *et suiv.* — *Epît. aux Eph.* 5, 8.)

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'ai réduit vos ennemis à vous servir de marche-pied. » (*Ps.* 109, 1.)

c) *La mission du Saint-Esprit.* « Je répandrai mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront; vos vieillards auront des songes et vos jeunes gens des visions. Et dans ces jours-là, je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et mes servantes. » (*Joël.* 2, 28-29.)

6) La destruction de Jérusalem après sa mort, le châtiment et la conversion des Juifs comme aussi la conversion des Gentils.

a) *La destruction de Jérusalem et le châtiment des Juifs.*

« Après les soixante-deux semaines (d'années) le Christ sera mis à mort, et le peuple qui le renoncera, ne sera plus son peuple. Une nation étrangère viendra avec son chef: elle détruira la ville et le sanctuaire: la guerre sera suivie d'une entière désolation. » (*Daniel.* 9, 26.)

« Les enfants d'Israël, seront longtemps sans roi, sans prince, sans autel, sans sacrifice, sans ephod (sans ornements sacerdotaux) et sans théraphim (sans pénates). » (*Osée.* 3, 4.)

b) — *La conversion des Juifs.*

« Et, après, les enfants d'Israël reviendront, et ils chercheront le Seigneur leur Dieu et David leur roi, et ils s'approcheront avec crainte, du Seigneur et de ses biens, dans les derniers temps. » (*Osée.* 3, 5.)

c) *La conversion des Gentils.*

« Je viens pour rassembler toutes les nations, toutes les langues. Elles viendront et verront ma gloire. Et je placerai parmi elles mon étendard, et j'enverrai quelques-uns de ceux qui auront été sauvés, vers les nations, dans les mers, en Afrique, en Lydie, dans l'Italie, dans la Grèce, dans les îles éloignées, vers ceux qui n'ont pas entendu parler de moi

et qui n'ont point vu ma gloire. Et je prendrai parmi eux des prêtres et des lévites. » (*Isaïe.* 66, 18-21.)

« Je te donnerai pour signe d'alliance à mon peuple, et pour lumière aux nations. » (*Isaïe.* 42, 6.)

7) L'établissement, la propagation et la durée de son Eglise.

a) *L'établissement et la propagation de son Eglise.*

« Il dominera de la mer jusqu'à la mer, du fleuve (de l'Euphrate) jusqu'aux extrémités de la terre. » (*Ps.* 71, 8.)

(Voyez les textes cités plus haut.)

Dans cette Eglise, il y aura un nouveau sacrifice.

« Mon amour n'est point en vous, dit le Seigneur des armées, et je ne recevrai pas d'offrandes de votre main; car depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom sera grand parmi les nations, et l'on sacrifiera et l'on offrira en tout lieu une oblation pure à mon nom, parce que mon nom sera grand parmi les nations. » (*Malachie I,* 10-11.)

b) *La durée de son Eglise.*

« Et, dans les jours de ces royaumes, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit et dont l'empire ne sera pas donné à un autre peuple; mais il brisera et consumera tous ces royaumes; et il subsistera éternellement. » (*Dan.* 2, 44.)

(*Grand Cat.* 20e *q.*)

Jésus-Christ aussi bien que les apôtres en appelèrent à ces prédictions touchant le Messie, et prouvèrent par là contre les Juifs, que le Messie était réellement venu et qu'il n'était autre que Jésus de Nazareth.

Exemples tirés de la Bible.

Le divin Sauveur avait guéri le jour du sabbat un homme paralytique depuis trente-huit ans. Les juifs indignés de ce qu'il avait opéré cette guérison un tel jour, se mirent à l'injurier et à le provoquer. Mais il leur dit qu'il avait le pouvoir d'oser guérir un jour de sabbat; puis il leur prouva

qu'il était le Messie envoyé de Dieu, en les renvoyant à l'Ecriture Sainte et aux témoignages qu'elle contenait en sa faveur: « Sondez les Ecritures, leur dit-il, puisque vous croyez y trouver la vie éternelle: *Ce sont elles qui rendent témoignage de moi.* » — Avec des disciples incrédules, il en appela à Moïse et aux prophètes qui rendent témoignage en sa faveur comme au Messie. En S. Luc, il dit: « Insensés, dont le cœur est si lent à croire ce que les prophètes ont annoncé! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? Et commençant depuis Moïse, et continuant par tous les prophètes, il leur interprétait *ce qui avait été dit de lui dans toutes les Ecritures.* (*S. Luc.* 24, 25 - 27. *Consultez le chap.* 24, 44 et 46 du *même Evangéliste.)*

A l'exemple de leur divin maître, les apôtres prouvent par les écrits des prophètes que *Jésus de Nazareth est le Messie.* Ce fut au moyen des *prédictions* faites par les prophètes que S. Pierre convertit d'abord trois mille et ensuite cinq mille auditeurs, qui se firent baptiser, et il conclut par ces mots : « Et tous les prophètes depuis Samuël, et tous ceux qui depuis ont prophétisé, ont aussi prédit ces jours. (*Actes des Ap.* 3, 24.) S. Paul assura devant le roi Agrippa « qu'il rendait témoignage aux petits et aux grands, en ne disant que ce que Moïse et les prophètes avaient prédit, et ce qui était arrivé. » *(Act. des Ap.* 26, 22.) Les Evangélistes, dans leurs récits, en appellent sans cesse aux prophètes. Il est dit d'Apollon : « qu'il persuadait publiquement les Juifs et avec force, montrant par les Ecritures que Jésus était le Christ. » C'est-à-dire le Messie promis. *(Act. des Ap.* 18, 28.)

Le trait suivant nous prouve toute la force probante des prophéties relatives au Messie.

S. Thomas d'Aquin et les deux rabbins.

Saint Thomas d'Aquin ayant rencontré deux rabbins à la maison de campagne d'un cardinal, entra en discussion avec eux et leur prouva par une explication solide des prophéties, que le *Messie* était venu ; que ce Messie était *Jésus-Christ,*

Dieu et homme tout ensemble, et qu'il fallait par conséquent se soumettre à l'Evangile. On convint de part et d'autre de reprendre la conférence le lendemain. Thomas passa la nuit au pied des autels et conjura celui qui seul peut convertir les cœurs, d'achever l'œuvre qu'il avait commencée. Sa prière fut exaucée : en effet les deux rabbins vinrent le trouver le lendemain matin, non pour continuer la discussion, mais pour embrasser la religion catholique ; leur exemple fut suivi de plusieurs autres conversions. (*Vie de S. Thomas d'Aquin.*)

(*Gr. Cat.* 21-22^{e} *q.*)

Nous ne voyons pas seulement réalisées en la personne de Jésus-Christ les prophéties, mais encore les *figures*, dans lesquelles les actions et les souffrances du Messie furent exprimées, et dont nous allons retracer les plus importantes.

Principales figures du Messie.

1) Figures de sa passion et de sa mort.

a) Le juste *Abel*. Celui-ci fut haï et tué dans la campagne par son frère Caïn, parce qu'il était l'objet des complaisances divines ; de même Jésus-Christ, en qui le Père céleste mettait toutes ses complaisances fut haï des Juifs, ses frères selon la chair, et mis à mort hors de la ville de Jérusalem, et comme le sang d'Abel criait vengeance au ciel contre Caïn, ainsi, d'après le désir des Juifs déicides, le sang du Christ « devait retomber sur eux et sur leurs enfants, » etc.

b) *Isaac* dut porter lui-même le bois du sacrifice sur la montagne de Moria, et Jésus-Christ le bois de la croix sur la montagne du Calvaire.

c) *Joseph d'Egypte* « fut jeté dans une citerne et en fut retiré vivant. De même *Jésus* sortit vivant du tombeau. *Joseph* fut vendu, *Jésus* également. *Joseph* procura du pain en abondance aux peuples affamés, et *Jésus* nourrit de sa chair et de son sang toutes les nations de la terre. » (*S. Chry-*

sost., serm. 14, 6.) Devant *Joseph* s'inclinèrent le soleil, la lune et onze étoiles, et *Jésus* fut vénéré par Joseph, par Marie et par onze apôtres. Après la mort de *Joseph* les Israélites se multiplièrent, et les chrétiens se multiplièrent de même après la mort de *Jésus.* » (*S. Isid. C.* 30, *in gen.*)

d) *David.* Comme celui-ci fut *prophète* par ses prédictions, *roi* par l'onction, et *prêtre* par l'usage qu'il fit des pains de la proposition uniquement servis aux prêtres, ainsi Jésus-Christ est *prophète, roi* et *prêtre ;* de même que David fut le Sauveur du peuple d'Israël en triomphant de Goliath, de même Jésus fut notre Sauveur en triomphant du démon; David vainquit Goliath, le bâton de pasteur à la main et portant dans sa panetière cinq caillous; de même Jésus vainquit l'ennemi de nos âmes par le bois de la croix et par ses cinq plaies.

e) *L'agneau pascal.* L'agneau pascal devait être sans tache; il était défendu de briser ses os; il fallait qu'on l'immolât au temps de Pâques; ainsi Jésus fut un agneau sans tache (2 *Épît. de S. Pierre.* 1, 15.); aucun de ses os ne fut brisé, il fut immolé au temps de Pâques.

f) *Le sacrifice expiatoire.* Dans ce sacrifice, le coupable mettait la main sur la tête de la victime pour exprimer qu'il transférait son crime à celle-ci, et alors la victime devait mourir. Ainsi Jésus-Christ, l'innocence même, mourut pour les coupables.

g) *Le serpent d'airain.* Comme Moïse éleva le serpent d'airain au désert, ainsi il fallait que le Fils de l'homme fût élevé, afin que celui qui croirait en lui, ne perît point, mais qu'il eut la vie éternelle. *(S. Jean.* 3, 14-15.)

2) Figure de son sacerdoce.

Melchisédech. De même que celui-ci offrit du pain et du vin, de même Jésus-Christ dans la dernière cène offrit son corps et son sang, sous les espèces de pain et de vin.

3) Figure de sa fonction de prophète et de médiateur:

Moïse. De même que celui-ci par une disposition par-

ticulière de Dieu échappa à la mort qui menaçait tous les enfants nés des Israélites, de même *Jésus-Christ* échappa au massacre ordonné par Hérode; comme *Moïse* délivra le peuple d'Israël de la servitude de l'Egypte, ainsi *Jésus-Christ* nous délivra de la servitude du péché. *Moïse* implora souvent la miséricorde divine pour son peuple, et offrit même de mourir pour lui, et c'est ce que fit *Jésus-Christ* pour nous ! Enfin, de même que *Moïse* donna au peuple les lois de Dieu, de même *Jésus-Christ* nous donna sa doctrine céleste.

4) Figure de sa résurrection :

Jonas. « Jésus-Christ est un autre Jonas; il demeura durant trois jours, non dans les entrailles d'une baleine, mais dans les entrailles de la terre. » *(S. Chrysost. Serm. 57. — S. Matth. 12, 40.)*

5) Figures de son Eglise et des sept Sacrements :

a) *L'Arche.* Hors de l'Eglise personne n'est sauvé, de même en fut-il de ceux qui se trouvèrent hors de l'arche lors du déluge. *(S. Isid. Cap. 7. in Jos.)*

b) *La mer rouge.* C'est la figure du baptême ; car de même que les Israélites en traversant *la mer rouge*, échappèrent à l'esclavage et parvinrent dans la terre promise, de même par les eaux du baptême nous échappons à l'esclavage du démon et nous arrivons ainsi dans la terre promise du bonheur éternel.

c) *La manne.* De même que Dieu nourrit les Israëlites dans leur passage à travers le désert, de la *manne* miraculeuse, de même *Jésus-Christ* nous nourrit et nous fortifie dans les chemins arides du désert de la vie, au moyen de la S. Eucharistie.

d) *Le temple de Jérusalem avec ses différentes cérémonies et ses offrandes.* Figure de nos églises et de nos temples ; car de même qu'on y exposait sur l'autel d'or des parfums, *les pains de la proposition*, ainsi on expose sur nos autels *le pain de vie;* comme on y offrait chaque jour un agneau, ainsi on offre chaque jour aussi dans nos églises l'agneau de Dieu.

Pratique. O chrétien! estime-toi heureux de connaître

et de posséder le Sauveur promis, après lequel les patriarches ont soupiré si longtemps et si ardemment! Puisse-t-il trouver dans ton cœur une demeure agréable! C'est pourquoi ais toujours soin, surtout au saint temps de l'*Avent*, de bien lui préparer ton cœur! — « Pensez souvent, nous dit S. Bernard, à la venue du Sauveur, et préparez-lui votre cœur; car il est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. Recevez-le avec amour quand il vient à vous comme *Sauveur*, et il vous recevra aussi avec amour, lorsque vous viendrez à lui quand il sera votre *Juge*. Accordez-lui une place dans votre cœur, et il vous accordera en retour une demeure éternelle et heureuse dans le royaume du ciel! »

Alphonse d'Arragon et le chevalier espagnol.

Alphonse le sage roi d'Arragon, si connu par sa piété et sa conduite chrétienne, visita dans un de ses voyages, peu de temps avant la fête de Noël, un chevalier espagnol, qui lui avait préparé l'accueil le plus brillant, mais qui jouissait d'une réputation détestable à cause de ses mauvaises mœurs. En faisant ses adieux, le roi adressa ces paroles significatives à son hôte: « Noble chevalier! Vous m'avez fait une réception aussi splendide qu'honorable. Je vous en remercie de tout mon cœur! Mais dans quelques jours viendra *le Roi des rois* et il veut célébrer chez vous la fête de Noël. C'est pourquoi, en le recevant, ayez soin d'orner votre cœur, comme vous avez orné votre château par considération pour moi. » Et le chevalier suivit le conseil du sage roi. Noël devint pour lui la fête de la venue de Dieu. Faisons comme lui, afin que le Messie vienne en nous avec toutes ses grâces et ses bénédictions!

§ 2. JÉSUS-CHRIST EST VRAI DIEU.

(*Gr. Cat.* 23e *q.*)

Jésus-Christ, le Messie promis, est le fils de Dieu, il est *vrai Dieu*. On le prouve de la manière la plus claire

et la plus évidente: 1) par les prédictions des prophètes, 2) par les témoignages de son Père céleste, 3) par ses propres témoignages, 4) par la doctrine des Apôtres et 5) par la doctrine de l'Eglise catholique.

La divinité de Jésus-Christ prouvée à un incrédule.

Un chrétien zélé ferma la bouche à un de ces hommes qui par suite de ses mauvaises mœurs et de la lecture de livres impies, en était venu, comme les incrédules de notre temps, à nier la *divinité de Jésus-Christ*. Il lui dit donc: « Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, comment se fait-il que toutes les prophéties relatives au Messie, se soient accomplies si exactement dans sa personne? — Comment expliquerez-vous alors ces paroles du Père céleste qui l'appelle son Fils bien-aimé en qui il a mis toutes ses complaisances? Comment Jésus-Christ a-t-il pu inventer et propager une doctrine aussi sublime par laquelle les hommes apprirent à connaître si bien Dieu, leurs éternelles destinées et leurs devoirs?— Comment, au témoignage des Juifs comme des païens, a-t-il pu faire des miracles aussi nombreux et aussi éclatants? — Comment ses disciples ont-ils pu en opérer de non moins étonnants, en invoquant son nom? — Comment se fait-il que l'univers entier embrassât en si peu de temps le Christianisme?— Comment se fait-il que tous les efforts de l'impiété armée n'ont pu jamais venir à bout de le détruire? — Les hommes les plus vertueux et les plus heureux ne sont-ce pas les vrais chrétiens, vivant d'après la doctrine de l'Evangile et de l'Eglise catholique, appartenant à la seule Eglise que Jésus-Christ a fondée? » Ces preuves courtes et péremptoires de la divinité de Jésus-Christ confondirent l'incrédule et le réduisirent au silence. (*Le livre des familles de Silbert.*)

(*Gr. Cat.* 24^e *q.*)

Jésus-Christ est vrai Dieu ; on le prouve :

1. Par les prédictions des prophètes. « Les prophètes, dit S. Léon-le-Grand, l'ont annoncé d'avance comme le

vrai Dieu, et il a été proclamé comme tel par les Apôtres. »

Prédictions des prophètes touchant la divinité de Jésus-Christ.

En plusieurs endroits des livres prophétiques de l'Ancien-Testament, Jésus-Christ, le Messie promis, est appelé *Dieu, Dieu avec nous, le très-saint,* etc. Isaïe disait : « Un enfant nous est né, un fils nous est donné ; il porte sur son épaule le signe de sa domination ; il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, *Dieu*, le Fort, le Père de l'éternité, le Prince de la paix. Il étendra de plus en plus son empire, il établira la paix éternelle. Il s'assiera sur le trône de David, il fondra et affermira son règne sur la justice et l'équité, dès maintenant jusque dans l'éternité. » (*Isaïe.* 9, 6 - 7.) On applique encore au Messie ces autres paroles du même prophète. « Dieu vient lui-même et vous sauvera ; alors les yeux des aveugles seront ouverts, etc. » (35, 4.) Jérémie écrivait: « Voici le nom qu'ils donneront à ce roi, le nom de *Jehova*, notre justice » *(or, le nom de Jehova est le nom de Dieu.)*

(*Gr. Cat.* 25e *q.*)

Jésus-Christ est vrai Dieu ; on le prouve :

II. Par les témoignages que le Père céleste a lui-même rendus en faveur de la divinité de Jésus-Christ, lors de son baptême au Jourdain, et de sa transfiguration au mont Thabor.

Témoignage du Père céleste en faveur de la divinité de Jésus-Christ.

L'Ecriture-Sainte nous dit : Alors Jésus vint de la Galilée au Jourdain vers Jean, pour être baptisé par lui. Mais Jean s'y refusait, en disant : « C'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ! » Et Jésus lui répondit : « Faites maintenant ce que je vous dis; car il nous faut accomplir toute justice. » Alors Jean obéit. Jésus, aussitôt qu'il fut baptisé, sortit de l'eau, et les cieux lui furent ouverts, et

il vit l'Esprit de Dieu descendant comme une colombe, et venant sur lui; et tout à coup une voix vient du ciel: « *Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* » *(S. Matth.* 3, 13 - 17.*)* Lors de la transfiguration de Jésus-Christ au mont Thabor, cette voix du ciel fit entendre les mêmes paroles *(S. Matth.* 17, 5.)

(Gr. Cat. 26 - 32e *q.)*

Jésus-Christ est vrai Dieu; on le prouve:

III. Par les témoignages que Jésus lui-même 1) se rendit par ses propres paroles, et 2) qu'il confirma par des œuvres.

1) *Les témoignages de Jésus-Christ exprimés par ses propres paroles:* il déclara souvent et solennellement qu'il était le *Fils de Dieu* et *vrai Dieu* comme son Père.

Témoignages que Jésus-Christ rend à sa divinité par ses paroles.

Le divin Sauveur a dit: «Moi et mon Père nous ne sommes qu'un. Croyez que le Père est en moi et que je suis dans le Père. » *(S. Jean.* 10, 30. 38.)— Autre part, il a dit: « Qui me voit, voit mon Père. » *(S. Jean.* 14, 9.*)* Aux Juifs assemblés dans le temple, il dit: « En vérité, en vérité, ce que fait le Père, le Fils le fait également. Le Père ressuscite les morts et vivifie, et de même le Fils donne la vie à qui il veut, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. » *(S. Jean.* 5.*)* — S. Jean rapporte au neuvième chapitre que Jésus-Christ demanda positivement à l'aveugle-né qu'il guérit, « crois-tu au Fils de Dieu ? » Et l'aveugle lui répondit: « Et *qui est-ce,* Maître, afin que je crois en lui ? » Jésus répondit: « Tu l'as vu; celui qui te parle, c'est lui-même. » Certes, le Sauveur ne pourrait s'exprimer plus clairement. — Un jour Jésus interrogea ses apôtres en cette manière: « Que dit-on du Fils de l'homme ? » Ils lui répondirent: « les uns disent: C'est Jean-Baptiste; les autres Elie: les autres Jérémie, ou l'un des prophètes. » Jésus leur dit: « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Simon Pierre prenant la

parole, dit : « Vous êtes le Christ, *Fils du Dieu vivant.* » Or, si Jésus-Christ n'avait pas été le Fils de Dieu, n'eut-il pas dû instruire S. Pierre, corriger son erreur et réformer de la manière la plus positive, l'opinion qu'il avait au sujet de sa personne ? Mais non, loin de repousser cette parole comme une erreur ou un blasphème, il l'accepta avec amour, il loua S. Pierre de sa franchise, il appela sa réponse une inspiration du Père céleste et pour l'en récompenser il lui donna le pouvoir de lier et de délier les péchés, et, dans cet acte même, Jésus montrait qu'il disposait en maître de la toute-puissance de Dieu ! — Quand saint Thomas, vaincu pas l'évidence, tomba à genoux et s'écria : « *Mon Seigneur, et mon Dieu;* paroles qui ne pouvaient se rapporter qu'à Jésus-Christ, que dit le Sauveur ? Lui reprocha-t-il ce langage ? Non, il l'autorisa, le justifia, il loua l'apôtre à cause de cette profession de foi, mais il loua bien plus encore ceux qui avaient cru à sa divinité sans avoir vu ou touché ses cinq plaies. Aussi le Sauveur se nommait et se laissait nommer fils de Dieu; ce fut même la cause principale pour laquelle les Juifs cherchèrent si souvent à le tuer, et qui devint l'un de leurs plus grands chefs d'accusation. Les Juifs voulurent le mettre à mort, dit S. Jean (*ch.* 5.) non-seulement parce qu'il violait le Sabbat, mais surtout parce qu'il appelait Dieu son Père, et se faisait l'égal de Dieu. Aussi quand ils l'accusèrent devant Pilate, ils dirent : « Nous avons une loi d'après laquelle il doit mourir, parce qu'il s'est fait le fils de Dieu. » Or, combien facilement le Sauveur n'eut-il pas pu échapper à cette accusation et en même temps à la mort ? Il lui aurait suffi de dire : Vous êtes dans l'erreur, vous m'avez mal compris ; je ne suis pas le fils de Dieu, comme vous le croyez, Dieu n'est pas mon Père. Oui, Jésus-Christ eut dû repousser l'accusation de blasphème, pour ne pas tromper les siens d'une manière aussi cruelle et ne pas laisser peser sur lui les soupçons d'un crime aussi odieux. Mais il n'en fit rien. Dans le moment le plus critique et le plus solennel, quand il fut traîné devant le tribunal de Caïphe, que le grand conseil et le grand-prêtre cherchèrent de faux témoi-

gnages contre lui, et que Caïphe lui demanda : « N'avez-vous rien à répondre à ce que ces témoins déposent contre vous? » Jésus garda le silence. Mais quand le grand-prêtre se levant tout à coup, lui eut dit d'une voix solennelle : « Je t'adjure au nom du Dieu vivant, dis-moi si tu es le Christ, le Fils de Dieu ? » dans ce moment décisif où il s'agissait de prouver son origine en présence de Dieu et en face du monde, Jésus rompit le silence et dit : « Vous l'avez dit, je le suis. » Par ces paroles Jésus affirma sous serment qu'il était Dieu, qu'il était le Messie. Quiconque en présence de ce témoignage ne croit pas encore à la divinité de Jésus-Christ, et ne veut voir en lui qu'un simple homme, n'a plus rien à faire avec le Christ. Ou bien il est réellement Dieu, le Fils de Dieu, ou bien il est un menteur effronté, un fripon, qui a commis un parjure devant la justice, et qui a voulu tromper Dieu et les hommes. Il n'y a pas de milieu. Pour nous, catholiques, nous croyons sur ces témoignages, à la divinité de notre Sauveur, et nous l'adorons comme son Père céleste. Car

2) *Ces témoignages donnés de vive voix, Jésus-Christ les confirma par des œuvres,* à savoir *a*) par la sainteté de sa vie, *b*) par des miracles, *c*) par des prophéties, et même *d*) il les scella par sa mort.

a) *Jésus-Christ confirma ces témoignages, donnés de vive voix, par la sainteté de sa vie et de sa doctrine.* Dans toutes les actions qu'il fit, on ne découvrit jamais la moindre imperfection, le moindre égoïsme. Il agit toujours pour la glorification de son Père, et ne chercha jamais sa propre gloire; d'ordinaire il ne recueillait que l'ingratitude, la haine et la persécution. Personne ne put jamais l'accuser d'un péché. Et sa doctrine, qu'elle est sublime, salutaire, consolante et vraiment divine ! Comme la lumière du soleil, elle éclaira le monde, dissipa toutes les ténèbres et les erreurs du paganisme et nous montra de nouveau le chemin du salut. Quiconque suit la doctrine de Jésus-Christ, éprouvera par lui-même

qu'elle vient de Dieu; elle divinise l'homme, elle transporte le ciel sur la terre.

Jésus fut exempt de tout péché.

Par sa vie pure et irréprochable, Jésus confirma la vérité des témoignages qu'il s'est donnés de vive voix. — Un jour que le divin Sauveur enseignait dans le temple, il prouva aux juifs obstinés qu'il était la lumière du monde, l'envoyé et le Fils de Dieu. Mais ils refusèrent de croire à sa parole. Alors il leur dit: « *Qui d'entre vous peut me convaincre d'un seul péché ? Quand je vous dis la vérité pourquoi ne me croyez-vous pas?* » (S. Jean. 8. 46.) Par conséquent quelle ne devait pas être la pureté, la vertu du divin Sauveur, puisqu'il osa poser cette question à ses plus implacables ennemis, qui eussent sans doute mis tout en œuvre pour découvrir en lui, même une ombre de péché? Donc quelle croyance ne mérite pas chacune de ses paroles, puisque sa vie fut si irréprochable, sa bouche si sincère, si éloignée de tout mensonge et de toute fourberie!

La lumière dans les ténèbres ou la divine doctrine de Jésus-Christ.

Un peintre allemand, pendant son séjour à Rome, s'était hasardé sans guide dans les catacombes qui environnent la ville éternelle. Dans cette excursion téméraire il se fia uniquement à son flambeau et à un fil dont il attacha un bout à l'orifice du labyrinthe ténébreux et dont le reste entourait une pelote. Lorsqu'il eut pénétré bien avant dans ces sombres excavations, la pelote lui échappa tout à coup de la main et dans le mouvement rapide qu'il fit pour chercher le fil conducteur, son flambeau s'éteignit. Il resta comme pétrifié au milieu des ténèbres. Un frisson glacial parcourut tous ses membres, mille idées sinistres et désespérantes traversèrent son esprit. Cependant il se mit à tâtonner avec ses mains, se traînant d'une galerie à l'autre pour trouver une issue ou rencontrer le fil perdu ; mais il ne heurta que contre des cercueils et des ossements humains. Dans cette extré-

mité, il tombe à genoux et conjure Dieu de l'arracher au péril. La prière lui ayant donné un nouveau courage, il recommence ses recherches et voilà que soudain son pied rencontre un obstacle. Il s'empresse de palper ce que c'est; c'était le fil conducteur qu'il venait de retrouver! Aidé de ce guide inattendu, il revint sur ses pas et eut enfin le bonheur de saluer avec ravissement la lumière du jour. Nulle plume ne serait capable de décrire ses sentiments de joie et de reconnaissance envers Dieu.

Tel était l'état où se trouvait aussi l'humanité avant la venue de Jésus-Christ. Elle avait perdu le droit chemin, la connaissance de la vérité, et marchait en tâtonnant dans les ténèbres. Enfin la lumière vint luire dans les ténèbres, et Jésus-Christ parut; le divin Sauveur nous apporta *sa sainte doctrine* et nous montra aussi le chemin du salut. Qui n'aimerait de s'attacher à cette lumière et de la suivre ? (*Le prédicateur et le catéchiste. III année. Voyez l'exemple qui suit la Pratique.*)

Comparaison touchant la doctrine de Jésus-Christ.

Le monde plein d'erreurs et de péchés, est comme une mer pleine de ténèbres et de tempêtes; sur cette mer périlleuse, la doctrine de Jésus-Christ nous apparaît comme un phare qui, au milieu de la fureur des flots agités, reste immobile et répand de la manière la plus bienfaisante, sa lumière en faveur de ceux qui naviguent au milieu des ténèbres et des orages de la vie.

«Dans une contrée qui abonde en sources, on peut creuser où l'on veut, partout l'on rencontrera des fontaines, on trouvera de l'eau. Il en est de même de la doctrine de Jésus-Christ. Quelque soit le point de sa doctrine qu'on étudie, approfondisse et médite, on y trouve une source qui nous désaltère, nous rafraîchit et nous fortifie.» (*S. Chrysostôme.*)

b) *Jésus-Christ confirma ses témoignages par des miracles,* c'est-à-dire par des œuvres prodigieuses qui surpassaient toutes les puissances de la nature, et ne pou-

vaient s'opérer que par la toute-puissance de Dieu. Dieu pouvant seul faire des miracles, ceux-ci sont par conséquent le langage, le cachet de la divinité, et par là même que Jésus-Christ en opéra, il est prouvé, 1) qu'en affirmant être le Fils de Dieu, il disait vrai, puisqu'il est impossible que Dieu confirme un mensonge par des miracles (1) ; aussi Jésus-Christ lui-même disait : « Si vous ne voulez pas croire en moi (à mes paroles) croyez à mes œuvres, afin que vous connaissiez et croyiez que le Père est en moi et moi en lui. » (*S. Jean.* 10, 38.) Par là même est prouvé 2) que Jésus-Christ possédait une puissance divine, puisqu'il opéra des miracles par sa propre force. C'est pourquoi il pouvait dire encore : « Tout ce que fait le Père, le Fils le fait également. Car comme le Père ressuscite les morts et vivifie, de même le Fils donne la vie à qui il veut. » (*S. Jean.* 5, 19. 21.)

Les miracles de Jésus-Christ.

Les principaux miracles opérés par Jésus-Christ sont les suivants : *Aux noces de Cana en Galilée il changea l'eau en vin.* Voici comment S. Jean rapporte ce miracle. « Le vin venant à manquer aux noces, la Mère de Jésus lui dit : ils n'ont pas

(1) Qu'un envoyé de Dieu est tenu de confirmer sa divine mission et la vérité de sa doctrine par des miracles, c'est une condition nécessaire qu'on exige de tous ceux qui se donnent comme réformaturs de la Foi. Cette preuve on l'exigea aussi des prétendus réformateurs du seizième siècle, et Luther ne reconnut que trop bien la nécessité pour un réformateur, de prouver sa mission par des actes, par des miracles. Sa manière d'agir sous ce rapport est digne d'être remarquée. Il écrivit entre autre au conseil municipal de Mullhausen, où s'était rendu Thomas Munzer, le chef des Anabaptistes, qu'on demandât à celui-ci de qui il avait reçu la fonction d'enseigner. « S'il dit, que Dieu et son Esprit l'ont envoyé comme les apôtres, faites-le lui prouver par des signes et des miracles, sans quoi portez lui défense de prêcher. Car, où Dieu veut changer l'ordre des choses établi, il y opère toutes sortes de prodiges. » Or Luther se trouvait dans le même cas que Munzer ; avec son nouvel évangile dont l'Eglise et l'antiquité n'avaient jamais rien connu, il s'était aussi écarté du chemin ordinaire et il était entré dans une voie nouvelle. C'est pourquoi quand on lui demandait des miracles, comme il le faisait à l'égard

de vin! Mais Jésus répondit : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. Sa Mère dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira. Or il y avait six vases de pierre placés pour la purification des Juifs, contenant chacun de deux à trois mesures : et Jésus leur dit : Emplissez ces vases d'eau. Et ils les emplirent. Et Jésus leur dit : Puisez maintenant, et portez en à l'intendant. Et ils lui en portèrent. Quand l'intendant eut goûté de cette eau qui avait été changée en vin, et ne sachant d'où cela venait (les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient), il appela l'époux, et lui dit : Tout homme sert le bon vin d'abord et le moindre après qu'on a bu beaucoup, toi tu as gardé le bon vin jusqu'à présent. Jésus fit le premier de ses miracles à Cana en Galilée, *il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.* » (*Ch.* 2.)

2) *Il nourrit cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons.* « Tous mangèrent et furent rassasiés et l'on emporta douze corbeilles pleines de morceaux qui étaient restés. » (*S. Matth.* 14.)

3) *Il commanda aux vents et à la mer,* car d'un seul mot il les apaisa. (*S. Matth.* 8.)

4) *Il fit sentir sa puissance aux démons en les chassant du corps des possédés.* (*S. Matth.* 8.)

5) *Il guérit toutes sortes de maladies.* « Une grande multitude s'approcha de lui, ayant avec elle des muets, des aveugles, des boiteux, des infirmes, et beaucoup d'autres malades, et on les mit à ses pieds et il les guérit : de sorte que la multitude était dans l'admiration, voyant que les muets par-

de Munzer, il donnait pour réponse : « Depuis que l'Evangile a été propagé et connu dans l'univers, il n'est plus nécessaire de faire des signes, comme au temps des Apôtres. Mais si le besoin l'exigeait et si l'on voulait inquiéter et opprimer l'Evangile, nous devrions en venir aussi à faire des signes, plutôt que de le laisser opprimer et injurier. Cependant j'espère que ce sera unitile et qu'on n'en viendra pas jusqu'à là. » (*Sermons. s. p.* XLII, *b, imprimés à Strasbourg par J. Schott.* 1525.) Et en effet le monde attendit toujours cette preuve de la mission de Luther.

laient, que les boiteux marchaient, que les aveugles voyaient, et ils glorifiaient le Dieu d'Israël. » (*S. Matth.* 15, 30-31.)

6) *Il ressuscita même des morts :*

La fille de Jaïre, chef de la Synagogue était morte. Jésus accompagné de quelques disciples, entra dans la chambre où se trouvait le corps inanimé de la jeune fille et lui prenant la main il dit : « Jeune fille, lève-toi, je te l'ordonne! » Et aussitôt elle se leva et se mit à marcher. (*S. Luc.* 8 et *S. Marc.* 5.) On allait enterrer *le fils de la veuve de Naïm.* A la vue de cette mère affligée, le divin Sauveur se sentit ému de compassion, et s'approchant du convoi funèbre, il toucha le cercueil et dit : « Jeune homme, lève-toi, je te l'ordonne! » et il se leva et Jésus le rendit à sa mère. » (*S. Luc.* 7.) — Depuis quatre jours, *Lazare* gisait dans le tombeau, déjà son corps commençant à sentir mauvais, lorsque Jésus-Christ s'approchant du lieu de sa sépulture, fit enlever la pierre et retentir sa voix au fond du sépulchre, en disant : « Lazare, lève-toi ! » A l'instant Lazare sortit du tombeau. (*S. Jean.* 11.)

7) *Lorsqu'il mourut, toute la nature s'attrista*, la terre frémit jusque dans ses entrailles, les rochers se fendirent, le soleil s'obscurcit en plein midi, et le voile du temple se déchira, de sorte que les soldats païens furent forcés de s'écrier : « Vraiment celui-ci doit être le Fils de Dieu. » (*S. Matth.* 27, 54.)

8) *Mais le plus grand miracle* par lequel Jésus-Christ prouva d'une manière éclatante sa divinité, ce fut *sa Résurrection.*

La Résurrection de J.-C. est une preuve de sa divinité. Jésus-Christ est ressuscité, donc il est Dieu, donc nous devons croire en lui. — Les annales des Martyrs racontent comment S. Marguerite, quand elle se trouva en présence des tribunaux du paganisme, fut interrogée par le préfet Olibrius, au sujet de sa religion. A peine celui-ci eut-il entendu sa confession de foi, qu'il s'écria avec une espèce d'emportement : « Peut-on s'imaginer quelque chose de plus insensé que d'adorer comme Dieu un homme qui a été attaché en croix? » La

Vierge lui demanda : « D'où savez-vous que Jésus a été crucifié ? » — Mais vos propres annales l'enseignent ! « Eh bien ! répliqua aussitôt l'héroïque Vierge, si ces livres contiennent le récit des souffrances et des ignominies de Jésus, ils contiennent aussi les preuves de sa résurrection et de sa gloire ; comment pouvez-vous être assez inconséquent de croire l'un et de rejeter l'autre. Ce n'est pas parce qu'il a souffert, parce qu'il est mort, que nous croyons, non ! nous n'aurions pas là des preuves de sa divinité. Mais il *est ressuscité, il est sorti du tombeau par sa propre force*, et voilà ce qui cause notre joie, voilà ce qui nous fait pousser ce cri d'allégresse et de triomphe : Alleluia ! Par là il nous a prouvé sa puissance divine ; et voilà pourquoi nous croyons en lui, que nous le glorifions, que nous exaltons son saint nom, que nous mourons pour sa doctrine ! » Tel fut le langage viril que tint une délicate jeune fille, et le païen, tout étonné, apprit de sa bouche les paroles de la vérité. (*Voyez la légende et le cycle d'Homélies de Veith*).

c) Jésus-Christ confirma ses témoignages par des prophéties, c'est-à-dire, en prédisant plusieurs choses que Dieu seul pouvait savoir, par exemple la trahison de Judas, le genre de mort qu'il souffrirait, etc.

Principales prophéties de Jésus-Christ.

Le divin Sauveur prédit exactement la *trahison de Judas, le triple reniement de Pierre et la fuite de ses disciples*, mais il annonça avec plus de détails encore sa passion et sa mort, ainsi que sa résurrection. Il dit à ses disciples : « Voilà que nous montons à Jérusalem, et le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux Scribes et ils le condamneront à mort. Et ils le livreront aux gentils pour se jouer de lui, le flageller et le crucifier, et il ressuscitera le troisième jour. » (*S. Matth.* 20, 18-19.)

Sa future résurrection, à laquelle il aimait à renvoyer ses ennemis et ses contradicteurs, il la prédit dans les termes les plus précis et les plus clairs, en disant. « Cette génération

mauvaise et adultère demande un signe, et il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète Jonas; car comme Jonas fut trois jours dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. » (*S. Matth.* 12, 39-40.) — Il prédit ensuite des *événements* qui s'accomplissent encore, tels que : 1) *la prédication de l'Evangile dans tout l'univers :* « Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit venant sur vous; et vous serez témoins pour moi à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre. » (*Actes des Apôt.* 1. 8.) 2) *La stabilité de l'Eglise :* « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » (*S. Matth.* 16, 18.) 3) *La ruine et la complète destruction de Jérusalem et du temple.* « Des jours viendront sur toi, et tes ennemis t'environneront de murailles ; et ils t'enfermeront et ils te presseront de toutes parts; et ils te renverseront par terre, toi et tes fils qui sont en toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. » (*S. Luc.* 19. 43, 44.)

Le temple de Jérusalem.

Pour montrer, avec quelle exactitude et quelle ponctualité les prédictions du divin Sauveur se sont accomplies, je me bornerai à rapporter le fait suivant: Jésus-Christ avait donc prédit qu'il ne resterait pas pierre sur pierre du temple. Que fit Julien l'apostat pour donner un démenti aux paroles de Jésus-Christ? Il ordonna de rebâtir le temple, et mit à la disposition des Juifs des sommes énormes. Ceux-ci accoururent de toutes parts, hommes, femmes, jeunes gens, vieillards, riches et pauvres, tous se mirent à l'œuvre avec une incroyable ardeur. Des dames de distinction allèrent jusqu'à porter les matériaux, du bois, des pierres, etc. La puissance de l'empereur, le zèle infatigable de l'intendant Alipius, la fureur des Juifs, les applaudissements des païens effrayèrent un moment les disciples du Christ et les jetèrent dans une extrême tristesse. Mais S. Cyrille évêque de Jérusalem, les consola en leur disant que Dieu ne tarderait pas de ma-

nifester sa puissance. Déjà les fondements de l'ancien temple ont disparu, toutes les pierres qui en restaient ont été arrachées et disséminées, *afin qu'il n'en restât plus pierre sur pierre*, et lorsque les fondements du nouveau temple vont être jetés, on trouve un livre revêtu d'or, commençant par ces mots : « *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu.* » En même temps un feu terrible s'élance des excavations, dévore les matériaux et les ouvriers, pendant qu'une croix lumineuse resplendit au ciel. On fit de nouvelles tentatives, mais ce fut en vain ; le même prodige se renouvela chaque fois. Enfin la croix triompha et l'impiété recula tremblante dans ses attaques contre Dieu. (*Voyez Guillois.* I. *p.* 333.)

Le prince et le savant.

Un savant fut prié par un monarque de dire ce qu'il pensait du Christ. L'unique réponse qu'il lui donna fut cette autre question aussi courte que frappante : « Et que pense votre majesté de la destruction de Jérusalem ? »

d) *Enfin Jésus-Christ confirma ses témoignages par sa mort ;* il reconnut qu'il était le Fils de Dieu et il souffrit la mort, pour l'avoir reconnu.

Jésus-Christ scella la doctrine de sa divinité par sa mort.

Lorsque le divin Sauveur eut été traîné par ceux qui l'avaient saisi, devant le grand-prêtre Caïphe et que de faux témoins se fussent levés contre lui, Caïphe lui dit : « Vous ne répondez rien à ce que ceux-ci déposent contre vous? » Mais Jésus se taisait : et le grand-prêtre lui dit : Je vous adjure au nom du Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. — Jésus lui répondit : « Vous l'avez dit! (oui, je le suis!) Je vous déclare qu'un jour vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la majesté de Dieu, et venir sur les nuées du ciel. » — Alors le prince des prêtres déchira ses vêtements, disant : « Il a blasphémé; qu'avons-nous besoin encore de témoins ? Voilà que maintenant vous avez entendu le blasphème. Que vous en semble? » Tous répon-

dirent: « *Il mérite la mort.* » (*S. Matth.* 26, 62-66.) Et ce fut après cette déclaration si solennelle qu'il marcha à la mort, à la mort cruelle et ignominieuse de la croix !

(*Gr. Cat.* 33e *q.*)

Jésus-Christ est vraiment Dieu; on le prouve:

IV. *Par la doctrine des apôtres.*

Doctrine des apôtres touchant la divinité de Jésus-Christ.

Les apôtres enseignèrent positivement: 1) *que Jésus-Christ est vrai Dieu.* Ainsi S. Jean écrit dans sa première Epître: « Nous savons que *le Fils le Dieu* est venu. Celui-ci est le *vrai Dieu* et la vie éternelle. » (1. 20.) — S. Paul en écrivant aux Romains disait: « Jésus-Christ, le *Dieu* au-dessus de toutes choses, et béni dans tous les siècles, amen. » (9, 5.) — Ils enseignent 2) que *Jésus-Christ possède toute la plénitude de la divinité et les infinies perfections de Dieu.*

« En Jésus-Christ habite corporellement (réellement) toute la plénitude de la divinité. » *(Epît. aux Coloss.* 2, 9.*)* Ils lui attribuent les *perfections divines*, telles que l'éternité, la toute-puissance, etc. S. Jean commence ainsi son évangile: « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. » (1, 1-3.) — S. Paul dit à son tour: « C'est par lui que tout a été créé dans le ciel et sur la terre, les choses visibles comme les invisibles, les trônes, les dominations, les principautés, les puissances; tout a été créé par lui et pour lui; il est avant tout, et toutes choses subsistent par lui. » *(Epît. aux Col.* 1, 16, 17.) Autre part il dit: « Par son Fils, Dieu a créé les siècles, et comme il est la splendeur de sa gloire, et l'image de sa substance, soutenant tout par sa parole toute-puissante, etc. » *(Epît. aux Hébr.* 1, 2, 3.) — Enfin ils enseignent 3) *que toutes les créatures doivent adorer Jésus-Christ.* C'est ce que S. Paul dit entre autres: « Qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que

le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de son Père. » (*Epît. aux Phil.* 2, 10. 11.) — « Tous les anges de Dieu l'adorent. » (*Epît. aux Hébr.* 1, 6.)

Tous ces témoignages, les apôtres les confirmèrent en même temps par des signes et des miracles.

(*Gr. Cat.* 54e *q.*)

Jésus-Christ est vraiment Dieu; on le prouve :

V. *Par la doctrine de l'Eglise catholique*, qui a toujours cru et enseigné que Jésus-Christ est vraiment Dieu et d'une seule nature avec Dieu son Père.

Jésus-Christ a toujours été adoré comme Dieu par l'Eglise.

Dès le principe, l'Eglise rendit au divin Sauveur, Jésus-Christ, le culte d'adoration qui n'est dû qu'à Dieu, et c'est ce que les païens eux-mêmes attestent. Déjà du temps de l'empereur Trajan lorsque les chrétiens étaient dénoncés et accusés devant les autorités païennes, Pline, gouverneur de l'Asie Mineure écrivait à l'empereur: « Ils ont coutume de se réunir à certains jours avant le lever du soleil, afin de chanter des louanges au Christ comme à un Dieu. »

En 325, le Concile de Nicée, et nous l'avons indiqué plus haut, promulgua un symbole particulier pour défendre ce dogme fondamental de la religion chrétienne; il lança l'anathème contre tous ceux qui enseigneraient le contraire.— Des millions de martyrs, pour attester leur foi en *Jésus-Christ, le fils de Dieu,* endurèrent les tortures les plus cruelles et même la mort. Nous en citerons quelques exemples.

S. Ignace Martyr.

L'illustre martyr, S. Ignace, évêque d'Antioche, cité devant le tribunal de l'empereur Trajan, rendit un témoignage éclatant à la divinité de Jésus-Christ. « Par la force de Jésus-Christ, » disait-il, « qui habite dans mon cœur, quoiqu'il ait son trône au plus haut des cieux, je repousse toutes les attaques de l'enfer. — Il n'y a qu'un Dieu, celui qui créa le ciel et la terre, et dont le fils unique est Jésus-Christ. » — « En-

tendez-vous par le fils de Dieu, fit l'empereur, ce Jésus qui fut mis en croix à Jérusalem, par une sentence de Ponce-Pilate? » — « Oui, c'est celui-là, c'est *le Fils unique de Dieu*, et je le porte dans mon cœur, » répliqua Ignace. Et Trajan: « Ainsi vous vous vantez de le porter dans votre cœur? » — « Oui, empereur, et je m'estime heureux, » continua le saint évêque, « d'être du nombre de ceux dont il est écrit dans les livres saints: Je demeurerai au milieu d'eux et mon lieu de repos sera dans leurs cœurs. »

L'exemple suivant par lequel Dieu prouva d'une manière miraculeuse la divinité de Jésus-Christ est digne d'être remarqué.

Les saints Martyrs de Typase.

Vers l'année 484, lorsque les Ariens, qui niaient la divinité de Jésus-Christ, portèrent la désolation et le ravage dans l'Eglise de Dieu, on voulut imposer aux habitants de Typase en Mauritanie, un évêque arien; mais ils refusèrent constamment de recevoir parmi eux un tel évêque, un ennemi de la divinité de Jésus-Christ; on eut recours aux violences et à la force, mais la plupart d'entre eux s'enfuirent en Espagne, et ceux qui demeurèrent, opposèrent une inébranlable fermeté à toutes les persécutions. Alors Hunneric, roi des Vandales, envoya l'ordre de leur couper la langue et la main droite. Malgré cette mutilation atroce, et quoique la langue leur eut été arrachée jusqu'à la racine, ils n'en continuèrent pas moins de parler et ne cessèrent de proclamer la *divinité* de Jésus-Christ. *(Victor Vitensis de persec. Vandal. lib. 5. 6.)* La vérité de cet événement miraculeux nous est attestée par un grand nombre de témoins oculaires. *Enéas de Gaza*, philosophe platonicien qui vivait en 533, fait la déposition suivante: « Je les ai vus de mes propres yeux, et je les ai entendus parler de mes propres oreilles; je ne pouvais revenir de mon étonnement en entendant comment ils s'exprimaient aussi clairement, comment leur voix articulait toutes les syllabes, *sans qu'ils eussent de langue;* j'eus la curiosité d'examiner les organes de la bouche qu'ils me permirent d'ouvrir, je découvris alors que leur langue avait été extraite jusqu'à

la racine; je m'étonnais, non-seulement de ce qu'ils pussent parler, mais même vivre en cet état. — Procope de Césarée, sénateur sous l'empereur Justinien, le chancelier impérial Marcellin, et enfin l'empereur Justinien attestent la même chose.

Sentiments de Napoléon sur la divinité de Jésus-Christ.

A la vue des preuves éclatantes que l'Ecriture, l'Eglise et les effets étonnants de la doctrine de Jésus-Christ nous fournissent en faveur de sa divinité, nous ne pouvons que nous écrier de bouche et de cœur: *Jésus-Christ est vraiment Dieu.* — Un des soirs de ce long exil à S. Hélène, qui expiait les fautes du passé et éclairait les routes de l'avenir, Napoléon, le conquérant tombé s'enquit d'un des rares compagnons de sa captivité s'il pourrait bien lui dire ce qu'était que Jésus-Christ. Le soldat s'excusa; il avait eu trop à faire depuis qu'il était au monde pour s'occuper de cette question. « Quoi! reprit douloureusement l'interlocuteur, tu as été baptisé dans l'Église catholique, et tu ne peux pas me dire, à moi, sur ce rocher qui nous dévore, ce que c'était que Jésus-Christ. Eh bien! c'est moi qui vais te le dire. » Et ouvrant alors l'Evangile, non pas de la main, mais d'un cœur qui en était rempli, il se mit à comparer Jésus-Christ avec lui-même et tous les plus grands hommes de l'histoire; il releva les différences caractéristiques qui mettent Jésus-Christ à part de toute l'humanité, et après un torrent d'éloquence qu'aucun Père de l'Eglise n'aurait désavoué, il termina par ce mot: « Enfin, je me connais en homme, et je te dis que Jésus-Christ n'était pas un homme mais qu'il était Dieu! » — « Il y a un homme dont l'amour garde la tombe, dit l'illustre Lacordaire, il y a un homme dont le sépulchre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète, mais dont le sépulchre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie; qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes; qui est visité dans son berceau par des bergers, et par les rois lui apportant à l'envi et l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable

de l'humanité reprend les pas sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet; et cet homme, des millions d'adorateurs le détachent chaque jour de ce trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir, et là, par terre, lui baisent avec une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Enfin il y a un homme, et le seul, qui a rendu tous les siècles tributaires envers lui d'un amour qui ne s'éteint pas; roi des intelligences, Jésus-Christ est encore le roi des cœurs! » — « Oui, disait Napoléon, c'est une chose bien extraordinaire, qu'après dix-huit siècles, Jésus-Christ soit encore aimé! Nul homme, tel grand qu'il soit, n'a jamais été aimé plus longtemps que sa vie... Aujourd'hui qui aime César, Alexandre? Non, les grands hommes ne sont pas aimés! C'est le seul qui soit aime éternellement, oui c'est vous, *Jésus, mon Seigneur et mon Dieu!* »

Pratique. Il n'y a que ceux qui ne vivent pas selon la doctrine de Jésus-Christ et sont les esclaves du monde ou de leurs passions, qui finissent par ne plus avoir la foi salutaire dans la divinité de Jésus-Christ; mais les

âmes pieuses et vertueuses trouvent leur consolation et leur bonheur dans ce dogme important de la divinité du Sauveur, et en pratiquant sa doctrine elles peuvent se convaincre intimement qu'elle vient de Dieu. (*S. Jean.* 7. 17.)

En pratiquant la doctrine de Jésus-Christ on rend témoignage à sa divinité.

Dans la biographie de la princesse Amélie de Gallitzin, née comtesse de Schmettau, morte il n'y a que quelques années, nous trouvons quelque chose de remarquable au sujet de l'incrédulité et de la foi. — Amélie de Gallitzin avait été élevée dans la religion catholique, mais malheureusement, et comme c'est si souvent le cas, son instruction ne fut ni assez solide ni assez avancée. Rien d'étonnant donc que son esprit élevé n'y trouvât point la satisfaction qu'il y cherchait. Dévorée par la soif de tout approfondir, de tout savoir, elle se lança dans l'étude des sciences les plus abstraites et travailla avec une ardeur et une ténacité qu'on ne trouve guères dans les personnes de son sexe, mais aussi avec un succès jusqu'alors inouï. Quand, par suite de sa position élevée, elle parut aux premières cours princières de l'Europe, elle fut admirée pour sa beauté, mais de plus, s'il nous est permis d'employer une expression usitée dans le monde, elle fut adorée pour sa science et sa vaste érudition. Voltaire lui-même se vantait d'être en correspondance avec cette femme distinguée. Son honneur demeura toujours intact, car elle avait la plus profonde aversion pour tous les vices ignobles, mais c'était afin de pouvoir sacrifier d'autant mieux à celui de l'orgueil qui régnait comme un dieu dans son cœur. Dans cet orgueil de la science, elle n'avait que du mépris pour la doctrine divinement révélée, et ne pouvait souffrir qu'on lui parlât de la croix, ce nom lui faisait hausser les épaules ; en un mot, le christianisme était devenu pour elle un objet de scandale, une folie. — Cependant un jour ses yeux tombèrent sur l'Evangile, elle y lut des passages qui lui plurent, d'autres qui ne lui plurent pas, jusqu'à ce qu'elle arrivât à ces paroles du Sauveur : « *Si quelqu'un veut suivre ma doctrine, il saura si*

elle est de Dieu. » — « Vraiment, se dit-elle, cette recommandation est raisonnable et juste. Il faut qu'on éprouve la chose avant de pouvoir en juger avec fondement. Eh ! bien, je veux essayer ! » Or, quand elle avait pris une résolution, elle l'exécutait. Dès ce moment elle se mit à observer toutes les lois du christianisme ; elle ne croyait pas encore, mais elle vivait comme une chrétienne. Aussi la parole du divin Sauveur eût-elle bientôt son accomplissement dans la princesse Amélie, son cœur fut vaincu, la raison se soumit à son tour, et cette femme naguères philosophe si orgueilleuse, devint une humble chrétienne. Elle renonça au grand monde pour se consacrer entièrement à l'éducation de ses deux enfants, dans l'école de la croix. Après qu'elle eût achevé cette œuvre maternelle et formé à l'aide de la grâce de Dieu et de ses propres exemples de piété, deux anges vivant dans la chair, — devenue mûre pour le ciel après lequel elle avait soupiré si longtemps, Jésus l'appela à lui et bientôt elle fut suivie de sa fille unique.

Le prince Démétrius, son fils, travailla et mourut comme un simple missionnaire en Amérique, à Marie de Lorette, le 6 mai 1840. (*Trésor d'anecdotes catholiques par A. Hungari* 1, *p.* 116.)

TROISIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« *Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.* »

(*Gr. Cat.* 1re-3e *q.*)

Le troisième article du Symbole nous enseigne que le Fils de Dieu, par l'opération du Saint-Esprit est devenu homme, c'est-à-dire qu'il a pris un corps et une âme semblables aux nôtres. C'est ce que nous appelons le mystère de l'*Incarnation* du Fils de Dieu et que S. Jean exprime par ces mots : « Le Verbe (c'est-à-dire le fils unique de Dieu) s'est fait chair et il a habité parmi nous. »

S. Augustin nous en donne une idée dans la comparaison suivante : « De même que notre pensée, dit-il, devient un son lorsque nous parlons, ainsi le Verbe de

Dieu s'est fait chair, sans avoir été changé en chair. » (*De Trin. lib.* 15. *chap. II.*)

Conséquemment nous croyons que *Jésus-Christ est en même temps vrai Dieu et vrai homme,* qu'il est homme-Dieu : il est Dieu de toute éternité, et il est devenu homme dans le temps; de sorte que, quand Jésus-Christ dit : « *Moi et le Père nous sommes un,* » il parle alors de lui-même comme Dieu ; et quand il dit : « Le Père est plus grand que moi, » alors il parle de lui-même en tant qu'homme.

Jésus-Christ est homme-Dieu.

Dans la douzième de ses instructions, S. Cyrille exprime cette vérité de la foi de la manière suivante « : Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble; car sans la foi à sa divinité, la foi à son humanité ne nous servirait de rien ; de même la foi à sa divinité ne nous serait d'aucun avantage, si nous ne croyions pas à son humanité. S'il était homme sans être en même temps Dieu, ses actions n'auraient eu aucune valeur pour effacer nos péchés, et s'il eût été simplement Dieu sans être homme, il n'aurait pu prendre sur lui le châtiment dû à nos crimes. »

(*Gr. Cat.* 4-5^{e} *q.*)

Par suite de là, il y a en *Jésus-Christ deux natures,* la *nature divine et la nature humaine,* de même *deux volontés distinctes l'une de l'autre,* une *volonté divine et une volonté humaine,* quoique celle-ci soit toujours parfaitement soumise à la volonté divine. C'est pourquoi le divin Sauveur dans sa prière au Jardin des Olives disait : « Mon Père! que votre volonté et non la mienne se fasse! » (*S. Luc.* 22, 42.)

Il y a deux natures en Jésus-Christ.

Jésus-Christ est Dieu parce qu'il est le Fils de Dieu; il est homme parce qu'il a pris un corps et une âme semblables aux nôtres ; de même, il est Dieu et homme parce que dans

sa personne il réunit la nature divine et la nature humaine. Ces deux natures en Jésus-Christ sont distinctes et non confondues ou mêlées, c'est-à-dire, elles ne sont pas tellement unies qu'elles ne forment plus qu'une seule nature, comme le prétendaient quelques hérétiques, entre autres Eutychès et ses sectateurs. Ils affirmaient qu'en Jésus-Christ il n'y avait qu'une *seule nature* parce que l'Eglise avait décidé contre Nestorius qu'il n'y avait qu'une *seule personne*. — Ils disaient que la nature humaine avait été absorbée par la nature divine, qu'elle y avait été mêlée comme une goutte de miel à l'océan, comme une goutte de cire est dévorée par le feu; de manière que le corps, tout l'extérieur de Jésus-Christ n'offrait que l'apparence d'un homme, de même que dans la sainte Eucharistie, il n'y a plus que l'apparence de pain et de vin. Cette hérésie fut condamnée au quatrième concile œcuménique de Chalcédonie.— Donc *en Jésus-Christ il y a deux natures distinctes unies dans une seule personne, la personne du Verbe*, c'est ce que le même concile a défini par ces mots : « Nous déclarons d'une voix unanime que l'on doit confesser un seul et même Jésus-Christ, Notre Seigneur; le même parfait dans la divinité et parfait dans l'humanité, sans confusion, sans changement, sans division, sans séparation, sans que l'union ôte la différence des natures.

Alamandure, roi des Agaréniens, et les hérétiques.

De même que de nos jours il y a malheureusement des esprits-forts qui ne croient qu'à l'humanité de Jésus-Christ, ainsi aux premiers siècles du Christianisme il s'en trouvait qui croyaient tout l'opposé. Ils croyaient que le Sauveur était seulement Dieu sans être homme. Alamandure prince des Agaréniens fit un jour informer ces hérétiques qu'il venait de recevoir une lettre qui l'informait de la mort de l'archange S. Michel. Quand ils lui répondirent que c'était impossible; « Mais comment alors, leur dit-il, le Fils de Dieu, s'il n'a pas eu deux natures unies en sa personne, a-t-il pu mourir, vous qui prétendez que les anges ne peuvent mourir? »

(*Gr. Cat.* 6e *q.*)

Néanmoins il *n'y a pas en Jésus-Christ deux personnes, mais une seule personne, à savoir la personne divine, car les deux natures sont unies d'une manière inséparable dans la seule personne du Fils de Dieu.*

Comment se peut-il qu'il y ait deux natures en une seule personne?

A tous ceux qui sont assez curieux pour vouloir comprendre comment la divinité et l'humanité sont unies dans une seule personne, S. Augustin répond: « Veuillez m'expliquer d'abord comment il se fait que l'âme dans son union avec le corps ne forme qu'une personne, un seul homme. Si Dieu dans sa toute-puissance et sa sagesse est en état de le faire chaque jour dans la génération de l'homme, il doit avoir été capable aussi d'unir la nature divine et la nature humaine pour la rédemption des hommes. » *(Epist.* 137 *ad Volus. cap.* 3.*)*

(*Gr. Cat.* 7e *q.*)

L'incarnation du Fils de Dieu est attribuée à l'opération du Saint-Esprit, parce qu'elle est par excellence une œuvre de l'amour divin et de la grâce en faveur des hommes. « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique. » (*S. Jean.* 3, 16.) Or comme on attribue spécialement au Saint-Esprit les *œuvres de l'amour*, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut quand il s'est agi de la Sainte-Trinité, on lui attribue avec raison la *plus grande œuvre de l'amour divin*, l'incarnation du Fils de Dieu.

L'incarnation du Fils de Dieu est la plus grande œuvre de l'amour divin.

Le Père céleste montra l'excès de son amour et de sa bonté pour nous, en nous sacrifiant *son Fils unique et bien-aimé*, et le divin Sauveur, en acceptant avec joie ce sacrifice et en devenant homme. Tertulien nous dépeint cet amour

ineffable de Dieu au moyen d'une comparaison: — Une pauvre créature possédait une pierre extrêment précieuse, son unique richesse, et la laissa tomber dans un bourbier. Désolée et consternée, elle déplorait la perte qu'elle venait de faire et ne savait comment y remédier. Or le roi de ce pays, accompagné de son fils bien-aimé, vint à passer par là et voyant sa désolation ainsi que sa perplexité, il ordonna à son fils d'endosser les habits pauvres et déchirés du malheureux, et de retirer la pierre précieuse de la fosse. Le prince obéit avec joie; il se revêtit des habits misérables, descendit et sauva heureusement le trésor. — Cette belle comparaison a-t-elle besoin d'une plus ample explication? Qui ne voit au premier coup d'œil que par ce roi il faut entendre le Père céleste, par le fils du roi le divin Sauveur, par ces vêtements pauvres la nature humaine qu'il prit par amour; que par cette malheureuse créature il faut entendre l'homme déchu, par cette pierre précieuse son âme tombée dans la boue et l'ordure du péché, et que dans cette allégorie se réflète l'amour le plus pur, le plus sublime de la divinité! Pourtant ce n'est qu'une faible image de l'amour inénarrable de Dieu dans le mystère de l'incarnation. « Autrefois, dit S. Léon, la bonté de Dieu avait adopté les hommes et leur avait accordé de nombreux bienfaits; mais elle dépassa la mesure de tous les bienfaits accordés jusqu'alors, quand, dans la personne de Jésus-Christ, la miséricorde descendit vers les pécheurs, la lumière sur les aveugles, et la vie même sur les morts. » *(Serm.* 23.*)*

(*Gr. Cat.* 8-11e *q.*)

Jésus-Christ, le Fils de Dieu a pris la nature humaine dans le sein de *Marie, la plus pure des vierges;* c'est pourquoi on dit dans le symbole: « *est né de la vierge Marie.* » — Marie est appelée *la plus pure des vierges*, parce qu'elle est toujours demeurée vierge sans la moindre tache et d'une incomparable pureté, aussi bien *avant* que *pendant* et *après* la naissance du divin enfant, comme on peut le voir par les paroles du prophète

Isaïe : « *Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils, etc.* » (7, 14.) Ainsi *Marie* fut *Vierge* non-seulement avant son enfantement et pendant son enfantement; mais elle est demeurée encore *Vierge après* l'enfantement, et nous ne devons pas nous laisser tromper à ce sujet, à cause de quelques expressions de l'Ecriture-Sainte, où il est parlé par exemple des *frères de Jésus-Christ;* car souvent on y appelle tous les proches parents *frères*, tels que Loth et Abraham; de même les cousins de Jésus-Christ furent appelés ses frères. (*Matth.* 12, 46.) — La *perpétuelle virginité de Marie* fut proclamée dogme de foi dans le troisième concile de Constantinople; et, dans le concile de Latran sous le pape Martin I, l'anathème fut lancé contre tous ceux qui oseraient nier cet article de foi. — Marie est appelée aussi « *Mère de Dieu;* » car quoique Jésus-Christ n'ait pris d'elle que la nature humaine, elle est néanmoins appelée à juste titre « *Mère de Dieu* » parce que Jésus-Christ qui naquit d'elle selon la chair, est *vrai Dieu.* « Le saint qui naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu. » (*S. Luc.* 1, 35.)

Marie est mère de Dieu.

Au cinquième siècle se leva un hérésiarque célèbre, appelé Nestorius qui prétendait trouver deux personnes en Jésus-Christ. Selon lui, le Sauveur n'était fils de Dieu que par adoption, et non par nature, et la sainte Vierge n'était pas la mère de Dieu, puisque le fils qu'elle avait mis au monde, n'était pas une personne divine, mais humaine. — Cette hérésie fut anathématisée par le troisième concile d'Ephèse. La sainte Vierge y fut solennellement proclamée Mère de Dieu et le monde entier applaudit à cette décision. Elle est réellement la Mère de Dieu, parce qu'elle a enfanté un fils qui est Dieu et dans lequel il n'y a d'autre personne que la personne divine. Elle n'est pas la mère de la divinité ou de la nature divine, mais elle est la mère de celui qui est Dieu.

Saint Cyrille, le fidèle défenseur de la divine maternité de Marie.

S. Cyrille, patriarche d'Alexandrie (mort en 444) fut le puissant antagoniste de l'hérésiarque Nestorius et défendit avec autant d'ardeur que de science *la maternité divine de Marie* contre ce sectaire. Voici quelques extraits de ses ouvrages dans la lutte glorieuse qu'il soutint. « Le Verbe par sa nature, Fils de Dieu, avant de s'unir à la chair, ne perdit pas la qualité de Fils de Dieu, quand il y fut uni; mais Dieu n'est pas son père selon la chair. Puisque la sainte Vierge enfanta le Dieu fait homme, nous l'appelons mère de Dieu. Il est donc le Fils de Dieu, le Seigneur Jésus-Christ, avant comme après l'incarnation. Le Verbe engendré du Père n'était pas un autre Fils, celui né de la Vierge n'était pas un autre Fils, mais celui qui est avant tous les temps naquit, comme nous le croyons fermement, selon la chair, de la femme. Non comme si sa divinité eut dû l'existence à la Vierge, mais parce que le Verbe éternel fut engendré d'elle selon la chair. » Voici comment-il expose par une comparaison la divine maternité de Marie. « Le mystère du Verbe naissant d'une femme, écrit-il aux solitaires, ressemble sous certains rapports à la naissance des hommes. Les mères en effet portent dans leur sein la chair, qui par l'influence mystérieuse de Dieu s'accroît, se développe et arrive à une forme humaine. Dieu de son côté, d'une manière que seul il connaît, donna à cet être l'âme. La nature de l'âme est autre que celle du corps, et cependant on ne dit pas que les mères ont enfanté une partie de l'homme, mais bien l'homme tout vivant tel qu'il est, composé d'un corps et d'une âme, quoiqu'elles ne soient mères que selon le corps. Personne ne dira: Elisabeth enfanta le corps et non l'âme; car elle enfanta Jean, un seul homme composé de deux parties bien différentes, d'une âme et d'un corps. — Et c'est ce que nous pouvons admettre, alors même qu'il s'agit de la naissance d'Emmanuël. Le Verbe, le Fils unique fut engendré de Dieu, mais après que, s'étant fait lui-même chair, il est devenu

fils de l'homme et semblable à nous, il n'est pas inconvenant, mais plutôt nécessaire de reconnaître que, selon la chair, il naquit d'une femme. Ainsi l'âme de l'homme vient au monde avec le corps, elle est considérée comme formant un seul tout avec lui, quoiqu'elle en diffère quant à la nature et subsiste d'une manière qui lui est propre. Or celui qui nommerait la mère de quelqu'un, mère de son corps et non mère de son âme, passerait sans doute pour un insensé. Il est vrai qu'elle a enfanté un être vivant, composé de deux parties de nature différente, de sorte que chacune d'elles demeure ce qu'elle est; mais elles forment par leur union, une seule personne, et se communiquent mutuellement ce qui est propre à chacune d'elles. » (*Ad Monachos, cap.* 12.)

En tout ceci il faut bien remarquer que Jésus-Christ comme homme n'eut pas de père ; car Joseph le chaste époux de Marie n'est fut que son père nourricier ; c'est pourquoi il est dit en S. Luc (3, 23) : « Jésus passait pour le fils de Joseph. »

(*Gr. Cat.* 12-13e *q.*)

Le fils de Dieu est donc devenu homme, et cela 1) *uniquement par amour pour nous,* afin de devenir notre Sauveur et notre médiateur auprès de son Père céleste, afin de pouvoir souffrir et mourir pour nous, car comme Dieu il était incapable de souffrir ou de mourir.

Pourquoi le Fils de Dieu est-il devenu homme ?

S. Théodore nous l'expose dans une belle comparaison : « De même, dit-il, qu'un médiateur s'interpose entre deux personnes qui se disputent, et prend l'une par la main gauche, l'autre par la main droite pour les rapprocher ou les réconcilier, de même l'homme-Dieu a formé un lien de paix entre la nature divine et la nature humaine, lien sublime qu'aucun nouveau péché des hommes ne pourra briser. Car lors même qu'un homme en particulier se sépare de Dieu par le péché, la nature humaine n'en demeure pas moins éternellement unie à Dieu dans la personne du médiateur. »

« Outre Dieu, dit S. Justin, nous adorons et nous aimons le Fils du Dieu ineffable; car il ne s'est pas fait homme dans son propre intérêt, mais dans l'intérêt de l'humanité, afin qu'il pût par lui-même participer à nos souffrances et y porter remède, comme étant notre pontife. *Jésus unit l'homme à Dieu.* Le médiateur entre Dieu et l'homme devait en quelque sorte avoir de la parenté avec les deux parties, afin de rétablir l'amitié entre elles. Comme Jésus était *homme*, et par là même capable de souffrir pour notre salut, ainsi il était également *le Fils de Dieu* pour qu'il fût en état de nous secourir et d'être glorifié. »

2) *Le Fils de Dieu est devenu homme* afin de nous enseigner par l'exemple de sa vie, aussi bien que par ses paroles, la vertu et la sainteté à leur plus haut degré de perfection; les vertus qu'il nous a surtout enseignées sont: le zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, la douceur, l'humilité, la patience, la bonté et la miséricorde envers tous, même envers ses plus cruels ennemis, et l'obéissance à son Père céleste jusqu'à la mort.

Jésus-Christ est le modèle de toutes les vertus.

Dans le divin Sauveur nous voyons briller dans leur degré le plus élevé toutes les vertus, mais surtout:

1) *Le zèle pour la gloire de Dieu*, qui se manifesta principalement dans la manière dont il traita les violateurs du temple: « La Pâque des Juifs étant proche, Jésus monta à Jérusalem, et trouva dans le temple des marchands qui vendaient des bœufs, des brebis et des colombes, et des changeurs qui étaient assis. Et ayant fait un fouet avec des cordes, il les chassa tous hors du temple, avec les brebis et les bœufs, et jeta l'argent des changeurs et il renversa leurs tables; et il dit à ceux qui vendaient des colombes: « Emportez tout cela, et ne faites point de la maison de mon Père, une maison de négoce. » Alors les disciples se souvinrent qu'il était écrit: « Le zèle de votre maison m'a dévoré. » (*S. Jean.* 2, 13-17.)

2) *Le zèle pour le salut des âmes*, qu'il a dépeint lui-même d'une manière si touchante sous la figure du bon pasteur. « Je suis le bon pasteur » dit-il un jour aux Pharisiens. « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Mais le mercenaire et celui qui n'est point berger, et à qui n'appartiennent pas les brebis, voit venir le loup et délaisse les brebis, et s'enfuit; et le loup les ravit et disperse les brebis. Ainsi le mercenaire s'enfuit, parce qu'il est mercenaire et il n'a aucun soin des brebis. Je suis le bon pasteur et je connais mes brebis, et je suis connu des miennes. Comme le Père me connaît, ainsi je connais le Père, et je donne ma vie pour mes brebis. » (*S. Jean.* 10, 11-15.)

3) *La douceur.* Un jour le divin Sauveur avait fait prendre les devants à des envoyés, qui, dans leur route, entrèrent dans un bourg des Samaritains pour lui préparer une demeure. Mais ceux-ci ne le reçurent pas. Ce que voyant ses disciples Jacques et Jean, ils dirent: « Seigneur, voulez-vous que nous commandions au feu de descendre du ciel et de les consumer? » — Et Jésus, se tournant vers eux les reprit, et dit: Vous ne savez à quel esprit vous appartenez. Car le Fils de l'homme n'est point venu perdre les âmes, mais les sauver. (*S. Luc.* 9, 52-56.) Cette douceur, il ne la montra pas seulement ici, mais dans toutes les occasions.

4) *L'humilité.* Où ne se manifeste pas la profonde humilité du divin Sauveur? Depuis la crèche jusqu'à la croix nous le voyons embrasser les humiliations, et vivre sans cesse humble comme le dernier des hommes. Aussi pouvait-il dire à bon droit: « Apprenez de moi que je suis *doux et humble de cœur!* » (*S. Matth.* 11, 29.)

5) *La patience* au milieu des accusations les plus injustes, des persécutions, des peines et des souffrances de tout genre.

6) *La bonté et la miséricorde envers tous, même envers ses plus cruels ennemis.* « En effet il passa partout en faisant le bien; » envers les malheureux c'était un charitable Samaritain, pour les pécheurs et les pécheresses un ami et un consolateur,

comme pour la Madeleine repentante, pour Zachée, etc. Même à l'égard de ses ennemis les plus acharnés il fit éclater une bonté magnanime dont on n'avait jamais vu d'exemple. Il embrassa tendrement celui qui l'avait trahi et lui dit avec une divine mansuétude: « Mon ami, pourquoi êtes-vous venu? » Et lorsqu'il expirait sur la croix il pria encore pour les bourreaux qui l'y avaient attaché, disant: « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

7) *L'obéissance à son Père céleste jusqu'à la mort.*

Ainsi quand il allait entrer dans le chemin des douleurs et marcher à la mort, il disait: « Mon Père, que votre volonté et non la mienne se fasse! » etc.

La vision ou l'exhortation à imiter fidèlement Jésus-Christ.

Un vertueux jeune homme de Sienne, appelé Pietro de Fecelano, eut un jour une vision, qui avait plus de réalité que maintes choses qu'on voit étant éveillé. Il se crut donc transporté dans un vaste temple aux voûtes élevées, et dont les dalles étaient couvertes de cendres et de poussière. Les battants d'une grande porte s'ouvrirent, et il vit entrer, sous l'extérieur d'un homme pauvre et souffrant, le divin Sauveur, qui traversa l'édifice sacré dans toute sa longueur jusqu'au sanctuaire, où il s'assit sur un trône; les traces sanglantes de ses pas étaient visibles dans les cendres. Après lui vint sa *mère virginale* qui suivit exactement la trace des pas de son divin fils, et lorsqu'elle fut arrivée près de lui, elle monta et alla s'asseoir à son côté. Puis apparurent successivement les apôtres, les compagnons des apôtres et les docteurs, les martyrs et les confesseurs; tous suivirent exactement la même voie tracée par le divin Maître, arrivèrent près de lui et reçurent l'accueil le plus bienveillant. Après eux se pressèrent de nombreuses troupes d'imitateurs de Jésus-Christ, appartenant à toutes les nations et à tous les états. Le pieux jeune homme sentit clairement que cette vision l'excitait à marcher sur les traces de Jésus-Christ et à s'unir à ses fidèles imitateurs; il s'empressa de répondre à cette invitation et il devint en effet un sincère imitateur des

vertus de Jésus-Christ. Chrétien ! Fais de même, car voilà pourquoi *le Fils de Dieu devint homme!* Ce fut afin de te montrer par ses exemples et par sa doctrine le chemin de la vertu et de la sainteté. Aie donc bien soin de le suivre et de marcher sur ses pas, afin que tu puisses un jour entrer avec lui dans sa gloire !

(*Gr. Cat.* 14ᵉ *q.*)

Mais le divin Sauveur apprend surtout à la jeunesse chrétienne à obéir généreusement, à aimer la prière et l'instruction, à fréquenter la maison de Dieu, à croître en sagesse et en grâce comme en âge.

L'enfant Jésus au temple et à Nazareth.

Toutes ces belles vertus si dignes d'être imitées surtout par la jeunesse sont présentées d'une manière aussi brève que simple dans le passage suivant emprunté à la Bible : « Le père et la mère de Jésus allaient tous les ans à Jérusalem, à la fête de pâques, et lorsqu'il eut douze ans, comme ils étaient montés à Jérusalem, selon la coutume de cette solennité, et qu'ils avaient achevé les jours de la fête et s'en retournaient, Jésus enfant demeura à Jérusalem, et son père sa mère ne s'en aperçurent point. Croyant qu'il était avec leur compagnie, ils marchèrent durant un jour, et ils le cherchaient parmi leurs parents et leurs amis, et ne le trouvant pas, ils retournèrent à Jérusalem pour le chercher. Or il arriva que trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient admiraient sa sagesse et ses réponses. Et, le voyant, ils s'étonnèrent, et sa mère lui dit: « Mon enfant, pourquoi avez-vous agi de la sorte ? Voici que nous vous cherchions, votre père et moi, fort affligés. » Et il leur dit : « Pourquoi me cherchiez vous ? Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon père ? Et ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait : et il descendit avec eux, et il vint à Nazareth, et il leur était soumis : et sa mère conservait toutes ces choses en son

cœur, et Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » *(S. Luc* 2, 41-52.)

L'image de l'enfant Jésus.

Un enfant pieux avait reçu en cadeau une image représentant le divin Sauveur sous les traits d'un enfant, et tenant dans sa main droite un cœur brûlant d'amour. Chaque jour il allait se mettre devant cette image, puis prenant son cœur et le comparant à ce cœur de Jésus, il se demandait: « Mon cœur est-il comme le saint cœur de Jésus ? Suis-je devenu semblable au divin enfant? suis-je comme lui pieux et obéissant? aimé-je comme lui la prière et l'instruction religieuse? ai-je du plaisir à demeurer comme lui dans la maison de Dieu ? suis-je toujours disposé comme lui à servir Dieu et les hommes ? est-ce que je croîs aussi en sagesse et en grâce comme je croîs en âge? » Par ce saint exercice, l'enfant devint un homme vertueux et un fidèle serviteur de Dieu. Voilà aussi, mon fils ! ce que tu dois faire. Considère souvent l'enfant Jésus, et apprends de lui à pratiquer toutes les vertus qui doivent faire l'ornement d'un enfant sage, d'un bon chrétien, et le rendre heureux pour le temps et pour l'éternité.

(*Gr. Cat.* 15e *q.*)

Jésus-Christ choisit une vie *si pauvre* et *si humble :*

1) afin de souffrir pour nous dès son entrée dans le monde. « Le Fils de Dieu, dit Thomas de Jésus, fut un homme de douleurs dès le moment de sa conception jusqu'à celui de sa mort. Devant ses yeux apparaissait sans cesse la croix sur laquelle il devait mourir ; toujours elle demeura imprimée dans son cœur. O Seigneur! partout où je vous cherche, je vous trouve à la croix. »

2) Pour nous apprendre à ne pas aimer, ni chercher les biens frivoles de ce monde.

Sainte Marguerite de Castello.

S. Marguerite de Castello trouvait toute sa joie à méditer souvent sur la naissance de Jésus-Christ; elle ne goûtait pas

d'autre plaisir qu'à contempler cette divine enfance et sans cesse il lui semblait voir l'étable et la crèche de Bethléem avec le petit enfant Jésus si pauvre et si humble. Aussi après sa mort on trouva, dit-on, dans son cœur une pierre précieuse sur laquelle était gravée la naissance du Sauveur; on y voyait la sainte Vierge à genoux devant la crèche de son divin Fils. Cette pierre merveilleuse est encore conservée dans la chapelle de S. Dominique. Dieu voulait sans doute nous apprendre par ce miracle combien lui était agréable la méditation de la naissance du Sauveur, de sa pauvreté et de son humilité en naissant. Tâchons d'imiter cette sainte; et pour cela allons souvent en esprit à Bethléem afin d'y voir ce que Jésus et Marie nous y enseignent. Considérons y sa pauvreté! Une étable est sa demeure, et à nous il faut de belles maison, de magnifiques chambres! Marie n'a pas même un peu de linge pour emmaillotter son divin enfant; et nous, nous ne cessons de nous plaindre de nos vêtements qui ne sont jamais ni assez beaux, ni assez à la mode; à peine les tailleurs les plus habiles sont ils en état de satisfaire à notre vanité.

Pratique. 1) *Pensez souvent avec un cœur reconnaissant au grand mystère de l'amour divin, à l'Incarnation du Fils de Dieu,* mais surtout quand on sonne l'*Angelus.* Les saints en faisaient fréquemment l'objet de leurs méditations et en tiraient les plus grands profits. Aussi S. Bernard nous donne l'avis suivant : « Nous devons souvent méditer sa venue, puisqu'il est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu; et il nous accueillera avec bonté, si dans notre cœur, nous pensons à lui avec amour, ainsi qu'il l'a fait à sa première venue et comme il a promis de le faire dans la seconde. » 2) *Apprenez du divin enfant à souffrir et à combattre, et recourez fréquemment à lui dans vos souffrances et dans vos combats.*

Le petit enfant Jésus au milieu des épines.

Nous devons souffrir avec Jésus, car c'est par les souf-

frances que nous devons aller à lui. Tauler nous raconte le fait suivant : « Une sainte religieuse avait souvent désiré voir Notre-Seigneur Jésus-Christ sous les traits d'un petit enfant, tel qu'il était sur les bras de sa mère. Un jour qu'elle était pieusement agenouillée en présence de Dieu, notre divin Sauveur lui apparaît sous la figure d'un jeune enfant couché dans un buisson d'épines aigues, de manière qu'elle ne put venir jusqu'à lui pour le caresser, mais elle comprit bientôt pourquoi. » C'est que le chemin épineux des souffrances conduit à Jésus.

C'est au nom et par la puissance de cet enfant que nous devons nous armer. C'était vers le milieu du douzième siècle, quand un enfant à peine âgé d'un an fut placé sur le trône, sous le nom de Godefroid III, duc de Brabant. Ses sujets lui jurèrent fidélité et bientôt après s'élancèrent au champ de bataille pour combattre des voisins qui menaçaient leur indépendance. Dans ce combat, ils ne choisirent pour chef que cet enfant couronné, qu'on coucha dans un berceau et qu'on suspendit ainsi à un saule élevé, afin qu'il pût être vu de tous les soldats ; aussi nulle allocution, nul cri de guerre ne pouvait être plus éloquent et plus efficace que la vue de ce tendre enfant qui pleurait et tendait ses petites mains. En effet les hommes les plus courageux se précipitèrent en avant, ceux qui avaient senti faiblir leur courage et avaient reculé, revinrent à la charge, comme si la vue de cet enfant les eut couverts de honte, et une brillante victoire couronna leur courage.

La vie chrétienne est en réalité un combat continuel, se renouvelant sans cesse, et où il faut constamment faire preuve de courage ; or quel chef est plus puissant, qui peut mieux nous inspirer de la valeur, que le pauvre enfant de Bethléem? Comme le prophète Isaïe l'a dit : « La puissance repose sur ses épaules, car il porte le fardeau de toute l'humanité; maintenant comme dans la suite, il est l'admirable, le conseiller, le fort, le prince de la paix. » Mais la paix véritable et solide ne s'obtient qu'en combattant; et voilà pourquoi S. Cyprien a dit : « Armons-nous pour le combat au nom et par la puissance de cet enfant! » Mais contre qui? Ce n'est

pas contre les hommes qui nous rencontrent dans le chemin de la vie; non, car il nous a été ordonné d'aimer le prochain comme nous-mêmes; mais c'est contre tout ce qui porte le caractère de mensonge, de folie, de séduction, de penchant pervers, et par conséquent, contre tout mal qui s'élève au-dedans de nous. Donc si nous voulons appartenir à l'enfant Jésus et lui être fidèles, faisons une guerre continuelle à tout désordre, à tout égarement coupable, qui accuse le vieil homme en nous. (*Veith. Sermons pour les fêtes.*)

3) *Prenez la résolution de toujours agir et de faire tout comme Jésus l'a fait.*

Le fidèle imitateur de Jésus-Christ.

Nous lisons dans la vie de S. Vincent de Paule qu'entre les serviteurs de Dieu, il s'est spécialement exercé à l'imitation de Jésus-Christ, car dans toutes les occasions et les événements de sa vie, il se demandait : « Qu'eut fait en cette circonstance Notre-Seigneur Jésus? » Voilà ce que nous devons faire également; le divin Sauveur doit être notre guide, notre modèle dans tout ce que nous entreprenons et faisons.

La nouvelle horloge.

Dans certain village on sentait vivement le besoin d'avoir une horloge dans la tour de l'église, car rien ne marchait, rien ne s'accordait. Un jour on sonnait l'*Angelus*, au lieu du matin, à minuit; une autre fois au lieu de le sonner à midi, on le sonnait à dix heures et d'ordinaire à des heures indues. Un jour les paroissiens arrivaient aux offices une heure trop tôt, un autre jour une heure trop tard. Quand les uns se mettaient à table pour dîner, les autres sortaient seulement pour travailler. En un mot tout était sens dessus-dessous, c'était un désordre complet. Enfin on eut l'idée de mettre un terme à ce triste état de choses, en faisant fabriquer une magnifique horloge. Les aiguilles dorées indiquaient au cadran les heures du jour, et à chaque quart d'heure on entendait le timbre argenté d'une petite cloche résonner dans la tour et

sa voix joyeuse allait retentir dans toutes les habitations du village. Ce fut une allégresse générale dans toute la paroisse et chaque père de famille s'empressa de régler l'horloge de la maison d'après celle de l'église, si bien, qu'après peu de temps tout marcha à merveille au son de la cloche. Chrétiens! Ce que l'horloge fut pour cette paroisse, Jésus-Christ doit l'être pour nous. Sans Jésus, rien que du désordre; mais si nous avons soin de fixer toujours les yeux sur lui, dans les peines ou dans la joie, si nous réglons notre conduite sur ses exemples, l'horloge de notre vie sur le cadran céleste qui est Jésus-Christ, alors notre pèlerinage à travers la vie sera béni, exempt de désordre, et nous arriverons, au temps fixé, au port de l'éternelle paix.

QUATRIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« *A souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli.* »

(*Gr. Cat.* 1e *q.*)

Le quatrième article du Symbole nous enseigne que Jésus-Christ a souffert pour nous, qu'il est mort sur la croix et qu'il a été déposé dans le tombeau.

Récit de la passion, de la mort et de l'ensevelissement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, (d'après les quatre Evangélistes.)

Après que le divin Sauveur eut célébré la dernière Cène avec ses apôtres, il sortit du cénacle et s'achemina vers la montagne des Oliviers. Il avait pris avec lui Pierre et les deux fils de Zébedée et étant arrivé là, il commença à s'affliger et son cœur fut serré de tristesse. Alors il leur dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort; demeurez ici et veillez avec moi ! » Et s'étant un peu avancé il se prosterna le visage contre terre, priant et disant : « O mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi. Cependant que votre volonté s'accomplisse et non la mienne! » Alors un ange du ciel lui apparut et le fortifia. Et Jésus étant tombé en agonie, il re-

doubla sa prière; et il lui vint une sueur comme des gouttes de sang qui coulaient jusqu'à terre. — Et trois fois il répéta sa prière au Père céleste et recommanda à ses disciples de veiller et de prier. Alors arriva Judas accompagné d'une troupe degens armés deglaives et de bâtons, envoyée par les princes des prêtres et par les sénateurs du peuple. Or celui qui le livrait, leur avait donné ce signe: « Celui que je baiserai, c'est lui, arrêtez-le. » Et aussitôt, s'approchant de Jésus, il dit: « Je vous salue, maître. » Et il le baisa. — Jésus lui dit: « Ami, pourquoi êtes-vous venu? » — Alors ils s'avancèrent, et mettant la main sur Jésus, ils le saisirent. Sur cela, ils le menèrent chez Caïphe, le grand-prêtre, où les docteurs de la loi et les sénateurs étaient assemblés. Or, le prince des prêtres et tout le conseil cherchaient un faux témoignage contre Jésus, pour le livrer à la mort; et ils n'en trouvèrent pas, quoique plusieurs faux témoins se fussent présentés. Enfin deux faux témoins vinrent et dirent : « Cet homme a dit : Je puis détruire le temple de Dieu et après trois jours le rétablir. » Et le prince des prêtres se levant, lui dit : « Vous ne répondez rien à ce que ceux-ci disent contre vous? » *Mais Jésus se taisait.* Et le prince des prêtres lui dit : « Je vous adjure au nom du Dieu vivant de nous dire si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. » Jésus lui répondit: « Vous l'avez dit. Je vous déclare qu'un jour vous verrez le Fils de l'Homme, assis à la droite de la majesté de Dieu, et venant sur les nuées du ciel. » Alors le prince des prêtres déchira ses vêtements, disant : « Il a blasphémé; qu'avons-nous encore besoin de témoins? Voilà que maintenant vous avez entendu le blasphème. Que vous en semble? » Tous répondirent : « Il mérite la mort. » Alors on lui cracha au visage, on le frappa avec le poing. Ils l'amenèrent chargé de liens et le livrèrent à Ponce-Pilate, gouverneur. Quoique celui-ci reconnût l'innocence du divin Sauveur, le peuple ameuté et excité par les discours des princes des prêtres et des anciens, exigea sa condamnation à la mort de la croix, en criant avec fureur : « Qu'on le crucifie! et que son sang retombe sur nous et sur nos enfants! » D'un autre côté ils réclamèrent

la liberté de Barrabas, un insigne voleur. Alors on entraîna Jésus pour le crucifier. Mais Pilate avant de livrer Jésus aux soldats pour le mettre en croix, le fit encore flageller. Après l'avoir flagellé, les soldats du gouverneur Pilate traînèrent Jésus dans le prétoire, et toute la bande se réunit autour de lui. Ils lui arrachèrent ses vêtements et jetèrent sur ses épaules un lambeau de pourpre, posèrent sur sa tête des épines tressées en couronne, et lui remirent entre les mains le sceptre de roseau. Se prosternant dérisoirement devant lui, ils lui dirent en ricanant : « Salut, roi des Juifs! » Ils le couvrirent de crachats, le soufflètèrent et prenant le roseau, ils lui en frappèrent la tête. Alors lui ayant ôté le vieux manteau de pourpre, ils lui remirent ses vêtements, le chargèrent d'une croix pesante et l'emmenèrent pour le crucifier. Or en chemin ils rencontrèrent un homme de Cyrène, nommé Simon, qu'ils obligèrent à porter la croix. Epuisé de forces et courbé jusqu'à terre sous le pesant fardeau, le divin Sauveur arriva au lieu appelé Golgotha ou Calvaire. Il y fut crucifié entre deux voleurs, et ce qui avait été prédit par les prophètes s'accomplit : ses mains et ses pieds furent percés de clous, les soldats se partagèrent ses vêtements et sa robe fut jetée au sort. Dévoré par une soif brûlante, on lui offrit du fiel et du vinaigre. Les princes des prêtres et les anciens allèrent jusqu'à l'injurier, mais Jésus supporta tout avec une patience et une douceur admirables. « Père! pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Telle fut la prière qu'il fit pour ses ennemis. Or depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, des ténèbres couvrirent toute la terre, et vers la neuvième heure Jésus s'écria d'une voix pleine d'angoisses : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? » Et à ces paroles la foule se moqua de nouveau de lui. Puis il poussa un cri immense, et inclinant sa tête, il rendit l'esprit. Et voilà que le voile du temple se déchira de haut en bas, la terre trembla et les rochers se fendirent. Les tombeaux furent ouverts et les corps des saints qui y dormaient, se levèrent, et sortant de leurs tombeaux après leur résurrection, ils vinrent dans la ville sainte et apparurent à plusieurs. Or le

centurion et ceux qui étaient avec lui pour garder Jésus, voyant le tremblement de terre et tout ce qui arrivait, furent dans un grand effroi et dirent: « Vraiment celui-ci était Fils de Dieu. »

Jésus avait fermé les yeux au sommeil de la mort vers la neuvième heure (à 3 heures de l'après-midi) et dans la soirée du même jour, Joseph d'Arimathie, homme riche et disciple du Sauveur, alla trouver Pilate pour lui demander le corps de Jésus. Pilate ordonna de le lui donner. Et Joseph prit le corps précieux, l'enveloppa d'un linceul blanc et le déposa dans un sépulcre neuf qu'il avait fait tailler dans le roc, fit rouler une grosse pierre devant l'entrée du sépulcre et partit.

Jésus-Christ est donc réellement mort, car son âme s'est séparée de son corps, comme nous l'apprend le récit évangélique: « Jésus jetant un grand cri, dit: Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. » Et disant ces paroles, il expira. » (*S. Luc.* 23, 46.) Mais gardons-nous de croire que sa divinité se sépara alors de lui; non, la divinité resta étroitement unie aussi bien à son corps qu'à son âme. — Le divin Sauveur en se laissant ensevelir, rendit par là sa mort d'autant plus certaine, sa résurrection plus glorieuse et plus digne de foi. Aussi, quelle haute signification n'acquit point par là le tombeau de Jésus-Christ, et quel profond respect ne devons-nous pas avoir pour ce lieu saint!

Le saint Sépulcre à la cathédrale de Strasbourg.

Du côté méridional de la cathédrale de Strasbourg, l'évêque Berthoud II, né comte de Buchêque et fils du vicomte de Bourgogne, avait fait bâtir une belle et vaste chapelle qu'il dédia en 1394 à S. Catherine. — Il ordonna qu'il y fut enterré après sa mort, et, conformément à l'usage si touchant et si pieux du moyen-âge, il fit élever pendant sa vie même son tombeau dans la chapelle qu'il avait fondée et consacrée. Les maçons travaillaient avec ardeur au caveau, lorsqu'un jour l'évêque vint inspecter les travaux. — « Que Dieu vous garde! » dit-il en entrant, au maître maçon; — Eh! bien, où en est mon tombeau? » — « Que Dieu protége sa grandeur!

répliqua l'ouvrier, le tombeau sera de toute beauté, on pourrait bien y déposer notre Sauveur! » — Mais Berthoud en entendant ces paroles, et en voyant combien le pavé surpassait par la beauté de son travail celui du *saint Sépulcre* qui se trouvait dans une autre chapelle, dit aussitôt: « Non! il ne sera pas dit que mon tombeau surpasse celui du divin Sauveur! » — Et aussitôt il abandonna sa demeure sépulchrale à notre Seigneur et Dieu, afin d'y déposer le jour du Jeudi-Saint le corps du Sauveur. — Ce fut alors surtout qu'il ordonna au maître maçon de la faire belle, oui bien plus belle et plus riche qu'il ne l'avait commandé d'abord, et l'humble évêque se fit préparer pour lui-même un autre tombeau plus simple. (*Trésor d'anecdotes de Hungari.*)

Près du tombeau de Notre-Seigneur, pensons souvent à notre propre tombeau qui servira de demeure à notre cadavre jusqu'au grand jour de la résurrection. — Jésus-Christ par son tombeau, a sanctifié le nôtre, de sorte qu'il ne doit plus rien avoir d'effrayant pour nous, pourvu toutefois que nous n'oubliions pas d'amasser pendant notre vie des biens spirituels et des trésors impérissables.

Le tombeau est notre demeure.

Un jour qu'un homme riche, appelé Tudertin, eut chargé son domestique, le bienheureux Jacopone, de porter à sa demeure deux poulets qu'il venait d'acheter, celui-ci les porta au caveau funéraire que son riche maître avait fait construire dans l'église de saint Fortunat; par là il voulait faire comprendre à Tudertin que c'était proprement sa demeure et qu'il devait avoir soin d'y faire provision de biens spirituels et de trésors impérissables. C'était à ce souvenir que le saint homme Job s'écriait: « Je sais que vous me livrez à la mort, où une demeure est préparée pour tous les vivants. » (*Hunolt et Brunner.*)

(*Gr. Cat.* 5e *q.*)

Jésus-Christ a souffert, Jésus-Christ est mort, non comme Dieu, mais comme homme, c'est-à-dire selon la

nature humaine; car Dieu ne peut ni souffrir ni mourir. S. Jean Damascène remarque à ce sujet: « Puisque la divinité n'est pas accessible aux souffrances, il s'en suit qu'elle ne put souffrir avec le corps de Jésus. Nous disons bien que Dieu a souffert dans la chair, (parce que Jésus-Christ est aussi bien Dieu qu'homme dans une seule personne, et que par conséquent ces deux dénominations lui conviennent), cependant nous ne pouvons pas dire que la *divinité a souffert dans la chair ou Dieu par la chair*. De même que le soleil demeure intact et toujours brillant quoique l'arbre qu'il éclaire de ses rayons tombe sous les coups de hache, de même aussi la divinité du Verbe demeura intacte malgré son union personnelle avec l'humanité qui fut frappée par la mort.

Comparaison.

S. Augustin expose le même mystère au moyen d'une comparaison, quand il dit: «L'homme est *philosophe* non par le corps, mais par l'âme, et néanmoins on dit sans arrière-pensée: le *philosophe* est devenu aveugle, le *philosophe* est mort, le *philosophe* a été enterré, — toutes choses qui ne regardent pourtant que le corps. Ainsi, quoique Jésus-Christ soit selon sa nature divine le Fils de Dieu et le roi de gloire, on dit néanmoins en toute vérité: Dieu a été crucifié, Dieu a souffert, Dieu est mort, quoique tout cela s'entende de la nature humaine; car malgré les deux natures, qui se trouvent en Jésus-Christ, il n'y a pas deux Jésus-Christ, mais un seul, tout comme dans le philosophe il y a deux substances, le corps et l'âme, sans qu'il y ait pourtant deux hommes. — Il suit de là, que le même Jésus-Christ, vrai Dieu, et en même temps vrai homme, a été flagellé, couronné d'épines et crucifié. Ce fut là une admirable invention de la sagesse divine, la grande merveille de sa puissance, le chef-d'œuvre de son amour infini qui lui fit trouver le chemin des souffrances, quoique de sa nature il en fut exempt, en unissant dans la

personne du Verbe les deux natures, la nature divine et la nature humaine.» (*Epist.* 169 *al.* 102 *ad Evod.*)

Ce serait une grande erreur, oui, une impiété, de vouloir conclure que Jésus-Christ n'est pas Dieu, parce qu'il est mort à la croix.

Jésus-Christ en mourant à la croix put-il être Dieu ou le Fils de Dieu?

Dans chaque siècle du Christianisme, il s'est rencontré des gens, qui, ne voulant pas comprendre que le signe de la croix était le principe et l'expression de l'œuvre de notre salut, et refusant même de chercher ce salut, eussent désiré que la croix fut pour le moins enterrée sous la statue de Vénus ou de Minerve. En effet la croix est pour les âmes indifférentes et molles une folie, mais pour celles qui désirent leur salut, la croix est la force de Dieu. Un jour il arriva, nous raconte S. Athanase, que quelques sophistes prétentieux, qui, de son temps, allaient parader et déclamer partout, se rendirent dans le désert auprès de l'illustre solitaire S. Antoine, non pour en recevoir des leçons de sagesse et de vertu, mais pour essayer sur lui les armes acérées du sophisme et du ridicule. Entre autres choses ils lui reprochèrent en ricanant, *de croire à un divin Sauveur et Rédempteur, d'adorer et d'invoquer comme Dieu quelqu'un qui était mort au gibet infâme de la croix.* La réponse qu'Antoine leur fit, fut digne de cet homme simple et grand. «Il vous plaît, leur dit-il, de nous injurier, de nous honnir; nous au contraire nous déplorons avec tristesse votre aveuglement. Vous voulez vous faire passer pour des sages, mais vous pourrez en juger par vous-mêmes! — De ces deux choses laquelle est la plus honorable et la plus honnête, ou d'honorer la croix, ou de servir vos dieux à qui vous attribuez vous-mêmes les plus énormes forfaits? A la croix brillent des vertus de tout genre dans le degré le plus héroïque; dans votre religion on ne trouve qu'une école d'immoralité et d'infamie. Nous devrions, selon vous, rougir de confesser que notre Sauveur est mort à la croix; et vous, vous ne rougissez pas d'adorer un Saturne qui dévora ses propres en-

fants, ou un Jupiter dont vous savez raconter tant de turpitudes! » Voilà comment S. Antoine ferma la bouche aux esprits-forts de son temps. (*Veith. Charitas. p.* 217.)

(*Gr. Cat.* 6-12e *q.*)

Jésus-Christ n'était pas *forcé* de souffrir et de mourir; mais il s'est soumis *volontairement* à toutes ces souffrances et même à la mort: « Il a été sacrifié, parce qu'il l'a voulu; » (*Isaïe.* 53, 7.) il a voulu souffrir et mourir afin de satisfaire à la justice divine pour nos péchés, « *pour les péchés du monde entier* » (1 *Epît. de S. Jean* 2, 2.) et ainsi nous racheter et nous sauver; c'est-à-dire, que *par son obéissance volontaire jusqu'à la mort de la croix*, il a procuré à la majesté divine une réparation ou une satisfaction surabondante pour l'injure que lui avait causée notre désobéissance, et qu'il nous a délivrés ainsi des châtiments éternels que nous avions mérités. Comme on avait péché *par l'arbre du paradis terrestre*, ainsi Jésus-Christ voulait nous sauver *par l'arbre de la croix.* C'est pourquoi S. Paul écrit dans son épître aux Romains: « Comme par la désobéissance d'un seul plusieurs sont devenus pécheurs, de même par l'obéissance d'un seul plusieurs deviendront justes. » (5, 19.) (*Cf. I Petr.* 2, 22-24 *et Is.* 53, 4-5.) Or cette satisfaction, Jésus-Christ seul pouvait la donner parce que l'injure faite à *l'infinie majesté de Dieu* exigeait une satisfaction *d'une valeur infinie;* telle fut en effet la satisfaction de Jésus-Christ, parce que c'était une *personne divine* qui la donnait; car plus haut placée est la personne qui satisfait, plus grande aussi est la valeur, et le mérite de la satisfaction. Oui, la moindre souffrance endurée par l'homme-Dieu, eut par elle-même suffi parce que le moindre de ses actes était d'une valeur infinie; « La moindre douleur, la moindre humiliation de Jésus-Christ » dit S. Thomas, eut été suffisante pour racheter le genre humain, à cause

de l'infinie dignité de sa personne; mais, ajoute S. Chrysostôme, ce qui suffisait à notre rédemption, ne suffisait pas à son amour. « *Jésus-Christ souffrit donc tant* afin 1) *de nous faire connaître la grandeur de son amour.*

Les héros de Calais, ou l'amour ineffable du Sauveur mourant.

Edouard, roi d'Angleterre, assiégeait en 1347 la ville de Calais en France. Chaque jour ses soldats ouvraient des brèches aux murs, mais chaque matin les assiégeants voyaient les murs et les remparts rélevés. Cependant les intrépides défenseurs de la ville mouraient de faim; les chats et les souris leur avaient servi de nourriture et ils en étaient réduits à manger du gazon et du cuir, cuits dans l'eau ; néanmoins loin de se rendre, ils résolurent de faire encore une vigoureuse sortie, mais le succès ne couronna pas leurs héroïques efforts, et ils se virent forcés de capituler, à la condition toutefois de pouvoir sortir librement de la ville avec les honneurs de la guerre. Edouard y consentit pourvu que six des plus notables Calaisiens vinssent, la corde au cou, lui apporter les clefs de la ville et se dévouer pour les autres. Tous les bourgeois étaient réunis au marché, quand le parlementaire leur apporta la décision du prince anglais. A cette nouvelle, Calais retentit de gémissements; une cruelle incertitude glaça les cœurs. Enfin Eustache de Saint-Pierre, le plus riche bourgeois de la ville, monta sur une élévation d'où il pouvait être entendu de tout de peuple et lui adressa ces paroles: « Amis et compagnons d'armes! Il faut que nous livrions six d'entre nos plus dignes concitoyens à une mort ignominieuse; telle est la volonté du cruel vainqueur. Qui d'entre nous est capable de se souiller d'une telle trahison? » — Personne! — Mais il est un moyen de nous élever au-dessus de cette trahison. Que celui à qui l'honneur est plus cher que la vie, s'offre lui-même volontairement à la mort! — Chers concitoyens, moi votre guide et votre chef dans les combats, je suis prêt aussi à être votre guide à la mort; je consens à être la première victime. Qui veut me suivre? » —

« Votre fils, » cria un jeune homme, encore à la fleur de l'âge. — « Ah ! mon enfant, s'écria Eustache, il faut donc que je sois immolé deux fois ! Mais soit; vous avez atteint l'âge et choisi la fin la plus digne d'un noble cœur. — Qui se présente encore? C'est le moment, mes amis, de montrer de l'héroïsme. » — « Moi, votre cousin, » lui cria Jean d'Aire. — « Et nous, vos proches parents, dirent Jacques et Pierre Wisant. » — Pour compléter le nombre des victimes, il se présenta tant de cœurs généreux, qu'il fallut tirer au sort pour savoir qui aurait l'honneur de mourir pour ses concitoyens. Vraiment, c'étaient des âmes d'un héroïsme sublime! Le triste cortége se mit enfin en marche; les habitants de Calais avec femmes et enfants sortirent en foule de la ville pour se rendre au milieu de l'armée des Anglais. Les adieux qu'ils firent à la maison paternelle furent déchirants, car les ennemis allaient bientôt s'en emparer et s'y établir. Le convoi des malheureux exilés était formé par les six généreuses victimes qui, la corde au cou, se présentèrent courageux et souriants au roi. — « Gauthier, demanda Edouard en s'adressant à Mauni, un de ses plus nobles chevaliers, sont-ce là les habitants les plus notables de Calais? » — « Oui, sire, non-seulement ce sont les hommes les plus nobles de Calais, mais même les plus nobles de toute la France, si la noblesse n'est autre chose que la vertu. » — « Ont-ils été livrés pacifiquement? N'y a-t-il pas eu d'opposition, de tumulte parmi le peuple? » — « Non, sire, le peuple n'en a livré aucun, ils se sont livrés d'eux-mêmes. » — Edouard secrètement courroucé de cette noble résolution de ses ennemis, commanda qu'on leur tranchât la tête, oubliant quelle honte il allait faire réjaillir sur toute l'Angleterre par une aussi froide cruauté. Mais au même moment, la reine son épouse, se présente à lui, et par ses tendres supplications et ses caresses elle sauve les héros de la mort. Depuis lors on donna à ces six hommes le nom de *héros de Calais*, et ils le méritèrent à juste titre.

Mais qu'est-ce que leur généreux sacrifice en comparaison du sacrifice d'amour de Jésus-Christ? Eustache de Saint-

Pierre et ses compagnons marchèrent à la mort pour leurs amis et leurs frères; Jésus-Christ mourut pour ses ennemis et ses persécuteurs; car « lorsque nous étions encore ennemis, nous fûmes réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils. » — Eustache et ses cinq concitoyens étaient prêts à subir une mort honorable et glorieuse; Jésus l'homme-Dieu subit la mort la plus ignominieuse au gibet de la croix entre deux larrons, comme le dernier des misérables. — Eustache et ses compagnons étaient prêts à endurer tout ce que la colère d'Edouard pourrait ordonner contre eux; Jésus endura plus de souffrances que n'en exigeait la justice divine; car en vertu de sa dignité d'homme-*Dieu*, il eut pu nous racheter par une seule goutte de sang, et néanmoins il vida le calice des douleurs jusqu'à la lie. Enfin, et c'est la différence principale : Eustache et ses compagnons étaient hommes, et souffrirent comme tels pour des hommes; mais Jésus était homme-Dieu, il était le roi d'immortelle gloire et d'infinie majesté, devant lequel les anges tremblent et les cieux frémissent; et néanmoins il souffrit pour les hommes. Oui ce grand Dieu souffrit pour de misérables créatures, ce roi de majesté pour de pauvres mendiants, ce maître puissant du ciel et de la terre pour des serviteurs ingrats! *Quel excès d'amour, quelle infinie bonté, quelle ineffable charité pour les hommes!* Il n'est donc pas surprenant que S. Grégoire, à la vue d'un amour aussi grand, s'écrie : « Le Fils de l'homme est devenu fou par amour pour les hommes. » Et que S. Paul appelle le mystère des souffrances de Jésus-Christ *la folie de la croix.*

Le divin Sauveur et S. Angèle de Foligno.

Le divin Sauveur s'adressant un jour du haut de la croix à S. Angèle de Foligno, lui dit : « Considère comment je suis suspendu à la croix; vois mon corps blessé et meurtri; pénètre dans mon intérieur et sonde mon cœur! qu'y découvriras-tu ? *de l'amour et rien que de l'amour.*

Comparaison et textes.

Supposons qu'un puissant roi de la terre, animé du désir de faire du bien à son peuple, de lui procurer le bonheur,

l'aisance de la paix, dépose la pourpre royale, la couronne et le sceptre, et que pour exécuter son plan, il n'épargne ni peines ni fatigues, qu'il entreprenne des voyages, se soumette aux privations et aux travaux, s'expose aux dangers et finisse par sacrifier sa vie, ne serait-ce pas quelque chose d'inouï et de merveilleux? et quiconque en entendrait parler, ne pourrait se persuader que c'est un fait historique, mais plutôt une fable, une invention. Eh bien! cet excès d'amour que jamais roi de la terre n'a montré pour ses sujets, Jésus-Christ notre roi et notre Dieu l'a montré; excès d'amour d'autant plus digne d'être admiré que la distance entre nous et Dieu était plus grande et qu'elle surpasse la différence qui existe entre un roi et ses sujets.

Celui qui est la grandeur même est devenu petit par amour pour nous; celui dont le règne embrasse tous les siècles et dont la domination s'étend à tous les âges et à toutes les générations est devenu pour nous la risée des hommes et le rebut de la populace. (*Ps.* 21, 6.) (*Bressanvide.*)

« Le Créateur des hommes ne s'est pas contenté de devenir homme, mais il a consenti à être déshonoré par les hommes; non-seulement à être déshonoré, mais à être mis à mort; non-seulement à être mis à mort, mais à mourir de la mort la plus cruelle, la plus ignominieuse, telle qu'était la mort de la croix. » (*S. Aug. Tract. in Joann.* 16.)

« Qui pourrait comprendre l'excès d'humiliation, de patience et d'abaissement où le Dieu de toute majesté est descendu, en se faisant homme, en se soumettant à la mort, en souffrant la mort infâme de la croix? » (*S. Bernard.*)

2) Pour nous montrer combien le péché est énorme et mérite d'être puni.

S. Isidore de Scète.

Un jour l'on trouva S. Isidore prêtre et anachorète, les yeux baignés de larmes. Le père qui le vit en cet état lui demanda pourquoi il pleurait: « Je pleure mes péchés, » dit-il, « et leur énormité, puisqu'il a fallu qu'à cause d'eux mon Dieu et mon Sauveur mourût sur la croix. » Lors même que

nous n'eussions offensé Dieu qu'une seule fois, nous n'aurions pas assez de larmes pour pleurer l'énormité de nos fautes et l'excès de notre ingratitude.

3) Pour nous apprendre à porter avec d'autant plus de patience notre croix.

S. Jeanne de la Croix, modèle de patience.

La vénérable Jeanne de la Croix était toujours gaie et contente au milieu des nombreuses maladies qu'elle eut à endurer: « Que ne puis-je, disait-elle souvent, verser les dernières gouttes de sang que j'ai encore, par amour pour vous, ô Sauveur du monde ! Encore plus de croix, ô Seigneur, encore plus de peines et d'amertumes, car je souffre pour vous, mon doux amour crucifié! » Une fois entre autres, qu'elle était accablée par la maladie pendant la nuit, elle disait : « O comme cette nuit se passe bien! il n'est pas de membre de mon corps qui soit sain ; chaque membre éprouve une douleur différente. O mon Sauveur ! je vous remercie de ces souffrances amères, c'est la plus grande grâce de ma vie. Si vous voulez me faire souffrir jusqu'à la fin du monde, je le supporterai avec une joie inexprimable. » Lorsque les autres religieuses pleuraient de compassion sur ses douleurs, elle leur disait ces mots: « Mes chères filles, laissez-moi souffrir, afin que je devienne conforme au Sauveur que j'ai reçu. La souffrance, c'est la plus belle hymne que je puisse chanter et jouer en l'honneur du Sauveur, mon hôte chéri. O Jésus, crucifiez-moi, continuait-elle, mais vous seul soyez ma croix ! Je veux être cloué à vous, je veux être transformée en vous, je veux être enterrée vivante, mais dans votre divin cœur ; je veux être toute ma vie dans le purgatoire, mais dans le purgatoire de votre divin amour . » (*Bède Weber, sermons au peuple Tyrollien.*)

Le présent du ciel ou le crucifix.

S. Geneviève eut beaucoup à souffrir. Or un ange lui apparut portant en main un beau crucifix qu'il lui donna en

disant : « Géneviève prend cette sainte croix que Jésus-Christ t'envoie du ciel pour ta consolation. Que cette croix te serve de miroir pour t'y regarder, et d'autel pour y prier. Es-tu triste, console-toi par cette croix ; es-tu attaquée par le démon, fuis vers elle; es-tu poussée à l'impatience, rappelle-toi la patience de celui qui est suspendu à cette croix. » (*Légendes d'Albert Werfer.*)

Parole remarquable d'un paysan Vendéen.

Un paysan de la Rairie revenait du combat. Il avait la tête fendue d'un coup de sabre et le sang ruisselait à flots. De jeunes filles vendéennes bandèrent ses plaies en pleurant. « Ce n'est rien, mes chères enfants, dit-il, Jésus-Christ a souffert beaucoup plus. »

Le roi blessé.

Fréderic avait perdu une bataille contre les Autrichiens. Le soir, brisé de fatigue, il se retira dans la chaumière d'un paysan où une troupe de soldats découragés s'étaient réunis. En entrant il déboutonna son vieil habit rapé d'où tombèrent plusieurs balles qui s'y étaient arrêtés ; à cette vue, les soldats, dans un transport de joie, se jetèrent à son cou, parce qu'il avait couru les mêmes dangers qu'eux, et bientôt ce fut une allégresse, non comme s'ils avaient perdu, mais plutôt comme s'ils avaient gagné la bataille. — Pauvres mortels! voilà comment nous sommes tous bâtis ; nous sommes moins malheureux quand nous avons quelqu'un à qui nous puissions confier les peines de notre cœur, ou qui ait souffert autant et plus que nous. Eh bien! ouvrez les yeux et jetez-les sur le chef, sur le roi des martyrs, Jésus-Christ, et écoutez ce qu'il vous dit du haut de la croix : « O vous tous, qui passez, voyez s'il est une douleur pareille à la mienne ! » — C'est pourquoi apprenez de lui à supporter vos douleurs avec patience.

Acceptez avec reconnaissance toutes les croix de la main de Dieu.

Avez-vous confiance dans la croix? souffrez-vous volon-

tiers? acceptez-vous avec reconnaissance chaque croix de la main du Seigneur?—Puissiez-vous ressembler à certain pieux solitaire qui s'était un jour rendu à la foire d'Alexandrie! Il s'arrêta entre autres devant la boutique d'un marchand qui ne vendait que des petites croix d'or et d'argent. Il eut bien désiré en acheter une, mais le tout c'était d'avoir de quoi la payer, et il n'avait rien. Il en prend une en main et demande: « combien vendez-vous cela! » — Le prétendu marchand lui dit qu'il ne vend par ces croix, mais qu'il les donne gratuitement. — « Acheter de cette manière, sans devoir rien payer, vraiment c'est un plaisir! » répondit le solitaire en riant. Puis il remercie cordialement notre homme, met la croix en poche et s'en retourne content chez lui, tandis que le marchand crie derrière lui: « C'est bien, frère, quand on est reconnaissant pour une croix. » Mais le lendemain voilà que le solitaire gagna la fièvre; il devint triste et abattu et la petite croix semblait n'avoir plus rien d'attrayant pour lui. Un moment il la prit en main, l'examina de tous côtés et découvrit sur la longueur, ces mots gravés en très-petits caractères: « La *fièvre quarte.* » Aussitôt il comprit ce que cette petite croix signifiait. Quand la fièvre l'eut quitté, il n'eut rien de plus empressé que de courir de nouveau au marché pour y découvrir son marchand, mais il eut beau chercher, boutique et marchand avaient disparu comme par enchantement. Se prenant alors à réfléchir, il se dit: ce ne devait pas être un marchand de la terre, mais un agent du ciel. Il s'en retourna tranquillement dans sa demeure, remercia Dieu de cette croix de douleurs et supporta avec une grande patience toutes les attaques de la fièvre. Il resta longtemps malade; enfin l'heure de sa délivrance arriva, car tout ne dure qu'un certain temps dans ce bas monde. Un messager céleste, le même qui lui avait donné la petite croix au marché d'Alexandrie, porta son âme au sein des joies éternelles. (*Le prédicateur et le catéchiste.*)

(*Gr. Cat.* 13-14e *q.*)

Les effets de la passion et de la mort de Jésus-Christ sont extrêmement grands et au plus haut degré salutaires pour nous.

Effets salutaires de la passion et de la mort de Jésus-Christ.

Voici comment S. Chrysostôme décrit avec son éloquence ordinaire les effets admirables de la passion et de la mort de Jésus-Christ: La croix a étouffé la colère de Dieu contre les hommes, opéré l'œuvre de la réconciliation, changé la terre en paradis céleste, uni les hommes aux anges, renversé la puissance de la mort, brisé la force du démon, détruit l'influence du péché, délivré le monde de l'erreur, apporté la vérité, effrayé les esprits malins, ruiné les temples des faux dieux, anéanti leurs autels, dissipé la fumée des sacrifices, enraciné la vertu et fondé les églises. La croix a déchiré la cédule de notre condamnation, détruit les prisons de la mort et montré l'amour divin dans sa splendeur la plus ravissante et la plus complète; « Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a sacrifié son Fils afin que tous ceux qui croient en lui, ne se perdent point. » Et S. Paul dit: « Lorsque nous étions encore ennemis nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils. » La croix est une forteresse inexpugnable, un bouclier invincible, la sûreté des riches, la félicité des pauvres, la protection des persécutés, l'armure des assiégés, la délivrance des peines, le fondement de la vertu, un étendard admirable et glorieux. La croix c'est la clef qui a ouvert de nouveau les portes des cieux, qui y a fait entrer le bon larron; c'est le pont au moyen duquel le genre humain, sur le point de s'abîmer dans les gouffres éternels et devenu indigne de la terre même, s'introduit dans la céleste patrie. Voilà tout le bien qu'a produit et que produira encore pour nous la croix! »

En considérant ces effets en particulier, nous trouvons spécialement que:

1) *Jésus-Christ nous a délivrés du péché par sa passion*

et sa mort. « Il nous a aimés et lavés de nos péchés par son sang. » (*Apocal.* 1. 5.)

Le missionnaire et les auditeurs ignorants.

Un missionnaire chrétien exposait à des auditeurs ignorants et d'un esprit lourd, le grand mystère de la Rédemption; il leur montrait surtout les admirables effets de la mort de Jésus à la croix, comment entre autres nous avons été délivrés de nos péchés et purifiés dans son sang adorable. Il imagina tous les moyens pour se faire comprendre et s'abaissa au niveau de leur intelligence comme on fait avec les petits enfants. Un jour il monta en chaire avec une boîte remplie de divers instruments. Il en tira d'abord un couteau tout couvert de rouille, puis il prit une petite bouteille d'où il laissa tomber quelques gouttes sur la lame rouillée qui, en un instant, devint brillante et pure comme un miroir. « Voilà, leur dit-il, ce qu'était le cœur humain; il était malpropre et souillé comme ce couteau, mais par le sang de Jésus-Christ, il a été purifié et il a recouvré son premier éclat. »

Rien de plus saisissant que ces paroles mises dans la bouche du divin Sauveur par S. Eusèbe. « L'homme étendit sa main rebelle vers l'arbre défendu, et voilà pourquoi je tendis mes mains aux bourreaux, afin qu'elles fussent attachées à l'arbre des douleurs, et je fus obéissant jusqu'à la mort de la croix. L'homme a péché par le *bois*, et c'est au *bois* que j'ai fait pénitence pour lui. L'homme est tombé près du bois plein de douceur, et je l'ai racheté sur le bois plein d'amertume. »

2) *Jésus-Christ nous a délivrés par là de l'esclavage du démon qui s'était rendu maître de nous au moyen du péché.* « Jésus-Christ s'est revêtu de chair et de sang, afin de détruire par sa mort celui qui avait l'empire de la mort, c'est-à-dire le démon. » (*Epît. aux Hébr.* 2, 14.)

Le sang de Jésus-Christ est l'arme la plus forte contre le démon.

S. Edmond avait l'habitude de faire chaque jour sa mé-

ditation, et choisissait pour matière la douloureuse passion du Sauveur. Un jour qu'il était occupé de ses études, et distrait par d'autres travaux encore, il la négligea. Or au moment même de se mettre au lit, le démon lui apparut sous une forme effrayante; le saint leva aussitôt la main droite pour se munir du signe de la croix, mais l'esprit impur lui saisit la main afin qu'il ne pût achever ce signe si redoutable pour lui. Alors le saint leva la main gauche pour se signer du moins ainsi, mais le démon la saisit encore et la tint immobile. Le serviteur de Dieu se voyant désarmé extérieurement chercha à s'armer intérieurement contre les attaques de son ennemi, par la prière. — Celui-ci n'y put résister et fut renversé entre le mur et le lit. Edmond se voyant vainqueur, s'élança à son tour sur le démon, le saisit avec violence, le frappa et lui dit : « Lève-toi ! je t'adjure par le sang de Jésus-Christ, dis-moi, quelle est l'arme avec laquelle je puis te nuire davantage et t'enchaîner le mieux? » Le démon répondit que c'était le *sang divin* qu'il venait de nommer. Et en effet cet ennemi de notre âme avait déjà montré par le fait, combien, ce qu'il disait, était vrai, puisque le même jour où S. Edmond avait omis de faire sa méditation habituelle sur le sang et la passion du Sauveur, le démon avait osé l'attaquer avec tant de force et de violence. *(Scaramelli.)*

Comparaison.

« Sur le bois de la croix Jésus-Christ a triomphé du démon et nous a délivrés de son esclavage; aussi ne craint-il rien tant que la croix. Oui, comme le chien tremble à la vue du bois c'est-à-dire du bâton avec lequel on l'a frappé, ainsi l'esprit malin tremble bien plus encore quand il voit la sainte croix, parce que, en la voyant, il se rappelle le bois de la croix avec laquelle Jésus-Christ l'a vaincu. » *(S. Cyrille.)*

3) *Jésus-Christ nous a délivrés par sa passion et sa mort de la damnation éternelle,* que nous avions méritée par le péché. « Dieu ne nous a pas appelés pour sa

colère (pour la damnation) mais afin que nous obtenions le salut par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est mort pour nous. » (1 *Epît. aux Thess.* 5, 9.)

Le Fils des blessures.

Saucius III, roi de Navarre, vint au monde par une blessure. Sa mère, au moment même qu'elle était enceinte de lui, reçut un coup de lance de la main d'un ennemi. Elle mourut; et l'enfant passa sa petite main à travers la plaie béante et vint sain et sauf au monde. On l'appela *Saucius*, ce qui signifie fils des blessures.

Ne sommes-nous pas tous aussi enfants des blessures? N'est-ce point par la mort et les plaies de Jésus-Christ que nous avons été sauvés de la mort éternelle et enfantés à une vie nouvelle?

4) *Jésus-Christ, par sa passion et sa mort, nous a réconciliés avec son Père et rouvert le ciel.* « Lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils (*Epît. aux Rom.* 5, 10.)— « Nous avons donc, par le sang de Jésus-Christ, la liberté d'entrer avec confiance dans le sanctuaire, (dans le ciel) vers lequel il nous a préparé une voie nouvelle et vivante. » (*Epît. aux Hébr.* 10, 19-20.)

Jésus-Christ nous a rouvert le ciel.

L'ancien Testament nous offre une belle image de ce bienfait spécial. (Num. 35.) D'après l'ordre de Dieu, il existait chez les juifs quelques villes désignées comme lieux de refuge, où ceux qui avaient tué involontairement ou par accident un homme, étaient à l'abri de toute poursuite judiciaire. Entretemps on examinait le fait et on discutait la chose en présence de tout le peuple; après même que l'auteur du meurtre avait été déclaré innocent, il n'en devait pas moins demeurer dans la ville où il s'était refugié, et y vivre en exil et loin de son lieu natal; il ne lui était permis de revenir dans sa terre *qu'après la mort du grand-prêtre.* —

Dieu voulait signifier par cette loi, que nul homme, si sainte et vertueuse qu'eut été sa vie sur la terre, ne pouvait entrer dans la céleste patrie *avant la mort du grand-prêtre éternel, Jésus-Christ.* Adam en avait été banni avec sa postérité, et les patriarches comme les prophètes en demeurèrent exclus *jusqu'à ce que le grand-prêtre Jésus-Christ eut accompli son sacrifice par la mort sur la croix et fut entré le premier triomphalement dans la Jérusalem céleste.* Alors se rouvrirent ces portes si longtemps fermées, et depuis elles demeurèrent ouvertes aux âmes qui participent aux mérites de la passion. Voilà comment le Paradis a été ouvert pour nous, mes Frères, et c'est un des plus grands bienfaits que le Fils de Dieu nous a témoignés par ses souffrances. *(Voyez Bressanvide.)*

Comparaisons.

« Personne ne peut passer en sûreté les flots du monde, à moins d'être porté par la croix comme par un navire. Plus d'un homme a la vue faible et ne sait voir loin; qu'il n'abandonne par ce vaisseau et il arrivera au port. » *(S. Augustin.)*

« La croix est la clef qui ouvre la porte du ciel et nous y laisse entrer. Aimez la croix, cette lumière du monde, et vous aurez Jésus-Christ pour guide durant toute l'éternité. » (*S. Bonaventure.*)

« Avant que la croix n'existât, il n'y avait pas encore d'échelle pour monter au ciel; voilà pourquoi ni Abraham, ni Jacob, ni David ni aucun autre mortel ne purent y atteindre. Mais cette échelle est dressée maintenant, depuis que la croix a été élevée, et les portes du ciel sont ouvertes. » (*S. Augustin.*)

5) *Enfin par sa passion et sa mort, Jésus-Christ nous a mérité des grâces surabondantes,* afin que nous puissions nous sanctifier et nous sauver. « Dieu nous a comblés en Jésus-Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles et de biens célestes. » (*Epît. aux Ephes.* 1, 3.)

Par sa passion et sa mort, Jésus-Christ nous a mérité des grâces surabondantes.

Ce fut avec un cœur plein de reconnaissance que les saints se rappelèrent ce bienfait.

C'était au pied de la croix que l'on voyait toujours saint Jérôme écrire et étudier. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il se tenait toujours si près de la croix: « C'est, dit-il, que cet arbre de vie me donne une ombre où je suis à l'abri du mal, et des fruits qui me fortifient dans le bien! Sous cette ombre je veux sans cesse m'abriter, et y goûter des fruits si doux. »

Pendant une tranquille soirée du mois de mai on entendit un religieux, le P. Fréderic Spée, de la Compagnie de Jésus, qui se reposait près d'une croix ombragée par un cerisier en fleurs, adresser les paroles suivantes au signe sacré de notre rédemption. « O sainte croix, je voudrais te nommer feu ardent, mais tu es plus brûlante et plus pénétrante que le feu! — O sainte croix, je voudrais te nommer pierre précieuse et perle d'Orient, mais tu vaux infiniment plus! — O sainte croix, je voudrais te nommer trésor par-dessus tous les trésors de ce monde; mais tu l'emportes de beaucoup sur tous les trésors imaginables, car tu es un trésor céleste, puisque tu portes le Sauveur du monde, l'agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde! O agneau de Dieu, attaché à la croix, aie pitié de moi; car par ta sainte croix tu as racheté le monde! »

Un frère convers vit revenir saint Dominique du pied de la croix, les yeux tout rouges et gonflés à force d'avoir versé des larmes; il demanda au saint fondateur pourquoi il avait tant pleuré près de la croix? — Et Dominique lui répondit : « Comment ne pleurerais-je pas? La croix est mon grand livre de comptes, où je lis ce que j'ai dépensé et ce que j'ai reçu! J'ai dépensé une grande partie de ma vie à commettre des péchés que mon divin Maître a dû payer si amèrement! Et j'ai reçu *tant de grâces*, dont je ne suis pas assez recon-

naissant! Comment ne pas pleurer alors en contemplant la croix?! »

Comparaison.

« Oui, la croix est belle; la croix peut être aimée; la croix procure de la joie. Il en est ainsi, mes frères! A celui qui s'attache à la croix elle épanche la vie, elle donne de l'allégresse, elle verse l'huile de la joie, elle transmet le baume des dons et des grâces célestes. Ce n'est pas un arbre sauvage pour celui qui l'embrasse, c'est un arbre de vie, un arbre fécond, un arbre de salut; sans quoi comment eut-il pu s'implanter dans le champ du Seigneur? » (*S. Bernard.*)

(*Gr. Cat.* 15e *q.*)

Jésus-Christ a mérité la grâce et le salut éternel, non-seulement pour ceux qui se sauvent réellement, mais encore pour *tous* les hommes sans exception, comme il est mort pour tous sans exception. C'est pourquoi saint Paul écrit: « Un seul est mort pour tous. » (2 *Epît. aux Corinth.* 5, 14.) « Jésus-Christ s'est livré pour la rédemption de tous. » (1 *Epît. à Tim.* 2, 6); et saint Jean dit dans sa première épître : « Il est la victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. (2, 2.) Quelle consolation, quelle douce pensée pour nous tous, et même pour les plus grands pécheurs!

S. Philippe de Néri et la religieuse découragée.

Dans l'histoire de la vie de S. Philippe de Néri, il est rapporté d'une religieuse qu'aux derniers jours de sa vie elle fut assaillie par des désolantes pensées de découragement et de désespoir, de sorte qu'elle ne cessait de se plaindre d'être rejetée de Dieu et d'avoir perdu toute espérance de salut. Tous les efforts pour lui rendre la confiance et la paix n'ayant abouti à rien, on pria enfin S. Philippe de Néri, cet homme apostolique à l'énergie et à la sagesse duquel tout le monde se fiait, d'assister cette fille inconsolable. Il s'approcha avec

un sourire céleste du lit de la malade et lui dit : « Pourriez-vous me dire, ma fille, pourquoi le Fils de Dieu a souffert la mort sur la croix? » — Elle répondit : « Pour les pécheurs. » — « Et qui êtes-vous? » — « Une grande pécheresse. » — « Eh bien! dans ce cas, reprit le Socrate chrétien, le paradis vous appartient! » Or ces paroles « le paradis vous appartient, » restèrent gravées si profondément et si constamment dans son cœur, que, délivrée de toute tentation de désespoir, elle conserva la plus grande confiance jusqu'aux derniers moments de sa vie. (*Veith.*)

(*Gr. Cat.* 16e *q.*)

Mais si tous ne se sauvent pas, quoique Jésus-Christ ait mérité pour tous le salut éternel, la faute en est uniquement aux hommes, parce que tous ne font pas de leur côté ce qui est nécessaire pour obtenir le salut, c'est-à-dire, que tous ne croient pas, n'observent pas les commandements et n'emploient pas les moyens de salut. Voilà pourquoi l'Esprit-Saint parlant par la voix de saint Paul a dit : « Jésus-Christ est devenu pour tous ceux qui lui *obéissent* l'auteur de leur salut éternel. » (*Epît. aux Hébr.* 5, 9.) Et saint Augustin nous dit à son tour : « Celui qui vous a créé sans vous, ne vous sauvera pas sans vous. »

Exemple tiré de la Bible.

Saint Paul écrit dans son épître aux Colossiens : « Moi, Paul, j'ai été établi ministre de l'Evangile; je me réjouis maintenant des maux que je souffre pour vous, *moi qui accomplis dans ma chair ce qui manque à la passion de Jésus-Christ pour son corps, qui est l'Eglise.* (23-24.) Saint Ambroise et d'autres saints docteurs remarquent au sujet de ce texte : « Mais manque-t-il donc encore quelque chose aux souffrances de Jésus-Christ? D'après saint Jean (17, 4.) il acheva complétement l'œuvre que son Père lui avait donnée à accomplir, et à la croix il s'écria : « Tout est accompli. » (*S. Jean*, 19, 30.) Est-ce que la valeur de ses souffrances n'est donc

pas infinie? est-il nécessaire que les mérites humains leur donnent un accroissement? — Il est vrai, Jésus-Christ a souffert pour nous et il a réparé une offense infinie par un sacrifice d'un prix infini; mais pour cela, nous, les membres de son corps, nous ne sommes pas dispensés de souffrir; car de même que Jésus-Christ, le premier homme nouveau, n'a pu entrer dans sa gloire qu'en souffrant, de même tous les autres doivent suivre le même chemin, puisque tous doivent vivre de sa vie, vivre comme il a vécu, s'ils veulent lui appartenir. Les souffrances des fidèles sont proprement les souffrances de Jésus-Christ lui-même, puisqu'il vit dans les siens, et par conséquent l'on peut dire avec S. Léon que la passion de Notre-Seigneur continuera jusqu'à la fin du monde. Ces souffrances des fidèles ne sont donc pas seulement utiles à eux-mêmes, mais encore à tout le corps, à toute l'Eglise; par là même qu'en elle il n'y a rien de scindé ni de séparé, mais que tout chez elle forme un ensemble parfaitement uni. »

Une comparaison de sainte Brigitte.

Relativement à ceux qui ne se rendent pas participants des fruits de la rédemption, et, par suite de là, deviennent sujets à la damnation quoique Jésus-Christ soit mort aussi pour eux, sainte Brigitte fait les réflexions suivantes : « Un damné est pour le Seigneur comme un fruit avorté pour lequel la mère ne souffre pas moins de douleurs que pour ceux qu'elle enfante à la vie. — Jésus-Christ a racheté au même prix et par des souffrances également grandes chaque damné aussi bien que chaque saint; mais le damné n'en a pas fait de cas. De même encore que l'avorton ne jouit ni de la douce nourriture du sein maternel, ni de la tendresse de ses paroles, ni de la chaleur de son cœur, de même aussi l'âme de celui qui meurt dans l'impénitence ne goûte pas les délices des élus; car elle a préféré ses propres délices qui sont si fausses et si trompeuses. Elle n'entendra pas pour sa consolation la douce parole de Jésus-Christ; car durant cette vie elle préférait les paroles qu'elle proférait elle-même,

celles du Sauveur lui étant insipides. Enfin elle ne ressentira point l'amour et la bonté de Jésus-Christ; car durant cette vie terrestre elle était froide comme glace pour tout bien. Elle ira donc où l'on jette les avortons et là elle demeurera éternellement dans la mort, puisqu'elle n'a pas voulu vivre dans la lumière et la vie de Jésus-Christ. » — Un grand nombre d'hommes ne participeront pas aux fruits de la croix, parce qu'ils sont les ennemis de la croix.

La croix est pour chacun ce que pour elle on est;
Elle est dure et pesante à celui qui la hait;
Mais pour quiconque l'aime et tendrement l'embrasse,
La croix est un trésor de douceur et de grâce.

Pratique. Puisque le divin Sauveur, touché de pitié, et dans un excès d'amour pour nous, a souffert des douleurs si cruelles, afin de nous racheter et de nous introduire dans le royaume de la grâce, nous ne devons jamais oublier cet amour infini, mais nous devons y répondre par un autre amour, « en vivant, dit S. Paul, pour celui qui est mort et ressuscité pour nous. (2 *Epît aux Cor.* 5, 15.) Nous nous efforcerons surtout de pratiquer les dévotions salutaires et les pieux exercices que l'Eglise catholique nous offre, afin de témoigner au divin Sauveur notre reconnaissance et notre amour pour sa passion et sa mort; en souvenir du Sauveur souffrant et mourant, nous observerons donc fidèlement chaque vendredi l'abstinence prescrite; pendant la Semaine sainte nous visiterons avec piété le saint sépulcre, nous ferons souvent le chemin de la croix et nous prendrons fréquemment, oui chaque jour, pour sujet de nos méditations les souffrances et la mort de Jésus-Christ, à l'exemple de tant de fidèles serviteurs et servantes de Dieu qui par là ont fait les plus grands progrès dans la vertu et la sainteté.

Didace, le pieux frère-lai.

S. Didace, frère-lai de l'ordre de S. François, trouvait sa

plus grande consolation dans la méditation de la croix et des souffrances de Jésus-Christ. Il faisait cette méditation en mettant ses mains en croix sur sa poitrine, et il s'y livrait avec tant d'affection, ses transports d'amour étaient si ardents, que ravi de ce qu'il éprouvait lui-même de douceur et de consolation, il s'efforçait de communiquer cette pieuse pratique aux autres. Aussi n'était-il jamais sans porter une croix de bois, afin d'avoir sans cesse présent à ses yeux son amour crucifié et de s'enflammer ainsi que les autres d'un amour toujours nouveau pour Jésus-Christ, de sorte qu'il pouvait s'écrier avec S. Paul : « Je me fais gloire de ne savoir rien parmi vous, que Jésus et Jésus crucifié. » Cette méditation de la croix alluma aussi en lui le désir le plus ardent du martyre, de manière qu'il pouvait dire encore : « Je suis crucifié avec Jésus-Christ. » Il obtint en effet la permission d'aller au milieu des infidèles, mais il ne put réaliser son désir. Enfin Dieu le visita par une cruelle maladie, et lorsque Didace fut proche de la mort, il embrassa la croix, la baisa, puis fixant continuellement sur elle ses yeux mourants, il s'écria avec un saint ravissement : « O doux bois de la croix puisque tu portes un si doux fardeau ; seule tu fus digne de porter le roi du ciel, » et disant ces mots, il remit son âme entre les mains de son Jésus crucifié. (*Marchant.*)

Les fidèles amis et adorateurs du crucifié.

Voilà aussi pourquoi les saints chérissaient tant la croix. S. André la salua de loin, il l'embrassa et s'y dévoua entièrement à son Sauveur. — S. Pierre l'aimait et fut crucifié la tête en bas. — S. Barthélémy la chérissait. On l'écorcha vivant, et quand la peau lui eut été enlevée, on l'attacha à la croix et on le décapita enfin. S. Sixte la chérissait; après avoir subi les tortures de la prison, il fut mis en croix. — D'autres qui ne souffrirent pas le martyre de la croix, furent attachés avec Jésus-Christ à la croix, en s'unissant à lui par la patience dans les tourments, par l'amour et les mortifications. Tels furent S. Paul, S. François d'Assise, et cent autres qui ne se glorifiaient que dans la croix. (*Marchant.*)

Pour l'édification du lecteur et l'utilité des prédicateurs nous faisons suivre ici plusieurs beaux traits historiques ayant quelque rapport avec les principales scènes de la passion de notre divin Sauveur, sous le titre de :

Principales scènes de la passion de Jésus-Christ, rendues sensibles par des traits historiques, et pouvant s'appliquer à notre conduite.

1. *Jésus au jardin des Olives.*

Ne refusez pas de boire avec Jésus-Christ le calice des douleurs! Sainte Claire, durant les dernières semaines de sa maladie, s'écriait toute ravie : « Reconnaissance infinie à mon Sauveur! Il m'a tendu le calice des douleurs; ô que ce calice est doux pour moi, rien ne peut m'affliger ni m'abattre; tout est supportable et léger pour mon cœur, parce qu'il aime mon Sauveur! » Les autres religieuses pleuraient; mais elle les consola en leur disant gaîment au revoir dans le ciel, puis elle s'endormit comme d'un doux sommeil.

Durant le dix-septième siècle un noble seigneur se mourait à Inspruck en Tyrol ; un grand nombre de ses proches et de ses amis étaient rangés autour de son lit de mort. Pendant qu'ils étaient là, on lui présenta une médecine amère et pour vaincre le dégoût qu'il pourrait éprouver, on l'engagea à la boire à la santé de la personne qu'il aimait davantage. Le moribond ayant regardé l'un après l'autre tous les assistants, arrêta enfin ses yeux sur une image suspendue au pied de son lit, et qui représentait *Jésus au jardin des Olives*. « C'est pour vous, mon très-cher ami! dit-il, que je bois ce calice, vous qui avez bu pour mon salut le calice des douleurs. »

Si un roi vidait une coupe à notre santé, on ne pourrait refuser convenablement de boire à la même coupe en son honneur. Or Jésus-Christ a vidé la coupe des douleurs pour notre salut, et nous, aurions-nous assez peu de respect pour le Roi des rois que de refuser d'y boire aussi ? Autrefois les apôtres sortirent joyeux et triomphants de la prison et de l'assemblée du grand conseil. Ils s'estimaient heureux d'avoir été trouvés dignes d'être méprisés et persécutés pour Jésus-Christ. Et nous, que faisons-nous?

2. *Jésus, l'innocence même, est chargé de chaînes.*

Un chevalier romain avait un fils unique qu'il élevait avec la plus tendre sollicitude et faisait instruire dans toutes les sciences qui convenaient à un jeune homme de sa qualité. Par amour pour son fils, il eut sacrifié non-seulement sa fortune, mais même sa vie, dans le doux espoir qu'il serait un jour l'honneur de sa maison et le soutien de ses vieux jours. Mais le fils, oubliant toutes les recommandations de son père, se plut à souiller par ses débauches et ses dissolutions la noblesse de sa naissance, et dans l'emportement de ses fougueuses passions, il forma l'affreux dessein d'ôter la vie à celui qui la lui avait donnée avec sa fortune. Il alla trouver l'empereur Tibère, auprès duquel il accusa, avec une effronterie inconcevable, son père d'avoir conspiré contre la vie de ce tyran soupçonneux. L'infortuné vieillard fut cité devant les tribunaux ; il y parut avec ses cheveux blancs, mais enchaîné comme un vil esclave, les yeux inondés de larmes et revêtu de la livrée sinistre des criminels. Son fils se présenta avec un front d'airain et revêtu de ses habits de cérémonie ; comme accusateur, il répéta encore une fois devant l'empereur romain et les juges assemblés, l'infâme calomnie par laquelle il accusait son père d'avoir conspiré contre la vie de Tibère. — Serenus, ainsi s'appelait le père, se tournant vers son fils dénaturé, souleva ses chaînes et s'écria d'une voix qui retentit dans toute la salle : « Ces mains, mon fils, vous ont si souvent pressé contre mon cœur et porté avec une tendresse toute paternelle quand vous étiez encore enfant; et c'est vous qui les avez chargées de ces chaînes de fer. Ces cheveux que la sollicitude pour votre jeunesse et votre bonheur, aussi bien que les chagrins récents ont blanchis avant l'âge, vous les avez couverts de honte et d'ignominie et ils remplissent mes derniers moments de désespoir. Votre langue, à laquelle j'ai appris, au milieu de mille caresses, à balbutier les premières paroles, forge maintenant la perfide calomnie qui me conduit à la tombe, couvert d'opprobre et d'infamie. Est-ce là la récompense de mes larmes et de mes

angoisses, la reconnaissance que je devais attendre pour mes peines et mes travaux? Mais les dieux mettront désormais un mur de séparation entre vous et moi; ils briseront les liens qui unissent le père au fils, et vous feront disparaître pour toujours de mes yeux. Néanmoins à votre moment suprême, je vous apparaîtrai encore; je viendrai secouer ces chaînes avec un bruit formidable qui retentira comme un tonnerre dans vos oreilles, et jettera votre âme effrayée dans la rage et le désespoir. » — A ce spectacle inouï, Tibère lui-même ne se posséda plus, et le peuple saisit des pierres pour faire expier au fils sa monstrueuse ingratitude. — Plus d'un parmi nous, se sent peut-être tenté d'imiter le peuple romain et de jeter la pierre à ce misérable. Mais un moment, s'il vous plaît; cette pierre, lancez-la contre vous-même! Quel est cet homme qui gémit sous le poids des chaînes et dont les mains sont étroitement serrées par des cordes? N'est-ce pas Jésus-Christ, votre doux et tendre Père, votre Sauveur, votre Rédempteur? Hélas! combien le renient parmi nous, l'attristent par leurs sentiments mondains et le jettent encore tous les jours dans les chaînes!

(*Voyez Bède Weber, Sermons au peuple tyrollien.*)

3. *Jésus-Christ condamné à mort.*

Si l'on vous persécute et calomnie, si l'on vous accuse et condamne injustement, que Jésus, injustement condamné à mort, soit votre modèle, votre consolation et votre force!

A cette époque de troubles où Guelfes et Gibelins se combattaient avec une animosité implacable, un seigneur noble de Florence, Antonio Bandinelli, nourrissait dans son cœur une profonde haine contre son concitoyen Frederigo Lanucci du parti gibelin. Un jour qu'il le rencontra hors de la ville dans un endroit isolé, il voulut mettre à profit cette occasion, et l'épée à la main, sans provocation aucune, il se précipita sur lui pour le percer.

Lanucci repoussa cette lâche agression et se défendit avec courage, mais sans outre-passer les bornes d'une légitime défense. En lutteur expérimenté, il porta à l'assassin un coup

de poing si vigoureux, qu'il le renversa à terre, et lui mettant aussitôt la pointe de l'épée sur la gorge, il lui cria: « Tu le vois, ta vie est entre mes mains; tu l'auras sauvé mais à condition que toute inimitié cesse désormais entre nous. » Bandinelli s'empressa de tout promettre et confirma même ses promesses par un serment solennel; à peine s'est-il relevé, qu'avec la prestesse d'un bandit, il se précipite de nouveau sur le généreux Lanucci qui n'évite qu'à grande peine le coup d'épée et se voit réduit à recommencer la lutte. « Misérable! s'écrie-t-il, puisque tu le veux, eh bien! tu recevras la part qui te revient. » La victoire, en effet, ne fut pas longtemps douteuse; Bandinelli atteint d'un coup mortel, s'affaissa sur lui-même, tandis que Lanucci s'enfuit et se rendit à Pise chez son ami Belfiore. De Pise, il fit connaître au Sénat de Florence, comment la chose s'était passée, mais sa justification ne trouva point de créance, surtout quand son perfide ennemi, qui avait repris les sens et s'était fait rapporter chez lui par quelques campagnards, eut accusé Lanucci d'être un lâche agresseur, un vil assassin. Sur sa déposition, l'innocent fut condamné judiciairement à l'exil perpétuel et ses biens furent confisqués; l'unique consolation qui lui restât, c'était la fidélité éprouvée de son ami Belfiore, chez lequel il trouva une nouvelle famille, une nouvelle patrie. Mais la mesure de ses infortunes n'était pas comble. Pendant une nuit, il entend tout à coup dans la chambre à coucher de son ami, de longs soupirs mêlés de râlements; aussitôt il s'élance de son lit jusque dans la pièce voisine où il trouve Belfiore étendu dans une mare de sang et portant encore dans la poitrine le poignard de l'assassin. A cette vue son esprit s'égare, ses yeux se troublent, et brisé par la douleur, il laisse échapper le flambeau allumé et tombe lui-même privé de connaissance à côté du cadavre. Bientôt au bruit qu'on a entendu, toute la maison est sur pied, et le lendemain matin de bonne heure, la justice se présente pour examiner les circonstances du crime. Tous les soupçons se portent de suite sur l'exilé, et ces soupçons semblèrent se changer en certitude, non-seulement à cause des circonstances

qui témoignaient contre lui, mais encore à cause de la condamnation qu'il avait subie précédemment à Florence. En effet, toutes les pièces parurent si convaincantes, si claires au sénat de Pise que Lanucci fut condamné à mort à l'unanimité des voix, malgré ses continuelles protestations d'innocence; sa tristesse même, si profonde et si sincère qu'elle fut par suite de la mort de son ami, passa pour de l'hypocrisie.

On vint annoncer à l'infortuné l'arrêt qui le frappait; à cette nouvelle foudroyante, il se roule à terre en grinçant ses dents, en mordant ses chaînes qu'il eut voulu briser pour se donner la mort, puis, se relevant; il va s'asseoir dans un coin de sa prison, plongé dans un sombre et morne silence comme s'il eut médité les plus sinistres projets, et dans cet état, qui fit frissonner même ses geôliers, il passa une partie de la nuit. Ce qui le jetait dans ces transports de rage et de désespoir, ce n'était point l'approche de la mort, car la vie n'avait plus d'attraits pour lui, mais c'était la pensée affreuse de devoir passer pour l'assassin d'un ami auquel il avait voué toute son affection et sa reconnaissance et dont il eut voulu racheter la vie aux dépens de la sienne. Quand les premières lueurs du jour naissant pénetrèrent à travers les barreaux de sa sombre prison, elles trouvèrent le patient un peu plus calme; en ce moment ses yeux découvrirent vis-à-vis de lui l'image de Jésus crucifié. Il y arrête ses regards et bientôt des larmes silencieuses commencent à couler, et ses traits si longtemps décomposés par le désespoir, se transforment en n'exprimant plus que l'attendrissement, la tristesse, la consolation et le calme intérieur. Les gardiens qui le considéraient avec attention, entrevoient alors ce qui se passe au fond de son cœur; il leur semble qu'une voix divine y murmure: « Tu es condamné-injustement, et moi qui suis le seul juste, le seul saint, vois ce que je souffre néanmoins pour toi! » Ils avaient bien jugé, car Lanucci, tombant tout à coup à genoux devant la croix, s'écrie au milieu d'un torrent de larmes et des sanglots qui oppressent sa poitrine: « O mon Dieu! mon adorable maître; Vous avez triomphé! Pardonnez-moi ces

moments de désespoir. Je ne repousserai ni la mort, ni l'ignominie qui m'attendent. Pendant ma vie, j'ai été souvent tiède et négligent dans votre service, mais à ce moment suprême je veux du moins vous être fidèle en imitant votre sublime résignation! » Dès cet instant, l'idée qu'on avait conçue de lui, changea complétement. Convaincus de son innocence, les gardiens mirent tout en œuvre pour faire partager leur conviction aux autres; l'opinion publique se déclara bientôt pour lui, et le peuple accouru en foule sur le lieu où se dressait déjà l'échafaud, se plaignait hautement de ce meurtre judiciaire; des voix nombreuses s'élevaient de toutes parts pour réclamer la révision du procès; elles devenaient même menaçantes, quand tout à coup un courrier florentin s'élance, bride abattue, à travers les rues de Pise, se présente devant les autorités de la république et leur annonce qu'ils aient à surseoir à l'exécution de Lanucci. Il les informe qu'à Florence des circonstances étranges venaient de se produire et prouvaient que l'accusé était innocent. En effet ce même Bandinelli qui avait attenté autrefois à sa vie et ensuite à son honneur en l'accusant de tentative d'assassinat, avait envoyé sur ses traces un bandit à Pise pour lui donner un coup de stylet, mais celui-ci s'étant trompé de chambre, avait frappé Belfiore au lieu de Lanucci. Pour se débarrasser de l'assassin qui eut pu le trahir, Bandinelli avait envoyé un autre brigand à sa rencontre, néanmoins le coup dont il fut atteint ne le fit pas mourir de suite, car il eut encore assez de temps et de forces pour faire connaître la conduite infâme de son instigateur qui fut aussitôt saisi et forcé de tout avouer. Cette découverte produisit à Pise une joie universelle et Lanucci fut reçu en triomphe à Florence où son retour fut célébré comme une fête. Cette histoire est peut-être un peu trop détaillée, mais la pensée principale qu'elle renferme, en jaillit lumineuse et rapide comme l'éclair, pensée qu'on peut résumer dans ces paroles:

« Je vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi. » *(Veith.)*

4. « *Qu'on le crucifie!* »

a) « *Qu'on le crucifie!* » *cri d'ingratitude et de malédiction.* Quel dégoût, quelle horreur n'avons-nous pas, de l'ingrat qui récompense son bienfaiteur, le sauveur de sa vie, en lui lançant un coup de poing dans la figure, ou un coup de poignard dans le cœur? — Cependant des faits aussi monstrueux ne sont ni rares, ni nouveaux, mais un des plus révoltants c'est celui que rapportent les annales du Bas-Empire. L'empereur Basile avait lancé une flèche contre un cerf d'une taille peu commune qu'il poursuivait à la chasse; le noble animal échappa au trait, mais se tournant aussitôt contre son agresseur, il enfonça sa puissante ramure sous la ceinture du prince et se prit à le secouer, à l'agiter dans les airs avec des bonds sauvages, de sorte que Basile eut été infailliblement broyé et tué si un homme de sa suite n'avait été assez intrépide pour s'élancer à son secours et couper la ceinture qui l'enchaînait aux bois de l'animal furieux. A peine Basile fut-il de retour de la chasse, que tous les grands de la cour entourèrent son libérateur pour le féliciter de sa glorieuse action, et personne ne douta que Basile n'en fît son courtisan favori ou ne récompensât sa fidélité par des magnifiques présents et des charges honorable. Mais Basile envisagea la chose autrement. Ne pouvant souffrir dans son orgueil d'avoir toujours sous les yeux un sujet auquel il était redevable de la vie, il accusa faussement cet homme d'avoir tenté de l'assassiner, en dégainant contre lui son couteau de chasse, et il le fit décapiter sur la place publique comme coupable du crime de lèze-majesté. Qui ne frémit d'indignation à la vue d'une ingratitude aussi noire? Aussi les historiens grecs Cedrenos et Zonara ne trouvent pas d'expressions assez fortes pour flétrir la conduite de ce monstre couronné. Mais où trouverons-nous des expressions suffisantes pour dépeindre l'horrible ingratitude avec laquelle le peuple de Jérusalem accueillit son maître et son Sauveur? Il était venu, non pour lui apporter des biens terrestres, mais des biens célestes, pour le délivrer,

non de la mort du temps, mais de la mort éternelle; et comment se manifesta leur reconnaissance? Par un cri sauvage, échappé à des milliers de poitrines, par un cri affreux : « Qu'on le crucifie! » *(Veith, paroles des ennemis du Christ.)* — Et où trouverons-nous enfin des paroles pour exprimer la monstrueuse ingratitude de tant de chrétiens qui se plaisent à crucifier de nouveau chaque jour par leurs péchés, leur roi et leur Sauveur, ce Sauveur dont l'amour ne connaît pas de bornes? — Ame chrétienne! je vous en prie, je vous en conjure: ne crucifiez plus votre Dieu, votre Sauveur par une vie coupable, ne criez plus désormais avec les juifs ingrats: « Crucifiez-le? » Car de votre côté se serait aussi un cri d'ingratitude et de malédiction, comme autrefois pour le peuple déicide. — Mais il en est un autre, un coupable que je connais, crucifiez celui-là; oui criez contre lui: qu'il soit crucifié! ce sera là un cri de justice, de reconnaissance et de bénédiction.

b) « *Crucifie-le!* » *cri de reconnaissance et de bénédiction.*

« Remarque, ô mon âme! dit S. Bernard, et réfléchis y bien : Je connais quelqu'un qui depuis plusieurs années est assis à la même table que toi, qui reçoit de ta main autant de nourriture qu'il en désire, qui est en discussion, en procès avec toi. Selon le droit héréditaire, il est ton esclave; mais parce que tu le traites trop doucement et que tu lui épargnes les corrections, il s'est révolté contre toi, t'a réduite toi-même en esclavage et te domine en tyran. Ce quelqu'un c'est un ami du monde, un contempteur de Dieu, un idolâtre de lui-même, un esclave du démon; que vous en semble? Si tu juges sainement, il me paraît que tu dois t'écrier avec moi : « Il mérite la mort, qu'il soit crucifié! » Ne te le cache donc pas; ne diffère point ce crucifiement, mais attache le coupable hardiment et constamment à la croix. — « Mortifie et crucifie le corps! »

5. *La flagellation de Jésus-Christ.*

S. Eulalie, n'ayant encore que douze ans, alla se présenter aux tyrans pour souffrir le martyre et fit aux païens des re-

proches sur leurs cruautés contre les chrétiens. Elle fut saisie, et son corps fut tellement frappé et lacéré, qu'il n'offrait plus qu'une seule plaie, comme celui de notre divin Sauveur; mais ravie de joie, elle s'écria : « O mon Sauveur! que je suis heureuse de pouvoir endurer quelque chose de votre flagellation! Vous ne le méritiez pas; mais moi, pécheresse, je devrais être mise en lambeaux à cause de mes péchés! » Sur ce, on la jeta dans les flammes où elle expira pendant qu'elle louait le Seigneur de l'avoir trouvée digne de souffrir quelque chose pour lui; on vit son âme s'envoler du corps et s'élancer au ciel, sous la forme d'une blanche colombe. Le bourreau, témoin du prodige, se convertit, fit pénitence et reçut le baptême.

Lorsque le malheur et les souffrances vous frappent comme d'autant de coups de verges, rappelez-vous alors comment votre divin Sauveur fut déchiré de coups par ses ennemis; priez et souffrez alors comme S. Eulalie! Pensez que vous aussi vous avez été en partie cause de la flagellation de Jésus-Christ, comme l'écrit S. Augustin : « L'innocence fut flagellée pour le crime, la sagesse fut méprisée pour la folie, la vérité tuée au lieu du mensonge, la justice condamnée au lieu de l'injustice, la bonté maltraitée au lieu de la cruauté, la vertu honnie au lieu du péché, et sur le Golgotha la vie mourut pour la mort. »

6. *Jésus est couronné d'épines.*

a) *La couronne d'épines et la couronne royale.*

Lorsque Charles V, roi de France, était étendu sur son lit de mort, il pria l'archevêque de Paris de lui apporter la *couronne d'épines* de notre Sauveur, et l'abbé de Saint-Denis la *couronne royale*. Il reçut la couronne d'épines avec une grande piété et un profond respect, non sans verser des larmes; et tandis qu'il la fit placer sous ses yeux, il ordonna de mettre la couronne royale à ses pieds. Arrêtant alors ses regards sur celle qu'avait portée le Rédempteur du monde, il dit : « O couronne précieuse, diadème de notre salut, quelle joie, quelle douceur tu procures à mon âme! Qu'il daigne me recevoir

dans sa miséricorde celui dont le sang a empourpré tes pointes! » Puis s'adressant à la couronne royale : « O couronne de France, que tu es précieuse, et, malgré ton prix, cependant si vile! tu es précieuse à cause du symbole de la justice que tu portes en toi, mais plus vile que tout le reste, quand on pense au fardeau, aux occupations, aux soucis et aux dangers de l'âme que tu prépares à ceux dont tu ceins le front! » — Ainsi sur la terre il n'est pas de couronne sans épines, et dans aucune couronne terrestre il n'y a autant de félicité que dans la couronne sanglante de Jésus-Christ. Bienheureux donc celui qui aime ici-bas la couronne d'épines; il obtiendra dans l'éternité la couronne de la récompense et de la gloire.

b) *Le soldat et la couronne de laurier.*

L'empereur Sévère-Pertinax avait ordonné à ses soldats de s'orner le front d'une couronne, en se rendant à certaine fête militaire. L'un d'entre eux ne put se résoudre néanmoins à porter sur la tête une couronne de laurier, et se contenta de la porter au bras. Interrogé sur la cause de cette contravention aux ordres de l'empereur, il donna cette belle réponse : « Il ne convient pas qu'un chrétien soit couronné sur la terre. » La vie présente doit être en effet pour le chrétien un temps d'épreuves et de combats, afin que la vie future devienne le temps de la récompense et du triomphe. (*Tertul. de coron. milit.*)

c) *Comment pouvez-vous aimer le luxe quand votre Sauveur est couronné d'épines?*

Godefroid de Bouillon témoigna le plus grand respect pour la couronne du Sauveur crucifié. Aussi quand il fut proclamé premier roi de Jérusalem par toute l'armée des chrétiens, il refusa de prendre ce titre et ne souffrit pas qu'on lui mît sur la tête la couronne des rois; il ne croyait pas qu'il convînt de se couronner d'or et de pierreries dans un lieu où le Fils de Dieu, le Roi des rois avait porté une couronne d'épines.

d) *La couronne d'épines source de consolation pour ceux qui souffrent.*

Le saint martyr Agapit, à peine âgé de quinze ans, se livra résolûment à la fureur de l'empereur Aurélien. Il fut fouetté de verges, plongé dans le feu, dans l'eau bouillante et torturé de plusieurs autres manières. Lorsqu'on finit par lui poser sur la tête des charbons ardents, il en remercia Dieu par ces paroles : « qu'est-ce, si ma tête est couronnée et brûlée ici-bas par des charbons, si plus tard elle doit être ornée dans le ciel d'une couronne resplendissante de gloire. Oh! qu'elle sera belle cette couronne de gloire, puisque les plaies endurées pour Jésus-Christ m'y serviront d'ornement!» (*Marchant.*)

7. *Jésus portant sa croix.*

a) *François de la croix.*

Vers le milieu du dix-septième siècle, se fit remarquer un homme qui prenait à la lettre ces paroles de Jésus-Christ: « que chacun prenne sa croix, etc. » C'était un frère-lai de l'ordre des Carmélites, appelé en religion François de la Croix. Au printemps de l'année 1643, ayant alors cinquante-sept ans, il prit une lourde croix de bois qu'il traîna derrière lui sur les épaules depuis Vallisolet à travers l'Espagne jusqu'en France; il passa de là à Gênes, puis à Rome, et au printemps suivant il voyagea ainsi jusqu'à Venise où il s'embarqua pour la Terre-Sainte. Quand, chargé de sa pesante croix il eut visité tour à tour Jérusalem, Bethléem, Nazareth et le mont Thabor, il retourna par Trieste, Rome et Gênes, et après avoir traversé au milieu de l'hiver les Pyrenées, la Biscaie et la Galicie, il revint à Vallisolet où il érigea sa croix dans l'église du couvent. (*Mystique de Gœrres.*) Quoique le divin Sauveur ne demande pas de nous un tel sacrifice, il veut néanmoins que nous portions après lui, avec joie et résignation, la croix qu'il nous a imposée, soit qu'elle consiste en peines ou en adversités, soit qu'elle se montre sous la forme des maladies, de revers ou de graves persécutions, etc.

b) *S. Pierre et Jésus portant la croix.*

On assure que S. Pierre ayant quitté la ville de Rome au temps des persécutions, rencontra à l'une des portes, Jésus-Christ chargé du pesant fardeau de la croix et lui demanda où il allait dans ce triste état? Et son divin Maître lui répondit: « Je vais à Rome, pour y être crucifié de nouveau, puisque vous refusez de souffrir pour moi. » S. Pierre, honteux de sa faiblesse et plein du plus vif repentir, retourna aussitôt en ville où il fut bientôt arrêté et eut le bonheur d'être condamné au supplice de la croix.

Nous qui avons imité S. Pierre dans sa faiblesse, quand l'imiterons-nous dans son noble repentir? Ah! que de fois Jésus eut pu nous dire: « Je marche de nouveau à la mort pour vous qui refusez de porter ma croix! » Nous ne voulons rien souffrir; la moindre fatigue nous fait murmurer, le nom seul, oui, la pensée même de douleur nous fait trembler. Est-ce là se montrer chrétiens et disciples d'un Dieu mourant à la croix? O Dieu souffrant! apprenez-nous à souffrir, aidez-nous à souffrir, sanctifiez-nous par nos souffrances, afin qu'unies aux vôtres, elles soient sanctifiées par les vôtres!

8. *Jésus attaché à la croix, ou Jésus mourant.*

a) *Auprès de Jésus à la croix, nous trouvons force et consolation dans nos souffrances.*

Une religieuse française, sœur Elisabeth, se heurta pendant l'obscurité de la nuit si violemment contre un coin, qu'elle blessa son œil de la manière la plus affreuse. Bientôt il s'enflamma et devint pareil à un charbon ardent. Les autres sœurs en la voyant dans cet état ne purent retenir leurs larmes, mais elle, de son côté, était ravie de joie en souffrant quelque chose pour le divin Sauveur et ne cessait de dire: « O croix aimable! O croix précieuse! O croix inappréciable! » Les médecins se présentèrent pour extraire l'œil, et sœur Elisabeth s'étendit sur une table comme s'il se fut agi de goûter les douceurs du sommeil. L'œil blessé fut extrait de son orbite au moyen de deux aiguilles poin-

tues et tous les nerfs furent coupés au moyen de ciseaux. Tranquille comme un agneau, elle ne laissait échapper de ses lèvres souriantes que quelques pieux soupirs. Les médecins ne pouvaient assez admirer son angélique patience et l'un d'eux élevant l'œil coupé, s'écria : « Voici l'œil d'une sainte ! » Lorsqu'on lui demanda pourquoi elle n'avait poussé aucune plainte, elle donna pour réponse : « Je ne pouvais me plaindre, car je m'entretenais sans cesse avec mon Dieu et mon Sauveur à la croix et je lui disais cent fois : « O mon Jésus, que votre présence est douce ! Quelles délices vous versez dans mon cœur ! » Quand on lui dit qu'il y avait du danger de perdre aussi l'autre œil, elle dit avec une naïveté charmante : « Que m'importe ! si je deviens aveugle, je n'en verrai que plus clairement mon divin Sauveur. » (*Bède Weber.*)

b) *Jésus à la croix nous apprend à aimer nos ennemis et à leur pardonner.*

Resté seul avec sa jeune sœur, un jeune Vendéen avait recouvert d'un tas de chaume les ruines de sa demeure et il l'habitait depuis quelques jours lorsque, par une sombre soirée d'hiver, des cris de détresse le réveillèrent subitement : « Ouvrez, au nom du ciel, » criait un malheureux; « je suis perdu sans vous. » A cette voix connue, le jeune Vendéen recule d'horreur : il avait devant lui l'assassin de sa famille. « Misérable, » lui dit-il, « que viens-tu chercher ici, toi qui as porté la mort sur le seuil même de cette porte ? » — « Ah ! c'est vrai ; mais on m'a reconnu là-bas, et j'entends les pas de ceux qui me poursuivent. » Il y eut alors dans l'âme du jeune homme un moment de lutte et d'angoisse difficile à décrire, et mille pensées contraires se croisèrent dans son esprit. Ouvrant enfin la porte; « entre, » lui dit-il, « Jésus-Christ a pardonné à ses bourreaux ; il faut bien que je te pardonne ! Va-t'en demain matin de bonne heure, et surtout que je ne te voie pas, car je craindrais de perdre patience et de te tuer dans ma maison. » Le vieux Vendéen a raconté souvent ce récit, sans se douter de ce qu'il

y avait de sublime dans son action et ses paroles. (*Une commune vendéenne.*)

c) *Que Jésus en croix soit le drapeau sous lequel nous voulons vivre et mourir.*

Lorsque M. le curé des missions étrangères eut donné l'Extrême-Onction au maréchal de Viomenil, sa fermeté naturelle semblait s'être retrempée dans ce sacrement, en même temps que sa résignation devenait plus touchante. Il bénit affectueusement ses enfants, et depuis ce moment il semblait avoir rompu avec la terre. Quelqu'un lui ayant dit que, comme guerrier, il regrettait peut-être de n'être pas mort sur le champ de bataille et sous le drapeau de l'honneur, le mourant qui tenait un crucifix à la main, le souleva et dit en le montrant: « Eh! monsieur, n'est-ce pas là le plus beau drapeau? »

d) *La vue de Jésus crucifié doit remplir le pécheur d'un sincère repentir*, quand il pense que Jésus a dû mourir à la croix pour nos péchés.

Un jour que S. Térèse entra dans sa cellule où se trouvait une image représentant Jésus-Christ couvert de plaies et mourant à la croix, elle ressentit une si vive douleur de ses péchés qu'elle se crut sur le point de mourir; elle se jeta à genoux et supplia avec larmes son divin Sauveur de ne jamais permettre qu'elle commît encore un seul péché, mais de lui accorder la grâce de vaincre tous ses mauvais penchants et ses coupables habitudes. « Ma prière, » dit-elle, « fut exaucée; car depuis ce temps je devins meilleure et je reçus de grandes grâces pour combattre et vaincre toutes mes inclinations perverses. »

Mais malheur aux pécheurs chez qui la vue de Jésus crucifié ne produit nulle impression. Le célèbre poète Le Tasse, dans sa *Jérusalem délivrée*, chante ces paroles que tout pécheur devrait répéter et méditer:

Dans ces lieux vénérés où tu trempas la terre
De torrents de sueur et de ton sang précieux,
Que n'ai-je, au souvenir de ce touchant mystère,
Deux fontaines de pleurs, ô divin roi des cieux!

Cœur! mille fois plus dur et plus froid que la pierre,
Pourquoi ne fonds-tu pas en des larmes d'amour?
Sache bien qu'ici-bas ceux qui ne pleurent guère
Durant l'éternité pleureront nuit et jour.

CINQUIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« *Est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité d'entre les morts.* »

(*Gr. Cat.* 1-3^e^ *q.*)

Le cinquième article du symbole nous propose deux vérités à croire : 1) *que Jésus-Christ est descendu aux enfers*, et 2) *que le troisième jour il est ressuscité d'entre les morts.*

Le premier point enseigne que l'âme de Jésus-Christ après sa mort descendit dans les limbes, c'est-à-dire, dans le lieu où les âmes des justes morts avant la venue de J.-C. attendaient le temps de leur délivrance. Cette délivrance des âmes justes par Jésus-Christ avait été annoncée par le prophète Isaïe quand il disait : « Voici ce que dit le Seigneur : Au temps de grâce, je t'ai établi pour dire aux captifs : Vos fers sont brisés, sortez ; à ceux qui sont dans les ténèbres, voyez la lumière! » S. Pierre s'exprime à ce sujet de la manière la plus claire : « Il est mort en sa chair, mais vivifié dans l'esprit par lequel il alla prêcher aussi aux esprits qui étaient en prison. » (C'est-à-dire qu'il leur annonça leur délivrance.) (1 *Epît.* 3, 18, 19.)

Ces âmes étaient celles des justes morts avant le Sauveur, exilées dans les limbes, parce que le ciel était fermé par le péché et qu'il ne devait être ouvert que par Jésus-Christ. « L'entrée du vrai sanctuaire, dit S. Paul, n'était pas encore ouverte » (avant Jésus-Christ) (*Epît. aux Hébr.* 9, 8.), et S. Augustin écrit : « Avant la croix,

il n'existait pas encore d'échelle pour monter aux cieux; c'est pourquoi ni Abraham, ni Jacob, ni David, ni aucun autre homme ne pouvaient y arriver. Mais maintenant l'échelle est dressée, car la croix s'élève et l'entrée du ciel est ouverte. » La première raison donc pour laquelle Jésus-Christ descendit aux enfers, c'était de consoler les âmes des justes, de les délivrer et de les introduire au ciel.

Jésus console et délivre les âmes des justes dans les limbes.

Quelle ne dut pas être la joie de ces âmes saintes quand elles virent leur divin Sauveur qu'elles avaient attendu si longtemps et avec tant d'ardeur? Pour nous en faire une idée, rappelons-nous un moment ce que les Israélites éprouvèrent quand ils gémissaient loin de la patrie dans les chaînes de l'esclavage à Babylone. Ils ne pouvaient oublier leur Sion bien-aimée, l'unique objet de leurs pensées, l'unique cause de leurs soupirs. Ils y pensaient (*Ps.* 136) lorsqu'ils étaient assis sur les bords des fleuves; ils en parlaient aux étrangers qu'ils rencontraient, et en tout temps comme en tout lieu, ils ne rêvaient qu'à Sion. « Que ma droite se dessèche, soupire l'un d'eux, que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi, ô Jérusalem ! » Aussi vif qu'était dans leur esprit le souvenir de Sion; aussi brûlant était leur désir de la revoir. Ils n'avaient qu'une consolation dans leur exil; ils savaient que Dieu leur avait promis par la bouche des prophètes qu'il les délivrerait du joug et briserait leurs chaînes; Israël devait recouvrer la paix, Jérusalem être rebâti, et le temple agrandi; de nouveaux plants de vigne devaient s'élever sur les collines de Samarie; celui qui avait dispersé Israël, le réunirait de nouveau, y veillerait avec amour, comme un pasteur sur son troupeau. Après soixante-dix années de bannissement et d'esclavage, parut enfin le temps si ardemment désiré. Cyrus, roi de Perse, avait été choisi de Dieu pour être l'exécuteur de ses desseins. (*Isaïe.* 43.) Après avoir vaincu Babylone et l'avoir soumise à son sceptre, il publia un édit

(2 *Paralip.* 36) par lequel il accordait aux Hébreux la liberté de retourner à Jérusalem et de rebâtir le temple au Dieu d'Israël. Vous pouvez aisément vous figurer, mes frères, quelle joie, quelle consolation, cette nouvelle dut produire chez les Israélites! « Lorsque le Seigneur délivra Sion de sa captivité, nous sortions comme d'un songe; alors notre bouche poussa des cris de joie, et chacun s'écria : Le Seigneur soit béni! (*P.* 125.) Qu'il soit béni le Seigneur qui ne nous a pas livrés à la dent de nos ennemis; notre âme a été délivrée, comme le passereau, du filet de l'oiseleur; le filet a été rompu, et nous avons été sauvés! » (*Ps.* 123.) Voilà l'image fidèle de l'état de ces âmes justes qui, exilées du paradis, étaient emprisonnées dans les limbes. Elles aussi ont soupiré dans le lieu de leur exil, avec la plus brûlante ardeur, après la céleste Sion, jusqu'au moment où parut le divin roi, Jésus-Christ, qui les ramena de l'étranger au sein de la patrie. (*Bressanvide.*)

Une deuxième raison pour laquelle Jésus-Christ descendit encore dans les enfers, c'est: *qu'il voulait y manifester son amour, sa puissance et sa gloire,* afin que « tous les genoux fléchissent de ceux qui sont dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. » (*Epît. aux Phil.* 2, 10.)

En descendant aux limbes, Jésus-Christ manifesta dans les enfers son amour, sa puissance et sa gloire.

Voici ce que S Cyprien écrit : « Lorsqu'un roi puissant s'empare d'une ville, d'une forteresse, où quelques-uns de ses sujets sont retenus captifs, c'est sans doute un signe de la plus affectueuse condescendance, lorsque, après son triomphe, il va lui-même dans la prison briser les chaînes et éconduire les prisonniers; chacun loue sa magnanimité et sa bonté. Il en fut de même de Jésus-Christ, quand il descendit aux enfers; il n'y descendit point *par force*, comme prisonnier, mais *par amour*, comme triomphateur et libérateur. » Que Jésus-Christ en descendant aux limbes manifesta dans les enfers son amour, sa puissance et sa gloire, c'est ce que montre S. Jean Damascène dans le passage suivant : « L'âme

unie au Verbe divin descendit dans les lieux inférieurs, afin que comme le soleil de justice avait éclairé ceux qui se trouvaient encore sur la terre, il brillât aussi pour ceux qui, sous la terre, étaient assis dans les ténèbres et les ombres de la mort ; et de même qu'il annonça aux prisonniers sur la terre, la bonne nouvelle de leur délivrance, aux aveugles le recouvrement de la vue, qu'il devint pour ceux qui avaient cru, la cause de leur salut, et qu'il punit les incrédules de leur incrédulité, de même il agit à l'égard de ceux qui étaient dans les lieux inférieurs, *afin que devant lui se courbât tout genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.* »

(*Gr. Cat.* 4-5^e^ *q.*)

Le second point du cinquième article du symbole nous enseigne *que Jésus-Christ, le troisième jour après sa mort* a réuni, comme il l'avait prédit, (*S. Jean* 2, 19-21.) son âme à son corps par sa *propre force,* et qu'il est sorti glorieux et *immortel* du tombeau. En souvenir de cet événement prodigieux l'Eglise a institué la fête de Pâques.

La résurrection de Jésus-Christ racontée selon la Bible.

La nuit du sabbat, lorsque le premier jour de la semaine commençait, Marie Madeleine et l'autre Marie vinrent voir le sépulcre. Et voilà qu'un grand tremblement de terre se fit sentir; car un ange du Seigneur descendit du ciel, et s'approchant, il renversa la pierre, et s'assit sur la pierre. Son visage était comme l'éclair et son vêtement comme la neige. Les gardes furent remplis d'effroi et demeurèrent comme morts. Mais l'ange parlant aux femmes, dit : « Ne craignez point, car je sais que vous cherchez Jésus qui a été crucifié. Il n'est point ici, car il est ressuscité comme il a dit : Venez, voyez le lieu où le Seigneur était placé. Et partez promptement, dites à ses disciples qu'il est ressuscité; et voilà qu'il vous a précédées en Galilée: là vous le verrez : je vous l'annonce. » Et elles sortirent promptement du sépul-

cre avec crainte et une grande joie, courant annoncer cela aux disciples. Et voilà que Jésus se présenta à elles, disant : « Je vous salue! » Or elles s'approchèrent, et embrassèrent ses pieds, et l'adorèrent. Alors Jésus leur dit : « Ne craignez point; allez, dites à mes frères qu'ils aillent en Galilée; là ils me verront. « Lorsqu'elles furent parties, quelques-uns des gardes vinrent dans la ville, et annoncèrent aux princes des prêtres tout ce qui était arrivé; et ils s'assemblèrent avec les anciens d'entre le peuple; et après avoir délibéré, ils donnèrent une grosse somme d'argent aux soldats, disant : Dites que ses disciples sont venus la nuit, et l'ont enlevé pendant que vous dormiez : et si cela est su du gouverneur, nous le persuaderons, et nous vous mettrons en sûreté. Et les soldats, ayant reçu l'argent, firent ce qu'on leur avait dit : et ce bruit qu'ils répandirent dure encore aujourd'hui parmi les Juifs. » *(S. Matth.* 28.*)*

(*Gr. Cat.* 6-7ᵉ *q.*)

Après sa résurrection Jésus-Christ a conservé dans son corps glorieux les principales marques de sa passion, entre autres *les plaies de ses pieds, de ses mains et de son côté,* puisqu'il dit à Thomas : « Porte ici (à l'endroit des clous) ton doigt, et regarde mes mains; approche ta main et mets-la dans mon côté. » (*S. Jean* 20, 27.)

Le divin Sauveur a conservé ces plaies :

1) Comme un signe de son triomphe sur l'enfer. « Au ciel, dit S. Thomas, il porte toujours sur lui ses plaies comme autant de signes de triomphe. De même qu'une robe de soie brille avec plus d'éclat quand son tissu est mêlé de différentes couleurs, de même les plaies de Jésus brillent dans son humanité comme dans un vêtement et laissent voir par là leur beauté intérieure. » Dans nos combats contre le démon, le monde et la chair réfugions-nous dans les plaies de Jésus; c'est par elles qu'il a triomphé, et c'est par elles aussi qu'il nous accordera le triomphe.

L'étendard avec les cinq plaies du Sauveur.

Lorsque Alphonse roi de Portugal marcha inquiet et soucieux contre cinq rois Sarrasins pour leur livrer bataille, Jésus-Christ l'encouragea durant une vision et lui commanda de faire broder un étendard avec la représentation des cinq plaies, de le porter devant lui pendant le combat, et lui dit qu'il triompherait ainsi de ses ennemis, comme *il avait triomphé lui-même du démon par ses saintes plaies et par sa mort.* Alphonse obéit, et remporta une brillante victoire.

Et nous aussi, nous pouvons remporter tous les jours une victoire spirituelle sur les ennemis de notre salut, *par les cinq plaies de Notre-Seigneur.* « Eprouvez-vous des remords de conscience, retirez-vous dans le creux du rocher qui vous est ouvert; êtes-vous poursuivi par des tentations, fuyez y comme une colombe timide, et, gémissant dans cet abri, unissez-y votre cœur au cœur de Jésus; si votre cœur a été jadis orgueilleux, il deviendra humble; s'il a aimé les choses de la terre, il aimera les choses du ciel; s'il a été impur, il deviendra chaste; s'il a été vindicatif, il deviendra doux; s'il a été tiède et indifférent, il s'enflammera d'un saint zèle; s'il a été endurci, il s'amollira. Ici peuvent s'éveiller tous les sentiments nobles et généreux, comme aussi toutes les inclinations perverses peuvent y être dévorées ainsi que la paille par le feu de l'amour qui s'en échappe : en un mot, par les saintes plaies de Jésus-Christ nous pourrons vaincre partout et toujours le démon comme le divin Sauveur lui-même l'a vaincu. » *(Voyez Marchant.)*

2) *Pour prouver qu'il est ressuscité avec le même corps dans lequel il a souffert.*

Exemples tirés de la Bible.

Jésus-Christ lui-même s'est servi de ses saintes plaies pour prouver à ses disciples qu'il était ressuscité réellement avec le même corps dans lequel il avait souffert. Lorsque le divin Sauveur apparut après sa résurrection à ses disciples, ceux-ci troublés et saisis de frayeur, s'imaginèrent voir un *esprit.*

Et il leur dit : « Pourquoi êtes-vous troublés, et pourquoi ces pensées s'élèvent-elles dans votre cœur? Voyez mes mains et mes pieds : C'est moi-même; touchez et voyez, car un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai. » Après avoir dit cela, il leur montra *ses mains et ses pieds.* Et comme ils ne croyaient pas encore, tant ils étaient transportés de joie et d'étonnement, il leur dit : « Avez-vous quelque chose à manger? » Ils lui présentèrent un morceau de poisson et un rayon de miel. Après avoir mangé devant eux, il prit ce qui restait et le leur donna. » (*S. Luc.* 24, 37-43.)

« Or Thomas, l'un des douze, appelé Didyme, n'était pas avec eux quand Jésus vint. Les autres disciples lui dirent donc : « Nous avons vu le Seigneur. » Mais il leur répondit : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mon doigt dans la plaie des clous, et ma main dans son côté, je ne croirai point. » Et huit jour après, comme les disciples étaient encore dans le même lieu, et Thomas avec eux, Jésus vint, les portes étant fermées, et il se tint debout au milieu d'eux; et dit : « La paix soit avec vous. » Il dit ensuite à Thomas : « Porte ici ton doigt, et regarde mes mains; approche ta main, et mets-la dans mon côté et ne sois pas incrédule, mais fidèle. » Thomas répondit, et lui dit : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Jésus lui dit : « Tu as cru, parce que tu m'as vu; heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru ! » (*S. Jean* 20, 24-29.)

3) *Pour servir de lieu de refuge aux pécheurs pénitents comme aux justes,* et donner aux premiers le miel de la miséricorde, aux derniers les douceurs de l'amour.

Les saintes plaies de Jésus-Christ sont un refuge pour les pécheurs pénitents et pour les justes.

Les plaies adorables de Jésus-Christ étaient pour S. Bernard un refuge délicieux et sûr; aussi disait-il : « Tout ce que j'ai, je le puise dans les plaies de Notre Seigneur Jésus-Christ. On a percé ses mains et ses pieds, et au moyen de ces ouvertures, je puis boire au rocher; la grâce m'arrive

comme par des canaux; je puis me désaltérer aux fontaines du Sauveur. » (*In cant. serm.* 6.) « Toutes les fois que je suis attaqué, » dit S. Augustin, « je prends mon refuge dans les plaies de Jésus-Christ et je me cache dans le cœur miséricordieux de mon divin Maître. Jésus-Christ est mort pour moi; c'est ma plus douce consolation au milieu de mes amères souffrances. Toute mon espérance est fondée sur la mort de Jésus-Christ. Sa *mort* est mon mérite, mon refuge, mon salut, ma vie et ma résurrection. Je veux vivre et mourir dans les bras de mon Sauveur. « Jésus était déjà infiniment aimable, » dit encore ce saint docteur, « et dans la crèche à Bethléem, et sur les bras de Marie, et dans la maison de Joseph, et au milieu des docteurs dans le temple; il était aimable quand il opérait des miracles, quand il était déchiré des verges, quand il était suspendu à la croix, quand il reposait dans le tombeau; mais combien plus aimable n'est-il pas ici? Ne s'y montre-t-il pas notre fidèle Rédempteur, qui achève de mettre le sceau à tous ses bienfaits, par sa résurrection? Notre affectueux ami et frère, qui conserve ses plaies afin de nous prouver qu'il ne veut pas nous oublier au ciel, puisqu'il nous a inscrit avec son propre sang dans ses saintes mains; » (*Enarr. in Ps.* 44.) « afin que, » d'après S. Cyprien, « il puisse paraître devant son père, en qualité de Sauveur et qu'ainsi par l'ouverture de son côté, nous puissions trouver une entrée facile dans son cœur, où il est si doux et si avantageux de demeurer. » (*De bapt. Christi.*)

4) *Afin de montrer ses plaies au jour du dernier jugement pour la consolation des justes et la confusion des méchants.*

Les plaies de Jésus-Christ seront au jour du jugement un sujet de consolation et de bonheur pour les justes et les saints. Avec S. Augustin, ils pourront dire à leur Sauveur, à leur divin Juge: « Ne méprisez pas, Seigneur, l'ouvrage de vos mains; voyez! vous m'avez écrit dans vos mains! lisez ces caractères et sauvez-moi! » (*Enchir.* 2, 12.) Mais pour

ces pécheurs qui ont continué de vivre dans leurs péchés et leurs vices, pour les Juifs qui méconnurent Jésus, et pour les chrétiens qui rougirent de lui, ces mêmes plaies seront un objet de terreur et de confusion, car le souverain juge leur montrera ses saintes plaies et leur dira: « Ces plaies furent des preuves manifestes en faveur de ma divinité; pourquoi avez-vous méprisé ce témoignage? Ces plaies furent des sources abondantes de grâces; pourquoi n'y avez-vous point puisé? Ces plaies furent des lieux de refuge pour des pécheurs, pourquoi ne vous y êtes-vous pas réfugiés?— Voyez; ces plaies sont en même temps votre ouvrage; ce sont vos péchés qui les ont ouvertes; c'est pourquoi, regardez-moi, moi que vous avez crucifié; contemplez ces plaies que vous m'avez faites, reconnaissez ce côté que vous avez percé! C'est par vous et pour vous qu'il a été ouvert, et vous ne vouliez pas y entrer! » (*Comparez Marchant et Deharbe*).

(*Gr. Cat.* 8e *q.*)

Comme la résurrection de Jésus-Christ est la preuve la plus frappante de sa divinité, on a essayé de différentes manières de la nier; mais on s'est donné une peine inutile. Jésus-Christ est vraiment ressuscité; nous le savons par le témoignage de ses apôtres et de ses disciples qui le virent fréquemment après la résurrection, le touchèrent, mangèrent et s'entretinrent avec lui et annoncèrent partout sa résurrection, même devant le grand conseil qui l'avait condamné à mort, quoique par là ils ne s'attirassent que la haine et les persécutions les plus sanglantes.

La résurrection de Jésus-Christ est un fait irrécusable.

« Afin que personne ne pût douter de sa résurrection, » dit S. Ephrem, « on ferma le sépulcre où il était déposé; on apposa le sceau sur la pierre qui en formait l'entrée, et on plaça des gardes autour du caveau creusé dans le roc. O Fils des vivants! Ce fut à cause de toi, que ton sépulcre

fut fermé d'un sceau et gardé par des soldats; car, si l'on avait négligé de le garder, ô toi, espérance de notre vie! les esprits-forts eussent pu dire que ton corps avait été volé; mais les précautions que des hommes mal intentionnés prirent pour faire apposer le sceau public sur ta tombe, n'ont servi qu'à mieux faire éclater ta puissance et ta gloire. » — « Les soldats eux-mêmes » dit S. Augustin, « eussent dû servir de témoins, s'ils avaient avoué la vérité; mais la cupidité, l'avarice qui avait séduit le disciple, le compagnon de Jésus-Christ, séduisit aussi la troupe de soldats qui avaient gardé le sépulcre. « Nous vous donnerons de l'argent, » leur dit-on, « et voici le bruit que vous répandrez : Pendant que nous dormions, ses disciples sont venus et l'ont enlevé! » Ces gens qui voulaient être si malins se trompèrent pitoyablement! O maladroite ruse! quel devait être ton aveuglement! comment peux-tu oublier à ce point la prudence et les lumières de la réflexion! Tu appelles des témoins qui dormaient? Mais sans doute tu dormais toi-même en inventant un tel conte et en commettant une aussi énorme bévue! »

(*Gr. Cat.* 9e *q.*)

La vérité de la résurrection de Jésus-Christ est extrêmement importante et consolante pour nous; en effet 1) *elle fortifie en nous la foi en sa divinité* (*) *et l'espérance de notre future résurrection;* c'est pourquoi S. Pierre écrit : « Dieu l'a ressuscité et l'a élevé en gloire, afin que votre foi et votre espérance soit en Dieu. » (1 *Epît.* 1, 21.) Et S. Paul dit : « S'il n'y a pas de résurrection des morts, Jésus n'est pas ressuscité. » (*Epît aux Cor.* 15, 13.)

2) *Elle nous excite à ressusciter de la mort du péché à une vie nouvelle et sainte.* C'est ce que l'apôtre exprime par ces paroles : « Comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son Père, ainsi nous

(*) Voyez l'exemple cité à la page 276.

devons également marcher dans une vie nouvelle... que le péché ne règne donc point dans votre corps mortel... n'abandonnez pas non plus vos marches au péché comme des instruments d'iniquité, mais donnez-vous à Dieu, comme devenus vivants, de morts que vous étiez, et offrez-lui vos membres, pour servir d'instruments de justice. » (*Epît. aux Rom.* 6, 4 *et suiv.*)

En quoi consistent la mort et la résurrection spirituelles.

S. Augustin nous l'explique de la manière suivante : « De même que l'âme est la vie du corps, de même Dieu est la vie de l'âme. Comme le corps meurt, quand il perd l'âme, ainsi meurt l'âme quand elle perd Dieu. La perte de Dieu c'est la mort de l'âme, tout comme la séparation de l'âme est la mort du corps. Or a cette double espèce de mort correspond une double résurrection; la résurrection du corps au dernier jour du monde, et la résurrection de l'âme qui a lieu lorsque le pécheur revient à Dieu. Mais il y a cette différence entre l'âme et le corps, c'est que celui-ci, n'étant soumis qu'une seule fois à la mort, ne peut ressusciter aussi qu'une fois, tandis que l'âme peut mourir plusieurs fois spirituellement et ressusciter de même plusieurs fois d'une manière spirituelle, et revenue à la vie spirituelle, qui est Dieu, elle peut la perdre encore et de nouveau la récupérer. Que nous serions malheureux, si après avoir recouvré une première fois la vie de notre âme nous la perdions sans retour! Dans le baptême nous avons été ressuscités pour la première fois par la grâce de Dieu, à laquelle nous étions morts depuis la naissance; car nous naissons tous pécheurs. Que serait-ce, si nous mourions de nouveau sans espérance de pouvoir ressusciter à la vie? Mais consolons-nous, M. F., quand nous avons été assez insensés pour donner la mort à notre âme par le péché, la grâce de Dieu vient à notre secours, cette grâce qui peut de nouveau nous rappeler à la vie. Si le *baptême* nous a rendu la vie spirituelle que nous avions perdue par le *péché originel*, la *pénitence* a la force de nous rendre ce qui nous fut

ravi par le *péché mortel*. Ainsi, comme le péché est la mort de l'âme, puisqu'il la tue spirituellement, en la séparant de Dieu, la pénitence est sa résurrection, puisqu'elle rend la vie à l'âme, en la réconciliant avec Dieu. » (*Sermo* 62 *de Verb. Evang. Matth. cap.* 1.) — « Vous qui dormez, dit S. Paul, c'est-à-dire, qui êtes morts par le péché, levez-vous et sortez du sein de la mort. » (*Epît. aux Eph.* 5, 14.)

La résurrection à une vie nouvelle.

L'historien Jean Moschus nous raconte qu'un comédien de Farre en Cilicie, nommé Babylus, entretenait dans sa maison deux femmes de mauvaises mœurs. Un jour qu'il s'était rendu à l'église, il entendit ces paroles de l'Evangile : « Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche. » Cet avertissement pénétra non-seulement dans ses oreilles, mais encore dans son cœur qui fut profondément remué.

Il retourna chez lui et s'adressant aux complices de sa vie criminelle, il leur dit : « Vous savez que jusqu'ici je ne vous ai que trop aimées, mais désormais il en est autrement. Partagez entre vous deux tous mes livres, car je n'aurai plus besoin de rien, je me retire dans un couvent pour me faire moine. » En apprenant cette nouvelle étrange, les deux créatures pleurèrent quelque temps, mais bientôt elles en vinrent aussi à une autre résolution et lui dirent : « Nous avons partagé jusqu'ici votre vie criminelle; à l'avenir nous voulons partager votre vie pénitente et nous convertir. » Elles vendirent tout ce qu'elles possédaient, en distribuèrent l'argent aux pauvres et menèrent une vie aussi édifiante qu'elle avait été autrefois scandaleuse. C'est ce qu'on appelle ressusciter d'entre les morts à une vie nouvelle. (*Livre d'homilies de Brunner.*)

Pratique. C'est en vain que nous célébrons la fête de Pâques ou de la résurrection de Jésus-Christ, si nous-mêmes nous ne ressuscitons pas à une vie nouvelle, à une vie meilleure qui plaise à Dieu. Ensevelissons donc toutes les mauvaises habitudes et les appétits coupables

et cherchons les choses du ciel selon le conseil de l'Apôtre des nations : « Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, recherchez les choses du ciel... n'ayez du goût que pour les choses d'en haut et non pour celles d'ici-bas. » (*Epît. aux Colos.*, 3, 1-2.)

L'oiseau merveilleux.

Un Anglais de distinction voyageant en Terre-Sainte, avait pris pour guide un mahométan qui le renseignait sur toutes les choses remarquables du pays. Un jour qu'ils traversaient ensemble une belle et majestueuse forêt, où s'élevaient dans les nues des arbres au feuillage toujours vert et parfumé, l'Anglais y découvrit des oiseaux au plumage brillant, mais aucun d'eux ne chantait, et plusieurs semblaient morts, tandis que d'autres, les ailes étendues en forme de croix, ne bougeaient point. Le voyageur demanda à son guide la cause de ce phénomène : « Durant toute l'année, dit le Turc, il y a une foule de ces oiseaux dans cette forêt, et leurs chants mélodieux ne cessent d'y retentir; mais durant la semaine où Jésus, le grand Dieu a souffert, tous ces oiseaux meurent. » Puis il ajouta : « Le dimanche de Pâque, ils se réveillent tous joyeux à une vie nouvelle. » (*Le Grand miroir de Gabler.*) En supposant que cela arrive chez les oiseaux, chez des êtres privés de raison, combien plus de motifs n'y a-t-il pas chez les chrétiens pour faire de même! Ne faut-il pas que nous aussi nous mourions (au péché) avec Jésus-Christ, et que nous ressuscitions avec lui, (à une vie nouvelle et meilleure.)? Hélas! Combien de fois célèbrerons-nous encore le souvenir de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ, sans y puiser cette leçon salutaire : *que nous devons mourir au péché et vivre de la vie de la grâce!*

SIXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« *Est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant.* »

(*Gr. Cat.* 1-2e *q.*)

Ce sixième article du symbole se divise de nouveau en deux points. Le premier : « *est monté aux cieux* » nous enseigne que Jésus-Christ monta aux cieux en corps et en âme par sa propre force, y amenant avec lui les âmes des justes qu'il avait délivrées des limbes. « En montant au ciel, il a amené une multitude de captifs. » (*Epît. aux Ephés.* 4, 8.) Et S. Ignace martyr écrit : « Il descendit seul aux enfers, mais il en fit remonter un grand nombre qu'il amena avec lui au ciel. » (*Epist. ad Trall.*) L'Eglise dans sa reconnaissance et sa joie célèbre le souvenir de cette fête le jour de l'*ascension de Notre-Seigneur.*

L'ascension de Jésus-Christ selon l'Ecriture.

Le quarantième jour après sa résurrection, le divin Sauveur conduisit les siens à Béthanie sur la montagne des Oliviers; là ayant levé les mains, il les bénit, et pendant qu'il les bénit, il se sépara d'eux et monta au ciel; une nuée le reçut et le déroba à leurs yeux. Et comme ils le contemplaient montant vers le ciel, voilà que deux hommes se présentèrent devant eux avec des vêtements blancs, et leur dirent : « Hommes de Galilée, pourquoi demeurez-vous là regardant les cieux? Ce Jésus qui du milieu de vous s'est élevé dans le ciel viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. » Alors ils retournèrent à Jérusalem de la montagne appelée des Oliviers. (*Act. des Apôt.* 1. 9-12.)

Une mort sainte sur la montagne des Oliviers.

Un vertueux gentilhomme, nous raconte S. Bernardin de Sienne, avait depuis son enfance la plus tendre dévotion envers Jésus-Christ et désirait en conséquence visiter les lieux saints, qui semblaient avoir quelque chose de ravissant

pour lui. Ayant trouvé une occasion favorable pour réaliser son désir, il se prépara à ce voyage lointain par une bonne confession et une fervente communion. Il visita successivement tous les principaux endroits sanctifiés par la présence du Fils de Dieu; d'abord *Nazareth* où s'était accompli le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu; il lui sembla voir l'Archange Gabriël descendant du ciel et saluant l'épouse virginale de Joseph; ensuite *Bethléem* où il se prosterna devant la crèche qui avait servi de berceau au Sauveur du monde, il examina l'étable qui fut son palais où il naquit; de là il se rendit aux bords du Jourdain où Jésus-Christ reçut le baptême; parcourut le *désert* où le divin Sauveur fut tenté trois fois par le démon; visita le *saint Sépulcre* et les autres lieux saints; enfin il gravit la montagne des Oliviers, qu'il arrosa de ses larmes et où il exhala cette fervente prière : « O mon bon Sauveur! j'ai été dans tous les lieux que vous avez sanctifiés par votre présence; tous mes souhaits sont comblés; nul pays ne pourra désormais me plaire encore; je n'ai plus qu'un désir, c'est de venir à vous. Arrachez donc mon âme à la prison du corps, afin que de cette montagne je m'élance vers vous et jouisse pendant toute l'éternité de votre douce présence! » Et le pieux pélerin, les genoux en terre, et les mains levés au ciel, rendit en cet endroit l'âme qui s'envola dans le sein de Dieu.

(*Gr. Cat.* 3^e^.*q.*)

Jésus-Christ est monté au ciel surtout pour les quatre motifs suivants, 1) *afin d'entrer comme vainqueur de la mort et de l'enfer, en possession de sa gloire et goûter les jouissances éternelles après toutes ses souffrances.* « Il s'humilia lui-même, dit saint Paul, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-

Christ est dans la gloire de son Père. » (*Epît. aux Phil.* 2, 8-11.) — Quelle consolation pour nous au milieu des peines et des afflictions! Ce fut par les souffrances que le divin Sauveur entra dans la gloire du ciel; souffrons donc avec Jésus-Christ afin que nous soyons glorifiés avec lui et que nous obtenions la couronne du ciel.

La couronne du Ciel.

S. Lydwine de Hollande brûlait du plus ardent désir d'imiter Jésus-Christ, de pouvoir souffrir et mourir comme lui, afin d'être glorifiée aussi avec lui dans la céleste Jérusalem. Lorsqu'elle méditait sur sa passion, elle ne pouvait retenir ses larmes et suppliait incessamment Dieu de lui accorder le bonheur de souffrir avec Jésus. Or un jour elle eut une vision dans laquelle lui apparut une couronne d'un prix inestimable mais à laquelle, pour être achevée, manquaient encore quelques pierreries. Quand elle entendit que cette couronne lui était destinée, elle pria Dieu de lui imposer des épreuves encore plus douloureuses. C'est ce qui arriva; car au temps de la guerre où elle eut beaucoup à souffrir, quelques soldats de l'armée de Philippe, duc de Bourgogne, qui s'était jetée sur la Hollande, pénétrèrent dans la chambre de la jeune fille malade, l'accablèrent d'injures, la maltraitèrent et la frappèrent si rudement dans leur mauvais vouloir, qu'ils la laissèrent toute couverte de sang et de blessures. Peu de temps après, elle eut une seconde apparition durant laquelle la couronne lui apparut complétement achevée, et une voix lui dit : « Voyez, elle est achevée la couronne à laquelle manquaient naguères encore quelques pierreries; ce sont vos larmes et les mauvais traitements que vous avez endurés, qui les ont fournies. » — Heureux celui qui souffre avec Jésus, il sera couronné et glorifié avec lui!

Après la souffrance vient la joie.

Quelle consolation cette parole ne doit-elle pas procurer aux justes! Oui la tristesse sera changée en allégresse et cette espérance est la seule qui soit capable de soutenir et d'en-

courager les malheureux dans leurs peines.—Ainsi le croyait Jean Fischer, évêque Anglais qui fut condamné à mort par les ennemis de l'Église pour avoir confessé la foi catholique. Comme il était d'un âge déjà très-avancé, il s'appuya sur un bâton pour marcher à l'échafaud; mais quand il fut arrivé sur le lieu du supplice, il jeta cet appui en s'écriant : « Allons mes pieds, remplissez votre devoir; il ne vous reste plus qu'un petit chemin à faire ! et alors mes souffrances se changeront en joie ! »

2) *Afin d'être auprès de son Père, notre médiateur et notre intercesseur.* C'est pourquoi S. Jean, dans sa première épître, dit : « Mes petits enfants, je vous écris ceci, afin que vous ne péchiez point. Cependant, s'il arrive que quelqu'un pèche, nous avons pour avocat auprès du Père, Jésus-Christ, le juste; et lui-même est la victime de propitiation pour nos péchés. » (1-2.)—S. Paul dit aussi : « Jésus-Christ y est entré (au ciel) comme notre précurseur, lui le pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech. » (*Epît. aux Hebr.* 6, 20). « Ce n'est point dans ce sanctuaire fait de la main d'homme, et qui n'était que la figure du véritable, que Jésus-Christ est entré, mais dans le ciel même, afin de se présenter maintenant pour nous devant Dieu. » (*Epît. aux Hebr.* 9, 24.)

Jésus-Christ, notre médiateur et intercesseur près de son Père.

S. Augustin écrit : « *Jésus parle pour nous*, cela signifie, il s'interpose entre Dieu et nous, non pour nous empêcher de paraître devant Dieu, mais pour nous donner accès auprès de lui; non pour nous éloigner de Dieu, mais pour nous rapprocher de lui. » Expliquant le texte de S. Paul cité plus haut, il observe : « Dans l'ancienne loi, le grand-prêtre seul pénétrait dans le sanctuaire, tandis que le peuple demeurait dehors. Or Jésus-Christ après sa résurrection est entré comme prêtre dans le saint des saints, dans le ciel, *afin d'être, à la droite de son Père, un médiateur pour nous.* » — S. Thomas d'Aquin dit : « Le Fils de Dieu parle en notre faveur, en

montrant à son Père, sa sainte humanité et tous les mystères de sa vie mortelle, et en lui faisant connaître le désir qu'il a de notre salut. » C'est pourquoi S. Bernard nous adresse ces paroles encourageantes : « Si vous n'osez vous adresser à Dieu le Père, adressez-vous à Jésus-Christ, qui nous a été donné comme médiateur! Que n'obtiendra pas un tel Fils d'un tel Père? »

Sainte Mechtilde le jour de l'Ascension.

Sainte Mechtilde considérait avec tristesse le jour de l'Ascension, le Sauveur se séparant de nous, et lui disait en soupirant : « Seigneur! pourquoi nous quittez-vous? » Et le divin Sauveur semblait lui répondre : « C'est qu'en montant au ciel je deviens *un mandataire des hommes, leur médiateur auprès de mon Père.* » Lorsqu'un fidèle mandataire recueille les revenus de son maître et remarque que celui-ci a perdu quelque chose, il y ajoute du sien. Je fais de même. Tout le bien que fait l'homme, je l'offre à mon Père cent fois, et s'il y manque quelque chose, j'y ajoute du mien afin que je réponde par des richesses inestimables de son âme à mon Père en présence de tous les Saints. (*Légendes d'Alban Stolz.*)

3) *Afin d'envoyer à ses disciples l'Esprit-Saint.* Comme le divin Sauveur lui-même l'avait annoncé par ces paroles : « En vérité, je vous le dis ; il vous est bon que je m'en aille ; car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra point à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » (*S. Jean,* 16, 7.) — Enfin

4) *Pour nous ouvrir le ciel et nous y préparer une place.* « Je vais vous préparer une place, dit un jour le divin Sauveur, et quand je m'en serai allé, je reviendrai et je vous prendrai avec moi afin que vous soyez où je serai. » (*S. Jean,* 14, 2-3.)

Saint Martin sur son lit de mort.

Se confiant dans cette consolante promesse du Seigneur, saint Martin étendu sur son lit de mort, tournait dans une

espèce d'extase ses yeux vers le ciel. Un de ses disciples qui l'avait servi avec le plus grand dévouement, lui dit de ne pas se coucher toujours sur le dos, mais de se mettre de temps à autre sur le côté, parce qu'il souffrirait moins ainsi. Le Saint lui donna pour réponse : « Laisse-moi plutôt contempler le ciel que la terre, et ne me trouble pas dans la méditation du chemin où mon divin Sauveur m'a précédé, et que mon âme devra suivre bientôt pour pouvoir s'unir à Dieu! »

Jésus-Christ veut nous attirer tous à lui dans le ciel.

Parmi les légendes et les récits destinés autrefois à célébrer le souvenir de *Charlemagne,* on trouve la légende de la construction originale du trône sur lequel il siégeait dans toute sa majesté dans les circonstances solennelles. Lorsqu'un prince ou un ambassadeur lui offrait ses hommages sur le degré inférieur, un mécanisme caché mettait aussitôt en mouvement le trône impérial qui descendait; sur ce, l'empereur saisissait affectueusement par la main celui qui était agenouillé au-dessous de lui et le faisait monter en sa compagnie, tandis que le siége se relevait vers la voûte. Quoi qu'il en puisse être, le sens symbolique que l'on avait en vue, est facile à saisir, à savoir : le supérieur qui s'approche de son inférieur; mais on peut en faire une autre application, dans un sens plus beau, plus sublime et plus spirituel, très-aisé à comprendre : « Le ciel est mon trône, » dit Dieu par la bouche du prophète, « et la terre mon marche-pied. Sur qui abaisserai-je mes regards, sinon sur le pauvre, sur l'esprit humble et contrit, sur celui qui écoute avec respect ma parole? » Et Jésus-Christ lui-même dit : « Personne ne monte au ciel que celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme, qui (en vertu de son unité de personne avec le Verbe) est dans les cieux. » Il dit encore : « lorsque j'aurai été élevé de dessus la terre, j'attirerai tout à moi. » (*Veith.*)

(*Gr. Cat.* 4^e^ *q.*)

Le deuxième point du sixième article du Symbole contient ces mots : « *est assis à la droite de Dieu,* » et par là

on exprime que Jésus-Christ, même comme homme, est élevé au-dessus de toutes les créatures et participe à la puissance et à la gloire de la divine majesté. — C'est ce que saint Paul exprime par les paroles suivantes : « Dieu a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, et il l'a placé à sa droite dans le ciel au-dessus de toutes les principautés, de toutes les puissances, de toutes les vertus, de toutes les dominations et de tout ce qu'il y a de plus grand, soit dans le siècle présent, soit dans le siècle futur. Il a mis toutes choses sous ses pieds, et il l'a établi chef sur toute l'Eglise. » (*Epître aux Ephés.* 1, 20-21.)

Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu.

Ces paroles ont été empruntées au Psaume 109, où le prophète royal s'exprime ainsi : « *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite!* » Nul autre que Jésus-Christ ne peut occuper une position aussi élevée, et voilà pourquoi saint Paul demande : « A quel ange Dieu a-t-il dit : Asseyez-vous à ma droite? » (*Epître. aux Hébr.* 1.) Les anges sont tous des serviteurs dans la maison de Dieu, mais Jésus est le Fils; les anges de Dieu se tiennent autour de son trône, prêts à exécuter ses ordres; mais Jésus-Christ est comme le fils dans sa propre maison, il est assis sur le trône à la droite du Père. — Ces paroles signifient donc, que Jésus-Christ vit et règne éternellement avec Dieu le Père dans la gloire du ciel, parce que comme Dieu il est égal au Père, et comme homme il est élevé au-dessus de tout. — Pour éviter toute mauvaise interprétation, les SS. Pères expliquent ce point de la manière suivante : « Quand nous disons, que *Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu le Père*, nous ne prétendons pas que la droite du Père soit quelque chose de corporel, ou une place quelconque. Une main droite ou une main gauche ne convient qu'à ceux qui sont bornés par un lieu, et non à celui qui est incommensurable. Donc en nous servant du terme de *droite* du Père, nous exprimons l'honneur et la gloire de la divinité que possède

le Fils de Dieu comme vrai Dieu avec son Père de toute éternité, et dont il a pris corporellement possession depuis qu'il est devenu homme dans le temps. » (*S. Jean Damascène, de fide orthod. lib. 4. cap. 11.*)

(*Gr. Cat. 5e q.*)

Quoique le divin Sauveur soit monté au ciel, nous ne devons pas croire néanmoins qu'il nous ait abandonnés; car si, comme Dieu et homme ensemble, il n'est que dans le ciel et dans la sainte Eucharistie, comme Dieu seul il est partout. Pour cette raison il pouvait donc dire : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde. » (*S. Matth.* 28. 20.)

Une comparaison de saint Macaire.

Pour l'explication de cette vérité S. Macaire se sert de la comparaison suivante : « Quand vous dirigez vos regards vers le soleil, vous trouverez au ciel son disque; mais sa lumière et ses rayons bienfaisants, il les envoie sur la terre, où il produit la chaleur et l'abondance. Ainsi notre Seigneur s'est élevé au-dessus de tous les cieux et domine toutes les forces, les dominations et les puissances; mais la lumière de ses yeux est toujours tournée vers le cœur des hommes sur la terre, enfin d'introduire où il est lui-même, ceux qui attendent son secours. »

Pratique. Jésus-Christ est monté au ciel pour nous y préparer une demeure; cette pensée doit nous consoler et nous fortifier du milieu de toutes les peines et les adversités de cette vie; regardez donc avec courage et joie le ciel, et dites : « Je ne suis qu'un pélerin, un voyageur sur la terre, mais là-haut où demeure mon Dieu et mon Sauveur, une place m'est préparée aussi, c'est là ma véritable patrie. » Ecoutez et prenez à cœur l'avertissement de S. Paul qui vous dit : « Ne vous découragez pas et ne tombez pas dans l'abattement » mais « regardez Jésus qui a souffert sur la croix et qui maintenant

est assis à la droite du trône de Dieu. » (*Epît. aux Hébr.* 12, 2-3.)

Ne vous découragez pas et ne tombez pas dans l'abattement, mais regardez Jésus.

Le saint martyr Platon fut déchiré à coups de verges par les bourreaux, qui d'abord s'acharnèrent sur lui, au nombre de quatre et ensuite au nombre de douze; mais pendant ce cruel supplice, dit Métaphraste, l'historien de sa vie, son esprit était fixé *sur sa destination dans le ciel*, et le héros ne se laissa point abattre par les tortures. Le tyran donna l'ordre de reconduire Platon dans le cachot. Des chrétiens vinrent l'y trouver pour lui témoigner leur compassion et s'édifier de la constance du martyr afin d'avoir aussi de la force et de la joie le jour où ils suivraient le même chemin des douleurs; or voici les paroles que leur adressa le saint : « Croyez-vous, mes bien-aimés frères, que ce soit pour une bagatelle que j'endure ces souffrances? Non, non ! ce n'est point pour un léger motif que je chemine dans cette voie dure et raboteuse, que je supporte patiemment ces tortures; c'est que je sais que dans peu de temps, dangers et souffrances auront disparu et que j'aurai ma part à la glorieuse immortalité; luttez aussi avec un mâle courage, et n'arrêtez pas toujours vos regards sur ce que vous devez endurer, mais contemplez joyeusement le ciel où Jésus-Christ nous a préparé une demeure si splendide; considérez la récompense qui vous attend et soyez assurés que quiconque pense à la couronne éternelle vaincra glorieusement et le triomphe le suivra partout. » (*Brunner.*)

Le ciel est notre véritable patrie.

Dans l'histoire du martyre de S. Pamphile, il est parlé de différents jeunes gens païens qui se convertirent à la doctrine de Jésus-Christ. Ils furent bientôt reconnus comme chrétiens, et traînés à Césarée devant le tribunal. Lorsqu'on leur demanda entre autres choses : quelle était leur patrie? l'un d'eux répondit au nom de tous : « Le ciel est notre patrie; là-haut,

au-dessus des astres, demeure notre Dieu et notre Sauveur; il nous a précédés pour nous y préparer des places; ainsi notre patrie est où il demeure. » Et tous les autres d'applaudir avec joie et de s'écrier : « Oui, oui! Notre patrie est là-haut; c'est l'unique objet de tous nos désirs! » Quand on leur fit subir les plus affreuses tortures, ils ne cessèrent de lever les yeux au ciel et de s'encourager mutuellement par ces paroles : « Au ciel est notre Dieu et Sauveur; au ciel est notre éternelle et glorieuse patrie. Elançons-nous y et demeurons-y éternellement! »

Un avis de S. Bernard à ses religieux.

S. Bernard dit un jour à ses religieux : « Mes frères! imitons, suivons partout Jésus-Christ; imitons-le dans ses souffrances, dans sa résurrection, mais surtout *dans son ascension;* car il nous attend au ciel; c'est pour cela qu'il nous en a ouvert les portes; c'est donc à nous de prendre part à la félicité qu'il nous a préparée; il est toujours à *la droite de son Père,* afin d'être comme notre avocat auprès de lui; il est toujours assis comme notre médiateur à la droite de Dieu. Dans tout ce que nous faisons, ne perdons jamais de vue cette gloire céleste! C'est ainsi que les Hébreux, au milieu de la captivité de Babylone, ne pouvaient se livrer à la joie dans un pays étranger, mais disaient : « Au souvenir de Sion, nous avons pleuré. » Voilà aussi la position où nous nous trouvons; car nous également, nous sommes captifs en ce monde que nous devrons peut-être quitter demain. Comment pourrions-nous nous livrer à la joie, lorsque nous sommes encore loin du ciel, notre véritable patrie et chaque jour exposés au péril de la perdre? Ne l'oublions donc jamais, mais disons comme les Israélites : « Que ma langue s'attache à mon palais, ô mon Dieu! si j'oublie le ciel, ma véritable demeure! »

SEPTIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« *D'où il viendra juger les vivants et les morts.* »

(*Gr. Cat.* 1-2e *q.*)

Le septième article du Symbole nous enseigne que Jésus-Christ reviendra à la fin du monde avec une grande puissance et une grande majesté, pour juger tous les hommes, les bons et les méchants. Cette seconde venue de Jésus-Christ pour exercer le jugement, est exprimée en différents endroits de l'Ecriture-Sainte, par exemple dans les actes des Apôtres où un ange dit aux disciples: « Ce Jésus qui du milieu de vous s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter. » (1, 11.) Jésus-Christ lui-même a dit : « Le Fils de l'homme viendra avec ses anges dans la gloire de son Père, et rendra à chacun selon ses œuvres. » — S. Paul en s'adressant aux Athéniens leur dit : « Dieu a établi un jour pour juger le monde selon la justice. » (*Act. des Apôt.* 17, 31.) Comme ce jugement dernier s'exercera sur tous les hommes, oui sur toutes les créatures raisonnables, on l'appelle pour cela le jugement général ou universel. (*S. Matth.* 25, 31-32. — *Apocal.* 20, 12. — 1 *Epît aux Cor.* 6, 3.)

Jésus-Christ annonce le jugement.

Le jour terrible où le Fils de l'homme viendra juger tout le genre humain, a été dépeint par le divin Sauveur lui-même avec toutes les circonstances qui le précéderont et l'accompagneront. Voici les paroles qu'il adressa un jour à ses disciples : « Quand vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation, prédite par le prophète Daniel, que celui qui lit entende : alors que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes ; que celui qui sera sur le toit ne descende point pour emporter quelque chose de la maison ; que celui qui sera dans les champs ne retourne point pour

prendre son vêtement. Malheur aux femmes qui seront enceintes ou qui allaiteront en ce jour-là. Priez que votre fuite n'arrive pas en hiver, ni au jour du Sabbat. Car la tribulation alors sera grande, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à présent, et qu'il n'y en aura jamais; et si ces jours n'eussent été abrégés, toute chair aurait été détruite; mais ils seront abrégés à cause des élus. Alors, si quelqu'un vous dit : Voilà que le Christ est ici ou là, n'en croyez rien : car des faux christs et des faux prophètes s'élèveront, et ils feront de grands prodiges et des choses étonnantes; de manière à séduire, s'il était possible, les élus mêmes. Je vous le prédis d'avance. Si donc ils vous disent : Voilà qu'il est dans le désert, n'y allez point. Le voici dans le lieu le plus retiré de la maison, n'en croyez rien. Comme l'éclair qui part de l'orient et apparaît en occident, ainsi sera l'avènement du Fils de l'homme. Partout où sera le corps, là se rassembleront les aigles. Or, aussitôt après la tribulation de ces jours, le soleil s'obscurcira, et la lune ne répandra plus sa lumière; les étoiles tomberont du ciel, et les vertus des cieux seront ébranlées. Et alors paraîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel, et toutes les tribus de la terre pleureront, et elles verront le Fils de l'homme, venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Et il enverra ses anges avec la trompette et un grand bruit, et ils rassembleront ses élus des quatre vents, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. Apprenez une parabole prise du figuier. Lorsque les branches sont encore tendres et que les feuilles commencent à paraître, vous savez que l'été est proche : ainsi, lorsque vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et qu'il est à la porte. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que tout cela n'arrive. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » (*S. Matth.* 24, 15-35.)

(*Gr. Cat.* 3e *q.*)

Personne ne sait quand viendra le jour du jugement universel; « car ce jour et cette heure, personne ne les sait, pas même les anges du ciel. » (*S. Matth.* 24, 36.) Néanmoins, comme on peut le voir par le récit précédent tiré de l'Ecriture, plusieurs signes précurseurs du dernier jugement nous ont été prédits afin que les fidèles ne se laissent pas séduire et entraîner à l'apostasie.—D'ailleurs c'est une preuve de la sagesse divine que Dieu ne nous ait pas révélé quand viendra le jour du jugement.

Pourquoi Dieu nous cache-t-il le jour du jugement?

A cette question les SS. Pères répondent d'une manière aussi belle que solide. Ainsi S. Ambroise écrit : « Jésus-Christ a agi très-sagement en ne nous faisant pas connaître le jour du jugement; par là il voulait nous obliger à nous tenir sans cesse sur nos gardes et à éviter l'habitude du péché. » (*Lib.* 5, *de fide, Cap.* 17.) — « Dieu, dit S. Augustin, nous cacha pour notre bien le jour du jugement, afin que l'homme fût toujours prêt à l'attente de ce qu'il sait *devoir arriver*, mais dont il ignore l'époque. » Puis il ajoute : « Peu importe de savoir ou de ne pas savoir quand arrivera le jour du jugement; vivez comme s'il devait *bientôt* arriver; faites ce que vous feriez si vous saviez qu'il doit arriver demain, et vous n'aurez pas à craindre la venue du souverain Juge. »

(*Gr. Cat.* 4e *q.*)

Au jour du jugement dernier nous serons jugés sur toutes nos pensées, nos paroles, nos actions et nos omissions, car Jésus-Christ lui-même l'a déclaré ainsi : « Je vous déclare que les hommes rendront compte au jour du jugement de toute parole inutile qu'ils auront dite. » (*S. Matth.* 12, 36.)

S. Chrysostôme et ses auditeurs.

Dans un de ses discours l'éloquent évêque s'adresse ainsi

à ses auditeurs : « Je vous en prie, M. F., représentons-nous le tribunal de Dieu, comme s'il se dressait déjà devant nous, comme si le juge redoutable y était assis et comme si toutes nos actions allaient être manifestées. Non-seulement nous comparaîtrons devant ce tribunal, mais nous y serons complétement mis à nu. Ne rougissez-vous pas? Ne tremblez-vous pas? Que de fois nous eussions préféré mourir plutôt que de voir nos amis au courant de nos infamies! Mais qu'éprouverons-nous donc quand nos péchés seront publiés en présence de tous les anges et de tous les hommes et qu'ils nous seront mis sous les yeux? Car Dieu a dit par la voix du Psalmiste : « Je veux vous examiner et vous mettre vos péchés sous les yeux. » Si déjà dès maintenant, où le jour du jugement est encore loin et simplement annoncé, nous sentons des terreurs mortelles agiter notre âme, que sera-ce quand le jugement sera réellement arrivé, quand l'univers entier sera en présence, quand les anges et les armées des cieux seront réunis, quand les trompettes retentiront avec l'éclat de la foudre, quand les justes seront enlevés dans les nues et que des lamentations d'effroi et de désespoir s'élèveront du milieu des pécheurs? Quelles terreurs ne s'empareront pas alors de nous? »

Comparaison.

Au jour du jugement dernier tout sera mis à découvert.

« Sous une couche de neige peuvent se cacher les objets les plus affreux aussi bien que ceux qui sont les plus beaux; c'est seulement quand la neige fond qu'ils apparaissent aux regards. Voilà l'image du jugement à venir, lorsque Jésus-Christ, le soleil de justice apparaîtra et mettra à découvert, par la lumière triomphante de sa présence et de ses arrêts, toutes les œuvres des hommes. Un tas de fumier ou d'ordure étincelle de blancheur aussi longtemps qu'il est couvert de neige; mais celle-ci disparaît-elle aux tièdes rayons d'un soleil de printemps, aussitôt on découvre cet amas dégoûtant longtemps dérobé aux yeux. De même les beaux tapis de verdure et les parterres de fleurs restent cachés sous un lin-

ceul de neige; ce n'est que lorsqu'elle est fondue qu'on voit fleurir de nouveau les giroflées, les narcisses et les lis. Lorsque brillera le soleil éternel et que la terre fondra comme la neige au feu de ses divins rayons, alors tous ceux qui sont dans la tombe, se lèveront pour la résurrection du jugement, les uns dans un état d'affreuse laideur, les autres rayonnant d'une éternelle et ravissante beauté, chacun selon ses mérites et ses œuvres. » (*Lorinus.*)

(*Gr. Cat.* 5-6e *q.*)

Le jugement général se fera de la manière suivante :

1) Jésus-Christ paraîtra dans les nues et rassemblera toutes les nations devant son trône; il mettra les justes à sa droite, et les méchants à sa gauche. Saint Jean écrit en effet dans son Apocalypse : « Et je vis les morts, grands et petits, debout devant le trône : les livres furent ouverts, et les morts furent jugés sur ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres. » (20, 12.)

2) Alors il manifestera le bien et le mal, même les plus secrètes pensées de chaque homme, ainsi que les grâces qu'il lui avait accordées. « Car il n'y a rien de caché qui ne soit découvert, ni rien de secret qui ne soit révélé. » (*S. Luc.* 12, 2.) « Le Seigneur éclairera ce qui est caché dans les ténèbres, et découvrira les plus secrètes pensées des cœurs. » (1 *Epît. aux Cor.* 4, 5.) Enfin il prononcera la sentence; aux bons il dira : Venez les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. » Mais aux méchants il dira : « Eloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges. » — Alors les réprouvés iront au supplice éternel, et les justes prendront possession de la vie éternelle. » (*S. Matth.* 25.)

Comparaison.

En hiver tous les arbres se ressemblent; ceux qui portent des fruits, comme ceux qui n'en portent pas, sont sans feuilles, ils sont tous desséchés; mais quand arrive l'été, on peut aisément discerner les arbres vivants et fruitiers de ceux qui ne le sont pas; les arbres desséchés sont coupés et jetés au feu, tandis que les arbres portant des fruits sont laissés intacts, et leur récolte est soigneusement gardée. Il en est de même de l'homme par rapport au monde présent et à la venue de Jésus-Christ comme juge; maintenant les hommes se ressemblent le plus souvent, ou paraissent du moins se ressembler; mais quand Jésus viendra pour juger, on apprendra à distinguer les bons des méchants et des impies.» (*S. Augustin.*)

Sur la sentence du souverain Juge.

Lorsque le saint martyr Apronien était encore adonné au culte des faux dieux, il lui arriva par une disposition toute providentielle, d'entrer dans une église chrétienne, où l'on faisait la lecture d'un passage des Livres Saints. Il entendit les paroles que le souverain Juge adressera un jour aux réprouvés : « Maudits! allez au feu éternel qui a été préparé pour le démon et pour ses anges! » A ces paroles un rayon de la grâce divine brilla dans le cœur d'Apronien; il quitta le service des faux dieux, devint un fidèle disciple de Jésus-Christ, pour l'amour duquel il sacrifia avec joie son sang et sa vie.

Les jugements de Dieu sont autres que ceux des hommes.

Un saint abbé, appelé Agathon, resta pendant les trois jours qui précédèrent sa mort, dans un état d'immobilité complète; l'effroi et la consternation étaient peints sur ses traits. On lui demanda : « Où êtes-vous? » Il répondit : « Au jugement! » — « Pourquoi tremblez-vous? » — « Hélas! c'est que les jugements du Seigneur sont tout autres que ceux des hommes! »

Le jugement de Dieu est extrêmement sévère.

Jacques a Paradiso, théologien de l'ordre des Chartreux, raconte dans son livre : *Des péchés graves de pensées :* « Deux religieux dont la vie semblait irrépréhensible, s'aimaient avec une cordiale affection. Un de ceux-ci mourut et apparut à son ami au moment qu'il était abîmé dans la prière. Quand celui-ci l'aperçut et découvrit combien l'extérieur de son ami était triste et son visage affligé, il lui demanda pourquoi il apparaissait dans un tel état. Le défunt répondit en répétant trois fois ces mots : « Personne ne s'imagine! — Personne ne s'imagine! — Personne ne s'imagine! » Son ami lui demanda ce que signifiaient ces paroles mystérieuses : et le mort continua : « Combien les jugements de Dieu sont sévères, et ses châtiments terribles. » En disant ces mots il disparut et laissa son frère plongé dans un grand effroi. » (*Le grand miroir de Gabler.*)

Le saint tremblant de crainte.

Saint Arsène, au moment de mourir, fut saisi d'une grande crainte; car il aperçut dans une vision le jugement de Dieu dans son effrayante majesté, de sorte qu'il craignit d'être tué par l'effroi que lui inspirait cette vue : ses disciples s'approchèrent et lui dirent : « Comment, Arsène, tu trembles? » — « Oui, je tremble » répondit-il, « et ce n'est pas depuis ce moment que j'ai commencé à trembler, car depuis plus de quarante ans je n'ai cessé de redouter les jugements de Dieu. Oui, sachez, mes frères, que le juste sera à peine sauvé; que sera-ce alors du pécheur? »

(*Gr. Cat.* 7-8^{e} *q.*)

Outre le jugement *général*, il y a encore le jugement particulier, où l'homme est jugé immédiatement après sa mort; c'est pourquoi saint Paul écrivit aux Hébreux : « Il est établi que les hommes meurent une fois et qu'aussitôt après ils sont jugés. » (9, 27.) — Dans l'Ecclésiastique il est dit : « Il est facile à Dieu, au jour de la mort, de rendre à chacun selon ses œuvres;..... à la

mort de l'homme se fait la révélation de ses œuvres. » (11, 28-29.) — Qu'outre le jugement *particulier*, il y aura encore un jugement *général*, cela s'explique surtout par les trois motifs suivants : 1) *Afin que la sagesse et la justice de Dieu soient reconnues de tous les hommes,* comme le chante le Psalmiste : « Alors les cieux annonceront sa justice, car c'est Dieu lui-même qui est juge. » (49, 6.) — Saint Cyrille de Jérusalem écrit à ce sujet : « Bien des meurtriers expirent tranquillement dans leur lit; l'esprit si faible de l'homme demande alors : *Où donc est la justice de Dieu?* Certains monstres ont commis jusqu'à cinquante meurtres; ils meurent pour un seul de ces crimes; comment et où satisfont-ils pour les quarante-neuf autres, si après la mort, il n'y a pas de jugement, ni de châtiments? » (18 *Catéch.*)

Au jour du jugement, Dieu manifestera sa sagesse et sa justice.

Un Père du désert raconte l'événement suivant : Dans le désert, près de la ville du Nil, vivait un solitaire qu'un laïque servait avec le plus grand soin et la plus édifiante fidélité. Mais près de la même ville demeurait un homme très-riche et en même temps fort corrompu. Or il advint que ce riche mourut. Toute la ville accompagna son cadavre et l'évêque avec un nombreux clergé suivit en grand cérémonial le convoi funèbre. Le serviteur du solitaire alla dans le désert afin de lui porter un peu de pain, sa nourriture de chaque jour, mais il ne put le trouver; une bête féroce l'avait dévoré. Après avoir acquis toutes les preuves de ce malheur, il se prosterna le visage contre terre et dit au Seigneur : « Je ne veux plus me lever de cette place, ô mon Dieu! avant que vous ne m'ayez révélé comment il s'est fait que cet impie ait eu des funérailles aussi pompeuses, tandis que celui qui vous a servi nuit et jour a eu une fin aussi triste. » Et voilà qu'un ange lui apparut et lui dit : « Attendez jusqu'au jour du jugement et alors vous reconnaîtrez la sagesse et la justice de Dieu. Cet impie qui avait fait une légère bonne œuvre sur la

terre en a été récompensé ici-bas; mais son impiété sera châtiée durant toute l'éternité. Ce solitaire qu'ornaient toutes les vertus, avait contracté ici-bas une légère dette; il l'a payée par sa mort, et c'est ainsi que Dieu le récompensera éternellement pour ses vertus dans l'autre vie. » Eclairé et consolé par ces paroles, il retourna chez lui et loua Dieu à cause de ses jugements qui sont aussi *sages que justes.*

2) *Afin que Jésus-Christ soit glorifié en présence du monde entier;* c'est pourquoi il a dit lui-même : « Ils verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec une *grande puissance et une grande majesté.* » (*S. Matth.* 24, 30.)

La glorification de Jésus-Christ au jour du jugement.

Les saints Pères parlent en différents endroits de leurs écrits, de la venue de Jésus-Christ comme juge, de la puissance et de la majesté dont il sera alors environné, afin qu'après avoir été persécuté et méprisé, il soit adoré et glorifié par tout l'univers. « On le contemplera alors dans sa majesté, dit saint Grégoire-le-Grand, celui qu'on n'a pas voulu voir dans son humilité; et ceux qui n'ont pas voulu courber la superbe de leur cœur devant sa présence, sentiront sa *puissance et sa force*, d'une manière d'autant plus redoutable. » Saint Augustin dit à son tour : « Il apparaîtra à découvert pour nous juger, celui qui est venu autrefois humble et caché pour se laisser juger lui-même. Il vint comme un inconnu devant les tribunaux des juges; il viendra en public, à la face de tout le monde, pour juger les juges eux-mêmes. » Dans un autre endroit il dit : « Là s'assiéra le Sauveur comme juge, lui qui dut se tenir debout devant les juges de la terre; il condamnera les vrais coupables qui sur la terre passaient pour innocents; celui qui était venu *voilé* pour être jugé injustement par l'iniquité, viendra publiquement, à front découvert, parmi les justes pour juger justement. » (*S. Aug. Serm.* 127 *de verb. Dom.*)

3) *Afin que les justes reçoivent l'honneur qui leur est dû, et les impies le mépris qu'ils ont mérité.* « La vertu doit être récompensée et honorée, dit saint Thomas de Villeneuve, pour le bien que l'homme a pratiqué en secret sans être vu ; et néanmoins, elle n'est que trop souvent méconnue et persécutée ici-bas; le péché, au contraire, qui mérite d'être puni et confondu, y est souvent récompensé et honoré. Il faut donc qu'il y ait un tribunal suprême où tout soit jugé en dernier ressort, où toutes les injustices soient réparées. » — « Alors les impies se repentant et gémissant dans l'angoisse de leur cœur, diront: Les voilà ceux que nous avions en mépris et qui étaient l'objet de nos outrages! Nous insensés, nous estimions leur vie une folie et leur foi un opprobre; et les voilà comptés parmi les fils de Dieu, et leur partage est entre les Saints! » (*Liv. de la Sag.* 5, 3-5.)

Pourquoi faut-il un jugement universel?

Le Père L. Dupont donne à cette demande la réponse qui suit : « *D'abord*, dit-il, dans le jugement général, Dieu confirme publiquement le jugement particulier et ajoute ce qui y manquait; car après la mort la sentence est prononcée contre l'âme seule. Bien souvent le corps reçoit au jour de son enterrement de grands honneurs, tandis que l'âme est condamnée devant Dieu; d'un autre côté, bien souvent aussi, le corps est confié à la terre d'une manière ignoble et déshonorante, tandis que l'âme jouit de la céleste félicité. Or, comme l'âme et le corps en même temps, ont ou n'ont pas servi Dieu, il convient qu'il y ait aussi un jour où ils soient jugés tous deux en même temps. En vue de cette vérité, je travaillerai à soumettre ma chair à l'esprit, puisqu'elle comparaîtra avec lui au jugement. *La seconde raison,* c'est que l'honneur des justes si souvent opprimés et méprisés ici-bas, mais surtout l'honneur de la divine Providence, réglant et gouvernant tout, doit être vengé et justifié devant toute chair. Toutes les langues devront confesser que les dispositions de

Dieu furent bonnes, sages et saintes et que les justes n'avaient pas de motifs de se plaindre à cause des persécutions qu'on infligeait à la vertu, ni les impies de se réjouir, parce qu'ils voyaient le crime glorieux et triomphant; voilà aussi pourquoi l'Apôtre donne cet avis: «Ne jugez point avant le temps, jusqu'à ce que vienne le Seigneur, qui éclairera ce qui est caché dans les ténèbres. » (I *Epît. aux Cor.* 4, 5.) Enfin, *la troisième raison*, c'est afin que la gloire de Jésus-Christ soit manifestée, non-seulement aux regards des justes dans le ciel, mais aussi aux yeux des impies sur la terre, où il a été insulté dès le principe jusqu'à la fin. De même qu'on a vu sur la terre son humiliation, on y verra aussi sa glorification. »

La conclusion exacte.

Æneas Sylvius nous parle d'un prince d'Autriche qui mourut à l'âge de trente-neuf ans. Durant sa vie il n'avait fait que boire, manger, jouer et se procurer toutes les jouissances imaginables; jamais il n'avait éprouvé ce que c'était que la pauvreté, la misère, la douleur et l'infortune; la barque de sa vie s'avançait toujours balancée et poussée par des vents favorables. Lorsque la mort l'eut enfin arrêté dans sa course, et que l'on vint annoncer sa fin à l'empereur Frédéric IV, celui-ci dit à ceux qui l'entouraient : « J'ai là une preuve évidente de l'immortalité de l'âme et d'un jugement futur; car Dieu qui est la justice même doit y faire une compensation, puisque nous voyons comment les pervers s'en vont de ce monde sans être punis, et les bons sans être récompensés. » (*Livre d'homélies de Brunner.*)

Il faut qu'il y ait un jugement universel, et pourquoi?

Un vénérable ecclésiastique remplissait les fonctions du saint ministère dans une grande paroisse, et passait une bonne partie de la journée au confessional. Animé d'un grand zèle, il voulut savoir par lui-même si les nombreux pénitents qui venaient le trouver chaque jour, se confessaient sincèrement, et dans ce dessein il se glissa le jour et la nuit dans les endroits d'où il put observer la conduite de ces

chrétiens, sans être aperçu lui-même. Mais quel fut son étonnement de n'entendre partout que des paroles obscènes et équivoques, de voir les femmes afficher des manières libres, comme des païennes ; les jeunes filles ne s'adonnaient qu'à la toilette et ne parlaient entre elles que de plaisirs mondains et même criminels ; les hommes se vantaient des infamies qu'ils avaient commises et même de celles qu'ils n'avaient pas commises. Or en comparant ce qui se passait dans le monde avec ce qu'il apprenait au moyen de son ministère de confesseur, il vit bien qu'il n'y avait autour de lui qu'hypocrisie et duperie ; il résolut donc de renoncer à ses saintes fonctions et d'aller pleurer dans la solitude les péchés des hommes, et il n'eut pas le courage de rentrer au tribunal de la pénitence. Voilà comment est le monde, et il est partout ainsi. Donc un jugement universel est nécessaire afin *d'arracher le masque du mensonge et de l'hypocrisie.* (*Les 12 art. du Symbole.*)

(*Gr. Cat.* 9-12^{e} *q.*)

Après le jugement *particulier,* l'âme va ou au *ciel,* ou en *enfer,* ou en *purgatoire;* au ciel vont les âmes des justes, en enfer celles des méchants et au purgatoire vont les âmes de ceux qui, morts en état de grâce, sont coupables néanmoins de quelques fautes légères, ou n'ont par entièrement satisfait à la justice divine pour la peine temporelle due à leurs péchés. Puisqu'il sera parlé spécialement *du ciel* et *de l'enfer* dans le dernier article du Symbole, nous ne parlerons ici que du *purgatoire* et nous prouverons qu'*il y a un purgatoire.*

1) *Il y a un purgatoire; on le prouve par l'Ecriture Sainte.*

Témoignages de l'Ecriture Sainte en faveur de l'existence du purgatoire.

Au livre des Machabées nous lisons que Judas Machabée envoya douze mille drachmes à Jérusalem afin d'offrir un

sacrifice pour ceux qui avaient succombé. « Car, » dit l'écrivain sacré, « c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » (2 *liv. des Mach.* 3.) Cette prière pour les trépassés suppose donc nécessairement la croyance à un état intermédiaire entre le ciel et l'enfer; car les esprits bienheureux n'ont plus besoin de prières dans le ciel, et les prières ne servent de rien aux damnés en enfer. Si Judas fit offrir des sacrifices pour les soldats tombés au champ de bataille, il fallait bien qu'il crût à un lieu d'expiation où les peines des défunts peuvent être adoucies et le temps de leur punition abrégé, au moyen de la prière et des sacrifices. — Nous lisons encore plus loin dans l'Ecriture certains textes sur un lieu d'expiation, où ses habitants, semble-t-il, ne seront pas renfermés éternellement, mais d'où ils sortiront de nouveau après que le temps des punitions sera passé. Voici en effet ce que nous lisons en saint Mathieu : « Hâtez-vous de vous réconcilier avec votre adversaire, pendant que vous êtes en chemin avec lui, de peur que peut-être votre adversaire ne vous livre au juge, et que le juge ne vous livre à son ministre, et que vous ne soyez envoyé en prison. En vérité, je vous dis que vous ne sortirez pas de là que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole. » (*S. Matth.* 5, 26.) Ces paroles s'accordent avec celles qui terminent la parabole du serviteur inhumain : « Et son maître irrité le livra au bourreau jusqu'à ce qu'il payât toute sa dette. » (*S. Matth.* 18, 34.) D'après ces paroles le serviteur cruel devait demeurer en prison jusqu'au paiement de toute sa dette. — Donc il y a un lieu de punition d'où il y a encore moyen de sortir; une dette qui peut encore être effacée. — A ceci se rapporte encore un autre passage de l'Evangile où Jésus-Christ déclara que le péché contre le Saint-Esprit ne serait pardonné ni dans ce monde ni dans l'autre; d'où l'on conclut naturellement que, en revanche, il y a d'autres péchés qui peuvent être remis dans cette vie et dans l'autre. Saint Paul parle également de ceux qui *seront sauvés*, comme par le feu. (1 *Epît. aux Cor.* 12-15.)

2) Il y a un purgatoire; on le prouve par la tradition de l'Eglise.

Témoignages fournis par la tradition en faveur de l'existence du purgatoire.

Le dogme du purgatoire est enseigné par les Pères de l'Eglise latine et de l'Eglise grecque puisqu'à chaque page de leurs œuvres ils parlent des *prières*, des *sacrifices*, des aumônes que l'on doit faire pour l'utilité des fidèles défunts. Ecoutons ce que dit saint Augustin dans son livre sur les soins à donner aux morts, et où il explique le passage du livre des Machabées qui recommande la prière pour les défunts : « Nous lisons dans les livres des Machabées, » dit-il, « qu'un sacrifice a été offert pour les morts. Mais lors même que cela ne se trouverait point du tout dans les anciennes Ecritures, ce n'est pas une faible autorité que celle de l'Eglise universelle, dont la croyance se montre clairement dans la coutume de faire la récommandation des morts dans les prières que le prêtre adresse au Seigneur lorsqu'il est à l'autel. » Dans un autre endroit de cet ouvrage il dit: « On ne doit point omettre les supplications pour les âmes des défunts: l'Eglise est chargée de les faire par une commémoration générale pour tous ceux qui sont morts dans la société chrétienne et catholique, afin que ceux qui ne peuvent recevoir ce secours de leurs parents, ou de leurs amis le reçoivent de la piété de notre mère commune. » (*S. Aug. de cura pro mortuis gerenda. C.* 1.)

On connaît le discours que S. Ambroise prononça pour les empereurs Théodore et Valentinien. Il ne cesse d'y invoquer la bonté de Dieu en faveur des âmes de ces princes et promet d'offrir le saint sacrifice de la messe à leur intention. Dans une de ses lettres à Faustinus sur la mort de sa sœur il écrit: « Je crois qu'il ne faut pas tant la pleurer que l'assister par des prières, qu'il ne faut pas tant s'occuper de la plaindre par des larmes que de recommander son âme à Dieu par des sacrifices. » (*Anchor. lib.* 2. *Epist.* 8 *ad Faustinum.*) — S. Jérôme écrit de même à Pammachius, dont

l'épouse Pauline était morte: « Les autres époux répandent des violettes, des roses, des lis et des fleurs empourprées sur les tombes de leurs épouses; mais notre Pammachius répand sur les saintes cendres et les ossements vénérables le baume de l'aumône, et répand ainsi des parfums sur les restes paisibles, puisqu'il connaît ce proverbe: « Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône efface le péché. »

Au quatrième livre de ses dialogues, S. Grégoire-le-Grand s'exprime comme suit : « Le saint sacrifice a coutume d'être aussi très-utile aux âmes après la mort, et si utile que les âmes des défunts semblent même le désirer. » — Au 50e chapitre, il dit : « Il est très-salutaire à ces défunts qui ne sont pas chargés de fautes graves, que, lorsqu'ils ont été enterrés dans la communion de l'Eglise, leurs proches en visitant ces lieux bénits, pensent à ceux dont ils voient les tombes et prient Dieu pour eux. » S. Cyprien raconte d'un certain Victor qui avait essayé de faire embrasser à un prêtre une fonction incompatible avec sa dignité sacerdotale « qu'après sa mort on n'offrit à Dieu ni sacrifice ni prière pour ce malheureux. » Dans les temps les plus reculés, un concile d'Espagne avait défendu de prier pour ceux qui s'étaient suicidés, et le concile tenu à Worms, en Allemagne, décida qu'on offrirait la sainte messe pour les malfaiteurs exécutés par le bourreau. Oui, nous possédons un témoignage frappant de Tertulien, vivant au deuxième siècle, en faveur de la doctrine et des coutumes de l'Eglise. On sait que dans l'Eglise on célèbre les Anniversaires, ainsi que des trentaines pour les âmes de fidèles trépassés. Or tous ces usages Tertulien les connaissait déjà: « Nous faisons des prières et des offrandes *annuelles* pour les morts, en demandant à Dieu de leur accorder le rafraîchissement et la participation à la résurrection première. » (*De Cor. Mil. cap.* 3.) — Les constitutions apostoliques parlent ensuite d'un office qui avait lieu le *troisième* et le neuvième jour, et S. Augustin, d'un autre qui se célébrait le quarantième et qui devint plus tard la trentaine.

La voix des Pères de l'Eglise grecque est en complète

harmonie avec celle des Pères de l'Eglise latine. Le plus ancien d'entre eux S. Clément écrit, qu'on avait coutume de faire une longue prière pour les morts. (*Lib. Const.* 8. *c.* 47.) « Le chef vénérable, dit-il, s'avance et dit une sainte prière pour les défunts; dans cette prière, il supplie la miséricorde divine de leur remettre les fautes commises par fragilité humaine et de leur accorder une place au sein de l'éternelle lumière, dans la demeure des vivants. » — « S. Epiphane, à la fin de son ouvrage contre les hérétiques, met la prière pour les morts parmi les dogmes de l'Eglise, et il appelle Aérius, hérétique parce qu'il niait cette vérité. (*Hær.* 75, *c.* 7) — S. Chrysostôme parle aussi sur la manière dont on doit montrer sa compassion envers les morts. « Ce n'est point par nos larmes, dit-il, mais par nos prières et nos aumônes que nous devons assister les morts. » Ne soyons donc pas négligents, dit-il un peu plus loin, à secourir ceux qui ont quitté ce monde et à offrir des prières pour eux. Dans la soixante-neuvième homélie au peuple il s'exprime ainsi : « Ce n'est pas en vain que l'usage a été établi par les apôtres de faire durant les saints Mystères la *commémoration* pour les défunts; car ils savaient que par là on leur procure au grand soulagement et au grand profit. » — Ainsi Théodoret écrit encore (*Lib.* 5, *Hist. c.* 26.) que Théodore-le-jeune s'agenouilla près des reliques de S. Jean Chrysostôme et pria pour les âmes d'Arcadius et d'Eudoxie qui étaient morts. — Pour terminer je rapporterai encore le témoignage du grand patriarche de Jérusalem, de S. Cyrille, qui dit: « Nous prions pour nos pères, pour les évêques et généralement pour tous ceux qui sont morts dans la foi; et nous croyons que cette prière est d'un grand soulagement pour les âmes. Et pendant que nous offrons à Dieu des prières pour les défunts quoiqu'ils soient pécheurs, nous ne tressons pas de couronnes, mais nous faisons l'oblation de Jésus-Christ immolé pour nos péchés, et nous nous empressons d'implorer la miséricorde divine aussi bien pour eux que pour nous. » (*Catéch.* 23.) Tous ces témoignages prouvent que notre foi touchant le purgatoire, est la foi des SS. Pères,

la foi des premiers siècles de l'Eglise. L'ignorance seule et les mauvaises passions ont pu faire croire que ce dogme de l'Eglise catholique était d'invention moderne. (*Voyez Gousset, Théologie dogmatique, 3 p. c. 3, art. 6.*)

La comtesse de Strafford.

Madame la comtesse de Strafford, avant de se convertir à la religion catholique, voyait souvent Mgr de la Mothe, évêque d'Amiens, et les entretiens qu'elle avait avec lui faisaient toujours une vive impression sur son âme ; mais ce qui la toucha le plus, ce fut un sermon qu'il prêcha, le jour de la Saint Jean-Baptiste, aux Ursulines d'Amiens. Après l'avoir entendu, elle sentit dans son cœur un vif désir de croire comme le prédicateur qui l'avait édifiée. Il lui restait pourtant encore quelques doutes sur le sacrifice de la *Messe* et le *Purgatoire:* elle vint les proposer au saint évêque qui, sans disputer avec elle, et sans attaquer de front ses préjugés, crut devoir lui parler ainsi pour la détromper: « Madame, vous connaissez l'évêque de Londres, et vous avez confiance en lui ; et bien, je vous prie de lui mander ce que je vais vous dire : L'évêque d'Amiens m'a dit une chose qui doit m'étonner: c'est que si vous pouvez nier que S. Augustin ait dit la messe et prié pour les morts, et particulièrement pour sa mère, il se fera lui-même protestant. » Ce conseil fut suivi. L'évêque de Londres ne répondit pas, mais il se contenta de dire à celui qui lui remit la lettre, que Madame de Strafford avait respiré un air contagieux qui l'avait séduite ; que ce qu'il pourrait lui écrire ne remédierait problablement point au mal... — Ce silence d'un homme qui avait en tout sa confiance acheva d'ouvrir les yeux de Madame de Strafford, et peu de temps après elle fit abjuration entre les mains de Mgr d'Amiens. (*Vie de M. de la Mothe.*)

L'aveu d'un protestant.

Plusieurs protestants, s'élevant à notre point de vue et s'inspirant aux sources de la charité catholique, disaient avec le théologien Collier (2 *part. p.* 100): « La prière pour les morts ravive la croyance à l'immortalité de l'âme, enlève le

voile noir qui couvre la tombe et établit des rapports entre ce monde et l'autre. Si elle avait été conservée, nous n'aurions probablement pas eu parmi nous tant d'incrédulité. Je ne conçois pas pourquoi notre Eglise, qui est si éloignée des temps primitifs du christianisme, a pu abandonner ou dédaigner une coutume qui ne fut jamais interrompue; qui, au contraire, comme nous avons sujet de le croire d'après l'Ecriture, existait anciennement; qui fut pratiquée dans le siècle apostolique, dans les temps des miracles et des révélations; introduite parmi les articles de foi et jamais réjetée, si ce n'est pas Aérius.

Elle était évidemment en usage dans l'Eglise du temps de saint Augustin et jusqu'au XVI^e^ siècle. Si nous ne faisons rien pour nos morts, si nous omettons de nous occuper d'eux et de prier pour eux comme autrefois dans la sainte cène, nous rompons tout commerce avec les Saints, et alors comment oserions-nous dire que nous restons en communion avec les bienheureux? Et si nous rompons de cette manière avec la plus noble partie de l'Eglise universelle, ne pourra-t-on pas dire que nous mutilons notre croyance et que nous repoussons un des articles de la foi chrétienne? »

3) *Il y a un purgatoire; la raison elle-même témoigne en quelque sorte, en faveur de son existence,* car puisque personne, à moins d'être parfaitement pur, ne peut entrer au ciel, (*Apoc.* 21, 27.) et que ceux-là seulement qui meurent en état de péché mortel vont en enfer, il faut bien admettre entre le ciel et l'enfer un lieu intermédiaire où vont les âmes de ceux qui sont morts dans la grâce, mais sans être entièrement purs, afin de s'y purifier jusqu'à ce qu'elles soient dignes du ciel.

Que dit la raison par rapport au Purgatoire?

Tout homme raisonnable qu'éclaire l'esprit du christianisme, doit penser et parler du Purgatoire de la manière suivante: « Lorsque quelqu'un après s'être sincèrement converti, ne perd plus la grâce de Dieu, et comme enfant de

Dieu, comme fils de la lumière quitte ce monde, sans être souillé il est vrai, de fautes graves, mais sans être entièrement pur de fautes légères, que deviendra-t-il? — En cet état il ne peut aller ni au ciel, ni en enfer; il n'est pas assez coupable pour aller en enfer, ni assez pur pour aller au ciel; il devra donc rester exclu du bonheur des saints, de la félicité des élus jusqu'à ce qu'il soit trouvé assez pur et digne du ciel. Or cet état où l'âme se trouve après la mort du corps, soupirant ardemment après Dieu mais ne le possédant pas encore, doit être un état de souffrance, de douleur, un état d'expiation, un *purgatoire.* » (*Munch.*)

Le purgatoire est un hôpital où les âmes sont guéries de leurs fautes.

Dans la doctrine du purgatoire tout esprit sensé doit reconnaître une institution de la bonté divine. Un diacre de l'Eglise romaine, appelé Paschase, avait mené une vie très-exemplaire, et l'on hésita si peu de le mettre, après sa mort, au nombre des saints, qu'on avait remarqué auprès de son cercueil la guérison de plusieurs malades et d'autres événements merveilleux. Cependant après un temps assez long il apparut à Germain évêque de Capoue et lui fit savoir qu'il était toujours retenu dans un lieu d'expiation (dans le purgatoire), auquel la sévère justice de Dieu l'avait condamné à cause de son entêtement. En effet lors de l'élection d'un nouveau pape, il s'était déclaré pour *Laurent,* quoique tous les autres eussent élu d'une voix unanime Symmaque, et il avait continué de tenir à son opinion jusqu'à la fin de sa vie. La conclusion de ce fait est facile à tirer. Si un homme d'une conduite aussi austère et aussi sainte que Paschase dut souffrir aussi longtemps dans l'autre monde, rien que pour avoir tenu trop à son opinion, ce qui aux yeux de l'Eglise peut n'être pas une faute légère, que sera-ce donc de ce grand nombre de chrétiens éclairés qui s'engagent si souvent dans les filets du péché sur le chemin de la vie, et ne s'en dégagent souvent qu'à la dernière extrémité? Combien n'en est-il pas qui quittent ce monde après avoir différé leur

pénitence, sans avoir satisfait complétement à la justice divine, sans s'être purifiés par une contrition qui prend sa source dans un amour parfait de Dieu, sans avoir eu un détachement complet des créatures, et qui se montrèrent encore tels à l'approche de la mort, ou qui enfin, de nécessité ont fait vertu? Que deviendraient-ils donc, si Dieu les jugeait selon la sévérité de la justice?« Que nous serions malheureux, que notre état serait désespéré, dit S. Catherine de Gènes, si Dieu, dont l'infinie bonté a tant de soin de notre guérison, n'avait établi un hôpital pour guérir les âmes! » Par là elle veut indiquer le Purgatoire, qui peut être appelé une institution et une demeure où l'on guérit les âmes de leurs fautes terrestres. (*Veith.*)

La doctrine du Purgatoire est consolante.

Qu'y a-t-il de plus conforme à la raison et de plus consolant pour une âme chrétienne que la doctrine du Purgatoire? Le vicomte Walsch raconte: « J'ai connu un luthérien que notre croyance du Purgatoire a rendu catholique. Il avait perdu un frère chéri au milieu d'une fête, et il se souvenait sans cesse, pour tourmenter son cœur, de ce pas si brusque d'un festin au cercueil. Son âme avait besoin d'être rassurée; il savait toute la pureté qu'il faut pour le Ciel, et, dans son culte, il ne trouvait pas de lieu intermédiaire entre les parvis célestes et les profondeurs de l'abîme. Ses frayeurs devenaient de déchirantes angoisses, il n'avait plus de repos; ses jours étaient sans distraction, ses nuits sans sommeil, ses pensées sans espérance. Il dépérissait à vue d'œil, et lui aussi penchait vers la tombe, vers la tombe de son frère qu'il devait partager comme un lit de famille. On lui ordonna de voyager; mais il se disait: « Je n'aurai pas le temps d'aller loin, je mourrai dans une hôtellerie, soigné par des mercenaires étrangers. Et quand j'aurai fermé les yeux, on sera obligé de chercher dans mes papiers pour savoir le nom du voyageur qui vient de s'arrêter pour toujours, et qui n'a plus besoin que d'un gîte au cimetière. »

Ses amis se joignirent à son médecin, et le jeune Ecossais vint sur le continent. Je me trouvais sur le même vaisseau que lui, et bientôt nous eûmes lié conversation ensemble, et bien des points de contact nous rapprochèrent.

Quand nous fûmes débarqués nous logeâmes dans le même hôtel; au bout de quelques jours, il me révéla ce qui avait répandu tant de tristesse sur ses jeunes années, la mort de son frère et ses inquiétudes sur les destinées éternelles d'un être qu'il avait tant aimé!.... « Ah! me dit-il, un *Jour des Morts*, par amour pour mon frère, je vais adopter votre rite! Oh! quand je pourrai prier pour mon frère, je respirerai, je vivrai pour demander chaque jour du bonheur dans le ciel pour celui que j'ai tant chéri sur la terre!... Votre culte fait qu'on peut encore s'entr'aider après la mort; vos prières ôtent au sépulcre son terrible silence; vous, vous conversez encore avec ceux qui sont partis de la vie; vous, vous avez connu la faiblesse humaine, cette même faiblesse qui n'est pas le crime mais qui n'est pas la pureté; et, entre les limites du ciel et de la terre, Dieu vous a révélé un lieu d'expiation. Mon frère y est peut-être, je me fais Catholique pour l'en délivrer, pour me consoler ici-bas, me soulager de ce poids qui m'oppresse; ce poids, je ne l'aurai plus quand je pourrai prier. » — Et il se fit catholique. (*Fêtes chrétiennes.*)

Dans l'article de la *Communion des Saints* il sera parlé plus au long de la manière dont nous pouvons et nous devons soulager les âmes qui font partie de *l'Eglise souffrante*.

Pratique. Ame chrétienne! N'oublie jamais le jour du jugement! Rappelle-toi bien qu'il est un œil qui voit toutes tes pensées, tes paroles et tes actions, une main qui les inscrit toutes dans ce livre que le souverain juge déroulera au jour du jugement; car « tout ce qui se fait, soit bien, soit mal, Dieu l'appellera en jugement.» (*l'Eccles.* 12, 14.) Pensez donc souvent et même tous les jours à ce redoutable jugement universel; car « rien n'est plus capable de nous faire mener une vie chrétienne,

dit S. Ambroise, que la conviction d'être un jour jugés par celui-la même à qui rien n'est caché, par celui que tout péché offense et auquel toute vertu plaît. » Non rien n'est plus salutaire pour nous que de penser fréquemment au jugement de Dieu ; les impies mêmes en sont effrayés.

La pensée du jugement dernier est très-salutaire.

Pierre Aretin, si connu par son impiété et son libertinage, fut vivement ému en voyant la fresque de Michel-Ange représentant le jugement dernier : « Les rayons du ciel, dit-il, et les feux de l'abîme, percent sous les ténèbres qui couvrent l'espace. A cet effrayant spectacle de la ruine du monde, je me dis : Si la contemplation de ce grand jour nous remplit ainsi d'épouvante sous le pinceau de Michel-Ange, que sera-ce donc quand nous comparaîtrons devant celui qui doit nous juger?... » *(Rome en* 1848-49-50.)

HUITIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« *Je crois au Saint-Esprit.* »

(*Gr. Cat.* 1-2^{e} *q.*)

A la suite de la doctrine de la rédemption par Jésus-Christ, vient *la doctrine du Saint-Esprit*, et ce n'est pas sans raison ; en effet c'est *par le Saint-Esprit* que le fruit ou la grâce de la divine rédemption nous est communiquée, ce qui se fait dans l'Eglise catholique à laquelle Jésus-Christ avait promis et envoyé dans ce dessein le Saint-Esprit. Car il ne suffit pas que Jésus-Christ par sa mort ait ouvert la source du salut, il faut encore que nous allions puiser à cette source ; mais de notre nature nous sommes faibles de volonté et sans énergie, et c'est pourquoi l'Esprit-Saint doit venir afin d'exciter notre volonté et de fortifier notre faiblesse, pour que

nous voulions et puissions puiser à la source du salut.

Le colibri et l'aigle.

Un colibri, le plus petit des oiseaux que l'on connaisse, regardait souvent de loin le brillant soleil et désirait contempler de près sa splendeur et sa majesté. Mais aussi souvent qu'il s'élevait dans les airs d'un vol hardi, aussi souvent ses efforts demeuraient stériles; car ses forces ne suffisaient pas pour atteindre à une aussi effrayante hauteur. Un jour il voletait tristement de côté et d'autre, lorsqu'un aigle le rencontra tout à coup dans les airs, et soudain le pauvre petit volatile s'élança sur le dos du fier oiseau qui l'emporta, sans rien sentir du léger fardeau dont il était chargé, jusque vers le majestueux soleil, l'objet de ses désirs, et le défendit contre tous les oiseaux carnassiers. — Faible créature humaine! ce petit oiseau c'est toi! Tu n'es pas assez fort pour t'élancer jusqu'auprès du soleil de justice; mais l'aigle divin, l'Esprit-Saint, arrive et sur les ailes de sa grâce fortifiante il t'emporte, en te protégeant contre tous les ennemis de ton salut, au but de tes désirs et de tes espérances. Puissions-nous être enlevés tous par cet aigle divin dans les hauteurs des cieux!

Comparaisons.

« De même qu'une terre sèche, lorsqu'elle n'est pas arrosée, demeure sans fruits, de même nous qui étions autrefois un bois sec, nous ne produirons jamais de fruits pour la vie éternelle, sans la rosée d'en haut, sans le Saint-Esprit. » *(S. Irenée.)*

« Notre cœur est toujours fermé, si l'Esprit de Dieu ne l'ouvre pas, comme la terre reste toujours froide lorsqu'elle n'est pas réchauffée par le soleil. » *(Le même.)*

« Dieu ne donne pas seulement au pécheur une *doctrine* qui se transmet par des paroles, mais encore un *cœur* capable de la recevoir; il n'allume pas seulement une *lumière*, mais il ouvre encore les *yeux;* il ne commande pas seulement, mais il donne encore la *force*, par le Saint-Esprit. » *(Hunolt.)*

(*Gr. Cat.* 3e *q.*)

Le Saint-Esprit est la *troisième personne en Dieu, vrai Dieu avec le Père et le Fils;* c'est ce que nous enseigne *l'Ecriture-Sainte* aussi bien que l'*Eglise catholique.*

Témoignages de l'Ecriture-Sainte en faveur de la divinité du Saint-Esprit.

1) Le Saint-Esprit est appelé *Dieu* dans les livres saints de la manière la plus expresse. — Dans les actes des apôtres S. Pierre dit à Ananie: « Ananie, comment Satan vous a-t-il tenté au point de vous faire mentir au *Saint-Esprit?* ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu. » (5, 3-4.) — D'autre part, dans l'Ecriture-Sainte on donne au Saint-Esprit les mêmes noms qu'au Père et au Fils, et ce qui dans l'ancien Testament est dit comme venant de la bouche de Dieu, est attribué par le nouveau Testament au Saint-Esprit. *(Voyez les act. des Apôt.* 28, 25. — *Isaïe.* 6, 9. — *l'Epît. aux Hébr.* 3, 8. — *Ps.* 94, 7. — *Les act. des Apôt.* 1, 26. *le* 2 *liv. des Rois* 23, 2. *S. Luc.* 1, 67. 2 *épît. de S. Pierre* 1, 21.*)*

2) *Il est d'une même substance avec le Père et le Fils* et pour cela on le nomme en même temps que le Père et le Fils: « Enseignez toutes les nations et baptisez-les *au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.* » *(S. Matth.* 28, 19.*)* « Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel; *le Père, le Verbe et le Saint-Esprit;* et *ces trois ne sont qu'un* (1 *épît. de S. Jean* 5, 7.) « Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu, et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous. » (2 *épît. aux Cor.* 13, 13. — *Épît. de S. Pierre* 1. 2. — *S. Jean* 15, 26. 14, 16-17. — *S. Matth.* 10, 20. — *Épît. aux Gal.* 4, 6.)

3) L'Ecriture-Sainte attribue au Saint-Esprit les *perfections divines: a)* l'*éternité.* « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre et l'*Esprit de Dieu* reposait sur les eaux. » (*Gén.* 1, 12. — *Epît. aux Hébr.* 9, 14. — *Sag.* 12, 1.) — *b)* La *toute-puissance.* « L'un reçoit du Saint-Esprit le don

de parler avec sagesse, l'autre reçoit du même Esprit le don de parler avec science. Un autre reçoit le don de la foi par le même Esprit; un autre reçoit du même Esprit le don de guérir les maladies; un autre le don des miracles; un autre le don de prophétie; un autre le don de parler diverses langues; un autre le don de les interpréter. Or c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun ses dons selon qu'il lui plaît. » (1 *épît. aux Cor.* 12, 18-11. — *Isaïe.* 11, 2. 3. — *Act. des Apôt.* 10, 38. 1, 8.— *S. Luc.* 1, 35. — *Sag.* 7, 22, 23.) — *c)* L'*immensité.* « Où irai-je pour me cacher *à votre Esprit*, et où fuirai-je pour me dérober à votre vue? Si je monte au ciel, vous y êtes; si je descends en enfer, vous y êtes encore. Si je prends les ailes de l'aurore et que je me transporte aux extrémités de la mer, c'est votre main qui m'y conduira et vous me tiendrez de votre droite. » (*Ps.* 138, 7-10.) — *d)* L'*intelligence et l'omniscience.* « Cet Esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu. » (1 *épît. aux Cor.* 2, 10-11.) « L'Esprit-Saint vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. » (*S. Jean* 14, 26. — *Isaïe* 11, 2. 40, 13. — *Sag.* 7, 22. — *Epît. aux Eph.* 1, 17.) — *e)* La *véracité.* « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous, *l'Esprit de vérité.* » (*S. Jean* 14, 16. 17. 15, 26-16, 13-15.)—*f)* La *sainteté.* Dans tous les endroits de l'Ecriture où il est parlé de l'Esprit-Saint, la sainteté lui est attribuée. (*Voyez S. Luc.* 1, 35. 3, 22. — *S. Jean* 1, 32-33. — *S. Marc.* 1, 8-10. — *S. Jean* 3, 5. — *S. Matth.* 1, 18-20.)

4) Les *opérations divines* sont attribuées également au Saint-Esprit: *a) la Création.* « Les cieux ont été créés par la parole du Seigneur, et tous ses ornements par l'*Esprit de sa bouche.* » (*Ps.* 32, 6.) « Vous envoyez *votre Esprit*, et les créatures renaissent, et la face de la terre est renouvelée. » (*Ps.* 103, 30. — *Job.* 33, 4. — *Genèse* 1, 1-2.) — *b) La régénération spirituelle.* « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et *de l'Esprit-Saint*, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » *S. Jean* 3, 5.) « Jésus-Christ nous a fait renaître par le bap-

tème et nous a renouvelés par le *Saint-Esprit.* » *(Epît. à Tite* 3, 5. —*Aux Rom.* 8, 13-14. 2 *aux Cor.* 4, 3-18.) — *c) La sanctification:* « Vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et par *l'Esprit de notre Dieu.* « *(1 épît. aux Cor.* 6, 11.)— *d) Le gouvernement de l'Eglise.* « Soyez attentifs sur vous-mêmes et sur tout le troupeau dont le Saint-Esprit vous a établis évêques, afin de gouverner l'Eglise de Dieu, qu'il a acquise par son sang. » (*Act. des Apôt.* 20, 28.-13, 2-4.) — *e) La distribution de tous les dons célestes.* « L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné. » (*Epît. aux Rom.* 5, 5.) « Les fruits de l'*Esprit-Saint* sont la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la tempérance, la chasteté. » (*Epît. aux Gal.* 5, 22-23.) « C'est *un seul* et *même Esprit* qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun ces dons, selon qu'il lui plaît. » (1 *épit. aux Cor.* 12, 11.— *Act. des Apôt.* 2, 4, — *aux Rom.* 8, 16, — *aux Gal.* 4. 6.)

5) En même temps l'Ecriture nous représente l'Esprit-Saint comme une *personne distincte* du Père et du Fils: « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous. » (*S. Jean.* 14, 16.) « Le Saint-Esprit descendit sur lui sous une forme visible, comme une colombe, et il y eut une voix qui descendit du ciel, disant: Tu es mon Fils bien-aimé! » (*S. Luc.* 3, 22.)

Témoignages de l'Eglise catholique en faveur de la divinité du Saint-Esprit.

Dans le symbole de Nicée d'abord, l'Eglise exprime la divinité du Saint-Esprit par les paroles suivantes: « Je crois *au Saint-Esprit*, Seigneur et vivificateur; qui procède du Père, qui est adoré et glorifié avec le Père et le Fils, qui a parlé par les prophètes. » Le symbole de S. Athanase enseigne également la *divinité du Saint-Esprit*, et l'Eglise a toujours condamné ceux qui attaquaient cette doctrine. C'est ce qui eut lieu surtout au deuxième concile général de Constantinople. Lorsque les sémi-ariens commen-

cèrent à se rapprocher des catholiques, on s'aperçut qu'il s'était glissé parmi eux des opinions erronées touchant le Saint-Esprit et ses relations avec le Père, c'était surtout *Macedonius* de Constantinople qui avait inventé et propagé la doctrine que le Saint-Esprit n'était pas du tout égal au Père et au Fils, qu'il était une créature à leur service. Ses partisans furent nommés *Pneumatochiens*, c'est-à-dire, adversaires du Saint-Esprit. — Cette nouvelle erreur fut condamnée au Synode d'Alexandrie, présidé par S. Athanase, et lorsque le pape S. Damase l'apprit, il tint également un synode où cette erreur éprouva le même sort. On y établit, que le Saint-Esprit est « *d'une même nature avec le Père et le Fils.* » Enfin elle fut anathématisée au concile œcuménique de Constantinople en 381, et l'on proclama comme dogme catholique « *que le Saint-Esprit est vrai Dieu et qu'il est adoré avec le Père et le Fils.* »

Les SS. Pères de leur côté nous prouvent de différentes manières *la divinité du Saint-Esprit.* Ainsi S. Cyrille d'Alexandrie écrit : « Le Saint-Esprit est *vrai Dieu*, puisqu'il est la plus parfaite image du Fils de Dieu, qui est vrai Dieu. Nous sommes les temples du Saint-Esprit; ne contristez pas le Saint-Esprit qui habite en vous ! le Saint-Esprit est d'*une seule nature avec le Père et le Fils.* Leur puissance et leur action lui est commune, de même que le brouillard qui s'élève de l'eau, n'est pas d'une autre nature que l'eau même. » — S. Basile-le-Grand s'exprime comme suit: « Quand on dit de Dieu qu'il habite en nous par l'Esprit, ne serait-ce pas une impiété de dire que l'*Esprit* lui-même n'est pas *Dieu ?* Et lorsque nous appelons du nom de Dieux ceux qui sont d'une vertu parfaite, alors que la vertu vient cependant du Saint-Esprit, comment donc celui qui fait des autres des dieux, (c'est-à-dire en les élevant par la perfection jusqu'à Dieu) serait-il abandonné lui-même de la divinité? »

(*Gr. Cat.* 4^e *q.*)

Le Saint-Esprit *procède du Père et du Fils,* comme d'un seul principe. Jésus-Christ lui-même le dit en S.

Jean: « Je vous enverrai l'Esprit de vérité, *qui procède du Père*..... Il recevra *de ce qui est à moi.* » (*S. Jean.* 15, 26 *et* 16, 15.) (Comparez p. 165 et 166.)

Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

Cet article de foi fut attaqué d'abord en 866, par Photius et ensuite par Cérulaire en 1043. Ces deux hommes étaient patriarches de Constantinople. Dévorés par une insatiable ambition et dominés par un orgueil infernal, ils refusèrent de reconnaître un supérieur quelconque et cherchèrent à se rendre indépendants du pape de Rome, de sorte que par un schisme déplorable, ils coopérèrent à séparer l'Eglise grecque de l'Eglise latine. Afin d'atteindre ce but, ils niè-rent et attaquèrent le dogme de l'Eglise qui enseigne que « le Saint-Esprit *procède* du Père et *du Fils* (1). » — Sur cela on rompit toute relation avec le Souverain Pontife; les églises des Latins furent fermées à Constantinople, les moines qui refusaient de se conformer aux prescriptions du patriarche, chassés, et les prêtres aussi bien que les laïques qui ne voulaient pas se séparer de l'Eglise Romaine et de sa doctrine, jetés en prison et publiquement flagellés. Voilà comment ils déclarèrent la guerre au Saint-Esprit, mais le Saint-Esprit la leur déclara aussi. Le pape Nicolas V prédit leur ruine et leurs malheurs. En 1439 les Grecs souscrivirent, il est vrai, au concile de Florence, le symbole de l'Eglise latine, mais quand ils refusèrent d'adopter les conclusions prises en commun pour leur réconciliation avec l'Eglise, Nicolas se leva avec sévérité et les lettres qu'il leur adressa ne respirèrent plus que l'indignation et l'horreur. Il écrivit entre autres:

(1) Déjà auparavant c'était un dogme de foi dans l'Eglise ; quoique le Concile de Nicée dise simplement: « *Nous croyons aussi au Saint-Esprit ;* » parce que, à cette époque, ce dogme n'était pas encore attaqué. Mais quand plus tard les Macédoniens nièrent l'*unité de nature* du Saint-Esprit *avec le Père*, on ajouta dans le deuxième concile général de Constantinople (381) ces mots: « *Qui procède du Père.* » Ensuite quand les Visigoths ariens qui niaient la Divinité du Fils, revinrent dans le sein de l'Eglise, les évêques espagnols y joignirent: « *et du Fils.* » Cette addition fut alors admise dans le symbole par le pape Paul III.

« Nous supportons encore vos retards en considération de Jésus-Christ, le pontife éternel, qui laissa subsister le figuier stérile jusqu'à la troisième année, quoique le jardinier se préparât à le couper, puisqu'il ne portait pas de fruits. Nous avons attendu pendant trois ans, pour voir si à la voix du divin Sauveur vous ne reviendriez pas de votre schisme, eh bien! si ç'a été en vain, vous serez abattus, afin que vous n'occupiez plus inutilement la terre. » — Il écrivit ceci en l'année 1451, et ce qu'il avait prédit arriva. Après trois ans, la hache fut mise à la racine. — Mahomet II entoura avec une armée formidable Constantinople, la capitale, qui invoqua vainement le secours des Latins. Enfin, après de sanglantes luttes, le sort de l'empire Grec se décida le 29 mai de l'année 1453, précisément à la fête de la Pentecôte, ainsi au jour spécialement consacré à l'Esprit-Saint. Deux fois les Turcs furent repoussés, mais au troisième assaut ils furent vainqueurs. L'empereur Constantin qui combattait dans les rangs des soldats, jeta au loin son manteau de pourpre, se précipita au milieu des bataillons ennemis, mourut de la mort des héros et avec lui succombèrent les plus nobles d'entre les Grecs. Les massacres, le pillage et l'incendie durèrent trois jours; le quatrième jour, Mahomet fit son entrée dans la ville, prit possession du palais impérial, et convertit l'église de sainte Sophie en mosquée. Depuis cette époque, les Grecs vivent sous le joug tyrannique de leurs vainqueurs. Il est vrai qu'ils possèdent encore le libre exercice de leur culte et qu'ils élisent leur patriarche comme autrefois, mais celui-ci ne peut occuper cette fonction qu'après avoir reçu du Sultan, moyennant des sommes énormes, une lettre de confirmation. (*Voyez Marchant.*)

Comparaisons.

« *Le Saint-Esprit procède du Père et du Fils,* comme le rayon procède du soleil. Le soleil demeure dans le rayon et n'est pas séparé de lui pour la substance; de même le Saint-Esprit ne se sépare pas de Dieu. Il est Dieu de Dieu, il est comme la lumière allumée par la lumière. » (*Tertullien.*)

« La troisième personne procède du Père et du Fils, elle est produite par eux, comme le fruit est produit par la racine et par l'arbre (car l'une est le principe de l'autre); la racine est le principe qui produit l'arbre; c'est donc de la racine et de l'arbre que provient le fruit. » (*Tertullien, Apol. C.* 21. *N.* 43.)

« Comme la lumière et la chaleur proviennent du feu, ainsi le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. » (*S. Jean Dam. lib. de fide. C.* 9.)

(*Gr. Cat.* 5-6e *q.*)

Quoique la dénomination « d'*Esprit* » et de « *Saint* » appartienne également à la *première* et à la *deuxième* personne de la sainte Trinité, néanmoins la *troisième* personne est appelée particulièrement *Saint-Esprit*, parce que l'œuvre de notre *sanctification* lui est spécialement attribuée, et qu'elle nous accorde la vie *spirituelle* de la grâce; voilà pourquoi le Saint-Esprit est appelé aussi « *Sanctificateur* » et « *vivificateur.* » — Sans doute l'œuvre de notre sanctification est commune aux trois personnes divines; cependant, comme étant *l'œuvre de l'amour*, elle se rapporte d'une manière particulière au Saint-Esprit; en effet, comme nous l'avons dit en parlant des mystères de la sainte Trinité et de l'incarnation, les *œuvres de l'amour* lui sont attribuées; conséquemment en tant qu'*Esprit d'amour,* il est l'auteur de toute sainteté intérieure et le distributeur de toutes les grâces et de tous les dons surnaturels, par lesquels nous devenons *saints*.

L'arbre de bénédiction.

Un père étant assis avec son fils sous un arbre chargé de fruits: « Mon enfant, » lui dit-il, que faudrait-il à cet arbre pour qu'il ne se rompît pas sous le poids dont il est chargé? » Et le fils répondit: « Une main qui cueille ces fruits. » Le père avec un profond sentiment de piété, lui dit

alors : « Le Saint-Esprit est l'arbre fruitier où abondent les grâces et les dons célestes, et la volonté du chrétien fidèle est la main qui les cueille. »

(*Gr. Cat.* 7-8e *q.*)

Objection. Mais puisque Jésus-Christ est notre Sauveur, n'est-il pas l'auteur de notre sanctification? *Réponse.* Sans doute, *en tant qu'il nous a mérité et préparé la grâce de la sanctification;* mais le Saint-Esprit l'est, en tant qu'il *nous sanctifie réellement à cause des mérites de Jésus-Christ,* c'est-à-dire qu'il nous purifie de nos péchés, qu'il nous rend justes et agréables à Dieu, ce qui se fait *par la grâce surnaturelle* qu'il répand d'ordinaire dans nos âmes *au moyen des sacrements.* C'est pourquoi S. Paul écrit dans son épître aux Corinthiens : « Vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés *au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ,* et par l'*Esprit* de votre Dieu. » (1 *Epît.* 6, 11.)

Le Saint-Esprit nous purifie, nous sanctifie et nous justifie.

C'est ce que S. Chrysostôme explique d'une manière très-frappante dans la seconde homélie pour le jour de la Pentecôte : « Par le Saint-Esprit nous obtenons la rémission de nos péchés; par lui nous sommes purifiés de toutes les souillures du crime; par ses dons, les hommes qui se laissent conduire au moyen de sa grâce, deviennent des anges, non parce que leur nature est changée, mais ce qui est plus merveilleux, parce que tout en restant hommes, ils vivent purs et saints comme les anges. La force du Saint-Esprit est tellement grande, que, comme le feu de la terre change en une pierre dure le mol argile, ainsi le feu du Saint-Esprit, quand il s'empare d'une âme bien disposée, rend celle-ci plus forte que le fer, quand même elle aurait été auparavant plus molle que l'argile, de sorte que le péché n'est plus capable de nuire à cette âme fortifiée. De même encore, l'homme qui peu auparavant était encore souillé par la

tache du péché, devient par la grâce du Saint-Esprit plus brillant et plus pur que le soleil. C'est ce que nous enseigne l'apôtre S. Paul, quand il écrit: « Ne vous y trompez pas: ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les voluptueux, ni les abominables, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui ne seront héritiers du royaume de Dieu. » (1 *Epît. aux Cor.* 6, 9-10.) Mais après avoir énuméré tous les péchés et dit que ceux qui en sont coupables, n'iront pas au ciel, il ajoute aussitôt: « C'est ce que quelques-uns de vous ont été autrefois: mais vous avez été lavés, sanctifiés et justifiés. » Comment et de quelle manière? Voilà précisément la question. « Vous l'avez été au nom de Jésus-Christ, » dit l'Apôtre, « et par l'Esprit de notre Dieu. » Mes frères, voyez-vous maintenant la force du Saint-Esprit? Voyez-vous comment le Saint-Esprit effaça tous ces péchés et éleva de nouveau au comble de la gloire ceux qui jadis s'étaient abaissés jusqu'à la brute, par leurs crimes? »

Qui relève le pécheur de sa chute? Qui l'élève de nouveau jusqu'à Dieu?

D'après une tradition populaire de Sparte, conservée par Pausanias, il se trouvait près de cette ville un gouffre d'une effroyable profondeur où l'on avait coutume de précipiter les condamnés à mort. Ce fut dans ce gouffre qu'on jeta aussi le général des Messaniens, Aristomènes, ainsi que cinquante de ses compagnons d'armes. Tandis que ceux-ci furent tous jusqu'au dernier broyés et tués contre les pointes des rochers, Aristomènes fut retenu par un aigle qui, les ailes étendues, volait au-dessous de lui, et le soutint, jusqu'à ce qu'il eut touché sain et sauf le fond de l'abîme, d'où il réussit à s'échapper ensuite par des issues souterraines. Aux Messaniens dont nous venons de parler ressemblent tous ceux qui se laissent prendre par la sensualité; ils sont précipités dans un gouffre profond, qui, selon les expressions de l'Ecriture, « conduit jusque dans les obscures demeures de la mort. » (*Prov.* 7, 27.) Le péché, une fois qu'il les a

gagnés, les pousse avec tant de violence d'un abîme dans l'autre que, parmi cinquante, il en est à peine un qui soit sauvé ; et encore, qui le sauve, qui le retient, qui l'enlève, si ce n'est cette colombe céleste, l'Esprit-Saint qui avec la puissante vigueur d'un aigle, ou plutôt avec une puissance et une force divine enlève le pécheur sur les ailes de sa grâce, et l'emporte aux cieux ?

Comparaisons.

« Le Saint-Esprit s'appelle notre consolateur ; car il console notre âme *par la communication de ses grâces dans la réception des sacrements.* » (*S. Isidore.*)

« C'est un vent brûlant, venant, non du désert, mais du ciel, et desséchant nos mauvais désirs. » (*Card. Hugo.*)

« De même que le corps sans âme est mort et incapable de rien faire, de même l'âme sans l'âme céleste, sans l'Esprit divin, est morte pour le ciel ; elle ne peut rien faire de tout ce qui a rapport à Dieu. » (*S. Macaire.*)

De même que les flammes s'emparent de tout ce qui les entoure, allument et embrasent tout, dévorent ce qui est impur, purifient ce qui est précieux, fondent les métaux et les renouvellent, de même par les opérations puissantes de l'Esprit divin, le genre humain doit être renouvelé.

De même encore qu'un vent d'orage purifie l'air des vapeurs méphitiques et fait bouillonner la mer jusque dans ses abîmes, afin que tout ce qui y vit ne devienne pas la proie des fièvres et des maladies par suite d'une funeste immobilité, de même le péché, cette peste du genre humain, ne peut être dissipé que par l'Esprit de Dieu. (*Munch.*)

« De même que quelques gouttes d'eau versées dans le vin, semblent entièrement disparaître et prennent le goût comme la couleur du vin ; de même encore que le fer incandescent devient entièrement semblable au feu, et perd sa forme primitive, de même aussi l'âme humaine est comme transformée et sanctifiée d'une façon inexplicable par la grâce du Saint-Esprit. » (*Drexélius.*)

(*Gr. Cat.* 9e *q.*)

Les dons du Saint-Esprit sont principalement les suivants tels que les énumère le prophète Isaïe: (11, 2.) 1) le don de *sagesse*, 2) d'*intelligence*, 3) de *conseil*, 4) de *force*, 5) de *science*, 6) de *piété*, 7) de *crainte de Dieu*. « Ces dons du Saint-Esprit, dit le vénérable Bède, sont comme une huile précieuse. » — S. Bonaventure les nomme « sept rayons de feu, qui éclairent, échauffent, pénètrent et embrasent tout. »

Les sept dons du Saint-Esprit, sont comme sept rayons de feu.

C'est ce qu'explique S. Bonaventure de la manière suivante: « Le premier rayon, *le don de sagesse*, réchauffe et embrase ce qui est froid; le deuxième rayon, *le don d'intelligence*, éclaire les profondeurs des vérités divines et nous y découvre dans leur beauté les nobles métaux qu'elles recèlent; le troisième rayon, *le don de conseil*, arrête ce qui est flottant; le quatrième rayon, *le don de force*, raffermit ce qui est faible; le cinquième rayon, *le don de science*, éclaircit ce qui est obscur; le sixième rayon, *le don de piété*, amollit ce qui est dur; le septième rayon, *le don de crainte de Dieu*, humilie et abaisse ce qui est élevé. »

1) Le *don de sagesse* réchauffe et embrase ce qui est froid, c'est-à-dire, il fait en sorte que notre cœur épris des biens de ce monde et indifférent pour Dieu et la vertu, s'embrase d'amour pour le bien, de sorte qu'il aime la vertu et les choses de Dieu, qu'il se détache du monde et de la vanité des choses du monde.

L'épouse de Jésus-Christ ornée du don de sagesse.

Sainte Olympiade, aussi belle que riche, après la mort de son époux avec lequel elle n'avait vécu que vingt mois, fut vivement pressée par l'empereur Théodose de se remarier avec son neveu, jeune espagnol très-distingué. Mais elle refusa, car depuis la mort de son époux elle ne voulut plus

rien avoir de commun avec le monde et ses plaisirs, mais vivre uniquement pour Dieu, son époux céleste. Irrité de cette résistance, l'empereur ordonna que son immense fortune fût confiée à l'administration du préfet Prétorius jusqu'à ce qu'elle eut atteint l'âge de trente ans. Olympiade, qui n'avait encore que dix-sept ans, écrivit alors à Théodose la lettre suivante : « Seigneur, vous m'avez accordé une grâce digne non-seulement d'un empereur, mais encore d'un évêque, puisque, en faisant administrer et garder mes biens par un autre, vous m'avez débarrassée des soucis et des embarras qu'occasionnaient leur bon emploi. Afin de mettre le comble à ma joie, ordonnez qu'ils soient distribués aux églises et aux pauvres. Depuis longtemps je craignais que des sentiments de vanité et d'orgueil ne s'élevassent dans mon âme, comme cela n'arrive que trop souvent quand on distribue soi-même les aumônes. Et puis, les richesses temporelles eussent pu me faire négliger les richesses éternelles en comparaison desquelles les premières sont si peu de chose. Selon la *véritable sagesse chrétienne,* je veux m'efforcer de ne plus aimer le monde et ses biens, et ne chercher plus désormais que Dieu et les biens célestes. » Tel fut le langage de cette pieuse épouse de Jésus-Christ. Et pourquoi parlait-elle ainsi? Parce que le *Saint-Esprit* habitait en elle et qu'elle avait reçu de lui le *don de la sagesse.*

2) Le *don d'intelligence* éclaire les profondeurs des vérités divines et nous y montre dans leur beauté les nobles métaux qu'elles recèlent, c'est-à-dire qu'il nous fait connaître et comprendre les vérités révélées, autant que notre esprit borné en est capable, nous laisse jeter de profonds regards dans les mystères de la foi et connaître leur beauté, afin que nous y croyions avec joie, quoiqu'ils aient pour notre raison quelque chose d'obscur et d'impénétrable. C'était ce don que demandait David, lorsqu'il disait : « Seigneur! remplissez-moi d'intelligence, afin que j'étudie votre loi et que je l'accomplisse de tout mon cœur. » (*Ps.* 118, 34.)

Henri Dilson obtenant le don d'intelligence.

Lorsque Henri Dilson entra dans l'ordre des Jésuites, il avait si peu d'intelligence et de mémoire qu'il ne savait rien comprendre ni retenir. Un jour que, affligé de ce manque de facultés intellectuelles, il était prosterné devant l'image de la Sainte Vierge et qu'il lui eut voué son corps, son âme et toutes ses forces pour le reste de sa vie, sa mémoire devint tout d'une fois si fidèle qu'il pût retenir des sermons entiers et même les prêcher encore après plusieurs années, sans les avoir relus; en outre il devint d'une telle pénétration pour les choses divines que les plus profonds théologiens de son ordre s'imaginaient qu'il puisait ses admirables explications aux sources les plus savantes et les plus solides. C'était Marie dont l'intercession lui avait obtenu *le don d'intelligence.* (*Herbst, livre d'exemples.*)

S. Catherine Martyre.

S. Catherine avait également reçu ce don d'intelligence de l'Esprit-Saint. Cette vierge vivait au quatrième siècle à Alexandrie en Egypte; citée devant le tribunal de l'empereur païen Maximin, à cause de la foi qu'elle professait, elle fit preuve d'une telle pénétration d'esprit et d'une éloquence si entraînante, qu'il fit venir dans son palais cinquante philosophes des plus célèbres, pour réfuter la sainte martyre. Mais elle parla avec tant de sagesse, de force et d'onction en faveur du christianisme, elle prouva à ses adversaires l'unité de Dieu et le ridicule de leurs superstitions d'une manière si solide, qu'ils durent s'avouer vaincus, embrassèrent la religion chrétienne et souffrirent le martyre comme Sainte Catherine. (*Manuel de Schuster.*)

3) Le *don de conseil* arrête ce qui est flottant, c'est-à-dire il fait en sorte que notre esprit et notre volonté lorsqu'ils sont flottants dans le choix entre Dieu et le monde, se décident toujours et partout pour la gloire de Dieu et le salut de l'âme.

D'où vient que tant de chrétiens se décident pour Dieu et la vertu?

La réponse à cette question n'est guères difficile: *Parce que le Saint-Esprit les remplit du don de conseil.* Nous ne pouvons mieux faire que de rapporter les paroles de S. Cyrille patriarche de Jérusalem. (*Cat.* 16.) « N'est-il pas vrai que souvent une jeune fille déjà fiancée, refuse de s'unir à l'époux qu'on lui avait destiné? D'où cela vient-il? De ce que le *Saint-Esprit* lui a fait comprendre la supériorité des vierges. N'est-il pas vrai que souvent un homme qui brillait à la cour des rois, renonce à ses richesses et aux honneurs? cela vient de ce que le *Saint-Esprit* lui a fait comprendre leur vanité. N'est-il pas vrai que souvent un jeune homme à la vue d'une beauté, baisse les yeux pour ne point la regarder, qu'il s'éloigne et fuit afin de ne pas souiller la pureté de son âme? Cela vient de ce que le *Saint-Esprit* lui a fait connaître le danger qui le menaçait. Tant de choses dans le monde nous attirent vers l'avarice et cependant beaucoup de chrétiens préfèrent ne rien posséder. Pourquoi? Parce que le *Saint-Esprit* les a instruits du danger des richesses. »

4) Le *don de force* raffermit et fortifie ce qui est faible, c'est-à-dire, il fait que l'homme malgré sa faiblesse supporte toutes les peines et les adversités de cette vie avec courage, avec joie et patience chrétienne et qu'il triomphe avec un héroïque courage de tous les obstacles et de toutes les difficultés qu'il rencontre dans le chemin du salut, n'épargnant aucun sacrifice si grand et si pénible qu'il puisse être pour lui.

Le bonheur dans les souffrances.

Le père Jean-Baptiste Wachado, durant sa captivité au Japon, écrivit à son ami: « Je puis assurer votre Révérence, et je le dis en toute vérité, que je ne voudrais pas échanger ma position actuelle avec celle de tous les rois de la terre. Jamais je ne fus aussi content de mon sort, jamais je n'éprouvai autant de joie, jamais je n'eus moins de soucis et d'em-

barras. » Lorsqu'il apprit la nouvelle de sa mort prochaine il dit que les trois jours les plus heureux de sa vie avaient été : d'abord celui où il fut reçu dans l'ordre, celui ensuite où il fut fait prisonnier et enfin celui où on lui annonça sa mort. » Il en écrivit à son supérieur : « Voilà que je viens de recevoir l'heureuse nouvelle du martyre. — Je meurs plein de consolation, parce que je souffre pour mon bon Jésus ! » D'où venait cette joie au milieu des souffrances et en face de la mort? Elle venait *du Saint-Esprit;* il avait accordé à ce pieux et fidèle confesseur de la foi, le *don de force.* (*Philotée, III. année.*)

S. Françoise de Chantal, un modèle de force chrétienne.

Il y eut une admirable servante de Dieu, ornée au plus haut point du don de force, ce fut S. Françoise de Chantal. Sous la direction de S. François de Sales, elle fit les plus grands progrès dans le chemin de la perfection chrétienne. Ainsi chaque matin elle renouvelait sa résolution de ne plus aimer que Dieu et de se consacrer à lui sans partage avec toutes ses pensées, ses désirs et ses actions ; afin de se fortifier encore davantage dans ces saintes résolutions, elle imprima avec un fer chaud le saint nom de Jésus sur sa poitrine, voulant exprimer par là qu'elle ne voulait plus vivre, travailler et souffrir désormais que pour sa gloire. Détachée depuis longtemps du monde, elle eut voulu s'en retirer toute entière avec le corps, comme elle s'en était retirée avec l'esprit et le cœur. Mais que d'obstacles nombreux et puissants ne s'y opposaient pas! Elle avait un vieux père et un beau-père; pouvait-elle les abandonner? — Elle avait encore trois enfants en bas âge ; n'était-ce pas son devoir de veiller à leur éducation et de soigner l'administration de leurs biens? — S. François de Sales lui persuada, après avoir mûrement pesé la chose devant Dieu, qu'elle ferait plus facilement l'éducation de ses deux filles dans un couvent que dans le monde, et que son père pourrait se charger de diriger et d'achever celle de son petit-fils. Elle résolut donc de quitter son père et son fils, et de faire à Dieu le sacrifice de ce qu'elle

avait de plus cher au monde. Mais quel courage héroïque ne fallait-il pas pour exécuter une telle résolution? Quelle séparation devait-ce être quand elle s'agenouilla devant son père à cheveux blancs pour lui demander sa dernière bénédiction? — Accablé de la plus vive douleur, le vénérable vieillard s'écria: « O mon Dieu! Il ne m'est pas permis de m'opposer à vos décrets, quand même il me faudrait perdre la vie! Seigneur, je vous offre cette enfant chérie; daignez l'accepter, et soyez ma consolation dans mon isolement! » Sur cela il donna à Françoise sa bénédiction, la releva et la serra tendrement dans ses bras. Son fils, âgé de quinze ans tomba et sanglotant autour de son cou, et lui fit les propositions les plus touchantes pour la retenir dans le monde; voyant que tout cela ne produisait aucun effet, il alla s'étendre sur le seuil de la porte où elle devait passer. La mère, saisie à la vue de ce spectacle, réfléchit quelques instants et fixa ses yeux pleins de larmes sur son fils; enfin prenant son courage à deux mains, elle passa avec fermeté par dessus l'enfant. Elle était persuadée que Dieu l'appelait à quelque chose de plus sublime et se rappelait la parole de notre divin Sauveur qui dit: « Celui qui aime son père ou sa mère ou son fils et sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. » (S. *Matth.* 10, 37.) — Qui a rendu une faible femme aussi forte, une fille aimante, une tendre mère aussi courageuse? Ce fut le Saint-Esprit qui la remplit *du don de force* afin de la rendre triomphante de tous les obstacles qu'elle rencontrait dans le chemin du salut. (*Sermons de Weigl.*)

5) Le *don de science* éclaire ce qui est obscur, c'est-à-dire qu'il nous éclaire sur nos devoirs religieux, nous montre le chemin du ciel et nous rend aptes à le montrer aussi à d'autres.

Comparaisons.

« Le pélerin qui marche au milieu de l'obscurité de la nuit » écrit un pieux auteur, « loin d'arriver à sa destination, s'égarera dans des chemins dangereux; mais

dès que le soleil fait poindre ses rayons, il découvre aussitôt les lieux où il veut arriver et suivra le bon chemin. C'est ainsi que le Saint-Esprit éclaire notre âme par le *don de science ou de connaissance*, afin que nous connaissions notre destinée et le véritable chemin pour y arriver. » (*Munch.*)

S. Bernard, au sujet *du don de science*, fait cette belle remarque: « Il y en a qui recherchent la science uniquement pour elle, c'est une méprisable curiosité. Il y en a d'autres qui recherchent la science afin de se faire un nom et de s'attirer l'estime du monde, c'est une détestable vanité; quelques-uns recherchent la science pour en faire un objet de trafic, c'est un métier indigne. Quelques autres encore recherchent la science pour être instruits de leurs devoirs et en instruire les autres, et cette science-là est un don du Saint-Esprit. »

Le solitaire dépourvu de connaissances humaines, mais rempli de science divine.

S. Arsène, l'illustre précepteur d'Arcadius et d'Honorius fils de l'empereur Théodose, lorsqu'il vivait encore parmi les anachorètes, avait appris à connaître un vieillard d'une naissance obscure et sans la moindre instruction; il l'avait choisi pour conseiller. Un des frères en fut tellement dépité, qu'il lui dit: « Comment? tu es au courant de toutes les sciences des Grecs et des Romains, et tu vas chercher des conseils de sagesse chez cet homme rustique? » Arsène lui répondit: « Les sciences des Grecs et des Romains ne me sont pas étrangères; mais sachez bien que je ne connais pas encore l'alphabet de la science que possède ce vieillard. » Ce vieux anachorète, quoique dépourvu de toute instruction humaine, se distinguait par une science beaucoup plus sublime, *la science du salut qui ne vient que du Saint-Esprit;* il connaissait l'art de suivre le chemin du ciel et de le montrer aux autres; et c'était ce qu'Arsène voulait apprendre de lui. Ah! que de savants du monde sont ignorants dans cette science salutaire! — Sous ce rapport Thomas à Kempis a bien raison quand il dit avec sa simplicité ordinaire: « Un humble campagnard qui sert

Dieu, vaut mieux qu'un savant orgueilleux qui observe le cours des astres et s'oublie lui-même. »

6) Le *don de piété* amollit ce qui est dur, c'est-à-dire il fait en sorte que le cœur naguères endurci dans le péché s'amollit par les pleurs de la pénitence, et goûte ensuite plus de vraie joie en Dieu et dans les exercices de piété qu'autrefois dans le service du péché; de sorte que tout ce qui appartient au service de Dieu lui paraît agréable, aimable et facile.

S. Macaire.

En considérant *le don de piété*, S. Macaire s'écrie: « O puissant rayon de grâce de l'Esprit divin! Comme la glace fond au devant des rayons du soleil, ainsi fond aussi la glace du cœur coupable, lorsque vous y faites rayonner votre brasier dévorant; et comme la fleur s'entrouvre doucement et en souriant aussitôt qu'elle est en contact avec la lumière du soleil, ainsi s'entrouvre le cœur du pécheur endurci, lorsqu'il est touché par la puissance de votre divine lumière, et dès lors il n'exhale plus que les suaves parfums de la vertu et de la piété. »

7) Le *don de la crainte de Dieu* humilie et abaisse ce qui est élevé, c'est-à-dire, il fait en sorte que le chrétien, lors même qu'il est au sommet de la plus haute perfection, s'humilie encore en considération de sa faiblesse, animé qu'il est de la crainte salutaire quoique toujours filiale, de déplaire à Dieu, de l'offenser, de tomber dans sa disgrâce et d'encourir ses châtiments.

Saint Isidore.

Le don de crainte de Dieu a pour effet dans les saints de leur faire opérer leur salut en craignant et en tremblant. S. Isidore, malgré toutes les grâces qu'il recevait, était triste, et quand on lui en demandait la raison, il répondait: « Celui qui attend un bel héritage et craint de le perdre, ne peut être tranquille; quiconque a un procès d'où dépend ou une bril-

lante fortune ou une affreuse pauvreté, ne peut être à l'aise, jusqu'à ce que la sentence ait été prononcée. » Le don de la crainte de Dieu habitait en lui, et voilà pourquoi à chaque pas qu'il faisait il tremblait d'offenser Dieu et de perdre par là son amitié.

Comparaisons.

« Ceux qui traversent la mer sur un navire vide, ne craignent pas les corsaires, mais ce sont ceux dont les navires portent une riche cargaison. De même le démon ne poursuit pas autant les pécheurs que les justes qui possèdent beaucoup de richesses spirituelles. C'est pourquoi il est nécessaire que plus vous êtes grand et vertueux, plus vous soyez humble et plein de crainte. »

« Les commerçants aussi longtemps qu'ils sont sur mer ne sont pas sans crainte, quand même aucun orage ne souffle, ou que nul corsaire n'apparaisse à l'horizon, et cette crainte dure jusqu'à ce qu'ils soient rentrés au port; je ne puis que les en louer. Or il en est de même du chrétien lorsqu'il s'agit de son salut; quand même il n'aurait aucun péché à se reprocher, qu'il observerait tous les commandements de Dieu, correspondrait aux grâces du Saint-Esprit, serait à l'abri des tentations et des occasions de péché, il doit néanmoins vivre dans la crainte pour son salut, et cette crainte doit durer chez lui, comme chez les commerçants sur mer, jusqu'à ce qu'il soit entré au port du repos éternel. » (*S. Macaire*).

« Un architecte, si habile qu'il soit, si nombreux que soient les bâtiments qu'il a construits, n'y circule pourtant qu'avec crainte et tremblement aussi longtemps qu'ils ne sont pas achevés, et il prend toutes ses précautions pour ne pas faire de chute et éprouver de malheur. Il en est de même de l'homme; quand même il aurait pratiqué une foule de bonnes œuvres, et serait déjà parvenu à un haut degré de perfection, il doit néanmoins *travailler avec crainte et tremblement* à son salut, et avoir de tous côtés un œil vigilant de peur qu'il ne tombe et ne se perde. » (*S. Chrysost.*)

« La crainte du Seigneur produit dans notre cœur le même

effet que la lampe qu'on porte dans un lieu obscur. Cette crainte nous éclaire et nous apprend en outre à pratiquer toutes les vertus, à demeurer fidèles aux commandements de Dieu. » (*Philotée*).

« On ne peut se figurer mieux la distinction entre *la crainte servile et la crainte filiale* qu'en s'imaginant deux femmes d'une conduite toute opposée. L'une qui entretient des liaisons coupables, se conduit cependant extérieurement de telle sorte que son mari ne puisse pas encore la faire condamner; tandis que l'autre lui garde un amour inviolable et ne fait rien qui mérite d'être blâmé ou puni. Toutes deux craignent leur époux; mais l'une craint qu'il ne vienne, l'autre qu'il ne parte. De même un enfant de Dieu ne craint pas la loi de Dieu, mais il la chérit et se garde de tout péché, non parce qu'il redoute des punitions, mais parce qu'il ne voudrait pas que Dieu détournât de lui ses regards paternels. » (*S. Augustin.*)

(*Gr. Cat.* 10e *q.*)

Notre Seigneur Jésus-Christ a envoyé le Saint-Esprit *d'une manière visible* à son Eglise, le jour de la *Pentecôte* quand cet Esprit divin descendit en langues de feu sur les Apôtres. En souvenir de cet heureux événement l'Église a institué la fête de la *Pentecôte.*

La descente du Saint-Esprit sur les Apôtres.

Voici comment cet heureux événement est rapporté dans les actes des Apôtres: « Quand les jours de la Pentecôte étaient accomplis, les disciples étaient tous ensemble dans un même lieu, et soudain un bruit s'entendit venant du ciel, pareil à un vent violent qui s'approche, et il remplit toute la maison où ils étaient assis. Et ils virent comme des langues de feu qui se partagèrent, et elles se reposèrent sur chacun d'eux. Et ils furent remplis de l'Esprit-Saint, et commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit-Saint les faisait parler. Or il y avait alors dans Jérusalem des Juifs religieux de toutes les nations qui sont sous le ciel. Ce bruit s'étant

répandu, une multitude de personnes s'assembla et fut tout étonnée de ce que chacun les entendait parler en sa propre langue. Et tous étaient hors d'eux-mêmes et ils s'étonnaient disant : Est-ce que tous ceux-ci qui parlent ne sont pas des Galiléens? Comment donc les entendons-nous parler chacun dans la langue de notre pays? Parthes et Mèdes, Elamites et ceux qui habitent la Mésopotamie et la Judée et la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie et la Pamphylie, l'Egypte et cette partie de la Lybie qui est près de Cyrène, et les étrangers venus de Rome, Juifs et Prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons parler en notre langue des grandeurs de Dieu. Ils étaient dans la stupeur et dans l'admiration, se disant l'un à l'autre : « Que veut dire ceci? » Et les autres se disaient en se moquant : « C'est qu'ils ont trop bu de vin nouveau. » Mais Pierre se tenant debout avec les onze, éleva la voix et dit : « Hommes de la Judée, et vous tous qui habitez Jérusalem, apprenez ceci, et prêtez l'oreille à mes paroles. Ces hommes ne sont pas ivres, comme vous le pensez, puisqu'il n'est que la troisième heure du jour. Mais voici ce qui a été dit par le prophète Joël : « Il arrivera dans les derniers jours, dit le Seigneur, que je répandrai mon Esprit sur toute chair... etc. (2, 1-17.)

Gr. Cat. 11^e *q.*)

Le Saint-Esprit fut envoyé principalement à l'Église pour lui communiquer en général les trésors de grâces que Jésus-Christ lui avait mérités et en particulier 1) *pour l'instruire continuellement;* car le divin Sauveur avait dit : « Le consolateur, l'Esprit-Saint que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous rappellera tout ce que je vous ai dit; » (*S. Jean* 14, 26.)—2) *pour la purifier et la sanctifier;* car Jésus-Christ souffla sur ses Apôtres et leur dit : « *Recevez l'Esprit-Saint.* Ceux à qui vous remettrez les péchés... etc. » (*S. Jean,* 20, 22-23.); — 3) *pour la gouverner d'une manière invisible;* c'est pourquoi l'apôtre S. Paul s'écrie : « Soyez

attentifs sur vous-mêmes et sur tout le troupeau dont le Saint-Esprit vous a établis évêques, afin de gouverner l'Eglise. » (*Conf. Act. Ap.* 15, 28.)

Pourquoi l'Esprit-Saint a-t-il été envoyé à l'Église?

A cette question les SS. Pères répondent par les belles comparaisons suivantes : « Ce que l'âme est au corps de l'homme, dit S. Augustin (serm. 2 in Pentec.) le Saint Esprit l'est au corps mystique de Jésus-Christ, à la sainte Eglise; car le Saint-Esprit produit dans l'Eglise, ce que l'âme produit dans tous les membres du corps humain. » (A savoir la vie, le mouvement, l'action.) « De même que Dieu, dit S. Grégoire (1. de Homine) a donné au corps humain deux parties principales, la *tête* et le *cœur* pour être les organes des deux facultés principales de l'âme, l'*intelligence* et la *volonté*, de même il a donné à l'Eglise, ce corps mystique, *Jésus-Christ* comme *tête* et le *Saint-Esprit* comme *cœur;* par l'un nous avons appris à connaître la vérité; par l'autre à l'aimer et à la pratiquer. »

(*Gr. Cat.* 12-14^e *q.*)

Mais le Saint-Esprit est encore envoyé maintenant, et cela d'une *manière invisible,* chaque fois qu'il entre avec sa grâce sanctifiante dans notre âme, pour y demeurer, pour l'éclairer, la sanctifier, la fortifier et la consoler, en vertu de quoi il est aussi appelé *sanctificateur* et *consolateur.* Voilà pourquoi S. Paul disait aux Corinthiens : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit-Saint habite en vous? » (1 *Epît.* 3, 10.) Cependant il faut bien observer que l'Esprit de Dieu ne descend pas dans une âme *coupable,* c'est-à-dire dans l'âme du pécheur, mais seulement dans une âme exempte de tout péché grave et aussi longtemps qu'elle en demeure exempte; car le péché mortel chasse le Saint-Esprit et profane le temple de Dieu. C'est pour la même raison que l'apôtre S. Paul ajoute aussitôt aux

paroles qui précèdent : « Or, si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra, car le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple. » (1 *Epît. aux Cor.* 3, 17.) Il dépend donc de nous, que l'Esprit de Dieu puisse habiter ou non dans notre âme; il faut conséquemment que nous la purifiions de tout péché grave, si elle en est souillée, ou, si, grâce à Dieu, tel n'est pas le cas, que nous la gardions pure; alors l'Esprit de Dieu descendra et demeurera en nous.

Discours édifiant du B. Jordanus à ses frères.

Il arriva qu'un jour, à la fête de la Pentecôte, le B. Jordanus, successeur de S. Dominique, fut invité par ses frères en religion, à leur adresser quelques paroles d'édification. Or le pieux Dominicain, qui était indisposé et n'était pas en état de parler beaucoup, se fit apporter une coupe remplie d'eau qu'il versa en leur présence et remplit ensuite de vin; puis il leur dit : « Vous comprenez bien ce que cela signifie. Pour que la coupe puisse contenir le vin, il faut d'abord la vider. A pareil jour, les Apôtres furent remplis de l'*Esprit-Saint*, après s'être dépouillés de leur propre esprit; allez et faites de même. » (*Veith.*)

Comparaisons.

« La lumière du soleil ne donne pas seulement la clarté nécessaire à toutes les étoiles et à tous les objets matériels, mais cette lumière communique encore sa clarté à plusieurs autres objets, selon que ces corps en sont capables ou se trouvent dans une position convenable pour la recevoir. Ainsi l'Esprit-Saint communique aussi sa lumière à tous les hommes et nul n'est éclairé que par lui seul; néanmoins tous ne sont pas éclairés et instruits par lui au même degré, parce que tous n'ont pas les dispositions convenables pour recevoir dignement ses grâces. » (*Louis de Grenade.*)

« Nous voyons ce qui en est du feu naturel. Il agit tout autrement sur la paille que sur la pierre, sur le bois que sur le fer, quoique de tous côtés cependant ce soit le même

feu; mais parce que les matières combustibles sont différentes, les effets diffèrent aussi. Or la mesure de la grâce divine se règle sur la mesure de notre cœur bien ou mal disposé. » (*Le cardinal Vitry. Serm. 2 de Pentec.*)

« Le Saint-Esprit est une mer incommensurable où affluent toutes les eaux de la grâce, et il les distribue, comme la mer, d'après la mesure du vase. — Le Saint-Esprit est un feu spirituel, et plus le cœur est pur, plus claire et plus ravissante sera la lumière céleste qui y brillera. Le feu du Saint-Esprit n'éclaire et ne fait pas étinceler les rochers comme les cristaux; le Saint-Esprit est un soleil qui, dans les mines, met en fusion tantôt l'or, tantôt l'argent et tantôt le cuivre. Mais il ne peut mettre en fusion l'or où il ne trouve pas de gisement de ce métal. — Le soleil durcit la brique et fond la cire. » (*S. Jérôme.*)

Pratique. Combien ne nous importe-t-il donc pas d'éviter tout péché, afin de conserver toujours en nous le Saint-Esprit? Car « la sagesse n'entre pas dans une âme malveillante et n'habite pas dans un corps assujetti au péché; l'Esprit-Saint fuit devant l'iniquité. » (*Sag.* 1, 4-5.) La descente du Saint-Esprit serait inutile pour nous, si nous ne voulions nous assujettir qu'au péché et aux vices. « L'Esprit-Saint fut envoyé, dit un auteur pieux, afin que les vases du cœur fussent préparés par lui. Le nouveau vin doit être mis dans de nouvelles outres; les cœurs doivent être purifiés afin que ce que l'on y verse ne devienne pas trouble; ensuite ils doivent être bien fermés, afin de ne point perdre ce qu'ils contiennent. Ils doivent être purifiés de tout attachement à l'iniquité, et fermés aux jouissances de la vanité. Car le jour ne peut se faire aussi longtemps que l'obscurité ne disparaît pas. De même la vertu ne peut commencer à luire aussi longtemps que le vice n'a point quitté l'intérieur de l'homme. Quand cela s'est fait, alors seulement l'Esprit de Dieu fait son entrée dans le cœur et y produit l'amour qui

mène à la vie et qui est vie lui-même. » Chassons donc de notre cœur tout vice afin que l'Esprit de Dieu entre au-dedans de nous et y demeure !

Le poison dans le cœur.

Au dire de l'historien Suétone, le corps du père de l'empereur Caligula fut porté au bûcher pour y être brûlé selon l'usage adopté par les Romains. Tout le corps fut réduit en cendres à l'exception du cœur que les flammes ne purent entamer. On appela des médecins ; ils disséquèrent le cœur et y découvrirent une certaine dose de poison qui détruisait l'action du feu. Après qu'ils en eurent extrait le poison, le cœur fut consumé comme le reste du corps. Etait-ce donc le feu qui manquait de force et d'activité? Non, mais tout dépendait de l'état du cœur. Malheur à nous donc, si le feu du Saint-Esprit n'a pas de prise sur nous, si le poison du péché paralyse et détruit son activité ; c'est nous-mêmes qui en sommes la faute !

NEUVIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« *La sainte Eglise catholique, la communion des Saints.* »

§ I. De l'Eglise et de sa constitution.

(*Gr. Cat.* 1-6^{e} *q.*)

Après que les Apôtres eurent reçu le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, ils allèrent dans le monde entier, prêchèrent, baptisèrent et réunirent autour d'eux tous ceux qui crurent et se firent baptiser. De ces réunions se formèrent en plusieurs endroits des communautés chrétiennes « qui persévéraient dans la doctrine des Apôtres, dans la communion de la fraction du pain et dans la prière, » (*Actes des Apôt.* 2, 41.) « qui avaient tout en commun, » (2, 44.) « n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, de sorte que nul ne considérait comme à lui rien de ce qu'il possédait, mais toutes choses leur étaient

communes. » (*Ibid.* 4, 32.) Les *administrateurs* de ces communautés chrétiennes étaient les apôtres qui ne se contentaient pas de prêcher et de baptiser, mais établissaient encore des réglements, faisaient des lois, menaçaient, jugeaient et punissaient ; excluaient les infâmes de la communion de l'Eglise, (I *Epît. aux Cor.* 5, 5 et I *Epît. à Tim.* 1, 20.) et y recevaient de nouveau les pécheurs repentants, etc. (2 *Epît. aux Cor.* 2, 10.) Lorsque les communautés chrétiennes se multiplièrent, les apôtres consacrèrent les *anciens comme évêques.* « Ils établirent, au milieu des prières et des jeûnes, des anciens, (des évêques et des prêtres) dans toutes les communautés, » (*Act. des Apôt.* 14, 22.) et les placèrent partout comme administrateurs des nouvelles communautés, avec la charge d'en consacrer et d'en établir de nouveau d'autres ; c'est pourquoi S. Paul écrivait à Tite : « Je vous ai laissé en Crète... afin que vous établissiez des prêtres dans chaque ville. » (1, 5.) Toutes ces communautés particulières étaient étroitement unies entre elles ; elles professaient la même foi, participaient aux mêmes sacrements et formaient ensemble une seule grande société sous un seul chef commun, sous *S. Pierre;* on l'appela l'Eglise *catholique*, c'est-à-dire *universelle*, ou simplement l'Eglise. Conséquemment encore aujourd'hui l'*Eglise est la société de tous les chrétiens sur la terre, unis par la profession d'une même foi et la participation aux mêmes sacrements, sous un seul chef commun, le pape et les évêques qui lui sont soumis.*

La sainte Eglise catholique exprimée au moyen de figures.

Des écrivains catholiques nous représentent la nature et la beauté de l'Eglise sous des images bien frappantes : « C'est Jésus-Christ qui a construit le vaisseau de l'Eglise, il lui a donné pour pilotes les apôtres (et S. Pierre à leur tête), pour soldats les fidèles, les sacrements au lieu d'armes, les vertus

au lieu de flèches, la croix au lieu de mât, le vent favorable qui le pousse au port, c'est le souffle du Saint-Esprit. » (*Besse S. 7 fer. 5. Pentec.*) — L'image suivante est plus développée. « Dieu est le fondateur de l'Eglise catholique, le Fils de Dieu en est le sauveur, le Saint-Esprit le sanctificateur; la sainte Vierge la reine, les anges les protecteurs, les saints les intercesseurs; les patriarches la tige, les prophètes les oracles, les apôtres les fondements; le pape en est le chef, les cardinaux en sont les conseillers, les évêques les pasteurs, les prêtres la voix, les diacres les économes, les sous-diacres les serviteurs; — les martyrs en sont les témoins, et les docteurs la lumière; les confesseurs la fortifient, les ordres religieux la soutiennent; les vierges saintes sont son ornement et les fidèles les enfants. — Le baptême en est le berceau, la confirmation la force, la sainte Eucharistie la nourriture, la pénitence et l'extrême-onction les remèdes, l'ordre la juridiction, et le mariage la pépinière. — Les dix commandements de Dieu en sont les murs, ses propres commandements en forment les remparts; les conseils évangéliques les ouvrages extérieurs. — Le corps adorable de Notre Seigneur Jésus-Christ en est le trésor, l'infaillibilité le signe distinctif, l'évangile le garant, l'unité le centre, l'universalité le sceau, les Saintes-Ecritures la démonstration, la tradition la stabilité. — Les conciles font sa dignité; son guide est la vérité, son esprit la douceur, la source le zèle, son bouclier la prière et son triomphe la patience. — La foi en est la porte, l'espérance le chemin, la charité la fin; la grâce de notre Sauveur en est la richesse et la chasteté la fleur; la justice est sa splendeur, la prudence son œil, la force son bras, la tempérance son corps. — Les justes sont sa joie, le péché est son aversion, les pécheurs sont un objet de sa commisération et les infidèles de ses soucis; les Juifs sont ses témoignages vivants et la conversion de tous est la cause de ses supplications et de ses prières continuelles à Dieu ; l'extension de ses membres est son désir, la glorification de Dieu sa gloire. — La Très-Sainte Trinité est l'objet de son adoration, l'Homme-Dieu immolé son sacrifice, et les cérémonies

sont sa parure. La terre est son lieu d'exil, la croix est son partage, le ciel est sa patrie. — Les scandales sont sa douleur, le repentir sa consolation, le pardon des péchés sa libéralité. — Jésus-Christ est son époux, sa présence est son honneur, la fin du monde est le jour de son couronnement. Ses luttes sont sur la terre, ses souffrances dans le purgatoire et ses triomphes dans le ciel. » (*Hohenauer.*)

(*Gr. Cat.* 7-10e *q.*)

Cette organisation dont nous avons parlée plus haut, l'Eglise l'a reçue de Jésus-Christ son fondateur et non des apôtres qui n'étaient que les exécuteurs de sa volonté, puisque Jésus-Christ a transmis *sa propre autorité* aux apôtres par ces paroles: « *Comme mon Père m'a envoyé je vous envoie.* — Ceux à qui vous aurez remis leurs péchés... etc. » (*S. Jean.* 20, 21-23.) et qu'il les envoya dans l'univers entier 1) *pour prêcher*, 2) *pour baptiser* et 3) *pour gouverner sous la conduite de S. Pierre les fidèles baptisés.* C'est pourquoi le divin Sauveur avant son ascension, dit aux apôtres: « Allez, *enseignez* toutes les nations, et *baptisez-les.* etc. (*S. Matth.* 28, 18-20.) Déjà auparavant il leur avait dit: « En vérité je vous le dis, tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel. » (*S. Matth.* 18, 18.) Ensuite « Qui vous écoute, m'écoute, et qui vous méprise, me méprise. » (*S. Luc.* 10, 16.) De là suit, que Jésus-Christ a confié à ses apôtres une *triple fonction* 1) *la fonction de l'enseignement*, c'est-à-dire, le plein pouvoir de prêcher les vérités divinement révélées, de condamner les erreurs qui leur sont opposées et de décider dans les controverses touchant la foi, 2) la *fonction du sacerdoce*, c'est-à-dire, le plein pouvoir d'offrir le saint sacrifice de la Messe, d'administrer les Sacrements, de consacrer et de bénir, et c'est pourquoi les apôtres s'appellent eux-

mêmes « *les dispensateurs des mystères divins* , » (1 *Epît. aux Cor.* 4, 1.) et 3) la *fonction du gouvernement*, c'est-à-dire, le plein pouvoir de diriger l'Eglise, donc aussi de donner des lois et d'établir des peines.

(*Gr. Cat.* 11-13e *q.*)

Mais les apôtres ne devaient exercer leur ministère que *sous la conduite suprême de S. Pierre*, puisque Jésus-Christ, pour conserver l'unité et l'union avait nommé S. Pierre son vicaire sur la terre et le chef *visible* de toute l'Eglise; nous disons le chef *visible*, car Jésus-Christ est le chef *invisible* de l'Eglise; mais comme celle-ci forme une société *visible* ou une corporation, il faut qu'elle ait, à côté du chef *invisible*, encore un chef *visible*. Il en est ici comme des gouvernements du monde. Quoique tous les royaumes de la terre soient gouvernés d'une manière *invisible* par Dieu, aucun royaume ne peut cependant subsister sans un gouvernement *visible*.

Nécessité d'un chef visible dans l'Église.

Tous les SS. Pères s'accordent à dire qu'un chef *visible* est nécessaire dans l'Eglise pour conserver l'unité. Ainsi S. Jérôme écrivait contre Jovien: « Un seul fut choisi, afin que, par l'établissement d'un chef, toute cause de schisme disparût. » Sur un navire il faut un pilote, dans une maison un maître, et dans une armée un général dont les ordres mettent tout en mouvement; de même faut-il que pour toute l'Eglise il y ait un chef *visible*. Et ce chef c'est le Pontife Romain dont tous les autres dépendent. » — S. Ambroise dit également: « Si quelqu'un objecte que l'Eglise se contente d'un seul chef, de son époux Jésus-Christ, et ne désire rien de plus, il est facile de lui donner à l'instant une réponse. De même que Jésus-Christ n'est pas seulement l'auteur mais encore le dispensateur invisible des Sacrements (car c'est lui) qui baptise et pardonne, et qu'il a cependant

établi des hommes pour être les dispensateurs visibles des Sacrements; de même il a établi à la tête de son Eglise, qu'il dirige lui-même par son Esprit, un homme pour son vicaire et le dépositaire de son autorité. Puisque l'Eglise visible avait besoin d'un chef visible, le Sauveur a établi Pierre comme chef et pasteur de tous les fidèles, car il lui a dit de la manière la plus solennelle de paître ses brebis et ses agneaux. »

Certains protestants eux-mêmes reconnurent la nécessité d'une primauté. Ainsi Pustkuchen dans son ouvrage sur la restauration du vrai protestantisme a dit : « Si Jésus-Christ avait pour but de réunir en une seule famille religieuse tous ses adorateurs répandus dans le monde, il s'ensuit que cette famille ou cette société *visible* doit avoir aussi un *chef visible;* car une église visible sans chef visible, serait un corps mutilé et non un corps entier. L'Eglise protestante, à son grand détriment, a été privée jusqu'ici de cette condition si nécessaire à toute société. De là tant de divisions et de disputes qui dès son origine prirent le dessus et la menacèrent d'une ruine imminente. »

L'empereur Napoléon et l'envoyé de Pitt.

Pitt ce célèbre homme d'état des îles britanniques envoya un de ses confidents, appelé Marseria, comme ambassadeur à Napoléon, afin d'engager le puissant empereur à détruire le catholicisme en France et de se débarrasser ainsi de l'autorité si gênante du pape. Mais Napoléon lui répondit : « Marseria! rappelez-vous ce que je vais vous dire, et que ce soit votre réponse. Je suis catholique, et je maintiendrai le catholicisme en France, parce que c'est la vraie religion, parce que c'est la religion de l'Eglise, parce que c'est la religion de la France, parce que c'est celle de mon père, parce que c'est la mienne enfin ; et loin de rien faire pour l'abattre ailleurs, je ferai tout pour l'affermir ici. » — « Mais remarquez donc, reprit vivement Marseria, qu'en agissant ainsi, en restant dans cette ligne, vous vous donnez des chaînes invisibles, vous vous créez mille entraves! Tant que vous reconnaîtrez

Rome, Rome vous dominera, les prêtres décideront au-dessus de vous; leur action pénétrera jusque dans votre volonté; avec eux, vous n'aurez jamais raison à votre guise; le centre de votre autorité ne s'étendra jamais jusqu'à sa limite absolue, et subira, au contraire, de continuels empiètements. » — « Marseria, il y a ici deux autorités en présence; pour les choses du temps, j'ai mon épée, et elle suffit à mon pouvoir, pour les choses du ciel, il y a Rome, et Rome en décidera sans me consulter; et elle aura raison; c'est son droit. » — « Mais reprit de nouveau l'infatigable Marseria, vous ne serez jamais complétement souverain, même temporellement, tant que vous ne serez pas chef d'Eglise; et c'est là ce que je vous propose; c'est de créer une réforme en France, c'est-à-dire une religion à vous. » — « Créer une religion! répliqua l'empereur en souriant; pour créer une religion, il faut monter au Calvaire, et le Calvaire n'est pas dans mes desseins. » (*Rome, en* 1848-49-50.)

(*Gr. Cat.* 14^e *q.*)

Que Jésus-Christ a nommé S. Pierre chef de son Eglise, c'est ce que nous prouve la conduite du Sauveur à son égard, en effet 1) il a bâti son Eglise sur Pierre comme sur son *fondement* 2) il lui a transmis spécialement les *clés du royaume des cieux* et 3) il a confié à lui seul le soin de paître *tout son troupeau.*

Jésus-Christ a nommé S. Pierre chef de son Eglise.

Lorsque Jésus-Christ vint aux environs de Césarée il demanda à ses disciples: « que pense-t-on du Fils de l'homme?» Ils lui répondirent: « Les uns disent: C'est Jean-Baptiste; les autres Elie; les autres Jérémie, ou l'un des prophètes. » Jésus leur dit: « Et vous, qui dites-vous qui je suis? » *Simon Pierre* répondant dit: « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Et Jésus lui répondit: « Vous êtes heureux, Simon, fils de Jean, parce que ce n'est ni la chair ni le sang (c'est-à-dire vos lumières et vos affections naturelles) qui vous ont révélé ceci, mais mon Père, qui est dans les cieux.

Et moi je vous dis: Vous êtes Pierre, et *sur cette pierre je bâtirai mon Eglise,* et les portes de l'Enfer ne prévaudront point contre elle. *Et je vous donnerai les clés du royaume des cieux.* » (*S. Math.* 16, 13-19.) Qui ne reconnaît clairement dans ces paroles que Jésus-Christ a établi Pierre le chef de son Eglise, puisqu'il le choisit pour pierre fondamentale de son Eglise et lui confia le *pouvoir des clés?* Vraiment il n'y a que les ennemis haineux et passionnés de l'Eglise qui puissent opposer des dénégations à ces faits!

Après sa résurrection, lorsque Jésus-Christ demeura encore quarantre jours sur la terre et apparut souvent à ses disciples, il donna à S. Pierre la primauté et l'établit chef de toute l'Eglise. Voici comment le fait se passa. Jésus demanda à Pierre: « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci! » — « Oui Seigneur, répondit-il, vous savez que je vous aime. » — Jésus lui dit: « Paissez mes agneaux. »— Il lui demanda de nouveau: « Simon, m'aimez-vous? » — Pierre dit: « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime.» — Alors Jésus-Christ lui demanda pour la troisième fois: « Simon, m'aimez-vous? » Et Pierre affligé répondit: « Seigneur vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime. » Et alors Jésus lui dit: « Paissez mes brebis. » (*S. Jean* 21, 15-17.) Tout ceci ne prouve-t-il pas que Jésus-Christ exigeait de S. Pierre un plus grand amour et une plus grand fermeté, puisqu'il lui confia aussi une fonction plus élevée, une dignité plus importante qu'aux autres apôtres? Ces paroles que Jésus répète: « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis » ne signifient-elles pas: « Vous serez le pasteur de tout mon troupeau? »

Ce fut parce que Pierre devait être la *pierre fondamentale* de l'Eglise que Jésus-Christ pria d'une manière spéciale pour lui, afin que « sa foi ne défaillît point » et le chargea « de confirmer un jour ses frères. » (*S. Luc.* 22.) Voici comment S. Cyprien s'exprime sur cette primauté de S. Pierre: « Le Seigneur bâtit son Eglise sur un seul et il le charge de paître ses brebis. Et quoique, après sa résurrection, il donne à tous ses apôtres le même pouvoir, en

disant: « Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie; recevez l'Esprit-Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; et ceux à qui vous les retiendrez, ils seront retenus: » cependant, pour manifester l'unité il a en vertu de son autorité divine, établi une chaire unique, et il fait descendre d'un seul l'unité. Les autres apôtres étaient, il est vrai, ce qu'était Pierre, participant aux mêmes honneurs et à la même puissance; mais tout commence par l'unité et la primauté est accordée à Pierre, afin qu'il n'y ait qu'une seule Eglise de Jésus-Christ et une seule chaire. » (*De unit. Eccl.*)

(*Gr. Cat.* 15e *q.*)

Que S. Pierre fut nommé par Jésus-Christ, chef de l'Eglise, cela se confirme encore par les faits suivants: 1) *Après l'ascension de Jésus-Christ, Pierre a réellement exercé la fonction de chef; et* 2) *il a toujours été reconnu par l'Eglise comme chef des apôtres et comme pasteur de tout le troupeau de Jésus-Christ.*

S. Pierre, après l'ascension de J.-C. a réellement exercé la fonction de chef de l'Eglise.

Les faits suivants le prouvent amplement: « Comme ce fidèle serviteur que le Seigneur a établi sur sa famille » dit S. Chrysostôme, » Pierre ordonne de choisir *un nouvel apôtre (Act. des Apôt. 1.); c'est lui qui le premier, le jour de la Pentecôte, se montre en public*, afin de défendre, d'après les expressions de S. Ephrem, comme un chef digne de ce nom, les fidèles aussi bien que les apôtres confiés à sa garde (2) c'est lui qui le premier avec S. Jean est emprisonné pour le nom de Jésus-Christ (*Ibid.* 4.); c'est lui qui opère le premier miracle, et inflige le premier châtiment à Ananie (*Ibid.* 3, 5.); c'est lui qui le premier par la conversion de Corneille, ouvre le royaume des cieux aux gentils (*Ibid.* 10); d'après la belle remarque de S. Chrysostôme, comme un général d'armée, il parcourt tous les rangs de la société chrétienne pour les fortifier dans la foi (*Ibid.* 9, 32); par considération

pour lui, S. Paul juge nécessaire d'aller à Jérusalem afin de le voir, de l'honorer, et reste pendant quinze jours près de lui (*Epît. aux Gal.* 1, 18.); c'est lui qui prononce et décide au premier concile de Jérusalem, au sujet des obligations de la loi Mosaïque. (*Act. des Apôt.* 15.)

(*Voyez le manuel de Schuster et Bouvet.*)

S. Pierre fut toujours reconnu par l'Eglise comme son chef visible.

C'est ce qui eut lieu dès le temps des apôtres et de leurs disciples. C'est lui que les disciples nomment d'ordinaire seul par son nom, tandis qu'ils taisent celui des autres apôtres et ne parlent de ceux-ci qu'en général, par exemple ils disent : « Simon et ceux qui étaient avec lui. » (*S. Marc.* 1, 36); « Pierre avec les onze, » (*Act. des Ap.* 2, 14); « Pierre et les apôtres. » (*Ibid.* 5, 29.), ou bien ils donnent une plus grande signification à son nom, par exemple dans ces paroles de l'ange : « Allez, et dites à ses disciples et à Pierre, » (*S. Marc.* 16, 7.); enfin tous les évangélistes, quoiqu'ils ne gardent pas toujours le même ordre en citant les noms des différents apôtres, et quoique la vocation d'André son frère eut eu lieu avant la sienne, mettent toujours saint Pierre à la tête des autres apôtres dans les différentes circonstances où ils parlent de lui. Ainsi S. Mathieu dit : « Voici les noms des douze apôtres : le premier, c'est Simon appelé Pierre, etc. » (10, 2). — De même l'*Eglise entière* depuis les temps les plus reculés a toujours considéré Pierre comme son chef visible. Origène appelle Pierre le premier des douze, le prince des apôtres, le rocher inébranlable, sur qui Jésus-Christ a fondé son Eglise. S. Cyprien écrit à ce sujet : « Le Seigneur bâtit son Eglise sur un seul et lui recommande de paître ses brebis. La primauté est donnée à Pierre, afin qu'il n'y ait qu'une Eglise de Jésus-Christ et une seule chaire. Quiconque abandonne la chaire de Pierre sur qui est bâtie l'Eglise, peut-il se flatter d'appartenir encore à l'Eglise de Jésus-Christ? (*De unit. Eccl.*). — Aux yeux de S. Ephrem, Pierre est « la langue des disciples, la voix des prédicateurs,

l'œil des apôtres, le gardien du ciel, le premier-né, celui qui porte les clés. »

Tous les Pères de l'Eglise s'expriment de la même manière. D'accord avec toutes ces voix, le premier concile général de Nicée disait : « Pierre est la tête, le chef des apôtres. » Les hérétiques mêmes des premiers siècles reconnurent la primauté de Pierre, c'est-à-dire le pouvoir suprême d'administrer, puisque, comme Manès, ils faisaient descendre de S. Pierre l'autorité qu'ils exerçaient sur leurs partisans.

(*Gr. Cat.* 16-17^e *q.*)

Cependant les fonctions du chef de l'Eglise ne devaient pas expirer avec la mort de S. Pierre ; car 1) si l'Eglise, telle que Jésus-Christ l'a fondée, doit toujours subsister, il fallait aussi que la *pierre* sur laquelle il l'avait fondée, continuât de subsister, de même que la fonction de pasteur suprême qu'il avait établie lui-même pour la gouverner. 2) S'il fallait nécessairement un chef visible, alors que l'Eglise était encore petite et qu'il n'y avait que peu ou point d'erreurs, combien ce chef n'était-il pas plus nécessaire plus tard quand l'Eglise se propagea et que les erreurs et les schismes se multiplièrent. C'est pourquoi depuis la mort de S. Pierre, *le pape ou le souverain pontife* qui est le successeur légitime du chef des apôtres sur le siége épiscopal de Rome, fut toujours considéré comme le chef visible de l'Eglise et le vicaire de Jésus-Christ. Les preuves historiques ne nous font pas défaut pour le prouver.

Le pape de Rome fut toujours reconnu depuis la mort de S. Pierre, comme le chef visible de l'Eglise.

S. Ignace le successeur de S. Pierre sur le siége épiscopal d'Antioche, dans une de ses lettres, (*Epist. ad Rom. Cap.* 1.) salue l'Eglise Romaine comme la clé de voûte des autres Eglises du monde et l'administratrice du testament d'amour;

c'est-à-dire de la société chrétienne. Au deuxième siècle, S. Irenée (*adv. Hær.* III, 3, *n.* 2.) disait que toutes les Eglises épiscopales devaient s'adresser à l'Eglise romaine, que chaque église devait s'accorder avec elle, à cause de sa *primauté*. Au troisième siècle, S. Cyprien écrit : « Toute l'Eglise est fondée sur Pierre à cause de l'unité ; cet apôtre est le principe et le centre de toute l'Eglise ; il a transféré sa primauté à l'Eglise romaine, et c'est pourquoi son siége épiscopal, la chaire de Pierre, l'Eglise de Rome occupe le principal et le premier rang ; tous les évêques doivent être en union avec le sien. » (*De unit. Eccl.*) C'est dans le même sens que s'expriment tous les SS. Pères lorsqu'il est question du chef et de la constitution de l'Eglise.

Dans les premiers conciles œcuméniques on se montra complétement d'accord avec cette conviction des plus illustres docteurs de l'Eglise, puisque l'on y accorda toujours l'honneur de les présider aux évêques de Rome dans la personne de leurs légats. Ainsi au premier concile de Nicée, on proclama solennellement la suprématie spirituelle du pape, et les déclarations du concile général de Florence ne furent que l'exposition développée des paroles du premier concile de Nicée : « Nous définissons que le Saint-Siége apostolique et le pontife romain a la primauté sur l'univers entier ; que ce même pontife romain est le successeur du bienheureux Pierre, prince des apôtres, qu'il est le vicaire de Jésus-Christ et le chef de toute l'Eglise, le père et le docteur de tous les chrétiens ; et qu'il a reçu de Notre-Seigneur, dans la personne du bienheureux Pierre, le plein pouvoir de paître, régir et gouverner l'Eglise universelle, ainsi qu'il est exprimé dans les actes des conciles œcuméniques. » Mais de même qu'il ne s'est tenu aucun concile général sans être présidé par le pape en personne ou par son légat, de même encore aucune décision ou définition ecclésiastique n'a été universellement reçue avant qu'elle n'ait été confirmée et approuvée par le pape, et quiconque refusait de reconnaître le pape comme chef de l'Eglise fut toujours regardé par les vrais fidèles comme un apostat.

Conduite de S. Jérôme durant le schisme de Mélice.

S. Jérôme, pendant le schisme de Mélice, ne sachant à qui s'attacher, s'adressa au pape saint Damase pour apprendre de lui avec qui il devait communiquer. « Je m'unis de communion, lui écrivit-il, à la chaire de S. Pierre; je sais que l'Eglise est bâtie sur cette roche. Quiconque mange l'agneau hors de cette maison, est un profane; celui qui ne se trouve par dans l'arche de Noé périra au milieu du déluge. Ici l'Eglise est déchirée en trois parties, dont chacune s'empresse de m'entraîner avec elle; je ne sais de quel côté est la vérité; en attendant, je crie tout haut: « Celui qui est à la chaire de Saint Pierre, est à moi. » *(Guillois.)*

Réponse d'Innocent III au patriarche de Constantinople.

Jean, patriarche de Constantinople, s'étonnait d'entendre Innocent III appeler l'Eglise de Rome l'Eglise universelle et la mère de toutes les Eglises, et prétendait que l'Eglise de Jérusalem était la vraie mère de toutes les Eglises. Voici quelle fut la réponse du Souverain Pontife: « L'Eglise romaine est l'Eglise universelle, en ce qu'elle représente l'unité de toutes les Eglises particulières et qu'elle préside à toutes. L'Eglise de Jérusalem est appelé la mère de toutes les Eglises, parce qu'elle a été la première, quant à l'époque de sa fondation; mais l'Eglise romaine mérite ce nom, comme étant la première en dignité. Ainsi, André fut appelé à l'apostolat avant Pierre, et cependant Pierre est le premier et le prince des apôtres. » (*Hurter. Histoire du pape Innocent III.*)

(*Gr. Cat.* 18-23^{e} *q.*)

Ce n'était pas seulement la *fonction* de chef de l'Église qui devait continuer de subsister, mais encore la *triple fonction* commune à *tous les apôtres*. D'après les ordres du divin Sauveur elle devait passer des apôtres à leurs successeurs et se perpétuer en eux sans interruption jusqu'à la fin du monde. Car en leur confiant cette fonction, le divin Sauveur dit: « *Voici que je suis avec vous*

jusqu'à la fin du monde. » Evidemment ceci ne pouvait s'adresser aux apôtres seuls, puisqu'ils ne devaient pas vivre *jusqu'à la fin du monde,* donc ces paroles s'appliquent aux successeurs des apôtres, aux évêques qui ayant été canoniquement consacrés, sont en union avec le chef de l'Eglise, le Pape, par conséquent *aux évêques de l'Eglise catholique.* Aussi S. Cyprien avait le droit de s'écrier: « Nous avons succédé aux apôtres et nous gouvernons l'Église de Dieu avec la même autorité. » — Ces évêques de l'Église doivent être nécessairement en union avec le chef de cette même Église: 1) parce que celui qui est séparé de la tête, loin d'être un successeur des apôtres, ne peut être même un membre de l'Église, « car où est Pierre (c'est-à-dire le Pape) là est l'Église, » dit S. Ambroise; 2) parce qu'il n'a pas été accordé de pouvoir aux apôtres et à leurs successeurs, qu'à la condition d'être en union avec celui à qui Jésus-Christ a confié le souverain et plein pouvoir sur toute l'Église. En conséquence les évêques, d'après l'institution de Jésus-Christ, ont aussi le pouvoir de gouverner l'Église, mais seulement *avec* et *sous leur chef, qui est le Pape,* puisque chaque évêque administre la portion de l'Église (l'évêché, le diocèse) que lui a confié le Pape, et parce que quelquefois ils se rassemblent, pour se concerter sur le bien général de l'Église et prendre des résolutions ou prescrire des règles, de commun accord avec le Pape.

Les évêques ont aussi le pouvoir de régir l'Eglise.

Les apôtres élurent et consacrèrent à leur place, au nom de Jésus-Christ, des premiers pasteurs ou évêques et leur transmirent le pouvoir de gouverner l'Eglise de Dieu.

C'est ainsi que S. Paul choisit et consacra Tite évêque de l'île de Crète et Timothée évêque d'Ephèse, et leur donna des instructions nécessaires pour bien s'acquitter de leurs devoirs de pasteurs. Il écrit à Tite: « Je vous ai laissé en

Crète, afin que vous corrigiez tout ce qui est défectueux, que vous établissiez des prêtres dans chaque ville selon l'ordre que je vous ai donné. — Exhortez et reprenez avec une pleine autorité (comme c'est le devoir d'un pasteur) etc. » (1, 5; 2, 15.) A Timothée il écrit également: « Je vous exhorte à ranimer la grâce de Dieu, que vous avez reçue par l'imposition des mains.... Annoncez la parole ; pressez les hommes à temps, à contre-temps ; reprenez, suppliez, menacez, avec une patience à toute épreuve et par toute sorte d'instruction, » etc. (2 *Epist. ad Tim.* 1, 6; 4, 2.) Dans son discours d'adieu à Milet, il s'adresse à la fois à plusieurs de ceux qu'il avait établis évêques en Asie-mineure et réunis autour de lui : « Soyez attentifs sur vous-mêmes et sur tout le troupeau dont le Saint-Esprit vous a établis évêques, afin de gouverner l'Eglise de Dieu, qu'il a acquise par son sang. » (*Act. des Apôt.* 20, 28.) Cependant si les apôtres nommaient et instituaient des évêques, ils n'agissaient ainsi qu'en vertu d'un pouvoir qui n'a pas été transmis dans toute son étendue à leurs successeurs. Si plus tard, des évêques, surtout en Asie et en Afrique, furent chargés de l'administration des communautés chrétiennes, par les Patriarches, cela ne se faisait point sans le consentement des souverains Pontifes et ceux-ci ne manquèrent pas dans les cas difficiles et critiques de faire usage de leur juridiction universelle sur toute l'Eglise, comme cela arriva quand ils rétablirent sur leurs siéges plusieurs évêques qui en avaient été chassés. Ainsi à l'époque des troubles occasionnés par les Ariens, le pape Jules I, rétablit plusieurs évêques sur leurs siéges en Orient. On voit encore par plus d'un exemple, que les Patriarches eux-mêmes avaient coutume d'être confirmés par le pape. D'un autre côté, comme bien des faits le prouvent, des Patriarches aussi bien que des évêques furent déposés par le souverain Pontife; ainsi Nestorius, Patriarche de Constantinople fut déposé par le pape Célestin; Dioscore, Patriarche d'Alexandrie, par S. Léon. — S. Augustin, évêque d'Hippone dit dans un de ses discours : « Le Seigneur nous a confié ses brebis, parce qu'il les a confiées

à Pierre. » (*Tom.* 5. *col.* 120.) S. Optat de Milèse dit: « S. Pierre a reçu seul les clés du royaume des cieux, pour les communiquer aux autres pasteurs. » De ces paroles: « Tu es Pierre, je te donnerai les clés du royaume des cieux, » S. Cyprien fait découler « l'ordination des évêques et la forme de l'Eglise. » (*Epist.* 45.) Aussi Tertullien disait au deuxième siècle: « Le Seigneur a donné les clés à Pierre et par lui à l'Eglise. » Mais si les clés du royaume des cieux ont été communiquées par S. Pierre à l'Eglise, il s'en suit aussi que les évêques doivent les recevoir pour les successeurs de S. Pierre, et c'est pour cela que quelquefois les évêques sont appelés successeurs de S. Pierre, comme participant au pouvoir des clés accordé à S. Pierre. Voilà ce que dit S. Basile évêque de Césarée en parlant de S. Ephrem. La dignité épiscopale existe sans doute dans l'Eglise en vertu de l'institution divine, et par suite de sa consécration l'évêque est destiné à avoir part dans le gouvernement de l'Eglise ; mais quant à la partie du troupeau qu'il doit paître, cela dépend de la décision du pasteur suprême, du pape, afin que l'ordre et l'unité puissent régner dans l'Eglise (1).

(*Gr. Cat.* 24-25ᵉ *q.*)

Dans *chaque commune ou paroisse de leur diocèse,* les évêques exercent leur pouvoir par l'intermédiaire de *prêtres,* de *curés* ayant reçu mission d'eux. Conséquemment un prêtre n'a le droit d'exercer les fonctions du saint ministère qu'après en avoir reçu la mission ou le

(1) Nous nous sommes permis de changer radicalement la dernière partie de cette explication du texte catéchistique, empruntée par L. Mehler au manuel de Schuster, parce qu'elle émettait des opinions entièrement gallicanes au sujet de la juridiction des évêques. Aux yeux de cet écrivain, il semble que non-seulement la juridiction des évêques viendrait immédiatement de Jésus-Christ par l'intermédiaire des évêques consécrateurs, mais que le pape même n'aurait rien à voir ni dans leur élection, ni dans leur confirmation, car Schuster n'en dit pas un seul mot. Nous avons été fort étonnés de trouver cette opinion émise à côté du texte du P. Deharbe, lui qui dans son grand catéchisme développe, expose et prouve l'opinion diamétralement opposée. C'est celle-là que nous avons suivie.

(*Note du traducteur.*)

pouvoir de son évêque légitime; ce n'est donc pas des fidèles mais de Dieu que le prêtre reçoit par son premier pasteur légitime l'ordination et la mission sacerdotale.

Les prêtres furent dès les premiers temps les auxiliaires des évêques dans l'Eglise de Dieu.

Comme les apôtres choisirent et consacrèrent les évêques, ainsi ils choisirent et ordonnèrent des prêtres, pour être les auxiliaires des évêques. Il est dit de Paul et de Barnabé « qu'ils établirent des prêtres en chaque église, au milieu des prières et des jeûnes. » Ils ne choisissaient et ne consacraient pas ces prêtres comme devant occuper le même rang et les mêmes fonctions que les évêques, mais comme leurs *coopérateurs* ou auxiliaires, puisque les évêques étaient dans l'impossibilité de remplir seuls toutes les fonctions pastorales dans leur circonscription; précisément comme Notre-Seigneur avait choisi, outre les douze apôtres, soixante-douze disciples afin d'aider les premiers dans la prédication de la parole de Dieu. Ceci est facile à conclure lorsqu'on se rappelle qu'il appartient aux évêques seuls de donner les Sacraments de Confirmation et de l'Ordre, selon les témoignages puisés aux actes des apôtres, (8, 14, 15.) et à l'Epître de S. Paul à Tite (*Epist.* 5, 1-5.) et à Timothée (1 *Epist.* 5.) quand il accorde à ce dernier, en qualité d'évêque, l'autorité sur les prêtres et lui prescrit les mesures à prendre à l'égard de ces derniers quand ils se plaignent. *Or ce que les apôtres firent, les évêques leurs successeurs l'ont fait et le font encore aujourd'hui.* De même que S. Paul avait établi des prêtres, de même il ordonna à Tite d'en établir dans chaque ville de son diocèse de Crète (*Tit.* 1, 5.) ; et dans tous les siècles et dans toutes les contrées nous voyons les prêtres établis de cette manière par les évêques, mais uniquement comme leurs inférieurs et leurs auxiliaires dans le champ du Seigneur. « Soyez soumis aux évêques, comme à Jésus-Christ, dit S. Ignace, mais soyez aussi soumis aux prêtres, comme aux apôtres de Jésus-Christ. » (*Epist. ad*

Trall. c. 2.) Dans un autre endroit il dit : « Que le prêtre honore l'évêque comme son chef. » (*Epist. ad Smyrne.*) Aussi lorsque, au quatrième siècle, Aerius, prêtre arien de Sébaste, voulut établir une complète égalité entre les évêques et les prêtres, il fut repoussé avec ses nouveautés et celles-ci furent condamnées par l'Eglise. (*Schuster.*)

(*Gr. Cat.* 26e *q.*)

Comme les évêques sont tenus de se soumettre respectueusement au pape, et les prêtres aux évêques, ainsi les simples fidèles, c'est-à-dire tous les membres de l'Eglise, qui ne sont pas prêtres, doivent se soumettre à ceux-ci. C'est pourquoi l'Apôtre écrit : « Dieu a mis dans le corps (l'Eglise) plusieurs membres, et il les y a placés comme il a voulu.... Ainsi il a établi des apôtres, des prophètes, des pasteurs et des docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère. Or, tous sont-ils apôtres? tous sont-ils prophètes ? tous sont-ils docteurs ? » (*Epît. aux Cor.* 12, 18. 19. — *Epît. aux Eph.* 4, 11-12.) S. Clément fait à ce sujet une comparaison bien frappante quand il dit : « l'Eglise ressemble à une armée où les soldats sont sous l'obéissance des capitaines, et les capitaines sous l'obéissance des généraux, et ces généraux sous celle du prince, commandant en chef. » Aussi le concile de Trente appelle cette belle hiérarchie dans l'Eglise « une armée rangée en bataille » une phalange impénétrable aux assauts de toutes les forces ennemies. C'est par elle que se conserve bien *l'unité* et le *bon ordre* dans toute l'Eglise: elle ressemble à la charpente solide d'une maison qui repose sur un terrain ferme et qui reste étroitement unie par le moyen des poutres qui s'élèvent du sol et par les différentes solives qui s'y enchevêtrent et s'y joignent étroitement.

L'édifice merveilleux.

L'Eglise catholique sous le point de vue de la hiérarchie est vraiment un édifice divin qui excite l'admiration ; mais il ne faut pas qu'on examine chaque colonne ou chaque partie séparée de son ensemble ; non c'est *l'ensemble* qu'il faut considérer et alors nous ne pourrons refuser notre admiration à cet édifice incomparable. « Cela me rappelle, dit le docteur Récamier, une anecdote qui se passa devant la colonnade du Louvre : Un architecte, passant devant ce monument, aperçut un homme très-occupé à examiner à la loupe chaque pierre en particulier, et l'entendit se récrier sur les défectuosités du monument. « Que faites-vous donc là? » lui demanda l'architecte. — « J'examine la colonnade, » lui répondit le naturaliste, car c'en était un. « Vous vous méprenez, lui dit l'architecte, car pour connaître les beautés de ce monument, il est nécessaire de le voir dans son ensemble, et pour cela il faut absolument quitter le point de vue de l'histoire naturelle et reculer jusqu'au point de vue de l'architecture. » Il en est de même de l'édifice de l'Eglise catholique, laquelle considérée dans son ensemble apparaît pleine de grandeur et de magnificence, comme un chef-d'œuvre de son divin fondateur.

Pratique. C'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu qui a bâti si merveilleusement cette Eglise sur la terre ; pour fondement de ce glorieux et majestueux édifice il a pris S. Pierre et ses successeurs, pour colonnes et soutiens de l'Eglise il a établi les *évêques* et les *prêtres*. C'est pourquoi 1° *soyez toujours pénétré d'un profond respect pour notre Saint-Père le pape et pour les évêques et les prêtres qui lui sont unis ;* car ils tiennent vis-à-vis de vous la place de Dieu; ce sont eux qui, au nom de Dieu, doivent vous instruire, vous faire participer aux trésors de grâces et vous conduire au bonheur éternel.

O'Connell papiste.

Quelqu'un s'avisa un jour de jeter à O'Connell sur le ton

sacrilége des anciens jours, l'insulte de *papiste*. Se retournant aussitôt, il lui répliqua hardiment : « Misérable! tu crois en m'appelant *papiste*, me faire injure, et tu m'honores; oui, je suis *papiste* et je m'en glorifie; je suis papiste et cela veut dire que ma foi, par une suite non interrompue de papes, remonte jusqu'à Jésus-Christ, tandis que la tienne ne va pas au-delà de Luther, de Calvin, d'Henri VIII et d'Elisabeth. Eh bien, oui, papiste! Si tu avais une étincelle de bon sens, imbécille, ne comprendrais-tu pas qu'en matière de religion il vaut mieux dépendre du Pape que du Roi, de la tiare que de la couronne, de la crosse que de l'épée, de la soutane que de la jupe, des conciles que des parlements? Rougis donc de toi-même de n'avoir ni vraie foi ni intelligence, et tais-toi. » (*Discours du P. Ventura.*)

Le prêtre fidèle.

Il y a peu de temps un grand conflit s'éleva dans le duché de Bade entre l'Etat et l'Eglise, et à cette occasion le clergé surtout donna des preuves vraiment touchantes de son fidèle attachement et de son invincible obéissance aux premiers pasteurs. Nous croyons devoir citer surtout le fait suivant. Il était donc défendu sous les peines les plus sévères aux prêtres catholiques de publier du haut de la chaire de vérité la lettre pastorale de leur vieux et vénérable archevêque Herman Vikari; mais fidèles à leur devoir, les prêtres ne se laissèrent pas effrayer par les menaces ou les punitions et remplirent sans broncher leur obligation. Dans leur nombre se trouva le digne Franz Toprano, curé de Werbachhausen, âgé de 45 ans, mais complétement aveugle. Qu'allait-il faire? Lirait-il ou non le mandement épiscopal? Devait-il profiter de cette circonstance pour échapper au coup général dont les prêtres courageux allaient être atteints? « Non, non, jamais. » Telle fut sa réponse. Il ne veut omettre à aucun prix l'honneur de combattre pour l'Eglise et de souffrir pour elle. Sa vénérable mère, âgée de plus de quatre-vingts ans, lit d'une voix ferme, pendant trois jours consécutifs la lettre pastorale à son cher fils, jusqu'à ce qu'il la sache par cœur, et le lende-

main il monte en chaire et la récite à ses ouailles. — A la vue d'un pareil trait, qui ne se sent pénétré d'une vive émotion et d'une profonde estime pour cet homme digne de figurer à côté des premiers martyrs. (*Le messager du peuple.* 1853.)

2) *Ne méprisez jamais le clergé et ne vous attachez pas à ceux qui sèment les divisions et les schismes!* Malheur à ces enfants dénaturés et ingrats de l'Eglise! « Ils suivent le sentier de Caïn, ils imitent la rébellion de Coré, et périront comme lui... Ils sont des astres errants, auxquels un tourbillon de tempête est réservé pour l'éternité. » (*Epît. de S. Jude* 11-13.)

Paroles de S. Irenée aux hérésiarques.

S. Irenée s'adressant aux hérésiarques et aux sectaires de son temps, s'écrie : « Malheur à vous! Dieu condamnera ceux qui causent des divisions, comme des hommes abominables, sans amour pour lui, n'ayant cherché que leur propre avantage et non l'unité pour l'Eglise; comme des monstres qui ont essayé de déchirer et le détruire autant qu'ils le pouvaient le corps de Jésus-Christ, qui parlaient toujours de paix, mais ne semaient que la guerre et la discorde. » (*Adv. Hæres. lib.* 4, *cap.* 33.)

§ II. DES MARQUES DE L'EGLISE.

(*Gr. Cat.* 27^e *q.*)

Jésus-Christ, ainsi que nous l'avons vu dans le paragraphe précédent a fondé une Eglise, mais qu'on remarque bien qu'il n'a fondé qu'*une seule Eglise*, comme il n'a enseigné qu'*une* foi, institué *un* baptême, établi une seule autorité pour enseigner et gouverner tous les peuples. (*Ephes.* 4, 5.)

Jésus-Christ n'a fondé qu'une église.

Partout et toujours le divin Sauveur ne parle que d'une seule Eglise. Ainsi il dit, en S. Mathieu (16, 18.) : Sur ce ro-

cher je bâtirai *mon Eglise*, et non *mes Eglises*. — « Celui qui n'écoute pas l'*Eglise*, etc. » Il ne dit pas : celui qui n'écoute pas les Églises. (18, 17.) — En S. Jean (10, 16.) il dit : « Il y aura un *bercail* et un *Pasteur*. » De même il ne parle que d'*un règne*, (*S. Jean.* 15.) et d'un seul royaume des cieux sur la terre. (*S. Matth.* 13, 24.) — Les apôtres ne parlent également que d'*une seule Eglise*, pour laquelle Jésus-Christ s'est sacrifié. (*Epît. aux Eph.* 5, 25-32.) Ils appellent l'Eglise *le corps de Jésus-Christ*. (1 *Epît. aux Cor.* 12-27.) Or, puisque Jésus-Christ n'a qu'un corps, il n'a fondé qu'une Eglise. Ils parlent d'une *seule* épouse de Jésus-Christ (*Apocal.* 21, 9.), d'une *seule* maison de Dieu (1 *Epist. ad Tim.* 3, 15.) : « *Afin que vous sachiez comment vous devez vous conduire dans la maison de Dieu, qui est l'Eglise du Dieu vivant.* » De plus, ils condamnent toute aberration de l'enseignement de l'Eglise, toute division. Voici les paroles de S. Paul aux Corinthiens (1 *Epît.* 1, 10-12.) « Je vous conjure, mes frères, au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, de ne point souffrir de divisions parmi vous, mais d'être unis tous ensemble dans *un même* esprit et dans les mêmes sentiments... car Jésus-Christ est-il divisé?» — Tous les Pères de l'Eglise s'expriment de la même manière. Ainsi S. Clément d'Alexandrie écrit : « Il y a un Père de tous, un Verbe de tous, et un Saint-Esprit qui est partout. Il n'y a aussi qu'une Vierge-Mère, et je l'appelle l'Eglise. » — Autre part il dit : « Il n'existe qu'*une* seule vraie Eglise... L'ancienne Eglise primitive et catholique que les hérétiques s'efforcent de diviser en fractions, est *unique* d'après sa nature constitutive et son origine. » — S. Cyprien dit à son tour : « Il y a un seul Dieu, un seul Jésus-Christ, une *seule* Eglise, et *une seule* chaire, fondée sur le rocher par la parole du Seigneur. En dehors du seul autel et du seul Christianisme, il ne peut être érigé d'autre autel ou fondé d'autre sacerdoce. Quiconque se réunit autre part, divise. C'est commettre un adultère, une impiété, un sacrilége que d'introduire par une aberration humaine, ce qui blesse l'ordre établi de Dieu. » Le concile œcuménique de Nicée avait déjà exprimé la même vérité,

quand il disait : « Nous croyons en *une seule* Eglise. » (*Voyez Gousset. Tom.* I, *pag.* 596.)

(*Gr. Cat.* 28-29e *q.*)

Mais cette Eglise fondée par Jésus-Christ est encore *visible*, c'est-à-dire qu'on peut la reconnaître à certaines marques distinctives faciles à observer; sans cela Jésus-Christ n'aurait pas pu ordonner sous peine de la damnation éternelle, de nous adresser à l'Eglise et de l'écouter, puisqu'il dit en S. Matthieu (18, 17.) « Si quelqu'un de vos frères a péché contre vous,... dites-le à l'*Eglise;* et s'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain. » Si l'Eglise n'était pas *visible dans ses chefs et dans ses membres,* dans *l'enseignement et la profession de sa foi,* comme dans *son sacrifice et l'administration des sacrements*, comment serait-il possible d'obéir, selon les ordres du Sauveur et des apôtres, aux supérieurs de l'Eglise, d'écouter son enseignement et de recevoir ses sacrements? — Cette visibilité de l'Eglise, Jésus-Christ lui-même l'a exprimée, un moyen de plusieurs exemples; ainsi il dit aux apôtres : « *Vous êtes la lumière* du monde. Une *ville*, située sur une montagne, ne peut être cachée. On n'allume pas une lampe pour être placée sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. » (*S. Matth.* 5, 14-15.)

Que disent les SS. Pères touchant la visibilité de l'Eglise?

Tous les SS. Pères s'accordent à dire que l'Eglise de Jésus-Christ doit être visible et en même temps agissante. C'est pourquoi S. Irenée l'appelle « le candélabre à sept branches, qui porte la lumière » (*Ad. Hær. Lib.* 5, *cap.* 20.), et S. Cyprien écrit : « L'Eglise est une éclatante lumière qui répand avec abondance ses rayons sur toute la terre. » (*De unit. Eccl.*) S. Augustin s'exprime en différents endroits de la manière la plus formelle sur ce caractère. « Nous ne voyons pas

Jésus-Christ, dit-il (*Serm.* 238.), mais nous voyons l'Eglise. Croyons à Jésus-Christ que nous ne voyons pas, et si nous tenons à ce que nous voyons, nous viendrons un jour chez celui que nous ne voyons pas encore; » (*Serm.* 238, *n.* 3.) — « L'Eglise n'est pas cachée, car elle n'est pas placée sous un boisseau, mais sur un candélabre, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. » Aussi est-il dit d'elle : « Une ville bâtie sur une montagne, ne peut être cachée. » (*De unit. c.* 16, *n.* 40.) — Autre part il dit encore : « La vraie Eglise est visible à tous; elle est semblable à *une ville sur une montagne* qui ne peut se cacher, par elle Jésus-Christ règne d'une mer à l'autre, de l'orient au couchant, et jusqu'à la fin du monde. C'est une *semence d'Abraham*, qui se multiplie comme les étoiles du ciel et comme les grains de sable de la mer; en elle toutes les générations de la terre seront bénies. » (*Lib. VI, de bapt. contra Donatistas.*)

(*Gr. Cat.* 30-33e *q.*)

Or, on reconnaît la véritable Eglise de Jésus-Christ à *quatre marques ou caractères,* qui furent exprimés dans le symbole de Nicée par ces paroles : «Je crois *une seule sainte Eglise catholique et apostolique.* »—Ainsi la véritable Eglise doit être 1) *une,* puisque « nul royaume divisé en lui-même ne peut subsister.»(*S. Luc.* 11, 17.) 2) *Sainte,* puisque son fondateur est saint et que son but est la sanctification des hommes; 3) *Catholique* ou *universelle,* puisqu'elle a été fondée pour tous les peuples et pour tous les temps (*S. Matth.* 28, 19.), et que selon la prédiction de Jésus-Christ et des prophètes elle doit s'étendre sur le monde entier; 4) *Apostolique,* puisque son origine et sa doctrine sont apostoliques, (*Epît. aux Eph.* 2, 20.) et que ses pasteurs doivent être les successeurs légitimes des apôtres. — Or, il est évident que nulle autre église que l'*Eglise catholique-Romaine,* possède ces quatre marques ou caractères. Nous le prouvons en disant :

1. *L'Eglise catholique-Romaine est évidemment une,*

parce que toujours et partout elle a la même foi, le même sacrifice, les mêmes sacrements et le même chef.

Comparaisons.

« Celui qui ne s'attache pas fermement à l'unité de l'Eglise, croit-il qu'il s'attache fermement à la foi?.... L'Eglise est *une* et se répand au loin par sa fécondité toujours croissante. C'est un soleil dont les rayons sont innombrables, mais dont la lumière est une; c'est un arbre dont les rameaux sont en grand nombre, mais dont le tronc est un; c'est une source qui se divise en plusieurs ruisseaux, tout en conservant à tous une seule et même origine. Interceptez les rayons du soleil, vous n'aurez plus de lumière; détachez une branche de l'arbre, elle ne pourra plus repousser, séparez un ruisseau de sa source, il séchera aussitôt.... Il en est de même de l'Eglise qui, inondée des lumières de Dieu, répand ses rayons sur toute la terre; mais il n'y a qu'une seule lumière qui se répand partout sans que l'unité de l'Eglise soit divisée. L'épouse de Jésus-Christ ne peut être adultère; elle est chaste et sans souillure; elle ne connaît qu'une seule maison; la sainteté d'une seule chambre nuptiale lui conserve la chasteté et la modestie. » (*S. Cyprianus de unit. Eccl.*) « Nous ne sommes tous qu'un seul corps, nous tous qui participons à un même pain » (*Epît aux Cor* 10, 17.); — « le pain formé de plusieurs grains de froment, et le vin exprimé d'un grand nombre de grains de raisin, sont, dit S. Augustin, des figures de l'unité de l'Eglise. »

Merveilleuse unité dans l'Eglise catholique et étrange unité en dehors d'elle.

L'abbé Paul Jouhanneaud dit dans un de ses ouvrages: « J'ai deux groupes devant moi, je vais vers le premier, et je le vois organisé dans un ordre parfait; chacune des parties qui le composent reconnaît des chefs, au-dessus de tous ces chefs en apparaît un qu'on appelle évêque suprême, chef souverain, Pape, devant le front et les lèvres duquel toutes s'inclinent simultanément et avec respect; il n'y a là qu'un

seul symbole, un seul cri de foi, d'espérance, d'amour, c'est le type de l'unité la plus parfaite. Prenant son histoire à la main, je vois que si dans la foule innombrable s'élève une parole qui contredise l'article le moins important, ce semble, de la croyance commune, aussitôt de toutes parts lui répond une condamnation, un anathème.

De plus, tous ces groupes me présentent une loi dont les lettres et les caractères antiques, teints du sang des apôtres et des martyrs, remontent à mille huit cent cinquante ans; aux marges de cet immortel écrit sont gravés tous les noms de tous les hérétiques qui successivement ont cherché à en effacer les passages sacrés. Aussi montrant leurs pères, leurs ancêtres et les monuments de leur existence et de leurs victoires, tous ces catholiques me crient: *Ce que Jésus-Christ a enseigné ainsi que ses apôtres, nous l'enseignons, nous le croyons.*

Mais un tableau bien différent m'est offert dans les multitudes opposées qui se disent aussi chrétiennes. Je ne reconnais parmi elles ni chefs secondaires, ni chef suprême; ce que l'un proclame vérité, l'autre le proclame erreur. Je parcours les rangs, et combien de dénominations bizarres, contradictoires, grand Dieu! frappent mon oreille! Parmi leurs chefs suprêmes, j'aperçois même une jeune femme!!... (La reine Victoria.)

Ah! qui serait en état de citer même les noms de tous ces groupes? Ecoutez ce que crie l'un d'entre ceux: « Il y en a tant en Angleterre qu'on les connaît à peine (*Schrockl, Vol. VIII, p.*681); en 1797 on comptait à Londres 246 églises et chapelles *Episcopales*, 207 maisons de réunions pour les *dissidents*, 82 chapelles pour les *non-conformistes* et les *presbytériens*, 56 pour les *indépendants*, 23 pour les *anabaptistes*, 52 pour les *Quakers*, 3 pour les *non-jureurs*, 4 pour les *mugglitoniens*. — Assez! Assez! En vérité, cette Babel serait-elle l'œuvre de Jésus-Christ, l'œuvre d'un Dieu? »

La robe sans couture de Notre-Seigneur, image de l'unité de l'Eglise.

Nous trouvons chez les Pères une image de *l'unité de l'Eglise, c'est la robe sans couture du Sauveur.* Comme ce vêtement ne fut ni coupé, ni divisé même par les bourreaux, ainsi l'Eglise catholique ne souffre en elle ni scissions ni divisions; elle doit être *une*, si elle veut demeurer la véritable épouse de Jésus-Christ et l'instrument de salut pour tous les peuples et toutes les générations.

Avant qu'Arius, prêtre d'Alexandrie, prêchât la négation de la divinité de Jésus-Christ et causât dans l'Eglise des troubles universels, il avait déjà été exclu de la communion de l'Eglise à cause de ses menées et de ses intrigues de parti. Alors quelques prêtres se rendirent auprès de S. Pierre, archevêque d'Alexandrie, qui se trouvait en prison où l'avaient jeté les ordres de Maximien Galère, et ils voulurent l'engager à recevoir de nouveau Arius dans le sein de l'Eglise. Mais le saint pontife refusa de suivre leurs avis, car durant la nuit précédente Jésus-Christ lui était apparu avec une robe déchirée et quand il eut demandé à Notre-Seigneur la raison et la signification de ce triste appareil, il reçut cette réponse: « Arius a déchiré ma robe qui est l'Eglise. » (*Philotée.*)

(*Gr. Cat.* 54^e *q.*)

II. *L'Église Catholique-Romaine est évidemment Sainte*, 1) parce que son *fondateur* et sa *doctrine* sont *saints;* 2) parce qu'elle conserve et communique fidèlement tous les *moyens de sanctification* établis par Jésus-Christ; 3) parce qu'il y a toujours eu chez elle des saints dont la sainteté a été constatée par des miracles et des grâces extraordinaires.

L'Eglise catholique est Sainte.

L'Eglise est *Sainte; elle montre à tous le chemin de la sainteté.* « L'Eglise, dit S. Chrysostôme, est plus remarquable que l'arche. Celle-ci a recueilli dans son sein des animaux et

les a conservés tels ; l'Eglise recueille des animaux mais elle les change. Un vautour y entre et il en sort colombe ; un loup y entre et il en sort agneau ; la nature n'y est point changée, mais la malice est éloignée. » C'est pourquoi il compare l'Eglise à une pharmacie spirituelle où chacun, s'il le veut, peut trouver des remèdes pour guérir les maladies ou les blessures de l'âme. (*Hom. 1 in Gen.*) — L'Eglise est sainte, *parce qu'elle a été toujours eu des Saints.* C'est ce que S. Augustin confirmait en disant: « Que de saints, de grands évêques n'ai-je pas connus! Que de prêtres, de diacres et d'autres serviteurs du sanctuaire dont la vertu me semblait d'autant plus admirable et digne d'éloge qu'il est plus difficile de se conserver pur dans le contact avec tant de personnes différentes, et les dangers d'une vie agitée! » (*De morib. Eccl.* 31, 32.) — L'Eglise est *Sainte*, et voilà pourquoi S. Augustin, s'adressant à tous les membres de l'Eglise, leur crie: « Que chaque fidèle se dise: je suis saint. Parler ainsi, ce n'est pas un sentiment d'orgueil, mais une expression de reconnaissance. Si vous dites que vous êtes saint par vous-même, c'est de l'orgueil, mais si, comme disciple de Jésus-Christ et comme membre de son Eglise, vous ne voulez pas vous appeler saint, vous êtes un ingrat. Car lorsque l'Apôtre condamne l'orgueil, il ne dit pas: « Vous n'avez rien. » Mais il dit: « qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu? » (*In Psalm.* 51.)

Les membres souillés par le péché, ne détruisent pas la sainteté de l'Eglise.

Les abus et les défauts de quelques membres ne peuvent être attribués à l'Eglise elle-même, parce que ces abus et ces défauts ne proviennent ni de sa doctrine, ni de ses institutions, et qu'elle ne les a jamais approuvés. Si une Eglise devait cesser d'être l'Eglise véritable, parce qu'on rencontre dans son sein des abus et des scandales, pourquoi Jésus-Christ lui-même aurait-il donc comparé son Eglise à un champ où croît du froment et de l'ivraie, et à un filet qui contient toutes sortes de poissons, des bons et des mauvais?

(*S. Matth.* 13.) Et du temps des Apôtres même où se serait alors trouvée la véritable Eglise? Car déjà à cette époque, il y avait des scandales (1 *Epît. aux Cor.* 11.) et des pasteurs qui étaient loin d'être saints. (*Apocal.* 2 et 3.) Ainsi dès lors il y avait dans l'Eglise des membres saints et d'autres qui ne l'étaient pas. Origène écrit à ce sujet (*in Qui. Hom.* 2.) : « L'arche de Noë est une figure de l'Eglise; elle contenait des animaux purs et d'autres impurs, même des animaux sauvages et dévorants. » S. Jérôme (*adv. Lucif.*) s'exprime de la même manière : « Comme dans l'arche de Noé se trouvaient des léopards et des boucs, des loups et des agneaux, ainsi dans l'Eglise de Dieu il y a des justes et des pécheurs. » Nous trouvons surtout une belle comparaison dans la 38e Homélie de S. Grégoire : « De même qu'un orfèvre n'a pas seulement dans son atelier de l'or et de l'argent, mais encore des marteaux, des enclumes, des charbons, des pincettes, des limes et un soufflet, tous objets dont il a besoin pour fabriquer des ornements précieux, de même Dieu a dans son Eglise de l'or et de l'argent, c'est-à-dire des bons et des élus, puis des pécheurs et des damnés, afin que ceux-ci éprouvent la vertu de ceux-là. Ils sont comme autant de marteaux et de limes, au moyen desquels on fabrique et achève les vases d'or. Les bons ne se trouvent seuls qu'au ciel, comme les damnés se trouvent seuls en enfer. Mais l'Eglise qui est entre le ciel et l'enfer, reçoit dans son sein des citoyens des deux partis, afin que les méchants soient changés par l'exemple des bons, et que les bons soient éprouvés et purifiés par les tourments que leur causent les méchants. »

(*Gr. Cat.* 35e *q.*)

III. *L'Eglise romaine est évidemment universelle ou catholique :* 1) parce qu'elle a toujours existé depuis Jésus-Christ, en remplissant comme aujourd'hui *la triple fonction de l'enseignement, de l'administration des sacrements et du gouvernement des âmes;* 2) parce qu'elle est répandue dans *le monde entier,* et 3) parce qu'elle se propage sans cesse d'après le commandement de son divin

fondateur, qui a dit : « Allez, prêchez l'Evangile à toute créature. » (*S. Marc.* 16, 15.)

L'Eglise romaine est catholique.

« L'Eglise, dit S. Augustin, ne connaît point de bornes, comme tel et tel état, ou comme les sectes des hérétiques qui sont renfermées dans les frontières d'une province ou d'un royaume; elle s'étend à tous les hommes, embrasse toutes les nations. Du matin jusqu'au soir, depuis midi jusqu'à minuit, l'Eglise a fait rayonner la resplendissante lumière de la foi et fait disparaître les ténèbres de l'idolâtrie dont la terre était couverte. » — « Quand vous entrez dans une ville, dit S. Cyrille de Jérusalem, ne demandez pas simplement où se trouve l'église, mais où se trouve l'église *catholique;* car tel est le nom propre et caractéristique de la vraie Eglise, notre mère commune et l'épouse du Sauveur. » — « Chrétien est mon nom, » disait S. Pacien, « et catholique est mon surnom. » — S. Augustin écrit : « Outre les vérités pures comme l'or, que j'ai trouvées dans l'Eglise catholique, il y a encore d'autres raisons qui me retiennent dans son sein, étant du plus grand poids. Ainsi, ce qui me retient encore dans l'Eglise, c'est l'accord universel des peuples de tous les pays; l'autorité qui fut fondée sur des miracles, nourrie par l'espérance, augmentée par la charité et confirmée par l'antiquité; c'est la succession non interrompue de pontifes siégeant dans la chaire de l'apôtre S. Pierre à qui le Seigneur, après sa résurrection, confia le soin de paître ses agneaux; ce qui me retient dans le sein de l'Eglise, c'est *le nom même d'Eglise catholique*, nom qui parmi tant de sectes, appartient si exclusivement à cette Eglise seule, que, quoique tous les hérétiques prétendent à ce nom de catholiques, personne d'entre eux, cependant, ne se permet d'indiquer son temple ou sa maison comme étant une église catholique, à l'étranger qui vient le lui demander. Voilà les liens si nombreux, si grands, si agréables, si doux du nom chrétien qui rattachent avec tant de raisons le fidèle à l'Eglise catholique. »

(*Gr. Cat.* 36e *q.*)

IV. *L'Eglise catholique romaine est évidemment apostolique:* 1) parce que son origine remonte incontestablement jusqu'aux apôtres. 2) Parce que sa doctrine s'appuie sur la tradition apostolique, et 3) parce que ses pasteurs, le pape et les évêques sont les successeurs légitimes des apôtres. C'est pourquoi S. Paul écrivait aux Ephésiens: « Vous êtes comme un édifice, bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes, dont Jésus-Christ est lui-même la pierre angulaire. » (2, 20.)

L'Eglise romaine est apostolique.

C'est ce que déclarent les Pères de la manière la plus formelle. Ainsi Tertullien écrit (*de præsc. adv. hær. lib.* 20.): « Les apôtres ont fondé des églises dans les villes, et c'est de ces églises que les autres ont reçu la semence de la doctrine et qu'elles la reçoivent encore tous les jours à mesure qu'elles se forment. C'est par cette raison qu'elles sont réputées apostoliques, étant elles-mêmes filles des Eglises fondées par les apôtres. Tout participe à la nature de son origine. »

S. Irenée, évêque de Lyon, s'exprime avec non moins de précision quand il dit: « La tradition des apôtres, manifestée dans tout l'univers, est facile à connaître dans toutes les Eglises par quiconque a le désir de la vérité; et nous pouvons compter ceux que les apôtres ont institués évêques dans les Eglises, et leurs successeurs jusqu'à nous. » (*Lib.* 3. *Cap.* 3. *contra Hær.*)

(*Gr. Cat.* 37-40e *q.*)

a) Les sectes religieuses n'ont pas toutes ces marques de la véritable Eglise et ne peuvent les avoir, car

1) *Elles ne sont pas et ne peuvent pas être une,* puisqu'elles n'ont pas de chef commun et que chez elles chacun a le droit d'expliquer la bible et d'en croire ce

qu'il veut; « c'est pourquoi elles sont agitées par tout vent de doctrine. » (*Epît. aux Eph.* 4, 14.)

Hors de l'Eglise catholique il n'y a pas d'unité.

Nous prenons pour exemple l'église protestante. Les protestants sont divisés entre eux sur les articles mêmes les plus importants et les plus essentiels. Les Luthériens reconnaissent une seule personne en Jésus-Christ; Calvin et Bèze en admettent deux, comme Nestorius. Calvin dit que Dieu est l'auteur du péché; les Luthériens disent que c'est une erreur abominable. Luther prétend que le Christ, selon l'humanité, est en tous lieux. Zwingle et Calvin le nient. Luther trouve dans l'Ecriture trois Sacrements: le baptême, l'Eucharistie et la pénitence; Calvin admet les deux premiers, rejette la pénitence et admet l'ordre, rejeté par Luther. Zwingle nie la pénitence et l'ordre, et il reconnaît le baptême et l'eucharistie, etc. Où se trove l'*unité* au milieu d'opinions aussi divergentes? Jean-Jacques Rousseau fait le portrait suivant des ministres protestants: « Ils ne savent plus ce qu'ils croient, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent. On leur demande si Jésus-Christ est Dieu, ils n'osent répondre. On leur demande quels mystères ils admettent, ils n'osent répondre. Leur intérêt temporel est la seule chose qui décide de leur foi. On ne sait ni ce qu'ils croient ni ce qu'ils ne croient pas: on ne sait pas même ce qu'ils font semblant de croire; leur seule manière d'établir leur foi est d'attaquer celle des autres. »

(Voyez un autre exemple cité plus haut: L'unité admirable de l'Eglise catholique et l'étrange unité qui règne au dehors d'elle page 436.)

b) *Aucune des sectes religieuses ne peut s'appeler sainte*, 1) parce que leurs fondateurs ne furent pas saints; 2) parce qu'elles ont rejeté plusieurs articles de foi et des moyens de salut, par exemple la Sainte Messe et la plupart des Sacrements, tandis qu'elles ont admis des principes opposés à le sainteté; 3) parce qu'elles ne peu-

vent montrer dans leur sein des hommes dont la sainteté ait été manifestée par des miracles.

L'Eglise protestante peut-elle être appelée Sainte?

Martin Luther né en 1484, à Eisleben en Saxe, entra dans l'ordre des religieux augustins déchaussés, et fit à l'âge de vingt-trois ans, les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Quelques années après il apostasia et épousa Catherine de Bora, auparavant religieuse. Tel est le fondateur du protestantisme. Emporté par l'envie et la jalousie il se leva contre les doctrines enseignées depuis les premiers temps dans l'Eglise catholique, à l'occasion d'un nouveau jubilé accordé par le pape Léon X. Irrité de ce que la prédication de ces indulgences eut été confiée aux Dominicains, au lieu de l'être aux Augustins, il commença à crier contre les indulgences en général. Non content de cela, il se mit à attaquer une foule d'autres points de doctrine et de cérémonies adoptées par l'Eglise Romaine; enfin il en vint au point de faire cet aveu incroyable que le diable lui-même avait été son maître. « Il arriva une fois que je m'éveillai à minuit, dit-il dans un de ses ouvrages, et le démon se mit à disputer avec moi sur la messe; écoute, très-savant docteur, me dit-il, tu as dit la messe pendant près de quinze ans et que serait-ce si tout cela n'avait été que de l'idolâtrie? » — Or Luther prêta si bien l'oreille à la voix du démon, qu'il se laissa persuader et se mit à déclamer contre la messe. — Jean Calvin, autre chef du protestantisme, était curé à Noyon, sans cependant être revêtu du caractère sacerdotal; il commença à prêcher en 1537, vingt ans plus tard que Luther. Comme celui-ci, il foula aux pieds ses vœux de chasteté et contracta un mariage scandaleux. Ainsi l'Eglise protestante a eu pour fondateurs un moine et un curé apostats. Or peut-il être question de sainteté dans une Eglise pareille? (*Guillois.*)

c) *De même aucune d'elles ne peut s'appeler universelle*, puisqu'elles sont nées seulement dans les temps modernes et qu'elles n'ont cessé de se subdiviser en une foule

d'autres sectes, dont aucune n'est répandue *universellement*, ni se propage *sans cesse* d'après l'ordre donné par le divin Sauveur. Les unes ont commencé à exister il y a trois cents ans, les autres il y a deux cents ans et plusieurs mêmes il y a seulement quelques années; et à peine nées plusieurs d'entre elles ont de nouveau disparu. — Comme elles ne son pas universelles,

d) Elles ne sont pas *apostoliques;* car elles sont nées longtemps après les apôtres, et cela, en se séparant de l'ancienne Eglise apostolique; leur doctrine toujours flottante, toujours sujette aux changements ne peut évidemment être apostolique; enfin elles n'ont pas de légitimes successeurs des apôtres, et conséquemment pas de docteurs ou de pasteurs envoyés par Jésus-Christ.

Tertullien.

A ce sujet Tertullien écrit: « Lorsque des hérétiques osaient en appeler aux temps apostoliques, comme si les nouveautés qu'ils prêchaient avaient été transmises par les apôtres et adoptées par eux, nous leurs disions: faites nous voir l'origine de vos Eglises, l'ordre et la succession de vos évêques, en sorte que vous remontiez jusqu'aux apôtres, ou jusqu'à l'un de ces hommes apostoliques qui ont persévéré jusqu'à la fin dans la communion des apôtres; car c'est ainsi que les Eglises vraiment apostoliques justifient qu'elles le sont et montrent leur acte de naissance ou d'origine. Ainsi l'Eglise de Smyrne dit que son évêque S. Polycarpe fut établi par S. Jean, l'Eglise de Rome que S. Clément fut ordonné par S. Pierre. » (*Præscr. Cap.* 32.)

Réponse d'un catholique demeurant dans un pays protestant.

L'Eglise catholique seule peut prouver qu'elle est apostolique; toutes les autres sociétés soi-disant chrétiennes sont apparues plus tard, et même souvent dans les temps modernes. Nous ne pouvons mieux appliquer qu'ici la belle réponse

que fit un jour un ambassadeur catholique à un prince protestant qui venait lui rendre visite pendant sa maladie. « N'êtes-vous pas tourmenté par cette pensée de devoir être enterré, qui sait, parmi ceux que vous regardez comme hérétiques? » — « Pas le moins du monde, prince; on n'a qu'à creuser un peu plus bas et mon cercueil reposera parmi les catholiques. »

(*Gr. Cat.* 41e *q.*)

Puisque nulle autre que l'Eglise catholique Romaine possède les marques de la seule Eglise de Jésus-Christ, il s'en suit que l'Eglise Catholique- Romaine est seule la vraie Eglise fondée par Jésus-Christ.

Le catholique, le protestant et le juif.

Un prêtre catholique se promenait en compagnie d'un protestant, quand ils rencontrèrent un rabbin juif. Ils étaient donc là trois hommes professant trois religions différentes, comme le fit observer le protestant, « Mais qui d'entre nous a raison? » dit-il, « Je vous le dirai, » répliqua à l'instant le juif: « C'est moi, si le Messie n'est pas encore venu; c'est le catholique, si le Messie est venu; mais vous, en cas que le Messie soit venu ou non, vous avez toujours tort. »

Pratique. Vous qui êtes catholique, comprenez quel bonheur c'est pour vous d'être un membre de la vraie Eglise de Jésus-Christ ! C'est pourquoi priez souvent pour la paix et l'exaltation de la sainte Eglise catholique et pour la conversion des hérétiques et des infidèles! « Heureux tous ceux qui vous aiment (ô sainte Eglise!) et qui se réjouissent en votre paix. » (*Job.* 13, 18.) En outre coopérez autant que vos moyens le permettent à la propagation de la foi catholique, par exemple en donnant quelques aumônes pour le soutien des missionnaires qui vont prêcher la foi chrétienne dans les pays idolâtres, etc.

S. François Xavier.

S. François est un exemple admirable de la manière dont nous devons prier et travailler sans cesse pour l'exaltation de la sainte Eglise catholique. Toutes les fois qu'il récitait l'oraison dominicale, il s'arrêtait à ces mots: « *Que votre règne nous arrive*, » et priait Dieu avec une ardeur particulière pour la propagation et le triomphe de l'Eglise catholique. Mais il ne s'arrêtait pas là, il en venait aux œuvres. Souvent il voyait avec étonnement comment des marchands français et espagnols traversaient les mers en exposant leur vie, pour faire fortune. Frappé de ce spectacle, il s'écria un jour: « Comment est-il possible que ces hommes soient plus zélés à fonder leur fortune, à amasser des trésors périssables, que moi à gagner des âmes à Dieu et à agrandir son royaume? Tous les jours je dis : *Que votre règne nous arrive !* et je suis si lâche, si indifférent pour travailler à étendre un peu ce divin règne ! » Cette pensée le décida à prendre le bâton de voyageur et de s'embarquer pour les Indes et le Japon afin d'y gagner des âmes à Jésus-Christ. Et comme transporté sur l'aile des vents, il s'élance joyeux vers les provinces les plus éloignées de l'Asie, vers les Indes, les îles Moluques, la Chine et le Japon. Ni les dangers sur terre, ni les dangers sur mer, ni les déserts ni les montagnes, ni les orages ni les flottes ennemies, ni la faim ni la soif, ni la barbarie des peuples sauvages ne sont capables de l'arrêter. Armé seulement de la croix, il s'en va pour conquérir le monde à Jésus-Christ et à sa sainte Eglise, pour procurer aux peuples la liberté d'enfants de Dieu. François tout seul convertit 52 royaumes, planta l'étendard de la croix sur une étendue de pays de 3,000 milles, baptisa de sa propre main environ un demi million d'idolâtres et de mahométans ! Embrasé de l'amour de Dieu, il éleva partout la bannière de Jésus-Christ. *(Voyez sa vie.)*

§ 5. DE LA DESTINATION DE L'ÉGLISE ET DES PROPRIÉTÉS DÉCOULANT DE SA DESTINATION.

(*Gr. Cat.* 42-44e *q.*)

Puisque Dieu veut que nous devenions tous saints et heureux après cette vie, Jésus-Christ n'a fondé l'Église que dans le dessein de *conduire par elle tous les hommes au bonheur éternel*. Pour atteindre ce but, il faut que l'Eglise prêche aux hommes la *doctrine de Jésus-Christ*, qu'elle dispense les *moyens de salut établis par Jésus-Christ*, et qu'elle les *conduise et les dirige dans le chemin qui conduit à la vie éternelle;* c'est pourquoi Jésus-Christ lui a donné 1) la fonction et le droit d'enseigner, d'administrer les sacrements et de gouverner, c'est-à-dire, qu'il lui a confié sa *doctrine* pour nous montrer le chemin du salut, ses *moyens de salut*, pour nous fortifier dans le chemin du salut, et son *autorité* pour nous *aiguillonner* à avancer dans ce chemin; et 2) *il lui a accordé l'assistance du Saint-Esprit*, afin de conserver toujours *pure de toute erreur* la doctrine divine, d'administrer convenablement les moyens de salut, et d'employer l'autorité pour le salut des hommes.

a) De l'infaillibilité de l'Eglise.

(*Gr. Cat.* 45-50e *q.*)

La doctrine de Jésus-Christ est toujours conservée *pure* et *sans corruption* dans l'Église, par *l'enseignement infaillible* de l'Église, c'est-à-dire par le souverain Pontife et les évêques qui lui sont unis, que l'on appelle aussi pour cette raison l'Eglise *enseignante* ou simplement l'Eglise par opposition aux fidèles qu'on appelle l'Eglise enseignée. Cet enseignement de l'Eglise est *infaillible*, parce que, à cause de l'assistance du Saint-Esprit, elle ne peut errer dans les points qui regardent la foi ou les mœurs. Car Jésus-Christ lui-même lui a donné cette triple assurrance : 1) « qu'il serait avec elle tous les

jours jusqu'à la fin du monde; » (*S. Matth.* 28, 20.) 2) que « l'esprit de vérité demeurerait éternellement avec elle; » (*S. Jean*, 14, 16-17.) et 3) que « l'Eglise ne serait jamais vaincue par les portes de l'enfer; » (*S. Matth.* 16, 18.) or l'Eglise serait vaincue par l'esprit de mensonge, c'est-à-dire par l'enfer, dès qu'elle tomberait dans une seule erreur. C'est à cause de cette infaillibilité que S. Paul appelle l'Eglise « la colonne et le fondement de la vérité. » (*1 Epît. à Tim.* 3, 15.)

L'Eglise est infaillible; la sagesse de Dieu nous en est garant.

C'est ce que Guillois (I, 484) nous expose d'une manière aussi simple que claire: « L'Eglise ne peut ni se tromper, ni tromper personne, en matière de foi et des mœurs, à cause des motifs suivants: 1) Parce que Jésus-Christ a dit: « Allez, enseignez toutes les nations.... Et voilà que *je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* » Or, si Jésus-Christ, qui est la vérité même, est toujours avec son Eglise, comment pourrait-elle enseigner l'erreur? — 2) Jésus-Christ a dit encore, en parlant à S. Pierre: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, *et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle;* » mais si l'Eglise pouvait se tromper ou tromper les fidèles en les enseignant, les portes de l'enfer prévaudraient contre elle ; car il faut entendre par portes de l'enfer, la puissance du démon et tout ce que cet esprit de ténèbres et de mensonge emploie de force et de malice pour renverser la maison de Dieu, qui est l'Eglise: comme les persécutions, les erreurs, les scandales. 3) Saint Paul appelle l'Eglise *la colonne et le soutien de la vérité;* mais serait-elle la colonne et le soutien de la vérité, si jamais elle pouvait enseigner l'erreur ? — Jésus-Christ, qui est le fondateur et l'architecte de l'Eglise, se serait-il montré sage et habile, si le vent de l'erreur pouvait la renverser ? Ne devrait-on pas le comparer, au contraire, à cet architecte insensé qui, au lieu de bâtir sur le roc, n'a bâti que sur le sable? « Et la pluie est tombée, et les fleuves se sont débor-

dés, et les vents ont soufflé, et sa maison a été renversée, et la ruine en a été grande. » (*S. Matth.* 7, 26.) — 4) S'il était nécessaire, pour la conservation de la société chrétienne, qu'il y eût une autorité pour la gouverner, il ne l'était pas moins que cette autorité fût infaillible. Ce n'est que par là qu'elle peut remplir la fin pour laquelle elle est établie ; car si elle n'était pas infaillible, la doctrine pourrait se corrompre et s'altérer, et nous pourrions craindre, à chaque instant, de voir s'éteindre le flambeau de la foi, et les ténèbres prendre la place des véritables lumières. La sagesse de Dieu assure donc l'infaillibilité à l'autorité qu'il a établie pour le maintien du christianisme et l'enseignement de sa doctrine. — L'Eglise ne peut donc ni se tromper ni tromper personne. Il ne s'ensuit pas, qu'il ne s'élèvera point d'erreurs dans son sein, mais ces erreurs n'iront jamais jusqu'à infecter toutes l'Eglise, et elles ne tarderont pas à être condamnées, en sorte qu'elles n'ôteront point à l'Eglise l'enseignement de la vérité. » — L'abbé Johanneaud que nous avons déjà cité, écrit relativement à l'infaillibilité de l'Eglise: « L'Eglise une, très-visible, se dit infaillible et elle a raison. Toute Eglise qui ne prétend pas à l'infaillibilité ne peut en rien prétendre au titre de représentante, d'épouse de Jésus-Christ. Car ce serait déclarer qu'elle laisse chacun libre de se faire sa croyance à sa guise, ce qui serait déclarer le règne de l'orgueil, des passions, de la confusion, des divisions, des subdivisions à l'infini, règne que très-certainement le Sauveur des hommes est venu détruire. »

Mais l'Eglise catholique seule a montré pendant le cours des siècles qu'elle portait, gardait et proclamait la vérité. Dix-huit cents ans ont fourni le témoignage qu'en dehors de l'Eglise catholique il n'y a pas de vérité religieuse, c'est-à-dire de vérité qui survécut aux vicissitudes des peuples et des siècles. Chez les confessions chrétiennes, actuellement séparées de l'Eglise catholique, il n'y a aucun enseignement fixé, déterminé et stable, au contraire la foi positive vacille complétement dans ces confessions. — L'Eglise a toujours conservé la vérité intacte et ceci à cause de son *infaillibilité*.

(*Gr. Cat.* 51^e *q.*)

Or s'il s'élève des controverses en matière de religion, nous devons nous en tenir *à la décision de l'enseignement de l'Eglise;* c'est pourquoi d'après S. Paul: « Jésus-Christ lui-même a établi des docteurs et des pasteurs... afin que nous ne soyons plus flottants comme des enfants, et que nous ne nous laissions pas emporter à tout vent de doctrine, etc. » (*Epît. aux Eph.* 4, 11-14.)

Fénélon.

Fénélon archevêque de Cambrai nous a donné un bel exemple de soumission aux décisions du Saint-Siége. Il avait été accusé par plusieurs évêques de France, et, entre autres, par un des plus grands hommes de son siècle, le fameux Bossuet, évêque de Meaux, d'avoir renfermé dans un ouvrage ascétique intitulé: *Explication des maximes des Saints*, plusieurs propositions dangereuses en matière de religion. D'abord il défendit son ouvrage, mais n'ayant pu changer l'opinion de ses adversaires, il s'en remit à la décision du Pape. Le livre, examiné par une commission de cardinaux, donna lieu à de longues discussions; mais enfin la condamnation fut prononcée par Innocent XII, et l'archevêque de Cambrai en reçut la nouvelle au moment de monter en chaire. Changeant aussitôt le sujet de son discours, il parla d'abondance sur la soumission due à l'autorité, il le fit d'une manière si touchante, qu'il arracha des larmes à tout son auditoire. Ce ne fut pas tout : comme archevêque, il devait annoncer à l'Eglise dont il était le chef, la condamnation de son propre ouvrage, et en défendre la lecture: il le fit en termes simples, sans réclamation, sans restrictions d'aucun genre. « Notre saint Père le pape, dit-il, a condamné par un bref le livre intitulé : *Explication des maximes des Saints*, avec 23 propositions qui en ont été extraites. Nous adhérons à ce bref, tant pour le texte du livre que pour les 23 propositions, simplement, absolument et sans ombre de restrictions. C'est de tout notre cœur que nous vous exhortons à une soumission semblable et à une docilité sans réserve,

de peur qu'on n'altère insensiblement la simplicité de l'obéissance due au Saint Siége, dont nous voulons, moyennant la grâce de Dieu, vous donner l'exemple jusqu'au dernier soupir de notre vie. A Dieu ne plaise, ajouta-t-il, qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être aussi docile que la dernière brebis du troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à sa soumission. » (*Le card. de Bausset, Histoire de Fénélon.*)

Comparaison.

« Au milieu de toutes les tempêtes et des controverses religieuses attachez-vous à l'Eglise catholique! Si on vous montrait sur une mer dangereuse un navire bravant tous les dangers, et dont le pilote par sa prudence et son expérience évite tous les dangers, ne vous compteriez-vous pas heureux, d'y trouver une place? Pourquoi êtes-vous si indifférent vis-à-vis de l'Eglise, elle qui est le navire le plus sûr, sur lequel vous pouvez traverser les orages de la vie et les écueils dangereux, et parvenir au port du salut éternel. » (*Drexelius.*)

(*Gr. Cat.* 52-55e *q.*)

Ces décisions, auxquelles nous devons nous tenir et nous soumettre, l'enseignement de l'Eglise les prononce ou par le pape, *chaque fois qu'il parle comme chef suprême et comme docteur de toute l'Eglise* (*ex cathedra*) ou par un concile que le pape a approuvé, et ces décisions ne se font que conformément à l'Ecriture-Sainte et à la tradition, d'après ces paroles de l'Apôtre: « Si quelqu'un vous annonce un autre évangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème! » (*Epît. aux Gal.* 1, 9.) Il suit de là que l'Eglise n'enseigne rien de nouveau quand elle prononce dans les controverses qui s'élèvent, ce que l'on est tenu de croire, mais qu'elle expose simplement la parole de Dieu qui lui a été confiée dans l'Ecriture-Sainte et la tradition et qu'elle rejette les erreurs et les nouvautés contraires.

Soumission aux décisions de l'Eglise.

Ce fut avec une obéissance d'enfant que les hommes les plus distingués et les plus savants se soumirent aux décisions de l'Eglise. S. Grégoire-le-Grand promet solennellement cette obéissance quand il s'écrie: « J'accepte et je vénère les quatre conciles œcuméniques avec le même respect que les quatre livres du saint Evangile; et je condamne tous ceux que les conciles condamnent et je vénère ceux qu'ils vénèrent; » (*Ep.* 24.) — S. Ambroise proclame avec une force et une fermeté inébranlable la déclaration suivante: « Je suis les décisions du concile de Nicée, dont ni la mort ni le glaive ne pourront me séparer; » — « En effet, dit S. Augustin: la décision d'un concile général est le consentement unanime de toute l'Eglise. » — C'est avec la même soumission et les mêmes dispositions filiales que nous devons nous soumettre aux décisions de notre mère bien-aimée, la sainte Eglise catholique, qui est inspirée par l'Esprit-Saint et conséquemment infaillible.

b) Hors de l'Eglise catholique point de salut.

(*Gr. Cat.* 56-57^e *q.*)

Puisque l'Eglise catholique doit conduire tous les hommes au ciel et que dans ce but elle a reçu de Jésus-Christ la doctrine, les moyens de salut et l'autorité nécessaires, ainsi que nous l'avons exposé plus haut; il s'en suit que *chacun, s'il ne veut pas s'exposer à perdre le bonheur éternel,* est obligé de devenir un membre de l'Eglise catholique, de croire sa doctrine, d'employer ses moyens de salut et de se soumettre à son autorité. Jésus-Christ lui-même nous enseigne cette obligation lorsqu'il dit: « Celui qui n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen ou un publicain. » (*S. Matth.* 18, 17.) « Celui qui ne croit pas (aux apôtres et à leurs successeurs légitimes) sera condamné. » C'est donc avec raison que l'on dit: hors de l'Eglise catholique *point de salut.*

Textes et comparaisons tirés des SS. Pères.

Aux yeux de tous les SS. Pères, l'Eglise catholique est la seule où l'on puisse se sauver, celle sur laquelle repose la grâce de Dieu, la rosée des grâces ; celle qui procure la vie et le salut éternel, et en dehors de laquelle la mort de Jésus-Christ ne sert pas au salut, ni le baptême au bonheur des cieux. Ces pensées, ils les expriment au moyen des plus belles comparaisons. Ainsi S. Augustin écrit : « Personne ne parvient au salut ni à la vie éternelle à moins d'avoir Jésus-Christ pour chef. Or on ne peut avoir Jésus-Christ pour chef, si l'on ne fait pas partie du corps qui est l'Eglise.» (*De unit. Eccl.*) «Si quelqu'un se sépare de l'Eglise catholique, quand même il croirait mener la vie la plus édifiante, à cause de ce crime qui l'arrache à l'unité de Jésus-Christ, il ne possède pas la vie éternelle, mais la colère de Dieu repose sur lui. » (*Epist. ad Donatistas.*) Il s'exprime encore plus fortement quand il dit: « Hors de l'Eglise catholique vous pouvez avoir tout, excepté le salut; vous pouvez avoir des dignités, recevoir des sacrements, chanter l'alleluia, dire amen, croire au Père, au Fils et au Saint-Esprit; mais le salut vous ne pouvez le trouver autre part que dans l'Eglise catholique. » S. Grégoire écrit: « La sainte Eglise universelle enseigne qu'il n'y a de véritable salut qu'en elle, et déclare que tous ceux qui sont hors d'elle, ne seront pas sauvés.» (*Lib. 14. moral c. 2.*) — S. Pierre Damien développe cette pensée par la comparaison suivante: « L'arbre fortement enraciné en terre, tire de là la sève et celle-ci se répand comme par des veines, dans toutes les parties de l'arbre. De cette manière il obtient des forces et croît. C'est ainsi que nous, si nous voulons être de bons arbres aux yeux du céleste jardinier, nous devons être plantés dans le champ et sur le sol de son Eglise, et nous devons nous y enraciner fortement, si nous ne voulons pas être un arbre stérile et coupé par la hache. C'est ainsi seulement que nous pouvons nous fortifier et produire des fruits. Mais de même que l'arbre sans sève dessèche, de même aussi notre âme dessèchera et mourra si elle n'est con-

tinuellement arrosée par la grâce du Saint-Esprit. » S. Cyprien écrit: « Il ne peut avoir Dieu pour père, celui qui n'a pas l'Eglise pour mère. Si tous ceux qui étaient hors de l'arche de Noé ne purent échapper à la mort, tous ceux qui sont hors de l'Eglise, n'y échapperont pas. » (*De unitate Eccl.*)

Pourquoi n'y a-t-il pas de salut hors de l'Eglise?

S. Augustin en donne les raisons suivantes: 1) Dans l'Eglise seule s'offre le sacrifice de notre rédemption. 2) Ceux-là reçoivent seulement le salaire qui ont travaillé dans la vigne du Seigneur. 3) Tous ceux qui se trouvèrent hors de l'arche de Noé, périrent. 4) Un membre séparé du corps, ne peut avoir de vie. 5) Une branche retranchée du tronc ne peut ni fleurir, ni verdir, ni porter des fruits. 6) Un ruisseau séparé de sa source doit dessécher. (*Serm.* 181 *de tempore.*) — Le même docteur dit encore: « Si quelqu'un se trouve hors de l'Eglise il n'appartient plus au nombre des fidèles, il n'est plus enfant de l'Eglise. Il n'aura pas Dieu pour Père, celui qui ne veut point avoir l'Eglise pour mère. » (*Lib.* 4 *de Symb. ad Cat. c.* 13.)

On ne peut trouver le salut que dans la véritable Eglise.

Une Eglise qui ne se regarde point comme pouvant elle seule procurer le salut, prononce sa propre condamnation. C'est ce que Luther, Calvin et d'autres ont très-bien reconnu car ils ont adopté en théorie comme en pratique pour leurs églises nouvellement organisées, cette maxime: « *hors d'elle point de salut.* » On n'a qu'à se rappeler l'exécution de Michel Servet ordonnée par Calvin, les cruelles persécutions auxquelles se livrèrent les partis religieux entre eux, et les violences que les coryphées de la prétendue réforme exercèrent contre ceux qui pensaient autrement, principalement à l'époque de la guerre des sacramentaires en Saxe, comme Adolphe Menzel le prouve amplement dans sa nouvelle histoire des Allemands. — Dans les confessions de foi des réformateurs ce principe : « *Hors de l'Eglise point de salut* » *est clairement exprimé.* Aussi suivant la confession Helvétique de 1566 il est

dit: « Nous croyons l'union avec la vraie Eglise si nécessaire qu'ils ne peuvent vivre aux yeux de Dieu, ceux qui ne sont pas unis à la véritable Eglise de Dieu, et qui au contraire en sont séparés. » — Dans la confession belge, les sectaires disaient : « Nous croyons et confessons que cette sainte Eglise est la réunion de ceux qui seront sauvés, et que hors d'elle il n'y a point de salut, de manière que personne ne peut s'en séparer. Quiconque s'éloigne donc de cette véritable Eglise, se révolte manifestement contre l'ordre de Dieu. » *(Cap.* 28.)

Mais les protestants ont surtout proclamé cette maxime de la manière la plus sensible par là même qu'ils se sont séparés de l'Eglise catholique. Si l'on peut se sauver dans chaque Eglise, pourquoi produire alors ce grand schisme au seizième siècle? Car il est évident que quelques abus ne pouvaient justifier cette séparation de l'Eglise catholique. Quelle terrible responsabilité n'ont donc pas assumé sur eux les hommes qui ont travaillé à cette séparation, nullement nécessaire pour parvenir au salut éternel! Et pourquoi persévérer dans ce schisme, dans cette guerre acharnée contre l'Eglise catholique, s'il est indifférent pour le salut, que l'on vive dans telle foi plutôt que dans telle autre? (*Hohenauer.*)

Les protestants eux-mêmes avouent qu'on peut se sauver dans l'Eglise catholique.

Avant d'épouser Charles d'Autriche, qui fut depuis l'empereur Charles VI, la princesse Elisabeth-Christine de Brunswick-Wolfenbuttel crut devoir, pour la tranquillité de sa conscience, consulter les luthériens mêmes, dont elle avait jusqu'alors professé la foi. Les docteurs protestants assemblés à Helmstadt, répondirent que les catholiques ne sont point dans l'erreur pour le fond de la doctrine, et qu'on peut se sauver dans leur religion. — « Dès lors que cela est ainsi, dit la princesse en apprenant cette décision, il n'y a pas lieu d'hésiter, et dès demain j'embrasse la foi catholique, car le parti le plus sûr, dans une matière si importante, est toujours le parti le plus sage. » Le père de la princesse

tint le même langage, et s'attacha, comme elle, à l'Eglise Romaine.

Cette maxime : Hors de l'Eglise point de salut, n'est-elle pas contraire à la tolérance chrétienne ?

A cette question voici la réponse que donne un théologien catholique : « Qu'on n'oublie pas, que c'est l'intolérance de la vérité qui ne peut céder à l'erreur son pouvoir et ses propriétés, sans perdre en même temps son efficacité et sa nature ; c'est l'intolérance de Dieu et du Sauveur, qui ne pouvaient souffrir d'autres dieux. Cette intolérance à l'égard de l'erreur, l'Eglise la regarde comme un héritage des apôtres qui lui apprirent par leur exemple à être d'une rigoureuse intolérance vis-à-vis de toutes les erreurs et à repousser de suite de leur sein les auteurs de ces nouveautés. » (*Voyez la* 1 *Epît. à Tim.* 1, 20. — 2 *Epît. à Tim.* 2, 18. — *Epît. à Tite.* 3, 10.)

(*Gr. Cat.* 58-60^e *q.*)

Puisque nous sommes tous tenus, sous peine d'exclusion du ciel, d'être les membres de l'Eglise catholique, hors de laquelle il n'y a point de salut, et si nous n'en sommes pas membres, de le devenir, il est donc très-important de savoir qui doit être regardé comme un membre de l'Eglise catholique. Or, voici la réponse : Un membre de l'Eglise catholique c'est, *tout baptisé* qui ne s'est pas séparé d'elle, ou qu'elle n'a pas rejeté de son sein. Conséquemment ne sont pas membres de l'Eglise :

1) *Ceux qui s'en sont séparés volontairement ;* de ce nombre sont : *a*) *Les hérétiques de leur propre faute,* c'est-à-dire, ceux qui confessent une doctrine condamnée par l'Eglise, et les *incrédules,* c'est-à-dire, qui n'ont et ne confessent plus de foi chrétienne. *b*) Les *schismatiques de leur propre faute,* c'est-à-dire, ceux qui n'ont pas renoncé, il est vrai, à la doctrine de l'Eglise, mais qui se

sont soustraits à son obéissance ou séparés de son chef, le pape.

2) *Ceux qui ont été rejetés du sein de l'Eglise catholique, tels sont : les excommuniés*, c'est-à-dire, ces membres indignes qui ont encouru la censure ecclésiastique.

S. Agathon.

Le triste sort de ceux qui se retranchent volontairement du corps de l'Eglise, faisait trembler S. Agathon, et il ne redoutait rien tant que d'être accusé d'hérésie. Ce saint, à ce que l'on raconte, avait une telle réputation d'humilité, que les gens venaient de tous côtés pour s'en convaincre. Il les accueillait avec modestie, et quand ils lui disaient qu'on répandait toute sorte de bruits sur son compte, par exemple, qu'il était un orgueilleux, un hypocrite, qu'il se livrait à la colère, à l'impureté, etc., il en convenait et ajoutait qu'il était le plus misérable de tous les hommes. Mais un jour qu'on lui eut dit qu'il était accusé d'être un *hérétique*, il s'écria aussitôt: « Que Dieu m'en garde! » On le pressa alors de dire pourquoi il avait beaucoup plus d'horreur du crime d'hérésie que des autres crimes? il répondit: « Ceux-ci témoignent de la faiblesse de notre nature et laissent encore l'homme uni à Dieu par la foi ; mais l'hérésie, c'est une obstination coupable, c'est un crime qui nous sépare de l'Eglise et de Dieu, qui nous prive de la foi et du salut éternel. »

(*Gr. Cat.* 61-62e *q.*)

Parmi les *hérétiques*, nous devons de nouveau distinguer ceux qui le sont de leur propre faute, à savoir les *hérétiques volontaires*, et ceux qui le sont sans leur faute, à savoir les *hérétiques involontaires*. Sont *hérétiques volontaires:* 1) ceux qui, connaissant l'Eglise catholique et étant convaincus de sa vérité, refusent de rentrer dans son sein ; 2) ceux qui pouvant la connaître, s'ils voulaient l'examiner, néanmoins refusent de le faire, soit par indifférence, soit pour d'autres motifs coupables. —

Sont *hérétiques involontaires* ceux qui ne connaissent pas l'Eglise catholique et qui en outre cherchent sincèrement la vérité tout en accomplissant de leur mieux la volonté de Dieu. Ces derniers, quoique n'appartenant pas extérieurement au corps de l'Eglise, lui sont cependant unis en esprit; ils appartiennent à l'âme de l'Eglise, et participent à ses grâces. Néanmoins ils sont privés de beaucoup de moyens de salut et de bénédictions de notre sainte religion, par exemple du saint Sacrifice de la Messe, de la sainte Eucharistie, de l'absolution sacerdotale, de l'extrême onction, etc.; c'est pourquoi nous devons 1) *prier pour nos frères égarés.*

Un père protestant converti par la prière de son enfant.

M. Geraud s'était choisi une compagne catholique, et avait consenti, en se mariant, à la clause expresse qui assurait la catholicité des enfants; sans le savoir, c'était pour lui qu'il stipulait. En effet sa jeune fille, âgée de neuf ans, mais éclairée par la grâce avant l'âge de la raison, gémissait de voir son père séparé de sa communion. Souvent, lorsque, priant en sa présence, elle récitait le Symbole des apôtres, elle s'arrêtait à ces mots: *Je crois l'Eglise catholique*, et témoignait à son bon père sa douleur de ce qu'il ne pouvait pas les prononcer avec elle. Il lui répondait: « Sois tranquille, chère enfant; je n'en suis pas éloigné. Si jamais je suis malade, je me fais catholique. » Hélas! ce moment n'arriva que trop tôt pour sa famille. Geraud tombe malade; sa femme, au milieu de ses trop justes alarmes, n'oubliant pas qu'il lui avait dit souvent vouloir mourir catholique, n'osait pas cependant lui en parler. Elle choisit pour médiatrice sa fille, qui fut appelée ainsi à remplir ce ministère des anges. Cette aimable enfant approche en pleurant du lit de son père, lui rappelle sa promesse, en ajoutant que le matin même, à la messe, elle a demandé à Dieu sa conversion. Le cœur paternel s'émeut, les combats intérieurs l'agitent. Au milieu de cet orage précurseur du calme, il s'écrie: « Laissez-moi

quelques instants, ma fille; vous reviendrez plus tard. » L'après-midi, comme l'aimable enfant rentrait dans la chambre du malade, il l'appelle et lui dit: « Ma fille, je me reproche d'avoir mal récompensé votre courage, quand ce matin vous m'avez parlé avec tant de candeur. Eh bien! je veux annoncer moi-même à votre mère que ma résolution est définitivement prise, que je vais faire abjuration. »

Le soir d'anciens magistrats, des hommes de lettres, qui formaient la société habituelle de Geraud, s'étant réunis chez lui, il leur annonça lui-même sa résolution, et en développa les motifs avec cette chaleur d'âme qui faisait son caractère, et qui rend ses écrits si attachants. Il avait toute sa vie étudié la religion; et la conviction, fruit de ses méditations et de ses recherches, était depuis longtemps dans son âme et y attendait le moment de la grâce. Il déclara donc qu'il abjurait le protestantisme avec connaissance de cause, sans rien craindre de ce qu'on pourrait dire ou penser, qu'il était convaincu que la vérité était dans la croyance catholique, et qu'elle n'était que là. Un ami lui proposa alors d'appeler Mgr l'archevêque de Bordeaux pour recevoir son abjuration. « Non, répondit-il, je demande le curé de la paroisse. Il me semble avoir lu que, lorsqu'il est digne de notre confiance, il est plus simple et plus naturel de s'adresser à lui. » C'est donc entre les mains de son pasteur, desservant de la paroisse de campagne qu'il habitait près de Bordeaux, que M. Edmond Geraud, fit le 14 mai, son abjuration et sa profession de foi, telle qu'elle est dans le rituel du diocèse. Il en prononça les paroles avec un accent de conviction et de piété qui raffermit la foi des assistants et fit couler leurs larmes. Le nouveau converti, qui pleurait aussi, mais de joie, déclara croire sans aucune restriction, tous les articles de la foi catholique, et se soumettre entièrement aux commandements de Dieu et de l'Eglise. Le mal ayant fait des progrès rapides, Geraud mourut le 21 mai 1831, dans les sentiments de la piété la plus vive, entouré de sa fille, dont les prières et l'innocence l'aidèrent sans doute à entrer dans le ciel. (*Nouv. Encycl. Cath.*)

2) *Nous devons travailler à la conversion des hérétiques par une sincère charité et une vie édifiante.*

Durant le règne de l'empereur Maximin, les chrétiens furent persécutés et expulsés de toutes les villes; tout à coup la peste se déclara parmi les païens et y fit de nombreuses victimes. Les infidèles refusèrent de s'assister mutuellement; nul d'entre eux ne voulait ensevelir les morts, ni rendre le moindre service. Alors ils supplièrent les chrétiens, qu'ils avaient naguères chassés de leurs villes, de venir à leurs secours, et ceux-ci, pleins d'une compassion toute chrétienne, accoururent aussitôt d'après le conseil du divin Sauveur, prodiguèrent partout leur assistance, distribuèrent leur argent aux pauvres, ensevelirent les morts, et bravant tous les dangers, allèrent soigner de tous côtés les malades et les moribonds; ce fut alors seulement, au rapport d'Eusèbe, que les yeux d'un grand nombre de païens s'ouvrirent; ils reconnurent à ce dévouement des chrétiens, à cette généreuse immolation d'eux-mêmes, que leur Dieu devait être l'Esprit de vérité, et leur religion la seule vraie; aussi une foule d'entre eux embrassèrent le christianisme. C'est pourquoi S. Pierre avertit les chrétiens de mener une vie exemplaire surtout parmi les païens et les infidèles « afin, dit-il, que ceux qui vous regardent comme des malfaiteurs, voient vos bonnes œuvres. » Si tous les chrétiens vivaient selon la loi du Seigneur, dès longtemps toute incrédulité et toute fausse religion auraient disparu de la terre. (*Livre d'homélies du d^r^ Brunner.*)

La charité et le bon exemple sont les moyens les plus puissants pour gagner les cœurs des hérétiques et des infidèles.

Dans les Indes un missionnaire prêchait un jour l'Evangile aux idolâtres. Pendant son sermon, un insolent s'approcha de lui et lui cracha au visage. Mais le pieux serviteur de Dieu ne s'émut pas le moins du monde de cette insulte; il se contenta d'essuyer en silence le crachat et de continuer paisiblement son instruction. Cette patience produisit une telle impression sur tous les auditeurs, qu'à la fin du sermon

plusieurs d'entre eux demandèrent le baptême, « car, disaient-ils, une religion qui donne la force de pratiquer une patience aussi céleste, doit nécessairement venir de Dieu. »

Jean Hennuyer, évêque de Lisieux.

Lors de l'affreux massacre de la Saint-Barthélemy, Jean Hennuyer était évêque de Lisieux; le lieutenant du roi de sa province vint lui communiquer l'ordre qu'il avait reçu de faire périr tous les huguenots de cette ville. « Vous n'exécuterez point ces ordres cruels, dit le vertueux prélat, ceux que vous voulez égorger sont mes brebis; ce sont, il est vrai, des brebis égarées, mais je travaille à les faire rentrer dans la bergerie. Je ne vois pas dans l'Evangile que le pasteur doive laisser répandre le sang de ses brebis; j'y lis au contraire qu'il doit verser le sien pour elles. » Il ajouta qu'on avait surpris la religion du roi, et qu'il ne doutait pas que ce prince n'approuvât son refus. Non content de ces paroles, il donna un acte de son opposition; ainsi les malheureux calvinistes de Lisieux doivent leur salut à cet homme respectable. Charles IX, prince faible, qui connaissait le bien tout en faisant le mal, approuva cette vertueuse désobéissance.

De quelle manière on doit convertir les hérétiques.

L'évêque de Viviers ayant eu, en 1844, la consolation de réconcilier à l'Eglise seize protestants à la fois dans la paroisse de Meisse, située à deux lieues de la ville épiscopale, disait à plusieurs prêtres réunis, au sujet des protestants: « Pour les ramener, il faut bien se garder de disputer; la controverse n'a jamais opéré beaucoup de conversions. Il convient d'exposer simplement la doctrine catholique; elle porte avec elle sa lumière et subjugue les esprits par sa vertu propre. Il faut surtout aimer nos frères séparés, les aimer sincèrement, ardemment, et leur montrer par nos bonnes œuvres la bonté de notre doctrine: Ah! Messieurs, ajouta-t-il avec un sentiment profond, si j'étais saint comme

François de Sales il n'y aurait bientôt plus qu'un troupeau et qu'un pasteur dans mon diocèse. D'où il faut conclure que je manque au devoir de ma position si je ne m'efforce de ressembler à ce modèle parfait des évêques. » (*Nouv. Encycl. Cath.*)

(*Gr. Cat.* 63e *q.*)

Mais il ne nous appartient pas de juger, si tel ou tel homme est un hérétique volontaire ou involontaire, à Dieu seul qui scrute les cœurs (*Ps.* 7, 10.) et qui connaît les secrets des hommes, il appartient d'en juger. (*Epît. aux Rom.* 2, 16.) C'est pourquoi l'Apôtre nous donne cet avis (1 *Epît. aux Cor.* 4, 5.) « Ne jugez point avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui éclairera ce qui est caché dans les ténèbres, et découvrira les plus secrètes pensées des cœurs: et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui sera due. » Un théologien catholique écrit à ce sujet: « Combien peu l'Eglise catholique est disposée à prononcer contre qui que ce soit un arrêt de damnation, c'est ce que nous découvrons dans ce calme avec lequel elle voit sortir de son sein quelques-uns de ses enfants. Sans doute c'est avec un cœur navré de tristesse et de compassion qu'elle voit leur défection, mais elle ne se permet pas de prononcer un arrêt de damnation. Elle se tranquillise au souvenir de ces paroles de S. Jean: « Ils n'étaient pas des nôtres, car s'ils avaient été des nôtres, ils seraient restés parmi nous. » (1 *Epît.*) Qu'autre est la conduite des ennemis de l'Eglise catholique? Stollberg, Schlégel, Hurter, etc. surent en parler. — Celui qui nous reproche à nous catholiques, de vouloir prononcer un arrêt de réprobation contre les individus, à cause de cette maxime: Hors de l'Eglise point de salut, certes, a le droit de nous regarder comme des téméraires insensés. Mais comment oser nous faire un reproche, comme si nous voulions

empiéter sur les droits de Dieu, quand nous savons aussi bien que nos adversaires haineux qui nous calomnient, que Dieu a dit: « A moi seul appartient le jugement » (*Deuter.* 32, 35-36.) et que « nous ne devons juger personne, afin que nous ne soyons pas jugés nous-mêmes.» (*S. Matth.* 7, 1.) — Non, nous ne sommes pas assez insensés pour croire que nous puissions ou que nous osions empiéter sur les droits de Dieu. Nous savons que Dieu juge; nous savons que l'arrêt que nous prononcerions ne lierait pas Dieu, et c'est pourquoi nous ne sommes pas assez osés pour condamner une personne, puisque Dieu n'a pas fait de révélation à ce sujet. Si nous jugeons de telle ou telle doctrine, c'est parce que la révélation divine nous y sert de guide et qu'elle a établi une loi pour juger. Ainsi Dieu a révélé, a dit ce *qui conduit au salut,* et ce qu'il a dit nous le répétons après lui. *Mais qui sera sauvé?* Dieu seul le sait, et l'homme doit se garder humblement de vouloir en juger, puisque Dieu n'en a rien révélé. Mais il est certain que celui qui veut la vérité, veut aussi l'Eglise, et que par conséquent il appartient à l'Eglise. — Et celui qui appartient par sa volonté à l'Eglise, sera sauvé, non hors de l'Eglise, mais dans l'Eglise dont-il est devenu membre par sa volonté.» (*Bellarm. de Eccl. Milit. Lib.* 3.)

L'Eglise condamne-t-elle les infidèles et les hérétiques?

Pas du tout, elle condamne leurs erreurs, mais quant à ceux qui errent, elle les embrasse avec une douce et compatissante charité, elle les appelle sur son cœur, elle élève les mains et la voix au ciel et demande pour eux pardon, miséricorde et la grâce de la conversion. Comme son divin époux, elle voudrait voir tous les hommes heureux. — Les Grecs et les schismatiques ont la coutume, de maudire pendant leurs offices du Vendredi-Saint, le chef de l'Eglise catholique, de lancer contre lui l'anathème et ils y joignent cette ignoble

cérémonie, que tous les prêtres crachent à l'autel quand ils prononcent le nom du pape. L'Eglise catholique au contraire, à pareil jour, se prosterne les bras étendus et la face sur les degrés de l'autel, elle demande par les mérites de Jésus-Christ des grâces et des bénédictions pour tous les schismatiques, les hérétiques, les juifs, les idolâtres et tous les hommes. Quelle différence? Quelle charité? Quelle preuve évidente qu'elle est seule l'épouse de Jésus-Christ, qu'elle a l'esprit de Jésus-Christ, qu'elle seule connaît le chemin du salut et y conduit les hommes. (*La couronne du ciel de Stöger.*)

Nous ne devons pas prononcer une sentence de damnation contre ceux qui croient autrement que nous.

Au commencement du Ve siècle vivait, à Marseille, un prêtre nommé Salvien, renommé pour son savoir et son éloquence, et qui parle dans un de ses ouvrages de la foi des Goths et des Vandales, peuples élevés, nourris dans une hérésie alors fort répandue, l'Arianisme. Il était loin de les regarder tous indistinctement comme coupables du crime d'hérésie. « Ces barbares, dit-il, ne savent que ce que leur ont enseigné leurs docteurs, et ne pratiquent que ce qu'ils ont appris d'eux... Ils sont, à la vérité, hérétiques, mais ils le sont sans connaissance de cause. La vérité est de notre côté, mais ils croient qu'elle est aussi du leur. Ils se trompent, mais leur erreur, après tout, est une erreur de bonne foi. Quelle sera leur punition au jour du jugement dernier, pour leurs erreurs? Le divin juge seul le sait. »

(*Gr. Cat.* 64e *q.*)

Si d'un côté il ne nous est pas permis de prononcer une sentence de damnation contre ceux qui croient autrement que nous, d'un autre côté il ne nous est pas permis de croire que nous serons infailliblement sauvés parce que nous sommes membres de l'Eglise catholique en qui seule est le salut; ô non! car il y beaucoup de membres corrompus et morts dans l'Eglise catholique,

qui *portent le nom* de catholiques mais *ne vivent pas* comme tels et qui s'attirent ainsi par leurs péchés la damnation éternelle. C'est à ceux-ci que s'applique cette parole du Sauveur: « Les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures. » (*S. Matth.* 8, 12.)

Etre catholique est bien, vivre tel encor mieux:
Par l'un on devient grand, par l'autre on monte aux cieux.

Il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus.

Une vieille personne, d'une conduite qui fut toujours irréprochable, s'était retirée avec le fruit de quelques épargnes comme pensionnaire dans un établissement de charité, à Loche en France, où elle mourut le 16 avril 1849. Catholique sincère et fervente, elle avait exprimé formellement le désir qu'on enterrât son corps dans le cimetière de l'église catholique la plus rapprochée, qui était la chapelle de Cauffat. A cette fin, on alla inviter, selon la coutume, les habitants catholiques de l'endroit à accompagner le convoi funèbre. Mais lorsque l'heure de l'enterrement fut arrivée, il pleuvait si affreusement comme c'est l'ordinaire en avril, qu'il n'y eut que six personnes assez courageuses pour accompagner le cercueil et qu'en route, deux retournèrent sur leurs pas et regagnèrent la maison. Les quatre autres qui avaient tenu ferme jusqu'à la fin de la cérémonie, furent alors appelées dans la sacristie par le curé qui leur lut le testament de la défunte. Quel ne fut pas leur étonnement et leur agréable surprise quand ils entendirent parler d'une somme de quatre cents louis d'or qu'elle avait destinés à être partagés entre tous ceux qui lui auraient rendu les derniers honneurs, et l'auraient accompagnée jusqu'au tombeau ! Comme le testament était fait en due forme, cent louis d'or qui se trouvaient déposés à la caisse d'épargne, furent assurés à chacune des quatre personnes; tandis que celles qui n'avaient point paru à l'enterrement et les deux autres qui avaient rebroussé chemin, accusaient tantôt le sort, tantôt le mauvais temps, ou s'en prenaient à elles-mêmes;

mais elles eurent beau se frapper la poitrine et la tête, celles-ci n'en pouvaient mais. — Ainsi *toutes les personnes* de l'endroit avaient été invitées, *toutes* pouvaient donc avoir part à l'héritage, mais le plus grand nombre se laissa effrayer par la pluie et les difficultés attachées à cet accompagnement. *Six* seulement se mirent en chemin; mais deux mêmes perdirent courage, de sorte que quatre obtinrent la succession. — Voilà exactement ce qui se passe dans l'*Eglise catholique*. Tous ses membres sont invités et appelés à l'héritage des cieux; mais il n'y a qu'un petit nombre qui réponde à cette invitation; la plupart fuient les fatigues et les difficultés qui y sont attachées; d'autres perdent courage au milieu du chemin et c'est ainsi que bien peu obtiennent l'héritage céleste. C'est pourquoi le divin Sauveur dit: « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » (*S. Matth.* 20, 16.)

Comparaison.

« Lorsque les feuilles publiques annoncent qu'un navire à péri corps et biens, tous les marchands qui ont des navires sur mer, sont inquiets et troublés parce que nul d'entre eux ne sait si c'est lui ou un autre que le malheur a frappé. Or, les feuilles célestes, c'est-à-dire, l'Ecriture-Sainte, la dépositaire de la vérité, nous annoncent que beaucoup d'hommes, oui, le plus grand nombre se perdent; car elle dit clairement: « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. » « Entrez par la porte étroite, parce que large est la porte, spacieuse est la voie qui conduit à la perdition et beaucoup entrent par elle. Qu'elle est petite la porte, et qu'elle est étroite la voie qui conduit à la vie et peu la trouvent ! » (*S. Matth.* 7, 13-14.) — Et néanmoins, nous sommes si tranquilles, si insouciants, si négligents pour tout ce qui regarde notre sort dans l'autre monde ! » (*Philotée.*)

En résumant tout ce que nous venons de dire, nous confessons par ces mots du symbole: « *Je crois la sainte Eglise catholique*, » que Jésus-Christ a fondé une Eglise visible, permanente dans sa durée et infaillible dans sa doctrine, à laquelle nous devons croire et obéir sans ré-

serve, si nous voulons parvenir au salut éternel, et que cette Eglise n'est autre que l'Eglise catholique romaine.

Pratique. Combien ne devons-nous donc pas nous réjouir d'être les enfants de l'Eglise en qui seule se trouve le salut, et qui est vraiment pour nous *une mère pleine d'amour*, puisque par le saint baptême elle nous a fait enfants de Dieu, qu'elle nous nourrit de la parole de Dieu et du pain des anges, nous élève dans la crainte du Seigneur et nous assiste pendant la vie et à la mort par ses prières, ses consolations et ses secours! Nous devons donc l'aimer comme des enfants obéissants et généreux, écouter avec joie ses enseignements et suivre ponctuellement et de bon cœur ses ordres, nous rappelant cette parole de S. Cyprien : « Il n'aura point Dieu pour Père, celui qui ne veut pas avoir l'Eglise pour mère. » Remercions souvent Dieu de bouche et de cœur, de notre vocation à la foi catholique et écrions-nous avec une conviction ardente: « Oh! quel bonheur pour nous d'être les enfants de cette mère si noble et si aimante! qu'il nous est cher le nom que nous portons! Sainte Eglise, épouse du Sauveur, mère des enfants de Dieu, maîtresse de la vérité, dispensatrice des grâces, trésorière des miséricordes divines, jamais nous ne vous oublierons! Que notre langue s'attache au palais, que notre droite dessèche, si jamais nous oublions votre amour et votre fidélité! » — Partout nous défendrons avec joie et courage, au dépens de notre fortune et de notre sang, la cause de notre Sainte Eglise.

Le fils fidèle et dévoué de l'Eglise catholique.

Quel tendre dévouement, quelle invincible fidélité l'irlandais O'Connell, cet homme étonnant, ce grand défenseur de son malheureux peuple, ne voua-t-il pas à l'Eglise catholique. Il l'aimait, il la respectait comme une mère. Lors-

qu'on envoya de Londres un essaim de biblistes pour inoculer le protestantisme en Irlande; lorsqu'on se répandait dans ce but en violentes invectives, en injures grossières, en sarcasmes sacriléges contre tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus vénérable dans l'Eglise catholique; voici qu'à l'improviste apparaît la figure d'O'Connell, qui comme un spectre glace d'épouvante tous ces tristes prédicateurs. Mais que vient faire un laïque au milieu de gens d'église, un homme de loi là où l'on dispute de religion? Ah! O'Connell est citoyen, mais il est aussi chrétien. Il aime sa patrie, mais plus encore la religion catholique. Dans une guerre d'invasion, tout homme est soldat; quand la foi est attaquée, tout chrétien est apologiste. Oui, en cette grande circonstance la parole d'O'Connell n'est plus la parole d'un homme de loi, mais d'un docteur; ce n'est plus un avocat habitué à respirer l'air tumultueux du barreau, c'est un Antoine, un Athanase sorti de sa solitude ou de sa méditation au pied du crucifix! Chacune de ses pensées est un éclair, chacune de ses paroles un trait, chacun de ses arguments un coup mortel. Non, jamais les quatre gands caractères de la véritable Eglise ne furent démontrés par des preuves plus solides, une exposition plus grandiose, et avec une diction plus chaleureuse. Non jamais l'origine honteuse de la réforme, l'humeur sauvage de son auteur, les déréglements de ses apôtres, les blasphèmes, les contradictions de sa doctrine, la bassesse de ses manœuvres, l'hypocrisie de ses promesses, la turpitude de ses intentions, l'injustice de ses rapines, la cruauté de ses massacres, l'horreur de ses sacriléges, les maux immenses qu'elle a accumulés sur les plus belles contrées de l'Europe; jamais, non, jamais toutes ces choses ne furent dépeintes avec des couleurs plus vives, une touche plus vigoureuse, une telle abondance d'images, une logique plus puissante et un plus magnifique langage. Une telle puissance de parole et d'action ne pouvait être que l'effet d'un dévouement sans bornes, et d'un attachement inviolable à la Sainte Eglise catholique. (*Le P. Ventura. Oraison funèbre d'O'Connell.*)

Belle réponse de Sukan au roi de Perse.

Dans la ville d'Ourmi, en Chaldée, est une famille catholique qu'on peut appeler le soutien et l'exemple des fidèles de tout le canton. Le chef de la maison, Polonais anciennement émigré, après avoir épousé Rachel, fille chaldéenne, entra au service du roi de Perse, parvint au grade de major, et mourut bravement au champ de bataille. Il laissait trois garçons, dont les deux aînés remplacent déjà honorablement leur père. L'un d'eux nommé Sukan, fit à dix-sept ans une noble réponse au roi Feth-ali-Shah, qui le pressait de se faire musulman, en lui promettant toutes ses faveurs. « Roi, lui dit-il, avec une assurance digne des premiers martyrs chrétiens, mon Père est mort pour vous; moi je suis prêt au même sacrifice; mais si vous me parlez de quitter ma religion, reprenez cette épée et tournez-la contre votre serviteur; » et il porta la main à son ceinturon pour la détacher. Le Shah, émerveillé de tant de magnanimité, le récompensa en l'élevant à un plus haut grade.

(*E. Boré, correspondance d'un voyageur en Orient.*)

§ 4. *De la propagation et de la conservation de l'Eglise.*

Les prédications des Apôtres furent couronnées d'un si prodigieux succès, que l'Eglise chrétienne se propagea avec une incroyable rapidité sur toute la terre, malgré les obstacles de tout genre que lui opposèrent les juifs et les païens, les rois et les empereurs qui, par haine contre la religion chrétienne dont la doctrine condamnait leurs vices, persécutèrent et martyrisèrent de la manière la plus cruelle les chrétiens pendant les trois premiers siècles. C'est là encore une preuve que l'Eglise catholique n'est pas l'œuvre des hommes, mais *l'œuvre de Dieu.*

Sage observation de Gamaliël.

Lorsqu'on traduisit le divin Sauveur devant le grand Conseil et qu'on l'accusa d'enseigner une doctrine nouvelle,

Gamaliël, l'un des conseillers, fit cette sage observation: « Si son œuvre est une œuvre humaine, elle tombera d'elle-même; si au contraire elle est l'œuvre de Dieu, nous ne pourrons la détruire. » (*Act. des Apôt.* 5. 38.) Or depuis que Gamaliël prononça ces paroles, plus de dix-huit cents ans se sont écoulés, et la religion de Jésus-Christ existe encore, elle s'est répandue dans toutes les parties du monde, malgré les persécutions et les attaques de tout genre. Nous devons donc dire que notre Eglise est l'*œuvre de Dieu*, sans quoi elle aurait disparu depuis longtemps.

La rapide propagation de l'Eglise est un des plus grands miracles.

L'Eglise catholique est vraiment l'œuvre de Dieu; sans cela comment eût-elle pu se propager si rapidement sur toute la terre, malgré les attaques et les persécutions qui l'assaillirent de toutes parts? Vraiment cette étonnante propagation est un miracle par lequel Dieu voulait prouver au monde entier qu'il était le fondateur, le conservateur de l'Eglise catholique. Ecoutez ce que S. Chrysostôme écrit à ce sujet: « Que de guerres n'a-t-on pas déclarées à l'Eglise? Que d'armées n'a-t-on pas fait marcher contre elle, que de tortures n'a-t-on pas inventées pour l'exterminer? les chaudières d'huile bouillante, les brasiers, les tenailles, les cavernes, les dents des bêtes sauvages, les flots de la mer, les gouffres des fleuves, l'exil et bien d'autres tourments aussi indescriptibles qu'insupportables, ont été employés pour parvenir à ce but! Et ces attaques, elles ne lui furent pas seulement livrées par des étrangers, mais plus d'une fois par ses propres enfants. Ce fut une véritable guerre civile à laquelle rien n'échappait, ou plutôt, c'était une guerre mille fois plus dangereuse encore. Car ce n'étaient pas simplement des citoyens qui en voulaient à d'autres citoyens, mais des parents armés contre leurs parents, des amis contre leurs amis, et néanmoins l'Eglise n'a pu être anéantie par tous ces efforts, elle n'en fut pas même affaiblie. Et ce qu'il y a de plus étonnant, de plus digne d'admiration,

c'est que ces orages l'atteignirent en quelque sorte à sa naissance. En effet, si toutes ces infortunes l'eussent assaillie, lorsqu'elle était déjà fondée, lorsque l'Evangile était répandu sur toute la terre, il n'y aurait eu rien d'étonnant que l'Eglise eût échappé à la destruction. Mais qu'à la naissance de l'Eglise, lorsque la semence de la foi était à peine répandue, et que les convictions des fidèles étaient encore si délicates et si tendres, tous ces orages aient éclaté contre elle, et que malgré cela, notre religion, loin d'en éprouver des pertes, *y a trouvé au contraire une cause de force et de développement, c'est un miracle qui surpasse tous les autres miracles.* » (S. Chrysost. Hom. 5. adv. Judæos.)

Constantin le Grand, frappé de l'apparition merveilleuse d'une croix dans le ciel, portant ces mots: « *par ce signe tu vaincras*, » rendit enfin la paix à l'Eglise; mais bientôt de nouveaux ennemis formidables s'élevèrent contre l'Eglise catholique, dont les plus dangereux furent les hérésiarques qui s'en séparèrent et formèrent des sociétés ou des sectes à part.

Pendant que ces sectes apparaissaient et disparaissaient tour à tour, l'Eglise catholique demeura ferme et inébranlable comme un roc au milieu de la mer; ses ennemis périrent, elle resta invincible; jamais elle ne fut vaincue et jamais elle ne pourra l'être; Jésus-Christ d'ailleurs le lui a promis par ces paroles: « *Les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* » Voilà dix-huit siècles qu'elle est debout et toujours elle a vérifié la prédiction du Seigneur.

Napoléon à Sainte-Hélène.

Un jour, Napoléon, du haut de son rocher de Sainte-Hélène, contempla le ciel, la terre et les mers; il considéra les empires, les institutions, les grands hommes et leurs créations; puis, s'étant profondément recueilli, il s'est écrié d'une voix qui a ému l'univers: Les peuples passent! Les trônes s'écroulent! *L'Eglise demeure.* (*Guerre à l'Eglise du village.*)

L'Eglise ne peut être vaincue.

C'est ce que S. Chrysostôme expose par ces belles paroles: « Le Saint-Esprit, dit-il, gouverne l'Eglise par sa grâce; c'est pourquoi elle ne vieillit pas, elle ne succombe pas. Des apôtres la propagèrent, et personne ne l'a vaincue; elle a pris le monde entier dans ses filets, et vous croyez qu'on pourra la détruire maintenant? Mais Jésus-Christ n'a-t-il pas dit que les portes de l'enfer ne prévaudraient point contre elle? C'est pourquoi le ciel et la terre passeront plutôt que l'Eglise. On peut l'attaquer, mais non la vaincre. Des *tempêtes* s'élèvent, mais elle ne sombre pas, car les flots irrités ne peuvent l'engloutir. Des *traits* sont décochés de toutes parts contre elle, mais ils ne peuvent la percer; des *machines* formidables se dressent contre elle, mais sa tour puissante ne croule point. Le démon épuisera son carquois, sans que l'Eglise puisse être blessée. Tant d'ennemis puissants l'ont attaquée et personne ne l'a vaincue. Après la tempête, elle est comme le soleil qui rayonne plus majestueux dans l'azur. » (*Serm. de Pentec.*)

Comparaison.

« La barque de l'Eglise peut être couverte par les vagues, mais puisque Jésus-Christ est avec elle, elle ne peut périr. » (*S. Anselme.*)

La triste fin des persécuteurs de l'Eglise.

C'est ce que David a prédit dans le 58 psaume, lorsque, parlant au nom de Jésus-Christ, il dit : « Dieu m'a montré le sort de mes ennemis. Seigneur, ne les exterminez pas de peur que mon peuple n'en perde le souvenir; mais dispersez-les par un miracle de votre puissance; déposez-les, ô Dieu, mon protecteur! » (*Ps.* 58, 10-11.) Et ce que le Seigneur a désiré, est arrivé; en effet pareil aux restes d'un vase brisé, le peuple juif a été dispersé partout, comme un témoignage errant de la vérité de Jésus-Christ. Les gentils qui le persécutèrent dans son Eglise lui ont été soumis et sont devenus son marche-pied. — Un grand ennemi du royaume de Jésus-Christ

sur la terre fut l'empereur Valérien, tellement que Denis d'Alexandrie croyait arrivée la persécution de l'antéchrist, prédite dans l'Apocalypse. Mais après quelques années, il fut renversé du trône, fait captif par le roi des Perses, et cet affreux tyran demeura en prison jusqu'à l'âge de soixante-dix ans; son vainqueur refusa de le relâcher, et Galien, son propre fils, ne voulait point donner de rançon pour sa délivrance. — Un autre ennemi juré de l'Eglise, était Séjan, consul romain sous le règne de l'empereur Tibère; arrivé à l'apogée de sa grandeur, on le conduisit un jour, durant l'absence de l'empereur, dans un char doré au spectacle, quand une lettre de Tibère arriva à l'improviste et accusa Séjan du crime de haute trahison; à l'instant on le chargea de chaînes, et après qu'il eut été livré pendant trois jours aux insultes et aux avanies de la populace de Rome, on lui trancha la tête. Le même sort atteignit tous les ennemis de l'Eglise; ils éprouvèrent avec leurs partisans une fin aussi triste que misérable. (*Brunner.*)

Nous ne devons pas nous étonner de l'apparition de tant de sectes; Jésus-Christ et les apôtres l'ont prédit clairement à différentes reprises. Ainsi dans S. Matthieu il est dit: « Des faux prophètes s'élèveront et en séduiront plusieurs. » (24, 11.) S. Paul écrit à Timothée: « Un jour viendra que les hommes ne supporteront plus la saine doctrine et qu'ils multiplieront, au gré de leurs désirs, les maîtres qui flatteront leur orgueil; et ils fermeront l'oreille à la vérité et l'ouvriront pour des fables.» (2 *Epît.* 4, 3.) (*Voyez aussi la* 2 *Epît. de S. Pierre*, 3, 3, *et l'Epît de S. Jude.* 18.) Oui, Dieu lui-même permet qu'il y ait des sectes: 1) afin que par l'apostasie que Dieu a coutume de réparer amplement au moyen de la conversion de peuples idolâtres, l'Eglise soit purifiée de ses membres corrompus et dangereux; et 2) afin que la doctrine de l'Eglise soit de nouveau confirmée et connue plus clairement. — « Pourquoi, se demande S. Chrysos-

tôme, le Seigneur n'empêche-t-il pas les attaques contre son Eglise? C'est afin de montrer sa force. Si personne ne l'attaquait, on pourrait dire: Elle serait vaincue, si on l'attaquait... Jésus-Christ n'a pas dit: « les puissances de l'enfer ne l'assailliront pas » mais il a dit: « elles ne prévaudront pas contre elle. »

Comparaison.

De même que les vents et les orages purifient la nature en chassant l'air corrompu et nuisible, qu'ils rafraîchissent les campagnes, les prairies et les jardins, qu'ils leur donnent une nouvelle vigueur et une nouvelle vie, de même l'erreur purifie l'Eglise, en faisant disparaître les éléments corrompus et infects, elle fortifie et ranime le courage de ses membres fidèles.

Pratique. Demeurez toujours fidèlement attaché à l'Eglise et fuyez avec soin tous les discours et les écrits contraires à la foi; remerciez sincèrement Dieu de ce que vous soyez un enfant de l'Eglise catholique, sur laquelle repose si visiblement la main de Dieu; mais vivez aussi comme il convient à un catholique, sans quoi il ne vous servirait de rien d'en porter simplement le nom, c'est-à-dire d'appartenir à l'Eglise catholique.

Vivez comme catholique.

Un jour Alexandre-le-Grand apprit qu'un de ses soldats portait le même nom que lui, mais que sa conduite était loin d'être celle d'un Alexandre. Il le fit comparaître en sa présence et d'un ton sévère il dit à ce lâche : « Dépose ce nom ou conduis-toi d'une manière digne d'un Alexandre! » Voilà ce que nous dit aussi notre mère, la sainte Eglise catholique: « ou déposez le nom de *catholique*, ou vivez comme *catholique*. »

Une enfant fidèle et reconnaissante de l'Eglise catholique.

Que les saints se sentaient heureux dans le sein de l'Eglise

catholique! — S. Térèse au moment de mourir n'avait pas de plus douce consolation, de plus ferme espoir que ces paroles : « Je meurs enfant de l'Eglise catholique, » de cette Eglise qu'elle avait tellement aimée, comme elle l'écrivait, qu'elle était prête à donner son sang et sa vie pour la moindre cérémonie de cette épouse de Jésus-Christ.

§ 5. LA COMMUNION DES SAINTS.

(*Gr. Cat.* 66-69e *q.*)

A la doctrine de Eglise catholique se rattache la doctrine de *la communion des Saints*. Non-seulement les *fidèles sont unis* entre eux *sur la terre*, dans une seule Eglise, mais il existe encore une union spirituelle entre eux et les âmes qui sont au ciel et celles qui sont au purgatoire. Cette union spirituelle consiste en ce que tous sont membres d'un seul corps dont Jésus-Christ est la tête ou le chef, et que conséquemment les uns ont part aux biens spirituels des autres, comme le dit l'Apôtre: « Il y a plusieurs membres, mais tous ces membres ne font qu'un même corps. Vous êtes le corps de Jésus-Christ et membres d'un membre, » (1 *Epît. aux Cor.* 12, 20-27.) et dans son épître aux Romains: « Comme dans un seul corps nous avons plusieurs membres, nous ne sommes tous qu'un seul corps en Jésus-Christ et les membres les uns des autres. » (12, 4-5.) Cette liaison spirituelle nous l'appelons « *communion des saints* » parce que tous ces membres sont appelés à la sainteté (1 *Epît. aux Thess.* 4, 3.), sanctifiés par le baptême et que plusieurs d'entre eux sont déjà parvenus à une sainteté accomplie. Un écrivain sacré écrit au sujet de cette communion des saints: « La communion des saints n'a pas lieu seulement parmi les enfants de Dieu, exilés encore sur la terre, mais elle s'étend aussi loin que fléchissent les genoux au nom de Jésus, elle s'étend à

l'Eglise des parfaits dans le ciel et sous la terre. Les saints et ceux qui aspirent à la sainteté, se prêtent mutuellement secours et le reçoivent. Chacun en particulier contribue par ce qu'il est et ce qu'il a, au bien de tous, et tous font de même pour chaque membre en particulier. Il n'y a ici qu'une seule famille, dont un grand nombre de membres sont déjà en sûreté, tandis que d'autres luttent et souffrent encore pour leur salut. » — « Considérée sous ces différents rapports, l'*Eglise* s'appelle ou *triomphante*, ou *militante*, ou *souffrante*, jusqu'à ce qu'elle soit changée à la fin des temps en une seule Eglise parfaitement sainte et éternellement heureuse. »

Une parabole sur la communion des Saints.

Un père a plusieurs enfants dont quelques-uns sont à l'étranger où ils ont à lutter contre de nombreux et puissants ennemis, où ils doivent endurer bien des épreuves ; d'autres demeurent chez lui dans la maison paternelle où ils n'éprouvent plus le moindre besoin. Mais ce père les aime tous, et ceux qui sont présents et ceux qui sont absents. Tous ont part aux biens communs, et les absents reviendront bientôt sous le toit domestique. La famille est-elle favorisée par un coup de la fortune, augmente-t-elle par son travail et son économie l'héritage paternel, tous y ont une part égale, les absents comme les présents. Ceux qui sont près de leur père aiment les frères demeurant à l'étranger, et n'ont pas seulement soin de leur propre bonheur mais aussi de celui des autres enfants de la maison. Quant aux enfants dénaturés et incorrigibles, le père les déshérite et les exclut pour toujours du droit d'être ses enfants. — Voilà une faible image de la communion des saints. Ceux qui habitent la maison paternelle, ce sont les saints et les bienheureux dans le ciel ; ceux qui ont à combattre avec des ennemis ce sont les membres de l'Eglise qui vivent encore sur la terre ; et ceux qui gémissent dans les souffrances, ce sont les âmes qui

souffrent dans le purgatoire; enfin les enfants dénaturés et déshérités, ce sont les damnés, que Dieu ne reconnaît plus pour les siens: aussi n'appartiennent-ils plus à notre communion et nous ne prions plus pour eux; ce ne sont plus des membres malades mais complétement séparés du corps de l'Eglise, à laquelle ils ne seront plus unis. — Les premiers chrétiens offraient le modèle de cette sainte communion, car non-seulement ils priaient les uns pour les autres, s'excitaient mutuellement au bien par leurs paroles et leurs exemples, mais ils vénéraient encore les reliques et les tombeaux des Saints, et offraient des prières et des bonnes œuvres pour soulager les âmes du purgatoire. Les biens temporels étaient même communs entre eux, et c'était vraiment la communion des Saints.

Comparaison au sujet de la communion des Saints.

Le Dieu tout-puissant opère dans le cœur des hommes ce qu'il fait dans différents pays. Il eût pu donner à chaque pays tous les fruits ; mais si l'une contrée avait pu se passer des fruits de l'autre, elle n'aurait pas eu de communications avec elle. C'est pourquoi Dieu donne à tel pays du vin en abondance, à tel autre de l'huile; à celui-ci des troupeaux nombreux, à celui-là des riches moissons de grains. Or pendant que ces divers pays procurent aux autres ce qui leur manque, les différents peuples s'unissent par une communication mutuelle des dons de Dieu. Eh bien! ce que sont sous ce rapport tous les pays de la terre, les cœurs des saints le sont aussi; car de même que ceux-ci se partagent ce qu'ils ont reçu, de même les différents pays transportent leurs productions autre part, afin qu'ils soient unis par un lien d'amour. » (*S. Greg. in Ezech. Lib.* 1. *Hom.* 10.)

Dans le corps humain il y a plusieurs membres, et néanmoins ils ne forment qu'un seul corps. Ils n'ont pas tous la même fonction, chacun a la sienne; le pied marche, l'œil voit, l'oreille entend. Chaque fonction ne se rapporte pas directement au bien du membre qui l'exerce, mais au bien général du corps et de tous les autres membres. Ainsi c'est

pour tout le corps que le pied marche, que l'œil voit, que l'oreille entend ; de même dans l'Eglise. De plus, les membres du corps sont tellement unis, que du moment où l'un d'eux, même le plus faible, vient à éprouver quelque sensation de douleur ou de plaisir, aussitôt tous les autres membres ressentent les effets de cette douleur ou de ce plaisir, à cause de l'union et de la sympathie que la nature a mise entre eux. Il en doit être de même dans l'Eglise. Comme nous profitons des biens accordés à chacun de nos frères, ainsi nous devons ressentir la douleur qui les afflige, nous réjouir avec ceux qui sont dans la joie, pleurer avec ceux qui pleurent. Voilà l'image de l'Eglise. C'est un *corps spirituel* dont Jésus-Christ est le chef; tous les Saints de la terre, du purgatoire et du ciel en sont les membres, et l'Esprit-Saint en est l'âme qui, se répandant par la charité dans toutes les parties de ce corps admirable, y porte le mouvement, la beauté, la force et la vie. (*Gaume Tom.* 4. *pag.* 494.)

(*Gr. Cat.* 70-74^e *q.*)

De ce que nous venons de dire suit, que la communion des saints procure aux membres de l'Eglise *beaucoup de biens spirituels*. Ainsi quand même quelqu'un ne possède pas de biens temporels, il peut cependant, dans la communion des saints, obtenir d'innombrables biens spirituels. Quelque pauvre qu'il soit, un vrai chrétien peut avoir part à tous les trésors célestes. Tous *prient, souffrent, combattent, se réjouissent* pour lui, et il prie, souffre, combat, et se réjouit pour tous.

Mais considérons plus particulièrement ces biens spirituels :

I. *La communion avec les saints dans le ciel* consiste en ce que les mérites que les saints ont acquis ici-bas et leur intercession auprès de Dieu aident les membres de l'Eglise militante sur la terre. C'est pourquoi S. Bonaventure écrit: « Les saints dans le ciel et nous chrétiens

sur la terre, nous sommes les membres d'un seul corps, et quand un membre du corps souffre, tous les autres souffrent en même temps, et l'un membre soulage l'autre. C'est ainsi que les saints dans le ciel nous soulagent et nous soutiennent, nous qui sommes les membres militants sur la terre (1). »

II. *La communion avec les âmes du purgatoire* consiste en ce que nous assistons ces âmes qui sont nos frères souffrants, par la prière, l'aumône et d'autres bonnes œuvres, mais surtout par le saint sacrifice de la Messe et l'application des indulgences, afin que leurs souffrances soient adoucies et abrégées. — Déjà dans l'ancienne loi, on offrait des prières et des sacrifices pour les défunts, comme on peut le voir dans ce passage si connu du livre des Machabées, où il est dit: « Judas envoya à Jérusalem douze mille drachmes d'argent, afin d'*offrir un sacrifice pour le péché des morts*.... C'est donc une sainte et salutaire pensée *de prier pour les défunts,* afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » (2 *Mach.* 12, 43-46.) Que dans l'Eglise catholique on ait toujours prié pour les morts, c'est ce que nous avons montré suffisamment par des extraits des saints Pères et d'autres écrivains sacrés. Aussi l'Eglise a établi un jour spécial destiné au souvenir et au soulagement des pauvres âmes, jour que nous appelons: la commémoration des fidèles trépassés ou simplement *le jour des âmes* (2).

(1) Ce point sera traité avec plus de développement quand il s'agira du *culte des saints,* dans le 1e commandement.

(2) Voici comment Pierre Damien rapporte l'origine de l'institution de la commémoration des morts. « L'an 1008, un religieux français revenant de Jérusalem fut jeté par une tempête dans une île, où il trouva un saint ermite qui lui dit qu'il y avait proche de là un endroit d'où l'on voyait sortir de grandes flammes dans lesquelles les âmes des morts étaient tourmentées, et que souvent il entendait les démons se plaindre de ce que les fidèles, et surtout l'abbé Odilon et ses religieux, par leurs prières et par leurs aumônes, soulageaient ces âmes et les

Comment pouvons et devons-nous soulager les âmes du purgatoire?

Un vénérable évêque, Thomas de Cantimpré, raconte de sa propre aïeule qui ne cessait de pleurer dans sa douleur inconsolable la mort de son fils aîné, qu'un jour dans une espèce de songe, une troupe de jeunes gens lui apparut; tous brillaient d'une ineffable beauté et s'avançaient, animés d'une sainte allégresse; bien loin derrière eux, elle aperçut son fils qui arrivait d'un pas chancelant et pénible. « Qu'as-tu, mon fils, lui demanda-t-elle, pour marcher ainsi seul et te traîner en arrière des autres? » Mais celui-ci lui montrant aussitôt un pesant fardeau qu'il portait dans les plis de son vêtement, lui dit: « Ma mère! voici toutes les larmes que vous avez inutilement versées pour moi et dont le poids m'empêche d'avancer. Adressez plutôt vos larmes à Dieu, présentez-lui un cœur *résigné*, offrez-lui le saint sacrifice des autels, ainsi que les remercîments des malheureux auxquels vous distribuerez des aumônes, et alors je serai débarrassé de tout ce qui pèse encore sur moi! » Vraiment, ce songe peut réveiller ceux qui se livrant à une excessive tristesse, à cause de la mort d'une personne très-aimée, se conduisent, non comme des chrétiens, mais « comme ceux qui n'ont aucune espérance. » (1 *Epît. aux Thess.* 4.) O non! ce ne sont pas nos larmes, nos sanglots, mais ce qui plaît à Dieu, ce qui est salutaire, ce qui se fait en union avec Jésus-Christ, ce qui procède d'un esprit de charité et de vérité, ce qui exige des peines et des sacrifices, et enfin ce qui forme une offrande d'une valeur céleste, qui soit capable d'assister les âmes du purgatoire. Or à cette offrande appartient la prière dont parle le livre des Machabées quand il dit que « c'est une

délivraient de leurs maux. Ce religieux de retour en France, alla trouver saint Odilon, qui ne lui était pas inconnu, et lui raconta ce qui était arrivé; c'est pourquoi ce saint abbé ordonna que dans tous ses monastères, on fit tous les ans, le deuxième jour de Novembre, des prières particulières pour le soulagement des âmes du purgatoire: ce que le pape Jean XIX établit ensuite, par le conseil de saint Odilon, dans toute l'Eglise.

(*Le nouveau Pensez-y bien.*)

sainte et salutaire pensée de prier pour les morts. » De cette offrande font partie les œuvres de miséricorde et de charité et tout ce qui a rapport à la gloire de Dieu et au bien du prochain, et se fait en vue du soulagement des trépassés. Mais par-dessus toutes les offrandes et tous les sacrifices, nous croyons, pour nous servir des expressions de S. Cyrille d'Alexandrie, qu'il en est un éminemment propre à soulager les âmes des défunts, c'est le sacrifice qu'on offre avec un saint respect pour elles sur nos autels. (*Veith.*)

La dernière prière de sainte Monique à son fils S. Augustin.

Sainte Monique étant au lit de la mort, dit à saint Augustin : « Mon fils, bientôt vous n'aurez plus de mère; quand je ne serai plus, priez pour mon âme; n'oubliez point celle qui vous a tant aimé, surtout, pensez à moi quand vous monterez à l'autel pour y offrir le *sacrifice de la nouvelle alliance.* » Saint Augustin n'oublia point les paroles de sa mère, il pleura amèrement sa mort. « Dieu de miséricorde, s'écriait-il dans sa douleur, pardonnez à ma mère les péchés qu'elle a commis; n'entrez point en jugement avec elle, détournez vos yeux de ses iniquités. Souvenez-vous qu'étant près de sa fin, elle ne pensa point à son corps, ni aux derniers devoirs qu'on devait lui rendre; tout ce qu'elle demanda fut qu'on fît mention d'elle à vos autels, pour effacer les restes des péchés qu'elle n'aurait pu expier pendant sa vie. » (*Confessions de S. Augustin.*)

Une fondation de l'archiduchesse Sophie.

Dans les derniers temps, l'archiduchesse Sophie, mère de l'empereur actuel d'Autriche, a donné un bel et sublime exemple de charité chrétienne. Lorsqu'on annonça à cette princesse l'exécution à mort de Lebenyi qui, comme on sait, avait attenté à la vie du jeune et chevaleresque empereur François-Joseph et l'avait grièvement blessé, elle dit: « dans ce vaste empire quelqu'un pensera-t-il à prier pour l'âme de ce malheureux? Eh bien! je veux prendre sur moi ce devoir que prescrit notre sainte religion; j'oublie qu'il m'a

causé la plus grande douleur qui puisse atteindre le cœur d'une mère inquiète pour la vie de son fils; et, comme chrétienne, j'ai résolu de faire célébrer à dater d'aujourd'hui des messes anniversaires pour l'âme de ce malheureux. » (*Journal du peuple.*)

Chez les idolâtres eux-mêmes nous rencontrons plusieurs cérémonies et des offrandes instituées pour le soulagement des morts.

Les femmes égyptiennes.

En Egypte toutes les femmes riches sortent, les jeudis, avec leurs esclaves chargées de rafraîchissements. Des pleureuses à gage les suivent: c'est qu'un devoir sacré les appelle au cimetière public. Là elles font entonner des hymnes funèbres; à ces lamentations mercenaires elles mèlent leurs accents plaintifs; elles versent des larmes et des fleurs sur les tombeaux de leurs parents, qu'elles couvrent ensuite des mets apportés par leurs suivantes; et la foule, après avoir convié les âmes des morts, prend un repas religieux, dans la persuasion que ces ombres chéries savourent les mêmes aliments et qu'elles s'associent au sympathique banquet. N'y a-t-il pas dans cette superstition une tradition défigurée du dogme qui nous ordonne de ne pas oublier les âmes de nos frères de la tombe? (*Annales de la propagation de la foi. Tome XVII.*)

Comparaison.

« Comme ceux qui ont faim se réjouissent de la nourriture qu'on leur donne, ceux qui ont soif de la boisson qu'on leur présente, ceux qui sont nus des habits dont on les couvre et ceux qui sont malades du lit où on les couche; ainsi les âmes du purgatoire se réjouissent des bonnes œuvres, que nous pratiquons à leur intention; en effet elles participent au bien qui se fait pour elles sur la terre. » (*Munch.*)

III. *Enfin l'union que les fidèles de la terre ont entre eux,* fait que nous participons à ces saints sacrifices, aux

prières et aux bonnes œuvres qui se pratiquent dans l'Eglise catholique et à tous les biens spirituels dont celle-ci dispose. C'est pourquoi S[t] Paul écrit: « Dieu a mis un tel ordre dans tout le corps, que tous les membres conspirent également au bien les uns des autres. » (1 *Ep. aux. Cor.* 12, 24.)

Dans l'Eglise un membre a soin de l'autre.

S. Macaire l'anachorète avait coutume de dire à ses disciples, quand il voulait les exciter au travail ou à la prière : « Mes bien-aimés frères! parmi vous, les uns doivent prier, les autres travailler. Ceux qui prient, le font en même temps pour ceux qui travaillent et ceux-ci travaillent pour leurs frères qui prient; car aux trésors qu'un de mes frères amasse, j'ai aussi ma part. » Pourquoi ce vénérable père du désert parlait-il de la sorte? Parce qu'il savait ce que c'est que la communion des Saints ; il savait que nous sommes tous unis à Jésus-Christ par la charité; conséquemment nous sommes tous et dans tous les cœurs qui aiment Dieu, et dans toutes les langues qui le louent, et dans toutes les mains qui s'élèvent vers lui. Nous sommes tous membres d'un seul chef qui est Jésus-Christ.

Pratique. Qu'elle est donc consolante et riche en bienfaits la liaison qui se trouve dans l'Eglise catholique par la communion des Saints! C'est pourquoi chaque jour 1) prions les uns pour les autres, recommandons-nous dans nos prières du matin et du soir à la protection des Saints, afin qu'ils soient nos intercesseurs auprès de Dieu et n'oublions jamais les âmes qui souffrent dans le purgatoire.

Une lettre datée de la prison.

Etienne de S[t] Paul raconte qu'un homme fut mis en prison pour dettes. Tous ses amis s'empressèrent de le consoler en lui promettant de venir à son secours. Mais les jours se succédaient et les secours promis n'arrivaient point. L'infor-

tuné prisonnier végétait dans son cachot et ses ongles croissaient comme autrefois ceux de Nabuchodonosor. — Que fit-il? Il tailla un de ses ongles comme une plume, broya des charbons, les délaya avec ses larmes, et après en avoir fait ainsi une espèce d'encre, il écrivit à ses amis ingrats. — Hélas! si les pauvres âmes du purgatoire pouvaient faire de même, combien parmi nous recevraient des lettres pareilles?

2) Mais avant tout nous devons nous efforcer, par une vie sainte, de faire partie « de la cité des Saints et de la maison de Dieu. » (*Epît. aux Ephés.* 2, 19.)

Quelle est pour nous tous l'affaire capitale?

Un prédicateur fort suivi pendant une neuvaine de la confrérie des trépassés, adressa à un nombreux auditoire un sermon qui fit une profonde impression. « Quelle est pour nous tous l'affaire capitale, dans cette solennité? » telle fut la question qu'il posa en commençant. « Est-ce peut-être la prière pour les âmes des fidèles défunts, dit-il en continuant, est-ce le saint sacrifice de la Messe, ou la communion, ou l'indulgence que nous appliquons en ce jour à ces pauvres âmes? — Oh non! répondit-il, ce n'est pas tout cela; sans doute tout ceci est beau, tout ceci est excellent, mais ce n'est pas l'affaire capitale. — Et quelle est donc l'affaire qui domine toutes les autres? » se prit-il à demander de nouveau. L'auditoire plongé dans un profond silence attendait avec une impatiente curiosité la solution définitive de cette question importante; alors le ministre de la parole de Dieu, élevant la voix avec force, s'écria: « Mes frères, *l'affaire capitale, celle qui domine toutes les autres, c'est que nous menions une vie pieuse et sainte* afin que, en priant pour les pauvres âmes, en cherchant à les délivrer du purgatoire, nous ne soyons pas condamnés à y souffrir. » Ne l'oubliez pas, chrétiens! *Vivez saintement*, et après avoir vécu ici-bas dans la communion des Saints, vous vivrez alors éternellement dans leur compagnie au ciel.

DIXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« *La rémission des péchés.* »

(*Gr. Cat.* 1^e *q.*)

Puisqu'on ne peut, comme pécheur, faire partie de la communion des Saints, ni en demeurer le membre vivant, on doit chercher avant tout à obtenir la rémission des péchés que l'on a commis. C'est pourquoi, immédiatement après la doctrine de la communion des Saints suit le dixième article du Symbole, exprimé par ces mots: « *la rémission des péchés.* » Cet article nous enseigne que *dans l'Eglise catholique, en vertu des mérites de Jésus-Christ, on peut obtenir la rémission des péchés et des peines qui leur sont dues*, d'après ces paroles de S. Paul : « Béni soit Dieu, le Père de Jésus-Christ Notre-Seigneur, dans lequel nous trouvons la rédemption par son sang, et la rémission de nos péchés selon les richesses de sa grâce. » (*Epît. aux Eph.* 1, 3-7.) Quelle pensée consolante : « Dans l'Eglise nous pouvons obtenir la rémission de nos péchés! » Ce pouvoir merveilleux et divin, est-il dit dans le catéchisme romain, n'avait été accordé à personne, avant que Dieu se fût incarné. Le premier entre tous, notre Sauveur Jésus-Christ, comme homme, l'a reçu de Dieu son Père. « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés sur la terre, il dit au paralytique : levez-vous ; prenez votre lit, et allez dans votre maison. » (*S. Matth.* 9, 6. et *S. Marc.* 2, 9.) Il s'était fait homme, pour accorder aux hommes le pardon de leurs péchés ; et, avant de monter au ciel pour s'y asseoir à jamais à la droite de son Père, il confia aux évêques et aux prêtres le pouvoir de les remettre. Mais ceux-ci n'exercent ce pouvoir que comme ministres de Jésus-Christ, pendant que le Sauveur l'exerce de sa propre autorité. Si donc les choses

qui viennent d'une puissance infinie, doivent généralement exciter en nous des sentiments d'admiration et de respect, comment pourrions-nous ne pas sentir tout le prix du bienfait inestimable, que Jésus-Christ a accordé à l'Eglise dans sa bonté? (*Cat. Rom.* T. 1.) S. Fulgence écrit dans le même sens : Dans l'Eglise catholique seule se fait la rémission des péchés, et on ne la reçoit que chez elle; l'époux lui-même dit en parlant d'elle, qu'elle est son unique colombe, la seule qu'il a élue, qu'il a bâtie sur le rocher, à qui il a donné les clés du royaume des cieux et accordé le pouvoir de lier et de délier. »

L'Église a le pouvoir de remettre les péchés.

D'après ce que racontent d'anciennes légendes, saint Colomban ayant visité dans leur cachot un grand nombre de prisonniers, leur avait fait sentir de la manière la plus pathétique combien leur vie avait été coupable. Heureux de voir la vive émotion et le sincère repentir que sa parole avait produite dans leurs cœurs, il s'empressa de leur dire que Dieu leur avait rendu la liberté. Au même moment les chaînes tombèrent de leurs mains et de leurs pieds; les portes de fer s'ouvrirent et les laissèrent sortir librement. Cependant leur fuite ne pouvait rester longtemps cachée, et bientôt en effet les geôliers et les ministres de la justice se mirent à leur poursuite; mais voilà que tout à coup les portes d'une église voisine s'ouvrirent devant les fugitifs et se refermèrent derrière eux, de sorte qu'ils se trouvaient à l'abri des poursuites de la justice. — Je ne prétends pas que cette histoire soit entièrement vraie, mais il ne s'agit pas tant ici de la vérité historique que de sa signification symbolique, car elle nous fait toucher du doigt le pouvoir que le divin Sauveur Jésus-Christ a transmis à l'Eglise en lui disant de lier et de délier, c'est-à-dire de remettre les péchés. Le pouvoir judiciaire de l'Eglise est un pouvoir spirituel qui a pour domaine la conscience; elle ne peut suspendre les

châtiments dont le bras du pouvoir civil frappe le crime, ni rendre la liberté extérieure, ni empiéter sur les droits réels de l'état; mais elle brise les chaînes qui enlacent l'âme de l'homme, mais elle ouvre les portes de la prison où la peine due au péché le retient captif, mais elle lui rend la liberté et les droits qui sont accordés aux enfants de Dieu, en un mot *l'Église* possède le pouvoir si consolant pour nous de pardonner les péchés. *(Veith. Mater dolorosa.)*

(*Gr. Cat.* 2-4e *q.*)

Ainsi tous les péchés sont pardonnés dans l'Eglise, *tous les péchés sans exception*, pourvu seulement 1) que *nous fassions une véritable pénitence;* car Jésus-Christ a dit: « si vous ne faites pénitence, vous périrez tous », (*S. Luc.* 13, 3.) et 2) pourvu que nous recevions dignement les sacrements de *baptême* et de *pénitence,* institués par Jésus-Christ pour la rémission des péchés.

A tout péché miséricorde.

Une femme de mauvaise vie, traversant un jour une église pour abréger son chemin, vit un grand nombre de personnes qui entraient avec empressement et qui paraissaient être dans l'attente de quelque chose d'extraordinaire: curieuse de savoir ce qui allait se passer, elle prend place comme les autres; et la foule augmentant, elle se trouva bientôt tellement environnée, qu'il lui fut impossible de penser à se retirer. Quelque temps après, un missionnaire monta en chaire, et prêcha sur la bonté de Dieu à l'égard des pécheurs. Il répéta plusieurs fois ces mots: « à tout péché miséricorde, pourvu qu'on se repente. » Cette femme qui avait tout écouté avec attention, s'attacha surtout à ces paroles qui l'avaient frappée. Aussitôt que le discours fut achevé, elle fendit la foule, s'approchant du prédicateur, au moment où il descendait de la chaire? « Est-il bien vrai, mon père, lui dit-elle avec empressement qu'à tout péché il y a miséricorde? » — « Rien n'est plus certain, lui répondit-il, Dieu pardonne à tous les pécheurs, pourvu qu'ils se repentent. » — « Mais,

reprit cette femme, il y a toutes sortes de pécheurs; Dieu pardonne-t-il à tous indistinctement? » — « Oui, dit le prédicateur, pourvu qu'ils détestent leurs péchés; Dieu leur pardonne à tous indistinctement. » — « Me pardonnerait-il à moi, répondit-elle; voilà quinze ans que je commets les plus grands péchés. » — « Sans doute, ajouta le missionnaire, il vous pardonnera si vous vous en repentez, et si vous cessez de les commettre. » — « S'il en est ainsi, continua-t-elle, je vous prie de vouloir bien m'entendre en confession, et de me donner votre heure. » — « Je puis vous entendre aujourd'hui, lui dit-il: tenez vous prête, je suis à vous dans un moment. » — Le missionnaire lui indique son confessional et revient quelque temps après pour l'entendre. Elle ne finit qu'à la nuit sa confession qui dura plusieurs heures. Avant de se retirer, elle dit à son confesseur: « Mon père, je ne puis retourner dans ma maison, surtout à l'heure qu'il est, sans m'exposer à retomber dans mes péchés; ne pourriez-vous pas me procurer un asile pour la nuit? » Le missionnaire lui ayant témoigné qu'il ne le pourrait que difficilement, cette femme prit la résolution de rester dans l'église jusqu'au jour. Le lendemain matin on la trouva sans vie dans une chapelle dédiée à la sainte Vierge; elle était à genoux, la face prosternée contre terre, et on vit le pavé inondé des larmes qu'elle avait répandues; elle avait pleuré si amèrement ses péchés qu'elle était morte de douleur. Le missionnaire ayant été appelé, la reconnut par celle qu'il avait confessée la veille, et il admira la grandeur de la miséricorde de Dieu, reconnaissant dans ce touchant exemple qu'à tout péché il y a miséricorde. (*Les trésors de la grâce.*)

Dans l'Eglise tous les péchés, même les plus graves, sont pardonnés.

Sophronius nous en raconte un exemple admirable: « Dans la Thébaïde (*en Egypte*) vivait un chef de brigands, appelé David; il avait commis les plus affreux forfaits et ses brigandages étaient tellement connus, que son nom seul faisait trembler tout le monde. Un jour, effrayé de la justice divine

qui l'attendait, il vint trouver le père abbé d'un monastère, se jeta à ses pieds, en le conjurant de l'admettre parmi ses religieux. Comme David était déjà âgé, le supérieur ne voulut point le recevoir, et lui dit que d'ailleurs il ne pourrait plus se soumettre aux rudes pénitences en usage dans le monastère. Mais David se déclara prêt à tout, disant que rien ne lui paraîtrait trop difficile, parce qu'il voulait faire pénitence. Voyant que malgré toutes ses observations, on ne voulait pas l'admettre, il dit aux religieux : « Vous ne savez pas qui vous avez dans les murs de votre couvent; eh bien! je suis ce trop fameux chef de brigands qui a commis tant d'assassinats dans le désert; j'étais venu ici pour pleurer mes crimes; si vous refusez de m'accueillir je retourne à l'instant à mon premier métier, et je ramène ici mes compagnons pour vous massacrer tous jusqu'au dernier, et mettre le feu au couvent. » — Il fut donc admis et reçut l'habit de l'ordre. Il est vrai, sa présence inspirait la terreur, mais il s'adonnait aux plus rudes pénitences, implorait sans cesse la miséricorde de Dieu, dormait peu, et se confessait en répandant toujours un torrent de larmes, de sorte que plus d'une fois on craignit qu'il ne mourût. Après avoir vécu ainsi durant plusieurs années, un ange lui apparut et lui dit : « David! Vos péchés vous sont remis! » — « Seigneur, répondit-il, comment est-ce possible? car j'ai commis des péchés si énormes et si nombreux! » Mais il lui fut répondu : « Afin que vous en soyez convaincu, vous resterez muet jusqu'à votre mort et Dieu ne vous donnera l'usage de la langue qu'aux jours de fête pour célébrer ses louanges. » C'est ce qui arriva exactement. David devint un grand saint. — Quelle pensée consolante pour nous! Lorsque nous arrivons à ces paroles : « *Je crois la rémission des péchés*, » rappelons-nous l'infinie miséricorde de Dieu, reconnaissons combien il est bon, lui qui pour nous sauver, ne refuse jamais le pardon au cœur repentant; car il a pardonné aussi à la Madeleine; il a exaucé la prière du larron sur la croix et à nous il a donné l'espérance du pardon.

(*Gr. Cat.* 5e *q.*)

Le pouvoir de remettre les péchés dans le sacrement de pénitence a été donné aux évêques et aux prêtres de l'Eglise catholique, qui ont reçu juridiction ; car c'est à ceux-là seulement qu'il a été dit : « Les péchés seront remis à qui vous les remettrez. » (*S. Jean*, 20, 23.) — « Si vos liens ne sont pas encore rompus, dit saint Athanase, allez trouver les disciples de Jésus-Christ, qui peuvent les rompre, en vertu du pouvoir qu'ils ont reçu du Sauveur par ces paroles : « tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié au ciel. »

Pratique. Dans l'Eglise nous pouvons obtenir le pardon et la rémission de nos péchés : quel bonheur, quelle consolation pour nous tous ! C'est pourquoi remerciez Dieu de tout votre cœur, de ce qu'il vous a accordé une si grande grâce par son Eglise ; mais aussi ne négligez pas d'employer fidèlement les moyens requis et de remplir consciencieusement les conditions prescrites ! Aimez à vous confesser souvent, et faites-le toujours avec une préparation convenable, afin qu'il vous soit dit aussi : « Soyez consolé, mon fils, vos péchés vous sont remis. »

Comparaisons

Dans les Indes il y a une herbe, appelée *Cha* qui fortifie et nourrit tout le corps, en purifiant l'estomac. — La confession est pareille à cette herbe salutaire, puisqu'elle purifie le cœur du pécheur et rend à son âme la première beauté et une vigueur nouvelle. Les Indiens cueillent le *Cha* avec le plus grand soin, et s'en servent tous les jours ; et que font les chrétiens ?

« La fréquente confession est une mine précieuse qui recèle les plus grands trésors pour l'âme ; c'est là qu'elle se purifie, qu'elle se guérit, se fortifie dans le service de Dieu, et c'est pourquoi vous ne devez pas omettre de vous confesser, une fois que le temps fixé est venu, quel que soit l'empêchement qui se présente. Confessez-vous d'abord, puis

allez à votre besogne qui ne s'en fera que mieux. » (*S. Philippe de Néry.*)

« Quiconque a pris du poison, est perdu, s'il n'a hâte de s'en débarrasser par un vomitif. C'est pourquoi ne balancez pas longtemps, si vous avez eu le malheur d'avaler du poison soit par votre propre faute soit par la malice des autres. Empressez-vous de le rejeter et de vous délivrer de cet ennemi mortel que vous portez dans le sein. Le péché est le poison le plus dangereux, rejetez-le de votre âme par la confession. » (*S. Anastase.*)

« Le cerf que la flèche a blessé, connaît l'herbe qu'il doit appliquer sur sa blessure pour la guérir et en faire tomber le trait. L'hirondelle connaît la plante qui doit rendre la vue à ses petits, quand ils sont devenus aveugles dans le nid. Et vous pécheur, vous savez que la confession guérit et vous refusez d'en faire usage. » (*Tert. lib. de Virg.*)

ONZIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« *La résurrection de la chair.* »

(*Gr. Cat.* 1-2^{e} *q.*)

Après la mort, l'âme de l'homme se sépare du corps et paraît devant le tribunal de Dieu ; mais le corps retourne à la terre. « La poussière rentre dans la terre d'où elle est sortie, et l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné.» (*Eccl.* 12, 7.) Ces paroles signifient donc que tous sans exception nous devons mourir, comme l'apôtre S. Paul le dit : « il est décidé que l'homme mourra une fois. » (*Epît. aux Hebr.* 9, 27.) — Or la mort est la suite du péché, « *la mort est le salaire du péché* », (*Epît. aux Rom.*) donc nous devons mourir, *puisque tous nous avons péché en Adam.* « C'est par le péché que la mort est venue dans le monde. » (*Epît. aux Rom.* 5, 12.)

Le riche et le solitaire.

Un homme riche s'était bâti un palais où tout était disposé

et meublé avec une grande magnificence; lorsque l'édifice fut achevé et complétement en ordre, il y entra, espérant d'y vivre heureux pendant de longues années encore. Quiconque voyait ce palais, ne pouvait assez exprimer son admiration, aussi bien sur la beauté de son architecture que sur les facilités et les commodités qu'il offrait dans tout son ensemble. Un jour le propriétaire y introduisit un saint solitaire afin que lui aussi pût exprimer son admiration et le féliciter de son bonheur. Sur la demande que le riche lui fit, s'il ne trouvait rien à blâmer dans l'édifice, ou s'il trouvait comme les autres visiteurs, que tout était très-bien, le saint homme lui répondit: « Vraiment cette habitation est bien disposée sous tous les rapports, mais il y a une porte de trop, et que vous devriez faire murer. » Quand l'autre lui eut demandé quelle était cette porte, il reçut pour réponse: « C'est celle par laquelle passera votre cadavre; car aussi longtemps que vous laisserez celle-là ouverte, il est impossible que votre bonheur dure éternellement, et ce qui n'est pas éternel ne peut donner le vrai bonheur. » Le solitaire, que voulait-il exprimer par là? Sinon cette grande vérité: *que nous devons mourir tous sans exception.*

Nous devons tous mourir.

C'était, armé de cette pensée, que le jeune gentilhomme Naguori, put continuer d'habiter le paisible monastère de S. Bernard à Clairvaux. En effet, lorsque son père, exaspéré au dernier point, menaça de mettre le feu à tous les coins de l'abbaye, si son fils ne revenait, celui-ci sortit et vint lui dire: « Je suis tout prêt à vous accompagner, mais à condition que vous fassiez ce que je désire. » — « Désire ce que tu veux, dit le père, et tu l'auras. » Alors le jeune homme: « Dans la seigneurie que vous possédez, règne une certaine coutume, une coutume très-ancienne; si elle n'était pas en vogue, je voudrais m'y établir de tout mon cœur. » Le vieux père se vanta hautement et jura par tout ce qu'il avait de plus cher, d'abroger cette coutume si vieille qu'elle fût, s'il consentait à venir avec lui. Le jeune homme répondit:

« Cette coutume, mon père, c'est que dans votre seigneurie, les jeunes gens meurent aussi bien que les vieillards. Aussi longtemps que cette coutume n'aura pas disparu, je n'y retournerai point. » Le père se calmant alors, respecta la noble vocation de son fils et le laissa libre de suivre la résolution qu'il avait prise.

Personne ne sait ni le jour ni l'heure.

Il y a quelques années plusieurs gais compagnons étaient attablés dans le cabaret d'une ville du Haut-Palatinat, parlant et buvant à qui mieux mieux. Or la conversation vint à tomber sur la mort et l'incertitude de son heure. — « Sans doute, dit l'un d'eux, déjà d'un certain âge mais encore bien vigoureux, on ne sait pas l'heure de la mort, mais du moins je suis assez hardi pour affirmer que je ne mourrai pas aujourd'hui. » Quelques-uns lui répondirent que quant à cela, on ne pouvait pas même en être certain, puisqu'un coup de sang ou quelque accident imprévu pouvaient survenir à l'instant et mettre un terme à sa vie. L'autre, persistant dans son idée, alla jusqu'à parier qu'il ne mourrait pas ce jour-là. — Insensiblement la conversation changea de tournure; on rit, on causa assez tard, lorsqu'enfin, celui qui avait parlé si hardiment, se leva pour retourner chez lui. Il souhaita à toute la compagnie la bonne nuit et le revoir jusqu'au lendemain. Deux minutes après on entendit dans la salle la chute d'un corps pesant à l'extérieur. Tous coururent dehors avec des lumières; et que virent-ils? Leur camarade étendu mort au pied de l'escalier. Dans l'obscurité, il était tombé des degrés et s'était fracassé le crâne. Tous les spectateurs se séparèrent pensifs et silencieux, et se disaient à la vue de ce cadavre, en retournant chez eux: « Le divin Sauveur a bien dit vrai: « Vous ne savez ni le jour ni l'heure. » (*Voyez Philotée*, 16e *année*.)

(*Gr. Cat.* 3e *q.*)

C'est pour les motifs les plus sages que Dieu nous a caché l'heure de notre mort; c'est 1) *afin de le respecter* et de *le craindre* d'autant plus *comme le maître suprême de la*

vie et de la mort; 2) *afin de nous tenir à tout moment prêts pour la mort*, et c'est dans ce dessein que le divin Sauveur nous a dit: « tenez-vous donc prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas. » (*S. Luc.* 12, 40.) Aussi S. Bernard nous donne l'avis suivant: « Puisque vous n'êtes en sûreté ni en aucun lieu, ni en aucun temps, et que la mort vous épie de toutes parts, soyez donc prudents et attendez-la aussi partout; » 3) *afin de diminuer la terreur qui accompagne la pensée de votre prochaine dissolution.* Qui ne redouterait en effet la mort? Le juste même tremble devant elle. Quelle ne fut pas l'affliction du roi Ezéchias, quand il vit approcher le jour de sa mort? Et cependant il avait arraché le peuple de Dieu à l'idolâtrie, renversé les statues des faux dieux et leurs autels, ramené les lévites et les chantres dans le temple du Seigneur, enfin il s'était conduit de manière à ce que l'Ecriture-Sainte dit de lui : « Le roi Ezéchias fit tout ce qui était agréable aux yeux de Dieu. » Et néanmoins, en se rappelant ses péchés, sur son lit de mort, il se tourna du côté du mur et pleura amèrement. Pourquoi? « C'est que sa vie et ses actions, dit S. Jérôme, avaient été celles d'un homme et non d'un ange. » Combien des personnes ne trembleraient pas durant une grande partie de leur vie, à la pensée de la mort, si elles savaient longtemps d'avance qu'elles mourraient d'une manière tragique, par exemple de la main d'un assassin, etc.?

Les vierges sages et les vierges folles.

Que nous devons à chaque moment nous tenir prêts à mourir, c'est ce que notre divin Sauveur nous montre dans cette belle parabole si connue des cinq vierges sages et des cinq vierges folles; nous allons la reproduire: « Le royaume du ciel sera semblable à dix vierges, lesquelles prirent leurs lampes, et s'en allèrent au-devant de l'époux et de l'épouse.

Cinq d'entr'elles étaient folles et cinq étaient sages. Les cinq folles, prenant leurs lampes, n'emportèrent pas d'huile, mais les sages avaient pris de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes; et comme l'époux tardait à venir, elles sommeillèrent toutes, et s'endormirent. Or, vers minuit un cri s'entendit: Voilà que l'époux vient, sortez au-devant de lui. Alors toutes ces vierges se levèrent, et elles apprêtèrent leurs lampes. Et les folles dirent aux sages: donnez-nous de votre huile; car nos lampes s'éteignent. Mais les sages répondirent: De peur que nous n'en ayons pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Et pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva; et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces, et la porte fut fermée. Or, à la fin vinrent les autres vierges, disant: Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais lui répondit: Je vous dis en vérité, je ne vous connais point. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure. » (*S. Matth.* 25, 1, 13.)

(*Gr. Cat.* 4^e *q.*)

Nous devons surtout nous préparer à la mort en évitant soigneusement le péché et en menant une vie vertueuse. Si nous vivons *bien*, nous mourrons *bien*, nous mourrons saintement, car la mort est l'écho de la vie. Si la vie a dit: « Bien! » la mort répondra: « Bien! » -- Si la vie a crié: « Mal! » l'écho répondra: « Mal! » — La vie a-t-elle dit: « Ciel! » l'écho répètera: « Ciel! » Mais a-t-elle crié: « Enfer! » quel autre cri y répondra que celui d' « Enfer? » — La mort est le sceau de la confirmation de la vie. Si le sceau représente un *ange*, la cire portera l'empreinte d'un *ange;* s'il représente un *démon*, celui-ci paraîtra à son tour sur l'empreinte.

De quelle manière l'empereur Maximilien se préparait à la mort.

L'empereur Maximilien I, dans les dernières années de sa vie, se fit préparer un cercueil doublé à l'intérieur de pla-

tines de fer et qui pesait beaucoup. Partout où il voyageait, il le transportait avec lui, et comme personne ne savait ce qui y était renfermé et qu'à cause de sa pesanteur on le soupçonnait de contenir un immense trésor, il disait en riant: « Je porte cette caisse avec moi afin de conserver une chose qui est d'un grand prix à mes yeux, » voulant entendre par là son corps. Quand il contemplait ce cercueil, on lui entendait dire souvent: « Pourquoi te glorifier, Maximilien? Pourquoi ambitionner un bonheur encore plus grand? Tu te trouves à l'étroit au milieu de tant de provinces, et cette étroite demeure te renfermera un jour! » (*Hapsbourg.* 1, *p.* 147.)

(*Gr. Cat.* 5-7^e *q.*)

Après la mort, le corps sera confié à la terre; mais il n'y demeurera pas toujours; car *au dernier jour* Dieu le réveillera et le réunira pour jamais à l'âme dont la mort l'avait séparé. Ce dogme de foi est exprimé dans l'onzième article du Symbole, par ces mots: « Je crois la résurrection de la chair. » Ce point de notre foi est confirmé par plusieurs textes et le témoignage de l'Ecriture. Ainsi il est dit dans l'Evangile de S. Jean: « L'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu — Et ceux qui auront bien fait en sortiront pour la résurrection à la vie; mais ceux qui auront fait mal pour la résurrection du jugement. » (5, 28, 29.) Et dans le prophète Daniel: « La multitude de ceux qui dorment dans la poussière de la terre s'éveillera; les uns pour la vie éternelle; et les autres pour l'opprobre. » (12, 2.) S. Paul écrit également: « Comme Jésus-Christ est ressuscité, nous ressusciterons également, sans cela votre foi est vaine et vous êtes encore dans le péché. » (1 *Epît. aux Cor.* 16, 17.) Le prophète Ezéchiel et l'évangéliste S. Jean nous décrivent tout au long dans leurs saintes visions, la résurrection de la chair. (*Ezéch.* 37, — *Apoc.* 21, 11-13.) Nous ap-

puyant sur les témoignages clairs et évidents de l'Ecriture, nous pouvons donc dire avec raison: « Nous sommes plus assurés de nous lever un jour de notre tombeau, que de nous lever de notre lit. » Il ne nous est pas permis par conséquent de douter de la résurrection de la chair, en regardant comme impossible que les corps tombés en poussière reviennent à la vie; car remarquez bien que par l'effet *de la toute-puissance divine,* nos membres réduits en poussière peuvent être aussi aisément réveillés à la vie, qu'ils purent autrefois y être appelés du sein du néant. C'est pourquoi S. Paul écrivait aux Corinthiens: « Mais quelqu'un dira: comment les corps ressusciteront-ils, et avec quels corps reviendront-ils? Insensés que vous êtes, ce que vous semez ne prend point vie, s'il ne meurt auparavant, etc. » (*Epît. aux Cor.* 15, 35 *et suiv.*)

L'esprit fort et le sage.

Un esprit fort qui ne croyait ni à l'éternité, ni à la résurrection des morts, fit un jour parade de ses principes incrédules au milieu d'une société distinguée. Il croyait surtout avoir battu en brèche le dogme de la résurrection et concluait par ces mots: « Que vous êtes sots de croire à une résurrection des morts! Ne voyez-vous pas que les vivants meurent? et comment pouvez-vous croire alors que les morts vivront? » Un homme d'esprit lui répliqua: « Et toi, tu me sembles bien niais! crois-tu à la création? — Eh bien, si une chose qui n'existait pas autrefois, vit, pourquoi donc ce qui vivait un jour ne pourrait-il pas vivre de nouveau? » Et toute la compagnie d'applaudir à cette réponse si juste.

Possibilité de la résurrection.

Dieu peut-il nous ressusciter? Voici comment Tertullien répond à cette question: « Dieu peut tout; et si vous étiez tenté de douter qu'à sa voix cette chair réduite en poudre, dévorée par les bêtes, engloutie par les flots, dispersée par

les vents, puisse redevenir un corps, reportez-vous à l'instant de la création, et vous n'aurez plus de peine à croire. Ce monde, qui la veille n'existait pas, comment a-t-il été produit....? Et vous-mêmes, ô hommes! qu'étiez-vous avant d'être hommes? Rien. Pourquoi donc celui qui vous a appelés du néant à l'existence ne pourrait-il pas vous y ramener quand il le voudra? Qu'y aurait-il de nouveau? Vous n'étiez pas et vous êtes; vous ne serez plus, et vous recommencerez d'être. Expliquez-moi, si vous le pouvez, le mystère de votre création, et je vous expliquerai celui de votre résurrection. Sera-t-il plus difficile de redevenir ce que vous étiez déjà, que d'être ce que vous n'aviez pas encore été? Certes, c'est quelque chose de plus grand de produire que de réparer, de donner l'être que de le rendre, de bâtir une maison que d'en relever les ruines; pour la réparer vous avez des matériaux, pour la construire vous n'avez rien. Dieu a voulu commencer par ce qu'il y a de plus difficile, afin qu'il ne vous en coûtât pas de croire ce qui l'est moins. (*Apol. c.* 48. *Voyez aussi l'admirable traité du même Père: de resurrect. carnis.*)

Une preuve frappante de la possibilité de la résurrection.

Dans la main entièrement desséchée d'une momie égyptienne on trouva, il y a quelques années, un oignon tout sec, à peine reconnaissable. On le mouilla et en peu de temps il se mit à germer. On le mit en terre, et cet oignon qui, depuis plus de deux mille ans, avait été enterré avec ce cadavre humain, revint à la vie, reverdit de nouveau et se leva par dessus terre. Or si Dieu a déposé dans le corps chétif d'un oignon d'Egypte une *telle force de résurrection*, lui serait-il impossible de mettre cette même force dans d'autres corps qui sont bien plus riches de vie que ce misérable légume? (*Schubert.*)

Comparaisons.

« Vous avez en vous-même une image de la résurrection: Vous tombâtes malades, vous perdîtes votre chair et vos

forces; mais grâces à Dieu la santé vous fut rendue et avec elle, votre mine florissante et vos forces. Vous n'avez point vu, comment votre chair disparut, ni comment elle revint. Vous vous êtes dit : cela s'est fait au moyen des aliments et des sucs qui se sont changés en sang. Mais ce changement qui l'a opéré, n'est-ce pas Dieu? » (*S. Théophilacte.*)

« En hiver, les arbres semblent morts, mais au printemps ils germent de nouveau, verdissent et fleurissent; et le corps de l'homme n'aurait pas de printemps? » (*Minutius Felix.*)

« Le papier si beau, si fin, si blanc, on le fait de chiffons sales et déchirés. Or si l'on peut transformer ces mauvais chiffons en papier aussi beau, combien à plus forte raison la puissance divine pourra-t-elle transformer la poussière des cadavres en corps vivants et lumineux? » (*Scriver.*)

« Chaque jardin, chaque campagne et chaque prairie est comme un livre, où la moindre petite feuille nous parle de la résurrection du tombeau et d'une vie nouvelle. De même que les graines de semence sont jetées dans les plates-bandes des jardins, et les graines de blé dans les sillons des champs, de même les hommes sont semés dans les tombeaux. Ces semences et ces graines de blé redeviennent vivantes dans la terre, déposent leur espèce de linceul et s'élèvent bientôt de terre, sous la forme d'une fleur brillante ou d'un épi doré; c'est ainsi que les hommes se lèveront un jour dans le cimetière, ce jardin ou ce champ du Seigneur. Chaque fleur dans les jardins, chaque épi dans la campagne, chaque brin d'herbe dans les prairies, vous dit: « ô homme, je *suis ressuscité!* tu ressusciteras aussi, comme le maître de la vie est ressuscité. »

« Chaque matin réveille à une vie nouvelle le monde enseveli dans la nuit et le sommeil. C'est ainsi que poindra un jour le véritable matin où tous ceux qui dorment dans les tombeaux entendront la voix: « *réveillez-vous!* » Celui qui verrait pour la première fois le soleil disparaître à l'horizon, pourrait à peine croire qu'il reparaîtra de nouveau,

et cependant voyez ! il se lève chaque jour avec un nouvel éclat et une égale majesté dans l'azur des cieux. C'est ainsi que tous les justes qui reposent dans la tombe se lèveront et brilleront comme le soleil. »

Quand l'hiver dépose son linceul,
La nature renaît à la vie ;
Celle-ci serait-elle ravie
Eternellement à l'homme seul? (*Munch.*)

(*Gr. Cat.* 8e *q.*)

Les motifs pour lesquels nos corps ressusciteront sont surtout les suivants : 1) *Afin que le corps ait part aux récompenses ou aux châtiments,* puisqu'il a eu part aux bonnes actions ou aux mauvaises, et voilà pourquoi S. Paul a dit : « Nous devons tous comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû à ses bonnes ou à ses mauvaises actions pendant qu'il était revêtu de son corps. » (2 *Epît. aux Cor.* 5, 10.) « Bien souvent, dit Louis Du Pont, on rend ici-bas les plus grands honneurs au corps quand on l'enterre, tandis que l'âme est condamnée devant le tribunal de Dieu ; d'un autre côté, maintes fois le corps est jeté en terre d'une manière méprisable, tandis que l'âme se trouve au sein de la gloire et de la félicité. Mais puisque l'âme et le corps ont en même temps servi ou n'ont pas servi Dieu, il est juste qu'il y ait un jour où l'un et l'autre soient jugés ensemble.

2) *Afin que le triomphe de Jésus-Christ sur la mort soit complet.* « Après que ce corps de mort aura été revêtu de l'immortalité, dit S. Paul, cette parole de l'Ecriture sera accomplie : « la mort a été absorbée dans la victoire; ô mort où est ta victoire? » (1 *Epît. aux Cor.* 15, 54-55.)

(*Gr. Cat.* 9-10ᵉ *q.*)

Personne d'entre nous ne sera excepté de cette résurrection ; *tous les hommes, les bons aussi bien que les méchants ressusciteront.* « L'heure vient où *tous* ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu. » (*S. Jean* 5, 28.) Mais tous les corps ne ressusciteront pas dans le même état ; les corps des méchants seront misérables, tandis que les corps des bons seront resplendissants et semblables au corps glorifié de Jésus-Christ. C'est pourquoi l'Ecriture sainte dit : « Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés, (*glorifiés*) » (1 *Epît. aux Cor.* 15, 51.) et « Jésus-Christ changera notre corps misérable et le rendra conforme à son corps glorieux. » (*Epît. aux Phil.* 3, 21.) Comme le soleil dans un ciel pur, ainsi les justes brilleront dans le royaume du Père céleste, avec un merveilleux éclat. La lumière les inondera, elle sera leur vêtement, leur parure. Mais les pécheurs qui se sont souillés par toute espèce d'impuretés et d'ignominies, apparaîtront tout autrement au dernier jour. Ils seront à eux-mêmes une source de ténèbres et de tourments. Autant il y a de différence entre la douce splendeur du soleil et les noires ténèbres de la nuit, autant il y en aura entre la résurrection des justes et celle des pécheurs. Les qualités qui seront exclusivement propres au corps des justes, sont surtout les quatre suivantes : 1) l'*incorruptibilité ou l'impassibilité.* « Le corps est semé corruptible, dit S. Paul, mais il se lèvera *incorruptible.* » (1 *Epît. aux Cor.* 15, 42.) 2) *La clarté.* « Il est semé dans l'ignominie, et il ressuscitera dans la *gloire.* » (*Ibid.*) 3) *L'agilité.* « Il est semé dans la faiblesse, et il ressuscitera dans la force. » (*Ibid.*) 4) *La subtilité, la spiritualité.* « Ce qui est mis en terre est un corps animal, et ce qui ressuscitera sera un corps spirituel. » (*Ibid.*) — Voilà aussi pourquoi l'Eglise catho-

lique rend au corps des défunts des honneurs particuliers, en les enterrant en *terre sainte ou bénite* (1), au milieu de prières et de différentes cérémonies symboliques.

Glorification du corps après la mort.

« Le corps est semé dans l'ignominie et il ressuscitera dans la gloire, » c'est-à-dire dans la clarté. C'est ce que put contempler de ses propres yeux Romuald, le fils du duc de Ravenne, lorsque, au rapport de S. Pierre Damien, il se rendit un jour, pendant les années de sa jeunesse, dans une église où l'on gardait le corps du célèbre évêque et martyr saint Apollinaire; prosterné devant ces restes précieux, il pria avec ardeur et fit vœu de se consacrer à Dieu, si ce saint

(1) Les infidèles eux-mêmes ont une grande vénération et un profond respect pour les asiles où reposent les morts. C'est M. Pelletan, archiprêtre de la cathédrale d'Alger, qui écrivait ainsi le 15 mars 1843 : « A Alger, chaque vendredi, ne voyons-nous pas l'arabe, le musulman, errer pensif dans son cimetière, déposer sur une tombe vénérée ou chérie des bouquets de fleurs, des branches de bois ; enveloppé de son burnous, il s'asseoit auprès d'elle, y passe des heures entières dans une attitude rêveuse, immobile; plein d'une tristesse douce et recueillie, on dirait qu'il entretient, avec les âmes de ceux qu'il regrette, des communications intimes, mystérieuses... Mais à nous, chrétiens, à nous que la foi, que l'éternelle vérité de Dieu nourrit, éclaire, quel culte particulier, quelle révérence profonde doivent inspirer les restes de nos pères, de nos frères morts dans cette même foi ! Oh ! souvenons-nous des premiers fidèles, souvenons-nous des martyrs, souvenons-nous des catacombes ! Le cimetière pour nous, c'est la terre où germe invisiblement la moisson des élus; c'est le monde endormi de l'intelligence, abrité pendant son sommeil au sein de la nature toujours jeune et toujours féconde; la foule des morts pressés sous ces croix, sous ces fleurs éparses, c'est la foule qui se lèvera un jour pour prendre possession de l'avenir infini dont la séparent quelques touffes de gazon. Aussi combien vive, combien maternelle a toujours été la sollicitude de l'Eglise à cet égard. Elle veut que la terre où doit reposer la dépouille de ses enfants soit une terre bénite et consacrée; elle la purifie avec l'hysope et son eau sainte; elle y appelle par ses humbles supplications, les bénédictions de celui qui dispose à son gré des choses visibles et invisibles, des âmes et des corps ; elle veut que la croix s'élève dans son sein, que ses enfants reposent en paix à son ombre en attendant le grand réveil; comme d'un temple et d'un sanctuaire, elle en bannit les jeux, les bruits, et jusqu'aux pas des indifférents ou des oisifs. »

onfesseur de la foi comme un signe d'agréation de son vœu, se montrait visiblement à ses yeux. Or pendant que le pieux jeune homme était encore absorbé dans la prière, S. Apollinaire se trouva tout à coup sous ses yeux, revêtu de ses habits pontificaux et environné d'une lumière surnaturelle. Chaque fois que dans la suite, Romuald, le thaumaturge et le dominateur spirituel de son siècle, voyait se lever le soleil, il lui semblait, disait-il, que l'éclat de cet astre était comme la pâle lueur d'une lampe, à côté de la splendeur du rayonnant Apollinaire. D'ailleurs le Seigneur l'avait dit en parlant des Saints : « Ils brilleront comme le soleil dans le royaume de mon Père. » (*Veith.*)

Chez plusieurs pieux serviteurs et servantes de Dieu, cette glorification se manifestait déjà dans leur corps immédiatement après la mort. En voici deux exemples.

S. Lydwine à l'état de glorification.

Un des faits les plus merveilleux de ce genre, nous le rencontrons dans la vie de la célèbre vierge, sainte Lydie ou Lydwine de Schiedam. Victime des plus affreuses maladies, sans cesse en proie aux plus horribles souffrances qu'elle supportait avec une admirable patience, sans se permettre le moindre adoucissement, elle unissait à ces misères corporelles une si grande élevation et aménité de caractère, qu'une foule de personnes venaient souvent se presser autour de son misérable lit de paille placé dans une hutte ; et, au lieu de sentir du dégoût à la vue d'un tel spectacle de misères et de souffrances, elles n'y éprouvaient que les plus douces jouissances, comme si une atmosphère céleste les eut environnées. Son regard pénétrait dans la profondeur des consciences et sa parole émouvait et agitait les pécheurs les plus endurcis. Les ducs de Hollande et de Bourgogne, les grands du royaume, les évêques, les bourgeois allaient la trouver pour recevoir de sa sagesse des conseils et des leçons. A ses pieds on déposait les dons les plus riches, mais comme elle ne voulait rien en garder et qu'elle distribuait tout avec prudence aux pauvres, elle devint la providence du pays. Néan-

moins dans ses derniers moments, comme pour mettre le sceau à toutes ses épreuves, elle fut abandonnée de tout le monde, et n'eut personne pour recueillir son dernier soupir. Elle mourut seule dans sa pauvre cabane, le mardi de Pâque de l'année 1434; le prêtre lui-même qui la visitait d'ordinaire, n'avait pu venir à son agonie à cause d'un empêchement. Mais combien fut grand l'étonnement de tous ceux qui s'approchèrent du lit de la défunte! Tous les ulcères qui l'avaient tourmentée si longtemps, avaient disparu; son corps était devenu frais et gracieux comme celui d'une adolescente, son visage avait la blancheur des lis et rayonnait d'un tel éclat que les yeux en étaient éblouis et comme aveuglés. Bientôt les populations de Rotterdam, de Leyde et de beaucoup d'autres villes accoururent en foule pour contempler cette grande merveille, dans laquelle la Providence montrait au monde entier ce que c'est que la pureté de l'homme spirituel, et combien est grande la gloire qui lui est promise. (*Veith.*)

Autre exemple d'un corps glorifié.

Après que S. François d'Assise eut remis son âme à Dieu, tout ce qu'il y avait de défectueux dans son corps, se transforma; les rides de la vieillesse disparurent et firent place à la fraîche beauté de la jeunesse; ses yeux étaient si naturels et si transparents que personne ne pouvait croire qu'il fut mort; le peuple accourut en foule pour le voir; c'était vraiment l'image d'un corps glorifié. Louis de Blois qui rapporte ces faits dit qu'on ne vît jamais rien de plus merveilleux, à peine y pouvait-on croire ses yeux; et le corps de ce saint fondateur des frères-mineurs conserva cette beauté, sans éprouver la décomposition ordinaire.

Comparaisons.

« La chenille est une image de la glorification du corps durant l'éternité. » Qui soupçonnerait dans la chenille un papillon léger et brillant? Qui pourrait reconnaître sous ces deux formes une seule et même créature, si l'expérience

n'était là pour le prouver? Le changement s'opère d'abord lentement et semble une destruction; l'insecte ne s'éveille qu'après sa complète formation. Le voilà qui s'élance à la lumière, toute sa structure est changée; au lieu de ces grossières feuilles dont il se nourrissait d'abord, il ne savoure plus que la rosée embaumée scintillant dans le calice doré des fleurs. Au lieu de ramper péniblement, il vole avec la légèreté de l'oiseau sans se fatiguer. — Comme la chenille a déposé son premier vêtement pour en prendre un autre beaucoup plus beau, ainsi vous revêtirez aussi un corps mille fois plus beau, si vous êtes du nombre des élus. » (*Munch.*)

« Le même corps ressuscitera, mais il n'aura plus sa faiblesse primitive, il sera incorruptible et ennobli. Conséquemment nous n'aurons plus besoin de degrés pour monter, d'aliments pour nous nourrir; car notre corps sera *spiritualisé*. Les justes brilleront comme le soleil. Si Dieu a donné à quelques petits insectes la propriété de luire comme des diamants durant les nuits d'été, combien plus, s'il le veut, ne peut-il pas faire luire et rayonner le corps des hommes! En effet le juste conservera son corps mais transformé en un corps céleste, afin qu'il puisse entrer en communication avec les anges dans le paradis. » (*S. Cyril. Hieres. Catéch.* 18. *N.* 8.)

(*Gr. Cat.* 11^e *q.*)

La croyance à la résurrection de la chair doit 1) nous inspirer l'horreur du mal, *afin de garder notre corps en toute honnêteté et de ne pas en abuser pour le péché;* c'est pourquoi l'Apôtre nous dit: « Glorifiez, et portez Dieu dans votre corps; » (1 *Epît. aux Cor.* 6, 20.) car celui-ci sera éternellement récompensé ou puni avec l'âme.

Louis du Pont

Pensait fréquemment au jour de la résurrection générale, et au moment solennel où Dieu réunira pour toujours l'âme au corps, afin que celui-ci participe aux récompenses ou aux châtiments éternels de l'âme; pénétré d'une sainte terreur, il s'écriait alors: « En considération de cette vérité je

veux exciter ma chair à se soumettre à l'esprit, puisqu'elle sera citée avec lui au tribunal du souverain Juge, le jour de la résurrection.

2) *Cette croyance doit nous exciter et nous engager à supporter avec une patience toute chrétienne les souffrances corporelles et même la mort.*

Exemples tirés de la Bible.

Quelle consolation, quel calme ne goûtait pas le saint homme Job, au milieu de ses plus rudes épreuves! Ce qui lui procurait ce calme, ce courage et cette consolation, c'était la pensée de la résurrection et de la rémunération future. Aussi s'écriait-il: « Au dernier jour, je *ressusciterai* et je serai de nouveau revêtu de ma peau, et je verrai encore le Seigneur dans ma chair; cette espérance repose en mon sein. » (*Job.* 19, 25-26.)

Quels tourments n'endurèrent pas les frères Machabées! On leur extirpa la langue, on leur coupa les pieds, on leur arracha la peau, on les mit sur des brasiers ardents. Mais ces héros de la foi demeurèrent fermes comme des rochers. Or qu'est-ce qui leur donnait cette force, cette constance, cette fermeté? La pensée de la résurrection future. C'est ce qu'ils reconnurent devant le tyran Antiochus; car ils lui dirent: « O le plus méchant des hommes! tu peux nous faire mourir en la vie présente; mais le Roi du monde nous ressuscitera à la résurrection de la vie éternelle, nous qui mourons pour ses lois. » (2 *liv. des Mach.* 7. 6.)

Pourquoi les Saints moururent-ils si consolés?

C'était uniquement parce qu'ils considéraient la mort comme un passage à une vie meilleure et à la résurrection bienheureuse. Un prêtre espagnol, S. Joseph Aviolo, qui avait travaillé toute sa vie à son salut et à celui du prochain, remarquant qu'il allait mourir bientôt, se rendit dans la maison d'un simple ouvrier qu'il connaissait bien et lui dit: « Mon cher ami, soyez assez bon pour me prêter votre lit, afin que je puisse m'y coucher, car je sens que je vais mou-

rir bientôt! » Il alla donc se coucher sur le lit emprunté et s'affaiblit à vue d'œil. Les voisins vinrent lui rendre visite et pleurèrent en voyant sa maladie et les souffrances cruelles qu'elle lui occasionnait. Mais il souriait doucement et leur disait, le contentement sur les lèvres : « Mes chers amis, je vous en prie, au lieu de vous attrister réjouissez-vous ! Car Dieu me ressuscitera à une vie nouvelle et me recevra dans son royaume, où je bénirai à jamais son nom, où je pourrai chanter éternellement des hymnes de louanges ! » Il fit venir ensuite quatre enfants de chœur avec une harpe; ceux-ci se mirent à chanter et le moribond unissait à leurs chants suaves sa faible voix, les yeux fixés sur le crucifix et soupirant avec la plus vive ardeur après son Jésus. Ce fut en chantant que le saint remit son âme entre les mains de son doux Sauveur, le 22 mars 1703. —Saint Nicolas de Lombardie, un simple frère lai qui, dès sa jeunesse, s'était exercé dans la pratique des bonnes œuvres, souffrait d'inexprimables douleurs dans sa dernière maladie, mais, par amour pour son divin Sauveur, il ne murmurait pas la moindre plainte ; sa figure rayonnante de joie, exprimait l'ardent désir qu'il avait d'entrer dans les célestes demeures ; et quand vint le moment suprême, il s'écria tout ravi : « Mes amis ! au paradis ! au paradis ! » et sur cela il s'endormit doucement, tandis qu'une auréole de lumière environnait son visage. Les frères venus dans sa cellule pour l'ensevelir et réciter l'office des morts, se mirent à chanter tous d'une voix, l'hymne du *Te Deum laudamus !* comme pour remercier Dieu d'avoir repris dans un doux sommeil son pieux serviteur. (*Bède Weber. Sermons au peuple tyrolien.*)

Quand Thomas Morus, le chancelier d'Angleterre, qu'on avait injustement condamné à mort, et qui expira comme un saint sur l'échafaud, dut attendre encore quelques jours avant d'être exécuté, il dit: « Qu'est-ce que la mort? Qu'importe d'ôter un vêtement? Car le corps enveloppe notre âme comme un vêtement, et je le dépose maintenant pour le reprendre un jour, plus brillant et plus glorieux. »

3) *Le dogme de la résurrection doit nous consoler enfin à la mort de nos amis,* afin que nous ne nous abandonnions pas à des pleurs, à des gémissements et à une tristesse excessive, et « que nous ne nous affligions pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance. » (1 *Epît. aux Thess.* 4, 12.) « Ne plaignons pas ceux qui se sont endormis dans le Seigneur, dit S. Cyprien, mais soupirons après eux. Il ne convient pas de prendre de sombres habits de deuil, quand ils sont revêtus au ciel de robes blanches. » Qu'il sied mal à un chrétien de s'affliger outre mesure à la mort de ses parents et de ses amis, les païens eux-mêmes devraient le faire rougir.

Les peuples de la Thrace.

S. Ambroise dans son ouvrage: « De la foi en la résurrection, » raconte que les peuples de la Thrace pleuraient à la naissance d'un homme et poussaient des gémissements plaintifs, tandis qu'ils se réjouissaient à sa mort et entonnaient des chants d'allégresse. Ils croyaient, et avec raison, qu'il fallait plaindre celui qui entrait dans le monde où tout n'est que misère, et quand il quittait ce lieu d'exil et de tristesse, se réjouir de le voir délivré de tant de maux. « Or, ajoute S. Ambroise, si des peuples barbares plongés dans les ténèbres du paganisme et n'ayant aucune connaissance de la glorieuse résurrection qui nous attend, pensaient ainsi, quelles doivent être alors les pensées de ceux qui sont éclairés des lumières de la foi et qui connaissent le bonheur qu'il y a de mourir dans la grâce de Dieu! » — Partant de cette idée, le Sage a dit: « Le jour de la mort est préférable à celui de la naissance. »

Pratique. « Un jour vient où les justes sortiront du sépulcre pour la résurrection à la vie, et les méchants pour la résurrection du jugement. » (*S. Jean*, 5, 29.) Cette pensée ne doit-elle pas nous engager vivement à nous lever dès maintenant d'entre les morts et à mener une vie juste, pure et sainte? « Si nous nous levons ici-

bas d'entre les morts, dit S. Ambroise (*in Ps.* 1.) nous nous lèverons aussi plus tard parmi eux. Si en ce monde nous ne sommes pas comme des ossements arides, mais si au contraire nous recueillons la rosée de la parole divine et les fruits du Saint-Esprit, nous vivrons aussi en ce moment solennel. » C'est pourquoi, n'abusez jamais de vos yeux, de votre langue, de vos mains et de vos autres membres pour faire le mal, mais « consacrez-les au service de la justice pour vous sanctifier, » (*Epît. aux Rom.* 6, 19.) afin qu'ils reçoivent aussi un jour la récompense de la justice!

L'héroïque Martyr de la foi.

S. Jacques surnommé le mutilé reçut l'ordre de ses persécuteurs de renier avec sa langue son divin Sauveur, de répandre avec les mains de l'encens devant les faux dieux, et de fouler aux pieds l'image de Jésus crucifié; mais il résista à ces ordres impies et dit avec une sainte intrépidité à ses bourreaux: « Comment voulez-vous m'engager à abuser de mes membres qui sont consacrés au service de mon Dieu? Vous n'avez qu'à m'arracher la langue, qu'à me couper les mains et les pieds, mais je ne renierai jamais mon Seigneur et mon Dieu. » Alors commença le martyre qui dura neuf heures. On lui arracha l'un membre après l'autre. Mais au milieu de ces indicibles tortures, le généreux et patient confesseur de la foi, s'écriait avec une sainte joie: « Allez, ma main! allez, mon pied! allez, ma langue! Au jour du jugement quand les morts ressusciteront, le Créateur tout-puissant saura bien vous retrouver et vous réunir pour former un tout glorieux. Vous avez suivi le Seigneur, et le Seigneur vous en récompensera! » Heureux, si au dernier jour nous pouvons adresser les mêmes paroles à nos membres!

DOUZIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« *Et la vie éternelle.* » *Ainsi soit-il.*

(*Gr. Cat.* 1e *q.*)

Après la résurrection de la chair tous entendront le souverain Juge prononcer la sentence finale. Les méchants iront au feu éternel, « *mais les justes entreront dans la vie éternelle.* » (*S. Matth.* 25, 46.) Ainsi au dogme de la résurrection de la chair succède le dernier article du Symbole, qui nous enseigne, 1) qu'après cette vie il y a une autre vie qui dure éternellement, 2) que dans cette vie les justes jouiront d'un bonheur sans fin. « Il n'y a pas le moindre doute, dit S. Chrysostôme, que Dieu a préparé aux siens une autre vie beaucoup meilleure, et plus heureuse que la vie présente. S'il n'en était pas ainsi, il n'aurait pas permis que tant de criminels vécussent ici-bas dans la joie, et tant d'hommes vertueux dans l'affliction et les misères. Mais puisqu'il a préparé un autre monde, où les uns recevront le châtiment de leurs crimes, et les autres la récompense de leurs vertus, Dieu permet que ceux-ci soient éprouvés par les souffrances et que les autres vivent dans l'abondance et la joie. » La saine raison est en ceci d'accord avec la foi.

Il y a une vie éternelle ; c'est la consolation et la récompense des justes.

Lorsque les païens conduisaient saint Pion à la mort, sachant le sort qui lui était réservé, il s'en alla tout joyeux et content. Ils lui demandèrent pourquoi il avait tant d'empressement d'aller là où l'on devait traîner forcément les autres. « Vous vous trompez, leur répondit-il, je ne vais pas à la mort, mais *à la vie.* » Combien ses paroles étaient vraies, c'est ce que prouva son corps quand déjà la mort l'avait atteint. En effet après qu'on l'eut suspendu au moyen de clous à des poutres et qu'on eut allumé du feu sous ses

pieds, on le laissa mourir seul. Quand le feu fut éteint, les bourreaux retournèrent au lieu du supplice et trouvèrent, il est vrai, le corps inanimé du saint Martyr, mais le feu l'avait laissé tout à fait intact et son visage avait conservé *les couleurs et l'expression* de la vie.

Nous lisons d'une pieuse mère qu'au moment où son fils Symphorien, encore à la fleur de l'âge, allait être conduit au martyre, elle l'excita à confesser courageusement sa foi, en lui disant: « Mon cher enfant! souvenez-vous de la *vie éternelle;* contemplez les cieux et celui qui règne au-dessus des cieux ; la vie ne vous sera pas arrachée, mais elle sera changée en une vie meilleure. »

Nous lisons dans la vie de S. Jean, patriarche de Jérusalem, qu'un jour un homme riche vint le trouver et lui remit une grosse somme d'argent, le priant de la distribuer aux pauvres; en même temps il se recommanda aux prières du saint pontife et l'invita, puisqu'il en avait déjà aidé un si grand nombre par ses prières, à demander à Dieu de longues années de vie pour son fils unique. En effet le pieux patriarche demanda à Dieu une longue vie pour l'enfant de l'homme riche, mais néanmoins ce fils chéri mourut trente jours après. L'autre s'en plaignit amèrement et dit: « J'avais donné tant aux pauvres, j'avais recommandé la vie de mon enfant aux prières d'un saint homme, et la mort vient de me l'enlever! » Un ange lui apparut alors en songe et lui adressa ces mots: « Vous désiriez que votre fils jouît d'une longue vie, eh bien! il *a obtenu la vie éternelle.* » Que ces paroles de l'ange sont consolantes pour tous les parents dont les enfants meurent jeunes! qu'elles sont consolantes pour les justes puisque, après cette vie courte, passagère et misérable, nous attend une vie meilleure, une vie éternellement heureuse!

(*Gr. Cat.* 2e *q.*)

Cette vie ou cette félicité éternelle des justes consiste: 1) *à voir Dieu, tel qu'il est et à lui être uni par la plus étroite charité.* « Maintenant, dit l'Apôtre, nous ne voyons Dieu que comme dans un miroir et sous des images

obscures, mais alors nous le verrons face à face. » (1 *Epît. aux Cor.* 13, 12.) « Alors nous le verrons tel qu'il est » dit S. Jean. (2 *Epît.* 3, 2.)

Désir de S. Augustin de voir Dieu.

Dans le pressentiment de l'ineffable félicité qu'il y a de contempler Dieu, S. Augustin s'écriait en soupirant: « Je sais, ô mon Dieu! que nul mortel, aussi longtemps qu'il vit ne peut vous voir. Faites-moi donc la grâce de mourir, afin que je puisse vous voir! Si vous ne voulez pas encore que je meure, j'accepte avec joie votre arrêt. Combien minime est la perte de la lumière terrestre! Adieu forêts et prairies, montagnes et vallées, jardins et lacs; que m'importe si je ne vous vois plus, pourvu que je voie éternellement celui qui nous a créés! »

2) *A jouir par la vision et l'amour de Dieu, de tous les biens, des joies et de la gloire éternelle en compagnie de tous les anges et des saints.* « Là, Dieu essuiera les larmes de leurs yeux. La mort ne sera plus, ni le deuil, ni les cris, ni la douleur. » (*Apoc* 21, 4.) — « Ils seront enivrés de l'abondance de votre maison; vous les abreuverez, (O Seigneur!) du torrent de vos délices. » (Ps. 35, 9.) « Ils recevront le royaume d'honneur et le diadème de gloire de la main du Seigneur. » (Sag. 5, 17.) — « Que possèdera l'âme du juste dans le doux paradis? » se demande S. Bonaventure, et il répond : « la santé sans maladie, la jeunesse sans vieillesse, le rassasiement sans dégoût, la liberté sans esclavage, la beauté sans difformité, l'immortalité sans souffrance, l'abondance sans privation, la paix sans trouble, la sûreté sans crainte, la science sans bornes, l'honneur sans tache, la joie sans tristesse. — Là, continue le docteur séraphique, les justes sont heureux par l'agrément du lieu qu'ils possèdent, par la joyeuse société dont ils font partie, par la gloire du corps qui les honore, par le

monde qu'ils ont méprisé, par l'enfer auquel ils se sont soustraits. — Saint Anselme nous montre la félicité des saints par la comparaison suivante: « Les jouissances des bienheureux ressemblent à un océan. De même que le poisson y est entièrement environné d'eau, de même l'âme du juste est plongée dans les joies; joies intérieures, joies extérieures, joies en haut, joies en bas, joies partout et rien que joies. »

Le missionnaire mourant.

Un pieux et fidèle serviteur de Dieu, qui, comme missionnaire, avait fait le sacrifice de toutes les aisances de la vie et même de sa santé, était étendu sur son lit de mort et souriait doucement, malgré les souffrances que lui causait une cruelle maladie. Lorsqu'on lui demanda pourquoi il était si content et souriait au milieu de ses douleurs, il répondit: « J'ai lu autrefois, que Socrate se réjouissait de sa mort parce qu'il espérait voir Homère, Hésiode et d'autres grands hommes; combien plus n'ai-je pas raison de me réjouir puisque je suis certain de voir mon divin Sauveur Jésus-Christ, tous les patriarches, les prophètes, les apôtres et les saints qui ont vécu sur la terre! — O mon Dieu! qu'elle est consolante cette pensée: je verrai Jésus-Christ et tous ses saints, et je vivrai éternellement dans leur compagnie? » — Si la seule pensée de la compagnie des saints est si consolante et si douce, quel bonheur ne doit-ce pas être de jouir réellement de leur société!

(*Gr. Cat.* 3ᵉ *q.*)

Vraiment, nous ne pouvons ni comprendre ni expliquer ce que c'est que l'éternelle félicité des cieux; sa grandeur surpasse tout ce qu'on peut dire ou imaginer. Car « l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. » (1 *Epît. aux Cor.* 2, 9.) — « Cette gloire, dit S. Augustin, cette beauté, cette ma-

jesté, qui fera notre bonheur est au-dessus de toutes les paroles, de tous les sentiments, et de toutes les pensées; ce que Dieu prépare à ses amis, surpasse toute croyance, l'emporte de loin sur notre espérance et notre amour, sur nos désirs et nos souhaits. Cette félicité on peut bien l'obtenir, mais on ne peut assez l'estimer; elle peut être méritée, mais non décrite. » Et S. Bernard dit : « la félicité des saints sera trop grande, pour qu'on lui assigne une mesure, trop multipliée, pour qu'on la compte, trop infinie, pour qu'on lui indique des bornes, trop précieuse, pour qu'on l'estime à sa valeur. »

Personne n'est en état de dépeindre la gloire céleste.

Dieu avait laissé entrevoir à S. Catherine de Sienne, dans une de ses extases, un rayon de la gloire céleste. Quand la Sainte fut revenue à elle, elle s'écria: « j'ai vu des merveilles! j'ai vu des merveilles! » Son confesseur lui ordonnant alors de déclarer avec plus de précision ce que Dieu lui avait montré, elle répondit: « Je ferais un crime si je prétendais vouloir en faire une description; car des paroles humaines sont impuissantes à exprimer le prix et la beauté des trésors célestes. »

(*Gr. Cat. 4^e q.*)

Cependant les Saints dans le ciel ne jouiront pas *tous d'un égal* degré de bonheur, mais « chacun recevra selon son travail, » (1 *Epît. aux Cor.* 3, 8.) c'est-à-dire selon ses mérites. Car celui qui sème peu, dit S. Paul, moissonnera peu; et celui qui sème abondamment, moissonnera abondamment. » (2 *Epît. aux Cor.* 9, 6.)

Au ciel il y a différents degrés de gloire.

La foi et la raison nous disent que, parmi les Saints dans le ciel, il doit y avoir une grande différence. « Autre est l'éclat du soleil, écrit S. Paul, autre est la clarté de la lune, autre est la clarté des étoiles; et entre les étoiles, l'une est

plus brillante que l'autre. Il en est de même de la résurrection des morts. » (1 *Epît. aux Cor.* 15, 41-42.) « Dans la maison de mon Père, » dit Jésus-Christ, « il y a plusieurs demeures. » (*S. Jean* 12, 2.) Ainsi voilà une maison et plusieurs demeures, une félicité et plusieurs degrés de félicité, une qui est inférieure, une autre plus élevée, une troisième très-élevée. Ainsi, de même que d'après les paraboles de l'Evangile, la semence jetée en terre produit des résultats différents, ici trente fois, là soixante fois, et plus loin au centuple ; de même que dans le commerce l'un a gagné cinq talents, l'autre six ; de même que le roi après la victoire récompense différemment ses fidèles serviteurs, et donne, d'après la mesure de leur zèle et de leurs mérites, aux uns le gouvernement de cinq villes, aux autres de dix ; de même que dans le royaume des cieux, selon l'Apocalypse, plusieurs places différentes sont désignées, et que le Père éternel a préparé à l'un une place à la droite de Jésus-Christ, à l'autre une place à sa gauche, de même aussi la mesure et le degré de sainteté de chacun différera dans le ciel. Chacun sera récompensé selon ses œuvres, selon la mesure des mérites qu'il a amassés durant sa vie mortelle, selon la mesure de grâce sanctifiante qu'il a acquise. Comment pourrait-il se faire qu'un petit enfant qui vient de mourir de suite après son baptême, possédât la même gloire que S. Etienne qui se laissa lapider par amour pour Jésus-Christ? que le larron qui se convertit au dernier moment de sa vie sur la croix, jouît d'une gloire égale à celle des apôtres S. Pierre et S. Paul? Qui ne sait que les neuf chœurs des anges sont différents en gloire, et que les enfants des hommes sont destinés à occuper les places laissées vides par les Anges déchus? Que Marie la reine des cieux surpasse infiniment en gloire tous les Saints? (*La couronne céleste.*)

(*Gr. Cat.* 5-7e *q.*)

Comme les *justes* vivront *éternellement dans un bonheur inexprimable*, ainsi les impies, à savoir ceux qui meurent dans l'inimitié de Dieu ou en état de péché

mortel, vivront éternellement, mais *d'une vie sans grâce et sans joie, d'une vie misérable et pleine de souffrance en enfer*, d'une vie qui n'en est pas une proprement, mais qui mérite plutôt d'être appelée, une mort affreuse. Voilà aussi pourquoi l'Ecriture-Sainte appelle cette vie, *une seconde mort*, *la mort éternelle*. « Les lâches, les incrédules, les abominables, les homicides, les fornicateurs, les empoisonneurs, les idolâtres et tous les menteurs auront leur part dans l'étang brûlant de feu et de souffre qui est la *seconde mort*. » (*Apoc.* 21, 8.) — L'existence de l'enfer et de sa nature nous est exposée en différents endroits de l'Ecriture. L'enfer y est dépeint comme *un lieu de souffrance* (*S. Luc.* 16, 28.), où les damnés sont torturés nuit et jour durant toute l'éternité; » (*Apoc.* 20, 10.) comme un lieu de *supplices sans fin;* « Les damnés iront au *supplice éternel;* » (*S. Matth.* 25, 46.) comme *un feu inextinguible*. « Il vaut mieux que vous entriez dans la vie éternelle, n'ayant qu'un pied, que d'en avoir deux et d'être précipité dans l'enfer, dans *ce feu qui ne s'éteint pas*, » (*S. Marc.* 9, 44.) comme *des ténèbres extérieures* où il n'y a que pleurs et grincements de dents. « Les enfants du royaume seront jetés dans les *ténèbres extérieures;* là seront les pleurs et *les grincements de dents*. » (*S. Matth.* 8, 12.) S'appuyant sur les paroles de l'Ecriture-Sainte, l'Eglise catholique a toujours enseigné l'existence de l'enfer, et condamné les hérétiques qui essayaient de la nier. Mais qui oserait nier encore l'enfer, en voyant les forfaits de tant d'impies, qui extérieurement sont souvent les plus heureux, les plus puissants et les plus considérés des hommes dans la société, où leurs crimes et leurs enfamies demeurent fréquemment impunis?

Un prêtre français devant le tribunal révolutionnaire.

Au lieu d'apporter toute espèce de preuves pour démon-

trer qu'il y a réellement un enfer, nous nous contenterons de citer la réponse énergique qu'un prêtre français, le curé d'Ampelais, donna aux juges révolutionnaires de Lyon. Ils lui demandèrent en ricanant: « *Crois-tu à l'enfer?* » — «Eh? Comment, répondit-il, pourrais-je en douter, en voyant et en considérant ce qui se passe? J'aurais été incrédule, que je serais devenu croyant. » Rien ne prouve mieux, en effet, l'existence d'une vie de châtiments, que l'impunité dont les méchants jouissent dans celle-ci.

(*Gr. Cat.* 8-9e *q.*)

Il y a donc un enfer, et *les peines de l'enfer*, *les supplices des damnés* y sont terribles; autant il y a d'impossibilité à décrire le bonheur des élus au ciel, autant il y en a, à retracer toutes les peines que les damnés doivent souffrir en enfer. Les principales peines sont les suivantes:

1) *Les peines intérieures et le désespoir* au souvenir de tout le mal qu'ils ont fait et des grâces nombreuses dont ils ont abusé. « Là seront les pleurs et les grincements de dents. » (*S. Matth.* 8, 12.)

Les peines intérieures et le désespoir des damnés.

Voici comment ce supplice est décrit au livre de la Sagesse: « Alors (au jugement général, et lorsque les impies seront dans le lieu de la damnation) les justes se soulèveront contre ceux qui les ont tourmentés.... A cette vue les impies seront troublés, et, dans un grand effroi, ils s'étonneront de ce salut inespéré et soudain. Ils diront en eux-mêmes, se repentant et gémissant dans l'angoisse de leur esprit: Les voilà ceux que nous avions en mépris, et qui étaient l'objet de nos outrages! Nous insensés, nous estimions leur vie une folie, et leur fin un opprobre; et les voilà comptés parmi les fils de Dieu, et leur partage est entre les Saints! Nous avons donc erré hors de la voie de la vérité et la lumière de la justice n'a pas lui à nos yeux, et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé sur nous. Nous nous sommes lassés dans

la voie d'iniquité et de perdition, et nous avons marché par des chemins difficiles, et nous avons ignoré la voie du Seigneur. Que nous a servi l'orgueil? Que nous a procuré l'ostentation des richesses? Toutes ces choses ont passé comme l'ombre, comme le courrier qui se hâte, et comme le vaisseau qui fend la mer agitée, qui ne laisse après lui aucune trace et aucun sentier dans les flots; ou comme l'oiseau qui traverse les cieux, et dont on ne peut distinguer la voie, mais seulement le bruit des ailes quand il frappe l'air léger, et s'ouvre ainsi une route dans le ciel: il a agité ses ailes, il a disparu; et après, nul vestige de son passage; ou comme la flèche lancée vers un but sépare l'air qui se réunit aussitôt, et sa route est inconnue. Ainsi nous sommes nés, et soudain nous avons cessé d'être, et nous n'avons donné aucun signe de vertu, et nous avons été consumés dans notre malice. — *Tel est le langage des réprouvés en enfer.* (*Liv. de la Sagesse.* 5, 1-14.)

2) *Une tristesse et une désolation inexprimables*, pour avoir perdu de leur propre faute le bonheur du ciel (*S. Luc.* 13, 25.) et s'être privés à jamais de la vue de Dieu. « L'enfer est épouvantable, dit S. Bernard, (*Lib.* 5, *de Consid.*) son nom réveille le frisson de la terreur, son souvenir nous écrase; mais tout ce qu'il y a de plus terrible c'est la privation de la vue de Dieu, privation qui est aussi grande que Dieu lui-même. »

Une comparaison de S. Jean Damascène.

Le plus grand supplice des damnés c'est d'être pour toujours privés de la vue de Dieu. S. Jean Damascène nous le montre dans la comparaison suivante: « Un aveugle, si florissante que soit sa santé, si grande que soit sa fortune, est toujours un homme malheureux qui mérite toute notre compassion. La seule douleur qu'il éprouve de ne pas pouvoir contempler, une fois au moins, ce magnifique univers, est si grande, qu'il s'en plaint sans cesse et que la vie n'est pour lui qu'un enchaînement de chagrins et de regrets. Par

là nous pouvons comprendre ce que doivent souffrir ceux qui sont exclus de la vision de Dieu et ne pourront jamais voir le Bien suprême, l'infinie beauté de Dieu dans sa source. Ils sont tourmentés d'une manière qui surpasse tout ce que notre imagination peut se figurer, outre le feu allumé par le souffle de la colère divine, qui les brûle sans s'éteindre jamais. » (*S. Jean Damascène Lib.* 3.)

3) *L'affreuse compagnie des démons et de tous les réprouvés.* Car en enfer brûle ce « feu éternel qui a été préparé pour *le démon et ses anges.* » (*S. Matth.* 25, 41.) A tout cela il faut ajouter que

4) *Les damnés au milieu des supplices et des tourments les plus insupportables, n'ont pas l'espoir de les voir cesser ou diminuer;* car « leur feu ne s'éteindra point et leur ver ne mourra pas. » Cette durée éternelle des peines de l'enfer est clairement exprimée aussi bien par l'*Ecriture-Sainte* que par la *doctrine de l'Eglise.* En effet, dans l'Ecriture il est parlé plusieurs fois d'un « *feu éternel,* » d'un « *supplice éternel,* » (*S. Matth.* 25, 41-46.) d'un feu inextingible « leur ver ne meurt pas; et le feu ne s'éteint point, » (*S. Marc.* 9, 44-45.) et dans l'Apocalypse il est dit: « la fumée de leurs tourments montera *durant toute l'éternité.* » (*Apoc.* 14, 11.) L'hérésie qui prétendait que les peines des démons et des damnés finiraient un jour, a été condamnée solennellement par la voix infaillible de l'Eglise. Aussi tous les SS. Pères fournissent de nombreux témoignages en faveur du dogme de l'éternité des peines en enfer. Ainsi S. Grégoire le Grand écrit: « Aux damnés est réservée une mort qui ne meurt pas, une fin qui ne finit pas, une cessation qui ne cesse pas; car leur mort vit, leur fin commence toujours, leur cessation ne cesse jamais. » S. Bonaventure exprime cette vérité en deux mots d'une effrayante énergie: « En enfer il y a une vie toujours

mourante et une mort toujours vivante. » Minutius-Felix avait dit avant lui : « Les peines de l'enfer sont sans bornes et sans mesure. Le feu y dévore les membres et les renouvelle, il les consume et il les nourrit. »

Le mauvais riche et le pauvre Lazare.

Au milieu de leurs tourments les damnés n'ont aucune espérance de les voir diminuer ou cesser. Cette terrible vérité, Jésus-Christ nous la met sous les yeux dans une parabole bien connue. « Un homme était riche, dit-il, vêtu de pourpre et de lin, et donnait tous les jours de magnifiques repas. Et un homme nommé Lazare mendiait couché à sa porte et couvert d'ulcères, souhaitant de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche, et personne ne lui en donnait ; mais les chiens venaient et léchaient ses ulcères. Or, il arriva que ce pauvre mourut, et qu'il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Et le riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer. Or, levant les yeux lorsqu'il était dans les supplices, il vit de loin Abraham, et Lazare dans le sein d'Abraham. Et, s'écriant, il dit : Abraham, mon père, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare afin qu'il trempe l'extrémité de son doigt dans l'eau, et qu'il rafraîchisse ma langue, parce que je suis tourmenté dans ces flammes. Et Abraham lui dit : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu les biens dans votre vie, et Lazare les maux. Or, maintenant celui-ci est consolé, et vous tourmenté. Et de plus, entre vous et nous il y a un abîme, et ceux qui le veulent, ne peuvent passer d'ici vers vous, ni venir ici du lieu où vous êtes. » Et le riche dit : « Je vous conjure, père Abraham, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père, car j'ai cinq frères ; afin qu'il les avertisse, et qu'ils ne viennent pas dans ce lieu de supplices. » Et Abraham lui dit : « Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. » « Ils ne les écouteront pas, Abraham, mon père ; mais si quelqu'un des morts va vers eux, ils feront pénitence. » Or, Abraham dit : « S'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes,

ils ne croiront pas quand même quelqu'un des morts ressusciterait. » (*S. Luc.* 16, 19-31.)

Les peines de l'enfer sont éternelles.

Le célèbre missionnaire Bridaine, prêchant un jour le carême à Avignon, avait pris pour sujet d'un de ses sermons : l'éternité de l'enfer. « Qu'est-ce l'éternité? s'écria-t-il de sa voix tonnante, le savez-vous? L'éternité c'est une pendule dont le balancier dit et redit sans cesse ces deux mots seulement, dans le silence des tombeaux : *Toujours, toujours!* — Jamais, jamais ! Et pendant ces effroyables révolutions, des millions de réprouvés s'écrient : « Quelle heure est-il? » et d'autres millions répondent : « l'Eternité ! »

(*Gr. Cat.* 10^e *q.*)

Oui, les peines des damnés doivent durer éternellement, 1) parce que l'injure faite à la majesté infinie de Dieu exige de sa justice *un châtiment qui soit sans fin;* 2) parce que tous ceux qui meurent dans le péché, restent *éternellement endurcis dans le péché;* car, le péché demeure comme inclination, lors même que l'acte ne puisse plus être accompli. » (*Innocent.* III.) S. Augustin dit : « Quoiqu'en enfer il y aura l'aiguillon du remords, il n'y aura pas néanmoins d'amélioration dans la volonté. L'iniquité y est ponctuellement punie et néanmoins les réprouvés ne pourront ni aimer ni désirer la justice. » 3) Parce que Dieu, en vertu de sa sainteté ne déteste pas moins le mal qu'il n'aime le bien; et par conséquent il punit éternellement le crime, comme il récompense éternellement la vertu. 4) Parce que l'éternité des peines de l'enfer est un moyen efficace pour détourner les hommes du mal, surtout en secret. C'est pourquoi S. Chrysostôme a dit : « Dieu, même en créant l'enfer, nous fit une grâce, puisque par là il veut nous empêcher d'être méchants. »

Le Jurisconsulte et le Théologien.

Un docteur en droit ne pouvait comprendre comment *un seul péché mortel* qui parfois avait été commis en un instant, fut puni *éternellement par l'enfer ;* il croyait ne pouvoir concilier cette sévérité avec la justice de Dieu. A cela un théologien lui répliqua : « Et pourquoi pas donc? La justice humaine n'agit-elle pas de même? Un assassin dont le crime a été quelquefois commis dans l'espace d'un instant, n'est-il pas puni de la peine de mort qui le sépare éternellement de la société civile et du genre humain ?»

Combien facilement on perd le ciel par un péché.

Un roi de Thrace, appelé Lysimaque, marcha avec une puissante armée contre un autre roi nommé Dromachites. Pendant sa marche, il arriva avec ses troupes dans une contrée déserte et sablonneuse où il ne put découvrir la moindre source pour étancher la soif qui le brûlait. Environné de toutes parts d'ennemis, il était menacé de mourir s'il ne trouvait quelque filet d'eau bienfaisante. On eut beau chercher et sonder le terrain, on ne rencontrait que des couches sablonneuses ; il fallait donc se résigner à mourir de soif, car impossible de se faire un passage à travers les colonnes ennemies qui formaient une chaîne immense. Dans cette extrémité, Lysimaque se vit obligé de faire à Dromachites les plus humbles propositions afin qu'il le laissât passer avec ses troupes exténuées, se résignant à accepter toutes les conditions qui lui seraient offertes. Son adversaire, connaissant sa position critique, lui proposa les conditions suivantes : Lysimaque aura la vie sauve, pourvu qu'il renonce à ses états et consente à se rendre comme esclave et sujet. Quelque exagérées que fussent ces conditions, l'infortuné prince les accepta et Dromachites lui envoya un vase d'eau. Mais à peine Lysimaque l'eut-il vidé et étanché sa soif, qu'il se mit à pleurer, à gémir et à se lamenter : « O Dieux ! s'écria-t-il, qu'ai-je fait? Pour une gorgée d'eau, j'ai vendu mon royaume ! Pour quelques gouttes, je me suis rendu esclave, moi qui naguères étais un roi puissant. » — Ce que fit ce roi idolâtre

avec son royaume et sa vie, beaucoup d'hommes le font encore aujourd'hui quand il s'agit du bonheur éternel; combien n'en est-il pas qui donnent le ciel pour *un péché* qu'ils n'estiment même pas; combien sont éternellement damnés, parce qu'ils n'ont pas voulu renoncer à une chose souvent insignifiante. Comme l'esclave Lysimaque ils gémiront, ils se lamenteront aussi en enfer et diront: « Pour un peu d'eau j'ai vendu mon royaume et je suis devenu l'esclave de mon ennemi; pour une bagatelle j'ai perdu le ciel et je suis descendu dans les abîmes de l'enfer! » Ainsi le paradis que l'on peut gagner aisément, se perd aussi aisément.

Quel est donc le plus grand insensé?

Un jour un vieux père du désert fut interrogé par ses disciples, qui lui demandèrent quel était le plus grand insensé du monde, et il répondit: « C'est celui qui commet un péché grave et qui échange ainsi un moment de plaisir contre une éternité de supplices; car qui sait, si Dieu lui donnera la grâce de se repentir sincèrement? Les plus grands insensés, en second lieu, sont ceux qui se mettent au lit en état de péché mortel, sans avoir fait un acte de contrition parfaite avec la ferme résolution de se confesser à la première occasion. »

(*Gr. Cat.* 11e *q.*)

Comme il y a différents degrés de bonheur chez les justes dans le ciel, ainsi il y a différents degrés de peines chez les damnés en enfer; car chacun y souffrira selon la mesure de ses péchés et l'abus des grâces qui lui avaient été accordées. « Il sera rendu à chacun selon ses œuvres et l'on exigera beaucoup de celui à qui l'on a donné beaucoup. » (*S. Luc.* 12, 48.)

(*Gr. Cat.* 12e *q.*)

Il est encore à remarquer que tous ceux qui seront damnés, le seront *par leur propre faute;* car tous les

hommes peuvent se sauver s'ils veulent correspondre aux grâces nombreuses que Dieu leur accorde. En effet n'est-il pas dit dans l'Ecclésiastique : « Devant l'homme sont la vie et la mort, le bien et le mal ; ce qui lui plaira, lui sera donné? » (15, 18.) S. Paul écrivait à Timothée : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés ; car il n'y a qu'un Dieu et un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme, qui s'est livré lui-même pour la rédemption de tous. » (1 *Epît.* 2, 4-6.)

Duns Scott et le paysan.

Elle est donc fausse et ridicule cette parole de ceux qui disent : « Si Dieu veut me sauver, je puis faire de mon côté tout ce que je veux, je serai sauvé ; mais si Dieu veut me damner, toutes mes bonnes œuvres ne serviront de rien. » Pour montrer toute la fausseté de ce raisonnement nous emprunterons un trait à la vie du célèbre docteur Duns Scott de l'ordre des Franciscains. Un jour donc, il fut rencontré en chemin par un paysan qui jurait et blasphémait comme un démon, parce que ses bœufs refusaient d'avancer. Le religieux réprimanda gravement le campagnard à cause de son langage odieux et lui mit sous les yeux le danger de se damner éternellement s'il continuait de se livrer à cette coupable habitude. Mais notre homme n'en fut que plus exaspéré et répondit avec un stupide orgueil : « Que viens-tu me prêcher et me parler de damnation éternelle ? Si Dieu a résolu de me sauver, comme il doit le savoir dès maintenant, puisqu'il sait tout, j'irai infailliblement au ciel quoi que je fasse ; mais s'il a résolu de me damner, tout ce que je pourrai faire ou omettre ne servira de rien, car je serai infailliblement réprouvé. Ainsi peu importe que je blasphème ou non. » L'homme de Dieu, après l'avoir écouté patiemment, lui répondit : « Mon frère, s'il en est comme vous dites, pourquoi venir ici avec vos bœufs pour labourer vos champs ? Pourquoi ensemencer vos terres, pourquoi même vous fâcher contre vos bœufs? Si Dieu a résolu de vous donner une abondante

moisson, puisqu'il sait d'avance tout ce qui arrivera, cela aura lieu, que vous labouriez, que vous ensemenciez ou non, que vous fassiez travailler vos bœufs ou non. Si au contraire il a résolu de ne pas vous accorder de moisson, vous n'en aurez pas, malgré toutes vos peines et vos sueurs. Vous n'avez qu'à essayer; retournez chez vous, laissez vos terres en défriche, et quoique j'ignore ce que Dieu a résolu, je puis vous assurer que vous ne récolterez pas un épi de blé. Apprenez donc, que Dieu a résolu de vous accorder seulement ses fruits, à condition que vous fassiez le travail nécessaire pour en gagner, et Dieu a résolu de même de vous sauver à condition que vous observiez ses commandements, mais il vous réprouvera si vous menez une vie coupable. » A cette démonstration si claire, le paysan se rendit et se proposa de changer de vie. (*Dr Brunner.*)

Comparaison.

« Quelques-uns disent : si je suis destiné au ciel, j'y irai, quand même je commettrais le péché ; mais si je suis destiné à l'enfer, j'y irai aussi; tout ce que je ferai ne servira de rien ; donc je n'ai pas besoin d'éviter le péché et d'acquérir des mérites. — Ce raisonnement est faux par sa base et complétement absurde. C'est comme si quelqu'un disait : Dieu voit et sait si l'année prochaine je ferai ma récolte ou non; donc il est inutile de labourer et d'ensemencer mes terres. S'il veut que je récolte, cela se fera, et s'il ne le veut pas, cela ne se fera pas non plus. Ou bien, c'est comme un malade qui dirait : « Si Dieu a résolu que je meure, je mourrai infailliblement, s'il n'a pas résolu que je meure, je ne mourrai pas non plus; donc je n'ai besoin ni de médecin ni de médecine. — Si Dieu sait que vous moissonnerez, il sait également que vous ensemencerez et que vous labourerez vos terres, afin de pouvoir y moissonner ; donc il faut que vous ensemenciez et que vous labouriez. Or Dieu sait de même que si vous devenez saint, cela se fera par de bonnes œuvres; donc il faut que vous les pratiquiez ; et s'il sait que vous serez un jour damné, il sait que ce sera à cause de vos péchés ; conséquemment

vous devez les éviter. Ainsi l'abus de votre liberté, votre mauvais vouloir, et votre conduite coupable voilà les causes de votre damnation. » (*Marchant.*)

(*Gr. Cat.* 13-14e *q.*)

Nous avons donc examiné *les quatre fins dernières :* 1) *la mort*, 2) *le jugement*, 3) *l'enfer*, et 4) *le ciel* (dans le 12e article du symbole), et c'est un exercice éminemment salutaire pour nous, de nous rappeler souvent ces quatre fins; c'est un moyen puissant pour éviter le péché et par conséquent la damnation éternelle. « Dans toutes vos œuvres, dit le sage Sirach, rappelez-vous vos dernières fins et vous ne pécherez jamais. » (*Eccl.* 7, 40.) C'est pourquoi S. Bernard nous donne cet avis : « Pendant votre vie, descendez souvent (*en esprit*) en enfer, afin que vous ne soyez pas forcé d'y descendre après votre mort! » Et S. Ambroise nous dit : « Descendez souvent en esprit dans votre tombeau, afin que vous détourniez vos yeux de la vanité et vous vous gardiez d'offenser Dieu! Par ce moyen simple et facile vous gagnerez chaque jour une couronne immortelle aux cieux. » Un pieux écrivain ecclésiastique, Osiésius, nous adresse ces mots : « Nous devons penser *à l'heure de notre mort*, afin que nous y soyons préparés; car toute la vie de l'homme et toute sa sagesse doit être une préparation à la mort devant laquelle tous les sages trembleront un jour. — Nous devons penser *au jour du jugement*, afin de pouvoir y rendre compte de nos œuvres; car tous, qui que nous soyons, nous aurons à comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ. — Nous devons penser *à l'enfer*, afin de ne pas éprouver un jour combien est vraie cette terrible parole d'Isaïe : « leur ver ne mourra pas, et leur feu ne s'éteindra point. » — Nous devons penser *au ciel*, afin que nous ayons le désir de partager un jour la félicité et la joie

dont jouissent les saints qui aiment par-dessus tout celui qui vit et règne d'éternité en éternité! »

En toute chose considérez la fin.

Un jour, d'après ce que raconte Laërte, parut sur le marché d'Athènes Diogène le cynique comme marchand. Il y éleva une élégante boutique au-dessus de laquelle on pouvait lire ces mots tracés en grands caractères : « Ici on vend la sagesse. » Un des principaux riches de la ville ayant appris cette nouvelle, appela un de ses domestiques et lui dit : « Va-t-en demander à cet étrange charlatan, combien de sagesse il vend pour trois sesterces? » Le domestique obéit. Diogène prit d'abord l'argent et lui donna alors la maxime suivante pour son maître : « *En toute chose considérez la fin.* » Cette sentence plut tellement à ce riche athénien qu'il la fit retracer en lettres d'or sur la porte de sa demeure. — L'Eglise aussi tient en quelque sorte marché ; dans le confessional et du haut de la chaire de vérité elle débite la doctrine de la sagesse : « O homme! souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière! » — « Dans toutes vos œuvres, pensez à vos dernières fins, et vous ne pécherez jamais! » Mais il n'y en a qu'un par ci ou par là à qui cette sentence plaise, qui l'achète, qui se l'applique, qui l'inscrive, non sur la façade où sur la porte de sa maison, mais dans son cœur, qui l'y conserve et agisse d'après elle. « Ah! plût au ciel que les hommes fussent sages, qu'ils comprissent et reconnussent leur fin. » (*Eggert. La sainte Messe.*)

La tête de mort comme miroir.

Un prédicateur de l'ordre de Saint François était souvent envoyé de Paris en province pour y donner les sermons de carême. Or dans une des paroisses où il allait remplir les fonctions de son ministère apostolique, vivait une jeune fille très-coquette qui semblait avoir pris beaucoup de plaisir à écouter les instructions du bon père, mais qui n'en restait pas moins attachée aux vanités du monde. Un jour que le prédicateur était sur le point de retourner à Paris, elle le

pria de lui apporter, l'année suivante, un joli miroir. Le père le lui promit; puis en s'en allant, il se dit : « J'offrirai à cette petite sotte un miroir qui ne flattera guère sa vanité. » En effet le miroir qu'il rapporta à la jeune fille était simplement une tête de mort, reste hideux d'une enfant du monde, aussi insensée que celle qui devait se mirer dans ce miroir par excellence. « Eh bien! ma fille, lui dit le père en présentant le crâne décharné, reconnais maintenant combien tout est vanité en ce monde! Voici où se trouvaient les yeux si curieux qui jetaient partout des regards pleins de suffisance; voici la place des oreilles qui n'aimaient rien tant que d'écouter les flatteries; voici la bouche qui prononçait tant de paroles inutiles; que sont devenus tous ces instruments de la vanité? Toute cette tête avec quel orgueil ne se pavanait-elle pas? et voyez maintenant à quoi elle est réduite, contemplez cette face hideuse! » — « Assez! mon père, assez! s'écria la jeune fille pâle et consternée, vous me faites frissonner! » — Convaincue de la vanité des choses qu'elle avait estimées jusqu'alors, elle rentra en elle-même, se purifia par une confession générale et se dévoua depuis lors uniquement au service de Dieu. Il est donc bien salutaire de penser souvent aux quatre fins dernières de l'homme.

(*Gr. Cat.* 15e-16e *q.*)

Nous terminons le symbole des apôtres par ces mots : « *Ainsi soit-il !* » voulant signifier par là que nous croyons fermement tout ce qui est contenu dans les douze articles du symbole, que nous voulons vivre d'après cette croyance et y mourir.

Les derniers moments d'un saint.

Cet « *ainsi soit-il* » saint Jean Gualbert le prononça de cœur et de bouche, quand il fut étendu sur son lit de mort. Il désirait entre autres qu'on déposât dans son cercueil un testament et qu'on y inscrivît ces mots : « Moi, Jean, je crois et je confesse la foi que les apôtres ont prêchée et que les SS. Pères ont confirmée dans les quatre conciles. Quelle

consolation, quel bonheur n'est-ce donc pas pour moi! L'étoile de l'espérance me sourit; la couronne de la foi brille de loin à mes regards; car quoique je ne sois qu'un pécheur et un grand pécheur, un serviteur inutile, cependant, par votre grâce miséricordieuse, ô mon Dieu, j'ai conservé la foi dans toute sa pureté, je l'ai aimée dès mon enfance et en ce moment je prononce avec joie ces paroles par lesquelles le concile de Trente termine la confession de foi: Cette foi sainte, catholique et romaine, que je confesse librement et publiquement, et hors de laquelle il n'y a point de salut, je veux la confesser et la conserver jusqu'à mon dernier souffle de vie; ainsi me soit en aide Dieu et son saint Evangile! » (*La couronne du ciel.*)

Pratique. Vous le voyez, chrétien! du commencement jusqu'à la fin, votre foi vous apprend que vous êtes au monde pour servir Dieu et sauver votre âme immortelle. Rappelez-vous souvent que vous n'avez qu'*une* âme; que si elle est perdue une fois, elle est perdue pour toujours. Hélas! à quoi nous servent tous les plaisirs de la terre, si par là nous nous préparons une éternité de souffrances! « le plaisir d'un moment produit une éternité de tourments; à de courtes souffrances succèdent d'éternelles jouissances. » Qui donc refuserait ici-bas de souffrir, de combattre, de lutter si l'on se rappelle ces paroles de Jésus-Christ : « Le royaume du ciel souffre violence, et les violents seuls le ravissent. » (*S. Matth.* 11, 12.) Ainsi encore une fois; rappelez-vous souvent qu'il y a une éternité, un ciel et un enfer, c'est pourquoi sauvez votre âme!

L'officier et le capucin.

Le comte suédois d'Oxenstiern (Junior) rapporte le fait suivant: « Deux gentilshommes français avaient été liés de la plus étroite amitié durant leurs études académiques, mais ensuite ils s'étaient complétement perdus de vue. L'un

d'eux qui était devenu officier de la garde royale, et avait, outre la prétention d'être un homme du monde élégant, celle d'être un esprit-fort, passa un jour le Pont-neuf de Paris, lorsqu'il y fit la rencontre de deux capucins dont le plus jeune attira toute son attention. Il fit quelques pas vers lui et lui demanda quel était le nom qu'il avait porté jadis dans le monde; et voilà que cet humble enfant de saint François était précisément son ami d'enfance, son ancien condisciple. Si cordiale que fût sa joie, il ne put cependant réprimer son désappointement en le voyant ainsi accoutré, ni retenir ses plaisanteries. Il considéra d'un air de pitié, pendant quelques instants, ce froc si misérable, cette bure grossière, ces sandales à peine attachées aux pieds, puis il dit: « Mon pauvre ami! Quel sacrifice as-tu donc été faire là? Que je te plains si tu es trompé dans ton attente, c'est-à-dire s'il n'y a pas de paradis! »

Le capucin qui comprenait où en était son ami, lui répliqua aussitôt: « Quant à moi, pour autant que je connais le monde, en tout cas je n'ai pas perdu beaucoup. Mais s'il y a un ciel et un enfer, comme la religion nous l'apprend, combien alors vous êtes à plaindre! »

OMNIA SUBJECTA SUNTO JUDICIO SANCTÆ ECCLESIÆ CATHOLICÆ.

Table des matières et Questionnaire.

Pages.

PRÉFACE DE L'AUTEUR 1
AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR v

INTRODUCTION.

DE LA FIN DE L'HOMME.

Pour quelle fin, l'homme est-il au monde? 1
Notre fin dernière ne consiste-t-elle donc pas dans la possession et la jouissance des biens de ce monde? 4
En quoi consiste notre unique et vrai bonheur? 9
Pourquoi nous ont été accordés les biens de ce monde? 10
Pour quel motif, Dieu nous prescrit-il de le connaître, de l'aimer et de le servir? 14
Que deviendront ceux qui auront refusé de connaître, d'aimer et de servir Dieu? . . . . . *ibid.*
Conséquemment quelle est ici-bas la chose la plus nécessaire pour nous? 19
Que devons-nous faire pour connaître, aimer et servir Dieu, afin de parvenir ainsi au bonheur éternel? 20
Où apprenons-nous surtout à connaître les vérités de la foi, les commandements et les moyens de salut? 21
Comment appelle-t-on le livre qui contient en abrégé la doctrine chrétienne? 22
De quoi traite donc le catéchisme? . . . . . *ibid.*
Pratique 25

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA FOI.

§ I. *Notion, objet et sources de la foi.*

(*Notion de la foi.*) Qu'est-ce que la foi d'un chrétien catholique? . . 30
Pourquoi disons-nous que la foi est un don de Dieu? . . . . *ibid.*
Pourquoi disons-nous que la foi est une lumière? 31
Pourquoi disons-nous que la foi excite la volonté? 32

Pourquoi devons-nous croire tout ce que Dieu a révélé? 35
(*Objet de la foi.*) Qu'est-ce qu'on entend par révélation divine? . . 36
La révélation était-elle nécessaire? . . . . . *ibid.*
(*Sources de la foi.*) De quelle manière la révélation divine est-elle parvenue jusqu'à nous? 40
Qu'est-ce que l'Ecriture-Sainte? De quoi se compose-t-elle et que contient-elle? . . . . . *ibid.*
Suffit-il de croire seulement ce qui se trouve dans l'Ecriture-Sainte? . 42
Qu'est-ce que la tradition? . . . . . *ibid.*
De quelle manière la tradition est-elle parvenue jusqu'à nous? . . 45
Pourquoi devons-nous croire la tradition aussi bien que l'Ecriture-Sainte? 46
Conséquemment qu'est-ce que le chrétien catholique doit croire? . *ibid.*
Pourquoi est-il nécessaire que l'Eglise nous propose les vérités révélées? *ibid.*
Pourquoi connaissons-nous infailliblement par l'Eglise catholique seule ce que Dieu a révélé? . . . . . *ibid.*
N'est-il donc permis à personne d'expliquer l'Ecriture et la tradition dans un sens contraire à celui de l'Eglise? 51
Est-ce que la Bible n'est donc pas l'unique source de la foi? . . . 53
Qu'est-ce que l'Eglise a prescrit touchant la lecture de la Bible en langue vulgaire? . . . . . *ibid.*
Pratique 57

§ II. *Nécessité de la foi.*

La foi est-elle nécessaire au salut? 60
Est-ce que chaque foi rend saint? 62
Pourquoi la seule foi enseignée par Jésus-Christ rend-elle saint? . *ibid.*
Objection 64
Quelle Eglise possède la vraie foi enseignée par Jésus-Christ? . . . 65
Que doit-on en conclure au sujet des sectes non-catholiques? . . . 70
La vraie foi étant absolument nécessaire et se trouvant uniquement dans l'Eglise catholique, est-ce donc une grande grâce d'être chrétien catholique? 71
Pratique. 72

§ III. *Qualités de la foi.*

Quelles qualités doit avoir la foi? 74
Quand notre foi est-elle universelle ? . . . . . *ibid.*
Quand notre foi est-elle ferme? 76
Quand notre foi est-elle agissante? 78
Quand notre foi est-elle constante? 80
Qu'est-ce que l'apostasie ? 86
Quelles sont les causes ordinaires de l'apostasie? 88
Comment devons-nous montrer surtout que notre foi est ferme et constante? 92

Y a-t-il un signe particulier par lequel le chrétien catholique professe sa foi? 95
D'où vient l'usage de faire le signe de la croix? 97
Quand devons-nous faire surtout le signe de la croix? . . . . *ibid.*
Pourquoi faisons-nous le signe de la croix à l'Evangile? 99
Pratique 100

DU SYMBOLE DES APOTRES.

Où est contenu en abrégé ce que nous devons surtout savoir et croire? . 102
Pourquoi appelle-t-on ce symbole, symbole des apôtres? . . . *ibid.*
Quels sont les autres symboles de foi les plus connus? . . . . *ibid.*

PREMIER ARTICLE DU SYMBOLE.

« Je crois en Dieu le Père tout-puissant. »

§ I. *De Dieu.*

Qu'est-ce que Dieu? 103
Pourquoi disons-nous que Dieu est un esprit? . . . . . *ibid.*
Dieu n'ayant pas de corps, pourquoi l'Ecriture parle-t-elle des yeux, des oreilles, des mains de Dieu? . . . . . *ibid.*
Pourquoi disons-nous que Dieu est infiniment parfait? . . . . *ibid.*
Quelles sont les principales perfections de Dieu? 106
Pourquoi dites-vous que Dieu est éternel? 107
Pourquoi dites-vous qu'il est présent partout et sait tout? . . . 108
Quel effet doit produire en nous la connaissance de ces deux perfections divines? 111
Pourquoi dites-vous que Dieu est infiniment sage? 117
Pourquoi dites-vous qu'il est tout-puissant? 118
A quoi doit nous engager la foi en la sagesse et la toute-puissance de Dieu? 120
Pourquoi dites-vous que Dieu est saint? 125
Pourquoi dites-vous que Dieu est juste? 127
Quand la justice de Dieu s'accomplira-t-elle entièrement? . . . *ibid.*
A quoi doit nous engager la pensée d'un Dieu juste et saint? . . 134
Pourquoi dites-vous que Dieu est bon? 138
Pourquoi dites-vous que Dieu est miséricordieux? 139
Pourquoi dites-vous que Dieu est longanime? 141
Dieu étant si bon, si miséricordieux et si longanime, que s'en suit-il? . 144
Pourquoi dites-vous que Dieu est vrai et fidèle? 151
A quoi nous obligent la véracité et la fidelité de Dieu? . . . *ibid.*
De quelle manière sommes-nous parvenus à la connaissance de Dieu et de ses perfections? 154
Comment Dieu s'est-il surtout fait connaître aux hommes? . . . *ibid.*
Comment s'est-il fait connaître d'une manière naturelle? . . . *ibid.*
Comment d'une manière surnaturelle? 155
Y a-t-il plus d'un Dieu? 158
Pourquoi disons-nous: je crois en Dieu, et non: je crois Dieu? . . 160

§ II. *Des trois personnes divines.*

Pourquoi dites-vous : je crois en Dieu *le Père?* 162
Conséquemment combien de personnes y a-t-il en Dieu? . . . 163
Chacune de ces personnes est-elle Dieu? . . . . . *ibid.*
N'y a-t-il pourtant qu'un seul Dieu? . . . . . *ibid.*
Pourquoi ces trois personnes ne sont-elles qu'un seul Dieu? . *ibid.*
Est-ce que l'une personne n'est pas plus ancienne ou plus puissante que l'autre? . . . . . *ibid.*
N'y a-t-il donc pas de distinction entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit? . . . . . *ibid.*
En quoi consiste cette distinction des personnes? . . . . *ibid.*
Puisque le Fils est engendré du Père, et que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, comment se fait-il que l'une personne n'est pas plus ancienne que l'autre? . . . . . *ibid.*
Quelles opérations sont spécialement attribuées à chacune des trois personnes? . . . . . *ibid.*
Comment appelle-t-on le mystère d'un seul Dieu en trois personnes? *ibid.*
Sommes nous en état de comprendre le mystère de la sainte Trinité? . 170
Le dogme de la sainte Trinité est-il important pour nous? . . . 172
Pratique . . . . . *ibid.*

§ III. *De la Création et de la conservation du monde.*

« Créateur du ciel et de la terre. »

Pourquoi Dieu est-il appelé créateur du ciel et de la terre? . . . 174
Que signifie le mot créer? — Comment Dieu a-t-il créé le monde? — En combien de jours Dieu a t-il créé le monde? . . . . . *ibid.*
Pourquoi Dieu a-t-il créé le monde? 175
Que fait Dieu pour que le monde ne retombe pas dans le néant? . . 177
Comment Dieu conserve-t-il le monde? . . . . . *ibid.*
Comment gouverne-t-il le monde? . . . . . *ibid.*
Comment s'appelle le soin que Dieu prend pour conserver et gouverner le monde? . . . . . *ibid.*
Mais, si Dieu gouverne et dirige le monde, pourquoi arrive-t-il tant de maux? 180
Si Dieu prend soin de tout, pourquoi y a-t-il tant de misères et de souffrances dans le monde? 183
Objection. Pourquoi Dieu permet-il que les méchants soient souvent heureux ici bas, et les bons malheureux? 188
Conséquemment comment devons-nous accepter les épreuves? . . 190
Pratique 193

§ IV. *Des Anges.*

Dieu n'a-t-il créé que le monde visible? 197
Dans quel état Dieu a-t-il créé les anges? 198
Tous les anges demeurèrent-ils bons et heureux? . . . . *ibid.*

Quelles sont les dispositions des bons anges à notre égard? . . . 199
Comment appelle-t-on les anges donnés aux hommes pour les garder? *ibid.*
Quels sont nos devoirs envers les anges gardiens? 207
Quelles sont les dispositions des mauvais anges à notre égard? . . 209
Pourquoi Dieu permet-il que nous soyons tentés par le démon? . 211
Que devons-nous faire pour rendre inutiles les tentations du démon? . 213
Pratique 216

§ V. *Du premier homme et de sa chute.*

Quelle est la principale créature de Dieu sur la terre? 218
Comment s'appelaient les premiers hommes? . . . . *ibid.*
Comment Dieu créa-t-il Adam? . . . . . *ibid.*
De quoi forma-t-il Eve? . . . . . *ibid.*
Quel avantage Dieu accorda-t-il à l'homme en le créant? . . *ibid.*
En quoi l'homme est-il l'image de Dieu? . . . . . *ibid.*
En quoi consistent les dons naturels que Dieu lui accorda? . *ibid.*
En quoi consistent les dons surnaturels? . . . . . *ibid.*
Nos premiers parents, conservèrent-ils ces dons surnaturels? . 224
En quoi consiste surtout la gravité du péché qu'ils commirent? . 225
A quelles peines Dieu condamna-t-il Adam et Eve? 228
Nos premiers parents, perdirent-ils les dons surnaturels pour eux seuls? 230
En quoi consiste le malheur que nos premiers parents attirèrent sur tout le genre humain? . . . . . *ibid.*
Comment s'appelle le péché avec lequel nous venons tous au monde? *ibid.*
Quelles furent les suites funestes qui passèrent avec le péché originel à tous les hommes? 233
Que seraient devenus les hommes si Dieu n'eut eu pitié d'eux? . *ibid.*
Comment Dieu eut-il pitié de l'homme déchu? 235
Objection. Si personne ne peut être sauvé sans la grâce du Sauveur, comment ceux qui vécurent avant sa venue, ont-ils pu entrer au ciel? . 237
Dieu donna-t-il aussi aux gentils des grâces et des moyens pour se sauver? . . . . . *ibid.*
Pratique 240

DEUXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« Et en Jésus-Christ, son fils unique, notre Seigneur. »

Que nous enseigne le deuxième article du symbole? 243
Que signifie le nom de Jésus? . . . . . *ibid.*
Que signifie le nom de Christ? 245
Pourquoi Jésus est-il appelé Christ ou oint? . . . . *ibid.*
Pourquoi Jésus-Christ est il appelé fils unique de Dieu? . . . 248
Ne sommes-nous donc pas aussi les enfants de Dieu? . . . *ibid.*
Pourquoi Jésus-Christ est-il appelé « notre Seigneur? » 251
Pratique 252

§ I. *Jésus-Christ est le Messie promis.*

D'où savons-nous que Jésus-Christ est le Messie promis? . . . 256
Qu'ont prédit les prophètes touchant le Messie? . . . . *ibid.*
Jésus-Christ et les Apôtres en ont-ils appelé à ces prédictions? . . 261
Sont-ce seulement des prophéties qui ont été accomplies dans la personne de Jésus-Christ? 263
Quelles sont les principales figures du Messie? . . . . . *ibid.*
Pratique 265

§ II. *Jésus-Christ est vrai Dieu.*

D'où savons-nous que Jésus-Christ est vrai Dieu? 266
Que disent les prophètes touchant sa divinité? 267
Quel témoignage lui a rendu le Père céleste? 268
Qu'est-ce que Jésus-Christ a dit de lui-même? 269
Comment la divinité de Jésus-Christ est-elle confirmée par la sainteté de sa vie et de sa doctrine? 271
Comment le témoignage de Jésus-Christ est-il confirmé par des miracles? 273
Comment Jésus-Christ confirma-t-il la doctrine de sa divinité par des prophéties? 277
Comment Jésus-Christ confirma-t-il la doctrine de sa divinité p. sa mort? 278
Qu'enseignent les apôtres touchant la divinité de Jésus-Christ? . . 280
Quelle est la doctrine de l'Eglise catholique touchant la personne de Jésus-Christ? 281
Pratique 284

TROISIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie. »

Que nous enseigne le troisième article du symbole? 286
Que croyons-nous touchant Jésus-Christ, en croyant le mystère de l'incarnation? 287
Combien de natures y a-t-il conséquemment en Jésus-Christ? . . *ibid.*
Y a-t-il aussi en Jésus-Christ deux volontés distinctes? . . . *ibid.*
Y a-t-il aussi deux personnes en Jésus-Christ? 289
Pourquoi l'incarnation du Fils de Dieu est-elle attribuée à l'opération du Saint-Esprit? . . . . . *ibid.*
De qui le Fils de Dieu a-t-il reçu la nature humaine? 290
Pourquoi Marie est-elle appelée la plus pure des Vierges? . . . *ibid.*
Pourquoi Marie est-elle appelée: mère de Dieu, quoique Jésus-Christ ne lui doive que la nature humaine? 291
Jésus-Christ a-t-il eu aussi un père? 293
Pourquoi le Fils de Dieu est-il devenu homme? . . . . *ibid.*

Quelles vertus Jésus-Christ nous a-t-il enseignées par son exemple? . 294
Quel exemple Jésus-Christ a-t-il surtout donné à la jeunesse? . . 297
Pourquoi Jésus-Christ a-t-il choisi une vie si humble et si pauvre? . 298
Pratique 299

QUATRIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« A souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli. »

Que nous enseigne le quatrième article du symbole? 302
Est-ce que Jésus-Christ a souffert comme Dieu ou comme homme? . 306
Est-ce que Jésus-Christ était obligé de souffrir la mort? . . . 309
Pourquoi Jésus-Christ a-t-il donc voulu souffrir et mourir? . *ibid.*
Pour quels péchés Jésus Christ a-t-il satisfait? . . . . *ibid.*
Pourquoi Jésus-Christ seul était-il en état de satisfaire pour nos péchés? . . . . . *ibid.*
Pourquoi la satisfaction de Jésus-Christ était-elle d'une valeur infinie? *ibid.*
Etait-il nécessaire qu'en satisfaction de nos péchés Jésus-Christ souffrît tant? . . . . . *ibid.*
Pourquoi donc Jésus-Christ a-t-il voulu tant souffrir? 310
De quoi Jésus-Christ nous a-t-il délivrés par sa passion et sa mort? . 317
Qu'est-ce que Jésus-Christ nous a encore mérité par sa mort? . . 320
Jésus-Christ n'a-t-il mérité la grâce et le salut que pour les seuls prédestinés? 323
Puisque Jésus-Christ a mérité le salut pour tous les hommes pourquoi donc tous ne se sauvent-ils pas? 324
Pratique 326

CINQUIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« Est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité d'entre les morts. »

Que nous enseignent ces mots: « est descendu aux enfers? » . . . 342
Pourquoi les âmes des justes morts étaient-elles dans les limbes ou les enfers? . . . . . *ibid.*
Pourquoi Jésus-Christ est-il descendu aux enfers? 343
Que nous enseignent ces mots: le troisième jour est ressuscité d'entre les morts? 345
Comment Jésus-Christ est-il ressuscité d'entre les morts? . . *ibid.*
Jésus Christ a-t-il conservé dans son corps glorieux les marques de sa passion? 346
Pourquoi Jésus-Christ a-t-il conservé ces marques? . . . . *ibid.*
Quelles sont les preuves de la résurrection de Jésus-Christ? . . 350
Quel effet doit produire en nous la doctrine de la résurrection de Jésus-Christ? 351
Pratique 353

SIXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« Est monté aux cieux, est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant. »

Que nous enseignent ces mots: « Est monté aux cieux? » . . . 354
Est-ce que Jésus-Christ est monté seul aux cieux? . . . *ibid.*
Pourquoi Jésus-Christ est-il monté aux cieux? 356
Que signifient ces mots: « est assis à la droite de Dieu? » . . 360
Est-ce que Jésus-Christ n'est pas présent en tous lieux? . . 362
Pratique . . . . . *ibid.*

SEPTIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« D'où il viendra juger les vivants et les morts. »

Que nous enseigne le septième article du symbole? 365
Quand viendra le jour du jugement général? 367
Sur quoi serons-nous jugés? . . . . . *ibid.*
De quelle manière se fera le jugement général? 9
Quelle sera la sentence et l'issue du jugement dernier? . .
Outre le jugement général, y aura-t-il encore un autre jugement? .
Pourquoi y aura-t-il encore un jugement général après le jugement particulier? . . . . .
Où iront les âmes après le jugement particulier? 376
Quelles âmes vont au purgatoire? . . . . *ibid.*
D'où savons-nous qu'il y a un purgatoire? . . . . *ibid.*
Pratique 383

HUITIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« Je crois au Saint-Esprit. »

Par qui nous est communiqué le fruit ou la grâce de la Rédemption? . 386
Où nous est communiqué le fruit de la rédemption? . . . *ibid.*
Qu'est-ce que le Saint-Esprit? 388
De qui procède le Saint-Esprit? 391
Pourquoi la troisième personne en Dieu est-elle nommée spécialement Saint-Esprit, alors que les deux autres personnes sont aussi appelées « Esprit » et « Saintes? » 394
Pourquoi attribue-t-on spécialement au Saint-Esprit l'œuvre de la *sanctification?* . . . . . *ibid.*
Mais Jésus-Christ en tant que Sauveur, n'est-il pas l'auteur de notre sanctification? 395
Comment nous sanctifie le Saint-Esprit? . . . . . *ibid.*
Quels sont les principaux dons du Saint-Esprit? 398
Quand Jésus-Christ a-t-il envoyé le Saint-Esprit à son Eglise? . . 407
Pourquoi le Saint-Esprit a-t-il été envoyé à l'Eglise? 408
Le Saint-Esprit est-il encore envoyé maintenant? 409

Combien de temps le Saint-Esprit demeure-t-il dans l'âme? . . 409
Pratique 411

NEUVIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« La sainte Eglise catholique, la communion des Saints. »

§ I. *De l'Eglise et de sa constitution.*

Que firent les apôtres après avoir reçu le Saint-Esprit? . . . 412
Quel fut le résultat de ces réunions des fidèles? . . . . *ibid.*
Que firent ensuite les apôtres, lorsque le nombre des fidèles se fut accru? 413
Toutes ces Eglises particulières étaient-elles unies entre elles? . *ibid.*
Conséquemment encore aujourd'hui qu'est-ce que l'Eglise? . . *ibid.*
L'Eglise a-t-elle reçu cette organisation des apôtres? 415
De quelle manière Jésus-Christ a-t-il donné cette organisation à son Eglise? . . . . . *ibid.*
En quoi consiste la triple fonction d'enseigner, de sacrifier et de gouverner? . . . . . *ibid.*
Pourquoi les apôtres ne devaient-ils exercer leur ministère que sous la conduite de S. Pierre? 416
Jésus-Christ n'est-il donc pas le chef de l'Eglise? . . . . *ibid.*
Pourquoi était-il nécessaire, qu'à côté d'un chef invisible, il y eût encore un chef visible? . . . . . *ibid.*
D'où savons-nous que Jésus-Christ a nommé S. Pierre chef de son Eglise? 418
Quels sont les faits qui prouvent que S. Pierre a été nommé chef de l'Eglise? 420
Après la mort de S. Pierre, les fonctions de chef de l'Eglise devaient-elles cesser? 422
Depuis la mort de S. Pierre, qui est le chef visible de l'Eglise? . *ibid.*
La triple fonction, commune à tous les apôtres, devait-elle aussi continuer de subsister? 424
Quels sont les successeurs des apôtres? 425
D'après l'institution de Jésus-Christ est-ce au pape seul de gouverner l'Eglise? . . . . . *ibid.*
De quelle manière les évêques gouvernent-ils l'Eglise? . . . *ibid.*
Par qui les évêques exercent-ils leurs pouvoirs dans les paroisses de leur diocèse? 427
Quand donc le prêtre a-t-il le droit d'exercer les fonctions du saint ministère? . . . . . *ibid.*
De quelle manière l'unité et le bon ordre sont-ils conservés dans l'Eglise? 429
Pratique 430

§ II. *Des marques de l'Eglise.*

Jésus-Christ a-t-il fondé une ou plusieurs Eglises? 432

Peut-on reconnaître la seule Eglise fondée par Jésus-Christ? . . 434
Quelles sont les véritables marques que doit avoir la véritable Eglise de Jésus-Christ? 435
Pourquoi la véritable Eglise doit-elle avoir comme caractères distinctifs, l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité? . . . . *ibid.*
Quelle Eglise a ces quatre caractères? . . . . . *ibid.*
Pourquoi l'Eglise catholique est-elle une? . . . . . *ibid.*
Pourquoi l'Eglise catholique est-elle sainte? 438
Pourquoi l'Eglise catholique est-elle universelle? 440
Pourquoi l'Eglise catholique est-elle apostolique? 442
Mais les autres sectes religieuses ne sont-elles pas une? . . . *ibid.*
Pourquoi ne peut-on pas les appeler saintes? 443
Pourquoi ne peut-on pas les appeler universelles? 444
Pourquoi ne peut-on pas les appeler apostoliques? 445
Puisque l'Eglise catholique romaine possède les marques de la seule Eglise de Jésus-Christ, que s'en suit-il? 446
Pratique . . . . . *ibid.*

§ III. *De la destination de l'Eglise et des propriétés découlant de sa destination.*

Dans quel dessein Jésus-Christ a-t-il fondé son Eglise? . . . .
Que doit faire l'Eglise pour sauver les hommes? . . . . .
Quelles prérogatives Jésus-Christ a-t-il données à son Eglise pour atteindre son but? . . . . . *ib.*
Par qui la doctrine de Jésus-Christ est-elle toujours conservée pure et sans corruption? . . . . . *ib.*
Pourquoi dit-on que l'enseignement de l'Eglise est infaillible? . . *ib.*
D'où avons-nous l'assurance que l'Eglise ne peut errer dans son enseignement? . . . . . *ib.*
S'il s'élève des controverses, à quoi devons-nous donc nous en tenir? . *ib.*
De quelle manière l'Eglise enseignante fait-elle connaître ses décisions? 452
Tous les chrétiens sont-ils tenus de se soumettre aux décisions du pape? . . . . . *ibid.*
D'après quelles sources l'Eglise décide-t-elle dans les points de controverse? n'enseigne-t-elle rien de nouveau dans ses décisions? . . *ibid.*
Puisque l'Eglise catholique en vertu de la triple puissance qu'elle a reçue de Jésus-Christ doit conduire tous les hommes au ciel, à quoi chacun est-il obligé, s'il veut se sauver? 453
Qui est membre de l'Eglise catholique? 457
Quels sont ceux qui ne sont pas membres de l'Eglise? . . . *ibid.*
Quels sont ceux que l'Eglise rejette de son sein? 458
Que sont les hérétiques? . . . . . *ibid.*
Quels sont les hérétiques volontaires et les hérétiques involontaires? *ibid.*
Nous appartient-il de juger si tel est hérétique volontaire ou involontaire? 463

Que professons-nous donc par ces mots: « Je crois la sainte Eglise catholique ? » 467
Pratique 468

§ IV. *De la propagation et de la conservation de l'Eglise.*

Quel succès eurent les prédications des apôtres? 470
Pourquoi ce succès ne pouvait-il être attribué aux hommes? . *ibid.*
Que firent les hommes pour empêcher la propagation de l'Eglise? . 471
Qui rendit, après trois siècles, la paix à l'Eglise? 472
Quels furent depuis Constantin les ennemis les plus dangereux de l'Eglise? 474
Jésus-Christ a-t-il prédit l'apparition de ces sectes? . . . . *ibid.*
Pourquoi Dieu permit-il les sectes? . . . . . *ibid.*
Pratique 475

§ V. *La communion des Saints.*

Est-ce que les fidèles sur la terre sont seulement unis entre eux dans une seule Eglise ? 476
En quoi consiste la communion des saints? . . . . . *ibid.*
Pourquoi les membres de cette communion sont ils généralement appelés saints ? . . . . . *ibid.*
Que nous procure la communion avec les saints dans le ciel? . . 479
En quoi consiste notre communion avec les âmes du purgatoire? . 480
Quel avantage procure la communion des fidèles entre eux? . . 483
Pratique 484

DIXIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« La rémission des péchés. »

Que nous enseigne cet article? 486
De quels péchés peut-on obtenir la rémission dans l'Eglise catholique? . 488
Que doit faire le pécheur pour obtenir la rémission de ses péchés? *ibid.*
Quels sacrements Jésus-Christ a-t-il institués pour la rémission des péchés? . . . . . *ibid.*
Qui a le pouvoir de remettre les péchés dans le sacrement de pénitence ? 491
Pratique . . . . . *ibid.*

ONZIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« La résurrection de la chair. »

Que se passe-t-il à la mort de l'homme? 492
Pourquoi tous les hommes doivent-ils mourir? . . . . . *ibid.*
Pourquoi Dieu nous a-t-il caché l'heure de notre mort? . . . 494
Comment devons-nous nous préparer à la mort? 496
Combien de temps le corps reste-t-il en terre? 497

Comment prouve-t-on la résurrection de la chair? 497
Pour quels motifs nos corps seront-ils ressuscités? 501
Tous les hommes ressusciteront-ils? 504
Ressusciteront-ils tous dans le même état? . . . . . *ibid.*
Quel effet doit produire en nous la foi à la résurrection de la chair? . 506
Pratique 509

DOUZIÈME ARTICLE DU SYMBOLE.

« Et la vie éternelle. » Ainsi soit-il?

Que nous enseigne le douzième article du symbole? 511
En quoi consiste l'éternelle félicité des justes? 512
Pouvons-nous comprendre cette félicité? 514
Tous les saints seront-ils heureux au même degré? 515
Quelle sera éternellement la vie des damnés? 516
Qu'est-ce que l'enfer au témoignage de Jésus-Christ? 517
Qui sera condamné à l'enfer? . . . . . *ibid.*
Quels tourments souffriront les damnés? 518
D'où savons-nous que les damnés souffriront éternellement? . . 522
Tous les damnés souffriront-ils au même degré? 524
Ceux qui seront damnés, le seront-ils pas leur faute? . . . *ibid.*
Qu'est-ce qu'on entend par les quatre fins dernières de l'homme? . 526
Quelles pensées doivent-elles exciter en nous? . . . . *ibid.*
Que signifie le mot: Ainsi soit-il? 528

FIN DU TOME I.

ERRATA.

Page 42, *ligne* 17: avant que l'Ecriture-Sainte elle-même existât — *lisez:* avant qu'aucun livre du Nouveau Testament n'existât.

Page 332, *ligne* 3: marches — *lisez:* membres.